

# JOURNAL DES DAMES

ET

## DES MODES.

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.*

*En 1802. a été commencée, pour servir de supplément au Journal des Dames, une suite de Gravures coloriées, format in-4<sup>e</sup> oblong, de Meubles, Draperies, Bronzes, Orfèvrerie et Voitures. Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de 10 francs 50 centimes, port franc. Les Livraisons de l'année 1818. comprendront les Nos. 457 à 475.*

### MA MAÎTRESSE.

Un écrivain doit avant tout respecter les mœurs : je parle d'un écrivain en prose ; car tout est permis aux poètes. Ils nous disent tout ce qu'ils veulent dans leurs chansons et quelquefois ils nous font des portraits, ils nous offrent des tableaux dont la mère, bien apprise, ne permet point la vue à sa fille.

En prose il faut être plus sage. On n'a point là le prétexte d'être emporté par son imagination. Que le titre que j'ai choisi n'effraie donc en aucune manière. Je vais parler de ma *maîtresse*, mais cette maîtresse c'est ma femme ! Il n'y a rien en ceci que de très-édifiant, et surtout, je pense, rien que très-instructif.

Oui, ma femme est ma maîtresse. J'ai vu bien des gens qui alloient chercher au théâtre des personnes pour les gouverner et les ruiner eux et leurs enfans. Moi, je trouve à la maison même, qui me gouverne ; mais je ne trouve pas qui me ruine. C'est une justice qu'il faut rendre à ma souveraine. Elle ne me gêne point, et si son économie se soutient, nous serons riches un jour, nous et les nôtres.

Quand je me suis marié, j'étois déjà à mon ménage. De bonne heure j'avois acheté, des meubles, et je puis dire que pour un garçon mon appartement étoit fort coquet. Quel-



quefois des dames de l'hôtel, en montant ou en descendant, voyant ma porte ouverte et se laissant aller à une curiosité bien innocente, m'avoient fait le plaisir d'entrer chez moi et toutes en général s'étoient extasiées sur le bon goût de mes petits meubles.

Ma femme en arrivant fut fort enchantée de toutes ces choses, et il est doux d'avoir ainsi à offrir à celle qu'on prend et qu'on amène chez soi pour y demeurer, une foule de charmans objets qui lui tombent sous la main, qui lui sont agréables, qui lui font aimer son nouveau domicile, des pelottes pour ses épingles, une chiffonnière pour ses broderies, un secrétaire pour sa correspondance, un *écran* pour admirer ses grâces et un bon lit pour dormir bien à son aise sur de la laine fine et moëlleuse, et sous de l'édredon léger.

Ce lit, il le faut avouer, n'étoit pas dans les grandes largeurs. Deux époux n'y étoient pas extrêmement à leur aise après six mois de mariage. Qu'est devenu le temps où l'on avoit des lits qui n'en finissoient plus? Vastes lits, dans de vastes chambres! non pas comme à présent dans des alcôves rétrécies où l'air ne circule qu'avec peine et où l'on ne peut respirer.

Notre lit enfin nous parut trop étroit. Je voyois bien que ma femme alloit être nourrice. Il falloit faire d'autres arrangemens que ceux que nous avions faits d'abord. Ma femme jugea que provisoirement je pourrois coucher dans le salon. Deux canapés furent exprès disposés, et là je pus me donner du sommeil tout à mon aise.

Mais l'enfant vint, et après quelques quelques jours on vit bien qu'il troubleroit à tout moment le repos de sa mère s'il restoit constamment près d'elle. On mit la nuit son berceau dans le salon, la *bonne* prit mes canapés, et moi je montai deux étages plus haut en une petite chambre qui me rappelle l'époque de mes études et du collège.

Me voilà donc redevenu presque garçon! Je dis presque, car il y a une dame en bas qui est ma femme et qui d'abord vint fort modestement, s'est emparée de tout successivement et m'a à la fin relégué sous les combles sans que je puisse encore murmurer.

Ma bibliothèque, exigüe à la vérité, mais où je passois des heures si délicieuses, est transformée en cabinet de toilette. La salle à manger est occupée par des ouvrières qui viennent pour faire les robes du bambin. Ma chambre elle-

mine, ce refuge mesquin, n'est  
 que des cordes pour étendre et la  
 en les canistiles qu'on lève par  
 partout comme en un camp volant,  
 en proposer ma tête. Il n'y a plus  
 de moins de longues heures, et  
 être souvent, je suis et j'as,  
 lit, couverte sur les balcons ou r  
 Palais-Royal.

J'vois bien au ciel, mais ma  
 perenne de point, ou que je ne m  
 balard qui vient toujours beaucoup  
 Finis bien au spectacle, mais ma  
 manges que l'on peut y faire, et j  
 lit, je m'assieds des premiers rep  
 tant.

J'vois bien dans les cabinets litté  
 dit qu'on n'y lit que de tristes pa  
 qui peut que quand je rentre je ne  
 suis ou le politique, et que rien y  
 table.

Je ne sais véritablement que d  
 les magasins des marchands de  
 des lectures. Je loge en mes  
 bien faites dont les yeux font bais  
 voir ensuite un peu comment on se  
 quinze vers moi à ma mansarde et  
 je ne faire à toutes les belles réflexi  
 Si le matin, avant l'aube, ne do  
 lever, je ne le puis, parce qu'il gèle  
 à la che de la cre, ne m'a pas en  
 quel est sans meche et mon tambou  
 pages à la honte de ma vanité.

Il faut pour ma femme du bon  
 met la poche au pot, comme la voit  
 Je mange à durt cette poche, ne et  
 était nourrice, à besoin de rien s  
 pour elle des besoins ou besoins  
 toute espèce que le courrier ne le  
 genre lui apporte d'Angers, de la B  
 lit, deux meris, très-bonne chère  
 se meurs pas de l'ain  
 Le soulève que tous les mariages

même, ce refuge mesquin, n'est point un asile sûr, on y met des cordes pour étendre et faire sécher les collerettes ou les camisoles qu'on lave parfois à la maison. Je suis partout comme en un camp volant, je ne sais où m'asseoir, où reposer ma tête. Il n'y a plus moyen de lire ou d'écrire du moins de longues histoires, et comme je vois que je gêne souvent, je sors et je vais, par le beau temps qu'il fait, courir sur les boulevards ou rôder dans les galeries du Palais-Royal.

J'irois bien au café, mais ma femme craint que je n'y prenne du punch, ou que je ne m'engage en des parties de billard qui causent toujours beaucoup de dépense.

J'irois bien au spectacle, mais, ma femme redoute les *connoissances* que l'on peut y faire, et pour ne point aigrir son lait je m'abstiens des premières représentations que j'aimois tant.

J'irois bien dans les cabinets littéraires, mais ma femme dit qu'on n'y lit que de tristes pamphlets ou des journaux qui font que quand je rentre je ne lui parle que d'assassins ou de politique, et que rien ne lui est plus insupportable.

Je ne sais véritablement que devenir. Je m'arrête devant les magasins des marchands de nouveautés à voir le titre des brochures. Je lorgne en passant ces grandes demoiselles bien faites dont les yeux font baisser les miens. Je reviens voir ensuite un peu comment on se porte à la maison, puis je grimpe vers minuit à ma mansarde et là, dans ma solitude, je me livre à toutes les belles réflexions philosophiques.

Si le matin, avant l'aube, ne dormant pas, je veux me lever, je ne le puis, parce qu'il gèle et que ma femme, qui a la clé de la cave, ne m'a pas envoyé de bois. Mon quinquet est sans mèche et mon flambeau sans bougie. J'écris ces pages à la lueur de ma veilleuse.

Il faut pour ma femme du bouillon tous les jours. On met la *poule au pot*, comme le vouloit le bon roi Henri IV. Je mange à diner cette poule, au gros sel. Mais, ma femme, étant nourrice, a besoin de rôti succulent. Elle a toujours pour elle des bécasses ou bécassines et des petits pieds de toute espèce que le courrier ou le conducteur de la diligence lui apporte d'Angers, de la Flèche ou du Mans. Elle fait, dieu merci, très-bonne chère, et moi, au fond, je ne meurs pas de faim.

Je souhaite que tous les ménages vailent le nôtre et soient

aussi bien rangés. Ma femme ne sort jamais qu'en voiture ; de peur de s'enrhumer , ce qui seroit très-dangereux pour l'enfant. La petite bonne prend le parapluie quand elle a quelque commission à faire. Ensorte que dans mes courses je suis , s'il pleut , trempé jusqu'aux os. Mais il en est résulté un avantage : c'est que ma santé est devenue robuste et mon tempéramment de fer. Je brave les accidens et les saisons , je suis sobre , je suis patient et sous tous les rapports j'ai , sans contredit , beaucoup gagné depuis que j'ai eu le bon esprit de lier mon sort à celui d'une *maîtresse-femme* . . . .

Ah ! puissent mes sacrifices assurer le bonheur de cette femme chérie et du bel enfant , objet de ses tendres soins ! Puisse le *bon génie* ( comme dit le poëte arabe ) *leur servir de guide ; les conduire par les plus doux chemins ; les instruire , les défendre et les conserver comme la prunelle de son œil* . . . .

SAINT ANGE.

Les Dames portent , à Londres , des pelisses fermées par-devant avec de grandes plaques militaires.

JE T'AIMOIS TROP.

ROMANCE.

Air : *Depuis long-temps j'aimois Adèle.*

Donne-moi , charmante cousine ,  
Ce portrait promis à mon cœur ;  
L'image de ma Joséphine  
Est nécessaire à mon bonheur ;  
D'un gage qu'à tout je préfère ,  
Pourquoi vouloir m'ôter le bien ?  
Tu changes , tu n'es plus sincère ,  
Je t'aimois trop , je le vois bien ,

Eh quoi ! ta bouche ose m'apprendre  
Le refus d'un si doux présent ?  
Le devoir n'a pu te défendre  
De consoler un cœur souffrant.

Caldeur n'est qu'un air  
Pour rompre entre heureux  
Tu n'es de lui que ton caprice  
Je t'aime trop , je le vois bien

Lorsqu'il s'agit de la promesse  
Tu ne crains pas de m'alarmer  
Tes jolis traits sur ma tendresse  
Régneront encore pour la charité  
Je ne vois que l'air sourire  
Mon œil est consulté le bien.  
Mais n'a plus rien à me dire  
Je t'aime trop , je le vois bien

O parlasse , ma tendresse en  
Parlance à ce jolun discours  
Je veux durer toute ma vie ,  
T'aime mieux pour t'aime  
A mes projets d'indifférence  
Mon-à-moi si je ne crains rien  
Malgré le temps , malgré l'âge  
Je t'aime , tu le vois bien

Parce en Italie dans l'année 18

QUATRIÈME A

M. George Mallet a consacré plus  
description des environs de Naples  
Grotte de Paralyse, chemin très-  
l'un mille , qui a été construit pour  
sur la colline dans laquelle il est ,  
de temps d'Auguste. Scrupule se p  
se discorde et de la puissance qui  
relaxer dans les temps modernes  
Lors. Des bannes paires de de  
M. George Mallet , j'aurais pu  
pas pour l'édifier , ou encore un

(1) En volume in-8. de 210 pages  
Paris , 5 francs ; à Paris , chez Paschou  
p. 21.

Ce détour n'est qu'un artifice  
 Pour rompre notre heureux lien ;  
 Tu n'as de loi que ton caprice ,  
 Je t'aimois trop , je le vois bien.

Lorsqu'infidèle à ta promesse ,  
 Tu ne crains pas de m'alarmer ,  
 Tes jolis traits sur ma tendresse  
 Règnent encor pour la charmer :  
 Je ne voulois que leur sourire ,  
 Mon œil eut consulté le tien . . .  
 Mais tu n'as plus rien à me dire ,  
 Je t'aimois trop , je le vois bien.

O , pardonne , ma tendre amie ,  
 Pardonne à ce jaloux discours !  
 Je veux durant toute ma vie ,  
 T'aimer mieux pour t'aimer toujours.  
 A mes projets d'indifférence ,  
 Moi-même ici je ne crois rien ;  
 Malgré le temps , malgré l'absence ,  
 Je t'aimerai , tu le sais bien.

Sylvain Blot.

TROP.

*Voyage en Italie dans l'année 1815, par George Mallet (1).*

QUATRIÈME ARTICLE.

M. George Mallet a consacré plus de cinquante pages à la description des environs de Naples. D'abord il parle de la *Grotte de Pausilippe*, chemin très-fréquenté et long de près d'un mille, qui a été construit pour éviter une route rapide sur la colline dans laquelle il est percé. Ce chemin existoit du temps d'Auguste. Sénèque se plaint de sa longueur, de son obscurité et de la poussière qui y étoit entassée. Il a été exhaussé dans les temps modernes, et pavé de quartiers de lave. « Des lampes placées de distance en distance, dit M. George Mallet, y brûlent jour et nuit, mais ne suffisent pas pour l'éclairer; on éprouve une sensation extraordinaire

(2) Un volume in-8°. de 280 pages; prix, 4 francs, et, port franc, 5 francs; à Paris, chez Paschoud, libraire, rue Mazarine, n°. 22.

en entrant dans ce passage obscur, au sortir d'une ville immense et populeuse; peu-à-peu les rayons du jour s'évanouissent, et on chemine dans les ténèbres, on entend le retentissement des voitures et des pas des chevaux que l'on ne voit point : quand on traverse la grotte à pied, on a souvent de la peine à se frayer une route à travers les chars, les ânes et les troupes de paysans. »

Notre voyageur ne trouva point à la contrée que l'on nomme les *Champs-Élysées*, l'aspect enchanteur qui devoit être la récompense des hommes vertueux ; « elle est, dit-il, un peu mieux cultivée que le reste de la côte, mais les villages paroissent misérables, et lorsque nous les traversions, des bandes d'enfans nous suivoient en demandant l'aumône. »

Il existe sur ces rivages un grand nombre de ruines, des débris de temples, de thermes, etc. « On croit, dit M. George Mallet, y voir les restes des maisons de campagne de Marius, Luccullus, Cicéron, Pompée, Hortensius ; des terrasses s'élevoient les unes au-dessus des autres, des rochers étoient percés à grands frais, des digues repousoient les flots de la mer, d'immenses constructions se prolongeoient jusque sous les eaux. Ces palais qui couvroient la côte ont disparu..... C'est sur le rivage opposé que l'on doit chercher le mouvement exilé des côtes de baies, autrefois si brillantes.... La rive qui s'étend de Naples sur les bords du Vésuve, quoique menacée par ce volcan, est couverte des maisons de Portici, de Resina, de Porte del Greco, de Torre del Annunziata, d'un grand nombre de jardins et de bâtimens. »

Lorsque M. George Mallet atteignit le sommet du Vésuve, aucun accident n'annonçoit une prochaine éruption : « Quel spectacle cependant, dit-il, que celui d'un volcan même dans un état de repos ! Le cratère du côté opposé à celui où nous étions placés, étoit dominé par de sombres rochers à pic ; à l'entour on ne voyoit aucune trace de végétation ; de ce sol noir, semé de scories rougeâtres et de soufre, sortoit à nos pieds une immense colonne de fumée légèrement rosée qui s'élevoit avec majesté et ressembloit aux ondes d'un torrent qui se précipite en poussière ; un feu vif paroissoit de temps en temps à l'ouverture du cratère, et lançoit quelques débris ; un bruit souterrain et périodique annonçoit l'élevation de la flamme qui coloroit la base de la colonne : il y avoit quelque chose de solennel dans cette explosion régulière, seul bruit qu'on entendit en ces lieux ; dans la lenteur avec laquelle la masse épaisse de la fumée s'élevoit ; dans cette

puissance mystérieuse  
renouveloit ces feux  
par une pente peu  
foyer, en recueillant  
couvroient les en-  
forte que les précé-  
flammées sont lancés  
montons précipités  
n'allait commencer  
volcan continuait  
qu'il méprisait de  
gnoient autour de l

Le mot de la cha-  
ciment Coryzè.

Les Tabatières à  
années. Presque to-  
coup de bijoutiers

Une couverture  
chasse dont un  
coins, un cresson

Un des bijoux  
le Jour de l'An  
d'acier.

On ne dira plus  
Casse-Tête, ne re-  
trouvé dans le rap-  
les mains du jeune  
manches, des sea-  
gimpes, en un  
monies et des  
gravis à Capua-  
M. Giroux, peu  
Saint-Honore,

A mon ami T

A tous les n

Et nous m

Du mal de

L'un éprouve

puissance mystérieuse et infatigable, qui, depuis des siècles renouveloit ces feux..... Nous descendîmes dans le cratère par une pente peu rapide, et nous nous approchâmes du foyer, en recueillant les soufres et les pierres calcinées qui couvroient les environs; tout-à-coup une détonation plus forte que les précédentes se fait entendre, des scories enflammées sont lancées et tombent à côté de nous; nous remontons précipitamment, ne doutant pas qu'une éruption n'allât commencer. Nous nous étions effrayés sans sujet; le volcan continuoît ses opérations lentes et mesurées; il sembloit qu'il méprisât de couvrir de ses feux les êtres foibles qui s'agitoient autour de lui. »

~~~~~

Le mot de la charade du dernier numéro est *Corfou*, anciennement *Coreyre*, où étoient les jardins d'*Alcinoüs*.

~~~~~

Les *Tabatieres à Musique* étoient fort rares, il y a quelques années. Presque tous les horlogers du Palais-Royal, et beaucoup de bijoutiers en vendent aujourd'hui.

~~~~~

Une couverture de maroquin avoit été jusqu'ici la seule richesse dont un *Album* parût susceptible: on y a ajouté des coins, un écusson et des fermoirs en acier.

~~~~~

Un des bijoutiers de la rue Vivienne a étalé, la veille et le Jour de l'An, un *Ecrin* très-complet, tout en perles d'acier.

~~~~~

On ne dira plus que les figures du Jeu que l'on nomme *Casse-Tête*, ne ressemblent à rien: un de nos peintres a trouvé dans le rapprochement des plaques que l'on met entre les mains du joueur, des capuchons, des robes à grandes manches, des scapulaires, des cuculles, des voiles et des guimpes, en un mot tout ce qu'il falloit pour représenter des moines et des religieuses de différens ordres. Ses dessins gravés à l'*aqua-tinta*, forment un cahier, qui se vend chez M. Giroux, peintre et marchand de couleurs, rue du Coq-Saint-Honoré, n°. 7.

~~~~~

*A mon ami T.\*\*\* en lui annonçant la remise d'un dîner.*

A tous les maux notre espèce est en bute ,

Et nous nous plaignons tour-à-tour

Du mal de dents, du mal d'amour ;

L'un éprouve une entorse et l'autre une culbute ;

Ma femme , grâce au ciel , n'a jamais fait de chute ;  
 Je crois même qu'elle est à l'abri des faux pas ,  
 Cependant , aujourd'hui , gissante entre deux draps ,  
 Contre une fièvre ardente , en son lit elle lutte ;  
 Elle en perd le sommeil , et moi , j'en perds l'esprit ;  
 Tu connois son humeur ! . . . accorte , douce et bonne ,  
 Lorsqu'on lui passe tout et que tout lui sourit ,  
 Jamais elle ne mord ni n'attaque personne ;  
 En est-il autrement ? Lors ce petit mouton ,  
 Quitte son air benin et se change en dragon !  
 Adieu bons mots , bons mets , et surtout bonne mine ;  
 Pour aider son régime , il faut boire de l'eau  
 Et chez elle , toujours , la chaleur du cerveau ,  
 Produit le froid de la cuisine !

Un traître , un fourbe , un hôte avare ou sot ,  
 T'offrirait , sans rougir , la fortune du pot ;  
 Fi ! d'un pareil penser , et d'un trait si coupable !  
 Je sais jusqu'où s'étend le devoir de la table ,  
 Et n'irai point , ami peu délicat ,  
 Composer ton dîner d'une soupe et d'un plat ;  
 Souviens-toi donc , que sans autre remise ,  
 Mardi , chez moi , la nappe sera mise  
 Et que , pour te fêter , notre cher . . . Corcellet (1) ,  
 S'est chargé de garnir ma cave et mon buffet.

\*\*\*\*

~~~~~  
 M O D E S .

Il n'y a , pour ainsi dire , que deux couleurs dans les  
 magasins de modes , le rose et le blanc. Quelques chapeaux  
 à bord étroit et retroussé ont deux pointes comme les cor-  
 nettes. Ces chapeaux sont ornés de plumes , et la forme est  
 pour l'ordinaire , entourée de bouillons ou de crevés. La  
 mode revient d'orner le bord des chapeaux à passe ; on met  
 quelquefois une blonde à côté d'un tulle en biais. Beaucoup  
 de turbans sont moitié crêpe rose , moitié satin blanc.

~~~~~  
 A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1701.

~~~~~  
*Tout ce qui est relatif à ce Journal , doit être adressé , port franc ;  
 à M. La Métaugère , rue Montmartre , N°. 183 , pres le boulevard , à  
 côté du café. Les Abonnemens datent du 1<sup>er</sup>. ou du 15.*

---

(1) Marchand de comestibles , au Palais-Royal.



1818.

Costume Parisien.

(1701.)



Robe à Guimpe, Garnie de Brandebourgs.

jamais fait de chble,  
 ri des faux pas,  
 nte entre deux draps,  
 on lit elle lutte;  
 oi, j'en perds l'esprit;  
 corte, douce et boue,  
 tout lui sourit,  
 e personne;  
 tit mouton,  
 e en dragon!  
 t surtout bonne mine;  
 oire de l'eau  
 r du cerveau,  
 ne!  
 ivare ou sot,  
 ne du pot;  
 trait si coupable!  
 de la table,  
 t,  
 et d'un plat;  
 utre remise,  
 ra mise  
 . . . Corcellet (i),  
 mon buffet.

e deux couleurs dans  
 blanc. Quelques chape  
 t pointes comme les  
 plumes, et la forme  
 illons ou de crevés  
 hapeaux à passe; ou  
 tulle en biais. Beau  
 moitié satin blanc.

Gravure 1701.

vit être adressé, pour  
 n°. 183, près le boulevard  
 du 1<sup>er</sup>. ou du 15.

Royal.

## JOURNAL

DES

*Ce Journal parait, avec une Gravure le 13, avec deux Gravures, le six, et 36 fr. pour un an.) 50 c.*

*En 1802, a été commencée une Revue des Mémoires et de Voitures; il en parait deux, 18 N<sup>o</sup>, par an. L'abonnement*

1 A

*L'Obéon a mal commencé de Prévôt, dont la folie a pu Le plus grand défaut de cet ouvrage des spectateurs le régime est un interrogatoire que l'on s'ôte suspect. L'auteur a retrait Le Calendrier vivant attire une Revue assez piquante, mémoires de 1817.*

*L'An 1840, quoiqu'un peu vieux, grâce à quelques jolis et de Bosquet. On a remarqué une fille, mobile de piété.*

An : Au sein d

Je lui dois le peu que  
Par ma mère je fus née  
Je ne lui sais pas de de  
Croyez-en sa fille chère

# JOURNAL DES DAMES

## ET

### DES MODES.



*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures; il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

P A R I S.

Ce 9 Janvier 1818.

L'Odéon a mal commencé l'année en donnant *la Vieillesse de Prévile*, dont la folie a paru on ne peut pas plus triste. Le plus grand défaut de cet ouvrage est de rappeler au souvenir des spectateurs le régime de 93. La scène principale est un interrogatoire que l'on fait subir à Prévile *accusé d'être suspect*. L'auteur a retiré sa pièce.

*Le Calendrier vivant* attire du monde au Vaudeville; c'est une Revue assez piquante, mais bien décousue, de quelques ridicules de 1817.

*L'An 1840*, quoiqu'un peu froid, se soutient aux Variétés, grâces à quelques jolis détails et au jeu de Tiercelin et de Bosquier. On a remarqué ce couplet chanté par une jeune fille, modèle de piété filiale, et qui défend sa mère :

AIR : *Au sein d'une fleur tour-à-tour*

Je lui dois le peu que je vaux,

Par ma mère je fus nourrie,

Je ne lui sais pas de défauts :

Croyez-en sa fille chérie;

Et quand elle en auroit, hélas !  
 Mon devoir seroit de me taire,  
 Car une fille ne doit pas  
 Trouver de défauts à sa mère.

~~~~~

On va donner sous quelques jours au Théâtre-Français un petit acte en vers, de l'auteur de *l'Assemblée de Famille*, et qui a pour titre : *la Réconciliation par Ruse*.

\*

~~~~~

### LA CORRESPONDANCE PERDUE.

J'allois, il y a quelques jours, du boulevard Poissonnière à celui du Mont-Blanc ; le chemin étoit glissant : je marchois avec précaution, mais un domestique à livrée qui étoit devant moi, pressé par l'heure apparemment, se mit tout-à-coup à courir, et après avoir fait une cinquantaine de pas sur la chaussée, il tomba assez violemment. Sa chute pouvoit être dangereuse, je me hâtai, afin de l'aider en cas de besoin, mais il s'étoit relevé et couroit comme de plus belle lorsque j'arrivai à l'endroit où il s'étoit laissé choir. En regardant machinalement à terre, je vis un paquet qui étoit probablement sorti de sa poche et qu'il n'avoit pas remarqué. Mon premier mouvement fut de l'appeler, mais il étoit déjà loin ; vainement je précipitai ma marche, au bout de quelques secondes, je le perdis de vue et restai possesseur du paquet, qui, au reste, me parut de peu d'importance, vu sa légèreté.

Cependant, la curiosité s'étoit emparée de moi ; afin de m'assurer si ma trouvaille méritoit que je fisse des démarches pour la restituer au véritable propriétaire, je défis l'enveloppe et je ne trouvai qu'une demi-douzaine de lettres d'une écriture de femme. Ma conscience étant pleinement rassurée, je n'hésitai pas à continuer mes courses, en me promettant seulement de remettre le paquet au premier bureau de poste que je trouverois sur mon chemin. Je ne tardai pas à en appercevoir un ; mais au moment de verser les lettres dans la boîte, je remarquai qu'elles n'offroient que des noms sans indication d'adresse. Plutôt que de les jeter au rebut, je me décidai à les emporter chez moi. Là, j'hésitai long-temps sur

le parti que je devois prendre. Les lettres annoncent dans ce que je les ai trouvées ? Tell  
 sées, et que j'interrom  
 quel étoient traies ces m  
 lui m'écriai-je aussitôt, p  
 de que moi ; voyez com  
 l'une femme, et surtout à  
 les lettres pour le colon  
 que S\*\*\*, etc., je ne puis  
 être donne ou des reproche  
 ture nos scrupules, qui sont  
 par moi que de personnages

À Colne

Chez Henri, n'êtes-vous pas  
 bijou et des diamans à moi q  
 core si vous êtes au-dessus de  
 Hypocrite m'a avoué que vous  
 Voilà... Quand vous sort  
 vous d'être prodige, exigez  
 des Etranges magnifiques, et  
 beure que ceux de vos sous-fou  
 délicate, et vous êtes hait j  
 reprocher d'aller tous les matins  
 des tous les soirs au fond d'  
 d'un lapis vert ! Vraiment, si j  
 e rompis tout-à-fait avec v  
 pender, et même vous bouder  
 resment arrive de bonne heu  
 ce veut point vous voir, je n  
 perdant mon cœur est toujours  
 être les yeux sur une desise,  
 mais ! Adieu.

A M<sup>e</sup>

Tu connois mon amitié, m  
 bouter de la part que je peuv  
 tes et venes toutes les deux, n  
 étre au cœur froids et c  
 cependant ? Paul-É. être méce

le parti que je devois prendre. Les brûlerai-je ou les lirai-je? Les ferai-je annoncer dans les affiches, ou remettre à la place où je les ai trouvées? Telles étoient les questions que je me faisois, et que j'interrompis pour examiner un cachet sur lequel étoient tracés ces mots: *Je ne dis que la vérité.* Parbleu! m'écriai-je aussitôt, personne n'est plus ami de la vérité que moi; voyons comme elle s'exprime sous la plume d'une femme, et surtout à l'époque du nouvel An. Voilà des lettres pour le colonel C\*\*\*, pour M<sup>me</sup>. T\*\*\*, M<sup>lle</sup> S\*\*\*, etc., je ne puis que profiter des conseils qu'on leur donne ou des reproches qu'on leur adresse; faisons taire nos scrupules, qui sont déplacés, puisqu'il ne s'agit pour moi que de personnages imaginaires, et lisons:

*Au Colonel C\*\*\*.*

Cher Henri, n'êtes-vous pas honteux de vos folies? des bijoux et des diamans à moi qui n'ai besoin de rien! Encore si vous étiez au-dessus de vos affaires, mais l'indiscret Hyppolite m'a avoué que vous aviez tout pris à crédit chez Dubief.... Quand vous corrigerez-vous? Quand cesserez-vous d'être prodigue, exigeant et jaloux? Vous me donnez des Etrennes magnifiques, et vous avez des chevaux moins beaux que ceux de vos sous-lieutenans; vous m'accusez d'indifférence, et vous êtes huit jours sans me voir; vous me reprochez d'aller tous les matins au canal de l'Ourcq, et vous êtes tous les soirs au fond d'une loge grillée, ou autour d'un tapis vert! Vraiment, si je ne vous aimais pas autant, je romprois tout-à-fait avec vous; je veux du moins vous gronder, et même vous boudier jusqu'au Carnaval, qui, heureusement arrive de bonne heure cette année. D'ici là, je ne veux point vous voir, je ne veux point vous écrire, cependant mon cœur est toujours à vous; si vous en doutiez, jetez les yeux sur ma devise, vous verrez que je ne mens jamais! Adieu.

*A M<sup>me</sup>. T\*\*\*.*

Tu connois mon amitié, ma chère Clara, tu ne dois pas douter de la part que je prends à ton bonheur. Jeunes, jolies et veuves toutes les deux, notre union peut paroître extraordinaire aux cœurs froids et envieux; qu'a-t-elle d'étonnant cependant? Faut-il être nécessairement ennemies parce que

l'on partage les mêmes plaisirs et les mêmes hommages? Aujourd'hui tu l'emportes sur moi, tu épouses un Général; je t'en félicite de tout mon cœur; ta fortune en sera augmentée, la considération dont tu jouis s'accroîtra; tu auras un hôtel, des équipages brillans, rien ne peut m'être plus agréable; j'aurois pu aussi me marier; Henri m'obsède de son amour, de ses soins et de sa galanterie, mais j'ai pour lui une répugnance invincible, et j'ai été obligée de le consigner sous un prétexte frivole, jusqu'au Carnaval. Peut-être m'épargnera-t-il alors ses importunités; quoi qu'il en soit, notre amitié me suffira. Tu sais combien j'y attache de prix. Crois à ma franchise et à mon invariable attachement.

A M<sup>lle</sup> S\*\*\*.

Croirois-tu, ma chère sœur, que Clara épouse un Général? On le dit jeune, bien fait et riche. Il faut donc qu'il soit myope! Et moi, je n'ai encore trouvé qu'un Colonel! Tu penses bien que je n'en veux pas; que diroit-on dans le monde? Que diroit Clara elle-même? Comme elle se moquerait de moi, et m'écraserait par ses airs hautains! Mais parlons d'autre chose; on m'a dit qu'il se présenteoit un parti pour toi; un jeune homme bien doux, bien intéressant; viens me conter cela; je te sers de mère, de tutrice, je t'aime tendrement, je ferai tout pour hâter ton bonheur.

A M. P\*\*\*, homme de loi.

Monsieur, vous êtes chargé de liquider la succession de mes parens. Il peut se faire que ma sœur, qui va être émancipée, desire hâter la reddition de vos comptes pour jouir de son bien. Je vous prie en grâce de ne rien faire de ce qu'elle vous dira à cet égard. La petite brûle de se marier, mais le futur ne convient ni à elle ni à moi. Au reste, ma sœur connoît tout l'intérêt que je lui porte; je desire que vous soyez également persuadé de ma vive reconnaissance.

OLYMPE DE V\*\*\*.

Cette signature me fit connoître l'auteur, jusqu'alors ignoré, de la correspondance. Je mis les lettres sous enveloppe, et les lui renvoyai, en l'assurant que quoique les cachets fussent brisés, je ne les avois point lues, et qu'elle devoit m'en croire, puisque comme elle, *je ne disois que la vérité!*

\*\*\*\*\*

A M<sup>lle</sup> E. M.  
En lui envoyant l'Ouvr  
par

Voici cet auteur qu  
Qu'il est la sage  
Sur chacun des m  
Du bonheur la même  
Voltaire en beaux vers  
Ce qu'il aisé présente  
Fai lu l'un et l'autre,  
Bien des fois sur ces  
Car, lorsque je song  
Au bonheur qu'il a  
Que votre cœur sur  
De la félicité supérie  
Goûtant les transports  
Je crois qu'il nous fer  
A ne point croire à ce

l'opéra en Italie dans l'année

CINQUIÈME ET

La première année du rég  
ciétois, une éruption du

\*) Un volume in-8. de 28  
francs, 5 francs; à Paris, chez  
M. de

A M<sup>lle</sup>. ÉMILIE DE C\* ;

En lui envoyant l'Ouvrage sur *les Compensations* ;  
par M. Azais.

Voici cet Auteur qui prétend  
Qu'ici-bas la sage nature  
Sur chacun des mortels répand  
Du bonheur la même mesure.

Voltaire en beaux vers exposa  
Ce qu'Azais présente en prose :  
J'ai lu l'un et l'autre, et je n'ose  
Rien décider sur ces points-là.

Car , lorsque je songe en moi-même ,  
Au bonheur qu'obtiendra celui  
Que votre cœur aura choisi ,  
De la félicité suprême ,  
Goûtant les transports les plus doux ,  
Je crois qu'il nous forcera tous  
A ne point croire à ce système.

J. P.

*Voyage en Italie dans l'année 1815, par George Mallet (1).*

CINQUIÈME ET DERNIER ARTICLE.

La première année du règne de Titus et la 79.<sup>me</sup> de l'ère chrétienne, une éruption du Vésuve engloutit la ville d'Her-

(2) Un volume in-8°. de 280 pages ; prix, 4 francs , et , port franc, 5 francs ; à Paris, chez Paschoud, libraire, rue Mazarine, n°. 22.

*culanum* ; vingt ans plus tard , *Pompeïa* eut le même sort. Entre ces catastrophes et la découverte des ruines de ces villes , il y a eu un intervalle de plus de seize siècles. « On savoit , dit M. George Mallet , que ces villes avoient existé , mais les antiquaires n'étoient pas d'accord sur le lieu qu'elles occupoient : des habitations , deux villes , un palais s'élevoient au-dessus d'*Herculanum* ; des champs , des chaumières couvroient *Pompeïa* , et les habitans , ignorant les révolutions du sol qu'ils habitoient , fouloient aux pieds , sans le savoir , les monumens du luxe des Romains. »

Des fouilles faites par l'ordre du duc d'Elbeuf , ambassadeur de France , en 1713 , firent connoître la situation d'*Herculanum* ; *Pompeïa* fut découverte quelques années plus tard.

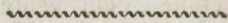
Après avoir tiré d'*Herculanum* les objets précieux , on a renoncé aux fouilles , et même comblé les galeries que l'on avoit pratiquées , de peur d'ébranler le sol sur lequel les maisons de la ville de *Resina* sont construites. Comme *Pompeïa* recouverte de champs et de vignes , ne présente pas le même inconvénient , les fouilles continuent. « Une population moderne , dit M. George Mallet , parcourt ces rues qui furent élevées avant le règne d'Auguste ; des bœufs , couchés sous un portique , ruminent pendant l'heure du repos qui leur est accordé ; des manœuvres prennent leur repas dans un carrefour ; des curieux , dirigés par un guide , se promènent lentement dans les rues ; un peintre , assis sur les marbres qui formoient les sièges d'un théâtre , dessine un morceau antique , et les vétérans auxquels la garde de *Pompeïa* est confiée , sont en faction dans le quartier habité autrefois par les légions romaines. . . . . On ne peut se défendre d'un sentiment de tristesse en voyant cette ville , qui , protégée par les cendres contre les injures du tems , a encore , malgré son antiquité , un air de jeunesse : le même fleau qui la fit disparaître en a conservé les restes jusqu'à nos jours. Sans ce terrible événement , probablement il n'en existeroit plus de vestiges , et son nom seroit oublié comme celui de tant d'autres villes aussi peu importantes. On y voit des traces qui semblent récentes , d'une population qui a disparu depuis des siècles ; les bâtimens ne sont pas conservés en entier , ils ont souffert de l'éruption et des travaux des mineurs , mais ils n'ont point l'aspect de ruines ; les ornemens qui les décorent ont encore de la fraîcheur ; les pierres qui pavent les rues sont sillonnées par les traces des roues ;

pendant on n'entend plus  
qui sembler y avoir passé  
ne voit-on aucun habitant par  
des maisons? . . . . Si on  
les marbres qui y ont été trou  
voient encore placés dans les  
ment ; on verrait dans les tem  
is dans que le peuple disposé à  
l'écroulement insupportable  
resse à l'affreuse catastrophe qui  
qui éte la vie à tant d'individus.  
pendant , les jours dont le volca  
rense des tems qui nous séparent  
pas tard , ils devoient tous finir

L'industrie des manufacturiers  
peut-être , si l'on en croit le Messag  
« La fabrication , en Angleterre ,  
un an , un tour de bois , en fais  
briels et en se montrant le soir au  
être confondu avec cette laine .  
cinq minutes. Des fabricans de  
les États-Unis , ont voulu en faire  
coudre ; on a pu en faire en cinq  
coudre la gaze. Le matin heures ou  
on à la vérité étoit déjà coupée ; ma  
se faire en dix minutes , cette  
un grand retard. Cette laine a  
être , cardée , lavée et tissée ; la  
coudre , puis pressée et remise au  
coudre heures quatre minutes , tout  
à l'habit fait et porté. Le drap  
être , mais il étoit solide ; et les mé  
étant contre qui vendra , qu'ils la  
plus belle qualité en douze heures



pendant on n'entend plus le bruit des chars et des chevaux qui semblent y avoir passé il y a peu d'instans. Pourquoi ne voit-on aucun habitant paroître à la porte des boutiques et des maisons? . . . . Si on n'avoit pas dépouillé ces lieux des meubles qui y ont été trouvés , les ornemens des femmes seroient encore placés dans les appartemens qu'elles occupoient ; on verroit dans les temples les statues des Dieux et les dons que le peuple déposito à leurs pieds. Des souvenirs si frappans inspirent de profondes réflexions ; on pense sans cesse à l'affreuse catastrophe qui détruisit une ville entière , et qui ôta la vie à tant d'individus. Qu'ils sont peu de chose , cependant , les jours dont le volcan les a privés , dans l'immensité des tems qui nous séparent d'eux ! Quelques années plus tard , ils devoient tous finir leur carrière. »



L'industrie des manufacturiers des Etats-Unis tient du prodige , si l'on en croit le *Messenger d'Ontario*.

« Un fabricant , en Angleterre , avoit fait , il y a environ un an , un tour de force , en faisant tondre le matin des brebis et en se montrant le soir avec un habit qui venoit d'être confectionné avec cette laine , dans l'espace de treize heures vingt minutes. Des fabricans du comté d'Ontario , dans les Etats-Unis , ont voulu en faire autant en moins de temps encore ; on a parié contre eux cinq cents dollars , et ils ont accepté la gageure. Le matin leurs ouvriers ont pris de la laine qui à la vérité étoit déjà coupée ; mais comme la tonte auroit pu se faire en dix minutes , cette opération n'auroit jamais fait un grand retard. Cette laine a été sur-le-champ nettoyée , filée , cardée , tordue et tissée ; foulée , teinte , quatre fois tondue , puis pressée et remise au tailleur. Dans l'espace de neuf heures quinze minutes , tout ce travail a été terminé , et l'habit fait et porté. Le drap n'étoit pas à la vérité très-fin , mais il étoit solide ; et les même fabricans parient maintenant contre qui voudra , qu'ils fabriqueront le drap de la plus beile qualité en douze heures. »

## M O D E S.

Les chapeaux parés, couleur de rose ou blancs, sont très-communs; tantôt le bord est droit, tantôt abaissé par devant et par derrière, comme étoit, il y a un an, celui d'un chapeau d'homme. Lorsqu'il y a, sous ces chapeaux, un bonnet de tulle, le chapeau le laisse plus ou moins à découvert; et tantôt c'est sur le derrière de la tête, tantôt sur une oreille que le chapeau est incliné. On voit autour de la forme de quelques chapeaux à passe, deux larges rubans de satin, arrêtés par des boucles oblongues de métal jaune; plus ordinairement, c'est, à la place de ces deux boucles, un nœud d'étoffe, qui figure sur le côté, ou bien une cocarde, très-fournie et bombée. Souvent la blonde que l'on coud sur le bord des chapeaux à passe, serpente et forme des plis ronds en dessus et en dessous.

Le bord d'un chapeau d'homme est extraordinairement étroit et presque plat. Les redingottes n'ont qu'un rang de boutons; on en double beaucoup en levantine. Les collets se font très-bas. On aperçoit souvent un gilet écarlate sous un gilet citron en poil de chèvre. Les pantalons étroits au-dessus et au-dessous du genou, sont très-larges en approchant de la cheville; ils ont été raccourcis de plus de quatre doigts; on les porte par-dessus des bottes.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1702.

*Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, rue Montmartre, N°. 183, près le boulevard, à côté du café. Les Abonnemens datent du 1<sup>er</sup>. ou du 15.*

Costume



Chapeau de paille paré

(1702)



*Chapeau de pluche par-dessus garni en cygne.*

Gravure 1702.

Voit être adressé, pour  
N°. 183, près le boulevard  
du 1<sup>er</sup>. ou du 15.

*Le Journal parait, avec une  
N. 1. et deux Gravures. (N.  
1. et 2. pour un an.) 50 c.*

*La 1800. a été commencée  
M. de Voitures; il en  
N. 1. par an. L'abon*

## LE COCHE

A

les habits d'autrefois  
sur son bin. Je ne ren  
de sa Mère a si bien li  
cette polatesque et leur  
de mots latins qui éta  
celles que le cachet de le  
de parle des médecins tels  
Louis XV.

Nos docteurs d'aujourd'hui  
trent, comme tout le mon  
trier, cherchent moins à  
elles, travaillent moins à s'a  
à acheter, et n'ont d'ambi  
cœur l'humanité.

Ceux de l'époque indiquée  
celle la plus recherchée  
deux de prix brilloient à le  
à reconnaissance; les dentel  
leurs mains potelées; enfin s  
tout de veions et leur perru  
pas pour d'opulens financier

# JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.



*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

## LE COCHER DES DAMES.

### *Anecdote.*

Les médecins d'autrefois étoient bien différens de ce qu'ils sont aujourd'hui. Je ne remonte pas aux jours de ces charlatans que Molière a si bien livrés au ridicule, en décrivant leur costume pédantesque et leur jargon hérissé de termes techniques et de mots latins qui étoient bien moins le signe de leur érudition que le cachet de leur ignorance.

Je parle des médecins tels qu'ils étoient vers la fin du règne de Louis XV.

Nos docteurs d'aujourd'hui, vêtus proprement, mais simplement, comme tout le monde, sont plus jaloux d'être que de paroître, cherchent moins à se faire remarquer qu'à se rendre utiles, travaillent moins à s'assurer une réputation précoce qu'à la mériter, et n'ont d'ambition que celle de soulager et de guérir l'humanité.

Ceux de l'époque indiquée ne s'étudioient qu'à plaire. La toilette la plus recherchée présidoit à leur habillement ; des bagues de prix brilloient à leurs doigts, comme des gages de la reconnaissance ; les dentelles les plus fines s'étendoient sur leurs mains potelées : enfin sans leur gravité factice, leur-surtout de velours et leur perruque à trois marteaux, on les eût pris pour d'opulens financiers partant pour une noce.

Tels étoient surtout les médecins des jolies femmes, tel, entre les autres, le médecin \*\*\* , que j'ai connu, et qu'on avoit nommé *le Cocher des Dames*. Pourquoi ? direz-vous ; parce qu'il les soumettoit moins à ses ordonnances qu'il ne se prêtoit à leurs fantaisies. Voici l'anecdote qui a le plus contribué à lui mériter son surnom ; j'en ai été le témoin.

Il étoit le médecin ordinaire de M<sup>me</sup> de S\*\*\* , qu'il traitoit alors pour un rhume. Hé bien ! comtesse, lui dit-il lestemement : où en sommes-nous aujourd'hui ?

Voyez, lui répondit-elle, en présentant son bras. Il le prit, et tâta le pouls long-temps, car elle avoit le bras fort beau. Nous en verrons la fin dans une huitaine, dit-il avec l'air satisfait ; continuez : eau de poulet, nourriture légère, se tenir chaudement et ne pas sortir.

— Que dites-vous donc là, docteur ? Je compte bien aller ce soir à un concert où doivent chanter mes nièces ; j'ai promis. Je serai vêtue chaudement, et je n'aurai qu'un pas à faire de ma voiture à la salle de musique.

— Allez, et revenez tout de suite.

— Quoi, je ne pourrai pas voir le commencement du bal ?

— Restez-y quelques momens ; mais n'en partagez pas les folies.

— Je n'aurai garde ; ni walse, ni gavote, ni anglaise ; une ou deux contredanses seulement, où je ne ferai que marcher.

— J'y consens. Point de souper.

— Mais qu'importe, docteur, que je mange ici ou là mon aîle de poulet ?

— Soit. Point de liqueurs au moins.

— Ah ! un verre de punch pour mûrir mon rhume.

— Essayez ; mais ne rentrez pas trop tard.

La dame dansa beaucoup, soupa bien, but des liqueurs et ne rentra qu'à quatre heures. Elle avoua tout le lendemain au docteur, qui en rit avec elle, ne la trouva pas plus mal, et finit par ce proverbe : *On a bien raison de dire, que ce que femme veut, Dieu le veut.*

\*\*\*

~~~~~  
*La Corbeille de Fruits* ; par M. Charles Malo, de l'Athénée des Arts (1)

Cette Corbeille est composée de *Cerises*, de *Pommes*, de

(1) Un volume in-18 de 188 pages, imprimé sur papier vélin et orné de douze gravures coloriées. Prix : 6 francs, cartonné ; à Paris, chez Janet, libraire, rue Saint-Jacques, n° 59.

*Groseilles*, de *Poires*, de *Fraises*, d'*Abricots*, de *Prunes*, de *Mûres*, de *Figues*, de *Raisins* et d'*Oranges*. L'imitation de tous ces fruits est ravissante; mais le plaisir que ces belles gravures nous causent, ne peut se transmettre; tandis que quelques fragmens des principaux chapitres donneront une idée de la variété de choses curieuses ou instructives que M. Charles Malo a su rattacher à son sujet.

#### *Cerise.*

Tous les ans, à *Hambourg*, le jour qu'on appelle *la Fête des Cerises*, on voit dans les rues des enfans qui vont par troupes, portant une branche de verdure et des cerises. M. Charles Malo raconte ainsi l'origine de cette fête: « En 1432, les Hussites menacèrent la ville de *Hambourg* d'une destruction prochaine. Un bourgeois, nommé *Wolf*, proposa d'envoyer en députation, aux ennemis, tous les enfans de sept à quatorze ans, enveloppés dans des draps mortuaires. *Procope Crasus*, chef des Hussites, fut touché de ce spectacle; il accueillit ces jeunes supplians, les régala avec des cerises, et leur promit d'épargner la ville; ce qu'il fit en effet. Les enfans revinrent couronnés de feuillages, portant des cerises et criant victoire. La fête fut dès-lors instituée en mémoire de cet événement. »

#### *Pomme.*

Avant le règne de *Louis XIV*, on ne connoissoit ni les espaliers, ni les contre-espaliers; et ce ne fut que sous *Louis XV* que les pommiers nains et en quenouille devinrent à la mode.

#### *Groseille.*

Le *Hollandais Knopp* rapporte que se trouvant un jour à dîner chez un grand seigneur, on servit entr'autres vins, un vin rouge sur lequel l'*Amphytrion* appelloit l'attention des convives. Après avoir vidé son verre, chacun dit son avis; et quoiqu'on différât d'opinion quant au crû, tout le monde convenoit de l'excellence de la qualité. L'hôte déclara que ce prétendu vin n'étoit que du jus de groseilles rouges. « Pour obtenir ce vin de groseilles, dit M. Charles Malo, on passe du jus de groseilles à travers un tamis, on le verse dans une bouteille que l'on tient exposée à la chaleur et à laquelle on n'a pas mis de bouchon. Le jus se répand à mesure qu'il fermente; mais on remplit toujours la bouteille, afin que l'écume puisse s'écouler. Ceci fait, on met force sucre dans la bouteille, après quoi on la bouche. »

On sait que la groseille à maquereau est ainsi appelée, parce

qu'avant sa maturité, on l'emploie, au lieu de verjus, pour assaisonner les maquereaux. En Hollande, il y a des groseilles de cette espèce qui sont grosses comme des œufs de pigeon : à Londres, les pâtisseries en font des gâteaux.

#### *Poire.*

Disposé en quenouille ou en pyramide, le poirier donne plus promptement du fruit, et son ombre ne nuit pas aux plantes voisines. Il y a, comme on sait, des poires d'été, d'automne et d'hiver ; M. Charles Malo fait connoître les meilleures, en indique l'origine, et donne, pour leur emploi, des recettes peu connues ; il passe ensuite aux propriétés du bois de poirier, bois dur, pesant, rougeâtre, et que les insectes piquent rarement.

#### *Fraise.*

Quelques usages de la racine et des feuilles du fraisier, sont tombés en désuétude. On en faisoit jadis des tisannes ; on s'en lavait la bouche pour fortifier les gencives ; on se frottoit le visage avec du jus de fraises pour faire disparaître les boutons ; enfin on s'en bassinoit les yeux pour s'éclaircir la vue.

#### *Abricot.*

Ce que l'on nomme pâte d'amande, se fait avec de l'amande d'abricot réduite en poudre.

#### *Prune.*

Brignoles, Tours et Agen ont, pour faire dessécher les prunes, des procédés particuliers. C'est à Tours que ce travail est le plus compliqué. Exposées d'abord au soleil, les prunes sont trois fois mises au four, puis arrondies avec les doigts, remises au four, retirées et remises.

#### *Mûre.*

La mûre noire, parvenue à sa maturité, tache les mains et les vêtements ; verte, elle a une propriété toute contraire : il suffit d'en frotter les mains et le linge tachés, puis de les tremper dans l'eau, pour que les taches disparaissent.

En 1494, des seigneurs qui avoient suivi Charles VII dans la guerre d'Italie, apportèrent de Sicile plusieurs pieds de mûriers blancs en France ; M. Charles Malo décrit les progrès de leur culture, et fait voir les nombreux avantages qui en ont résulté pour les arts de luxe.

Des figes brulées et mêlées  
à des réglares ; et les ash  
à manger le matin deux ou  
trois dans de l'eau-de-vie.

Dans les Etats-Unis d'Améri  
ciment de nouvelles habitation  
en un morceau de pêcher. Lorsq  
vent du fruit, on pile les pé  
elles sont passées à la ser  
pour en retirer de l'eau-de-  
nature, sont l'objet d'un

Malade 1350, il sortit, d  
carré de vin.

Commissaire de Bourbon pa  
certaines oranges en  
quelques tout particulier

Dans une serre, à for

Un orange prodnisit  
de l'espèce au grand jour ; o

Du favori de la na

de vance, de ses fruits, l'es

Cependant chaque jour moi

Il perd sa parure ; et le dig

De tant de soins, fut u

\*\*\*\*\*

Châtes diverses, par Augu

ment de paroître, est orn

de M. P. Didot l'aîné.

....., et, port frane, 2 fra

....., rue St-Jacqu

....., au Palais-Royal.

\*\*\*\*\*

ALMANACH DES :

le suis jeune, alerte, j'ai u

....., et, port frane, 2 fra



*Figue.*

Des figues brûlées et mêlées avec de la cire, guérissent jadis les engelures; et les asthmatiques se sentoient soulagés, s'ils mangeoient le matin deux ou trois figues qui avoient trempé la nuit dans de l'eau-de-vie.

*Pêche.*

Dans les Etats-Unis d'Amérique, la plupart des colons qui forment de nouvelles habitations, plantent plusieurs acres de terre en noyaux de pêcher. Lorsque les arbres qui en sont venus, donnent du fruit, on pile les pêches dans une auge de bois; et lorsqu'elles sont passées à la fermentation vineuse, on les distille pour en retirer de l'eau-de-vie. Les pêches, employées de cette manière, sont l'objet d'un produit annuel très-considérable.

*Raisin.*

Dès l'année 1350, il sortit, de Bordeaux seulement, 13,400 tonneaux de vin.

*Orange.*

Le connétable de Bourbon passe pour avoir le premier essayé d'acclimater les oranges en France. La culture de cet arbre exige des soins tout particuliers.

Dans une serre, à force de culture,

Un oranger prodnisit quelques fleurs.

On l'expose au grand jour; on vante les odeurs

Du favori de la nature;

On vante, de ses fruits, l'excellence future.

Cependant chaque jour moissonnant ses honneurs,

Il perdit sa parure; et le digne salaire

De tant de soins, fut une orange amère.

~~~~~

*Poésies diverses*, par Auguste Moufle. Ce petit volume; qui vient de paroître, est orné de trois gravures et sort des presses de M. P. Didot l'ainé. Prix: broché, 2 francs 50 centimes, et, port franc, 2 francs 75 centimes; à Paris, chez Lefuel, libraire, rue St.-Jacques, n°. 54, et chez Delaunay, libraire, au Palais-Royal.

~~~~~

## ALMANACH DES 25,000 ADRESSES.

Je suis jeune, alerte, j'ai une santé à toute épreuve, et un estomac complaisant. J'ai de la fortune, mon temps m'ap-

partient tout entier, et l'on comprend qu'avec ces qualités réunies j'ai dans ce monde de nombreux amis, de nombreuses affaires.

Mes amis et mes amies aussi sont de leur naturel fort inconstans et fort inconstantes, ils n'habitent pas longtemps le même quartier; quand ils restent une année dans la même rue ou sur une même place, c'est vraiment une merveille; et comme la grande quantité que j'en ai ne me permet pas de les voir tous les jours, il m'arrive souvent, quand je vas pour leur rendre visite, d'apprendre qu'ils sont partis depuis un semestre, et personne ne peut m'en donner des nouvelles.

C'est une mode à Paris, quand on quitte un logement, de ne point dire où l'on va, et de tenir secrète sa nouvelle demeure. Par là on évite les importuns, les créanciers, les vieux galans, les emprunteurs, les parasites et les ennuyeux de toute sorte. On ne met dans la confiance de son changement de domicile que les affidés, les intimes et les débiteurs. Généralement je ne suis pas de ceux à qui l'on fait mystère de ces émigrations; presque toujours on m'en donne avis par des billets affectueux ou de tendres missives; mais pourtant, soit oubli des uns, soit inadvertence de autres, soit par la faute de mon portier, ou par la négligence de mes domestiques, il arrivoit souvent que je perdois de vue tout-à-fait des élégans délicieux et des petites-maîtresses charmantes. Ceux ou celles que j'aurois le mieux aimé à retrouver s'éclipsoient et dispauroissent pour moi à certaines époques fatales, et je me trouvois tout-à-coup privé d'une foule de jolies soirées, d'excellens dîners, de bals brillans, de fêtes exquisés et de plaisirs ravissans.

Je n'aurai plus ces malheurs à craindre. Un aimable imprimeur, M. Charles Panckoucke, vient de mettre au jour pour 1818, un Almanach qui me sauve de mille peines et me tire de tous mes embarras.

Il y a des almanachs pleins de romances, de chansons, d'odes, de cantates, de ballades, de boutades qui sont fort agréables pour les Philomèles de la saison.

Il y a des almanachs remplis d'épîtres, de satyres, d'élégies, de madrigaux, d'épigrammes, de quatrains et de distiques pour les beaux-esprits, les beaux parleurs et tous les petits perroquets de nos cercles précieux.

Il y a des almanachs pour les anecdotes, les contes, les nouvelles, les pensées, les maximes et pour tous les ouvrages modestes de ceux qui, n'étant pas agités par le démon poétique, en sont réduits à ne faire imprimer que de la prose.

Tous ces almanachs ont leur mérite. Ils flattent plus ou moins l'imagination; mais au fond ils n'offrent rien de positif, et quand on les a tous lus et relus, chantés, étudiés, on peut encore se demander comme un célèbre géomètre : Qu'est-ce que cela prouve?

Ici la preuve de l'utilité est palpable; l'almanach de M. Pancoucke donne à qui veut l'acheter les noms de 25,000 des principaux habitans de la capitale. Le nombre de mes amis ne va pas jusque là.

Il y a eu trois premières éditions; bien des omissions s'y faisoient remarquer, l'éditeur l'avoue lui-même dans son avertissement. J'y cherchois en vain les titres des gens de ma société, et je n'y pouvois reconnoître les personnes avec lesquelles je suis en relation, sous des dénominations sèches, bourgeoises et dénuées de particules.

Aujourd'hui, et dans la quatrième édition, celle qui vient de paroître, toutes choses ont repris leur place, tout est à son rang, on y voit clair, et les conditions, les décorations, sont soigneusement indiquées.

Les désignations sont complètes. Et comme on a fait des recensemens exacts, me voilà assuré de mettre la main à volonté sur tous ceux à qui mon cœur s'intéresse.

Si l'état des personnes est dans ce livre détaillé avec complaisance, on y trouve aussi un tableau fort curieux des établissemens et des choses.

Un calendrier est en tête de l'ouvrage, c'est le commencement obligé de tous les almanachs. Viennent ensuite des notes sur toutes les administrations de la ville de Paris. On y donne la liste des postes de pompiers : chose utile pour les imprudens qui mettent le feu à leur maison.

On y fait voir où sont placés les commissaires de police; ce qui est fort bon pour ceux à qui les filoux viennent voler des pendules : des déclarations faites à temps sont suivies de recherches qui ne sont pas toujours infructueuses.

On a, dans l'almanach, l'adresse des bureaux de tabac pour ceux qui veulent s'éclaircir les idées; des bureaux de loterie pour ceux qui veulent tenter la déesse aveugle; des bureaux de poste pour les jeunes-gens de famille qui veulent écrire à leurs parens.

On voit les départs des messageries, des courriers, des célérifères, etc. etc.

Le chapitre trois présente l'état des journaux, feuilles, ouvrages périodiques et des principaux cabinets où l'on va lire ces compositions en ce ce temps-ci fort importantes.

Le chapitre quatre offre, dans ses trois sections, des notes essentielles sur les monumens publics, les musées, les bibliothèques, les promenades, les spectacles et tous les établissemens de cette espèce.

Enfin cet almanach est une véritable encyclopédie qui se termine par une double liste des membres de la Chambre des Pairs et de la Chambre des Députés.

Sans doute voilà bien des motifs d'intérêt et bien des causes de débit. Le recueil se vend chez l'éditeur, rue et hôtel Serpente, n°. 16, et chez les libraires du Palais-Royal.

Nous remercions pour notre part M. Panckoucke d'une entreprise qui nous empêche de perdre la trace de nos amis, et nous souhaitons toute prospérité à une opération qui sert si bien notre paresse.

LE RÔDEUR.

MODES.

Nous avons parlé des cornettes et des petits bonnets de tulle, que les modistes adaptent à beaucoup de chapeaux parés. Sous des chapeaux de velours noir, doublés de satin blanc, ou tout noirs, les cornettes sont d'un usage encore plus fréquent; on les porte en mousseline brodée. Quelques chapeaux ont la passe encore plus relevée que de coutume. Le rose et le blanc sont toujours les couleurs à la mode. On porte peu de plumes plates; le marabout leur a d'abord été préféré; aujourd'hui, ce sont les plumes étroites et longues, montées en oiseau de paradis.

Voici la description d'un nouveau costume de bal: robe de tulle avec un dessous de satin rose: autour du corsage, nervures perpendiculaires, formées par douze petits rouleaux de satin, qui sillonnent un tulle bouillonné; en bas, huit couronnes de tulle bordées de satin rose et arrêtées par des rosettes de satin; plus bas, un rouleau de satin rose; ruche de tulle au haut du corsage, de même qu'au bas des manches.

A la Feuille de ce jour sont jointes les Gravures 1703 et 1704.

Le 20, paroîtront les gravures de *Meubles* 455 et 456.

*Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, rue Montmartre, N°. 183, près le boulevard, à côté du café. Les Abonnemens datent du 1<sup>er</sup>. ou du 15.*



Costume de

(1703.)



Costume de Bal.

trois sections des  
es, les musées, les  
cles et tous les é  
table encyclopédie  
mbres de la Cham  
s.  
intérêt et bien des  
liteur, rue et hôtel  
lu Palais-Royal.  
M. Panckoucke d'au  
la trace de nos an  
à une opération qu  
LE ROBERT  
petits bonnets de  
de chapeaux parés  
s de satin blanc, on  
ncore plus fréquem  
es chapeaux ont le p  
Le rose et le blanc  
rte peu de plumes pl  
é; aujourd'hui, on  
s en oiseau de paradis  
costume de bal :  
e : autour du cou  
ar douze petits ronds  
illonné; en bas,  
rose et arrêtés par  
au de satin rose; on  
qu'au bas des man

Gravures 1703 etc

Meubles 455 etc

être adressé par  
183. près le  
1<sup>er</sup>. ou du 15.

Costume



Coque de Velours épinglé

1818.

*Costume Parisien.*

(1704)



*Coque de Velours épinglé. Brandebourgs d'acier.*

(Vingt-deuxième A

# JOURNAL I

ET

DES M

*Journal paroit, avec une Gravure, avec deux Gravures. (9 f. par an. 188 fr. pour un an. 50 c. de*

*1882, a été commencée un... et de Voitures; il en pa... 1882, par an. L'abonnen*

## LE PÈRE E

laissez critiqué les autres  
contre le luxe, et  
que le mien? Mon  
mais hélas! je les ai pe  
mon père vit au milieu de se  
l'air qu'il respire et tout  
son fils est venu à Paris  
fortune, et il est à la me  
les pots qui l'attaquent.

mon père, quoiqu'avancé  
armés; il a le corps s  
ses voisins, il fait des part  
pauvre malin, toujou  
de quelques douleurs  
pense et mon ennui.

Le château de mon père est  
siècle, et dans une c  
ou voit un large lit en ch  
Pense; on dine sur une tab  
de paille; et, dans le  
couverts de tapisserie de



# JOURNAL DES DAMES

ET

## DES MODES.

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures; il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

### LE PÈRE ET LE FILS.

J'ai assez critiqué les autres, il faut que je m'exécute à mon tour. J'ai crié contre le luxe, eh! vraiment, y en a-t-il un plus extravagant que le mien? Mon père m'avoit donné de si belles leçons; mais hélas! je les ai peu suivies.

Mon père vit au milieu de ses domaines, indépendant, libre comme l'air qu'il respire et tout-à-fait maître de son sort. Monsieur son fils est venu à Paris faire les beaux bras, tenter la haute fortune, et il est à la merci des grands qui le protègent et des petits qui l'attaquent.

Mon père, quoiqu'avançant en âge, n'est point atteint par les infirmités; il a le corps sain, la jambe leste; il visite à pied ses voisins, il fait des parties de chasse de huit jours. Pour moi, pauvre malingre, toujours frappé de quelque migraine et atteint de quelques douleurs, je promène dans mon bockei ma paresse et mon ennui.

Le château de mon père est gothique, ses meubles sont du seizième siècle, et dans une chambre boisée, mais sans plafond, on voit un large lit en chêne, entouré de triples rideaux de Perse; on dîne sur une table de noyer, on s'assied sur des chaises de paille; et, dans le salon de compagnie, les murs sont couverts de tapisserie de Bergame; il y a une galerie de

portraits peints par des artistes de l'endroit et qui jamais n'appartinrent à aucune Académie.

Ma maison, à moi, c'est-à-dire, celle que j'habite et que je tiens à loyer, est dans un style moderne : le vestibule est à colonnes, l'escalier est garni de moquette, la salle à manger est en stuc ; autour d'une jolie table en acajou, sont des chaises-gondoles où le crin n'est point épargné. Mon salon est un miracle d'élégance, et ma chambre à coucher est un véritable temple dédié aux Grâces et à l'Amour. Il y a des glaces dans l'alcove, il y en a dans tous les panneaux. Gérard a peint mes plafonds ; c'est dire assez que ce sont des merveilles. J'ai dans mon cabinet ( car il n'est plus de bon ton de dire *mon boudoir* ) de petits cadres de miniatures par Isabey, Augustin, Aubry, Saint ; et leur talent a encore ajouté au charme des traits de toutes les personnes de qui j'ai voulu conserver les images chéries. Partout ailleurs, et en réalité, ces figures se feroient entr'elles la grimace ; mais ici réunies, elles ont des yeux fort tendres, et c'est un petit phénomène curieux.

Mon père boit du vin de ses vignes, brûle ses vieux arbres, fait grand feu et chante du matin au soir.

Aucune liqueur pour moi n'est assez fine : dès le matin je sable le Champagne, j'ai du Madère sec pour le milieu du repas et du Tokai pour le dessert. J'ai des tuyaux de chaleur qui passent sous mes parquets et qui m'entêtent. Toutes mes pièces sont garnies de tapis, j'ai des canapés moelleux, des bergères commodes ; ce qui ne m'empêche pas de bâiller.

Je sais, de science certaine, que mon père a dans un lieu retiré de son manoir, un coffre-fort rempli de salutaires espèces, fruits dorés de ses économies, qui lui serviront quelque jour à l'acquisition de quelque métairie dont il agrandira son parc.

Je sais, d'un autre côté, que mon secrétaire renferme force mémoires non acquittés, force notes de fournisseurs, auxquels se mêlent par-ci par-là quelques petites assignations importunes.

Dans sa retraite, mon père voit son crédit souffrir un peu de mes désordres, tandis que moi, au sein du monde, je suis soutenu par les solides revenus que l'on fait à mon père. Il me rend le bien pour le mal ; et il faut là reconnoître les effets constans de la paternelle sollicitude.

C'est un habile homme que mon père : habile dans les langues, habile dans les sciences, habile dans l'histoire, et dans tout cela modeste autant qu'habile ; il a beaucoup lu, il n'a point écrit. J'ai suivi une marche toute différente : je me

me mis à écrire presque avant  
sans connoître les bon  
un lieu d'orner ma bibli  
sages, je l'ai encombrée de  
des comédies, et de tout le  
es sont à peine restés dans  
mes éditions.... Je m'ont  
quel est le genre de ma n  
je pourrais pousser plus lo  
appliquer. Il y a à Paris b  
mes pères. J'ignore si, cor  
Le Carnaval, à pein  
le Carême approche : me  
sage, toutes contraires à  
un prodige, un étou  
de tout l'éclat des

.....  
VIGILANCE ENTRE  
Traduct  
L'Amour et Mars  
Mars et l'Amour o  
Un vieux soldat, u  
Mirtes, lauriers, e  
Vous élancez aux c  
Et le galant vers de  
Tous deux actifs, t  
L'un dans les camp  
Le guerrier court a  
Le cœur épris vole  
Amans hardis, au  
Vous seuls bravez )  
Vous attaquez, en  
Vous les boulezors,  
L'un surprendra l'e  
L'autre un jaloux,

suis mis à écrire presque avant de savoir ce que c'étoit qu'un livre ; sans connoître les bons auteurs, je me suis fait auteur, et, au lieu d'orner ma bibliothèque des rhéteurs et des classiques, je l'ai encombrée de mes romans, de mes chansons, de mes comédies, et de tout le fatras de mes ouvrages, dont les titres sont à peine restés dans ma mémoire, quoiqu'il y ait eu plusieurs éditions..... Je montre ici le bout de l'oreille, et l'on voit quel est le genre de ma modestie.

Je pourrais pousser plus loin le parallèle ; d'autres pourront se l'appliquer. Il y a à Paris bien de semblables fils qui ont de pareils pères. J'ignore si, comme moi, ils sont disposés à se corriger. Le Carnaval, à peine commencé, est sur le point de finir ; le Carême approche : mes prochaines confidences seront, je l'espère, toutes contraires à celles-ci ; et celui qui s'est montré comme un prodige, un étourdi, un libertin, brillera incessamment de tout l'éclat des vertus d'un philosophe et d'un sage.

#### LE CONTRÔLEUR.

#### RESSEMBLANCE ENTRE L'AMANT ET LE GUERRIER.

##### *Traduction d'Ovide.*

L'Amour et Mars tous deux s'arment d'un trait ;  
 Mars et l'Amour ont le même partage,  
 Un vieux soldat, un vieil amant déplaît :  
 Mirtes, lauriers, c'est à vous le jeune âge.  
 Vous élancez aux combats le héros,  
 Et le galant vers de plus doux assauts.  
 Tous deux actifs, tous deux font sentinelles,  
 L'un dans les camps, l'autre aux portes des belles.  
 Le guerrier court aux plus affreux climats ;  
 Le cœur épris vole aux bornes du Monde :  
 Amans hardis, audacieux soldats,  
 Vous seuls bravez le fer, la flamme et l'onde.  
 Vous attaquez, en de pareils hasards,  
 Vous les boudoirs, vous les sanglans remparts.  
 L'un surprendra l'ennemi qui sommeille,  
 L'autre un jaloux, soit qu'il dorme ou qu'il veille :

Mettre en défaut sentinelles , Argus ,  
 C'est le grand art de Mars et de Vénus.  
 Mais redoutez leur dangereuse gloire ,  
 Car le vaincu souvent rentre au combat ,  
 Et la défaite est près de la victoire ,  
 Et le plus fort souvent plie et s'abat.  
 Laisse donc là ton superbe langage ,  
 Qui veut flétrir l'amour et la valeur :  
 Un grand guerrier a seul un grand courage ,  
 Un grand amour n'enflamme qu'un grand cœur.  
 Vois cet Achille : il sent tomber ses armes ,  
 Si Briséis a versé quelques larmes.  
 Vois Andromaque armer son cher Hector ,  
 Qu'un seul baiser précipite au carnage.  
 Vois Mars lui-même ! à Vénus il s'enrage ,  
 Et le voilà pris sous un réseau d'or.  
 Moi , paresseux , moi , né pour ne rien faire ,  
 Je languissois dans un lâche repos ;  
 Une beauté m'admet sous ses drapeaux ,  
 Soudain actif , querelleur , téméraire ,  
 Infatigable aux nocturnes travaux ,  
 Belles , je suis le héros de Cythère.  
 Ecoutez donc , cœurs froids , inanimés ,  
 Voulez-vous fuir votre indolence ? .... aimez.

C. L. MOLLEVAUT (1).

LONGÉVITÉ.

Suivant l'état de population, qui a été publié, au mois de décembre dernier, à Pétersbourg, il y avoit, dans l'Empire

(1) Ce morceau fait partie d'une traduction inédite des *Elégies* amoureuses d'Ovide par M. C. L. Mollevaut.

l'âge, 613 vieillards âgés  
 de 100, 123 de plus de 110  
 de 120, 13 de plus de 120  
 de 130 ans.

E A U D I

M. Jean-Marie Farina,  
 est l'Élu de Cologne en  
 l'Académie de MM. Percy,  
 Distel, Capuron, G  
 qui ateste que la  
 dans ses mains, et  
 peut donc s'adresser av  
 M. Jean-Marie Farina, an

l'Académie  
 l'Académie

les Esme, Montaig  
 pour corriger les  
 « Les lo  
 forcent l'in  
 prendre différens  
 de but ; par co  
 monde donne tou  
 Il seroit presque  
 pour chaque siècle  
 La présentant à ses con  
 veut les réunir et  
 « La sagesse qui  
 fait sourire, rapproche  
 en pareil tems, as  
 reux les autres, sans  
 Personne ne doit  
 pardonner-nous ; je  
 je ne dis point : 1  
 autre.

Ce volume contient 32

(1) Un volume in-8. de  
 chez Alexis Eymery, libraire

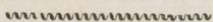
Russe, 613 vieillards âgés de plus de 100 ans, 209 de plus de 105, 123 de plus de 110, 72 de plus de 115, 31 de plus de 120, 13 de plus de 125, 6 de plus de 130, et 1 de plus de 155 ans.

~~~~~

EAU DE COLOGNE.

M. Jean-Marie Farina, petit-fils de Paul Féminis, qui inventa l'*Eau de Cologne* en 1727, vient de faire imprimer des Certificats de MM. Percy, Larrey, Deyeux, Broussais, Pelletan, Distel, Capuron, Guyonnet de Sénac, Pariset et Hébrard, qui attestent que la fabrication de cette eau n'a point dégénéré dans ses mains, et en conseillent l'usage.

On peut donc s'adresser avec confiance rue St-Honoré, n° 331, à M. Jean-Marie Farina, ancien distillateur de Cologne.



*Galerie morale et politique*; par M. le comte de Ségur, de l'Académie Française. (1)

Après Erasme, Montaigne et La Bruyère, est-il nécessaire d'écrire pour corriger les mœurs? Est-il raisonnable d'espérer quelque succès? « Les loix et surtout les coutumes, répond M. de Ségur, forcent l'intérêt personnel à porter différens voiles, à prendre différens masques, à changer de ruses, de marche et de but; par conséquent le moraliste est un peintre auquel le monde donne toujours des sujets de tableaux variés à l'infini. Il seroit presque nécessaire d'en composer une galerie nouvelle pour chaque siècle. »

En présentant à ses contemporains des tableaux de mœurs, l'auteur veut les réunir et non les diviser, les calmer et non les aigrir. « La sagesse qui fait rougir, éloigne, dit-il, celle qui fait sourire, rapproche: d'ailleurs, qui oseroit se croire, dans un pareil tems, assez privilégié par la raison pour censurer les autres, sans se comprendre lui-même dans la censure? Personne ne doit dire aujourd'hui, *je vous pardonne*, mais *pardonnez-nous; je vous corrige*, mais *corrigeons-nous*. Aussi, je ne dis point: *riez de vos erreurs*, mais *riens des nôtres*.

Ce volume contient 32 chapitres; il y en a un qui est in-

---

(1) Un volume in-8°. de 459 pages; prix, 6 francs, à Paris, chez Alexis Eymery, libraire, rue Mazarine, n°. 50.

titulé de la Mode et des Coutumes; personne ne trouvera étonnant que nous lui donnions la préférence.

« Nous devons moins désirer qu'un autre peuple, dit M. de Ségur, de secouer le joug de cette divinité capricieuse ( la mode ); nous changeons si souvent de coutumes, de goûts et d'opinions, que cette chaîne est peu pesante pour nous; et si une mode nous paroît trop ridicule, trop incommode ou trop assujétissante, nous avons au moins une consolation, c'est de penser que bientôt nous en serons débarrassés par une mode nouvelle.

« ..... Cette mobilité perpétuelle dans les usages nous a fait trop souvent taxer de légèreté; mais les étrangers qui nous accusent de frivolité oublient qu'ils ne sont guère plus à l'abri que nous de la censure; si nous avons souvent changé de routes pour plaire, ils nous ont constamment suivis; si nous avons créé des modes un peu folles, ils les ont servilement et gauchement imitées, et ce n'est pas à l'ours qu'il convient de se moquer de celui qui le fait danser. »

Le nom même de la mode peut servir à expliquer ses caprices. C'est une *manière d'exister, d'agir*. On cherche à imiter celui ou celle qu'on admire, et l'espoir d'obtenir le même succès par cette imitation, aveugle tellement, qu'on copie indistinctement les défauts et les qualités de la personne dont on envie l'éclat. « J'entre dans un salon, dit M. de Ségur, je vois plusieurs dames remarquables par leur beauté, leur décence, leur modestie, tristement assises loin des hommes, presque oubliées par eux; dans un coin de l'appartement j'entends du bruit, j'aperçois une femme vêtue avec plus de luxe que de goût; sa taille est commune, son teint n'a qu'un éclat emprunté; ses traits chiffonnés n'ont ni grâce ni noblesse; sa voix est aigre, son regard hardi; elle est entourée d'adorateurs; ils n'ont d'yeux et d'oreilles que pour elle. Je demande à mon voisin quelle est cette femme? « C'est Madame Dorlis, me dit-il, une femme charmante. — Mais elle n'est pas belle. — Oh! non. — Pas même très-jolie. — Il est vrai. — A-t-elle de l'esprit? — Pas précisément; mais beaucoup d'usage du monde et de vivacité. — Elle a sans doute des talens. — Non. — Quel mérite lui trouvez-vous donc? — C'est une femme à la mode, une femme charmante. » Quelques jours après, je vis plusieurs de ces beautés délaissées qui m'avoient frappé, vêtues, coiffées comme Madame Dorlis; elles croyoient, en imitant sa parure, s'attirer les

hommes que l'objet de la  
 robe, à sa hardiesse et à s  
 L'homme raisonnable se  
 sent et sans murmurer, a  
 parait à exercer son inf  
 blais; mais souvent elle  
 classes les plus essentielles  
 M. de Ségur, un jeune hom  
 tout faire venir M. A....  
 à société s'y oppose, ce se  
 tout faire venir le docteur  
 - Est-il assidu? — Il n'é  
 important? — Et donc, j  
 quel est donc son méri  
 c'est un homme charm  
 ne vitte maladie en vous  
 penle, toutes les femme  
 vres risées, donne de  
 mes le jeune officier mu  
 nait médecin à la mod  
 ... Da ne peut résis  
 bar est un torrent qu  
 sur l'empaiser. Oppos  
 les avis de  
 au prendre les usage  
 ames et même les plus  
 par les jeunes beautés, à  
 se commosse nos jeunes  
 robes; elle coiffe un grav  
 éme en Titus, une vie  
 empes; tout comme autrel  
 amasses paniers, elevoi  
 l'obl, et affluoit nos peti  
 que n'écroit pas, aujour

hommages que l'objet de leur jalousie ne devoit qu'à sa vivacité, à sa hardiesse et à sa coquetterie. »

L'homme raisonnable se soumettroit comme un autre, en riant et sans murmurer, aux caprices de la mode, si elle se bornoit à exercer son influence sur nos goûts et sur nos habits; mais souvent elle fait dépendre de ses caprices les choses les plus essentielles. « En arrivant de l'armée, dit M. de Ségur, un jeune homme tombe malade; son oncle voudroit faire venir M. A...., vieux médecin très-expérimenté; la société s'y oppose, ce seroit un meurtre... Il faut absolument faire venir le docteur S.... — Est-il savant? — Non. — Est-il assidu? — Il n'en a pas le tems. — A-t-il suivi les hôpitaux? — Fi donc, il ne voit que la bonne compagnie. — Quel est donc son mérite? — Il ne croit pas à la médecine, c'est un homme charmant, il est rempli d'esprit, il devine votre maladie en vous regardant, il parle politique à merveille, toutes les femmes en raffolent. L'Esculape fait de courtes visites, donne de petits sirops et de grandes espérances; le jeune officier meurt, et le docteur n'en est pas moins le médecin à la mode.

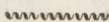
« .....On ne peut résister à la mode, poursuit M. de Ségur, c'est un torrent qui entraîne tout: il faut le laisser couir et s'épuiser. Opposer la raison à la mode, c'est folie. Malgré tous les avis de la nature ou de la morale, elle nous fait prendre les usages les plus indécents, les plus incommodes et même les plus contraires à notre santé. Elle expose nos jeunes beautés, à demi-nues, aux rigueurs de l'hiver; elle emprisonne nos jeunes agréables dans des redingotes traînantes; elle coëffe un grave magistrat en Antinoüs, un vieux médecin en Titus, une vieille mère de famille en courtisane grecque; tout comme autrefois elle enfermoit nos ayeules dans d'immenses paniers, élevoit, sur leurs têtes, dès tours de Babel, et affubloit nos petits marquis d'énormes perruques, que n'oseroit pas, aujourd'hui, porter un chancelier. »

---

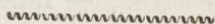
#### VOITURES.

Les caisses de presque toutes les voitures se peignent en vert; on n'y met plus de filets. Lorsque le train est vert,

on le réchampit en aurore et noir; et lorsqu'il est gros rouge, en noir. Le réchampissage est presque aussi large que le champ. Les housses sont ornées de franges nouées : les coins sont à quatre plis. On voit beaucoup de montures en cuivre de la Chine; ce métal est presque aussi blanc que l'argent.



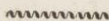
M. Lallemant, marchand tanneur, rue Sensier, n°. 19, faubourg St.-Marceau, a fait faire des mottes à brûler plus grosses et plus dures que les mottes ordinaires.



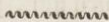
## M O D E S.

Aucune de nos gravures n'avoit encore représenté des chapeaux dont la passe fût aussi relevée que celle des n°. 2 et 4 sur la planche 1705. Depuis que ces chapeaux ont été dessinés, la mode a encore fait des progrès; mais il faut dire qu'il y a aussi beaucoup de chapeaux dont la passe n'est pas plus relevée que celle du n°. 1. Presque tous les turbans se composent d'un bandeau de satin blanc et d'une draperie de crêpe rose ou bleu de ciel.

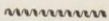
Les crêvés de satin, sur les robes de crêpe, pour le bal, se posent ordinairement en biais. Au bas de la robe, en place de rouleau, ce sont trois rangs de jais, posés aussi en biais.



A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1705.



Aujourd'hui paroissent les Gravures de *Meubles* 455 et 456.



*Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, rue Montmartre, N°. 183, près le boulevard, à côté du café. Les Abonnemens datent du 1°. ou du 15.*

Costumes



*Chapeau garni en Cachemire  
de Valenciennes plan 41*





1. Chapeau garni en Cachemire. 2. Chapeau entouré de plumes.  
3. Chapeau de Velours plein. 4. Chapeaux de pluche. 5. Coque de Velours épinglé.

## JOURNA

DES

Le Journal parait, avec un  
le 15, avec deux Gravures,  
sur, et 36 fr. pour un an. 5

En 1802, a été commença  
boudes d de Voitures; il  
lmes, 18 N<sup>o</sup>, par an. L'ab

Le mois de janvier a  
tout n'ont pas et  
en le plus qui ont été  
les plus, sans avoir  
pas sans lui; le Frere  
qui n'a fait et doit pl  
nature et la simplicité. L  
pique. On a fort goûté  
tant apprécié l'Enfant du  
plus mélodrames lyriques  
trouvé, malgré ses calen  
On prépare trois pièces  
en, dans celle des Varié  
société des Bergers de Syr  
Deux fois le nom de T  
du Théâtre-Français et de  
replier qui est le secret.

LA CI

Le premier homme, je  
fait; la première femme

# JOURNAL DES DAMES

ET

## DES MODES.

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures; il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

PARIS.

Ce 24 Janvier 1818.

Le mois de janvier a déjà vu naître onze nouveautés; dont quatre n'ont pas eu de lendemain. Nous ne dirons rien de celles qui ont été sifflées; on doit respect au malheur. *Zéloïde*, sans avoir le mérite du *Rossignol*, tiendra sa place après lui; le *Frère Philippe* a justifié le bon accueil qu'on lui a fait et doit plaire aux personnes qui aiment le naturel et la simplicité. *Le Duel par la croisée* a paru assez piquant. On a fort goûté le *Pâté d'Anguille*; l'on a également applaudi *l'Enfant du Régiment*, ainsi que le *Tournoi*, petits mélodrames lyriques qui valent beaucoup mieux que *Karabi*, malgré ses calembourgs.

On prépare trois pièces de Carnaval: Potier joue, dit-on, dans celle des Variétés, le rôle du président de la société des *Bergers de Syracuse*.

Deux fois le nom de *Talma* a été annoncé sur les affiches du Théâtre-Français et deux fois il a disparu. Ceci cache un mystère qui est le secret . . . de la comédie.

\*

~~~~~

### LA CIVILISATION.

Le premier homme, je veux le croire, est né beau et bien fait; la première femme a été douée d'un joli pied, d'une

peau fine, d'une bouche vermeille et d'un sein de lys... Mais les choses sont bien changées depuis quelques milliers d'années, à en juger par les Kalmoucks de 1814 et la Vénus Hottentote de 1815. Devons-nous nous en plaindre? Je ne le crois pas; ce que nous avons perdu en dons de la nature, est amplement compensé par les produits des arts et de la civilisation. Notre vie, il est vrai, n'est pas aussi longue que celle des anciens patriarches, mais elle est mieux remplie; si leurs repas étoient plus longs et plus copieux, les nôtres sont plus recherchés et plus délicats; quant à leurs ameublemens, ils feroient honte au plus petit fermier de la Beauce ou de la Brie, et je doute qu'une bourgeoise du Marais voulût troquer son lit contre celui de la femme de Putiphar. Si maintenant j'examine la toilette des anciens, elle me semble bien mesquine, surtout comparée avec la nôtre. Les hommes alloient sans chapeau et les femmes sans souliers; la plus jolie jambe n'étoit point à l'abri du hâle, de la poussière ni des cousins; du moins nos paysannes ont des bas de laine et des sabots. Les jeunes gens croyoient être bien aimables et bien séduisans, quand ils s'étoient frotté le corps avec de l'huile, peigné la barbe avec une arête de poisson et rogné les ongles avec les dents. Aujourd'hui, leurs heureux descendans peuvent choisir entre dix coëffeurs habiles, vingt parfumeurs renommés et cinquante cosmétiques précieux: ils empruntent à leur gré, la grâce d'Alcibiade, la beauté d'Antinoüs et la fierté de Caracalla. Les hommes de l'âge d'or, c'est-à-dire ceux qui vivoient dans le tems où les héros fendoient du bois et tournoient la broche, où les princesses lavoient leurs jupes à la rivière, où les reines filoient du chanvre et les grands prêtres dépeçoient les veaux, ces hommes, dis-je, étoient nerveux et robustes; mais que savoient-ils? A peine prononcer quelques mots d'une langue pauvre et barbare! ils dansoient comme des frénétiques, chantoient d'une voix rauque, et se faisoient accompagner d'une corne à bouquin! soumis au cours des astres et au changement des saisons, ils se couchoient à-peu-près comme les poules, dormoient trois heures en été et quinze heures en hiver, augmentant ainsi leurs forces physiques aux dépens de leurs facultés intellectuelles; si par fois ils veilloient pour garder un malade ou faire un travail grossier, ils n'étoient éclairés que par la foible lueur d'une lampe ou d'un bois résineux. Comment leurs yeux, accoutumés aux ténèbres, auroient-ils pu supporter l'éclat de nos théâtres, de nos salons et de nos brillans cafés?

l'ignorer, mais je sais  
 à leur cuisine sans sa  
 pour un homme d'esprit  
 les belles, et je suis per  
 ette et agacante, on comp  
 à nos jours, c'est tout le  
 pas, le genre se glisse jusq  
 elle velle compte sa Ninon.  
 Lambert je pourrais pou  
 l'ouvrage du tems actuel!  
 ser réfléchir les bons esprit  
 ne sommes pas aussi à p  
 nous y avoir réussi. Que si  
 plus les révolutions et d  
 de l'ère jenne, je réplique  
 temps, et qu'ils avoie  
 ne peuvent bien compl  
 on ne dit que nous som  
 et d'un casse-tête chin  
 dans les échecs et le  
 vantages, ce qui pe  
 des malins que nou

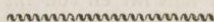
La suite que vient d'obten  
 que intitulé: les Oies du  
 et consulter les ouvrages d  
 sur la généalogie d  
 de Damas, qui  
 en voir en la première  
 histoire de Barlaam et J  
 et creux jusqu'à douze an  
 à aucune autre. Les  
 sont égarés, si on ne pu  
 de ces lectures forcées é  
 ne devant les yeux du jeune  
 pour l'ordinaire, les  
 Lorsqu'on lui fit voir des  
 et que l'un ou demoit à ce  
 malade, les démons qui

je l'ignore, mais je sais bien qu'il me seroit difficile de m'habituer à leurs occupations monotones, à leurs bains sans linge, à leur cuisine sans sauces et à leurs amours sans fin!

Pour un homme d'esprit, il y avoit chez eux cinquante bêtes fiéfiées, et je suis persuadé que pour une femme coquette et agaçante, on comptoit cent Agnès bien ennuyeuses. De nos jours, c'est tout le contraire; les talens courent les rues, le génie se glisse jusque dans les almanachs, et la plus petite ville compte sa Ninon, son Lovelace et sa M...

Combien je pourrais pousser loin ce parallèle, et toujours à l'avantage du tems actuel! mais j'aime mieux m'arrêter, et laisser réfléchir les bons esprits. Mon but étoit de prouver que nous ne sommes pas aussi à plaindre qu'on veut bien le dire, je crois y avoir réussi. Que si l'on m'objecte que nous avons par fois des révolutions et des batailles, des accès de folie et de fièvre jaune, je répliquerai que nos ancêtres n'en étoient point exempts, et qu'ils avoient de plus la lèpre et le déluge, qui peuvent bien compter pour quelque chose. Enfin, si l'on me dit que nous sommes en bute au trente-un, à la roulette et au casse-tête chinois, je répondrai aux frondeurs que les dés, les échecs et le jeu de l'oie nous viennent de nos grands papas, ce qui prouve qu'ils n'étoient ni meilleurs sujets ni plus malins que nous.

\*\*\*\*



Le succès que vient d'obtenir, au théâtre Feydeau, le petit opéra intitulé: *les Oies du Frère Philippe*, nous a engagé à consulter les ouvrages de Dreux du Radier et de l'abbé d'Artigny, sur la généalogie du conte qui porte ce nom.

Saint-Jean de Damas, qui vivoit dans le huitième siècle, paroît en avoir eu la première idée. Voici ce qu'on lit dans son histoire de Barlaam et Josaphat: « Un roi eut un fils qu'on éleva jusqu'à douze ans sans qu'il vit la lumière du jour, ni aucune autre. Les médecins avoient dit qu'il deviendroit aveugle, si on ne prenoit pas cette précaution. Le tems de ces ténèbres forcées étant expiré, on fit passer en revue devant les yeux du jeune prince tous les objets qu'on peut voir pour l'ordinaire, les lui nommant l'un après l'autre. Lorsqu'on lui fit voir des femmes, il demanda avec avidité quel nom on donnoit à cela? Ce sont, lui répondit le *nomenclateur*, des démons qui induisent toujours à mal, et

dont on ne sauroit trop éviter l'approche. Malgré le nom et l'observation qu'on y joignit, lorsque le roi demanda à son fils lequel de tous les objets qu'on lui avoit fait voir il aimeroit le mieux, ce sont, dit le prince, ces démons qui nous induisent toujours à mal; rien ne m'a paru si charmant.»

Un dominicain, qui prêchoit dans le treizième siècle, changea les démons en oies et le fils du roi en moine.

Ce sont aussi des oies et un ermite, dans le conte de Bocace.

Le récit de Martin Franc, poète qui vivoit sous Charles VII, peut être regardé comme un modèle de naïveté :

Ci vous conterai d'un novice  
Qui oncques vu femmes n'avoit.  
Innocent étoit et sans vice,  
Et rien du monde ne savoit;  
Tant que celui qui le suivoit  
Lui fit accroire par les voyes,  
Des belles dames qu'il voyoit,  
Que c'étoient des oysons et oyes.

On ne peut nature tromper,  
En après tant lui en souvint,  
Qu'il ne put dîner, ni souper,  
Tant amoureux il en devint.  
Et quand des moines plus de vingt  
Demandèrent pourquoi musoit,  
Il répartit, comme il convint,  
Que voir les oyes lui plaisoit.

Hilaire Courtois, qui a écrit en latin, a laissé subsister les démons du roman de Barlaam.

Tout le monde connoît le conte de Bocace et celui de La Fontaine.

Saint-Jean de Damas, le prédicateur dominicain, Bocace, Martin Franc, Hilaire Courtois et La Fontaine, voici la suite des auteurs.

~~~~~

M. Augustin vient d'obtenir un brevet d'invention pour un *gazomètre-meuble*, qui pourra se placer dans tous les appartemens.

l'Académie

SECOND

Dans le chapitre des Dispositions il y a un pas de la direction plus facilement ses intentions, et que l'amour-p

de plus plaisant que l'usage de Vieille Roche, le message étoit cité comme l'a soir, dit M. de l'après le spectacle, se la réussit après du feu

il disposé à cette g... les femmes et si... la douceur de... le bon goût d... de fête de le... avec modestie,

complimens en... il avint que la... l'élite en fut moi... dispensera de rem... l'entretien se ren... ordinairement à d

Ma chère, dit le marquis, jamais il n'a existé... depuis vingt ans. — mais cependant il man... — J'entends, une... à l'autre, un enfa... Mais, ma chère, de sa femme, vous n'a

En volume in-8°, de 459 pages. Paris, chez M. la Haye, libraire, et

*Galerie morale et politique*; par M. le comte de Ségur, de l'Académie Française. (1)

SECOND ARTICLE.

Dans le chapitre *des Disputes*, M. de Ségur fait voir qu'il n'y a qu'un pas de la discussion à la dispute, que l'on sacrifie plus facilement ses intérêts et même ses attachemens que ses opinions, et que l'amour-propre offensé rend les disputes interminables.

Rien de plus plaisant que l'anecdote du marquis et de la marquise de Vieille Roche, mariés depuis vingt ans, et dont le ménage étoit cité comme un modèle de paix et d'union. « Un soir, dit M. de Ségur, les deux époux, étant rentrés après le spectacle, soupèrent tête à tête; le souper fini, on s'assit auprès du feu. Le marquis, content de sa journée, et disposé à cette galanterie qu'on montre si souvent à toutes les femmes et si rarement à la sienne, la complimenta sur la douceur de ses regards qui le charmoient toujours, sur le bon goût de sa parure qui lui rappeloit les heureux jours de fête de leur mariage. La marquise reçut ces louanges avec modestie, mais de manière à s'en attirer d'autres. De complimens en complimens, et d'éloges en remerciemens, il advint que la conversation s'interrompit, sans que le tête-à-tête en fût moins intéressant. La sagacité du lecteur me dispensera de remplir cette lacune de leur dialogue. Enfin l'entretien se renoua avec cette intimité familière qui succède ordinairement à de semblables interruptions.

« Ma chère, dit le marquis, que notre sort est digne d'envie ! jamais il n'a existé de lien plus doux que celui qui nous unit depuis vingt ans. — Je le sens comme vous, mon ami ; mais cependant il manque à notre bonheur un point essentiel. — J'entends, une image qui nous rappelle sans cesse l'un à l'autre, un enfant qui hérite de ta grâce et de tes vertus. Mais, ma chère, dit le marquis, en serrant la main de sa femme, vous n'avez que trente-huit ans, j'en

(1) Un volume in-8°. de 459 pages ; prix, 6 francs, à Paris, chez Alexis Eymery, libraire, rue Mazarine, n°. 30.

ai à peine quarante ; vous avez tous les charmes de la jeunesse, je ne suis pas encore vieux ; il est possible que ce bien si long-tems désiré nous soit enfin accordé, et peut-être cette charmante soirée sera-t-elle l'heureuse époque.... — Ah ! mon ami, que je serois heureuse ; mais, quand ce bonheur arriveroit, il seroit bien mêlé d'inquiétude ! un seul enfant est un trésor qu'on craint sans cesse de perdre, et que le plus léger accident peut nous enlever ; il faudroit en avoir deux. — Deux, ma chère ! dit le marquis en se pavanant, il en faut trois ; car avec deux, si on en perd un, on retombe dans la même inquiétude : oui, nous en aurons trois, et même trois garçons ; avec de l'amour et de la persévérance, il ne faut désespérer de rien. — En vérité, dit la marquise en souriant et en embrassant son mari, vous avez aujourd'hui un ton de confiance si communicatif, que je me crois déjà presque sûre de voir nos vœux réalisés.»

Faire de l'ainé un militaire, fut un point qui ne souffrit aucune difficulté. La diplomatie mène à tout, on se déterminina sans peine à faire les sacrifices nécessaires pour y placer le cadet. Quant au troisième, il ne convenoit pas du tout à la marquise qu'on le fit entrer dans l'ordre de Malte.

Le mari avoit dit *je le veux*. « Vous êtes mon mari, mais non pas mon maître, répliqua la marquise, nous ne sommes pas en Turquie. — Eh ! mon dieu, oui, Madame, je le sais ! nous sommes en France, dans le pays du monde où on fait le plus de folies, parce que les maris se laissent gouverner par leurs femmes. Moi, je pense qu'on peut bien avoir quelque déférence pour leur volonté, mais c'est lorsqu'elle n'est pas extravagante. — En vérité, Monsieur, vous ne vous plaindrez pas de ma patience ; il n'y a sortes de duretés que vous ne me disiez aujourd'hui ; les noms de capricieuse, de bizarre, vous sembloient apparemment trop doux ; actuellement vous me traitez d'extravagante, et il ne me sera pas difficile de prouver que je suis cent fois plus raisonnable que vous. — L'assertion est étrange, et la preuve seroit curieuse. — La preuve ? c'est la douceur avec laquelle je supporte depuis tant d'années les manières hautaines, l'orgueil sans raison, la maussade dureté de l'homme le plus insupportable que j'aie vu. — Madame ! Madame ! vous mettez ma patience à une rude épreuve ; je pourrois vous dire, avec plus de vérité, qu'il y a peu d'hommes qui aient eu tant à souffrir que moi dans leur vie, et que j'ai eu quelque

merite à supporter  
fantaisies et les inég  
neur, il est singuli  
côté ; tout le mo  
homme si peu digne  
gentillem, égoïste ;  
me de me contrain  
de verre plus lon  
à merveille, Madam  
desire aussi. Vous  
distinée, acariâtre ; le  
voire pour toujours ;  
Monsieur, faisons  
vous.»

Le lendemain le no  
son signé, malgré le  
amis, les conseils de  
date.

« C'est ainsi, dit  
fut rompu par une  
enfants qui n'étoient  
culons souvent, ma

LOGO

Poussera-je, le  
En disant : mon  
Afin d'indiquer  
D'ajoute : Ce pre  
Au calcul  
Est une  
Pour mon s  
Crois-  
Soit qu  
Peu civ  
Dans un grand  
Si le lie  
N'est o  
Mou tout, com  
A cette  
Que to  
Le sien est nat  
A l'ardeur des



mérite à supporter votre ennuyeuse pédanterie ; vos graves fantaisies et les inégalités de votre humeur. — Certes, Monsieur, il est singulier de voir un tyran se plaindre de sa victime ; tout le monde s'étonne de ma constance pour un homme si peu digne de moi ; vous êtes vain, entêté, orgueilleux, égoïste ; ma chaîne m'est insupportable, je suis lasse de me contraindre, et je sens qu'il me seroit impossible de vivre plus long-tems avec un homme comme vous. — A merveille, Madame ! voulez-vous être libre ? c'est ce que je desire aussi. Vous m'êtes odieuse ; vous êtes prude, vaine, obstinée, acariâtre ; la vie seroit un enfer avec vous. Je renonce pour toujours au lien qui nous unissoit. — Eh bien ! Monsieur, finissons cette ennuyeuse querelle et séparons-nous. »

Le lendemain le notaire fut mandé, et l'acte de séparation signé, malgré les prières des parens, les efforts des amis, les conseils du magistrat, et la crainte du scandale.

« C'est ainsi, dit M. de Ségur, qu'une si longue union fut rompue par une dispute sur la fortune future de trois enfans qui n'étoient pas nés. Profitons de cette leçon : discutons souvent, mais ne disputons jamais. »

~~~~~

### LOGOGYPHE - CHARADE.

Pousserai-je, lecteur, ta patience à bout,  
 En disant : mon premier est *les trois quarts* de tout ?  
 Afin d'indiquer mieux le mot que j'estropie,  
 J'ajoute : Ce premier sans aucun changement  
     Au calcul fait précédemment,  
     Est *une moitié* de toupie.  
 Pour mon second, s'il vient à t'échapper,  
     Crois-moi, renonce à l'attraper.  
     Soit qu'on l'étouffe ou qu'il se nomme,  
     Peu civil interlocuteur,  
 Dans un grand embarras il met par fois son homme,  
     Si le bienévolé auditeur  
     N'est ou subalterne ou docteur.  
 Mon tout, comme toi-même, embellit ta caniche,  
     A cette différence près,  
     Que toujours sans art, sans apprêts,  
 Le sien est naturel, le tien souvent postiche.  
 A l'ardeur des esprits faisant allusion,

Sur le front du génie en flamme on nous le montre.  
 Sache saisir celui qu'offre l'occasion,  
 Et n'en prends jamais de rencontre.

~~~~~

Au *Journal des Dimanches*, que nous annonçâmes, il y a quatre ans, succéda le *Journal de la Jeunesse*, qui, vers le commencement de 1817, prit le titre d'*Annales de la Jeunesse*, et cessa de paroître au milieu de l'été dernier. Maintenant c'est le *Vieux Conteur*, journal composé de contes, historiettes, romances, chansons, logogryphes, etc., à l'usage de l'*Enfance et de la Jeunesse*. Il en paroît un Numéro in-12 de 100 pages, avec une gravure, au commencement de chaque mois. Le bureau est rue Mauconseil, n°. 17. Prix : pour six mois, 12 francs ; pour un an, 20 francs, port franc.

~~~~~

O U V R A G E N O U V E A U .

*Quelques réflexions sur l'Art théâtral, sur les causes de sa décadence, et sur les moyens à employer pour ramener la scène française à son ancienne splendeur.* Quatrième édition, augmentée d'un projet de comité de lecture dramatique, et d'un aperçu sur le commencement des théâtres des différentes nations qui ont cultivé et qui cultivent encore l'art dramatique et l'art théâtral, et sur l'état actuel de la scène française ; par Ricord aîné. Brochure in-8°. Prix : 1 franc 25 centimes, à Paris, au bureau du *Journal le Bon Français*, rue Tiquetonne, n°. 17 ; et chez Petit, libraire de LL. AA. RR., Palais Royal, galerie de bois, n°. 257.

~~~~~

M O D E S .

Les modistes font, en satin blanc, des chapeaux parés ; dont le bord, large de deux doigts, est tant soit peu recoquillé : autour de la forme, sont des plis en gueule de loup, ou des cannelures formées par des gances d'or, qui viennent s'attacher à de très-petits boutons ronds, en fil d'or. On fait aussi des chapeaux à passe en satin blanc : les liserés dont ils sont ornés, sont de la couleur du chapeau. Quelques cornettes de tulle ont une pointe sur le front comme les toques à la *Marie Stuart*. Toutes les cornettes de tulle sont garnies de blonde et ornées de liserés en comète de satin blanc.

~~~~~

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1706.

Bonnet de Caille. No

1818.

Costume Parisien.

(1706.)



Bonnet de Culle. Robe de gaze. Volans bordés d'un filet de soie.

o )  
 amme on nous le mes  
 l'occasion,  
 mais de rencontre.

que nous annonç  
 al de la Jeunesse,  
 prit le titre d'Annua  
 e au milieu de l'éti  
 teur, journal comp  
 chansons, logogryp  
 la Jeunesse. Il en par  
 avec une gravure, c  
 bureau est rue Man  
 12 francs; pour m

NOUVEAU.  
 théâtral, sur les causes  
 employer pour ramener le  
 r. Quatrième édition.  
 lecture dramatique,  
 théâtres des différen  
 vent encore l'art dram  
 ctuel de la scène fran  
 Prix: 1 franc 25 cent  
 Bon Français, rue de  
 libraire de LL. AA.  
 n° 257.

blanc, des chapeaux  
 igs, est tant soit pe  
 ont des plis en gau  
 par des gances d'or  
 boutons ronds, en  
 sse en satin blanc: le  
 de la couleur du dr  
 une pointe sur le  
 art. Toutes les corn  
 nées de lisérés en

Gravure 1706.

*Le Journal paroit  
le 15, avec deux  
six, et 36 fr. pour*

*En 1802, a été  
Nouvelles et de Voitu  
Dames, 18 N<sup>os</sup> par a*

## LES FEM

Paris a trois  
mières admettent  
demi Française n  
mais pourquoi su  
le nom d'aucune l  
telet, commentatri  
ent ajoutée un nou  
sciences. Celle des  
voir immense de M  
Française profanes  
auroient reçu plus  
La Fayette et les l  
L'Italie reçoit q  
Toulouse même n'  
tres des jeux flor  
demi avoit trois l  
Pourquoi Paris  
beaux exemples?  
des femmes du soi  
leurs maisons et à  
seroit spécifique,

# JOURNAL DES DAMES

ET

## DES MODÈS.



*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures; il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

### LES FEMMES ET LES ACADEMIES.

Paris a trois académies principales dont les deux premières admettent des académiciens honoraires. La seule Académie Française n'en a point; ce n'est pas là ce qui m'étonne; mais pourquoi sur la liste de ces sociétés, n'aperçoit-on le nom d'aucune femme? Celui de la célèbre Emilie du Châtelet, commentatrice aussi hardie qu'heureuse de Newton, eut ajouté un nouveau lustre à la gloire de l'Académie des sciences. Celle des belles lettres eut pu s'enorgueillir du savoir immense de M<sup>me</sup>. Dacier; et les fauteuils de l'Académie Française profanés par les Cotins, les Coras, les Porchères, auroient reçu plus d'éclat, s'ils eussent été occupés par les La Fayette et les Deshoulières.

L'Italie reçoit des femmes dans ses diverses académies. Toulouse même n'a-t-elle pas fait monter au rang des *matres des jeux floraux*, M<sup>me</sup>. de Montégut, dont cette académie avoit trois fois couronné les talens?

Pourquoi Paris n'a-t-il pas suivi, ou plutôt donné de si beaux exemples? Est-ce la crainte de détourner l'attention des femmes du soin et de la surveillance qu'elles doivent à leurs maisons et à l'éducation de leurs enfans? Cette raison seroit spécieuse, s'il s'agissoit d'en faire des titulaires, et

de leur demander à ce titre , un travail de cabinet. Mais les honoraires n'y sont pas assujettis. Tous les devoirs de leurs places , se bornent à paroître aux séances et à motiver leur avis sur les objets qui s'y discutent.

Mais cet avis énoncé avec l'amabilité si naturelle aux femmes, n'auroit-il pas eu une prépondérance sur ceux qui devoient s'expliquer après elles , et les opinions ne seroient-elles pas émanées plutôt de la façon de sentir que de la façon de penser ?

Oserai-je dire ce que je n'ose pas imaginer ? Les femmes parlent si bien et ont une si grande propension pour la parole , qu'on pourroit craindre qu'un long babil ne s'emparât des séances destinées à d'utiles discussions.

Qui sait même si la galanterie qui est en quelque sorte l'esprit national , ne viendrait pas se mêler aux détails académiques , et faire des salles de l'Institut un nouvel hôtel de Rambouillet ?

Toutes ces raisons , je le sens , sont peu concluantes contre l'admission des femmes dans les sociétés scientifiques et littéraires , surtout dans l'Académie Française : car enfin quel est son but ? N'est-ce pas de donner de la stabilité , du crédit à la langue française et d'en faire , s'il se peut , la langue universelle de l'Europe ? N'est-ce pas même , pour ce motif , qu'elle partage ses fauteuils entre les gens de lettres et les gens de la cour , ce centre de la pureté du langage ? Hé bien ! qui pourroit mieux les seconder dans ces nobles travaux , que les femmes qui connoissent si bien la valeur des mots , la propriété des termes , les nuances de leurs acceptions , la finesse des tours , l'habileté à bien rendre ce que l'on dit et à laisser apercevoir ce qu'on ne dit pas ? Les lettres de M<sup>mes</sup>. de Sévigné , de Villars , de Tencin , etc. , en offrent mille exemples.

Je ne citerai qu'un trait : M<sup>me</sup>. de Montespan étoit venue aux Carmélites voir M<sup>me</sup>. de La Vallière , qui , depuis bien des années y supportoit les austérités de la vie religieuse la plus dure. *Est-il vrai*, lui dit la favorite , que malgré cette règle si rigoureuse , vous êtes bien aise ? *Bien aise ! non*, répondit la modeste carmelite ; mais *contente* , oui.

\*\*\*

M<sup>me</sup>. MANSON ET LA LILLIPUTIENNE.

On sera peut-être étonné de voir ces deux noms accolés ensemble ; rien n'est plus naturel cependant. Nos légères an-

nales sont spécialement consacrées aux Dames ; ne serions-nous pas inexcusables de garder le silence sur M<sup>lle</sup>. Babet et sur M<sup>me</sup>. Manson , lorsque tous les autres journaux en ont parlé et se sont plu à rendre leur réputation européenne ? Si l'on est curieux de voir l'une , on n'est pas moins empressé d'entendre et de lire l'autre ; déjà , les mémoires publiés par la célèbre Aveyronnaise sont à la 3<sup>me</sup>. édition. Jamais les Genlis , les Cotin et les Staël n'ont obtenu un aussi grand succès en aussi peu de tems ; et dans quel tems encore ? lorsque tout le monde est occupé des plus graves intérêts et des plus savantes discussions. Qui pourroit maintenant reprocher à M<sup>me</sup>. Manson un petit mouvement de vanité et s'étonner qu'elle parle avec une espèce de dédain des dames de son département ? En est-il beaucoup parmi celles-ci qui aient composé des mémoires , dont l'écriture ait été lithographiée et le portrait gravé ? Je ne le pense pas. On connoissoit dans le ci-devant Rouergue quelques savans ; beaucoup d'hommes d'esprit et un profond publiciste , aussi distingué par son rare talent que par son noble caractère ; mais je ne sache pas qu'on ait cité ce pays comme la patrie des Sévigné , des Deshoulières et des Ninon. Il étoit réservé à M<sup>me</sup>. Manson d'illustrer un sol ingrat et de faire jaillir des éclairs du sein des ténèbres ; mais non , je me trompe , elle n'éclaire rien , elle ne dit que ce qu'on savoit déjà , à peu de chose près. Cependant on s'aperçoit qu'elle aime assez à parler et à se mettre en scène. Espérons donc qu'elle nous fera encore quelques confessions et qu'une véritable histoire en deux ou trois volumes , succédera au fragment in-8<sup>o</sup>. qu'elle a offert à la curiosité du public. C'est ce que je lui souhaite ainsi qu'à son libraire ; mais cette petite digression m'a empêché de suivre le parallèle que j'avois commencé entre la récluse d'Alby et l'enfant gâté du Cirque Olympique ; reprenons-le.

L'une et l'autre sont en scène , avec cette différence que la première est forcée de prendre un rôle dans un drame bien noir , tandis que la seconde figure gaîment dans une pantomime ou un ballet. Clarisse , avec un excellent cœur , se voit obligée de convenir qu'elle a une assez mauvaise tête ; chez Babet , ce sont les jambes qui manquent , et si elle trébuché , c'est réellement sans le vouloir. Du reste , ces deux dames sont fort bien et paroissent aimer également la toilette et les confitures.

Dans ses mémoires , M<sup>me</sup>. Manson assure qu'on l'a sou-

vent comparée pour le chant à *la St. Huberty* ; cela se peut ; mais je ne lui conseillerois pas de dire à Paris , qu'elle chante comme *la Catalani*. Cette virtuose s'offenseroit avec raison de cette façon de parler un peu provinciale. D'un autre côté , s'il faut en croire des notes manuscrites , M<sup>lle</sup>. Babet touche du piano comme Pradhère et dessine comme Vernet. Elle ne fait pas encore aussi bien des vers que M<sup>me</sup>. Manson , mais elle est jeune , et les connoisseurs prétendent qu'elle pourra figurer un jour à côté de sa rivale dans le petit Almanach des Grands Hommes.

Il ne tiendrait qu'à moi de pousser la comparaison plus loin. Je me contenterai d'ajouter que Clarisse et Babet sont également bonnes écuères. Pourtant , si l'on en jugeoit par leurs instituteurs , il y auroit à parier en faveur de l'élève de MM. Franconi. En effet tandis que M<sup>me</sup>. Manson chevauche tranquillement sur une rosse , Babet fait ses exercices sur un coursier fringant. Si l'on m'objecte que la première en sa qualité de poëte , se sert encore d'une plus illustre monture , je répondrai qu'il est cent fois plus aisé d'enfourcher Pégase que le cerf Coco.

\*\*\*

~~~~~

O R I G I N E S .

*Bœuf gras.*

A Paris , et dans beaucoup de villes de France , les garçons bouchers promènent , pendant les derniers jours du Carnaval , un bœuf d'une grosseur remarquable. Cet usage vient des sacrifices que nos ancêtres faisoient aux divinités payennes. Le *bœuf gras* est , comme les anciennes victimes , paré de fleurs et conduit au son des instrumens ; l'accoutrement même des garçons bouchers a quelque rapport avec l'habillement des esclaves sacrificateurs.

Ce qui est particulier à Paris , c'est que l'on met sur le bœuf un enfant. Jadis , il tenoit un sceptre , et les bouchers l'appeloient leur roi ; usage qui , sans doute , s'est introduit dans le tems où les communautés donnoient à leur chef le titre de roi , comme les rois de l'arbalète , de l'arquebuse , etc.

Dans plusieurs villes de province , le bœuf gras s'appelle le *bœuf ville* , parce qu'il est promené par la ville.

~~~~~

*Croix à la cheminée , ( il faut faire une )*

dit-on à l'arrivée d'une personne qu'on est bien aise de voir et qui n'étoit point attendue.

Cette façon de promener avec un usage qui subsiste me marque à leur avis s'ils en avoient

Espèce d'adverbe prise.

Ne seroit-ce pas l'usage qui subsiste au lieu qu'ils étoient tenus. Rendant un usage dit souvent par son des gens de la terre un reste du se

Dans le tems où on appelloit habit un maître d'hôtel voulant dire que un gain considérable

Flûtes ( il s

Ce proverbe vient qui , n'osant plus , boire dans de grand pendant en perdre Ces grands verre gement.

Oie du Roi , ( qui

Ce proverbe est dit on tard on reciemment des dernier L'oie étoit , dans volaille que nous e le plus. Charlema



Cette façon de parler peut venir de ce que les anciens marquoient avec une pierre blanche les jours heureux, ou de l'usage qui subsiste encore chez quelques paysans, de faire une marque à leur cheminée pour se rappeler ce qu'ils écrivoient s'ils en avoient la faculté.

~~~~~

*Dame.*

Espèce d'adverbe qui sert à affirmer ou à marquer la surprise.

Ne seroit-ce pas la finale d'une expression qu'employoient nos pères, lorsqu'ils affirmoient ou promettoient une chose? On sait qu'ils étoient très-dévots, et qu'ils juroient par différens saints. Rendant un culte particulier à la sainte Vierge, ils ont dû dire souvent *par Notre-Dame*. Le mot *tredame*, exclamation des gens de la Halle, appuie cette conjecture, et semble être un reste du serment *par Notre-Dame*.

~~~~~

*Epinards (habit d')*.

Dans le tems où le carême étoit observé rigoureusement, ou appelloit *habit d'épinards*, l'habit neuf qu'un cuisinier ou un maître d'hôtel se donnoit au commencement du printems, voulant dire que sur l'achat des alimens maigres il avoit fait un gain considérable.

~~~~~

*Flûtes (il souvient toujours à Robin de ses).*

Ce proverbe vient d'un ami de la bouteille nommé Robin, qui, n'osant plus, à cause de la goutte qui le tourmentoit, boire dans de grands verres nommés *flûtes*, ne pouvoit cependant en perdre le souvenir.

Ces grands verres sont l'origine du mot *flûter*, boire largement.

~~~~~

*Oie du Roi, (qui mange l') cent ans après en rend la plume.*

Ce proverbe est tiré de *Martial d'Auvergne*; il signifie que tôt ou tard on recherche les gens qui se sont enrichis au moyen des deniers royaux.

L'oie étoit, dans le moyen âge, la plus grosse pièce de volaille que nous eussions en France, et celle qu'on estimoit le plus. Charlemagne ordonna que tous ses châteaux en fussent

fournis ; et cet usage s'est long-tems maintenu dans les maisons royales.

~~~~~  
*Panader, (se)*

Marcher avec un air de complaisance et d'ostentation. Ordinairement on dérive ce mot de *paon*, à cause de la fierté de cet oiseau ; mais ne pourroit-il pas venir aussi du verbe *pannader*, draper, disposer avec art les pans de ses vêtemens.

~~~~~  
*Sourd comme un pot.*

On ne parle point à un pot ; mais une urne qui renferme des restes chéris, reçoit bien des soupirs et des invocations auxquels elle ne répond pas ; de là l'étymologie d'un grand mot que l'ignorance populaire a gâté.

~~~~~  
*Galerie morale et politique ; par M. le comte de Ségur, de l'Académie Française. (1)*

TROISIÈME ET DERNIER ARTICLE.

Presque tout le monde s'afflige de se trouver vieux ; écoutons M. de Ségur : « La vieillesse calme les passions sans éteindre les sentimens ; elle ne nous fait perdre des plaisirs que leurs excès ; on a moins d'amour, mais plus d'amitié ; on compose moins, on juge mieux ; on ne court plus, mais on se promène ; on cesse de disputer, mais on cause ; on n'est plus matelot, mais pilote ; le conseil remplace le champ de bataille ; au lieu d'apprendre de nouvelles choses, on enseigne les anciennes ; et l'espérance, qui nous guidait sur la terre, nous tourne doucement vers les cieus ; notre raison reçoit des hommages plus durables que ceux qu'on rendoit à notre figure, et le fruit que nous portons est aussi recherché que la fleur de notre printemps.

» J'ai quitté souvent dans ma jeunesse, ajoute-t-il, les plus aimables coquettes de Paris, pour passer la soirée chez la vieille M<sup>me</sup> *Geoffrin* et chez la vieille M<sup>me</sup> *du Deffand*. Elles me faisoient oublier, plus que les autres, la marche du

(1) Un volume in-8°. de 459 pages ; prix, 6 francs, à Paris, chez Alexis Eymery, libraire, rue Mazarine, n°. 50.

ans, en le remplissant  
nassil, en Russie, m  
occulté, par ses récits :  
on de Petersbourg ; ell  
barbarie à la civilisation  
Grand l'avoit aimé,  
qui reçut. En racontant se  
dier de M<sup>me</sup> de Mainten  
de dans la tente du duc  
mour de la reine Anne : c  
étois pas plus de l'entend  
tera-t-on dans toutes les  
aussi aimable que le prime  
is. Rien ne s'étoit agri  
croit la fraîcheur de la  
vingt ans, et son esprit à  
M. de Ségur convient qu  
supportables par leur cadu  
cardage et par leur hume  
dépens de ceux qui, houteu  
toute qui leur convient et l  
« Nous devons, dit-il  
qui aux succès qui convie  
rons. La vieillesse chagri  
cultivée. La saine vieilles  
c'est le bon fruit dans sa  
nous fait le tems, mais je  
la piété, retroitisse l'amiti  
de l'estime, ni l'amour des  
versation ; elle nous dégoûte  
vous pas aimer. »

~~~~~  
Quatre numéros de la sui  
d'Ouvrières de Paris, par  
qui portera la collection à 3  
pet franc, au bureau du Jo

Le mot du logographe-cha

~~~~~  
Journal des Menestrels e  
neut de piano ou harpe, de  
On s'abonne à ce journal

tems, en le remplissant mieux. La vieille comtesse de Romanzoff, en Russie, me charmoit par sa mémoire, par sa vivacité, par ses récits: elle avoit vu bâtir la première maison de Pétersbourg; elle avoit été témoin du passage de la barbarie à la civilisation: elle laissoit entendre que Pierre-le-Grand l'avoit aimée, et que même il n'avoit pas été trop mal reçu. En racontant ses voyages, elle me faisoit assister au dîner de M<sup>me</sup> de Maintenon et de Louis XIV; j'entrois avec elle dans la tente du duc de Marlboroug, je la suivois à la cour de la reine Anne: c'étoit l'histoire vivante, et je ne me lassois pas plus de l'entendre, qu'elle de parler. En vain cherchera-t-on dans toutes les cours de l'Europe un jeune homme aussi aimable que le prince de Ligne l'étoit à quatre-vingts ans. Rien ne s'étoit aigri dans ce vase précieux, tout y conservoit la fraîcheur de la nouveauté; son cœur s'étoit arrêté à vingt ans, et son esprit à trente. »

M. de Ségur convient que l'on rencontre des vieillards insupportables par leur caduque vanité, par leur ennuyeux bavardage et par leur humeur épineuse; il s'égaye même aux dépens de ceux qui, honteux de leurs années, quittent le costume qui leur convient et la gravité qui les décore.

« Nous devons, dit-il, nous regarder vieillir, et ne viser qu'aux succès qui conviennent à l'époque où nous nous trouvons. La vieillesse chagrine est le résultat d'une jeunesse mal cultivée. La saine vieillesse qui termine une sage existence, c'est le bon fruit dans sa maturité. On se plaint des vols que nous fait le tems, mais je ne vois pas que la vieillesse éteigne la piété, refroidisse l'amitié; elle ne nous enlève ni le desir de l'estime, ni l'amour des lettres, ni les charmes de la conversation; elle nous dégoûte seulement de ce que nous ne devons pas aimer. »

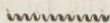
Quatre numéros de la suite de *Costumes de Marchandes et d'Ouvrières de Paris*, paroîtront avant la fin de février; ce qui portera la collection à 30 numéros. Prix, 22 fr. 50 cent., port franc, au bureau du Journal des Dames.

Le mot du logogryphe-charade du dernier numéro est *Toupet*.

*Journal des Ménestrels et des Trouvères*, avec accompagnement de piano ou harpe, dédié aux Dames.

On s'abonne à ce journal, dont la troisième année vient de

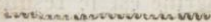
commencer, chez M. le chevalier Le Mière de Corvey, propriétaire-rédacteur, rue St-Honoré, n° 122, près le café du Bosquet. L'année se compose de 48 numéros. Prix: 25 francs, et, pour les départemens, 27 fr. 50 cent.



M. Monnet, fabricant de corsets, vient de nous adresser une de ses circulaires, avec invitation d'en donner un extrait. Il se plaint d'abord de ce que des tailleuses-lingères, des tailleurs d'habits et jusqu'à des fabricans de bretelles se mêlent de faire des corsets, corsets pernicieux dans lesquels *les jeunes tailles ne sont point en sûreté*. Ses corsets, ajoute-t-il, ne donnent pas précisément la grâce, puisqu'elle est naturelle au beau sexe, mais ils ne l'ôtent pas, ils en facilitent au contraire le développement.

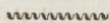
M. Monnet fait des corsets à *la minute*, plus commodes que les corsets à *la paresseuse*; des corsets d'assurance, des corsets à boucle pour les voyages, des corsets pour les femmes enceintes, des corsets de cour, des corsets de bal, et des corsets de nuit.

S'adresser à M<sup>me</sup> Rocher, rue du Bac, faubourg Saint-Germain, près celle Saint-Dominique, passage Sainte-Marie, n° 58, à Paris.

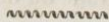


#### M O D E S.

On a vu sur une des gravures du 15 janvier, une couronne de roses qui formoit bandeau; aujourd'hui cette même couronne se trouve presque au sommet de la tête. Supposez-la posée en biais, ou substituez à la couronne une demi-guirlande, la coëffure sera encore à la mode. Le corsage de presque toutes les robes de bal est une espèce de canezou, qui se fait en satin, et s'adapte à une robe de tulle comme à une robe de crêpe.



A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1707:



*Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, rue Montmartre, N°. 183, près le boulevard, à côté du café. Les Abonnemens datent du 1<sup>er</sup>. ou du 15.*



1818.

*Costume Parisien.*

(1707.)



*Corsage de satin. Robe de Crêpe.*

r Le Mièrre de C  
ré, n° 122, pro  
48 numéros. Pri  
50 cent.

sèts, vient de not  
ation d'en donner  
s tailleuses-lingères,  
ricans de bretelles  
pernicieux dans les  
reté. Ses corsets, qui  
grâce, puisqu'elle es  
l'ôtent pas, ils en la

la minute, plus on  
des corsets d'assur  
ges, des corsets pa  
e cour, des corsets

e du Bac, faubour  
ique, passage Saint

s.  
u 15 janvier, une  
jourd'hui cette m  
t de la tête. Suppo  
uronne une demie  
le corsage de pres  
canezon, qui se la  
ille comme à une

Gravure 1707.

doit être adressé  
N° 183, près de la  
du 1<sup>er</sup>. ou du 12

## JOURNA

DE S

*Ce Journal parait, avec u  
le 15, avec deux Gravure  
six, et 36 fr. pour un an. 5*

*En 1802, a été commen  
Meubles et de Voitures: il  
Dames, 18 N°. par an. L. a*

*Le Vandeville a de vra  
petit drame bien sentime  
qu'au talent de M<sup>re</sup> Her  
présentations.*

*Pour dédommager les an  
ce théâtre deux bluetttes que  
est attribuée à l'un des aut*

*L'Odéon, qui semble au  
teurs de V emvert, et Agn  
M<sup>re</sup> Humbert), va offrir  
Belle-Mère; c'est un dra  
d'oupe on parait compter.  
théâtre le Bal ou la Maie*

*Figurez-vous Poitier, et  
Bergers de Syracuse, Bo  
mand, Brunet en Cirassi  
urez une idée du comique e*

# JOURNAL DES DAMES

## ET

### DES MODES.



*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures; il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

P A R I S.

Ce 4 Février 1818.

Le Vaudeville a devancé le Carême, en donnant *Griselidis*, petit drame bien sentimental, bien ennuyeux, et qui ne doit qu'au talent de M<sup>me</sup> Hervey l'avantage d'avoir eu quelques représentations.

~~~~~

Pour dédommager les amateurs de la gaité, on va jouer à ce théâtre deux bluettes que l'on dit très-amusantes; la première est attribuée à l'un des auteurs d'une *Journée aux Aventures*.

~~~~~

L'Odéon, qui semble aussi avoir fait pénitence avec *le Château de Veauvert*, et *Agar* (triste scène, jouée tristement par M<sup>lle</sup> Humbert), va offrir *Folie et Raison* ou *Encore une Belle-Mère*; c'est un drame en trois actes, et sur le succès duquel on paroît compter. On vient également de recevoir à ce théâtre *le Bal* ou *la Maison de Jeu*.

~~~~~

Figurez-vous Potier, en maigre président de la Société des Bergers de Syracuse, Bosquier-Gavaudan en énorme gourmand, Brunet en Circassienne, Vernet en Fanfan, et vous aurez une idée du comique du *Carnaval de Cocagne*, assaisonné

de quelques traits spirituels contre les sociétés mangeantes et chantantes et *lardé* de calembourgs. Voici un des couplets qu'on a fait répéter ; il est chanté par *Zetulbé*, née à Nanterre, et qui exerce la *profession* de Circassienne au Palais-Royal :

AIR : *du Pot de Fleurs.*

Lorsqu'un consommateur trop tendre  
Veut avec nous oublier l'édécoum,  
Ma main pudique, en voulant le reprendre,  
Souvent renverse ou le rak ou le-rhum.  
Aussi, soit dit sans amour-propre,  
C'est par la faute d'not' vertu  
Qu'chez nous on n'a pas encor pu  
Voir un' Circassienne un peu propre.

Les Circassiennes jouent aussi un rôle dans *l'Ennui en Gouquettes*, vaudeville représenté à la Gaité, et où l'on passe en revue quelques ridicules. *Le Casse-Tête chinois* y est personifié, et fait ainsi son éloge :

AIR : *En deux moitiés le ciel, dit-on.*

Des plus savans, moi, je crains peu  
Les examens et les critiques,  
Car j'ai fait passer dans ce jeu  
Tout l'esprit.... des mathématiques.  
Mais ce qui lui donne un grand prix  
( Et je le dis sans épigrammes ),  
Je donne à penser aux maris  
Et je fais réfléchir les dames.

La pauvre *Zuma* ( ou la *Découverte du Quinquina* ) a été fort maltraitée au Théâtre de la Porte Saint-Martin. Ce mélodrame, qui vise au pathétique, est un des plus *plaisans* qui existent : il s'y trouve des naïvetés de la première force : *Zuma* ( la jeune Indienne accusée d'empoisonnement ) dit, entre'autres, à la princesse *qui a la fièvre* : « Madame, j'ai un secret important à vous révéler..... J'ai un père..... Je ne puis vous en dire davantage. »

A défaut de nouveautés, l'Opéra-Comique vient de rajourner *la Ceinture magique*, vieille pièce de J. B. Rousseau, et dont toute l'intrigue consiste dans la mystification de deux vieux

l'ours qui se laissent à  
magique, tandis qu'on en  
Carnaval, mais beauco  
Bourgeois.

LA PE

Il faut convenir que les  
braves, d'une injustice e  
Ce sont eux qui entraî  
toutes sortes de démarc  
ment ensuite avec dureté  
les objets, toutes les fautes  
Evoquez-les aux pieds de  
nos les plus indolentes et  
il faut voir, quand ils sont  
lout de la conduite de leurs  
Téens, il y a peu de jour  
Assis devant un grand, pré  
bient à ce qui se passait  
beau volon m en instruire  
impossible ; il y avait la  
hommes à la mode, qui fi  
ne se gnoient pas pour ra  
mentes. Force étoit à moi d'  
évoient des discours.  
Si je ne donne pas les par  
le sens.....

Celui de qui la voix trap  
jeune colonel, beau comme  
César, mais babillard comm  
du dernier hal masqué. A l  
comme et très-bien notée d  
à son mari un lion qui n'é  
ricomment assourée. Elle  
se retournent de bonne len  
L'époux lui-même portait à  
sa chambre à l'extrémité d  
du bal, il s'étoit couché de  
toute, et la dame étoit crasé  
lorsque se levant tout-à-cou  
chercher des dominos. La p  
maîtresse à la terre, le délia



tuteurs qui se laissent attacher avec une ceinture qu'ils croient magique, tandis qu'on enlève leurs pupilles. C'est une farce de Carnaval, mais beaucoup moins gaie que le *Rendez-Vous Bourgeois*.

\*  
LA PETITE REVUE.

Il faut convenir que les hommes sont souvent, envers les femmes, d'une injustice et d'une rigueur extrêmes.

Ce sont eux qui entraînent une foule de pauvres folles dans toutes sortes de démarches inconsidérées, et ils leur reprochent ensuite avec dureté toutes les foiblesses dont ils ont été les objets, toutes les fautes qu'ils ont provoquées.

Ecoutez-les aux pieds des belles, ils leur débitent les maximes les plus indulgentes et la morale la plus commode; mais il faut voir, quand ils sont entr'eux, la sévère analyse qu'ils font de la conduite de leurs victimes.

J'étois, il y a peu de jours, dans un de nos cafés renommés. Assis devant un punch, près du poêle, j'avois l'air fort indifférent à ce qui se passoit autour de moi, et à la vérité j'aurois bien voulu m'en distraire, j'avois autre chose à penser; mais impossible: il y avoit là dix jeunes gens, dix élégans, dix hommes à la mode, qui faisoient un bruit scandaleux, et qui ne se gênoient pas pour raconter les aventures les plus étonnantes. Force étoit à moi d'entendre, et voici à-peu-près quels étoient ces discours.

Si je ne donne pas les paroles expresses, c'en est du moins le sens....

Celui de qui la voix frappa d'abord mon oreille, étoit un jeune colonel, beau comme un Adonis, brave comme un César, mais babillard comme une pie. Il raconta une histoire du dernier bal masqué. A l'en croire, une jeune femme très-connue et très-bien notée dans le monde, avoit pourtant joué à son mari un tour qui n'étoit rien moins qu'édifiant. Elle étoit récemment accouchée. Elle avoit encore sa garde. Les visites se retiroient de bonne heure pour laisser du repos à la *malade*. L'époux lui-même partoît avant minuit, et il s'enfermoit dans sa chambre à l'extrémité de l'appartement. Ce soir là, le soir du bal, il s'étoit couché de meilleure heure encore que de coutume, et la dame étoit censée livrée aux douceurs du sommeil, lorsque se levant tout-à-coup elle propose à sa garde d'aller chercher des dominos. La pauvre vieille femme pense que la maîtresse a la fièvre, le délire; il n'en est rien, c'est un des-

sein bien formé, une envie bien prononcée, nulles raisons ne peuvent vaincre ce désir violent.

Désir de femme est un feu qui dévore.

La garde en a vu d'autres; elle sent que toute résistance est vaine; elle obéit, on s'habille, et bientôt on est au foyer de l'Opéra....

Il n'y eut qu'une voix sur ce chapitre, et tous nos agréables blâmèrent hautement une telle inconséquence. Il paroit que le colonel, malgré son indiscrétion, cachoit au moins la moitié de ce qu'il savoit.

Un médecin, qui sentoit le musc, prit après lui la parole; il commença par faire le portrait le plus séduisant d'une jeune personne qu'il nommoit *Elise*....

- » Elle compte seize ans, sa grâce est naturelle,
- » Son timide maintien la rend encor plus belle,
- « Et dans ses grands yeux bleux modestement baissés,
- » L'innocence et l'amour sont ensemble tracés. »

Oui, fiez-vous y! Ce petit être qu'on prendroit pour un ange, est un véritable démon; les romans lui ont gâté l'esprit, elle les a tous lus, surtout ceux qu'on signale comme dangereux et perfides. Une charitable voisine les lui procure en cachette, et c'est là qu'on puise mille beaux préceptes qu'on brûle de mettre en pratique!

Vous ne savez pas, dit un avocat pomponné, qui jusques-là n'avoit pas ouvert la bouche; vous ne savez pas une anecdote curieuse. Emilie, éprise de la déclamation, a fait venir chez elle un de nos célèbres acteurs. Un déjeuner brillant étoit servi. Le fils de Melpomène a été reçu comme on eût fait les héros mêmes qu'il devoit représenter. On l'a fêté et admiré pendant trois heures consécutives, et il est sorti de ce tête-à-tête le front ceint de couronnes et le cœur tout gonflé d'orgueil. D'honneur, ce sont les femmes qui gâtent les comédiens.

Arsène ne vit que pour son maître de chant; elle est sans cesse à son pupitre; elle fatigue tout le monde de ses cavatines et de ses romances. Parfois, avec son air langoureux, elle a l'air d'une Sapho, et parfois, avec ses yeux enflammés, elle prend la tournure d'une bacchante.

Clara est pour la danse; elle a des crampes dans les mollets à force de faire des entrechats; elle met sur les dents vingt des plus intrépides walseurs, et quand elle rentre chez elle, avec l'aurore, elle trouve encore qu'elle a trop peu sauté. Si le système de la métempsychose étoit admissible, il faudroit croire

que Clara seroit descendue en bas de cheval.

Les propos alloient de ton satirique qui régnoit tout, un déprécioit tout, réclamations, mais elles étoient si taire, et achever de censures amères dont il ne m'esquiva point, me jetais de se tenir sur leurs yeux ne laisser, autant qu'on m'émerge, aucun sujet de

Voyages dans la partie septentrionale en 1813, comprenant (l'Yramboué), Scaru, F. Koster; traduits de l'anglais par M. Koster, et de de

M. Koster partit de Livourne pour un changement de lieu de trente-cinq jours, il

Dans la ville de Peran tropique. Au lieu de balcons tendus en bois. Le seul journal de la partie. Il n'y a point de commerce; toutes les espèces par la même personne.

Un grand nombre d'habitants notre voyageur arriva: c'étoit une chambre, fut des visites même réception: repas, proprement, ou le dîner.

Avant l'arrivée du projet de dans les parties les moins peuplées. M. Koster prit des idées qui devoient peut-être être à

À la mi-octobre 1813, il Félix, un domestique anglois tous étoient à cheval et armés

(1) Deux volumes in-8°, l'un de 12 francs, et, par franc, 18 francs, Paris-Boulogne, galerie de

que Clara seroit descendue en ligne directe d'une famille de chats ou de chèvres.

Les propos alloient de mal en pis. J'étois affligé de voir le ton satirique qui régnoit dans cette assemblée. On attaquoit tout, on déprécioit tout, on envenimoit tout. J'élevai quelques réclamations, mais elles furent étouffées par un cri général; il fallut se taire, et achever mon punch avec cet accompagnement de censures amères dont mon cœur étoit véritablement déchiré. Je m'esquivai enfin, me promettant bien d'avertir nos jeunes dames de se tenir sur leurs gardes, et de redoubler de sagesse, pour ne laisser, autant qu'il est possible, aucune prise au commérage, aucun sujet de médisance aux mauvaises langues.

LE CONTRÔLEUR.

*Voyages dans la partie septentrionale du Brésil, depuis 1809 jusqu'en 1815, comprenant les provinces de Pernambuco (Fernambouc), Scara, Paraïba, Maragnan, etc; par Henri Koster; traduits de l'anglais par M. A. Jay, ornés de huit planches coloriées et de deux cartes (1).*

M. Koster partit de Liverpool, le 2 janvier 1809: sa santé exigeoit un changement de climat. Pendant la traversée qui fut de trente-cinq jours, il ne lui arriva rien de particulier.

Dans la ville de Pernambuco les maisons sont bâties en brique. Au lieu de balcons en fer, ce sont communément des treillages en bois. Le seul jour que reçoivent les boutiques vient de la porte. Il n'y a presque point encore de distinction de commerce; toutes les espèces de marchandises sont vendues par la même personne.

Un grand nombre d'habitans étoit hors de la ville lorsque notre voyageur arriva: c'étoit l'été; il alla aussi s'établir dans une chaumière, fit des visites et fut visité; presque partout même réception: repas, proposition de jouer aux cartes ou au trictrac, ou de danser.

Ayant formé le projet de faire quelque voyage considérable dans les parties les moins peuplées et les moins cultivées du Brésil, M. Koster prit des informations et apprit qu'un négociant devoit pénétrer fort avant dans ce pays.

A la mi-octobre 1810, il se trouva en route avec Senhor Félix, un domestique anglais et un nègre libre pour guide, tous étoient à cheval et armés. Le guide noir portoit une petite

(1) Deux volumes in-8°, l'un de 376, l'autre de 512 pages; prix, 15 francs, et, port franc, 18 francs. A Paris, chez Delaunay, libraire, Palais-Royal, galerie de bois, n° 243.

espingle et chassoit devant lui un cheval, qui portoit un négriillon entre deux paniers.

Le 2 novembre, le négociant portugais s'arrêta, et M. Koster prit à son service, outre le guide et le négriillon, deux jeunes Indiens d'environ seize ans, et acheta trois chevaux.

Le premier Brésilien riche qu'il visita, avoit autour de lui plusieurs jeunes garçons qui le servoient. Ni sa femme, ni aucun de ses enfans ne parurent. Les principaux appartemens de sa maison étoient deux vastes chambres, ayant chacune un grand nombre de portes et de fenêtres. On y trouvoit quelques chaises. Dans l'une d'elles, étoient plusieurs hamacs et un sofa; dans l'autre, une longue table sur laquelle on servit à souper. Le maître de la maison avoit pour vêtemens une chemise, un caleçon, une longue robe de chambre, et une paire de pantoufles. « C'est, dit M. Coster, la toilette des gens qui n'ont rien à faire. Lorsqu'un Brésilien se met à porter une de ces longues robes de chambre; il commence à se regarder comme un personnage important et se croit digne de beaucoup d'égards. »

Voici de quelle manière notre voyageur fut reçu chez un planteur immensément riche, pour lequel il avoit des lettres de recommandation : « Je le trouvai assis à sa porte avec son chapelain, plusieurs de ses intendans et autres personnes qu'il emploie; ils prenoient le frais.... Ses manières sont pleines de courtoisie, comme celles de tous les Brésiliens qui ont reçu de l'éducation. Il vint au devant de moi lorsque je descendis de cheval, mit de côté mes lettres et me mena aux appartemens destinés à ses hôtes: j'y trouvai un bon lit. On m'apporta de l'eau chaude dans un bassin; et les choses qui m'étoient nécessaires me furent servies en un clin-d'œil. Tout avoit un air de magnificence; il n'est pas jusqu'aux essuie-mains qui ne soient garnis de franges. Lorsque j'eus fait ma toilette, je m'attendois à être bientôt invité à souper; mais à mon grand étonnement, ce ne fut qu'à une heure du matin qu'un domestique vint me chercher. Je trouvai, dans la salle à manger une grande table servie et couverte de mets divers, et en assez grande quantité pour traiter vingt personnes. Nous primes part à ce festin, le planteur, son chapelain, une autre personne et moi. Lorsque j'eus pleinement satisfait mon appétit, je fus bien étonné de voir arriver un autre service aussi abondant; après celui-ci, j'en eus un troisième, composé d'au moins dix espèces différentes de confitures. Le souper n'auroit pu être meilleur, ni plus brillant, ni mieux apprêté, quand il eût été préparé à Pernambuco; je crois même qu'au

enven anglais y auroit tr  
le faire son goût..... Le  
par du thé, du café et d  
sente voir ses chevaux, et  
et de laisser le mien c  
revenir élat à mon retour; i  
breux de bit et de prend  
operte ces circonstances pe  
un avec quelle aménité les  
pas.

En route, M. Koster renco  
hospitalité. « Nous dînâmes,  
et une table haute d'environ s  
nos tous assises, ou plutôt i  
tées; nous n'avions point de  
l'écrit auparavant destinés à de  
M. Koster dit des Indiens qu  
peut possible et exempt de m  
chères soit la chasse et la pêche  
à travers un bois et se rendit  
selon la marque apparente, le  
ils fontent la trace des pas su  
sont les autres les voyageurs  
sont, par la papet, laborieux;  
de supporter de grandes fatigues,  
des deux côtés sans prendre pres  
meuble, dit M. Koster, avec leu  
l'équité, manant d'un bon pas  
pouvait embrasser la route, relat  
l'écrit passe de travers un de ces b  
pays, si le voyage se prolonge  
tées. Lorsqu'un criminel a été  
ciers de police, on emmène à sa  
dernière résidence..... Comme  
qu'ils de l'hémisphère occidental  
leur contrée. Ils sont courts et  
époque grec, n'ont pas l'air  
dans leur jeunesse, ne sont  
mais elle se détachent prompt  
légère. »

Depuis son départ de Pernamb  
que des provinces deslées par l  
un commentateur de jurer abt

épicurien anglais y auroit trouvé beaucoup de choses capables de flatter son goût..... Le lendemain, on me servit à déjeuner du thé, du café et des gâteaux. Mon hôte me mena ensuite voir ses chevaux, et me pressa beaucoup d'en choisir un, et de laisser le mien chez lui, afin de le retrouver en meilleur état à mon retour; il me pria aussi de lui laisser mes chevaux de bât et de prendre quelques-uns des siens... Je rapporte ces circonstances peut-être minutieuses, pour faire voir avec quelle aménité les étrangers sont traités dans ce pays. »

En route, M. Koster rencontra un villageois qui lui offrit l'hospitalité. « Nous dinâmes, dit-il, à la mode brésilienne, sur une table haute d'environ six pouces, autour de laquelle nous nous assîmes, ou plutôt nous nous couchâmes sur des nattes; nous n'avions point de fourchettes; et les couteaux étoient uniquement destinés à découper les grosses pièces. »

M. Koster dit des Indiens qu'ils paroissent en général un peuple paisible et exempt de méchanceté. Leurs plus grands plaisirs sont la chasse et la pêche. Pour se tracer une route à travers un bois et se rendre à un endroit désigné, sans sentier ni marque apparente, leur sagacité tient du prodige. Ils découvrent la trace des pas sur les feuilles mortes tombées sous les arbres. Les messagers d'une province à une autre sont, pour la plupart, Indiens; ils ont tellement l'habitude de supporter de grandes fatigues, qu'ils marcheroient pendant des mois entiers sans prendre presque de repos. « J'en ai rencontré, dit M. Koster, avec leur sac de peau de chèvre sur l'épaule, marchant d'un bon pas, sans que rien de ce qui pouvoit embarrasser la route retardât leur marche. Quoiqu'un cheval puisse devancer un de ces hommes pendant les premiers jours, si le voyage se prolonge, l'Indien arrive avant le cavalier. Lorsqu'un criminel a échappé aux recherches des officiers de police, on envoie à sa poursuite des Indiens comme dernière ressource..... Comme la plupart des habitans primitifs de l'hémisphère occidental, ces Indiens sont de couleur cuivrée. Ils sont courts et ramassés; mais leurs membres, quoique gros, n'ont pas l'air de la force..... Les femmes dans leur jeunesse, ne sont pas dépourvues de charmes; mais elle se flétrissent promptement, leur taille manque d'élégance. »

Depuis son départ de Pernambuco, M. Koster n'avoit vu que des provinces désolées par la sécheresse; à son retour, au commencement de janvier 1811, les rivières étoient sorties

de leur lit, et l'on ne trouvoit presque plus de cabanes habitées. « Mais, il y a, dit-il, un certain plaisir à traverser des contrées inconnues ; et cette portion de territoire sur laquelle j'ai voyagé étoit tout-à-fait nouvelle pour un anglais. D'après mes propres sensations, je me figure très-bien ce que des voyageurs qui parcourent des terres non explorées doivent éprouver à chaque pas, à chaque objet nouveau qui vient frapper leurs regards. Il y a encore, sur le continent de l'Amérique méridionale, de vastes contrées à reconnoître ; et j'aurois souhaité ardemment d'être le premier Européen qui eût fait la route de Pernambuco à Lima. »

Dans le pays que M. Koster venoit de visiter, les femmes paroissent peu devant les étrangers ; et quand cela arrive, elles ne prennent aucune part à la conversation. Lorsqu'elles sont présentes pendant que les hommes parlent, elles se tiennent accroupies du côté de la porte qui conduit dans l'intérieur de la maison, et se bornent à écouter. Leur toilette consiste en une chemise et un jupon court ; elles ne mettent point de bas et souvent point de souliers. Lorsqu'elles quittent la maison, ce qui est très-rare, elles ajoutent à cette toilette une grande pièce de grosse toile de coton des manufactures du pays ou de celles d'Europe, qu'elles jettent sur la tête et sur les épaules.

~~~~~

*Adieux de Madame Manson à son Fils*, paroles et musique de M. \*\*\*. Prix : 1 franc 50 centimes. A Paris, chez les marchands de musique.

~~~~~

M O D E S.

Au lieu de former un chou de nattes sur le sommet de la tête, quelques coëffeurs se contentent de lisser les cheveux et les divisent en deux ou trois anneaux (voyez la Gravure 1708). Les modistes font, pour les soirées, beaucoup de bonnets de tulle, qu'elles garnissent de blonde, et sur lesquels, pour l'ordinaire, elles posent des fleurs. On emploie de nouveau les écharpes de tulle, rayées à anneaux, pour faire des turbans. Beaucoup de chapeaux parés, couleur de rose ou blancs, ont la forme très-basse, le dessus tout-à-fait plat, et le bord tant soit peu rabattu sur le front et sur la nuque : lorsque ces chapeaux sont ornés d'une plume, c'est ordinairement un marabout.

~~~~~

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1708.



6 )  
 presque plus de  
 un certain plaisir à  
 e portion de territoire  
 fait nouvelle pour un  
 je me figure très-bien  
 s terres non explorées  
 objet nouveau qui vient  
 e continent de l'Amérique  
 connoître ; et j'aurois se  
 ropéen qui eût fait la m  
  
 venoit de visiter, les  
 ngers ; et quand cela  
 conversation. Lorsqu'elles  
 nes parlent, elles se  
 ui conduit dans l'intérieur  
 ter. Leur toilette com  
 ; elles ne mettent pas  
 Lorsqu'elles quittent la  
 ajoutent à cette toilette  
 e coton des manufactures  
 elles jettent sur la tête

1818.

*Costume Parisien.*

(1708.)



*Canerou de satin. Robe de Culle, garnie de Rouleaux ornés de coques de satin.*

son *Fils*, paroles et m  
 imes. A Paris, chez les  
  
 S.  
 mantes sur le somme  
 tent de lisser les che  
 ix (voyez la Gravure  
 es, beaucoup à bon  
 nde, et sur lesquel  
 On emploie de nouve  
 ix, pour faire des t  
 ur de rose ou blanc  
 à-fait plat, et le bon  
 la nuque : lorsque  
 est ordinairement au  
 Gravure 1708.

*Le Journal parait, avec un  
de 15, avec deux Gravures  
six, et 36fr. pour un an. 5s.*

*En 1802, a été commencé  
Membres et de Voitures; il  
Dames, 18 N<sup>o</sup>. par an. L'ob*

*Les journaux ont sieg  
maisons qui donnent des  
que le preteite, et dont l  
ruine, comme dans les jeu  
au trente-un, etc. L'Odéon  
bouteux, en offrant le Bal  
que offre une crique spiri  
et elle aurait produit plus d  
qui la termine :*

*Aux dix vanderille de  
Messieurs, ayon  
Le vieux bon tou  
Fuyes les maux  
A Paris soyons  
Puisse un cense  
Ne point dire en  
Qu'à notre dol à  
On vient peindre*

*La Ville du Mariage ou  
ville, a paru une fois pen*



# JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODÈS.



*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures; il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

PARIS.

Ce 9 Février 1818.

Les journaux ont signalé depuis quelque tems de grandes maisons qui donnent des fêtes brillantes, où la danse n'est que le prétexte, et dont l'objet principal est le jeu; on s'y ruine, comme dans les jeux publics, à la *roulette*, au *creps*, au *trente-un*, etc. L'Odéon vient de faire justice de ce travers honteux, en offrant le *Bal à la Mode*. Cette bluette épisodique offre une critique spirituelle, mais elle manque d'action, et elle auroit produit plus d'effet au Vaudeville. Voici la ronde qui la termine :

AIR du vaudeville du *Bouquet du Roi*.

Messieurs, ayons désormais  
Le vieux bon ton de nos pères ;  
Fuyons les mœurs étrangères,  
A Paris soyons Français.  
Puisse un censeur à la mode,  
Ne point dire en enrageant :  
Qu'à notre *bal à la mode*  
On vient perdre son argent.

~~~~~

*La Veille du Mariage* ou *Encore une Folie*, jouée au Vaudeville, a paru une *folie* peu plaisante. L'intrigue en est com-

mune, les couplets en général sont peu saillans. Nous ne citons que le suivant, qui rentre dans notre domaine; c'est une femme qui le chante :

AIR : *Pégase est un cheval.*  
 Croyez-en mon expérience,  
 Soit dit, sans trop vous sermoner,  
 Il faut montrer de la constance,  
 Quand vous voulez nous enchaîner,  
 Vous qui faites les bons apôtres,  
 Jeunes amans, jeunes époux,  
 Lorsque vous glanez chez les autres,  
 Souvent on moissonne chez vous.

L'ouvrage a fini au milieu des sifflets, malgré le talent des acteurs et des claqueurs.

LE CARNAVAL.

Tous les Parisiens et tous les habitans des départemens qui sont venus dans la capitale, ont vu M. Pinson. Tous se rappellent sa gaieté imperturbable, ses farces nombreuses et leur dénouement assez malencontreux. Je veux aujourd'hui leur faire faire connoissance avec un jeune homme qui est le digne rival du faraud de la rue aux Ours, qui comme lui aime à rire, à s'amuser, à dépenser son argent, et qui comme lui a été passablement étrillé et mystifié dans ces jours de jubilation que l'on nomme le Carnaval. Tout ce que j'en dirai sera exact, car ce jeune homme, c'est moi.

Il étoit neuf heures du soir; je venois d'achever ma toilette et de répéter un pas nouveau devant mon écran, lorsque je fus averti que mon cabriolet étoit prêt. J'avois reçu le matin plusieurs invitations, je balançois entre l'ambassadeur de....., M. T\*\*\*, banquier, M<sup>me</sup>. la comtesse K\*\*\*, et M. L\*\*\*, magistrat célèbre; Comtois me fit observer qu'il étoit de bonne heure et que j'aurois le temps de briller dans plusieurs sociétés si je commençois par celle qui étoit le plus près de moi. Je goûtai son avis et me fis conduire rue Croix-des-Petits-Champs. Je pensois qu'un homme de robe, obligé par son état de régler l'emploi de sa journée, et d'en consacrer la plus grande partie à ses éminentes fonctions, devoit rester peu de temps à table, ne recevoir qu'une société grave, l'amuser modérément et la renvoyer avant une heure indue; je me trompois lourdement. M. L\*\*\*, homme de loi par raison et gastronome par goût, quitta volontiers Thémis pour

Bonitas, et passoit avec moi à celui d'une limonade. Il étoit occupé à régler une enluminure dans la salle à manger, le voyant désert, je m'assis sur un admirable décret de la commission des meilleurs chapons de Périgord seroit le 1<sup>er</sup>. Fens un croquant l'été d'être parvenu dans la salle à manger. Me rappela-t-elle à un auteur célèbre, m'entraîna à si bon marche; un de la première pièce, ne regardant d'un air moqueur, il faut qu'il s'en consolate. Molière et Corneille de braver de biaux provinciaux, j'allois à la messe à son honneur par à mon ami L\*\*\*, magistrat de la capitale. Rebut à demander l'heure du soir, je me qu'il étoit temps de quitter les lampons, aujour d'hui particulier qui donne un bal. Les voitures s'accroissent et pour me glisser dans la rue qui paroissoit avoir ses grilles fermées contre le mur d'ait au tiers étouffé. Le lendemain une société de dames étoient peu amies de personnes d'un âge mûre. Les hommes étoient de la classe des contredanses, ni par des valses, ni par le bolero, ni par l'ignorance des musiciens croyois que l'on cessoit de la presse et du recrutement dans la discussion, l'homme et l'alloi à qui me

Bacchus, et passoit avec grand plaisir de l'examen d'un dossier à celui d'une dinde aux truffes. Lorsque je me rendis chez lui, il étoit occupé avec quelques dignes confrères à en juger une en dernier ressort et l'audience se tenoit encore dans la salle à manger, quand je me présentai dans le salon. Le voyant désert, je me retirai doucement, en réfléchissant aux admirables décrets du sort qui a décidé de toute éternité que les meilleurs chapons du Maine et les plus fines dindes du Périgord seroient le lot des gens de justice.....

J'eus un moment l'idée d'entrer aux Français, mais avant d'être parvenu dans la salle, je m'aperçus que ma montre avoit disparu. Me rappelant aussitôt l'événement arrivé la veille à un auteur célèbre, je me félicitais tout haut d'en être quitte à si bon marché; un vieil amateur qui sortoit à la fin de la première pièce, ne put s'empêcher de me dire en me regardant d'un air moqueur: Monsieur est aussi un auteur volé? il faut qu'il s'en console; quand il se contentera, comme Molière et Corneille de briller par son seul génie, et non à l'aide de bijoux précieux, pareil malheur ne lui arrivera plus! La leçon n'alloit pas à son adresse; mais je me promis d'en faire part à mon ami Z\*\*\*, l'un des cent quarante-trois fameux mélodramaturges de la capitale.

Réduit à demander l'heure à un factionnaire que l'on refovoit, je vis qu'il étoit temps de me rendre chez mon banquier; des lampions, aujourd'hui de rigueur chez le plus mince particulier qui donne un bal, éclairoient la porte de son hôtel, les voitures s'y succédoient rapidement; je fus trop heureux de pouvoir me glisser dans la cour à la suite d'un petit publiciste qui paroissoit avoir ses grandes entrées. Pourtant, je fus tellement serré contre le mur, que mon corps étoit presque réduit au tiers consolidé! Les salons magnifiquement décorés, renfermoient une société nombreuse et brillante; mais les danses étoient peu animées, l'assemblée se composoit plutôt de personnes d'un âge mûr que de jeunes gens, et le nombre des hommes excédoit de beaucoup celui des dames. Après avoir dansé deux contredanses, voyant que le bal n'étoit diversifié ni par des valse, ni par des allemandes, ni par des anglais es, ni par le bolero, ni par le fandango, (ce que j'attribuai à l'ignorance des musiciens), j'entraî dans un petit salon où j'étois le seul; on s'y disputoit à outrance au sujet de la presse et du recrutement. N'ayant pas voulu prendre parti dans la discussion, je fus traité de *conscrit* par une jolie femme et baffoué à qui mieux mieux par une douzaine de ses amis.

Fort peu satisfait des dames de la finance, je les quittai pour la comtesse K\*\*\*, même somptuosité, même affluence chez elle que chez le banquier, mais partout un air de gêne, d'ennui et d'humeur. Une table ronde, chargée d'or, paroisoit seule attirer l'attention des nombreux invités; en quelques minutes, des sommes considérables étoient perdues, gagnées et perdues de nouveau!... La crainte, l'espoir, l'avidité et l'indifférence simulée se peignoient alternativement sur toutes les figures. Je résistai, d'abord, puis je cédai et finis par perdre 500 louis au creps. Je voulus m'en consoler au bal de l'Opéra. J'y avois eu jadis d'assez bonnes aventures, mais j'étois en mauvaise veine. A peine dans la salle, je fus accosté par un masque que je ne cherchais pas; un jaloux, qui se méprenoit, me tint des propos déplacés; j'y répondis; comme le petit jour commençoit à poindre, nous eûmes la satisfaction de vider de suite la querelle, et ce qu'il y a de très-plaisant, de très-farce dans mon affaire, c'est que j'ai reçu un coup d'épée pour la femme la plus âgée et la plus laide du bal, pour une femme à laquelle je n'avois parlé de la vie!

\* \* \* \* \*

SOIRÉES DRAMATIQUES DE JÉRÔME LE PORTEUR D'EAU, publiées par M. Ourry, membre du Caveau-Moderne, N<sup>o</sup>. 1 (*les Danaïdes et la Clochette*); N<sup>o</sup>. 2. (*les Machabées et le Passage de la Mer Rouge*) (1).

Chaque numéro forme une brochure de 32 pages.

Ce feuilleton chanté en vaut un autre. Jérôme a un gros bon sens naturel; son état lui permet d'être impartial, et il tourne assez plaisamment un couplet. Voici le commencement de son Pot-Pourri sur *les Danaïdes*:

AIR : Vaudeville du Diable couleur de Rose.

L'aut' jour je m'dis : v'là l'Opéra  
Qui le lundi fait son dimanche,  
Il faut qu' j'aïlle voir dans c'pays-là  
Ces Danaïd's, comm' ça s'emmanche.  
C'est conv'nu, je cours au bureau;

(1) Prix : 1 fr. chaque numéro, et 1 fr. 25 centimes par la poste. A Paris, chez Alexis Eymery, libraire, rue Mazarine, n<sup>o</sup>. 30, et chez Delaunay, libraire, galerie de bois, au Palais Royal.

Mais, mon dieu  
— Ah! d'ant, j'  
C'est qu'il y a  
Que pour voir l'enfer

Air: Je n'ai

Quoiqu' ça,  
L'histon s'leve e  
On raconte  
Qui d'era frer', p  
En font cent  
Qui vont s'marier  
Ah! quel' no  
Ça s'appell' fair' le

Le couplet suivant est extrait

Air: La

Tu n'es pas l' seul  
Qu'ait vu d' ces j  
Etre à certain  
Son argent  
Dans ce siècle et  
D' ces p'ris latin  
T'el' sont les main  
Pierre ou Paul, ça  
Mais toujours c' e  
Ils pass' du côté (1)

Voyage dans la partie septen-  
trionale en 1810, compo-  
(Fernambou), Scarra, F  
Koster; traduits de l'angl  
planches coloriées et de d

SECON

Huit jours après son retour  
d'Angleterre des lettres qui l'

(1) Deux volumes in-8, l'un de  
11 francs, et, port franc, 18  
livres, Palais-Royal, galerie de

Mais, mon dieu, que' foule innombrable !  
 — Ah ! dam', me dit l' compèr' Bonneau,  
 C'est qu'il y a z'un enfer si beau !  
 Que pour voir l'enfer (*bis*) c'est le diable. (*bis*)

AIR : *Je n'sauois danser.*

Quoiqu' ça, nous v'la d'dans ;  
 L' bâton s' lève et l'on commence.  
 On raconte au gens  
 Qu' deux frèr', pèr' de cent enfans,  
 En font cent éponx  
 Qui vont s' marier sans dispense.  
 Ah ! queu' noc' ! ... Chez nous  
 Ça s'appell' fair' les cent coups.

Le couplet suivant est extrait de *la Clochette* :

AIR : *La Parole.*

Tu n'es pas l' seul, pauvre Azolin,  
 Qu'ait vu d' ces jolis diab' femelles  
 Etre à certain  
 Son argentin  
 Dans ce siècle uniq'ment fidèles.  
 D' ces p'tits lutins, en général,  
 Tel' sont les manières coquettes.  
 Pierre ou Paul, ça leur est égal,  
 Mais toujours (c' qui n'est pas moral)  
 Ils pass' du côté (*bis*) des *Sonnettes*. (*bis*)

*Voyages dans la partie septentrionale du Brésil, depuis 1809 jusqu'en 1815, comprenant les provinces de Pernambuco (Fernambouc), Scara, Paraïba, Maragnan, etc; par Henri Koster; traduits de l'anglais par M. A. Jay, ornés de huit planches coloriées et de deux cartes (1).*

## SECOND ARTICLE.

Huit jours après son retour à Pernambuco, M. Koster reçut d'Angleterre des lettres qui l'obligeoient à se rendre à Maranham.

(1) Deux volumes in-8°, l'un de 376, l'autre de 512 pages; prix, 15 francs, et, port franc, 18 francs. A Paris, chez Delaunay, libraire, Palais-Royal, galerie de bois, n° 243.

Ici, plus d'un lecteur doutera que le premier voyage ait été entrepris pour cause de santé.

Le navire que choisit M. Koster, leva l'ancre le 25 février : la traversée ne dura que sept jours.

La ville de Saint-Luiz, située dans l'île de Maranham, est peuplée de douze mille âmes, en y comprenant les nègres. Les maisons n'ont qu'un seul étage : le rez-de-chaussée est destiné au logement des domestiques, ou sert de boutique et de magasins, comme à Pernambuco. Les maîtres habitent l'étage supérieur, dont les fenêtres s'ouvrent au niveau du plancher et sont ornées de balcons en fer.

« La province de Maranham, dit M. Koster, ne peut entrer en comparaison avec celle de Pernambuco ; c'est un état qui est dans son enfance. On y voit encore des Indiens sauvages, et les plantations situées dans l'intérieur sont toujours exposées à leurs attaques. »

M. Koster fut présenté par un ami à une famille respectable de Saint-Luiz. « Nous lui rendîmes visite un soir, dit-il, sans être invités, selon l'usage, et l'on nous fit entrer dans une chambre assez grande, meublée d'un lit et de trois beaux hamacs qui étoient tendus en travers, dans différentes directions ; il y avoit aussi dans l'appartement une commode et plusieurs chaises. La maîtresse de la maison, dame d'un certain âge, étoit assise sur un hamac, et une dame en visite sur un autre ; ses deux filles et quelques parens avoient des chaises. La compagnie, qui, à notre arrivée, consistoit en deux ou trois personnes, formoit un demi-cercle vers les hamacs. On nous reçut avec cérémonie, et la conversation s'engagea principalement entre les hommes ; de tems en tems l'une ou l'autre des vieilles dames plaçoit une remarque ; les filles répondirent à une question qui leur fut faite, et gardèrent ensuite le silence. »

On joue beaucoup à Saint-Luiz, et la passion du jeu est commune aux deux sexes. Une jeune fille, allant un soir en société avec sa mère, passa dans l'appartement où son père étoit occupé à jouer avec quelques amis ; celui-ci engagea sa fille à prendre une carte, elle obéit, et continua de jouer jusqu'à ce qu'elle eût perdu trois cents *mil reis*, environ quatre-vingt louis : alors elle avoua qu'elle n'avoit plus d'argent. On remplit de nouveau sa bourse, et elle suivit sa mère dans une autre maison, où le jeu fut encore l'amusement de la soirée.

M. Koster dit que la plupart des personnes avec qui il conversoit, refusoient de croire « qu'il s'étoit soumis aux inconvéniens d'un long voyage, seulement pour s'instruire et s'amuser. »

A peine de retour à Londres ( octobre 1811 ), il se rembarqua pour Pernambuco. Pendant son absence, de grands changemens s'étoient opérés dans cette ville. Plusieurs maisons se trouvoient réparées. Les lourdes et sombres jalousies avoient été, presque généralement, remplacées par des chassiss vitrés et des balcons en fer. Il y étoit arrivé quelques familles de Lisbonne et trois d'Angleterre. Les femmes des premières donnoient l'exemple de se rendre à pied à la messe, et les autres avoient l'habitude d'aller à la promenade vers le soir. Les chaises à porteurs avoient une tournure plus élégante, et les porteurs étoient plus richement habillés. Les marchandises anglaises s'étoient répandues avec une grande profusion, et des colporteurs alloient de village en village, et d'un domaine à l'autre, troquant leurs marchandises pour des bestiaux et des fromages. Dans l'habillement, l'esprit d'innovation produisit des métamorphoses risibles. M. Koster cite, entr'autres, une femme d'une corpulence énorme, qui, n'ayant point encore adopté l'usage des corsets, voulut cependant mettre une robe échancrée, et se fit montrer au doigt. Ce qui n'étoit pas moins plaisant, c'étoit d'entendre un villageois se plaindre amèrement de son indigence, et venir ensuite faire étalage d'une selle et d'une bride neuves. « Ces harnois, dit M. Koster, étoient magnifiques; la selle étoit de maroquin et de velours vert; des clous à tête d'argent et des plaques de même métal, étoient placés avec profusion sur toutes les parties tant de la selle que de la bride. Il nous assura que le tout lui avoit coûté quatre cent mille reis, environ cent dix livres sterlings, ou cent dix louis. Cette somme d'argent auroit suffi pour acheter quatre esclaves; mais ce ne fut pas tout, car il ouvrit un tiroir où se trouvoient plusieurs cuillières, éperons cassés et autres objets en argent; et il ajouta qu'il ramassoit une somme suffisante pour que le cheval de son garçon d'écurie fût équipé comme le sien. »

~~~~~

CHARADE - LOGOGRYPHE.

Mon premier part, s'élançe, il roule, il vole, il glisse,  
 Et mon second doublé se croque avec délice.  
 Mon tout est brûlé, brûlé; il épure, il salit.  
 Savans auxquels on croit bien plus qu'on ne les lit,  
 Le font frère jumeau d'une pierre très-fine  
 Dont mainte beauté riche à nos yeux s'embellit.  
 Il suffoque, on l'étouffe, on l'écrase, il dessine;  
 Et par lui des poltrons, malgré la médecine,  
 Répandent la terreur en mourant dans leur lit.

~~~~~

*Cueillons la rose de la vie*, air avec refrain à deux ou trois voix, *ad libitum*; paroles de M. P. Lebrun, musique et accompagnement de piano ou harpe, par B. Wilhem.

Ce morceau est digne de la réputation de l'auteur d'*Agnès-Sorel*, de *Bala*, etc.

Prix : 2 francs 40 centimes, chez Jouve, marchand de musique et de cordes de Naples, Palais-Royal, galerie de pierre, n° 96.

~~~~~

Les N<sup>os</sup> 27 et 28 de la suite de *Costumes de Marchandes et d'Ouvrières de Paris*, viennent de paroître au Bureau du *Journal des Dames*.

~~~~~

M O D E S.

Pendant long-tems le bord des chapeaux à passe est resté nud; aujourd'hui l'on y met une blonde, assez large, et qui forme très-peu de plis. On voit des plumes sur quelques cornettes de tulle. Déjà quelques chapeaux sont ornés de lilas, blanc, ou couleur lilas. On ne porte plus de fleurs faites avec du velours. Le froid a remis à la mode les witzchouras; la plupart n'ont point de pélerine de poil, mais un très-haut collet debout en poil. Nous avons vu trop tard pour les annoncer dans le dernier numéro, des robes de bal en gaze, rayées dans le bas à cinq, sept et même neuf rangs de ruban de velours écossais. La ceinture que l'on met avec ces robes est à corsage de satin, bordé d'un ruban pareil à la robe. On appelle velours simulé, une étoffe nouvelle, qui s'emploie pour les witzchouras, les spencers et les manteaux de cour.

~~~~~

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1709:

~~~~~

*Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, rue Montmartre, N° 183, près le boulevard, à côté du café. Les Abonnemens datent du 1<sup>er</sup>. ou du 15.*





1. Cornette de Velours. 2. Chapeaux de Satin. 3. Coque de Velours épinglé. 4. Chapeau et Coque de Velours. 5. Chapeau de Velours.

4 )  
 P. Lebrun, musicien  
 par B. Wilhem.  
 putation de l'auteur  
 , chez Jouve,  
 es, Palais-Royal,  
 le Costumes de Mar  
 t de paroître au B  
 E S.  
 es chapeaux à passe  
 blonde, assez large  
 des plumes sur quelq  
 hapeaux sont ornés de  
 rte plus de fleurs fan  
 mode les witzchoura  
 oil, mais un très-haut  
 rop tard pour les an  
 de bal en gaze, rap  
 f rangs de ruban de  
 avec ces robes est à  
 la robe. On appelle  
 mploye pour les witz  
 r.  
 a Gravure 1709.

doit être adressé  
 N° 183, près la  
 du 1<sup>er</sup>. ou du 15.

# JOURNAL DES ET DES MODES.

*L'abonnement pour un an (c'est-à-dire douze numéros) se fait par trimestre, et se paie d'avance. Le prix est de six francs par an, et de deux francs par trimestre.*

*Les annonces se font par ligne et par jour. Le prix est de six francs par ligne et par jour, et de deux francs par ligne et par semaine.*

PARIS.

Ge 4/8

La reproduction est autorisée dans le 10<sup>e</sup> volume de la collection, et est destinée à être mise en vente (Un Vol. en Bas) par les soins de la librairie de la rue de la Harpe, qui se trouve dans la ville de Paris, et qui est la seule qui ait le droit de vendre les ouvrages de la collection.

*Alphons, ou les suites d'un amour. Mar*  
*représenté à l'Odéon, est l'un des romans*  
*les plus intéressants de ce genre. Le danger*  
*est de ne pas en être rebelle à un premier*

*Alphons, ou les suites d'un amour. Mar*  
*représenté à l'Odéon, est l'un des romans*  
*les plus intéressants de ce genre. Le danger*  
*est de ne pas en être rebelle à un premier*

**PETITES NOUVELLES**  
Les nouvelles sont devenues de plus en plus nombreuses. Elles sont remarquables. Les nouvelles sont devenues de plus en plus nombreuses. Elles sont remarquables. Les nouvelles sont devenues de plus en plus nombreuses. Elles sont remarquables.

# JOURNAL DES DAMES

## ET

### DES MODES.



*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures; il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

PARIS,

Ce 14 Février 1818.

La représentation extraordinaire donnée à l'Opéra-Comique au bénéfice de Gaveaux, a été très-brillante. mais très-désagréable pour les auteurs d'*Une Nuit au Bois*, qui, accueillie par les sifflets, a dû leur faire passer une bien *mauvaise nuit*. On espère qu'ils prendront bientôt leur revanche avec la *Brouette à vendre*, qu'on doit jouer au Vaudeville après *Faublas*.

*Alphonse, ou les suites d'un second Mariage*, drame représenté à l'Odéon, est imité d'un roman de M<sup>me</sup> de Genlis, et dont le but est de retracer le danger d'un second mariage lorsqu'on a des enfans d'un premier lit.

*Retournons à Paris*, tel est le titre d'un vaudeville à tiroir, joué à l'Ambigu-Comique, et dans lequel on distingue quelques couplets: cette bluette doit précéder de peu de jours *la Sœur Rivale*. On donnera presque en même temps *l'Orphelin Soldat* à la Gaité, *le Petit Chaperon* à la Porte St-Martin, *le Bourguemestre* aux Variétés et *le Coffre de Fer* au Cirque.

#### PETITES NOUVELLES.

Les bals continuent. Cela est excusable. Le Carnaval a été si court. *Court et bon* a été sa devise. Jamais peut-être en

aussi peu de temps on n'avoit vu tant de bals. Les bals parés ont été brillans. Les bals masqués ont été nombreux. Les marchands de fleurs artificielles en ont vendu des quantités considérables. *Fleurs d'Italie*, disoit-on autrefois, *fleurs de Paris*, doit-on dire à présent. Paris est le fournisseur général de tous les objets de mode. A Rome, à Vienne, à Londres, il n'y a rien de beau, de léger, de galant que ce qui vient de Paris. Paris, de son côté, a quelquefois aussi la manie des choses étrangères, mais cela ne dure pas.

M<sup>me</sup>. P\* a passé deux mois à Liège. Voici ce qui lui est arrivé : elle apprend qu'une voiture chargée de souliers de femmes, et venant de Maestricht, s'est arrêtée à l'hôtel où elle-même est descendue. Elle s'en fait monter quelques douzaines. Elle n'imagine pas que ces souliers doivent être merveilleux, mais enfin elle en fera des pantoufles et d'ailleurs le temps passé à les essayer sera autant de gagné. Le marchand vient avec sa pacotille. Quelle merveille ! Ces souliers sont charmans et faits à ravir. On en prend cinq douzaines, et de suite on en met une paire. On sort, on va chez une amie, une dame de la ville. « Ah ! ma chère, comment » vous portez-vous ? Que vous êtes bien chaussée. En vérité, » il faudra que j'en passe mon envie et que je fasse absolument venir de Paris des souliers de cette façon-là. Quelle » grâce ! Quelle jolie tournure ! Que cela rend le pied mi- » gnon ! Vous devez bientôt nous quitter, quitter Liège, cette » triste ville où les cordonniers n'ont pas le sens commun. » Je vous en conjure, que la première affaire de votre » retour soit de m'envoyer des souliers de votre rue Vivienne, » si vantée, ou de la rue de Richelieu.

M<sup>me</sup>. P\*, qui vit cette foiblesse et qui est douce, aimable et complaisante, lui répondit... « Mais si vous voulez, dès » à-présent, je puis vous donner des chaussures parisiennes. » Je ne voyage jamais sans en avoir une provision dans ma » voiture.

« — Ah ! que vous êtes prévoyante... Eh ! bien, j'accepte.

On envoie chercher des souliers de Maestricht. La dame de Liège en chausse une paire. Ils lui vont d'une manière étonnante. Elle les trouve délicieux, elle en raffole, et jugez quelle est sa surprise et sa confusion quand on lui avoue que

le miracle de chaussure est d'une cité si connue que par des sièges mémorables on a vu une manufacture d'admirables souliers !

Le bon genre pour les soirées de l'été, le pantalon de casimir, et le

quelques jeunes-gens renoncent aux habits de leur ebémèse.

Le bon d'Arc a déjà une statue, en question de lui élever une statue par souscription qui va être ouverte le programme, si le projet : Les Françaises voudront contribuer.

Le jeu de la Charade-Logogryphe (Charade) d'habiles chimistes et mis au nombre des charbons.

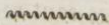
Un voyage dans la partie septentrionale du Japon en 1815, comprenant les provinces (Nemphou), Scara, Paraita, Maestricht ; traduits de l'anglais par M. J. Planchés colorées et de deux cartes (

### TROISIÈME ET DERNIER

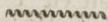
À commencement d'avril 1812, M. de ses amis, une plantation à : Les moulins à écraser les cannes à si

(1) Deux volumes in-8°, l'un de 376, l'autre de 376, et, port franc, 18 francs. Paris, Palais-Royal, galerie de bois, n°

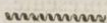
ce miracle de chaussure est d'une cité du Nord qui ne lui étoit connue que par des sièges mémorables et où se trouve une manufacture d'admirables souliers!



Le bon genre pour les soirées de Carême, c'est l'habit de drap, le pantalon de casimir, et le *gilet de velours noir*.

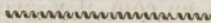


Quelques jeunes-gens renoncent aux jabots et font broder le devant de leur chemise.

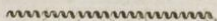


Jeanne d'Arc a déjà une statue, en pied, à Orléans; mais il est question de lui élever une statue équestre. On parle d'une souscription qui va être ouverte. Nous ferons connaître le programme, si le projet se réalise. Toutes les *Dames Françaises* voudront contribuer à l'érection de ce monument.

#### LE RÔDEUR.



Le mot de la Charade-Logogryphe du dernier Numéro, est *Charbon*; d'habiles chimistes et minéralogistes mettent le diamant au nombre des charbons.



*Voyages dans la partie septentrionale du Brésil, depuis 1809 jusqu'en 1815*, comprenant les provinces de Pernambuco (Fernambouc), Scara, Paraïba, Maragnan, etc; par Henri Koster; traduits de l'anglais par M. A. Jay, ornés de huit planches coloriées et de deux cartes (1).

#### TROISIÈME ET DERNIER ARTICLE.

Au commencement d'avril 1812, M. Koster prit à ferme, avec un de ses amis, une plantation à sucre.

Les moulins à écraser les cannes à sucre consistent en trois

(1) Deux volumes in-8°, l'un de 376, l'autre de 512 pages; prix, 15 francs, et, port franc, 18 francs. A Paris, chez Delaunay, Libraire, Palais-Royal, galerie de bois, n° 243.



noit me voir et restoit avec moi jusqu'à sept heures. Dans la solitude, il semble que le coucher du soleil nous inspire des idées mélancoliques. La situation dans laquelle je me trouvois peut être considérée comme un isolement complet. Je voyois les nègres revenir les uns après les autres du travail, harrassés et poudreux; la cloche tintoit tristement par intervalles, pour inviter les catholiques à dire leur chapelet; la mer paroissoit noire, et le feuillage des arbres devoit rapidement plus sombre quand le soleil descendoit derrière les montagnes. Il n'y a presque pas de crépuscule dans ces contrées; en quelques minutes l'obscurité succède à la lumière, à moins que la lune ne se lève aussitôt: sa clarté n'augmente pas graduellement, mais elle brille de tout son éclat très-peu d'instans après que le soleil est couché..... Dans la soirée, j'allois m'asseoir en plein air, et je fumois; dans le tems des grandes marées, je faisois allumer un feu du côté d'où venoit le vent, pour me garantir des moustiques et d'une autre espèce de mouche noire très-petite, qu'on appelle *maroin*, et dont la piqûre est aussi douloureuse que celle de la moustique. Si ces insectes devenoient trop importuns, ou si j'en avois la fantaisie, je fermois ma porte et ma fenêtre, et je me mettois à lire ou à écrire jusqu'à dix ou onze heures; j'allois ensuite me mettre au lit; mais fréquemment je me couchois dans mon hamac, et y demeurois pendant la plus grande partie de la nuit. »

Une plante encore plus précieuse à Pernambuco, que la canne à sucre, est le coton. M. Koster en décrit ainsi la culture: « Pour planter le coton, on défriche les terres de la manière ordinaire, en abattant le bois et en le brûlant. On fait ensuite, à la distance de six pieds les uns des autres, des trous carrés, dans chacun desquels on met d'ordinaire trois graines. Le tems convenable pour planter est en janvier. On plante ordinairement du maïs entre les cotonniers. On obtient trois et quelquefois quatre récoltes des mêmes plantes, mais la seconde est celle qui donne généralement la laine la plus fine et la plus belle. L'arbrisseau offre un aspect très-agréable lorsqu'il est en feuilles et couvert de ses superbes fleurs jaunes: mais quand les cosses commencent à s'ouvrir et les feuilles à se dessécher, ses branches, maigres et éparses, le font ressembler à une vigne que l'on n'a pas taillée depuis longtems. Le coton est recueilli au bout de neuf ou dix mois. Les bénéfices que font les planteurs de coton dans les bonnes années, sont immenses; mais ils éprouvent fréquemment des pertes, qui tantôt sont causées par les insectes, tantôt par les pluies ou une trop grande sécheresse. »

Nous avons dit qu'une des huit gravures coloriées représentoit un moulin à sucre ; on voit sur une autre, un Indien qui conduit un cheval chargé de deux balles de coton ; sur la troisième, c'est une dame du Brésil en chaise à porteurs ; sur la quatrième, un planteur et sa femme en voyage. Trois autres gravures représentent deux bateliers qui conduisent deux radeaux de diverses formes et un canot ; enfin, sur la huitième, on voit un pâtre indien en pantalon de cuir tanné, veste pareille, et chapeau de cuir à bord rond et dessus plat. Ces gravures ont été exécutées au lavis.

~~~~~

LE POUR ET LE CONTRE.

Il n'est personne qui n'ait entendu agiter, au moins une fois dans sa vie, la question de la prééminence des sexes. Comme de raison, nous autres hommes, nous nous sommes arrogé la palme et avons décidé à l'unanimité que la pénétration, la vigueur et le génie étoient du côté de la barbe. Il n'en a pas été tout-à-fait de même lorsqu'il a fallu prononcer sur les avantages généraux attachés à la condition masculine et féminine. Les uns ont consenti à abjurer leur sexe, mais à condition qu'en prenant la robe et le bonnet, on leur garantiroit une éternelle jeunesse et une éternelle beauté ; les autres, plus hardis, ont bien voulu accepter sans compter les bénéfices et les charges qui résultent du rôle d'homme, avec la réserve cependant de pouvoir redevenir femmes au bout d'un certain temps, si tel étoit leur bon plaisir. Les crises d'une longue révolution ont dû faire varier beaucoup les opinions de l'un et de l'autre sexe ; point de doute que certains hommes peureux n'ayent souvent désiré d'être ou de devenir femmes pour se soustraire aux dangers, et que des femmes ambitieuses n'ayent souhaité ardemment de changer d'état afin de pouvoir parvenir aux honneurs et aux dignités. Sans vouloir décider si leurs vœux étoient le fruit d'une raison éclairée ou d'un calcul trompeur, je me bornerai à faire un parallèle de ce qu'étoient les femmes autrefois et de ce qu'elles sont aujourd'hui. Je retracerai également, mais d'une manière succincte, les changements qu'a éprouvés la condition des hommes ; en voyant le pour et le contre, mes lecteurs pourront juger de ce que les uns et les autres ont perdu et gagné, et de ce qu'ils peuvent espérer à l'avenir.

Jadis, on entroit tard dans le monde, on étoit en réserve, et on n'y acquéroit d'autre fortune que celle d'une fortune considérable, et on s'élevait d'un grand nom. Aujourd'hui, nous sommes émancipés, nous sommes plus qu'un barbon d'autrefois, nous sommes plus d'enfance, elles quittent l'école à douze, se marient à vingt, et ont déjà eu de leurs époux à vingt. Du reste, leur éducation ne soit beaucoup plus que celle de leurs grand-mères. La musique, tout est de leur temps, de rencontrer de tems en tems de ces Démosithènes femelles, mais ce plaisir les parens qui ne peuvent pas à leurs filles. Par la raison qu'on ne le nom rien du tout, l'argenteuse dans notre siècle philosophique brillants, d'élégantes par leurs propos de toilette et que nous avons un grand avantage sur eux, le tems ou le marchand (dans un magasin) avec une seule et petite cueillette de prunelle noir qui se change alloit à pied à la boutique pour que la soupe et le bouillonnent que de l'eau. Toutes les classes plus ou moins les douceurs de la vie en général l'on vive mieux, il seroit difficile de plus heureux qu'autrefois. Si les plaisirs sont plus nombreuses ; pour l'habitude, en franchise et en gaité, ce qui est en esprit, en expérience et en ce qui nous en ceci comme en beaucoup d'appliquer le système des compensations, nous sommes moins considérées et moins libre de dernier, sont plus libres et plus sages. Les hommes, détournés de leurs occupations paisibles, par la politique, sont devenus moins frivoles, et plus utiles. Quoiqu'une chanson et un couplet sont bien accueillies par eux, il



Jadis, on entroit tard dans le monde, on ne s'y montrait qu'avec réserve, et on n'y acquéroit d'influence qu'autant qu'on justifioit d'une fortune considérable, d'un talent distingué, ou qu'on s'étoit d'un grand nom.

Aujourd'hui, nous sommes émancipés de bonne heure; un jeune homme de dix-huit ans en sait, ou croit, du moins, en savoir plus qu'un barbon d'autrefois; quant aux filles, elles n'ont plus d'enfance, elles quittent la poupée à dix ans, se font coquettes à douze, se marient à dix-huit, et parfois se séparent de leurs époux à vingt. Du reste, on ne peut nier que leur éducation ne soit beaucoup plus soignée et plus brillante que celle de leurs grand-mères. Histoire, géographie, dessin, musique, tout est de leur ressort; il n'est même pas rare de rencontrer de tems en tems des Saphos dans les pensionnats et des Démosthènes femelles dans les salons. Néanmoins je plains les parens qui ne peuvent donner que des talens à leurs filles. Par la raison que la science est peu de chose et le nom rien du tout, l'argent acquiert une grande importance dans notre siècle philosophique. Sans lui, point d'équipages brillans, d'élégantes parures et de meubles somptueux; mais à propos de toilette et d'ameublemens; c'est ici que nous avons un grand avantage sur nos devanciers; il est déjà loin, le tems où le marchand éclairoit sa boutique ( et non son magasin ) avec une seule chandelle; où le commis portoit une culotte de prunelle noire et des bas bleus; où l'agent-de-change alloit à pied à la bourse; où le négociant ne mangeoit que la soupe et le bouilli, et le procureur ne buvoit que de l'eau. Toutes les classes de la société goûtent plus ou moins les douceurs de la vie; cependant, quoique en général l'on vive mieux, il seroit difficile de prouver qu'on est plus heureux qu'autrefois. Si les plaisirs sont plus bruyans, les affaires sont plus nombreuses; nous avons perdu en tranquillité, en franchise et en gaieté, ce que nous pouvons avoir gagné en esprit, en expérience et en adresse. Au résumé, je crois qu'en ceci comme en beaucoup d'autres choses, on peut appliquer le système des compensations. Les femmes généralement moins considérées et moins puissantes que dans le siècle dernier, sont plus libres et plus heureuses dans leur intérieur. Les hommes, détournés des plaisirs francs et des occupations paisibles, par la politique et la soif des honneurs, sont devenus moins frivoles, et j'oserai le dire, moins ridicules. Quoiqu'une chanson et une mode nouvelle soient toujours bien accueillies par eux, ils ne s'en occupent pas

exclusivement. Que chacun de nous se contente donc du rôle que la nature lui a départi et qu'il s'en acquitte de son mieux; hommes ou femmes, jeunes ou vieux, nous avons des moyens de nous faire aimer et estimer; quittons nos habits à l'antique, adoptons les modes du jour, si elles sont jolies, et sachons unir à propos la grâce et l'énergie modernes à la solidité et à la loyauté de l'ancien tems.

\*\*\*\*

Page 58 du dernier numéro, ligne 27, au lieu de: « Puisse un censeur à la mode, » lisez: « Puisse un censeur *incommode*. »

M O D E S.

Le printems est encore trop éloigné pour que les modistes aient beaucoup de nouveautés dans leurs magasins. Une autre cause du ralentissement de leurs travaux, est la vogue des chapeaux de feutre, qui se portent sans autre garniture qu'un nœud de ruban. Nous avons dit que les chapeaux de couleur étoient, pour l'ordinaire, garnis d'une blonde; quelquefois cette garniture est double, et les plis ronds que forment les deux blondes, se contrarient. On commence à faire des capotes, les unes jaune serin, les autres vertes, à liserés lilas, et ornées de jacinthes, ou d'une branche de lilas.

A la Feuille de ce jour sont jointes les Gravures 1710 et 1711.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, rue Montmartre, N°. 183, près le boulevard, à côté du café. Les Abonnemens datent du 1<sup>er</sup>. ou du 15.

Costume Parisien



Chapeau et Écote de Velours  
de Velours fringed garnie de

(1710.)



Chapeau et Coque de Velours plain. Redingote  
de Velours épingle garnie de Chinchilla.

2 )  
nous se contente de  
il s'en acquitte de  
vieux, nous avons des  
; quittons nos habits  
jour, si elles sont  
e et l'énergie moderne  
ancien tems.

ligne 27, au lieu de  
z: « Puisse un censeur

D E S.

éloigné pour que les  
s leurs magasins. Une  
aux, est la vogue des  
autre garniture qu'un  
chapeaux de couleur  
blonde; quelquefois  
s ronds que forment  
commence à faire des  
s vertes, à lisérés bleus  
anche de lilas.

intentes les Gravures

ral, doit être adressé  
rtre, N°. 183, pres  
atent du 1<sup>er</sup>, ou du



Chapeau de satin, Spencer de Cr



(1711.)

*Chapeau de Satin. Spencer de Crêpon garni de Satin.*

# JOURNAL DE ET DES MOI

*Le Journal parait, avec une Gravure co  
le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pou  
six, et 35 fr. pour un an. 50 c. de plus p.*

*En 1802, a été commencée une suite  
habiles et de Voitures; il en parait a  
l'ins. 1802. par an. L'abonnement es*

## LES VARIATI

Tu as écrit très-commode, et  
à la moindre difficulté; ce  
genre, car en tournant il ne den  
en l'usage au contraire: ce n'est  
à point de centre; il est en mille en  
-elles; il se mêle de tout, ne tien  
de lanterne magique où les obje  
ment comme des ombres et ne laisse  
Il y a bien des esprits en France d  
à l'écrit mon histoire, je ferai peu  
mode.

Je me suis, dans ces derniers tem  
de jury, de recrutement. Je su  
des députés, j'analysais les discou  
mais un mal très-grand pour apprê  
ne former un système.

Quand je revenois le soir dîner av  
de grands mots et de belles phra  
à conversation; mais à la première  
demandait grâce, et j'étois réduit à

---

# JOURNAL DES DAMES

## ET

### DES MODES.

---

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures; il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

---

#### LES VARIATIONS.

J'ai un esprit très-commode, et qui passe d'un sujet à un autre sans la moindre difficulté; ce n'est pas précisément une girouette, car en tournant il ne demeure pas fixe au même lieu, il voyage au contraire: ce n'est pas un cercle, puisqu'il n'a point de centre; il est en mille endroits et à mille affaires à-la-fois; il se mêle de tout, ne tient à rien: c'est une espèce de lanterne magique où les objets, à peine esquissés, passent comme des ombres et ne laissent aucune trace.

Il y a bien des esprits en France de l'espèce du mien, et en faisant mon histoire, je ferai peut-être celle de bien du monde.

Je me suis, dans ces derniers tems, beaucoup occupé de *budget*, de *jury*, de *recrutement*. Je suivois pas à pas la chambre des députés, j'analysois les discours moi-même, et je me donnois un mal très-grand pour apprécier toutes les opinions et me former un système.

Quand je revenois le soir dîner avec ma femme, la tête farcie de grands mots et de belles phrases, je voulois entamer la conversation; mais à la première syllabe, ma femme me demandoit grâce, et j'étois réduit à parler tout seul et tout bas.



Je pris le parti de m'enfermer dans mon cabinet immédiatement après le repas. Là, au milieu des brochures du jour, je nageois dans les *idées neuves*, qu'un auteur appelle *idées vierges*, peu fécondes de leur nature; mille images se présentoient à moi, tantôt sous des formes sombres, tantôt sous des formes heureuses, puis, quand je croyois atteindre le but d'un raisonnement ou saisir le sens d'un projet, crac, le fil m'échappoit, et il falloit recommencer sur nouveaux frais.

Ce manège étoit une espèce de galère. Il me sembloit voir un de ces chevaux aveugles qu'on met à la meule pour faire de l'huile; ils tournent, tournent, tournent; mais enfin quelque chose est produit par leur travail, tandis que de toute ma peine, il n'en résulroit pour moi qu'une belle et bonne insomnie.

O! puissant attrait de ces combinaisons! j'y passois les nuits, et c'est ici que ma femme murmuroit! elle me disoit, comme dans le *Lutrin* (chant II):

- « Que fais-tu, cher époux? est-ce que tu me fuis?  
 » As-tu donc oublié tant de si douces nuits?  
 » Quoi! d'un œil sans pitié vois-tu couler mes larmes? »

C'est la femme d'un perruquier qui, dans Boileau, tient ce langage; mais il n'est, en amour, qu'un accent pour toutes les conditions, et ce style, d'ailleurs, est d'un goût qui siedroit aux princesses.

Ma femme donc cherchoit ainsi à m'attendrir. Impossible; j'étois sourd comme un factionnaire qui ne veut pas laisser monter aux tribunes.

Il y a un livre qui a fait du bruit, et qui a pour titre: *la Monarchie selon la Charte*. J'avois le dessein d'en faire un que je devois intituler: *la Politique selon la Carte*. Cela n'étoit pas si mal trouvé; rien que l'enseigne eût fait accourir les acheteurs. Je m'étois déjà emparé du grand atlas de M. Brué, et, le pinceau à la main, je formois des cantons, des provinces, des royaumes, avec de petites lignes vertes, jaunes, rouges ou bleues, selon ma fantaisie.

Ma femme, forçant ma porte, entra sur ces entrefaites; elle me tira le pinceau des doigts, et se mit, bon gré mal gré, à me faire des moustaches et des marques au front qui me rendirent bientôt comme un masque. Je voulois me fâcher, et je finis par rire en me voyant, dans la glace, ainsi fait. Nous étions en carnaval. J'usai une livre de pâte d'amande

me de barbouiller; mais le lendemain mes. Les journaux étoient pleins des d'ement: je m'enfonçai dans cette r mon papier toute une bibliothèque l'École Publique de Guibert, et j'en d'Orléans de Saxe, lorsque je fus atta être moifié, qui, jusques-là patiente suite à ne plus souffrir désormais l'laisais depuis quelque tems. Sans av ma livre de tactique, elle manœuv il fallut cette fois encore lui céder l'habitude par ses triomphes, elle ment de repos. Faites des concession assésment leur esclave. Je ne suis l'ique et philosophe que j'étois, i ture. La versatilité de mon esprit m me eût. Je parle pompons au lieu cause toutes les semaines trois ou q e l'elles clandestins, je les emploie pécuniaires pour ma femme; je n'ai j les truis, que je fais reliev avec so le tance.

Les uns de querelle, plus de rep d'au. Je paye ma complaisance p d'au. mon petit enfant apprend: e. ces gentilles: nous jouons ense e. les plus dans les gazettes que les C e. articles Paris, Tribunaux, Albi d'au. ma femme est enchantée, je ne come, et, au boit du compte, je ne d'au. publiques en soient dérangées..

~~~~~

Dans son Dictionnaire des Etiquet e. voie, M<sup>me</sup> de Genlis annonce, e. concert mystérieux, qu'une société e. s'au. au profit des pauvres. Tous l e. derrière un grand voile.



à me débarbouiller ; mais le lendemain je rentrai dans mes manies. Les journaux étoient pleins des discussions sur la loi du recrutement ; je m'enfonçai dans cette matière , et j'eus bientôt sur mon pupitre toute une bibliothèque militaire. Je devorai *la Force Publique de Guibert* , et j'entamais les *Réveries du Maréchal de Saxe* , lorsque je fus attaqué de nouveau par ma chère moitié , qui , jusques-là patiente et résignée , étoit enfin résolue à ne plus souffrir désormais l'abandon dans lequel je la laissois depuis quelque tems. Sans avoir jamais lu , je pense , aucun livre de tactique , elle manœuvra si bien cependant , qu'il fallut cette fois encore lui céder la victoire.

Enhardie par ses triomphes , elle ne me donne plus un moment de repos. Faites des concessions aux gens , vous serez incessamment leur esclave. Je ne suis plus maître de rien ; de politique et philosophe que j'étois , me voilà devenu petit-maître. La versatilité de mon esprit me sert merveilleusement pour cela. Je parle pompons au lieu de mousquets ; je dépensois toutes les semaines trois ou quatre louis en pamphlets et libelles clandestins , je les emploie maintenant en plumes et guirlandes pour ma femme ; je n'ai plus pour tout livre que des romans , que je fais relier avec soin pour la bibliothèque de madame.

Aussi , plus de querelle , plus de reproches , plus de mauvaise humeur : on paye ma complaisance par une foule d'attentions délicates ; mon petit enfant apprend à me faire toutes sortes de caresses gentilles : nous jouons ensemble au polichinelle. Je ne lis plus dans les gazettes que les *Chroniques* , les *Variétés* , les articles *Paris* , *Tribunaux* , *Albi* , *Morts subites*. Par ce moyen , ma femme est enchantée , mon ménage va comme un charme , et , au bout du compte , je ne m'aperçois pas que les affaires publiques en soient dérangées.....

TOURNEMINE.

Dans son *Dictionnaire des Etiquettes* , qui a paru le 15 de ce mois , M<sup>me</sup> de Genlis annonce , pour la fin du carême , un acte *mystérieux* , qu'une société d'amateurs se propose de donner au profit des pauvres. Tous les musiciens seront cachés derrière un grand voile.

*Les Trois Petites Nouvelles, précédées d'une Epître à mon Médecin*; par M. de La Serrie ( de la Vendée ); avec deux sujets dessinés et gravés de sa main. Tel est le titre d'une brochure in-18 qui vient de paroître chez Bradel, relieur, rue St-Jacques, à Paris.

M. de La Serrie n'est point un malade chagrin; son poulx a fait pâlir son Esculape :

..... Mais Cicéron  
Est sur son lit avec Virgilé,  
De sa main tremblante et débile,  
Il feuillette ensemble Milton,  
Le Tasse, ou Pélégant Delille.

Une suite d'observations l'a rassuré. « Selon moi, dit-il dans une des notes de son Epître, il y a une santé particulière à chaque organisation, comme il y a un air de physionomie à chaque tête. Les personnes fraîches, vermeilles, d'un tempéramment à l'épreuve, sont-elles plus assurées de vivre que les personnes délicates, foibles et languissantes? Il me semble que les deux chances sont égales. Où existent donc véritablement les signes de la longévité? nulle part. Qu'est-ce que la vraie santé? la tempérance, la modération et le calme..... Crébillon, Diderot et Condillac naquirent robustes, et n'ont pas vécu en raison de leur organisation: au contraire, Fontenelle, né foible, a vécu 99 ans; Voltaire, cacochyme à l'âge de 30 ans, a porté sa carrière à près de dix-sept lustres; le cardinal de Belloy, qui donna toute sa vie des inquiétudes pour ses jours, est mort en 1809, dans sa centième année. »

*Une Soirée de Paris en 1765, par une Dame de beaucoup d'esprit, morte en 1783.*

L'esprit de prétention commence déjà à troubler une mode qui cependant me paroît bien entendue; je veux parler des cafés dans les maisons bourgeoises.

Le jour indiqué pour tenir café, on place dans la salle

destinée à cet usage plusieurs petites tables de quatre places au plus; les unes en bois, d'autres en damiers, trictracs, billard, vin, orange et limonade. La table de café, est vaine simplement en nusseline, fécul pointu et petit chapeau longue en forme de comptoir en oranges, des biscuits, des brochures. La tablette de la cheminée est recouverte de tous en vestes blanches et on appelle garçons, ainsi que dans les autres, aucun d'étranger; la maîtresse ou personne, chacun se place où il veut. La salle à manger est meublée de petites tables de cinq places en bois, et l'on tire les places, pour l'ordinaire qu'un grand nombre de personnes. L'étiquette du souper est en bois et une forte pièce de rôti, est servie entrée relevée par un seul et unique mode, comme on le voit, peu de personnes un grand nombre de gens s'ennuient dans une soirée. Mais ce n'est pas tout; on y joue des proverbes, on y représente des proverbes, on y joue avant l'établissement de quelque chose; on bâtit à l'improvise, on se rend par plusieurs personnes, on remplit leur rôle, l'assemblée doit être tout voulu rendre.

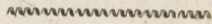
Le célèbre David Hume, grand et grand homme, connu et estimé par ses écrits pour ce genre d'amusemens au lieu qu'ils avoient décidé propre. Il fit un jour, on lui avoit destiné le rôle d'un homme, employant toute son éloquence pour trouver inexorablement il devoit chercher et de leur résistance: on le plaça dans les plus jolies femmes de Paris, et quand il se frappa le ventre et les autres, et ne trouve jamais autre chose que des Mesdemoiselles... Eh bien! Vou

destinée à cet usage plusieurs petites tables de deux , de trois ou de quatre places au plus ; les unes sont garnies de cartes, jetons , échecs, damiers, trictracs, etc. etc. ; les autres, de bière, vin, orgeat et limonade. La maîtresse de la maison qui tient le café, est vêtue simplement, robe courte, tablier de mousseline, fichu pointu et petit chapeau ; elle a devant elle une table longue en forme de comptoir, sur laquelle on trouve des oranges, des biscuits, des brochures et tous les papiers publics. La tablette de la cheminée est garnie de liqueurs ; les valets sont tous en vestes blanches et en bonnets blancs ; on les appelle *garçons*, ainsi que dans les cafés publics ; on n'en admet aucun d'étranger ; la maîtresse de la maison ne se lève pour personne, chacun se place où il veut et à la table qui lui plaît. La salle à manger est meublée de même par un grand nombre de petites tables de cinq places au plus ; elles sont numérotées, et l'on tire les places, pour éviter les tracasseries et la cérémonie qu'un grand nombre de femmes entraîneroient nécessairement. L'étiquette du souper est une poule au riz sur le buffet et une forte pièce de rôti, et sur chaque petite table une seule entrée relevée par un seul entremets.

Cette mode, comme on le voit, permet de rassembler chez soi un très-grand nombre de gens sans dépense, sans cérémonie et sans gêne. Mais ce n'est pas tout ; il y a des accessoires charmans : on y joue des pantomimes, on y danse, on y chante, on y représente des proverbes. Les proverbes avoient déjà pris faveur avant l'établissement des cafés ; on choisit un proverbe quelconque ; on bâtit à l'improviste un canevas qui doit être rendu par plusieurs personnages ; et quand ils ont bien rempli leur rôle, l'assemblée doit deviner le proverbe qu'ils ont voulu rendre.

Le célèbre David Hume, grand et gros historiographe d'Angleterre, connu et estimé par ses écrits, n'a pas autant de talens pour ce genre d'amusemens auquel toutes nos jolies femmes l'avoient décidé propre. Il fit son début chez M<sup>me</sup>. de T\*\*\* ; on lui avoit destiné le rôle d'un sultan assis entre deux esclaves, employant toute son éloquence pour s'en faire aimer ; les trouvant inexorables il devoit chercher le sujet de leurs peines et de leur résistance : on le place sur un sofa entre les deux plus jolies femmes de Paris, il les regarde attentivement, il se frappe le ventre et les genoux à plusieurs reprises, et ne trouve jamais autre chose à leur dire que : *Eh bien ! Mesdemoiselles... Eh bien ! Vous voilà donc... Eh bien !*

*Vous voilà... Vous voilà ici?...* Cette phrase dura un quart-d'heure sans qu'il en pût sortir. Une d'elles se leva d'impatience : Ah ! dit-elle , je m'en étois bien doutée , cet homme n'est bon qu'à manger du veau ! Depuis ce tems il est relégué au rôle de spectateur et n'en est pas moins fêté et cajolé. Il n'y avoit aucune manie dominante dans ce pays lorsqu'il y est arrivé ; on l'a regardé comme une trouvaille dans cette circonstance , et l'effervescence de nos jeunes têtes s'est tournée de son côté.



### LES SUCCÈS DE SOCIÉTÉ.

De tout tems Paris a renfermé un certain nombre d'hommes à la mode et de femmes en renom ; celles-ci , pour réussir , n'ont souvent besoin que de se montrer ; leur beauté , l'élegance ou l'originalité de leur mise , suffisent pour les faire admirer et rechercher dans tous les cercles où elles paroissent ; il n'en est pas de même des autres. Il faut que leurs avantages extérieurs , lorsqu'ils en possèdent , soient accompagnés de beaucoup de manège et d'adresse. J'ai connu un jeune homme beau comme Apollon ; il croyoit pouvoir enlever les succès d'emblée , sans se donner la peine de les travailler ; il échoua par-tout complètement. Les hommes , offusqués par ses qualités réelles , lui prêtoient des défauts qu'il n'avoit pas ; les femmes , qui , jeunes ou vieilles , belles ou laides , aiment tant les hommages , se voyant négligées par lui , se plaisoient à le déchirer à qui mieux mieux. « C'est une belle statue , disoit l'une.... Qui parle sans penser , poursuivoit l'autre.... Et qui ne rit que pour montrer ses dents , ajoutoit une troisième!.... Je vous abandonne sa figure , repreneoit un de ses bons amis , elle est bien quoique froide , mais ne trouvez-vous pas sa taille un peu roide et son mollet un peu haut ? Chacun brodoit , commentoit ce texte , et au bout de quelque tems , on croyoit , ou du moins on feignoit de croire que St-Ange étoit sans esprit , sans goût , dépourvu de moyens de plaire , et fait tout au plus pour charmer une vieille coquette ou une Agnès de province. A la même époque , on portoit aux nues dans toutes les sociétés où j'allois un certain Monsieur Prosper qui ne brilloit ni

ni par sa fortune , ni par sa naissance , ni par sa famille , commençoit à l'époque où Prosper fut reconnu pour le plus grand homme de son siècle. Il ne se donnoit aucune fête que par le plaisir de se faire admirer. Il étoit des premiers , et par-tout il étoit le plus agréable. Jouoit-on au billard ? Il étoit maître de la maison et ses amis , et ne pouvoient pas résister à leur adresse. Dans les soirées , offroit du punch aux messieurs et des glaces aux mamans. On ne s'entretient n'avoient lieu sans qu'il ne fût assistant. Quand on , faisoit un discours par lui qu'on vouloit être accueilli favorablement , parce qu'on savoit qu'il étoit son instrument , les voix étoient pour lui. M. de Faustan avoit été un grand succès chez les Ladies , de décevoir et de braver au flambeau dans le monde. C'étoit une petite ressource. Lorsque j'étois à Paris , sa réputation étoit si grande , qu'il falloit avoir au moins quelque chose de lui. J'étois jeune , peu riche , mais on me poussa dans le monde en commençant d'abord par me faire un succès en réservant avec adresse pour l'âge mûr et mes vieillards. On ne s'occupoit pas qu'ils avoient raison de vanter ce succès ; ils n'avoient pas tort de préférer moi sans peine aux uns que les autres avoient un bel effet , et aux autres qu'ils avoient un bel effet. Bref , mon éloquence étoit recherchée et aux circonstances , que dans le monde comme classique , et dans l'âme de la foule , on me prenoit pour un homme d'un grand mérite. Je ne tardai pas à être considéré par conséquent à exciter sa jalou-

par sa jeunesse, ni par sa fortune, ni par son esprit. On s'accordoit seulement à le représenter comme extrêmement poli, doux et prévenant; du reste on ne connoissoit ni ses vertus, ni ses talens, ni sa naissance; s'apercevant que le silence qu'il gardoit sur sa famille, commençoit à lui nuire, il s'avisa un beau jour, de joindre à son nom de Prosper celui de Faufilan. Dès-lors M. Prosper fut reconnu pour un proche parent de ces fameux Faufilan si connus en Gascogne. Sa renommée et sa hardiesse s'en accrurent de beaucoup. Il ne se faisoit aucune partie, il ne se donnoit aucune fête que l'aimable Faufilan ne fût invité des premiers, et par-tout il savoit se rendre utile ou agréable. Jouoit-on au billard? Il laissoit toujours gagner le maître de la maison et ses amis, et ne se défendoit un peu que pour faire ressortir leur adresse. Dansoit-on?... Il plaçoit l'orchestre, offroit du punch aux messieurs, des walseurs aux demoiselles et des glaces aux mamans. Jamais baptême, mariage ou enterrement n'avoient lieu sans qu'il fût parrain, témoin ou assistant. Quand on faisoit de la musique, c'étoit toujours par lui qu'on vouloit être accompagné, bien qu'il fût fort peu habile, parce qu'on savoit qu'il couvroit merveilleusement avec son instrument, les voix criardes et les intonations fausses. M. de Faufilan avoit encore le triple mérite de préparer le thé chez les Ladys, de découper chez les gourmands et de faire mettre au flambeau dans les maisons où l'on s'est créé cette petite ressource. Lorsque j'eus l'honneur de faire sa connoissance, sa réputation étoit si bien établie, que pour plaire, il falloit avoir au moins quelque point de ressemblance avec lui. J'étois jeune, peu riche, mais entreprenant, je résolus de me pousser dans le monde en le prenant pour modèle. Je commençai d'abord par me faire un puissant auxiliaire du beau sexe en réservant avec adresse mes soins et mes attentions pour l'âge mûr et mes ceillades pour la jeunesse. Je dis aux papas qu'ils avoient raison de vanter le passé, et à leurs fils qu'ils n'avoient pas tort de préférer le tems présent; je prouvai sans peine aux uns que les perruques à trois marteaux faisoient un bel effet, et aux autres que la titus n'est pas sans agrément. Bref, mon éloquence étoit si bien appropriée aux personnes et aux circonstances, que dans un coin du salon, on me citoit comme classique, et dans l'autre comme romantique; qu'au Roule, on me prenoit pour un Lancasterien et au Marais pour un Ignorantin. Je ne tardai pas à éclipser M. de Faufilan et par conséquent à exciter sa jalousie. *Qui génie a, guerre a;*

E SOCIÉTÉ.

in certain nombre d'au  
m; celles-ci, pour me  
montrer; leur beauté,  
se, suffisoient pour les  
es cercles où elles pa  
autres. Il faut que les  
sèdent, soient accom  
J'ai connu un jeune  
pouvoir enlever les  
de les travailler; il  
res, offusqués par ses  
faits qu'il n'avoit pu  
elles ou laides, am  
s par lui, se plaisait  
à une belle stature,  
rsuivoit l'autre... Et  
outoit une troisième  
un de ses bons am  
ouvez-vous pas sa la  
Chacun brodoit, com  
tems, on croyoit  
St-Ange étoit sans  
blaire, et fait tout  
une Agnès de par  
nues dans toutes les  
Prosper qui ne ha

c'est ce que me disoit dernièrement un petit poëte d'athénée en se comparant modestement à Rousseau; j'en fis la cruelle épreuve, mais je finis par vaincre toutes les résistances et toutes les rivalités; j'épousai une demoiselle charmante dont 50 mille écus de dot étoient la moindre qualité. Dans un autre article je dirai comment j'ai fait *la conquête de ma femme*.

\*\*\*\*

M<sup>me</sup>. veuve *Michalon*, rue Feydeau, n° 26, a l'honneur de prévenir le public qu'elle tient sa maison pour la coupe des cheveux et pour tout ce qui concernel'art du coëffeur, sur le même pied que feu son mari, ainsi que l'atelier qu'il avoit établi pour la confection des perruques et les toupets à cheveux implantés. Les personnes que voudront bien l'honorer de leur confiance, seront servies avec autant de zèle que de goût par deux anciens élèves de la maison.

## M O D E S.

On ne voit que de petites plumes sur les chapeaux parés; quelquefois ce sont des têtes de plumes d'autruche, communément des plumes de marabout. Les couleurs à la mode sont toujours le rose et le blanc; et, comme à l'ordinaire, les chapeaux de ces couleurs sont bordés d'une blonde, cousue de manière à former des coquilles. Outre les chapeaux de satin, qui sont les plus nombreux, on voit des chapeaux de crêpe dont la doublure est en satin, rose sur rose, blanc sur blanc. On fait toujours des turbans en crêpe, en mousseline des Indes, et en cachemire.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1712.

*Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, rue Montmartre, N°. 183, près le boulevard, à côté du café. Les Abonnemens datent du 1<sup>er</sup>. ou du 15.*

Costume Paris



*Gravure de M. de Serantini. Gilet et*

(1712.)



Redingote doublée de Levantine. Gilet de dessus en poil de Chèvre.

)  
 ent un petit poète à la  
 Rousseau; j'en les  
 toutes les résistances  
 iselle charmante dont  
 qualité. Dans un autre  
 quête de ma femme.

ymean, n° 26, a l'hon  
 sa maison pour la con  
 nel'art du coiffeur, sur  
 que l'atelier qu'il avoit  
 et les toupets à char  
 dront bien l'honneur  
 tant de zèle que de p  
 t.

E S.  
 imes sur les chapeau  
 lumes d'autruche, par  
 les couleurs à la mod  
 omme à l'ordinaire, le  
 s d'une blonde, com  
 Outre les chapeaux de  
 voit des chapeaux de  
 ose sur rose, blanc sur  
 èpe, en mousseline de

la Gravure 1712.  
 , doit être adressé  
 e, N° 183, près de  
 nt du 1<sup>er</sup>, ou du 12

Journal des Dames

# JOURNAL DES DAMES

ou

DE

LES

DE

LES

DE

DE

DE

DE

DE

DE

DE

DE

DE

DE

Vingt-deuxième Année

JOURNAL DE

ET

DES MOI

Journal, avec une Gravure et  
deux Gravures, (9 fr. pou  
pour un an. Soc. de plus p

ne s'est commencée une suite  
de Volumes; il en paroit au  
18<sup>e</sup> par an. L'abonnement es

PARIS.

moins anticipé favorise de  
les promenades du ma  
mais chaque classe c  
à choisi son terrain. Les  
ou peut-être pour se  
regardent pas vers la terr  
par un motif de constan  
l'opposition, continuent de  
D'un côté, l'on voi  
jolies figures bien  
ocades; dans l'autre  
peu de traits rég  
de hauteur, mais des tour  
et une mise délicieuse  
hommes, ils sont à peu-  
des chapeaux  
et des éperons compo  
celui du soir.....  
les modes finira par amen  
et des opitons. Ho



---

# JOURNAL DES DAMES

ET

## DES MODES.

---

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures; il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

PARIS.

Ce 24 Février 1818.

Un printems anticipé favorise depuis le commencement de ce mois les promenades du matin. La foule se porte aux Tuileries, mais chaque classe d'élégans et de petites-maîtresses choisit son terrain. Les uns, pour créer une nouvelle mode, ou peut-être pour suivre leur instinct aquatique, dirigent leurs pas vers la terrasse du bord de l'eau; les autres, par un motif de constance, ou seulement par un esprit d'opposition, continuent de se montrer dans l'allée des Orangers. D'un côté, l'on voit des tailles longues, fluettes, quelques jolies figures bien fraîches, et beaucoup d'épaules bien rondes; dans l'autre partie du jardin, c'est toute autre chose; peu de traits réguliers, peu de visages éclatans de blancheur, mais des tournures charmantes, des pieds mignons, et une mise délicieuse.

Quant aux hommes, ils sont à peu-près partout les mêmes; de longues redingotes, des chapeaux à forme carrée, des pantalons larges et des éperons composent leur costume du matin, et quelquefois celui du soir..... Il faut espérer que l'universalité des modes finira par amener tôt ou tard l'universalité des goûts et des opinions. Honneur! mille fois hon-

neur à nos tailleurs , à nos couturières et à nos marchands de nouveautés s'ils opèrent ce prodige !

Les pendules et les vases de cristal commencent à se multiplier ; cette sorte d'ameublemens qui manque peut-être de richesse et de grandiose dans un vaste salon , fait un très-bon effet dans un boudoir ; tout ce qui sert à orner le temple de la beauté , ne doit-il pas être brillant , mais porter en même-tems l'empreinte de la fragilité ?

Le moiré métallique employé généralement pour les lampes , les boîtes à ouvrage , à thé , etc. , sert aussi d'entourage de glace , et de couverture de soufflet. Nous avons vu des chambranles de cheminée faits de la même matière ; cette composition qui ne peut suppléer au marbre pour ce genre d'ornemens , vaut certainement mieux que le bois ou la pierre recouverts d'une couche de peinture. Lorsqu'une diminution dans le prix du moiré métallique aura permis de l'employer en grand , les simples particuliers , pourront , s'il faut en croire un architecte de ma connoissance , en faire revêtir les murs de leurs salles à manger , en place de stuc.

Quelle heureuse innovation dans un tems où la multiplicité des journaux et des pamphlets fait craindre que le papier ne manque bientôt pour les tentures d'appartemens !

#### N A Ï V E T É.

Un enfant de 7 à 8 ans , fatigué et ennuyé de jouer seul aux Tuileries , demande l'heure à un domestique en grande livrée qui l'accompagnoit ; voyez , Monsieur , lui dit celui-ci en présentant sa montre.... — Douze heures.... — C'est midi.... — Non , c'est minuit.... — Regardez le soleil.... — C'est égal , ce doit être minuit , car j'ai envie de dormir.

J'ai un ami d'enfance qui m'a joué cent tours et que je ne cesse pourtant point de chérir.

Il dit toujours qu'il souffre , qu'il est malade , et comme j'ai dans ma maison un grand jardin où il est agréable de

remuer , je voulois lui  
légitime de ses souffra  
je le voudrois , s'é  
mes jambes me ref  
ne pas plus marcher.  
je quitte alors croyant  
surprise ce matin  
connoissance à t  
dansé toute la soir  
ensemble du bal les  
aux dépens de la pr  
an pauvre hypocon

Enlèvement de Proserpi  
suffrages ; on a tr  
premier actes offrent ;  
le troisième est tout-à-  
l'auteur a fait des c  
de Pluton. — Si  
quelque chose à desir  
l'exécution qui est  
plus aérien ; il est  
par bonté pour ses cam  
habiles , qui on a eu la  
au Vaudeville , grâ  
Perrin , qui est charn  
complets sont foibles et  
du roman , n'est-il  
que vous ne l'avez  
pièce nouvelle des Va  
sur une anecdote qu  
allemand qui est  
avec raison d'avoir g  
regarder , se condamn  
que cette bluette soi  
l'auteur n'ont pu conju  
que ce vaudeville auro  
ne prouve rien.  
Rival , représent

se promener , je voulois hier y entraîner mon vieil ami afin de le distraire de ses souffrances.

*Ah ! je le voudrois , s'écria-t-il , mais je ne le puis , ma tête et mes jambes me refusent le service. Je ne vois plus et je ne puis plus marcher.*

Je le quitte alors croyant qu'il va se mettre au lit. Quelle est ma surprise ce matin en rencontrant une jeune Dame de notre connoissance à tous les deux , qui me raconte qu'elle a dansé toute la soirée avec mon bel ami , qu'ils sont sortis ensemble du bal les derniers et qu'ils se sont bien divertis aux dépens de la promenade sentimentale que j'avois conseillée au pauvre hypocondre.

\*\*\*\*

*L'Enlèvement de Proserpine*, à l'Opéra, n'a point enlevé d'unanimes suffrages ; on a trouvé ce ballet dénué d'action. Les deux premiers actes offrent ; il est vrai, d'assez jolis tableaux, mais le troisième est tout-à-fait nul. A la seconde représentation, l'auteur a fait des changemens : il a supprimé . . . la barbe de Pluton. — Si la composition de cet ouvrage laisse quelque chose à désirer, on n'a que des éloges à donner à l'exécution qui est parfaite. *Paul-Zéphir* devient de plus en plus aérien ; il est à croire que s'il retombe à terre, c'est par honté pour ses camarades.

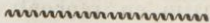
*Faublas*, qu'on a eu la témérité de mettre en scène, a réussi au Vaudeville, grâce au jeu fin et spirituel de M<sup>me</sup>. Perrin, qui est charmante sous le costume d'officier. Les couplets sont foibles et la prose n'a pas le même charme que celle du roman, n'est-il pas vrai, Mesdames? . . . Mais j'oublie que vous ne l'avez pas lu . . .

La pièce nouvelle des Variétés, (*la Carte à payer*), est fondée sur une anecdote que les journaux ont publiée. Un aubergiste allemand qui est en même-temps bourguemestre, accusé avec raison d'avoir grossi le prix de la carte payante d'un voyageur, se condamne lui-même comme juge du lieu. Il faut que cette bluette soit bien médiocre puisque Potier et Lepointre n'ont pu conjurer les sifflets. On a cependant parié que ce vaudeville auroit 30 représentations ; ainsi une chante ne prouve rien.

*La Sœur Rival*, représentée avec succès à l'Ambigu, est

un mélodrame-comédie, imité de l'espagnol. M<sup>lle</sup>. Leroi porte on ne peut mieux l'habit militaire.

La représentation extraordinaire au bénéfice de M<sup>lle</sup>. Mars et le *Coffre de Fer* se partagent l'attention des amateurs. Il faut des plaisirs pour tous les goûts et pour toutes les classes.



*Dictionnaire critique et raisonné des Étiquettes de la Cour, des Usages du monde, des Amusemens, des Modes, des Mœurs, etc., des Français, depuis la mort de Louis XIII jusqu'à nos jours; contenant le tableau de la cour, de la société, et de la littérature du dix-huitième siècle: ou l'esprit des étiquettes et des usages anciens, comparés aux modernes. Par M<sup>me</sup>. la Comtesse DE GENLIS. (1)*

La politesse française a toujours été citée comme le modèle de la grâce, de la galanterie et de la véritable obligation. Mais quelques usages étoient oubliés; non-seulement M<sup>me</sup>. de Genlis les rappelle, mais elle en explique l'esprit, et prouve que ce qu'on appelloit jadis un *bon* ou un *mauvais ton*, n'étoient pas des choses purement arbitraires.

APPARTEMENT (*grand*). Dans cet article M<sup>me</sup>. de Genlis fait observer qu'avant la révolution, jamais on n'avoit dit: le roi sort de *ses appartemens*; il rentre dans *ses appartemens*. « Le plus grand monarque de l'univers, ajoute-t-elle, n'occupera jamais qu'un seul palais dans une de ses villes; et dans l'un de ses palais, il ne loge que dans l'appartement qu'il s'est réservé. Le mot *appartement* signifie l'assemblage de plusieurs pièces réunies pour former un seul logement. On a quelquefois la magnificence d'en avoir deux, l'un d'hiver, l'autre d'été; mais on n'en occupe qu'un à la fois. »

On voit dans l'article PRÉSENTATION A LA COUR, que le *bas de robe*, espèce de queue, qui pouvoit se détacher,

(1) Deux volumes in-8°, l'un de 409, l'autre de 402 pages: prix: 12 francs, et port franc, 14 francs 50 centimes; à Paris, chez Mongie l'aîné, libraire, boulevard Poissonnière, n°. 18.

étoit d'une longueur démesurée. Il falloit vingt ou vingt-deux aunes d'étoffe pour faire un grand habit sans garniture. « La présentée, dit M<sup>me</sup>. de Genlis, faisoit une révérence à la porte, ensuite quelques pas et une seconde révérence, et une troisième près de la reine; alors elle ôtoit son gant de la main droite, se penchoit et saisissoit le bas de la jupe de la Reine pour le baiser; la reine l'empêchoit de le prendre en retirant sa jupe, et en se retirant un peu elle-même: l'hommage étoit rendu, on en restoit là. La reine disoit quelques phrases obligeantes, ensuite elle faisoit une révérence, ce qui signifioit qu'il falloit se retirer, ce qu'on faisoit à reculons, malgré la grande queue qu'on pouvoit adroitement, en faisant ses trois révérences d'adieu. »

RÉVÉRENCES. On sait que les femmes font aujourd'hui la révérence à peu près comme les hommes. « Elles n'en étoient pas quittes autrefois, dit M<sup>me</sup>. de Genlis, pour s'incliner cavalièrement. Un ancien maître de danse s'écrioit en voyant danser un menuet: *Que de choses dans un menuet!....* Il y en avoit aussi beaucoup dans une révérence de cérémonie. Il falloit que cette révérence de femme fût à la fois naturelle, moelleuse, modeste, gracieuse et noble. M. de Buffon a dit, en parlant de l'art d'écrire, que tout l'homme est dans son style; il paroît que l'on vouloit jadis que *toute la femme fût dans la révérence*, puisque l'on exigeoit que cette révérence exprimât tout ce qui doit caractériser une femme. On citoit celles qui faisoient particulièrement bien *la révérence*. Un suffrage unanime en accordoit la perfection à M<sup>me</sup>. la maréchale de B\*\*\*; on auroit pu vanter de même le charme et l'intérêt de sa conversation. »

M<sup>me</sup>. de Genlis a dit dans sa préface, que les souvenirs de sa jeunesse n'auroient aucune influence sur le temps présent. Cependant son article PARURE pourroit bien trouver des contradicteurs: « grâce aux grands paniers, la grande parure, dans le dix-huitième siècle, avoit, dit-elle, un *étalage* éblouissant. Il est impossible de se faire une idée de l'éclat d'un cercle composé d'une trentaine de femmes bien parées, assises à côté les unes des autres. Leurs énormes paniers formoient un riche espalier, artistement couvert de fleurs, de perles, d'argent, d'or, de paillons de couleur et de pierrieres. »

Il est encore fort douteux que l'on soit généralement de son avis sur les *ameublemens*. « Depuis vingt ans, dit-elle, les tapissiers et les ébénistes n'ont rien inventé de noble et

de l'espagnol. M<sup>me</sup>. de Genlis, militaire.

au bénéfice de M<sup>me</sup>. de Genlis, l'attention des amusements et pour toutes les lettres.

Étiquettes de la Cour, des Modes, de la mort de Louis XV, tableau de la cour, dix-huitième siècle, es anciens, comparés, DE GENLIS. (1)

s été citée comme la et de la véritable et oubliés; non-seulement elle en explique l'usage jadis un bon ou un mal purement arbitraires et article M<sup>me</sup>. de Genlis, jamais on n'a voit rentre dans ses applications l'univers, ajoutées dans une de ses méthodes que dans l'appartenance signifiée s pour former un licence d'en avoir des n'en occupe qu'un

TION A LA COUR, qui pouvoit se débiter

l'autre de 402 pages mes; à Paris, chez M. n<sup>o</sup>. 18.

d'ingenieux, et presque tous les ameublemens des plus riches maisons ont manqué de conyenance, de grandeur et de goût. »

A l'article **POUDRE**, M<sup>me</sup>. de Genlis convient que c'étoit une mode bien extravagante, que celle de poudrer à blanc de beaux cheveux blonds, châtain et noirs.

Dans l'article *Coueurs*, M<sup>me</sup>. de Genlis trouve odieux l'usage de faire courir devant une voiture des hommes et des chiens : « Les coueurs, dit-elle, mouroient tous fort jeunes asthmatiques et hydropiques, leur entretien étoit ruineux ; leur parure efféminée en argenterie, clinquant et fleurs artificielles coûtoit au moins mille écus par an. Les chiens dans en courant dans les rues, renversoient les vieillards et les enfans..... La Révolution abolit cette révoltante coutume ; il étoit, en effet, très-contraire à la dignité de l'homme de se laisser estropier ou tuer pour l'ornement du char de triomphe d'un étourdi. Les Républicains auroient dû abolir en même tems les cabriolets. »

**CABRIOLETS.** « Il n'y avoit point de cabriolets de place sous l'ancien régime ; on ne desiroit pas aller si vite ; on n'étoit pas si pressé, si inquiet, si curieux, si remuant ; les gens qui trouvoient les fiacres trop chers prenoient l'humble vinaigrette ou l'indolente chaise à porteurs. »

**HABILLEMENS.** M<sup>me</sup>. de Genlis dit du costume des femmes qu'il seroit parfait, si les jupes avoient un peu plus de plis et par conséquent plus d'ampleur ; « il faut croire là-dessus, ajoute-t-elle, les peintres et les sculpteurs, qui diront tous qu'un vêtement où l'on est enfermée comme dans une gaine, ne peut avoir de grâce, surtout lorsqu'il emboîte et marque excessivement une partie de la taille, qui nuit beaucoup à l'élégance lorsqu'elle est trop proéminente. »

M<sup>me</sup>. de Genlis trouve que les Russes ont produit une heureuse réforme dans l'habillement des français, « en les engageant par l'exemple, non pas à se serrer le bas de la taille, mais du moins à donner plus d'aisance à la poitrine. »

**FLEURS.** « Les femmes doivent aimer les fleurs, dit M<sup>me</sup>. de Genlis ; elles doivent savoir les cultiver, les peindre, les dessécher, les imiter ; mais renoncer à s'en parer quand elles ont passé quarante ans. Autrefois les femmes en France quitoient les fleurs beaucoup plutôt ; la mode ridicule de se couronner de roses dans la vieillesse s'est établie depuis la Révo-

... et nous vient d'  
... se parent ainsi. »  
... L'ARTISTE. « Lorsqu  
... les hommes la  
... Elles pour se pr  
... tout bas des affaires  
... trouvent un plai  
... les restaurateurs, qu  
... être assuré qu'il  
... de ces villes-là. »  
... L'ARTISTE. Les gens q  
... on n'y ouvre la  
... se trompent, dit M<sup>me</sup>  
... beaucoup plus flattés  
... ne contraint poin  
... art plein de délicates  
... redire les rois les p  
... parfaitement dans l  
... consiste dans l'exp  
... un sourire, le silen  
... DE NERFS. Les  
... parmi les femm  
... précédé la Révolu  
... les chambres des  
... convulsions faiso  
... de Genlis, pren  
... et constammen  
... de sorte que les  
... étoient se  
... où commençoit l'a  
... comme un spect  
... on comparer à des  
... alloient comme d  
... à la comédie et d  
... laissoit si peu de  
... à les voir, que  
... Une chose singul  
... et le mouvement  
... étranges maux de  
... de miracle, que ser  
... ne trouvant point  
... et comment au  
... routes ? »

Intion, et nous vient d'Allemagne, où les femmes d'un âge avancé se parent ainsi. »

**GALANTERIE.** « Lorsqu'on voit dans les salons, dit M<sup>me</sup>. de Genlis, les hommes laissant les femmes en cercle, s'éloigner d'elles pour se promener dans la chambre afin d'y parler tout bas des affaires de l'état, lorsqu'on sait que ces hommes trouvent un plaisir extrême à aller dîner entre eux chez des restaurateurs, que l'on soit à Londres ou à Paris, on peut être assuré qu'il n'y a point de galanterie dans les mœurs de ces villes-là. »

**FLATTERIE.** Les gens qui vivent loin de la cour s'imaginent qu'on n'y ouvre la bouche que pour flatter les rois ; « ils se trompent, dit M<sup>me</sup>. de Genlis, les riches financiers sont beaucoup plus flattés que les princes, parce qu'avec eux le respect ne contraint point l'adulation. La flatterie à la cour est un art plein de délicatesse, de finesse et de prudence ; il peut séduire les rois les plus spirituels, on ne le peindra jamais parfaitement dans les livres ; souvent la plus adroite flatterie consiste dans l'expression de la physionomie, dans un geste, un sourire, le silence.... »

**MAUX DE NERFS.** Les maux de nerfs périodiques étoient si communs parmi les femmes pendant les huit ou dix années qui ont précédé la Révolution, que l'on étoit obligé de matelasser les chambres des malades, pour prévenir les accidens que leurs convulsions faisoient craindre. « Ces terribles accès, dit M<sup>me</sup>. de Genlis, prenoient régulièrement deux fois par semaine, et constamment les mêmes jours et aux mêmes heures ; de sorte que les parens et les amis, ainsi prévenus avec sûreté, pouvoient se rendre chez les malades au moment même où commençoit l'accès, qui duroit trois ou quatre heures, comme un spectacle, avec quelques repos, qu'on auroit pu comparer à des entractes ; les autres jours, les malades alloient comme de coutume, au bal, à la cour, à l'opéra, à la comédie et dans le monde ; et cette surprenante maladie laissoit si peu de traces sur leurs figures, qu'on auroit cru, à les voir, que ces accès si violens n'avoient rien de réel. Une chose singulière et bien heureuse, c'est que le trouble et le mouvement de l'émigration guérissent subitement tous ces étranges maux de nerfs périodiques. Sans cette espèce de miracle, que seroient devenues ces infortunées malades, ne trouvant point de chambres matelassées dans les auberges, et comment auroient-elles pu fuir et faire de si longues routes ? »

PARFUMS. Dans le siècle dernier, hommes et femmes étoient beaucoup plus parfumés qu'aujourd'hui, parce qu'il entroit des parfums dans la poudre et dans la pommade. Cependant on trouvoit qu'il étoit de mauvais ton, surtout pour les hommes, de parfumer ses habits, ou son linge et ses mouchoirs. Cette mode est fort tombée aujourd'hui. « Quelques femmes encore, dit M<sup>me</sup>. de Genlis, parfument leurs billets; nous les avertissons que cet usage est sévèrement critiqué par tous ceux qui ne le suivent pas. »

Le doux souvenir de la jennesse n'a eu aucune influence sur la rédaction de l'article FARD. « Il faut, dit M<sup>me</sup>. de Genlis, applaudir à la suppression du rouge, du blanc, des mouches, de la poudre, des hauts talons et des paniers. Les modes actuelles, quand elles ne blessent pas la décence, sont infiniment plus jolies, plus commodes et plus raisonnables. »

~~~~~

M O D E S.

Jeunes ou vieilles, presque toutes les femmes, dans les rues ont une cornette sous leur chapeau. Ce chapeau est presque toujours noir, et plus souvent en castor qu'en velours. Dans les magasins de modes ont fait toujours des chapeaux de satin; mais on en fait une plus grande quantité en crêpe. La garniture du bord de quelques chapeaux de crêpe consiste en jacinthes sans feuilles. Sur du crêpe rose, ce cordon de jacinthes est couleur de rose; et blanc, sur du crêpe citron. Le lilas se porte en botte sur des chapeaux verts à liserés lilas, et sur des cornettes de tulle à liserés également lilas. La mode des chapeaux parés, à bord étroit et dessus plat n'est point encore passée. On a fait cet hiver moins de toques que les hivers précédens.

~~~~~

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1713.

~~~~~

*Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Méangère, rue Montmartre, N<sup>o</sup>. 183, près le boulevard, à côté du café. Les Abonnemens datent du 1<sup>er</sup>. ou du 15.*



1818.

Costume Parisien.

(1713.)



Chapeau de Velours sur une cornette de Mousseline. Witschoura de Velours.

)  
dernier, hommes et  
qu'aujourd'hui, par  
dre et dans la pomme  
le mauvais ton, seron  
habits, ou son âge  
tombée aujourd'hui  
de Genis, parfume  
cet usage est sévère  
ent pas. »  
se n'a eu aucune infam  
l faut, dit M<sup>me</sup>. de Ge  
ge, du blanc, des man  
et des paniers. Les m  
t pas la décence, soit  
es et plus raisonnables

www

s.

outes les femmes, dan  
r chapeau. Ce chapea  
ouvent en castor qu  
odes ont fait tomme  
ait une plus grande m  
l de quelques chapea  
uilles. Sur du crêpe  
r de rose; et blanc, m  
botte sur des chapeau  
de tulle à liserés éga  
és, à bord étroit et  
a fait cet hiver ma

Gravure 1713.

doit être adressé, par  
N<sup>o</sup>. 183, près de  
du 1<sup>er</sup>. ou du 1<sup>er</sup>.

# JOURNAL

DES

Journal paroit, avec une  
table, avec deux Gravures,  
à 36 fr. pour un an. 50 c

Le 1<sup>er</sup> volume, a été commencée  
le 1<sup>er</sup> de Voitures : il en  
est, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abo

## CONTES DE LA FEMME.

pour aller au bal il faut un  
de l'achète : elle me co  
trois louis, parce que je  
entièrement simple,  
me je la porterai tro  
quatre ou six fois, co  
par soirée une déper  
ou 18 fr. ou un lou  
C'est une bagatelle.

Mon frère m'a envoyé c  
du Mans; mon o  
un pâté en pot, d'A  
ma cousine des tru  
de Périgueux. Voilà  
d'un dîner. J'aurai po  
des confitures  
c'est une tante q

# JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.



*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures; il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

## CALCULS DE LA FEMME.

Pour aller au bal il faut une robe. Je l'achète: elle me coûtera trois louis, parce que je la veux extrêmement simple, et comme je la porterai trois ou quatre ou six fois, cela fera par soirée une dépense de 12 ou 18 fr. ou un louis au plus. C'est une bagatelle.

Mon frère m'a envoyé des poulardes du Mans; mon oncle un pâté en pot; d'Angoulême; ma cousine des truffes de Périgueux. Voilà le fond d'un dîner. J'aurai pour le dessert des confitures de Rouen, c'est une tante qui

## RÉFLEXIONS DU MARI.

On ne compte pas les gants, les souliers, les rubans, le coiffeur, les fleurs, la voiture. Cela double la dépense, et cette dépense, quoi qu'on dise, se renouvelle à chaque bal. Car une robe portée une nuit, est fanée.

Le dîner a eu lieu; mais on a voulu avoir un couvert un peu propre. On a renouvelé la table en acajou: la nappe et les serviettes ouvrées, les salières, les lampes, les assiettes. Ensorte que ce petit repas sans façon, et avec toutes

me les a envoyées, et nous avons de vieux vin de Bordeaux de la succession de mon grand-père. Je veux réunir quelques amis. Il ne faut pas s'isoler, s'éloigner du monde, vivre comme des hiboux. Allons, formons une table de douze aimables convives.

Il y a des femmes qui ont une loge aux quatre grands théâtres, l'Opéra, les Français, Feydeau, Favart. Elles sont heureuses! Elles vont de plus à toutes les premières représentations de l'Odéon, du Vaudeville, de la Porte-St.-Martin, etc. etc. Moi, je sais me borner. Je demande par saison, alternativement, un quart de loge, aux Français, à l'Opéra, à Favart, au Vaudeville. Je suis bien modeste. En vérité je ne me croyois pas si sage. J'irai aux Français en été pour les débuts; au Vaudeville, durant l'automne, c'est le temps des vendanges, qui mettent les auteurs en verve; à l'Opéra, en hiver, pour les ballets nouveaux et les bals masqués; à Favart pendant le carême, pour les concerts. Cela est fort bien arrangé sans doute.

Voilà le printemps qui va arriver. Il est indispensable que j'aille à la campagne. Mon père a une terre charmante. Il faut que j'y passe cette année la belle saison. Cela me fera du bien.

les provisions de famille, a été l'occasion d'une dépense de 8 à 900 fr., non compris le punch et les glaces que nous a fournis Tortoni, dont on nous enverra le mémoire.

J'ai loué les quarts de loge et il est arrivé, par je ne sais quelle fatalité, que les pièces que ma femme préfère, les acteurs qu'elle aime à voir, ont justement paru aux théâtres pendant la saison où nous n'avions pas nos coupons. En sorte qu'il a fallu aller aux Français en hiver, au Vaudeville en été, à Favart en automne, et que maintenant c'est à l'Opéra que nous passons nos soirées pour *Zéloïde*, *Proserpine*, etc. Nos locations ne nous ont servi qu'à doubler nos frais sans profit, et à nous mettre dans le fond du cœur une espèce de remords et de verrougeur.

Projet plus inconsidéré que tendre. Il faut, moi, que j'aille à Paris. Je n'ai point de chaise de poste. On en louera une. C'est à cent lieues d'ici qu'on veut aller. Les frais seront enor-

mes ans que je ne suis à Paris. Il y paroît à l'air de cette ville. Je vieillis. Cela. Mon fils gagnera un voyage. Cher enfant surtout pour lui que l'entreprendre.....

REPRÉSENTATIO

meilleurs de mon natu  
sans songer qu'il y a  
maire. Je croyois faire  
dîner gaiment c  
un peu plus tard avec  
thé le premier; il ne  
de ses nouvelles. «  
me dis-tu, croirois-tu q  
paccable depuis deux m  
le me signifier mon co  
— A toi? pas possible  
quel motif encore!.... —  
consiste un bal de milord  
le voiture à sa nièce?..  
— son esprit? — Pas  
— Pas si fou! Mon gra  
me procurer une loge  
de ce soir. — En effe  
me, j'oublie qu'il n'y  
moi, adieu, adieu....  
maître le colonel et je  
les Dames que je  
je valois voir les mar  
à midi, avoit déjà si  
à huit que neuf heures, p  
pour toute la journée  
les ans; la seconde  
à côté sa femme de ch  
à l'abbas sur lesquels  
est; la dernière enfin.  
sortant du lit, n'avo  
qu'elle avoit été

Il y a trois ans que je ne suis sortie de Paris. Il y paroît à mon teint. L'air de cette ville est pernicieux. Je vieillis. Cela me désespère. Mon fils gagnera beaucoup au voyage. Cher enfant, c'est surtout pour lui que je veux l'entreprendre.....

Mes. Mais uue femme suit son imagination, non sa fortune. Le mari fait ses observations et obéit.

## LE CONTRÔLEUR.

## UNE REPRÉSENTATION EXTRAORDINAIRE.

Fort oublieux de mon naturel, je m'étois mis en course hier matin sans songer qu'il y avoit le soir une représentation extraordinaire. Je croyois faire un déjeuner agréable chez le colonel T\*\*\*, dîner gaîment chez M<sup>me</sup>. R\*\*\*, et politiquer à l'aise, un peu plus tard avec mon ami G\*\*\*. Je me fais annoncer chez le premier; il ne me laisse pas le temps de lui demander de ses nouvelles. « Tu vois un homme outré, indigné, me dit-il, croirois-tu que cette petite folle de Blainville que j'accable depuis deux mois de soins et de prévenances, vient de me signifier mon congé? Elle me fait fermer sa porte!... — A toi? pas possible! — Rien de plus vrai, et pour quel motif encore!... — Auroit-elle su que tu as conduit sa cousine au bal de milord\*\*\*?... — Non. — Et prêté ta nouvelle voiture à sa nièce?... — Pas davantage. — Tu as donc blâmé son esprit? — Pas si sot. — Ou critiqué sa toilette? — Pas si fou! Mon grand crime à ses yeux est de n'avoir pu me procurer une loge pour la représentation extraordinaire de ce soir. — En effet, c'est aujourd'hui..... Mais, moi-même, j'oublie qu'il n'y a pas un moment à perdre.... Excuse moi, adieu, adieu....

Je quitte le colonel et je me rends successivement chez trois belles Dames que je croyois encore couchées, mais dont je voulois voir les maris; la première, accoutumée à se lever à midi, avoit déjà six rangées de papillottes, quoiqu'il ne fût que neuf heures, parce que le coiffeur à la mode, retenu pour toute la journée, n'avoit pu lui consacrer que quelques instans; la seconde, pour le moins aussi paresseuse, aidoit sa femme de chambre à monter des collerettes et des falbalas sur lesquels elle me consulta dès qu'elle m'aperçut; la dernière enfin, qui prenoit ordinairement son café en sortant du lit, n'avoit pas encore déjeuné à trois heures, parce qu'elle avoit été constamment occupée à essayer

des robes de toutes les espèces et de toutes les couleurs. La conversation de ces Dames se borna à des monosyllabes : « ce sera charmant ; croyez-vous qu'il y ait beaucoup de diamans ? Verra-t-on des coëffures nouvelles ? Les princes y seront-ils ? » Voilà à peu-près le résumé de tout ce que j'entendis ; du reste point de questions sur la pièce , ni d'observations sur la célèbre actrice qui étoit l'héroïne de la fête. On se contenta d'observer qu'elle se mettoit bien , et que sûrement , pour une occasion aussi importante , elle essaieroit de se surpasser.

Messieurs les maris , presque aussi occupés que leurs femmes , n'avoient pu , à eux trois , me promettre une seule place ; je résolus de me confier au hasard , ou plutôt à ce métal précieux qui ouvre toutes les portes , depuis celle du cachot jusqu'à celle du boudoir ; je revins chez moi faire une toilette soignée , et à cinq heures et demie je me rendis à l'hôtel de M<sup>me</sup>. R\*\*\* , où je croyois trouver une société nombreuse. Je traverse rapidement la cour sans faire attention au suisse qui m'appelle ; j'entre dans la salle à manger ; point de lumières ; point de table dressée. Je dis à un domestique que je rencontre , de m'annoncer. « Madame ne reçoit point , me répond-il ; — Je suis invité à dîner.... — On ne dine point. — Comment ! on ne dine pas ? — Non , Monsieur ; on va à l'Opéra. — Ne pouvoit-on me prévenir ? — Nous en avons reçu l'ordre , mais depuis ce matin les deux femmes de chambre de Madame et les quatre laquais de Monsieur sont sur les dents.... Il a fallu courir après les artistes en cheveux , en modes , en corsets.... »

Je dine à la hâte et j'arrive enfin devant l'Opéra. Où va cette foule ? On ne donne point une fête populaire dans cette enceinte , on n'y distribue point de pièces de monnoie , ni de comestibles ; non , cependant je vois à-peu-près le même monde que lors des représentations gratuites. Attendons un peu. La scène change , les carrosses se succèdent rapidement ; des femmes élégantes se pressent sous le vestibule et entrent avec peine. Muni de mon billet de corridor , j'attends un moment favorable pour me glisser à leur suite ; enfin , un Étranger couvert de rubans et de plaques , descend de sa voiture ; je m'annonce comme faisant partie de l'ambassade , et me voilà dans la salle. On lève le rideau ; mais vainement on demande de l'attention et du silence ; on regarde plus qu'on n'écoute ; pourtant la tragédie s'achève , l'*Ami Clermont* paroît , et moi , fatigué de me tenir sur mes jambes depuis trois heures pour ne voir que la barbe d'*Abufar* et n'entendre que la romance de

Mais, je dispa  
pas en Palestine, n

B E A

voit chez M. Carbon  
Maris, le groupe de  
exécution et dans la  
du Louvre.

est un rare et bel ouv  
mateurs.

artiste vient d'exécuter  
le modèle qui est au  
et bien propre à d

M. Carboneau fa  
en pied, d'Henri IV  
de M. Raggi, jeu  
de l'Institut. Les fr  
comte Dijon.

is prix modestes de M.  
tion, étonnent ceux  
sont accoutumés à  
de des années.

artiste, par son tal  
entière assurément tous  
bonner.

trouve dans ses atelier  
des groupes en pet  
sculpteurs *Marin*, fe

plans de l'église de la  
L'exécution en est c

doient point détermin  
archères. Ils ont été r  
de MM. Fontaine  
prochain les ti  
activité.

Bosio exécute en ce mo  
Ce buste est destiné à  
en fait hommage.

peint, gravé et lith

M<sup>lle</sup>. Mars, je disparois en faisant la réflexion que tous les Juifs ne sont pas en Palestine, ni tous les Arabes dans le désert.

\*\*\*\*

~~~~~  
B E A U X - A R T S .

On voit chez M. Carbonneau, rue du Plâtre-Sainte-Avoie, au Marais, le groupe de Laocoon en bronze, d'une magnifique exécution et dans la proportion du marbre qui étoit au Musée du Louvre.

C'est un rare et bel ouvrage, vraiment, et digne de l'intérêt des amateurs.

L'artiste vient d'exécuter aussi la *Baigneuse* de Julien, d'après le modèle qui est au palais du Luxembourg, charmante figure et bien propre à décorer la salle de bain d'un connoisseur.

Enfin, M. Carbonneau fait les préparatifs de la fonte de la statue en pied, d'Henri IV, pour la ville de Nérac, d'après le modèle de M. Raggi, jeune homme, élève de M. Bosio, membre de l'Institut. Les frais de ce monument sont payés par M. le comte Dijon.

Les prix modestes de M. Carbonneau, et la promptitude d'exécution, étonnent ceux qui, en fait de grandes figures en bronze, sont accoutumés à payer des sommes folles et à attendre des années.

Cet artiste, par son talent, son désintéressement et son zèle mérite assurément tous les éloges que nous nous plaisons à lui donner.

On trouve dans ses ateliers des bustes du Roi, des figures antiques, des groupes en petit et dans le genre gracieux, d'après les sculpteurs *Marin*, feu *Clodion* et *Lemire* père.

~~~~~  
Les plans de l'église de la Madeleine sont depuis long-temps arrêtés. L'exécution en est commencée. Mais les détails d'intérieur n'étoient point déterminés encore. Les dessins viennent d'en être achevés. Ils ont été remis à l'examen d'une commission composée de MM. Fontaine, Percier, Heurtier et Thibault. Au printemps prochain les travaux reprendront avec une nouvelle activité.

~~~~~  
M. Bosio exécute en ce moment le buste du général Charrette. Ce buste est destiné à la ville de Nantes; c'est M. \*\*\* qui lui en fait hommage.

~~~~~  
On a peint, gravé et lithographié le portrait du jeune et

brave colonel Moncey qu'une mort cruelle vient d'enlever à ses amis, à l'armée, à la gloire.

Un artiste connu depuis peu de temps, mais déjà fort distingué, M. David, d'Angers, s'occupe d'en faire le buste en marbre.

LE RÔDEUR.

Un de nos souscripteurs, père d'une fille unique, morte à Paris, le 13 de ce mois, à l'âge de vingt-quatre ans, le quatrième jour de ses couches, desire que dans le journal qui est consacré aux Dames, elles soient invitées à prendre toutes les précautions que l'usage a fait juger nécessaires avant et après les couches.

*Dictionnaire critique et raisonné des Étiquettes de la Cour, des Usages du monde, des Amusemens, des Modes, des Mœurs, etc., des Français, depuis la mort de Louis XIII jusqu'à nos jours; contenant le tableau de la cour, de la société, et de la littérature du dix-huitième siècle: ou l'esprit des étiquettes et des usages anciens, comparés aux modernes. Par M<sup>me</sup>. la Comtesse DE GENLIS. (1)*

SECOND ARTICLE.

Il manque à nos modes un costume pour les vieilles femmes. « Il y avoit autrefois, dit M<sup>me</sup>. de Genlis, le costume de la jeunesse, et ceux de l'âge mûr et de la vieillesse. On quittoit les fleurs avant l'âge de trente-quatre ou trente-cinq ans; on prenoit une coiffé noire à cinquante. On se résignoit à n'être plus jeune; aujourd'hui on ne peut plus s'y résoudre, on se couronne de fleurs à soixante ans. Les vieilles femmes les plus raisonnables veulent bien penser qu'elles doivent seulement s'interdire les roses; comme si toutes les fleurs n'étoient pas l'emblème naturel de la fraîcheur et de l'éclat de la jeunesse. »

BOUQUETS. « Les jeunes femmes, dit M<sup>me</sup>. de Genlis, portoient, il y a trente ou trente-cinq ans, des bouquets énormes; cette mode s'étendit jusqu'aux hommes; qui la gardèrent assez long-temps. Ensuite elle passa à leurs cochers. Les hommes de ce temps prirent des femmes plusieurs modes, les manchons, les larges bagues et les anneaux d'oreilles. »

(1) Deux volumes in-8°. , l'un de 409, l'autre de 402 pages: prix: 12 francs, et port franc, 14 francs 50 centimes; à Paris, chez Mongie l'Ainé, libraire, boulevard Poissonnière, n°. 18.



**CHEVEUX.** Notre siècle, dit M<sup>me</sup> de Genlis, est si sentimental, qu'il n'y en a certainement jamais eu où l'on ait fait tant de bracelets, de bagues, de chiffres, de chaînes de cheveux. On a vu des femmes porter des perruques et des ceintures des cheveux de leurs amans.»

Les beaux cheveux étoient autrefois plus communs en France qu'ils ne le sont aujourd'hui. M<sup>me</sup> de Genlis cite ceux de M<sup>me</sup> de Clugny, belle-sœur de l'intendant de Bordeaux; « elle étoit d'une taille moyenne, ses cheveux d'un beau blond foncé, fins comme de la soie et d'une épaisseur extrême, passoient d'un pied et demi la queue de sa robe lorsqu'ils étoient déployés.»

**MOUCHES.** Les boîtes à mouches fournissent à M<sup>me</sup> de Genlis l'occasion de rapporter une anecdote curieuse. M. le maréchal d'Étrées reçut, étant à l'armée, une lettre de M<sup>me</sup> de Pompadour, qui lui conseilloit un plan de campagne; et, pour désigner les lieux où elle proposoit de se porter successivement, elle les avoit marqués avec des mouches collées sur le papier à vignettes de sa lettre. Le maréchal se dispensa de suivre ce plan de campagne; mais il ne put s'empêcher de le montrer, et par conséquent de s'en moquer. Ce qui fut cause de la haine que M<sup>me</sup> de Pompadour conçut contre lui, et qu'elle garda jusqu'à sa mort.»

**BAINS.** « Quand le tems pèse, dit M<sup>me</sup> de Genlis, et qu'on n'en sait que faire, il est agréable de se mettre tous les matins, pendant deux heures, dans une situation où l'oisiveté est indispensable. Se constituer *cul de jatte* une partie de la matinée, passer l'autre à sa toilette pour aller ensuite faire une douzaine d'ennuyeuses visites, et terminer sa journée en s'enfermant quatre heures dans une petite loge, ou dans un salon avec deux cents personnes; tel est le genre de vie d'une prodigieuse quantité de femmes.»

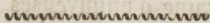
**ROMANS.** M<sup>me</sup> de Genlis qui a beaucoup écrit de romans, convient que la lecture des meilleurs romans a toujours quelques inconvéniens pour les femmes; tant qu'elles sont dans la première jeunesse.

**ALBUM.** Elle trouve aussi que les livres de souvenirs (*Album*) ne sont pas sans quelque inconvénient pour les jeunes personnes. « Il est, au vrai, dit-elle, très-ridicule d'acheter un livre blanc pour le faire remplir de complimens et d'éloges, et de s'accoutumer ainsi à la flatterie dès l'âge le plus tendre. Quand on demande à quelqu'un d'écrire quelques lignes dans son livre de souvenirs, on est bien sûr

qu'on va recueillir une louange , ce qui rend ces recueils de la fadeur la plus insipide. Je trouve donc que les jeunes personnes et même celles qui sont mariées , doivent transformer ces recueils adulateurs en souvenirs moraux ou religieux , interdire toute espèce de louange , et demander seulement des sentences ou des vers de ce genre. Nos ancêtres avoient des *livres de souvenirs* bien supérieurs aux modernes ; c'étoient des registres de familles , dans lesquels les pères et les grand-pères consignoient la naissance de leurs enfans , en ajoutant à cette inscription quelque sentence pieuse , ou l'expression de leurs vœux pour le bonheur futur de ces enfans. »

OUVRAGES DES MAINS. « Il vaut infiniment mieux , dit M<sup>me</sup>. de Genlis , faire parfaitement de la dentelle , une chemise , une robe et une belle broderie , que de chanter une romance , ou de jouer médiocrement sur le piano , d'insipides variations. . . . Les jeunes personnes sont beaucoup plus adroites que leurs grand'mères. Toutes celles qui n'ont pas la manie des talens médiocres sont véritablement d'excellentes ouvrières , et font en outre une infinité de petits ouvrages d'agrément. »

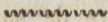
DEMOISELLES DE COMPAGNIE. M<sup>me</sup>. de Genlis regrette qu'on les ait supprimées. « C'étoit , dit-elle , une ressource honorable pour les jeunes personnes bien élevées qui n'avoient point de fortune. . . . Les femmes qui vivoient dans leurs terres avoient des demoiselles de compagnie , pour avoir véritablement une *compagnie* dans la solitude d'un château ; on les avoit à Paris par décence ; avec de bonnes mœurs on desire des témoins de ses actions. »



#### M O D E S.

Naguère on ne voyoit que du rose et du blanc dans les magasins de modes ; aujourd'hui , il y a , outre ces deux couleurs , du lilas , du jaune et du vert. Les liserés n'étoient pas communs ; presque tous les chapeaux nouveaux en sont ornés.

Les diamans se montent aujourd'hui en guirlandes avec tant de délicatesse , et les coiffeurs savent si bien les poser , qu'il semble impossible de rien imaginer de plus riche et de meilleur goût qu'une bonne partie des coëffures qui ont été exécutées pour la représentation au bénéfice de M<sup>lle</sup>. Mars. Notre gravure 1717 donnera l'idée d'une de ces coëffures.



A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1714.

Costume



à la page 1714 de jans. Robe

nge, ce qui real  
Je trouve donc  
i sont mariées,  
s en souvenirs  
èce de louange,  
les vers de ce genre  
souvenirs bien  
tres de familles,  
consignoient la  
cette inscription  
de leurs vœux pour

Il vaut infiniment  
ment de la dentelle  
broderie, que de  
crement sur le  
unes personnes sont  
mères. Toutes ces  
eres sont véritable  
outre une infinité

IE. M<sup>me</sup>. de Grail  
'étoit, dit-elle, me  
mes bien élevés qui  
unes qui vivoient  
de compagnie, pour  
la solitude d'un  
avec de bonnes m  
s. »

E S.  
u rose et de blanc  
il y a, outre ces  
u vert. Les lisets  
chapeaux nouvea

l'hui en guirlandes  
vent si bien les  
de plus riche et  
lures qui ont été  
de M<sup>me</sup>. Mars. Ne  
ces coëffures.

a Gravure 1714

1818.

Costume Parisien

(1714.)



Robe de Crêpe garni de jais. Robe de Crêpe garnie de crevés de satin bordé de jais.

## JOURNAL

DES

*Le Journal paroît, avec une  
planche, avec deux Gravures,  
par semaine, et 36 fr. pour un an. 50*

*En 1802, a été commencé  
les Amélie et de Voitures; il e  
1803, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abc*

P

L'Ami Clermont, si mal  
les amis au Théâtre-Françai  
La Carte à payer s'est ég  
on a fait dire que les auteur  
La Ceinture Magique a c  
sur Bois: on l'avoit parié  
Le Petit Chaperon Rouge  
en métamorphoses, mais le  
ces. Il fait au Théâtre St  
moins que celui-ci. M<sup>lle</sup>. Je  
de, (Simplette). Lorsque  
ce seigneur Alidor c  
elle lui répond: « Il  
public a applaudi à trois  
L'Orphelin Soldat, (ai  
lui succéder à la Gaité)  
des situations dramatiq

---



---

# JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.




---

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

---

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures; il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

---

P A R I S.

Ce 4 Mars 1818.

*L'Ami Clermont*, si mal traité à l'Opéra, n'a trouvé que des amis au Théâtre-Français.

*La Carte à payer* s'est également relevée aux Variétés; ce qui a fait dire que les auteurs n'avoient pas perdu *la carte*.

*La Ceinture Magique* a eu, à Feydeau, le sort de *la Nuit aux Bois*: on l'avoit parié d'avance.

*Le Petit Chaperon Rouge* est fort agréable en décorations et en métamorphoses, mais le sujet a trop peu d'intérêt pour trois actes. Il faut au Théâtre St.-Martin des ouvrages plus substantiels que celui-ci. M<sup>lle</sup>. Jenny-Vertpré fait valoir le principal rôle, (*Simplette*). Lorsque son amant lui dit qu'il a fait accroire au seigneur Alidor qu'elle étoit laide, mais fidelle et sage, elle lui répond: « Il ne falloit pas mentir, monsieur. » Le public a applaudi à trois reprises cette naïveté.....

*L'Orphelin Soldat*, (ainsi que *le Garçon sans Souci*, qui doit lui succéder à la Gaité), est un enfant de l'Amour. Placé dans des situations dramatiques, on espère que le public l'adoptera.

✱

M<sup>lle</sup>. M A R S.

Ayez du talent, de la beauté, de la grâce, de la réputation; attirez la foule sur vos pas, faites fortune, arrivez en équipage, brillez sur la scène du monde ou sur le théâtre, et avec cela, s'il est possible, n'excitez ni le dépit ni la haine, n'ayez ni envieux ni ennemis....

Le problème est encore à résoudre.

M<sup>lle</sup> Mars cadette, l'aimable actrice qui remplit avec un double bonheur les rôles d'*ingénue* et de *coquette*, à la Comédie Française, a donné, il y a peu de jours, dans la salle de l'Opéra, une représentation à son bénéfice. L'affluence étoit considérable; les places étoient triplées et même quadruplées; la recette a été très-forte, et peut-être que, net, elle a pu produire de mille à douze cents louis.

Tous les journaux en ont parlé; tout Paris en a retenti. Il y a eu peu d'éloges et beaucoup de plaintes. On a fait des plaisanteries de toute espèce, peu de bonnes, beaucoup de mauvaises. L'esprit des Parisiens n'a pas été galant cette fois, et la récolte faite par l'artiste a été payée un peu cher. N'importe, je crois qu'elle s'en console; elle peut acheter pour ce printemps une petite terre de plus, et cela fait passer par-dessus bien des contrariétés.

Quelqu'un faisoit le compte suivant: 20,000 fr. de *part* à la Comédie; 60,000 fr. rapportés du voyage dans les départemens; 30,000 fr., à-peu-près, la dernière représentation; 15,000 fr. de rentes et 5000 fr. de gratifications; c'étoit pour l'année un total de 130,000 fr. Nous ignorons jusqu'à quel point ces calculs sont justes. Mais enfin c'est un agréable commerce, et cela prouve en faveur de l'amour des Français pour les jolies femmes et pour les beaux-arts.

Il n'y a pas d'argent plus gaîment et plus légitimement gagné. Tout est dû à l'adresse, à l'esprit, à la finesse, au doux son de la voix, aux charmes de la personne. Tous ceux qui ont du tact, du goût, de la sensibilité, de la délicatesse, veulent voir l'actrice qui les satisfait de tout point, et qui ne sera sans doute un jour que difficilement remplacée.

Si c'est un engouement, il est bien justifié. Il appartenoit au Journal des Dames de traiter avec quelques égards une femme qui fait les beaux jours de la scène française, et qu'au moment de son triomphe on a un peu maltraitée. C'est notre métier de

entre les belles qu'on  
et en conscience; sau  
petites, quelques ve  
tout leur sourit, et  
des, de les avertir qu'e  
elles!

M<sup>lle</sup> Coster, née Vall  
à Paris, le 26 févri  
de l'âge de 18 ans,  
de ses tableaux  
manufacture des Gobelins.

On trouve dans les L  
un passage si rem  
le faire lire à toutes l  
femmes qui, pourvu q  
être malfaisantes, e  
soit avoir toutes l  
amour est le dernier ma  
ne s'en suit pas que  
action héroïque, et je  
malheureuse ni deshe  
louer une personne  
ou qu'elle a évité un  
se tuent; mais  
qui ne se tuent pas  
être chaste, se glorifie  
sans laquelle elle n  
demeure que pour  
l'oubli de sa mémoire

Vivement affecté de l  
l'âge de 22 ans, et d  
Norie (de la Vendé  
patrone des mélodist  
Martyrs des Catacon  
Gregoire de Tours lui  
épisodes sont de sa c  
ombes, il a imité Pir

défendre les belles qu'on attaque ; nous les remplissons avec joie et en conscience ; sauf à leur donner de tems à autre quelques petites, quelques vertes leçons, quand tout les flatte, quand tout leur sourit, et qu'il nous semble utile, pour elles-mêmes, de les avertir qu'elles sont vulnérables et qu'elles sont mortelles !

## LE CONTRÔLEUR.

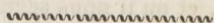
M.<sup>me</sup> Coster, née Vallayer, célèbre peintre de fleurs, est morte à Paris, le 26 février, dans un âge très-avancé. Elle fut reçue, dès l'âge de 18 ans, membre de l'Académie de peinture. Plusieurs de ses tableaux ont été exécutés en tapisserie, à la manufacture des Gobelins.

On trouve dans les Lettres de Balzac, auteur tout-à-fait oublié, un passage si remarquable sur les femmes, qu'on devroit le faire lire à toutes les jeunes personnes. « Il y a, dit-il, des femmes qui, pourvu qu'elles soient chastes, pensent avoir droit d'être malfaisantes, et qui croient que de n'avoir pas un vice ce soit avoir toutes les vertus. J'avoue que la perte de l'honneur est le dernier malheur qui puisse arriver à une femme ; mais il ne s'en suit pas que de l'avoir conservé ce soit avoir fait une action héroïque, et je ne l'admire pas pour ne vouloir pas être malheureuse ni deshonorée. Je n'ai pas oui dire qu'on doive louer une personne de ce qu'elle n'est pas tombée dans le feu, ou qu'elle a évité un précipice. On condamne la mémoire de ceux qui se tuent ; mais on ne décerne point de récompense à ceux qui ne se tuent pas. Et ainsi une femme qui se glorifie d'être chaste, se glorifie de n'être pas morte, et d'avoir une qualité sans laquelle elle n'a plus de rang dans le monde, où elle ne demeure que pour assister au supplice de son nom et voir l'infamie de sa mémoire. »

Vivement affecté de la perte d'une de ses filles, morte à l'âge de 22 ans, et dont le prénom étoit *Cécile*, M. de la Serrie (de la Vendée) a consulté les légendaires sur cette patronne des mélodistes. De là, *Cécile et Valérius*, ou *les Martyrs des Catacombes de Rome*.

Grégoire de Tours lui a fourni les faits principaux ; mais les épisodes sont de sa création ; et, pour décrire les *Catacombes*, il a imité Piranesi, Hamilton et Robert.

Quatre gravures, exécutées par l'auteur et sur ses dessins, ornent ce volume, qui sort des presses de M. Didot le jeune, imprimeur de l'Ecole de Médecine.



*Dictionnaire critique et raisonné des Étiquettes de la Cour, des Usages du monde, des Amusemens, des Modes, des Mœurs, etc., des Français, depuis la mort de Louis XIII jusqu'à nos jours; contenant le tableau de la cour, de la société, et de la littérature du dix-huitième siècle : ou l'esprit des étiquettes et des usages anciens, comparés aux modernes. Par M<sup>me</sup>. la Comtesse DE GENLIS. (1)*

TROISIÈME ARTICLE.

**BALS MASQUÉS.** M<sup>me</sup> de Genlis trouve que de tous les amusemens du grand monde, le bal masqué est le moins noble, le moins décent et le plus dangereux.

**WALSE.** La walse est aussi l'objet de la censure de M<sup>me</sup> de Genlis. « Une jeune personne, dit-elle, légèrement drapée, se jetant dans les bras d'un jeune homme qui la presse contre son sein, et qui l'entraîne avec elle avec une telle impétuosité, que bientôt elle éprouve un violent battement de cœur, et qu'éperdue, la tête lui tourne ! .... voilà ce que c'est qu'une walse ! .... Les vieilles femmes trouvent cette espèce d'*allégorie* fort étrange ; elles disent que les *périgourdines*, à la mode de leur tems, étoient plus décentes et beaucoup plus gaies.... Mais on sait que les vieilles femmes sont frondeuses et malignes, et qu'aujourd'hui la jeunesse est si parfaitement innocente, qu'elle n'entend finesse à rien. »

**BALS PARÉS.** « On appeloit bals parés, dans le dernier siècle, dit M<sup>me</sup> de Genlis, ceux qui se donnoient à la cour dans les occasions solennelles ; il y en avoit très-rarement, et l'étiquette les rendoit plus magnifiques qu'agréables. Les dames de la cour n'y dansoient qu'en grands habits, avec d'énormes paniers ; des corps dont les épaulettes, découvrant les épaules, permettoient à peine de lever les bras ; des chaussures étroites et pointues, portées sur de hauts talons ; des bas de robes d'une longueur immense, un habit d'une épaisse et riche étoffe brodée d'or ; une coëffure d'une prodigieuse élévation et sur-

(1) Deux volumes in-8°. , l'un de 409, l'autre de 402 pages : prix : 12 francs, et port franc, 14 francs 50 centimes ; à Paris, chez Mongie l'aîné, libraire, boulevard Poissonnière, n°. 18.

de pierreries ; de  
aux oreilles com  
difficile de danser le  
à grands paremens  
les cheveux ab  
de la cour, les  
comme les rol  
prêts paniers ; ils avo  
flottantes et des que  
BALS D'ENFANS. Ava  
à cinq heures et  
de Genlis, on  
mariées, qui,  
ne venoient pas encore.  
sont invitées aux  
les bruns n'en vont pas n  
les maîtres? Tant de mèr  
toute bonne éducat  
CALAPERON. « On app  
ère, ou une belle-mère  
neur dans le monde, au  
elle mariée, qui n'alloit  
sire des visites sans son  
le maintien d'une jeune  
que pour répondre ; du r  
servoit, elle apprenoit les  
sur son Mentor, qui, ap  
légis, si elle en avoit be  
c'est ainsi qu'on devenoit  
les autres.... Lorsqu'on a  
dans le monde ; mais bo  
voient volontairement ce  
TON DES HOMMES ?  
compagnie, jadis, les fen  
les hommes av  
prescrits pour les princ  
général qu'à la tierce per  
en devant elles ; et mêm  
leurs frères, etc.  
ence, désigné ces perso  
dans les gens bien élevé  
la figure..... Lorsqu'on a  
toujours avec un son de



chargée de pierreries; de lourdes girandoles de diamans suspendues aux oreilles complettoient ce costume, avec lequel il étoit difficile de danser lestement. Les hommes portoient des habits à grands paremens, brodés sur toutes les tailles, une écharpe, les cheveux abattus et en longues tresses. Aux bals ordinaires de la cour, les femmes étoient en *dominos* à plis par derrière, comme les robes de ville. Ces dominos étoient sur de petits paniers; ils avoient des amadis, de très-longues manches flottantes et des queues, mais petites. »

**BALS D'ENFANS.** Avant la révolution, ces bals commençoient à cinq heures et finissoient à dix; « outre les enfans, dit M<sup>me</sup>. de Genlis, on y invitoit les jeunes personnes nouvellement mariées, qui, n'allant pas seules dans le monde, ne veilloient pas encore. Aujourd'hui, les jeunes personnes non mariées sont invitées aux bals de nuit; le lendemain, l'étude et les leçons n'en vont pas mieux; mais qu'importe puisqu'on paie des maîtres? Tant de mères sont persuadées que c'est à quoi se réduit toute bonne éducation! »

**CHAPERON.** « On appelloit ainsi, dit M<sup>me</sup>. de Genlis, une mère, ou une belle-mère; ou une parente qui se chargeoit de mener dans le monde, au moins pendant deux ans, une nouvelle mariée, qui n'alloit jamais à la cour, aux spectacles, ou faire des visites sans son chaperon. Dans les visites, elle avoit le maintien d'une jeune personne non mariée, elle ne parloit que pour répondre; du reste, elle écoutoit en silence, elle observoit, elle apprenoit les usages du monde en les voyant suivre par son Mentor, qui, après chaque visite, lui faisoit quelques leçons, si elle en avoit besoin, ou répondoit à ses questions; et c'est ainsi qu'on devenoit aimable, en profitant de l'expérience des autres.... Lorsqu'on avoit un enfant, on pouvoit aller seule dans le monde; mais beaucoup de jeunes personnes prolongeoient volontairement cette espèce d'apprentissage. »

**TON DES HOMMES AVEC LES FEMMES.** « Dans la bonne compagnie, jadis, les femmes, dit M<sup>me</sup>. de Genlis, étoient traitées par les hommes avec presque tous les usages respectueux prescrits pour les princesses du sang; ils ne leur parloient en général qu'à la tierce personne; ils ne se tutoyoient jamais entre eux devant elles; et même, quelque liés qu'ils fussent avec leurs maris, leurs frères, etc., ils n'auroient jamais, en leur présence, désigné ces personnes par leurs noms tout court. Jamais alors les gens bien élevés ne louoient en face une femme sur sa figure..... Lorsqu'on adressoit la parole aux femmes, c'étoit toujours avec un son de voix moins élevé que celui qu'on avoit

)  
r l'auteur et sur les  
es presses de M.  
e Médecine.

Étiquettes de la  
usemens, des M  
epuis la mort de  
le tableau de la cour  
du dix-huitième siècle  
ages anciens, comme  
sse DE GENLIS (1)

ARTICLE.  
trouve que de tous  
asqué est le moins

et de la censure de  
it-elle, légèrement  
omme qui la presse  
avec une telle imp  
ent battement de m  
voilà ce que c'est  
vent cette espèce de  
érigourdines, à la m  
beaucoup plus gues  
frondeuses et malp  
âtement innocente,

ls parés, dans le  
qui se donnoient à  
en avoit très-rare  
es qu'agréables les  
ls habits, avec des  
s, découvrant les  
is; des chaussettes  
alons; des bas de  
une épaisse et r  
digieuse élevée

L'autre de ses pages  
imes; à Paris, dans  
n<sup>o</sup>. 18.

avec les hommes. Cette nuance de respect avoit une grâce qui ne peut se décrire. »

JEUNESSE. « La jeunesse, dit M<sup>me</sup>. de Genlis, est de tous les âges celui où l'on peut être le plus aimable, ou le plus complètement insupportable et ridicule. Je lis dans les Mémoires de Sully, que ce grand homme, dans sa vieillesse, étant retiré dans son château, y rassembloit autour de lui sa nombreuse famille, et que ses petits-enfans et ses enfans, âgés de plus de quarante ans, ne s'asseyoient jamais, en sa présence, dans des fauteuils. Je lis dans les Lettres de M<sup>me</sup>. de Sévigné, que le fils de M<sup>me</sup>. de Grignan, revenant de l'armée après s'y être distingué de la manière la plus brillante, écrivoit à sa mère une lettre qui finissoit ainsi : « Quel sera mon bonheur de me trouver à vos pieds, de baiser votre main, et d'oser aspirer à votre joue?..... » Qu'ils sont touchans pour une mère, ces nobles sentimens si délicatement exprimés, et que la seule maternité peut inspirer ! Il n'est fait que pour elle, il ne peut s'adresser qu'à elle, ce langage de si bon goût, qui exprime à la fois la plus tendre affection et le plus profond respect ! Quelle admirable civilisation que celle qui contribue, par ce genre de grâce et d'élégance, à exalter, à perfectionner ainsi les sentimens les plus purs et les plus sacrés ! Les pères et les mères n'ont-ils rien perdu de leurs droits, lorsqu'ils ont permis à leurs enfans de substituer à ce langage de la piété filiale, celui d'une amitié vulgaire, et enfin celui d'une révoltante égalité ? Aujourd'hui on termine une lettre à sa mère en disant : *Adieu, mon amie, je t'embrasse*. J'avoue, que dans ce genre, j'aimerais toujours mieux la manière d'écrire de M. de Grignan. »

VIEILLESSE. « On ne conçoit pas, dit M<sup>me</sup>. de Genlis, comment un vieillard peut se livrer à l'humeur, à la colère, à l'ambition, et se rendre insupportable à tout ce qui l'entoure. Prêt à tout quitter, à quoi lui serviront ces honneurs qu'il sollicite, cet argent qu'il amasse, toutes ces superfluités de luxe qu'il accumule autour de lui ? Il n'a plus que le tems de donner et de pardonner. Quel est l'homme qui, au moment de s'expatrier pour toujours, voudroit employer les instans qui lui restent jusqu'à son départ, à gronder, à bouder, à maltraiter ses proches et ses amis dont il va se séparer sans retour ? »

LE SOUHAIT D'UN PHILOSOPHE.

*Imitation d'une épigramme de l'anthologie grecque.*

La Parque ne peut avoir tort,  
Quand sa quenouille est dégarnie.

Mais alors trop heu  
Tout couvert de bai  
Le soir, ferr  
Et passe, ex  
Du sommeil  
Au triste ré

LES CON

Ce ne seroit pas assez  
briser toutes les contrad  
dans nos mœurs et t  
je parlerai que de celle  
qui, par conséquent, m  
une de ces feuilles légè  
peuple le plus galant  
à puisir d'obéir à une  
comme on en a vu plusi  
à observer qu'à délau  
venaient partager avec n  
carpes qu'elles ont mérit  
ens talens.

Si l'usage et notre égoï  
les places importantes d  
mais que la loi ne leur  
nécessaires à leur existen  
leur enlève presque touj  
surt par le tems, exerce  
lorsque la révolution les  
de ceux qui étoient déve  
innovations se sont faite  
cesses. On se garde b  
villages, dans les atelier  
traduction inexplicable,  
de l'Opéra qui donnent  
sais de demoiselles ; c'es  
cherche le soin de leur ap  
poreuses ; la plupart d  
qui leur enseigne le des  
Cette contradiction n  
général si sages et si n  
la même circonspection

Mais alors trop heureux , qui , sans prévoir son sort ,  
 Tout couvert de baisers d'une bouche chérie ,  
 Le soir , ferme l'œil et s'endort ;  
 Et passe , exempt de maladie ,  
 Du sommeil charmant de la vie ,  
 Au triste réveil de la mort.

\*\*\*

LES CONTRADICTIONS.

Ce ne seroit pas assez d'un énorme in-folio si l'on vouloit retracer toutes les contradictions qui existent dans notre éducation, dans nos mœurs et nos usages. Comme ami du beau sexe, je ne parlerai que de celles qui lui portent le plus de préjudice, et qui, par conséquent, m'ont le plus frappé. La politique étant bannie de ces feuilles légères, je ne demanderai point pourquoi le peuple le plus galant de la terre a renoncé volontairement au plaisir d'obéir à une Reine belle, spirituelle et éclairée comme on en a vu plusieurs chez les autres nations; mais je ferai observer qu'à défaut de couronnes royales, les femmes devroient partager avec nous les couronnes civiques et académiques qu'elles ont méritées plus d'une fois par leurs vertus et leurs talens.

Si l'usage et notre égoïsme s'opposent à ce qu'elles occupent des places importantes dans l'administration, qui empêche du moins que la loi ne leur réserve exclusivement des professions nécessaires à leur existence, et que la concurrence des hommes leur enlève presque toujours? Ceux-ci, forts d'un abus consacré par le tems, exerçoient déjà la plupart des états lucratifs, lorsque la révolution les a mis en possession du petit nombre de ceux qui étoient dévolus aux femmes. Presque toutes ces innovations se sont faites aux dépens de la morale et des bien-séances. On se garde bien d'introduire des femmes dans les collèges, dans les ateliers, dans les casernes, et, par une contradiction inexplicable, ce sont presque toujours des acteurs de l'Opéra qui donnent des leçons de danse dans les pensionnats de demoiselles; c'est à un élève du Conservatoire que l'on confie le soin de leur apprendre des intonations tendres et languoureuses; la plupart du tems, c'est encore un jeune homme qui leur enseigne le dessin.

Cette contradiction n'est pas la seule; nos belles dames, en général si sages et si modestes dans la société, usent-elles de la même circonspection dans leur intérieur? N'est-ce pas le

plus souvent un homme qui élève l'édifice de leur coëffure, un autre qui fabrique leurs corssts, et qui emprisonne leurs jolis pieds? Les femmes sont au moins aussi habiles pour toutes ces professions que les hommes; il seroit donc juste et décent de les leur restituer.

L'équité a fait conférer aux femmes certaines places de comptabilité dans la loterie, le timbre, etc. etc., elles s'en acquittent avec zèle et intelligence; mais nulle part on n'a fait autant pour elles que dans les théâtres, où elles exercent le rôle brillant de jeunes amoureuses, l'emploi paisible de figurantes et les modestes fonctions d'ouvreuses de loges. Pourquoi ne les admet-troit-on pas aussi dans l'orchestre? Faut-il absolument un talent masculin pour jouer du piano, de la harpe, pour manier les cimbales, le léger tambourin et même le lugubre tam-tam?

Je me résume; nous donnons des talens aux femmes et nous ne voulons point qu'elles s'en servent, sous peine d'être taxées de pédanterie ou d'amour-propre. Nous cherchons à leur inspirer des vertus, et souvent nous les accusons de pruderie. Nous les dédaignons si elles ne sont gaies, folâtres et bien mises, et nous leur refusons d'honorables moyens d'existence; nous les adorons et nous les rendons malheureuses. Si ce ne sont pas là des contradictions, je ne m'y connois pas.

\* \* \* \* \*

~~~~~

M O D E S.

En place de satin, c'est de gros de Naples ou du crêpe que les modistes emploient maintenant. Le crêpe est ordinairement citron; et le gros de Naples, lilas, vert ou serin. Outre les chapeaux de gros de Naples, il y a quelques capotes de cette même étoffe. Chapeaux et capotes sont ornés de fleurs de la saison, c'est-à-dire, de lilas blanc ou lilas, et de jacinthes blanches ou couleur de rose. Pour les soirées, on fait encore des cornettes de tulle, sur lesquelles on met des plumes. Ce qui différencie les coëffures en cheveux des femmes qui donnent l'impulsion à la mode, au lieu de la suivre, ce sont, au-dessous des tempes, de gros tirebouchons, comme il y en avoit dans les coëffures à la Ninon.

~~~~~

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1715.

~~~~~

Le 10, paroîtront les Gravures de *Meubles* 459 et 460.

(1718.)



*Redingote à la Polonoise. Pantalon à l'Anglaise.*

l'édifice de leur cœur  
 qui emprisonne les  
 aussi habiles pour  
 it donc juste et légitime  
  
 s certaines places de  
 . etc. , elles s'en occupent  
 part on n'a fait autre chose  
 exercent le rôle habituel  
 de figurantes et les  
 . Pourquoi ne les  
 aut-il absolument pas  
 a harpe, pour rendre  
 le lugubre tam-tam  
 talens aux femmes et  
 t, sous peine d'être  
 nous cherchons à leur  
 les accusons de pro  
 nt gaies, folâtres et  
 bles moyens d'émanciper  
 s malheureuses. Si  
 n'y connois pas.

Naples ou du crépe  
 crépe est ordinaire  
 vert ou serin. On  
 quelques capotes de  
 ornés de fleurs de  
 a lilas, et de jacinthe  
 soirées, on fait un  
 met des plumes. Les  
 s femmes qui don  
 suivre, ce sont  
 is, comme il y en a

vure 1715.  
 bles 459 et 460

JOURNAL

DES

Journal paroit, avec une  
Planche, avec deux Gravures  
en bois, et 36 fr. pour un an. 5c

Le 1802, a été commenc  
le Journal des Voitures; il  
se vend, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'ab

C A C H

On ne lit point le docte  
Journal; cependant son systè  
de notation que j'en ai fait  
est très-avis ce célèbre étrang  
à savoir; après m'avoir t  
l'écrit, il n'hésita po  
à se rassembler, compos  
ses amis, que j'avois la bo  
je trouvois dans cette assertio  
le témoignage de ma cons  
ce professeur celui de l  
de ma modestie et de ma simp  
d'un air qui sembloit  
s'empêcher, c'est que je ne su  
s'arrêterois. » Cependant,  
je n'osai de tâter la tête d'un  
qui avoit point accompagn  
de la même protubérance  
de mystère pour la famille

---



---

# JOURNAL DES DAMES

ET

## DES MODES.

---

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures; il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. paran. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

---

### C A C H E T A V I E.

On ne lit point le docteur Gall et l'on ne parle plus guères de lui; cependant son système a du bon, s'il faut en juger par l'application que j'en ai faite sur moi-même. La première fois que je vis ce célèbre étranger, je conçus une idée médiocre de son savoir; après m'avoir tâté rapidement le front, les tempes et l'occiput, il n'hésita point à prononcer devant une nombreuse assemblée, composée à la vérité de mes parens et de mes amis, que j'avois la bosse de la vanité. Rien ne me paroisoit vrai dans cette assertion, et si je n'avois pas eu pour moi le témoignage de ma conscience, j'aurois invoqué contre le savant professeur celui de la compagnie. Elle auroit protesté de ma modestie et de ma simplicité. Je me contentai de le regarder d'un air qui sembloit dire: « La preuve que vous vous trompez, c'est que je ne suis point offensé de votre jugement discourtois. » Cependant, en rentrant à la maison, je m'empressai de tâter la tête d'une de mes sœurs, qui pour cause, ne nous avoit point accompagné, et je vis avec surprise qu'elle avoit la même protubérance que moi. Sa vanité n'étoit point un mystère pour la famille, ni même pour les étrangers; cela



me donna à penser ; je réfléchis bien davantage lorsqu'après avoir reçu les complimens d'usage pour quelques mauvais couplets de fête qui m'avoient été demandés, je sentis tout-à-coup naître en moi un desir immodéré de célébrité ; j'hésitai à me lancer dans la carrière littéraire, mais ma destinée, ou si l'on veut, ma bosse l'emporta. Je brochai des bouts rimés aussi rocailleux que ceux de M. L\*\*\*, des mélodrames aussi ennuyeux que *Zuma*, des vaudevilles aussi insignifiants qu'*Alfred*, que *l'Homme Vert* et tant d'autres ; je crus avoir fait merveille, mais le public prit soin de me détromper. Je fus critiqué, baffoué et sifflé. Ma vanité fut blessée, mais ne fit que s'accroître. En vain la raison me crioit : « Pour être heureux, cache ta vie. » Mon amour-propre ripostoit par ces mots : « Point de bonheur sans la gloire, ou du moins sans la célébrité. » Afin d'en acquérir beaucoup et promptement, je me fis publiciste. Le métier est bon et assez facile ; j'eus d'abord quelques succès parce que je me contentai de parler des hommes, mais lorsque j'en vins à discuter les choses, je ne passai plus que pour un sot, un ignorant et un présomptueux. Après avoir soutenu quelques mauvaises causes avec une logique sans nerf, un style sans sel et des plaisanteries sans goût, je fus obligé de jeter ma plume au vent. Je m'en consolai en songeant que la carrière des beaux-arts m'étoit ouverte. C'est par-là, me disois-je, que j'aurois dû commencer. Je ne connoissois pas ma vocation en cultivant les lettres. J'ai le génie trop vif et trop vaste pour composer méthodiquement ; on accuse ma prose d'être boursofflée et mes vers d'être plats. Quel blasphème ! Mais pouvoit-il en être autrement ? Je n'étois lu que par des gens systématiques ou envieux ! En me vouant au culte des beaux-arts, je n'aurai pas le même danger à redouter. Je serai jugé par la masse du public ; quelle différence entre un pauvre auteur disséqué par vingt abonnés d'un cabinet de lecture et un peintre célèbre dont les ouvrages font l'ornement du Musée ! Allons, courage, prenons nos pinceaux ! Je compose rapidement un bon nombre de tableaux de genre, de fleurs et d'histoire, car, Dieu merci, j'excelle par la quantité si ce n'est par la qualité, et je brigue l'honneur de l'exposition. Tout est refusé ; quel coup de foudre ! Heureusement je me rappelle que j'ai fait jadis le portrait d'une demoiselle qui est devenue la femme d'un cousin d'un des chefs de l'établissement ; je le présente, et le bienheureux portrait sert de passe-partout à celui de mes tableaux que je croyois le meilleur. Je triomphe, mais hélas ! que ma gloire est de peu de durée ! L'ouverture

salon à lieu, et mon  
reges dramatiques, il e  
de vanité ordinaire n  
mais ma bosse avoi  
que jamais tourment  
leçon ; je me livrai  
la plus recherchée,  
intolérable sans pouv  
C\*\*\*. Je jouai un jeu  
égaler les P\*\*\* et l  
pas d'autre moyen  
J'espérois qu'un  
coup d'épée donné  
de renommée et quelq  
jusqu'à présent en e  
à consoler ainsi que  
j'engraisse à vue d  
Si tu veux être heureux

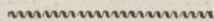
Tréneuil est mort, et le  
culte au milieu de  
tendre et pieuse, l  
Un mot abattoit se  
l'ai vu dans ses derni  
si prochaine. Il se le  
regards étoient animé  
Il le croyoit aussi,  
poétiques travaux. Il p  
comparoit la vigueur d  
Jamais homme  
suprès des femmes.  
la plus pure galanterie.  
meil il me répéta des vi  
à la fontaine de Vau  
Il consacra dans ses  
trône. Il avoit surtoi  
ses sentimens étoie  
à notre dernière entrevu



du salon a lieu, et mon chef-d'œuvre éprouve le sort de mes ouvrages dramatiques, il est condamné tout d'une voix !... Une dose de vanité ordinaire n'auroit pu tenir contre ces échecs répétés ; mais ma bosse avoit grossi avec le temps, je me sentois plus que jamais tourmenté du desir de briller, n'importe de quelle façon ; je me livrai à toutes les extravagances de la toilette la plus recherchée, à tous les ridicules de la fatuité la plus intolérable sans pouvoir partager la réputation des G\*\*\* et des C\*\*\*. Je jouai un jeu effrayant, mais en cela, je ne pus encore égaler les P\*\*\* et les K\*\*\*. Enfin, de guerre lassé, ne voyant pas d'autre moyen pour faire parler de moi, je devins spadassin. J'espérois qu'une affaire ménagée de temps en temps, qu'un coup d'épée donné ou reçu à propos, me vaudroient un peu de renommée et quelques articles de journaux. Tout s'est passé jusqu'à présent en excuses et en déjeûners. Je commence à m'en consoler ainsi que de mon peu de célébrité ; je vis tranquille, j'engraisse à vue d'œil et je répète à tout venant :

Si tu veux être heureux, cache ta vie.

\*\*\*\*\*



N É C R O L O G I E.

Tréneuil est mort, et les Muses sont en deuil ; il resta fidèle à leur culte au milieu de nos agitations politiques : il avoit l'âme tendre et pieuse, le cœur plein de bonté naïve et touchante. Un mot abattoit son courage, un mot aussi le relevoit. Je l'ai vu dans ses derniers jours, et j'étois loin de croire sa perte si prochaine. Il se leva de son fauteuil pour me recevoir. Ses regards étoient animés et je crus qu'il étoit en convalescence. Il le croyoit aussi, il espéroit pouvoir bientôt reprendre ses poétiques travaux. Il prit la main de mon jeune enfant, et il comparoit la vigueur de ce printemps à la foiblesse de son automne. Jamais homme ne fut plus aimable et plus respectueux auprès des femmes. Il avoit près d'elles toutes les formes de la plus pure galanterie. Il avoit aimé, il aimoit encore, et souvent il me répéta des vers pleins de passion qu'il avoit composés à la fontaine de Vaucluse près de laquelle il habita longtemps. Il consacra dans ses beaux poèmes les malheurs de l'autel et du trône. Il avoit surtout voué sa lyre aux sons de la noble élégie, ses sentimens étoient élevés à la fois et mélancoliques, et à notre dernière entrevue il consentit à me redire quelques-

mes des belles strophes d'une ode qu'il avoit commencée sur les malheurs de la patrie. Les journaux vont retentir ou ont retenti déjà de la nouvelle de cette mort cruelle. Ceux qui l'attaquoient de son vivant ne le connoissoient pas bien sans doute, et maintenant qu'il n'est plus, ils lui rendront, mais trop tard, une éclatante justice. Son talent ne lui sera plus aujourd'hui contesté. L'envie expire sur sa tombe. La haine, qu'il n'avoit pas méritée, ne poursuivra pas son ombre. Jamais il ne fut au monde d'esprit plus indulgent, d'être plus porté à obliger, d'ami plus dévoué et plus sincère. Il y a dans sa vie des traits qui seront avec soin recueillis ou plutôt toute sa vie seroit digne d'être citée, puisqu'elle fut une suite de services rendus, de louables actions, de signes de délicatesse et de preuves de désintéressement. Il avoit promis de venir me voir aux beaux jours. Sa première course un peu longue devoit être pour moi. Hélas! je l'attendois et la mort l'arrêtoit, elle l'a surpris au milieu de sa carrière, elle l'a frappé sans écouter mes vœux. Cher Tréneuil, si aux lieux que tu habites, au séjour du repos, mes paroles peuvent être entendues, vois ma douleur, accueille mon hommage et sois certain que tu vivras à jamais dans mon souvenir.....

\*\*

Un relevé de l'état des bibliothèques publiques dans toute la France, porte à quatre millions le nombre des volumes qu'elles renferment; savoir : Paris, 6 on 700,000; Aix, 72,000; Angoulême, 10,000; Ajaccio, 13,000; Angers, 22,200; Amiens, 40,000; Albi, 10,000; Agen, 10,000; Arras, 33,000; Avignon, 26,000; Besançon, 53,000; Blois, 17,000; Boulogne, 16,000; Bordeaux, 110,000; Chartres, 24,000; Cahors, 10,000; Chaumont, 24,000; Carpentras, 18,000; Dijon, 36,000; Grenoble, 42,000; La Rochelle, 16,000; Laon, 12,000; Lyon, 106,000; Marseille, 30,000; Moulins, 18,000; Mézières, 21,000; Metz, 31,000; Meaux, 11,000; Nantes, 22,000; Nancy, 22,000; Niort, 13,000; Orléans, 25,000; Périgueux, 10,000; Pau, 14,000; Perpignan, 12,000; Poitiers, 13,000; Rennes, 14,000; Reims, 24,000; Rouen, 23,000; Saintes, 24,000; Soissons, 17,000; Saint-Brieux, 23,000; Strasbourg, 30,000; Troyes, 60,000; Tours, 30,000.

Journal critique et rais  
Voyages du monde, à  
Mœurs, etc., des Fran  
à nos jours; con  
série, et de la litté  
l'esprit des étiquettes et  
modernes. Par M<sup>me</sup>. la

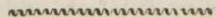
## QUATRIÈME

DANSE. M<sup>me</sup> de Genli:  
à gagner en diffie  
bien posée, des pieds  
d'élite, et surtout de be  
série toute la perfectio  
des danseuses négligent  
danse est sans grâces. C  
danse triste, lourde et  
des danseuses font beau  
quelque chose de théât  
l'aire des ronds de jami  
à la jambe à la hauteur  
de cette manière de se re  
l'aire fort désagréable à  
l'air; on auroit dû le  
à fait de tout tems, c

SNUPERS. On ne soup  
sont qu'à onze heures  
cristal, a produit un gran  
d'acier, on veut faire de  
série, préoccupé; on re  
ne donnent ni un maintie  
cristal jadis terminoit la j  
l'air de compter les heu  
avec une parfaite liberté d

SPECTACLES (dramatiq  
d'être trop avides

(1) Deux volumes in-8°, 1  
francs, et port franc, 14 l  
libraire, boulevard F



*Dictionnaire critique et raisonné des Étiquettes de la Cour, des Usages du monde, des Amusemens, des Modes, des Mœurs, etc., des Français, depuis la mort de Louis XIII jusqu'à nos jours; contenant le tableau de la cour, de la société, et de la littérature du dix-huitième siècle: ou l'esprit des étiquettes et des usages anciens, comparés aux modernes. Par M<sup>me</sup>. la Comtesse DE GENLIS. (1)*

QUATRIÈME ET DERNIER ARTICLE.

DANSE. M<sup>me</sup> de Genlis trouve qu'on a perdu en grâces ce qu'on a pu gagner en difficulté. « De la légèreté, dit-elle, une tête bien posée, des pieds bien tournés, un maintien noble et modeste, et surtout de beaux bras, voilà pour une femme de la société toute la perfection de la danse. Aujourd'hui, les meilleures danseuses négligent leurs bras, et avec cette négligence, la danse est sans grâces. Celles qui dansent modestement ont une danse triste, lourde et monotone; celles qu'on appelle les *belles danseuses* font beaucoup trop de petits *tournoiemens*; elles ont quelque chose de théâtral..... Il est sans doute très-difficile de faire des *ronds de jambes* qui partent des hanches, et d'élever la jambe à la hauteur de son épaule sans ployer le genou, mais cette manière de se retrancher une articulation est un tour de force fort désagréable à l'œil, parce qu'il dénature la figure humaine; on auroit dû le laisser aux danseuses de corde, qui l'ont fait de tout tems, et l'on feroit bien de le leur restituer. »

SOUPERS. On ne soupe plus, parce que les spectacles ne finissent qu'à onze heures du soir. « Cela seul, dit M<sup>me</sup> de Genlis, a produit un grand changement dans la société. Après le dîner, on veut faire des visites ou aller au spectacle; on est distrait, préoccupé; on regarde à sa montre; toutes ces choses ne donnent ni un maintien ni une conversation aimables. Le souper jadis terminoit la journée; on n'avoit plus rien à faire; au lieu de compter les heures, on les oublioit, et l'on causoit avec une parfaite liberté d'esprit, et par conséquent avec agrément. »

SPECTACLES (*dramatiques*). M<sup>me</sup> de Genlis reproche à nos dames d'être trop avides d'invitations et de spectacles. « Les

(1) Deux volumes in-8°, l'un de 409, l'autre de 402 pages: prix: 12 francs, et port franc, 14 francs 50 centimes; à Paris, chez Mongie Painé, libraire, boulevard Poissonnière, n°. 18.

jeunes personnes, jadis, et même, dit-elle, celles qui étoient dans le monde depuis plusieurs années, alloient très-rarement aux spectacles, parce qu'alors il falloit louer une loge entière, car on ne vouloit pas risquer de se trouver assise en public à côté d'une courtisane. »

**LECTURES.** Dans la société, avant la révolution, les lectures d'ouvrages manuscrits étoient beaucoup plus fréquentes qu'elles ne le sont maintenant; « d'abord, dit M.<sup>me</sup> de Genlis, parce qu'on fait infiniment moins d'ouvrages, quoique l'on écrive beaucoup plus. Jadis les auteurs travailloient pour les bibliothèques; ils mettoient leur esprit en *volumes*; ils le mettent aujourd'hui en *feuilles volantes*..... »

**LETTRES;** en voici le protocole, avant la révolution: « Hommes et femmes, avec leurs égaux, se servoient de cette formule: *J'ai l'honneur d'être votre, etc.*; avec les inférieurs: *Je suis avec une parfaite considération*; avec tout ce qu'il y avoit de plus inférieur: *Je suis très-parfaitement votre, etc.*, car on avoit de la politesse avec tout le monde. Tous les hommes devoient placer le mot *respect* dans les lettres écrites à des femmes. Les princes du sang ne se dispensoient pas de cette espèce d'urbanité. On a substitué à tout cela les *sentimens distingués*, la *haute considération*, etc. Quand on saura bien positivement comment il faut distribuer ces formules, on trouvera qu'elles valent bien les anciennes, pourvu que l'on conserve seulement le respect pour les femmes. Les vieillards tiennent encore par habitude à *l'obéissance des serviteurs et des servantes*. Cependant il faut convenir que cette humilité est un peu forte: l'exagération des formules étoit extrême autrefois. Du tems de Louis XIII, on disoit presque toujours à la fin de ses lettres, qu'on étoit *avec passion*: Balzac termine ainsi toutes ses lettres. Au reste, il vaudroit mieux être *passionné que servile*; mais il vaut mieux encore être vrai, et il est certain que des formules évidemment exagérées et menteuses, sont mauvaises; ainsi nous n'en avons jamais eu de bonnes. »

**TESTAMENT.** M.<sup>me</sup> de Genlis rappelle dans cet article un usage qui tient à une délicatesse si grande, que peu de personnes la comprendroient aujourd'hui. « Quand on laissoit par testament, à un parent, à un ami, une somme peu considérable, par exemple, dix, ou douze, ou quinze mille francs, on disoit qu'on donnoit un *diamant* de l'un de ces prix; cela signifioit pour tout exécuteur testamentaire, la somme de ce diamant idéal, et on le donnoit toujours en argent. »

M.<sup>me</sup> de Genlis a fait un article pour corriger des EXPRES-

... ET DES PHRASES DE  
... le reste, pour il den  
... l'usage du monde;  
... pour son salaire;  
... je suis fâché; aller en  
... au lieu d'aller  
... au lieu d'  
... pour il )  
... au lieu d'  
... j'y vas de suite  
... pour ceux qui l'ente  
... est amoureux.  
... Beaucoup de person  
... improprement le mot  
... est de céder;  
... demande; elle consist  
... à celles que manif  
... est pas complaisant,  
... on s'exprime donc

Appeler les actrices p  
... d'un très-mauvais t  
... indépendance dans celle d  
... Les civilités respectue  
... l'ancienne cour; ce qu  
... discours libres et des  
... polissonneries. Ce mot  
... d'enfantillage, des jeux  
... ces vieillards diffi  
... les femmes appeler leur ca  
... employé jadis que )

Les deux tiers des mag  
... chers de Paris, ont ét

J E N

Je ne sais pas : voi  
... Ce que ta voix a  
... « Ai-je ton cœur  
... Je ne sais pas : ré

SIONS ET des PHRASES DE MAUVAIS TON ; en voici quelques-unes : *il reste*, pour il demeure ; *elle a de l'usage*, c'est-à-dire, elle a l'usage du monde ; *son équipage*, au lieu de sa voiture ; *son dû*, pour son salaire ; *flâner*, pour muser ; *je suis mortifié*, pour je suis fâché ; *aller en cour*, au lieu d'aller à la cour ; *aller en société*, au lieu d'aller dans le monde, ou dans la société ; *il est peu fortuné*, pour il n'est pas riche ; *blanc comme un lait*, *comme un satin*, au lieu de blanc comme du lait, blanc comme du satin ; *j'y vas de suite*, pour j'y vas tout de suite ; ses *entours*, pour ceux qui l'entourent ; *il lui fait la cour*, c'est-à-dire il en est amoureux.

« Beaucoup de personnes, dit M.<sup>me</sup> de Genlis, emploient fort improprement le mot *complaisance* pour le mot bonté. La complaisance est de céder à une prière ; elle n'existe point sans une demande ; elle consiste surtout à sacrifier sa volonté ou son opinion à celles que manifestent les autres. Quand on prévient, on n'est pas complaisant, on est bon. Si l'on reçoit une prévenance, on s'exprime donc fort mal en remerciant d'une complaisance.

» Appeler les actrices par leurs noms tout court, sera toujours d'un très-mauvais ton dans la bouche d'une femme, et une indécence dans celle d'un homme.

» Les *civilités respectueuses* ne plairont jamais aux vieillards de l'ancienne cour ; ce qui leur plaît encore moins, c'est que des discours libres et des actions licencieuses, soient appelés des *polissonneries*. Ce mot signifie seulement des espiègleries, de l'enfantillage, des jeux bruyans d'écoliers ; et ce qui choque surtout ces vieillards difficiles et frondeurs, c'est d'entendre des femmes appeler leur cabinet un *boudoir* ; car ce mot bizarre n'étoit employé jadis que par les courtisannes. »

~~~~~

Les deux tiers des magasins de modes, situés dans les beaux quartiers de Paris, ont été repeints depuis le 1.<sup>er</sup> de mars.

~~~~~

## J E N E S A I S P A S .

R O M A N C E .

A I R à faire.

*Je ne sais pas* : voilà toujours , Estelle ,

Ce que ta voix adresse à mon amour :

« Ai-je ton cœur, me sera-t-il fidèle ? »

*Je ne sais pas* : réponds-tu chaque jour.

*Je ne sais pas* d'où vient que tu redoutes  
Le tendre aveu qu'implore ton ami ;  
Tous tes discours n'expriment que des doutes ,  
L'amour jamais n'a su parler ainsi.

*Je ne sais pas* : mais pour dire , je t'aime :  
Un regard seul doit apprendre cela ;  
La bouche alors s'entr'ouvre d'elle-même ,  
Et sait toujours prononcer ce mot-là.

*Je ne sais pas* : je ne puis le comprendre  
Ce froid langage ennemi du bonheur ,  
Puisqu'en amour tu ne veux rien entendre ,  
Ne saurois-tu me rendre au moins mon cœur ?

*Je ne sais pas* ce qui vers toi m'attire ,  
Plus je te vois , plus je cherche à te voir ;  
Mais je sais bien que j'aime à te redire ,  
Ce qu'avec moi tu dis ne pas savoir.

*Je ne sais pas* ce qu'il faut que j'en pense ,  
Car si je meurs , c'est toi qui le voudras ;  
On aime mal en gardant le silence ,  
Est-ce en amour qu'on dit : *je ne sais pas* ?

Sylvain Blot.

~~~~~  
Page 104 du dernier numéro , ligne 24 , au lieu de *c'est de  
gros de Naples* , lisez *c'est du gros de Naples*.

~~~~~  
M O D E S.

Les coëffeurs ont fait , ces jours derniers , pour les concerts ,  
des turbans de crêpe et de gaze brochée ; et les modistes , des  
bonnets de tulle , ornés de marabouts. On recommence à mettre  
des ruches de tulle sur le bord de la passe des chapeaux ; mais  
la blonde est d'un usage plus fréquent. Le bord de quelques  
chapeaux de gros de Naples n'a d'autre garniture que des  
liserés. Les couleurs à la mode sont toujours le lilas et le citron.  
On forme avec des roses , du lilas et des jacinthes , des bou-  
quets à la *Jardinière*.

~~~~~  
A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1716.

Cost

Robe garni

1818.

Costume Parisien.

(1716.)



Robe garnie en Rouleaux.

2 )  
que tu redoutes  
ore ton ami ;  
iment que des doutes,  
urler ainsi.  
r dire, je t'aime ;  
rendre cela ;  
vre d'elle-même,  
r ce mot-là.  
is le comprendre  
du bonheur,  
eux rien entendre,  
au moins mon cœur ?  
s toi m'attire,  
erche à te voir ;  
me à te redire,  
pas savoir.  
nt que j'en pense,  
i qui le voudras ;  
le silence,  
t : je ne sais pas ?  
Sylvain Bon.  
ligne 24, au lieu de  
s de Naples.  
E S.  
derniers, pour les  
rochée ; et les mod  
nts. On recommence à  
la passe des chapeau  
quent. Le bord de qu  
d'autre garniture  
t toujours le lilas et le  
s et des jacinthes, les

# JOURNA

## DES

Journal parait, avec u  
11, avec deux Gravure  
m, et 36 fr. pour un an.

En 1802, a été comm  
bles et de Voitures; i  
mes, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'a

Le Conseiller-d'Etat  
adresser aux Directeurs  
de leur annonce qu  
relativement à des a  
qui des journaux et d  
dans pour les réprimer  
Employés qui s'en ren

Trois vaudivilles vienn  
Oblon, les Arrêts (e  
désignés), ont été  
dans du faubourg St-Ge  
pateurs de billets grat  
scandalisées de certai  
placés au Panorama

Bouette à vendre est u  
ment parmi les nouve  
grande partie à Joly qu'ou  
quelques jolis couplets

Ce n'e  
Qui de Thémis  
Ce n'e  
Qui d'un héros  
Dans le  
Et qui soumet  
Bergers, n  
Ce n'e



# JOURNAL DES DAMES

## ET

## DES MODES.

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures; il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

M. le Conseiller-d'Etat, Directeur-général des Postes, vient d'adresser aux Directeurs et Contrôleurs, une circulaire par laquelle il leur annonce qu'ayant reçu de nombreuses réclamations relativement à des abus et à des infidélités commis dans l'envoi des journaux et des brochures, il a pris des mesures efficaces pour les réprimer, et punir d'une manière exemplaire les Employés qui s'en rendroient coupables.

Trois vaudevilles viennent d'être joués en peu de jours. A l'Odéon, *les Arrêts* (que le théâtre de la rue de Chartres avoit dédaignés), ont été bien accueillis par les paisibles habitans du faubourg St-Germain, représentés par une centaine de porteurs de billets *gratis*. Quelques dames, cependant, ont paru scandalisées de certains couplets grivois, qui auroient été mieux placés au Panorama que sur le second Théâtre-Français.

*Brouette à vendre est un vieux meuble qui figurera avantageusement parmi les nouveautés du Vaudeville; mais c'est en grande partie à Joly qu'on doit de la voir aussi bien rouler, et à quelques jolis couplets tels que celui-ci :*

*Air nouveau.*

Ce n'est qu'un fil  
 Qui de Thémis tient la balance ;  
 Ce n'est qu'un fil  
 Qui d'un héros fut la défense  
 Dans le péril ;  
 Et qui soumet aux mains des Parques  
 Bergers, monarques ?  
 Ce n'est qu'un fil.

Une grande châte a signalé, aux Variétés, l'apparition de *Chactas et Atala*, parodie de l'ouvrage de ce nom. Malgré la charge grotesque de Potier, on n'a voulu en entendre que huit ou dix scènes au plus. Les amateurs se sont, par là, privés d'une foule de calembourgs et jeux de mots *charmans*, qui auroient fait briller nos *beaux esprits* de salons, notamment ces lazzis : « Je me suis jeté dans le *Rome antique* (*romantique*). Comme *Atala en détache!* (parce qu'elle délivre Chactas retenu par des cordes). Y eut-il un *cent de piquets*, ce ne seroit qu'un *jeu*. En voyant une provision d'*eau de noyau* et d'*eau d'orange*, Chactas s'écrie : Atala a dit auz *eaux* (*os*) de ses pères, levez-vous, et venez aux terres étrangères, etc. etc. Il y avoit aussi, dit-on, une *jolie plaisanterie sur chaque tasse*. — On n'a redemandé que le couplet suivant :

AIR : *Ah! vous avez des droits superbes.*

Dôme étoilé! voûte lunaire!  
 Vous, lianes aux longs rameaux,  
 Qui de ma couche solitaire  
 Formez le ciel et les rideaux,  
 Chambre à coucher de la nature,  
 Cèdres épais, verts acacias,  
 Vous me servez de couverture....  
 Ah! me voilà dans de beaux draps.

L' O U R A G A N.

Qui frappe l'air, bon Dieu! de ces lugubres cris ...

- « Au secours, mon voisin! le vent a ouvert mes croisées...
- » Venez par ici, M. Alfred, la maison s'écroule...
- » Descendons, crainte d'accident...
- » Remontons, de peur des ardoises... »

C'est ainsi que me parloient à-la-fois et d'une voix émue, deux jolies femmes, un aimable jeune homme et un vieux riche dont je suis entouré. Je ne pouvois être partout en même tems. Je commençai donc par le plus pressé : je fermai, non sans peine, les fenêtres de M<sup>me</sup> de Léry, et j'essayai de réparer le désordre que l'ouragan avoit causé dans son appartement, mais la chose n'étoit pas facile. Un superbe écran, placé par malheur devant une des croisées, avoit été renversé et mis en pièces; une robe de tulle, étendue sur un fauteuil, avoit été poussée dans le feu, et un bel angora qui dormoit paisiblement au coin de la cheminée, réveillé tout-à-coup par la flamme, s'étoit échaudé avec une caffetière d'eau bouillante, en cherchant à se sauver. Je retirai du feu la robe, dont il

restitoit tout juste de quoi faire une pelotte ; je rassemblai ce que je pus de l'écran, et je roulai dans un cachemire le malheureux minet, qui pousoit des miaulemens lamentables. Cette action innocente, qui m'avoit été inspirée par un louable mouvement de compassion, me valut des reproches amers de la part de M<sup>me</sup> de Léry. Ne voulant point braver la colère d'une jolie femme, qui avoit perdu en même tems son meuble le plus précieux, sa robe la plus belle, et peut-être son ami le plus cher, je courus chez une autre voisine qui paroissoit toujours avoir grand besoin de mon aide, à en juger par ses cris. Je la trouvais dans une profonde désolation ; cependant, rien n'annonçoit chez elle qu'elle eût souffert de la tempête : ses meubles bien rangés, sa toilette presque achevée, me faisoient supposer qu'elle avoit eu plus de peur que de mal. Je me hâtai de l'en féliciter.

« Que vous êtes peu pénétrant, me dit-elle ; vous croyez que je suis capable de m'affliger pour des bagatelles, pour quelques meubles ou quelques carreaux brisés ; ah ! si vous saviez ce qui me désole, ce qui me fait trembler ! tenez, regardez là-bas, ou plutôt, courez... — Où courir, je ne vois rien. — Ces papiers qui s'envolent... — Hé bien ? — Ce sont des lettres... — De change ? — Non, des billets... — De banque ? — Non, Monsieur, ce sont des billets... — Ah ! j'entends, Madame ; je cours les ramasser ; croyez que s'il en tombe quelques-uns dans des mains indiscrettes, je saurai faire croire qu'ils ont été apportés par le vent de bien loin. »

Je cours en effet après les jolis petits papiers dorés, parfumés ; mais ce qu'ils contenoient étoit si léger, que je ne pus en attraper aucun. N'osant reparoître chez ma voisine pour lui donner cette triste nouvelle, j'entrai chez le jeune Gustave. « Croiriez-vous, me dit-il en me serrant fortement la main, que depuis huit jours la fatalité me poursuit d'une manière inconcevable ! Dimanche, je perds au jeu ; lundi, je suis supplanté par un rival ; mardi, ma pièce est sifflée ; mercredi, je me donne une entorse en dansant ; jeudi, tous mes créanciers viennent à-la-fois me demander de l'argent ; vendredi, je reçois la nouvelle de ma réforme ; aujourd'hui samedi, je veux m'en consoler en déjeunant gaiement avec quelques amis, et mon dernier panier de vin de Champagne, que mon imbécille de laquais a laissé deux minutes dans la cour, a été écrasé par une cheminée ! Mais, pardon ; j'appercois ce drôle, je vous quitte pour le chasser ou l'assommer... »

Cet accès d'humeur étoit excusable, je laissai Gustave, et montai chez M. Dargez, qui seul avoit gardé son sang froid

au milieu du désastre général. « Ne vous étonnez point de me voir rire quand tout le monde se lamente, me dit-il en m'abordant; l'ouragan, loin de me nuire, me débarrasse de mille peines et de mille soucis. — Je ne vous comprends point. — Ecoutez-moi, et jugez si j'ai tort. Vous voyez bien ce grand bureau: tout-à-l'heure il étoit couvert d'une foule de papiers; ici, c'étoient des commissions de la province, des notes d'achats dont je devois faire les avances; là, des demandes de places, de services, etc. Toutes les commissions qui étoient accompagnées d'espèces sonnantes, toutes les demandes qui étoient appuyées d'un pâté, d'une bourriche ou d'un cadeau, ont été protégées contre la bourrasque; les autres ont été emportées par le vent; donc mon travail est fait, et j'ai lieu de me réjouir. » — Grand merci, mon cher Monsieur, je profiterai de l'avis en tems et lieu; mais j'apperçois encore deux de mes aimables voisines qui luttent contre l'orage: comme on ne peut se procurer de vitrier, je vais leur demander la permission de les aider à placer des carreaux de papier, afin qu'elles ne s'enrhument pas cette nuit.

\*\*\*\*

Les *Annales Politiques, Morales et Littéraires*, du 11 mars, contenoient, entr'autres extraits de lettres écrites d'Alby, par une jeune demoiselle, une description du costume de M<sup>me</sup> Manson.

« Elle avoit (le 26 février) une robe un peu courte, verte et noire, à raies, faite à la Vierge, un grand schall de mérinos rouge, et le plus singulier petit chapeau que j'aie vu; il étoit d'une forme comique, et il a un simple ruban noir qu'elle attache sous le menton.... Sa peau n'est pas blanche. Elle a les yeux et les cheveux noirs.... Elle est petite, mais elle a une jolie taille, une jolie main et un joli pied. »

*Mémoires et Correspondance de Madame d'Epinaï*, où elle donne des détails sur ses liaisons avec Duclos, J.-J. Rousseau, Grimm, Diderot, le baron d'Holbach, St-Lambert, M<sup>me</sup> d'Houdetot, et autres personnages célèbres du dix-huitième siècle. Ouvrage renfermant un grand nombre de lettres inédites de Grimm, de Diderot et de J.-J. Rousseau,

despelles servent d'écl  
lissions de ce dernier.

1<sup>re</sup> de la Live, d'Epit  
d'Emilie, ouvrage  
elle, et couronné pa  
savoir qu'elle avoit éc  
et le manuscrit en éto  
C'est ce manusc  
de Villière, secrét

1<sup>re</sup> d'Epinaï devoit  
Tardieu Desclavelles,  
récompenser le pè  
il n'avoit laissé qu  
celle-ci un des plus  
siance, le fils aîné de  
pour dot un 30  
au sein de l'  
et la richesse, comm  
de son bonheur.

Vous me plaigniez  
dans l'idée que j  
mon beau-père, lorsq  
monde; ah! que vou  
les momens désagréab  
sont ceux qui on  
les rendre. Quelle  
ceur pourra-t-il sul  
mens où il ne peut  
ent.... Y a-t-il un t  
M. d'Epinaï, un n  
termes me manquent.

monniser pendant les  
mes sommes en état  
maîtres. Nous viendr  
parents. Nous aurons  
semaine. Il vent u  
sper, parce que c'est

Trois volumes in-8<sup>o</sup>.  
chez Brunet, libraire

desquelles servent d'éclaircissement et de correctif aux Confessions de ce dernier. (1).

M<sup>me</sup> de la Live d'Épinay n'étoit connue que par les *Conversations d'Emilie*, ouvrage composé pour l'éducation de sa petite-fille, et couronné par l'Académie française en 1783; mais on savoit qu'elle avoit écrit les mémoires de sa vie, et qu'à sa mort le manuscrit en étoit resté entre les mains du baron de Grimm. C'est ce manuscrit, vendu par les héritiers de M. Le Court de Villière, secrétaire du baron, qui vient d'être imprimé.

M<sup>me</sup> d'Épinay devoit le jour à un homme de condition, M. Tardieu Desclavelles, tué au service du Roi en 1735. On voulut récompenser le père en la personne de sa fille, à laquelle il n'avoit laissé qu'une fortune médiocre, et on fit épouser à celle-ci un des plus riches partis qu'il y eût alors dans la finance, le fils aîné de M. de la Live de Bellegarde, en lui donnant pour dot un *bon* de fermier-général. M<sup>me</sup> d'Épinay passa donc au sein de l'opulence les premières années de sa vie; et la richesse, comme on va le voir, ne fut pas la source unique de son bonheur.

Vous me plaigniez, écrivoit-elle à la présidente de M<sup>me</sup>, dans l'idée que je mourrois d'ennui dans la maison de mon beau-père, lorsque j'aurois une fois commencé à voir le monde; ah! que vous vous trompiez, ma cousine. Les seuls momens désagréables que j'aie eus depuis mon mariage, sont ceux qui ont été employés à recevoir des visites ou à les rendre. Quelle heureuse situation que la mienne! mon cœur pourra-t-il suffire à tant de bonheur? Il y a des momens où il ne peut soutenir tous les mouvemens qui l'agitent.... Y a-t-il un fils plus respectueux, plus tendre, que M. d'Épinay, un mari plus.... Ah! ma cousine.... les termes me manquent.... M. d'Épinay se propose d'abord d'économiser pendant les six années qu'il va voyager, et puis, si nous sommes en état d'avoir notre ménage, nous nous y mettrons. Nous viendrons deux fois la semaine dîner chez nos parens. Nous aurons, dit-il, deux soupers et un dîner par semaine. Il veut un dîner indépendamment des deux soupers, parce que c'est le repas que je préfère. Qu'il est

(1) Trois volumes in-8°. Prix: 18 fr., et, port franc, 22 fr. A Paris, chez Brunet, libraire, rue Git-le-Cœur, n° 10.

bon ! Est-ce que je mènerai pas la vie qui lui conviendra le mieux..... »

M. d'Epinay ayant été obligé de faire une de ses tournées, la jeune épouse se crut seule dans l'univers, et se livra à toutes les extravagances qui résultent du délire d'une première passion. Elle fit apporter dans son appartement les meubles de son mari ; elle résolut de se servir de préférence de tout ce qui lui appartenait et qui pouvoit être à son usage ; elle ne voulut voir que les gens à qui elle auroit occasion de parler de lui ; elle trouvoit mille prétextes pour le nommer : son nom lui sembloit se rapporter merveilleusement à tout ce qu'on lui disoit.

Hélas ! ce mari adoré venoit de donner son portrait à une figurante de l'Opéra. M<sup>me</sup>. d'Epinay fit cette triste découverte chez un joaillier qui avoit été chargé d'entourer le portrait de diamans.

Au lieu de faire oublier ses torts, M. d'Epinay les aggrava, et une demoiselle d'Ette, conseillère perfide, acheva de brouiller le ménage.

M<sup>me</sup>. d'Epinay venoit de lui dire que jamais elle n'aimeroit que son mari. « — Vous en aimerez d'autres, et vous ferez bien ; trouvez-en seulement d'assez aimables pour vous plaire. — Je vous jure sincèrement que depuis que je suis dans le monde, je n'ai vu un homme autre que mon mari qui me parût mériter d'être distingué. — Je le crois bien, vous n'avez jamais connu que de vieux radoteurs ou des fats ; il n'est pas bien étonnant qu'aucun n'ait pu vous plaire. — Oh ! je n'aurai jamais d'amant. — Et pourquoi cela ? — Je ne crois pas que les torts d'un mari autorisent une femme à se mal conduire. — Qu'appellez-vous se mal conduire ? Je ne vous propose pas d'afficher un amant, ni de l'avoir toujours à votre suite ; il faut, au contraire qu'il soit l'homme du monde qui paroisse le moins en public avec vous. Je ne veux point de rendez-vous, point de confidences, point de lettres, point de billets ; en un mot rien de toutes ces fadaïses qui ne causent qu'une légère satisfaction, et qui exposent à mille chagrins. — Fort bien ! vous voulez qu'on ait un amant, qu'on ne le voie point, qu'on n'en soit point occupée. — Ce n'est point cela ; mais je veux qu'on ne le soit que d'une façon qui laisse le public indécis sur le jugement qu'il en doit porter. — Ah ! vous convenez donc que, malgré tant de précaution, on en parlera ; et me voilà perdue de réputation. — On en parlera pendant huit jours,

peut-être même n'en parlera-t-on point, et puis l'on ne pensera plus à vous, si ce n'est pour vous applaudir.»

Un des délassemens de M<sup>me</sup>. d'Épinay fut de jouer la comédie; M<sup>lle</sup> d'Ette en parle ainsi: « On répète un rôle d'un côté, on fait les beaux bras de l'autre, on essaie des habits, on fait des plaisanteries auxquelles personne n'entend rien. J'ai pris le parti d'assister aux répétitions, afin de m'ennuyer moins. J'y aurois réussi, si j'avois quelqu'un à qui confier mes remarques. Ils sont là une troupe d'amoureux... en vérité, cette société est comme un roman mouvant. Franceuil (amant de M<sup>me</sup>. d'Épinay) et la petite femme sont ivres comme le premier jour. Gauffecourt, ce basset sexagénaire, fait le doucereux auprès de l'indolence de Jully; elle le persifle et l'écoute tour-à-tour. Lorsqu'il est persiflé, il se retourne du côté de notre Emilie, (M<sup>me</sup>. d'Épinay) qui le plaint, qui le console, qui le dorlote, en tout bien tout honneur, comme vous savez qu'elle fait lorsqu'elle aime les gens. Cette sensibilité est presque ridicule au moins. Ne pouvoir parler à ses amis que les larmes aux yeux! Je ne sais, cela lui va pourtant... Il est certain que c'est une séduisante créature! elle n'est point jolie, elle est au milieu de quatre femmes qui font du bruit par leur beauté: elle les déçoit toutes. Duclos en sera amoureux, s'il ne l'est déjà.»

M<sup>me</sup>. d'Épinay, alarmée sur sa santé, alla à Genève consulter le docteur Tronchin. Son séjour dans cette ville fut d'environ quinze mois; elle en profita pour faire quelques visites à M. de Voltaire. Jusqu'alors le grand homme n'avoit vu que des femmes qui voulant être pronées par lui, le prenoient au mot sur toutes ses politesses. M<sup>me</sup>. d'Épinay fut moins enthousiaste. Voici ce qu'elle écrivoit au baron de Grimm: « Eh bien! mon ami, je n'aimerois pas à vivre de suite avec lui; (Voltaire) il compte trop sur sa mémoire, et il en abuse souvent; je trouve qu'elle fait tort quelquefois à sa conversation; il reedit plus qu'il ne dit, et ne laisse jamais rien à faire aux autres. Il ne sait point causer, et il humilie l'amour-propre; il dit le pour et le contre, tant qu'on veut, toujours avec de nouvelles grâces à la vérité. Mais je n'aime point les gens qui ne font que s'amuser. Pour Madame sa nièce, elle est à mourir de rire: c'est une petite grosse femme, toute ronde, d'environ cinquante ans, femme comme on ne l'est point, laide et bonne, menteuse sans le vouloir et sans méchanceté; n'ayant pas d'esprit et en paroissant avoir; criant, décidant, poli-

la vie qui lui conviendra le

de faire une de ses tour-  
seule dans l'univers, et se  
résultent du délire d'une  
r dans son appartement les  
lut de se servir de préfé-  
rait et qui pouvoit être à  
que les gens à qui elle au-  
lle trouvoit mille prétextes  
embloit se rapporter mer-  
tisoit.

donner son portrait à une  
ay fit cette triste décou-  
chargé d'entourer le por-

M. d'Épinay les agrava,  
llère période, acheva de

lire que jamais elle n'ai-  
merez d'autres, et vous  
d'assez aimables pour vous  
ent que depuis que je suis  
comme autre que mon mari  
gné. — Je le crois bien,  
e vieux radoteurs ou des  
aucun n'ait pu vous plaire.

— Et pourquoi cela? —  
mari autorisent une femme  
vous se mal conduire? Je  
amant, ni de l'avoit tou-  
contraire qu'il soit l'homme  
en public avec vous. Je ne  
t de confidences, point de  
n mot rien de toutes ces  
légère satisfaction, et qui  
t bien! vous voulez qu'on  
point, qu'on n'en soit point  
mais je veux qu'on ne le  
public indécis sur le je-  
Ah! vous convenez donc  
n en parlera; et me verra  
rlera pendant huit jours,

tiquant , versifiant , raisonnant , déraisonnant , et tout cela sans trop de prétentions , et surtout sans choquer personne. Elle adore son oncle ; Voltaire la chérit , s'en moque et la révère : en un mot , cette maison est le refuge et l'assemblage des contraires , et un spectacle charmant pour les spectateurs. »

Le portrait de la nièce de Voltaire est fort plaisant ; en voici un autre plus délicat et plus fin. « J'aimois fort la société de M. de Margency , lorsque je le voyois de tems en tems à Paris ; mais du matin au soir , et tête-à-tête ! Je crois qu'il n'y a que vous au monde ( M<sup>me</sup>. d'Epinaÿ écrivoit au baron de Grimm ) qui puissiez soutenir cette épreuve. Mon compagnon est d'une paresse qui engourdit à voir , il n'a jamais un quart d'heure de suite la même volonté. Veut-on causer , on ne trouve pas une idée dans cette tête , ou dans d'autres momens , on en découvre une foule de si petites , si petites , qu'elles se perdent en l'air avant d'arriver à votre oreille. Il tient comme un diable à l'opinion du moment , qu'on est tout étonné de le voir abandonner le quart-d'heure d'après sans qu'on l'en prie. Il commence trente choses à la fois , et n'en suit aucune : il est toujours enchanté de ce qu'il va faire et ennuyé de ce qu'il fait ; le morceau le plus sublime ne lui inspire que du dédain , s'il s'y trouve par malheur une expression qui blesse son oreille. Je suis sûr qu'il ne pardonneroit pas à la plus belle femme d'être coëffée de travers. Aussi a-t-il en aversion tout ce qui sent la province. Il ne manque ni de pénétration ni de finesse , mais je ne lui ai jamais vu saisir une chose fortement ni extraordinairement pensée. . . . Ouf ! j'avois besoin de vous dire tout cela : je l'aime fort , mais je voudrois ou être seule , ou avoir quelqu'un qui liât et amalgamât ses manies avec les miennes , car j'en ai bien aussi. Vraiment sans cette réflexion je me serois peut-être déjà prise de grippe contre lui. »

~~~~~  
M O D E S.

On fait presque autant de capotes de gros de Naples que de chapeaux ; il y en a de lilas et de vertes , dont la garniture est une chicorée d'étoffe. Quelques chapeaux de crêpe citron ont sur le bord de la passe un tulle en biais. On fait déjà des chapeaux écossais ; et la mode ne commence pas , comme l'année dernière , par des couleurs douces et de petites raies ; ce sont de grands carreaux où le gros jaune et le vert dominent. Sur ces chapeaux , la giroflée jaune ou les narcisses jaunes font partie du bouquet à la jardinière.

~~~~~

A la Feuille de ce jour sont jointes les Gravures 1717 et 1818.

Coste



Ved. satin par-dessus



Costume Parisien.

(1777)



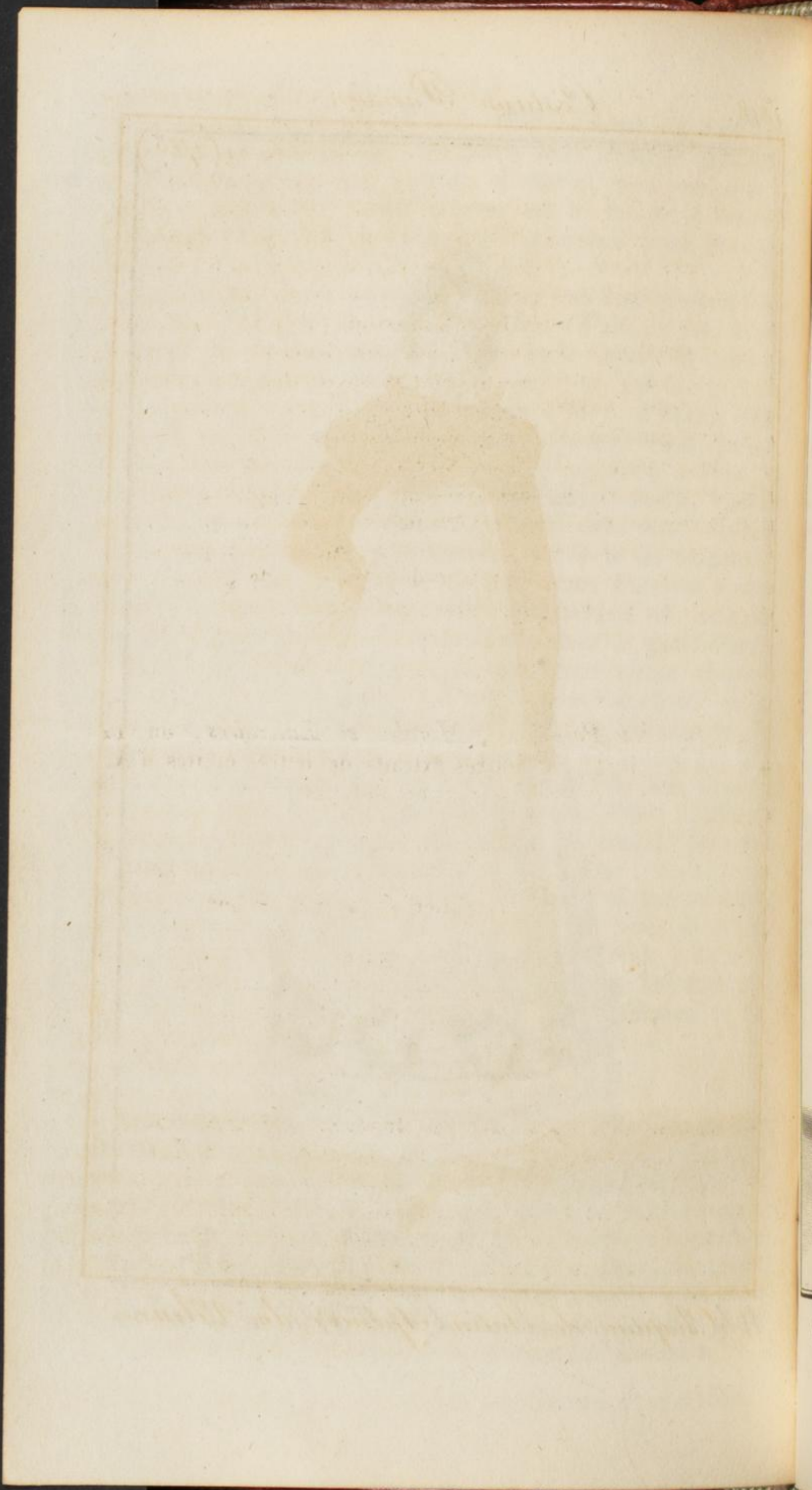
Robe de Satin par-dessus de Culle. Costume de Marie.

o)  
déraisonnant, et tout cela  
tout sans choquer personne.  
la chérit, s'en moque et la  
on est le refuge et l'assem-  
acle charmant pour les spec-

itaire est fort plaisant; en  
s fin. « J'aimois fort la so-  
ne je le voyois de tems en  
soir, et tête-à-tête! Je  
nde (M<sup>me</sup>. d'Epinaÿ écri-  
siez soutenir cette épreuve.  
qui engourdit à voir, il  
la même volonté. Veut-on  
dans cette tête, ou dans  
une foule de si petites,  
air avant d'arriver à votre  
à l'opinion du moment,  
andonner le quart-d'heure  
commence trente choses à  
t toujours enchanté de ce  
il fait; le morceau le plus  
in, s'il s'y trouve par mal-  
on oreille. Je suis sûr qu'il  
elle femme d'être coëtte de  
ut ce qui sent la province.  
ni de hnesse, mais je ne  
fortement ni extraordinaï-  
besoin de vous dire tout  
is ou être seule, ou avoir  
s manies avec les miennes,  
sans cette réflexion je me  
pe contre lui. »

s.  
tes de gros de Naples que  
s et de vertes, dont la  
è. Quelques chapeaux de  
la passe un tulle en biais  
; et la mode ne commence  
r des couleurs douces et  
carreaux où le gros jaune  
peaux, la giroflée jaune  
onquet à la jardinière.

es Gravures 1717 et 1818.



Cost.



Chapeau de

1818.

*Costume Parisien.*

(1718.)



*Chapeau de Satin. Spencer de Velours.*

JOURNA

DE

*Le Journal paroît, avec  
le N. 15, avec deux Gravures,  
et 36 fr. pour un an*

*En 1802, a été comm  
tibles et de Voitures ;  
mes, 18 N<sup>os</sup>. par an. L*

PETIT

Le Ministre de l'In  
tionnaire chinois ,  
missions étrangères , e  
page à M. l'évêque d  
aire pour Kang-Ton

M. Abel de Remuzat  
France, s'est chargé de  
de la Bibliothèque du  
qui été fait par M. F  
cette époque. Mais il  
ces notions que l'on a  
portant d'ailleurs avoit  
M. de Remuzat prend  
tant des livres de l

---

---

# JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

---

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

---

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures; il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

---

## PETITES NOUVELLES.

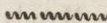
Le Ministre de l'Intérieur a donné des exemplaires du Dictionnaire chinois, de M. de Guignes, au supérieur des Missions étrangères, et celui-ci a tout de suite envoyé l'ouvrage à M. l'évêque de Maxula, qui doit s'embarquer au Havre pour Kang-Ton.

~~~~~

M. Abel de Remuzat, professeur au Collège royal de France, s'est chargé de faire le catalogue des Livres chinois de la Bibliothèque du Roi. Déjà, en 1742, un catalogue avoit été fait par M. Fourmont, pour les ouvrages existans à cette époque. Mais il manquoit à l'auteur de ce temps bien des notions que l'on a acquises depuis. Son travail très-important d'ailleurs avoit toutefois bien des parties défectueuses. M. de Remuzat prendra le soin de refaire le catalogue entier tant des livres de l'ancien fonds que des livres d'acqui-

sition nouvelle. Il en donnera une analyse raisonnée, curieuse pour ceux-là même qui ne savent pas la langue. M. le professeur a tracé son plan dans une petite brochure qui contient des faits fort extraordinaires. Toutes nos abonnés ont vu ce fameux vaudeville où l'on *démontre*, à la manière de la rue de Chartres, qu'une île où il n'y auroit que des savans seroit une île perdue, engloutie, abymée. Eh ! bien, ici l'on apprend qu'en Chine tout est donné à la science, depuis la première place de l'état jusqu'à la dernière. L'Empereur et le commis à la douane sont des *lettrés*, les messagers qui tiennent lieu de nos courriers de la malle seroient d'excellens recteurs d'académie, les généraux sont poètes, et les petits-maîtres philosophes. Tout le monde fait des livres, surtout des livres de morale, et il y en a, comme on peut croire, des quantités innombrables. Quand il faut faire un choix cela fait trembler, et l'un des derniers souverains ayant voulu avoir une petite bibliothèque en abrégé, il se trouva quand tous les ouvrages qu'il étoit indispensable de faire entrer dans sa collection furent réunis, qu'il y en avoit *cent quatre-vingt mille volumes* ! Cependant remarquez que, malgré cette ardeur d'écrire, et, sans doute, ce courage pour lire, l'empire n'en va pas plus mal et ne se soutient pas sur un trop mauvais pied.

Nous avons cru qu'on ne se plaindroit pas de trouver dans ce Journal, ces légers détails, dans un moment où la mode veut que partout on s'occupe de *casse-tête chinois*, d'*énigmes chinoises*.



M. Pierre-Aimé *Lair*, conseiller de préfecture du département du Calvados, et membre de l'Académie des Sciences, Arts et Belles Lettres de Caen, proposa, il y a deux ans, une souscription pour une  *médaille en l'honneur de Malherbe*.

Cette médaille, frappée à Paris, a eu le succès le plus flatteur. Nous avons sous les yeux une première liste, qui contient plus de mille souscripteurs. Son Ex. le ministre de l'intérieur a souscrit pour 50 épreuves. D'un côté est représenté le buste de Malherbe, autour duquel on lit cette inscription : à *Malherbe, né à Caen en 1555*; et au bas, la

de Caen, 1815. Sur  
rier et une lyre,  
russe français : *enfi*  
sions dispendieuse qu  
propre, une méda  
cadre au loin avec  
se multiplie presque  
Celle-ci a été exéc  
passionnaire de l'  
5 francs 25 centim  
francs sans anneau,  
s, à Caen; et chez  
Bibliothèque du Roi  
ous les personnes qui  
ment leurs noms, (

les la soirée du 12  
ariée par M. Comte,  
on a beaucoup appl  
riose n'a que sept à  
ant si harmonieux,  
pour le manche  
et une prestesse si  
aient les plus belles  
nstituteur.

monument va être  
de Meaux. Les fond  
-et-Marne. Les plans é  
est chargé de l  
en marbre. Les bloc  
ouvernement.

Sawerwied, cet ar  
dessins de biwoua  
nancien peintre du 1  
Swobach, célèb  
prekaine, est depuis  
peintre du Czar. I  
est leur patrimoine

era une analyse raisonnée, en-  
 qui ne savent pas la langue. M. le  
 dans une petite brochure qui  
 rdinaires. Toutes nos abonnées  
 où l'on démontre, à la manière  
 ne ille où il n'y aurait que des  
 engloutie, abymée. Eh ! bien,  
 tout est donné à la science,  
 état jusqu'à la dernière. L'En-  
 sont des *lettrés*, les mes-  
 : courriers de la malle seroient  
 , les généraux sont poètes, et  
 tout le monde fait des livres,  
 et il y en a, comme on peut  
 bles. Quand il faut faire un  
 des derniers souverains ayant  
 tique en abrégé, il se trouva  
 ftoit indispensable de faire en-  
 réunis, qu'il y en avoit cent  
 pendant remarquer que, mal-  
 , sans doute, ce courage pour  
 is mal et ne se soutient pas sur

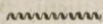
se plaindroit pas de trouver  
 étails, dans un moment où la  
 écupe de casse-tête chinois,

eller de préfecture du départe-  
 de l'Académie des Sciences,  
 n, proposa, il y a deux ans,  
 daille en l'honneur de Mal-

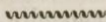
aris, a eu le succès le plus  
 eux une première liste, qui  
 urs. Son Ex. le ministre de  
 reuves. D'un côté est repré-  
 our duquel on lit cette ins-  
 en 1555; et au bas, la

ville de Caen, 1815. Sur le revers sont tracés une couronne  
 de laurier et une lyre, avec cet hémistiche du législateur  
 du Parnasse français : *enfin, Malherbe vint.*

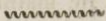
Moins dispendieuse qu'un monument et d'une exécution  
 plus prompte, une médaille a l'avantage de circuler et de  
 se répandre au loin avec facilité sans éprouver d'altération;  
 elle se multiplie presque à volonté, et survit aux révolu-  
 tions. Celle-ci a été exécutée par M. Edouard-Gatteaux,  
 ancien pensionnaire de l'Ecole de France à Rome. Elle  
 coûte 5 francs 25 centimes, en bronze, avec un anneau,  
 et 5 francs sans anneau, chez M. Lair, rue du Pont St.-  
 Jacques, à Caen; et chez M. Besnard, marchand d'estampes  
 de la Bibliothèque du Roi, boulevard Italien, à Paris. Nous  
 invitons les personnes qui se proposent de souscrire, à donner  
 exactement leurs noms, qualités et demeure à M. Lair.



Dans la soirée du 12 mars, qui avoit été généreusement  
 consacrée par M. Comte, aux indigens du 11<sup>m</sup>e. arrondisse-  
 ment, on a beaucoup applaudi le jeune Hyppolite Larsonneur.  
 Ce virtuose n'a que sept ans; et les sons qu'il tire du vio-  
 lon sont si harmonieux, si purs; son archet a tant de nerf;  
 et il parcourt le manche de son instrument avec une assu-  
 rance et une prestesse si rares, que les grands maîtres en  
 pouvoient les plus belles espérances. Son père a été son  
 unique instituteur.



Un monument va être élevé à Bossuet, dans la cathé-  
 drale de Meaux. Les fonds sont faits par le département de  
 Seine-et-Marne. Les plans et dessins sont arrêtés. M. Rutxhiel,  
 statuaire, est chargé de leur exécution. Le monument doit  
 être en marbre. Les blocs seront fournis par les magasins  
 du Gouvernement.



M. Sauwerwied, cet artiste sibérien, qui a fait à Paris,  
 quelques dessins de biwonacs, qui ont été gravés en 1814,  
 est maintenant peintre du prince Régent d'Angleterre, tandis  
 que notre Swebach, célèbre par les chevaux qu'il peignoit  
 sur porcelaine, est depuis deux ou trois ans à St.-Peters-  
 bourg, peintre du Czar. Les artistes sont voyageurs, leur  
 talent est leur patrimoine et leur patrie est l'univers.

J'ai assisté dernièrement à la lecture d'une comédie en 5 actes et en prose. Elle a pour titre jusqu'à présent *Amour-propre et Coquetterie*. Je dis : *jusqu'à présent*, parce que nos auteurs donnent une grande importance au titre de leurs ouvrages, et que dans le cours de la composition il n'est pas rare qu'ils changent huit ou dix fois d'étiquette. La nouvelle pièce sera probablement présentée à l'Odéon. Si elle y est reçue, ce qui est presque certain, elle y sera promptement jouée et c'est là ce qui paie les écrivains de toutes leurs veilles et leurs fatigues. Ils aiment mieux être sifflés qu'ignorés. Notre auteur est une des victimes du Théâtre Français. Il a dans les cartons de l'indifférent comité une tragédie reçue et prête à mettre en scène ; mais il y a dix ans et plus qu'il attend son tour et il n'aura pas la même patience pour sa comédie. Dans son récent ouvrage il y a un rôle de femme, extrêmement brillant. A la rue de Richelieu ce seroit le lot de M<sup>lle</sup>. Mars, au faubourg St.-Germain ce sera la part de M<sup>lle</sup>. Délia. Ce sont deux jolies femmes, deux aimables actrices, et quoi qu'il arrive, les amateurs auront des dédommagemens.

Je suis las du monde et des cercles et de toutes ces insupportables cohues, je les fuis comme la *gale*, ( me disoit hier, un de mes amis ). Je deviens tous les jours plus hargneux, plus sauvage, je ne sors plus, je me renferme chez moi, loin du bruit, dans mon coin. J'ai eu cependant du plaisir, je l'avoue, à entendre jeudi dernier un duo de harpe et cor chez M<sup>me</sup>. G\*. Vendredi j'étois à l'Opéra pour savoir un peu ce que c'étoit que *Proserpine*. Samedi, je suis allé au *Coffre de Fer*, et, par parenthèse, j'y ai trouvé la petite Arsène qu'on disoit malade à la mort. Dimanche, j'avois promis de rendre visite à un curieux qui a des choses vraiment merveilleuses en marbres, porphyres, vases, figurines, etc., etc. C'est le matin que j'ai vu tout cela. Le soir j'ai passé une heure chez de B\*. où malgré l'hiver il règne toujours la plus douce et la plus égale température. On y joue au billard et l'écarté. On y prend du punch et des glaces, le tout fait à ravir. Je suis forcé d'aller mardi dans une maison où l'on fait des charades, et mercredi il faut que je dîne à l'autre bout de la ville chez une femme d'esprit qui a toujours à sa table ce que Paris offre d'hommes les plus distingués. En vérité, malgré mes résolutions, je

se trouve entraîné à  
à peine le temps  
est terriblement. P  
es de santé, plus  
à retraite !

## SUR LES

## Traduction

Au fond c  
Où l'encl  
Vulcaïn,  
S'amusoit  
Vénus sur  
Faisoit co  
Et l'Amou  
Soudain l  
Il accourt  
Agite sa l  
Et nargue  
« Tiens, )  
Tu conno  
Dit l'Amo  
Mars pren  
Et Vénus )  
Confus, il  
« Amour,  
Reprends  
« Pourquoi

## Mémoires et Corresp

## DEUX

M<sup>re</sup>. d'Epina y avoit l  
tion de corps. « Quan  
pens que je vous coi  
vous à attendre d'  
du public, les torts

\*) Trois volumes in-8  
chez Brunet, librair



me trouve entraîné à mille courses, à mille déplacements. J'ai à peine le temps de respirer et de vivre. Aussi, je vieillis terriblement. Plus de cheveux, hélas ! plus de force, plus de santé, plus rien..... Il étoit bien temps de penser à la retraite !

LE RÔDEUR.

~~~~~  
SUR LES TRAITS DE L'AMOUR.

*Traduction d'une Ode d'Anacréon.*

Au fond de ces antres secrets,  
Où l'enclume ébranle la terre,  
Vulcain, pour le dieu de Cythère,  
S'amusoit à forger des traits.  
Vénus sur la flèche brûlante  
Faisoit couler le plus doux miel,  
Et l'Amour y mêloit du fiel.  
Soudain le dieu Mars se présente ;  
Il accourt des bords étrangers,  
Agite sa lance pesante,  
Et nargue des traits si légers.  
« Tiens, prends ce dard, dieu de la guerre,  
Tu connoîtras sa pesanteur, »  
Dit l'Amour, cachant sa colère.  
Mars prend le dard d'un air moqueur,  
Et Vénus lui jette un sourire.  
Confus, il rougit, il soupire :  
« Amour, ah ! c'est trop me charger,  
Reprends ton dard ». L'enfant de rire :  
« Pourquoi donc ? Il est si léger ».

C. L. MOLLEVAUT.

~~~~~  
*Mémoires et Correspondance de Madame d'Epinaÿ (1).*

DEUXIÈME ARTICLE.

M<sup>me</sup>. d'Epinaÿ avoit le projet d'obtenir en justice une séparation de corps. « Quand vous pourriez tirer parti de tous les moyens que je vous connois, lui répondit son tuteur, qu'aurez-vous à attendre d'un acte pareil ? Vous constaterez, en face du public, les torts de votre mari, vous noterez vos en-

(1) Trois volumes in-8°. Prix : 18 fr., et, port franc, 22 fr. A Paris, chez Brunet, libraire, rue Gît-le-Cœur, n<sup>o</sup> 10.

fans. Il est d'une âme douce et bienfaisante comme la vôtre ; de laisser une porte ouverte au repentir. »

M. d'Épinay continua d'être volage et inconséquent. « Nous étions, dit son épouse, ma mère et moi dans le salon ; M. d'Épinay est entré une pièce de dentelle d'Angleterre à la main ; en me disant : Madame, faites-moi le plaisir d'estimer cela ; et il ajouta pendant que je la regardois : j'ai un présent à faire à une femme à qui j'ai des obligations, et cette dentelle, si elle n'est pas trop chère, remplira assez bien mes vues. Je lui dis qu'elle valoit cent francs l'aune, à bon marché. Il s'en alla en disant : J'en vais offrir quatre-vingt. Toute la compagnie crut que ce présent m'étoit destiné ; chacun m'en faisoit déjà compliment ; et je ne sais comment leur persuasion me gagna aussi. M. d'Épinay ne parla plus de sa dentelle, et personne n'osa lui faire de questions ; mais une heure après, il vint me dire : Je l'ai eue à quatre-vingt-huit livres ; elle est charmante : c'est dans dix jours la fête de la petite Rose, il faut bieu que je lui donne un bouquet ; cela fera mon affaire. »

Une autre fois, M. d'Épinay arriva en chaise de poste crottée, monta dans l'appartement de sa femme, et lui tendit la main les larmes aux yeux. « Ne m'accablez pas, lui dit-il, ma chère amie, je suis assez malheureux. » Persuadée qu'elle avoit quelque accident affreux à redouter, M<sup>me</sup>. d'Épinay se sentit si saisie qu'elle osoit à peine questionner son mari. « — Avez-vous besoin de quelques secours prompts ; sûrement, vous manquez d'argent ? — Oh ! mon Dieu, non..... C'est-à-dire, pardonnez-moi, je n'en ai pas ; mais ce n'est pas cela. Tenez, je puis vous parler, vous n'êtes pas une âme comme une autre, vous êtes mère tendre..... — Ah ciel !.... — Quoi ? — Dites donc. — Une personne que j'aime et que j'estime, avec qui je passe ma vie, a sa petite fille à la mort. »

Jugez de l'impression que dut produire sur M<sup>me</sup>. d'Épinay cette singulière confidence. Une épreuve plus terrible lui étoit réservée. M<sup>me</sup>. de Jully, sa belle-sœur, atteinte de la petite-vérole de l'espèce la plus maligne, la fit appeler, et mourut au bout de cinq jours. « Bon Dieu ! écrivit-elle le surlendemain à M. de Lisieux, son tuteur, elle est toujours devant mes yeux ! je vois sa chambre, son lit.... Je ne saurois me persuader qu'elle ne soit plus.... La connoissance qu'elle avoit perdue depuis plusieurs heures lui étant revenue, elle laissa échapper quelques larmes. Convenez, dit-elle, que c'est mourir bien jeune ! Je sortis de sa chambre dans un état impossible à rendre, et mille fois plus mourante qu'elle. Les méde-

ains arrivèrent vers les neuf heures du matin ; ils chantèrent victoire : j'avoue qu'elle avoit un certain regard fixe qui me faisoit douter de ce miracle. Lorsqu'ils furent sortis, je m'approchai de son lit : Eh bien ! lui dis-je, voilà le cinq commencé, et tout va au mieux. Oui, selon eux, dit-elle ; mais je ne me sens pas bien ; j'étouffe, j'ai des frissons, ma tête n'est pas nette.... Je crois que demain ils seront bien étonnés... Pourquoi, lui dis-je ? Elle ne me répondit point. Il lui prit une douleur violente à la tête ; elle jeta un cri, en me demandant précipitamment ses poches ; je fus un moment à les trouver ; elle chercha long tems sans trop savoir ce qu'elle faisoit. A la fin elle tira une clef, et répéta plusieurs fois : c'est la clef, c'est celle.... Elle ne put achever, et ce furent les dernières paroles qu'elle pronouça. Le transport revint, et à cinq heures du soir elle n'étoit plus. Cette clef que j'avois prise sans savoir qu'en faire, me revint tout à coup dans l'esprit : je compris qu'il pouvoit être important de sauver ce qu'elle pouvoit avoir de papiers. Je rentrai dans son appartement, en vérité, sans savoir ce que je faisois ; j'allai à son secrétaire, où je lui avois vu serrer quelquefois les lettres du chevalier V., après les avoir lues : c'étoit précisément cette clef qu'elle m'avoit donnée. Alors, profitant du seul instant qui me fût favorable, je pris tout ce que je trouvai d'écrit, et je le jetai au feu. Après avoir vu brûler tous ces papiers, je remis la clef à M. de Jully. »

Malheureusement, un traité d'association, sous seing-privé, entre M. de Jully et M. d'Epinay, et un état de recette et de dépense, ne se trouvèrent point lorsqu'on fit un inventaire ; M. de Jully prétendit que son beau-frère lui étoit redevable de cinquante mille écus au moins ; et une femme de chambre déclara qu'elle avoit trouvé dans la cheminée du cabinet de sa maîtresse beaucoup de papiers brûlés. D'indignes soupçons planèrent sur M<sup>me</sup>. d'Epinay. « Croiriez-vous, écrivoit-elle à son auteur, que jusqu'aux soins que j'ai pris de ma pauvre sœur, tout est suspect ; j'avois mes vues. Quelle apparence, disoit une des tantes, que ma nièce ait chargé Madame de tout brûler, et que je n'en aye rien su ? Bon, reprenoit la mère, ma fille n'a jamais été dans le cas de rien cacher, c'est le comble de l'indignité de vouloir nous la rendre suspecte. Quoi qu'il en soit, sa dot est mangée, il faut qu'on me la rende, qui que ce soit qui la paye. »

M<sup>le</sup>. d'Ette conseilloit d'accommoder l'affaire avec de l'argent ; et le baron Grimm, qui avoit dit qu'il falloit *avoir bien*

*peu d'honneur, pour ovoir besoin de déshonorer les autres si vite*, venoit de recevoir un coup d'épée.

Ces papiers, confiés par M<sup>me</sup>. de Jully à l'intendant du duc de \*\*\* , pour les consulter, furent rendus, et il fut impossible à M<sup>me</sup>. d'Épinay de faire un pas sans recevoir des complimens et des félicitations. M<sup>me</sup>. le Brun elle-même ( mère de la défunte ), qui n'avoit gardé aucune mesure, vint faire des excuses pour elle et pour ses sœurs. « J'ai appris, lui dit M<sup>me</sup>. d'Épinay, à ne faire aucun cas des propos. Je pouvois être coupable du fait sans le savoir; il m'importoit d'en être justifiée à mes propres yeux et dans l'esprit de ceux que j'estime. Je le suis, tout le reste m'est indifférent. »

Dans le troisième et dernier article, nous parlerons des relations de M<sup>me</sup>. d'Épinay avec Duclos, J.-J. Rousseau et le baron de Grimm.

~~~~~  
Le *Bon Genre*, n. 106, vient de paroître au bureau du Journal des Dames.

~~~~~  
M O D E S.

Ce qu'il y a de plus voyant, a été employé pour composer la garniture d'une bonne partie des chapeaux de Lonchamp; par exemple, des coques et des crevés de ruban gros rouge et vert mirthe sur du crêpe citron; et, sur du vert, des panaches jaune-paille, dont les longs brins étoient entremêlés de clochettes d'un rouge vif. On a fait beaucoup de chapeaux de gaze écossaise. Quelques chapeaux de paille blanche ont la finesse et le luisant de la paille d'Italie. Beaucoup de chapeaux de crêpe blanc, bordés d'un large ruban écossais, légèrement froncé, ont, autour de la forme, une écharpe écossaise, cordelée, et nouée sur le côté. Jusqu'ici les rubans les plus larges avoient été des n<sup>os</sup> 24 à 30. La maison Scribe Brémard et compagnie vient d'en faire faire du n<sup>o</sup> 60. Ces rubans, qui sont écossais, ne peuvent être employés que pour suppléer aux nœuds d'étoffe; on ne les voit que sur des chapeaux qui sont sortis des bons magasins. MM. Duverney fils et compagnie, rue de Richelieu, n<sup>o</sup> 83, ont fait fabriquer de très-beaux rubans écossais ombrés et chinés. On fait des capotes avec du crêpe blanc, orné de feuillages en paille jaune appliquée.

~~~~~  
A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1719.



Corolles de Mod  
Écotes ces C



1, Cornettes de Modistes. 2, Cornettes de lingères.  
Toutes ces Cornettes sont de Tulle.

de déshonorer les autres si  
pée.

Jully à l'intendant du duc  
endus, et il fut impossible  
recevoir des compliments  
e-même (mère de la dé-  
nesure, vint faire des ex-  
« J'ai appris, lui dit  
des propos. Je pouvois  
il m'importoit d'en être  
l'esprit de ceux que j'es-  
différent. »  
nous parlerons des res-  
s, J.-J. Rousseau et le

paraître au bureau du

employé pour composer  
chapeaux de Louchamp;  
és de ruban gros rouge et  
, sur du vert, des pan-  
ans étoient entremêlés de  
eaucoup de chapeaux de  
de paille blanche ont la  
te. Beaucoup de chapeaux  
han écossais, légèrement  
e écharpe écossaise, cor-  
i les rubans les plus lar-  
naison Scribe Bremond et  
60. Ces rubans, qui sont  
que pour suppléer aux  
ur des chapeaux qui sont  
verney fils et compagnie,  
briquer de très-beaux ru-  
fait des capotes avec du  
tulle jaune appliquée.

gravure 1719.

JOURN

DE

Ce Journal paroît, avec  
le 15, avec deux Gravi  
rés, et 36 fr. pour un an

En 1802, a été com  
tibles et de Voitures  
mes, 18 N<sup>os</sup>. par an. 1

Depuis le 9, on n'a  
Galié, sous le titre  
est une comédie don  
tre des détails piquan  
sont revue de Loncha  
qui éprouvé de chute  
lure à Lonchamp ne  
es, de pensées commu  
ans. Un seul, sur la  
voici :

Al

V

Sans intrigu

Elle est sou

Qu'on dise

Il n'est plu

V

Nous allons voir sou  
de au Vaudeville, la  
ou Variétés.

# JOURNAL DES DAMES

ET

## DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)

En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.

PARIS.

Ce 24 Mars 1818.

Depuis le 9, on n'a joué que deux petites pièces, l'une à la Gaité, sous le titre suivant : *la Préface et le Commentaire* : c'est une comédie dont le fond ressemble à tout, mais qui offre des détails piquans et spirituels; l'autre est une soûdasant revue de Lonchamp. Jamais peut-être le Vaudeville n'a voit éprouvé de chute plus complète et plus méritée. Cette *Heure à Lonchamp* ne présente qu'une suite de scènes décousues, de pensées communes ou triviales et de couplets insignifiants. Un seul, sur la *Lilliputienne Babet*, a été applaudi; le voici :

AIR : *Mon galoubet.*

Voyez Babet (bis)

Sans intrigues, sans artifices,

Elle est sourde à tout quolibet ;

Qu'on dise encor qu'en nos coulisses

Il n'est plus de sages actrices.....

Voyez Babet. (bis)

~~~~~  
Nous allons voir sous peu *la Sérénade* à Feydeau, *le Rideau levé* au Vaudeville, *la Vallée de Chamouny* et *Boissy chez lui* aux Variétés.

\*

## NE COMPTONS POINT SANS NOTRE HÔTE.

L'hôte dont je veux parler, c'est le tems, qui a trompé tons les calculs sur *Lonchamp*. Les deux premiers jours ont été beaux ; mais la saison trop peu avancée avoit fait présumer qu'il y auroit peu de monde ; aussi la plupart des artistes n'avoient rien, ou presque rien préparé. Des femmes très-élégantes étoient en spencer de mérinos et en chapeau de pluche.

A défaut d'un spectacle brillant, il falloit se contenter de quelques réflexions malignes. Elles ne manquent point dans ces sortes de réunions. Les observateurs viennent y prendre des notes pour le reste de la saison. Ils remarquent les figures qui changent, les fortunes qui s'élèvent et celles qui vont *degringolando*. Que de philosophie pratique on voit dans l'espace de deux heures ! Ici, c'est un grand personnage qui vient se mêler à la foule, afin de savoir quelle figure il y fera si les événemens le forcent à descendre du théâtre élevé où il brille ; là, c'est une petite-maitresse en négligé, qui feint d'avoir renoncé à la toilette, parce que ses fournisseurs n'ont pas voulu lui faire de crédit à une époque où ils sont toujours sûrs de vendre au comptant ; plus loin, je vois un ci-devant jeune homme qui s'indigne de la pauvreté de nos modes, appropriées également au bourgeois et au grand seigneur, au commis et au millionnaire. Où sont, dit-il, nos habits brodés ? Que sont devenues nos manchettes de point et nos vestes de brocard ? Je jure bien de venir à *Lonchamp* en redingote du matin, tant que je verrai ces fracs écourtés, et d'y figurer à pied jusqu'à ce qu'on rétablisser les voitures à six chevaux et les brillans phaëtons ! — Que m'importe, lui répondit un gros papa, que je reconnus pour être de la secte *des Positifs*, que mon domestique soit habillé comme moi ? Le bonheur ne gît pas dans la forme ni dans la couleur d'un vêtement ; nous ne devons nous couvrir que pour nous garantir du froid, ne faire des vers ou de la politique que pour amasser des écus, et ne venir ici que pour gagner de l'appétit. Quel sot personnage, dit tout bas, en passant, un journaliste de ma connoissance, qui donnoit le bras à une jolie femme ! Cette promenade est délicieuse ; on la nomme les Champs-Élysées ; mais pour moi, ajouta-t-il en regardant tendrement sa belle, c'est le paradis de Mahomet ! J'en rendrai bon compte demain, répliqua un de ses confrères qui n'avoit pas apparemment l'imagination aussi riante ; je dirai

SI J'É

Moi qui, m  
Voudrais vi  
Que je port  
De l'oiseau  
Combien d'  
A voltiger te  
L'air est dou  
Je volerais,  
Si j'étois pe

C'est alors c  
M'enseignan  
J'irois de la  
Accompagne  
Puis j'irois c  
Qui, sans ve  
Donne au ps  
Je volerais,  
Si j'étois pet

Puis j'irois su  
Où sont de  
En leur each  
Former des  
L'un sourit à  
L'autre rêve  
Aux champs  
Je volerais,  
Si j'étois pet

Puis, voulan  
Un Roi qui t  
Sur un olivié  
J'irois chant



qu'on y est mal mis, qu'on y est laid, qu'on y bâille et qu'on y meurt d'ennui ! Mais quel est ce bel équipage, avec cette livrée blanche, ce chasseur ? — C'est celui d'un grand personnage qui ne s'y trouve pas ? — N'importe, cela me raccommode avec Lonchamp ; je suis bien aise de voir ces grands chapeaux à trois cornes, cette tenue à la française ; je vois avec plaisir que les bonnes traditions se conservent. — Rapportez-vous en au maître de l'équipage !

\*\*\*

SI J'ÉTOIS PETIT OISEAU.

Moi qui, même auprès des belles,  
Voudrais vivre en passager,  
Que je porte envie aux ailes  
De l'oiseau vif et léger !  
Combien d'espace il visite !  
A voltiger tout l'invite :  
L'air est doux, le ciel est beau,  
Je volerois, vite, vite, vite,  
Si j'étois petit oiseau.

C'est alors que Philomèle  
M'enseignant ses plus doux sons,  
J'irois de la pastourelle  
Accompagner les chansons.  
Puis j'irois charmer l'ermite  
Qui, sans vendre l'eau bénite,  
Donne au pauvre son manteau.  
Je volerois, vite, vite, vite,  
Si j'étois petit oiseau.

Puis j'irois sur les tourelles  
Où sont de pauvres captifs,  
En leur cachant bien mes ailes,  
Former des accords plaintifs.  
L'un sourit à ma visite ;  
L'autre rêve dans son gîte,  
Aux champs où fut son berceau.  
Jé volerois, vite, vite, vite,  
Si j'étois petit oiseau.

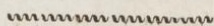
Puis, voulant rendre sensible  
Un Roi qui fueroit l'ennui,  
Sur un olivier paisible,  
J'irois chanter près de lui.

Puis, j'irois jusqu'ou s'abrite  
 Quelque famille proscrite,  
 Porter de l'arbre un rameau.  
 Je volerois, vite, vite, vite,  
 Si j'étois petit oiseau.

Puis, jusques où naît l'aurore,  
 Vous méchans, je vous fuirais ;  
 A moins que l'amour encore  
 Ne me surprit dans ses rêts :  
 Que sur un sein qu'il agite,  
 Ce chasseur, que nul n'évite,  
 Me dresse un piège nouveau ;  
 J'y volerois, vite, vite, vite,  
 Si j'étois petit oiseau.

P. J. DE BÉRANGER.

La musique de cette chanson, avec accompagnement de piano ou harpe, par B. Wilhem, se trouve à Paris, chez Jouve, marchand de musique et facteur d'instrumens, Palais-Royal, n° 96, galerie de pierre, côté du Perron. Prix : 1 fr. 50 cent.



*Mémoires et Correspondance de Madame d'Epinay.*

TROISIÈME ET DERNIER ARTICLE.

M<sup>me</sup>. d'Epinay, qui aimoit à s'entourer d'hommes de lettres, fit d'abord la connoissance de Duclos. On jouoit alors la comédie à La Chevette. M. de Bellegarde, beau-père de M<sup>me</sup>. d'Epinay, l'invita à y passer plusieurs jours. « Nous étions à nous promener, dit M<sup>me</sup>. d'Epinay.... Eh bien ! me dit Duclos en riant, ces dames avoient peur de moi ; elles ne vouloient pas jouer. — Non pas peur, Monsieur, mais en général nous étions toutes convenues de ne jouer devant aucun étranger. — Oh ! soit ; mais pourquoi ne m'avoir point dit l'embarras que cela vous causoit ? — C'est que j'ignorois si ces dames entendoient raison, et je craignois de vous mettre dans le cas de nous quitter par politesse. — Moi, non, je ne serois pas parti ; et d'ailleurs.... elles auroient joué, j'en étois sûr.... vous le voyez bien.... Oh ! vous ne me connoissez pas. Il faut toujours me parler naturellement.... Tenez, avec moi, vous pouvez tout dire : venez, allez-vous-en ; faites ceci, faites cela.... Oui,

est franchement : je  
 re. Tout le monde  
 chose ; j'ai été da  
 dire l'intimité le  
 à être dans la col  
 Je me suis bro  
 je crois, de  
 dit des choses qui  
 jamais laissé entam  
 ce qui prouve b  
 bien je suis violen  
 général, s'attacher  
 en l'imprudence d  
 C'en est assez sur  
 mœurs austères, et  
 Rousseau. M<sup>me</sup>. d'Ep  
 susceptibilité de soi  
 bâtir et meubler un  
 Chevette. Voici com  
 « Un instant de co  
 ron de Grimm ) m'a  
 laissé entraîner à l'E  
 ent que j'étois che  
 lit souvent pleurer de  
 eux.... M<sup>me</sup>. d'Ep  
 antoit que je lui tins  
 avoit attiré.... J'ai  
 sans relâche avec les  
 magt domestiques, e  
 surchargé de tristes  
 nelle.... Cherchez co  
 et du temps d'un h  
 dame d'Epinay avec  
 rage, et dites-moi  
 l'autre. »  
 Le héros des m  
 de Grimm, qui l'a  
 usque sa santé s'ad  
 téré. Voici son por  
 treuse et élevée ; el  
 qu'on se respecte sa  
 paraissant et profon  
 mieux écouter ; il m

tout franchement : je suis l'homme du monde le plus aisé à vivre. Tout le monde vous le dira, et... je vous dirai même une chose ; j'ai été dans l'intimité de vingt maisons dans Paris ; j'ose dire l'intimité la plus entière, ce qui s'appelle.... enfin, jusqu'à être dans la confidence du mari et de la femme en même tems. Je me suis brouillé avec plusieurs ; personne ne s'est repenti, je crois, de m'avoir donné sa confiance ; et si.... l'on m'a dit des choses qui, si je voulois.... Mais sur cela je ne me suis jamais laissé entamer ni dans la vivacité, ni dans la colère.... Voici ce qui prouve bien l'honnêteté de mon caractère ; sachant combien je suis violent, et que par Dieu ! il ne fait pas bon, en général, s'attacher un petit chat comme moi aux jambes ; ils ont eu l'imprudence de ne me ménager en aucune façon. »

C'en est assez sur Duclos, homme qui passoit pour avoir des mœurs austères, et qui n'étoit que bourru. Parlons de J. J. Rousseau. M<sup>me</sup>. d'Épinay, quoiqu'elle eût été bien avertie de la susceptibilité de son caractère par le baron de Grimm, lui fit bâtir et meubler une maisonnette au bout de son parc de La Chevrette. Voici comment elle en fut récompensée.

« Un instant de complaisance (Lettre de Jean-Jacques au baron de Grimm) m'a donné de cuisans repentirs.... Je me suis laissé entraîner à l'Ermitage. Dès ce moment j'ai toujours senti que j'étois chez autrui.... Mes tendres amis m'ont fait souvent pleurer de douleur de n'être pas à cinq cents lieues d'eux.... M<sup>me</sup>. d'Épinay, souvent seule à la campagne, souhaitoit que je lui tinse compagnie : c'étoit pour cela qu'elle m'avoit attiré.... J'ai vécu deux ans dans sa maison, assujetti sans relache avec les plus beaux discours de liberté, servi par vingt domestiques, et nettoyant tous les matins mes souliers, surchargé de tristes indigestions et soupirant après ma gamelle.... Cherchez combien d'argent vaut une heure de la vie et du temps d'un homme ; comparez les bienfaits de Madame d'Épinay avec mon pays sacrifié et deux ans d'esclavage, et dites-moi qui d'elle ou de moi a plus d'obligation à l'autre. »

Le héros des mémoires de M<sup>me</sup>. d'Épinay est le baron de Grimm, qui l'affranchit du despotisme de Duclos, et, lorsque sa santé s'affoiblit, lui montra le plus tendre intérêt. Voici son portrait : « Son âme est tendre, ferme, généreuse et élevée ; elle a précisément la dose de fierté qui fait qu'on se respecte sans humilier personne. Il a l'esprit juste, pénétrant et profond. En parlant mal, personne se fait mieux écouter ; il me semble qu'en matière de goût, nul n'a

BÉRANGER.

l'accompagnement de  
trouve à Paris, chez  
d'instrumens, Palais-  
du Perron. Prix : 1 fr.

Madame d'Épinay.

ARTICLE.

ter d'hommes de lettres ;  
On jouoit alors la co-  
e, beau-pere de M<sup>me</sup>. d'É-  
urs. « Nous étions à vous  
bien ! me dit Duclos en  
à ; elles ne vouloient pas  
mais en général nous  
devant aucun étranger.  
voir point dit l'embarras  
j'ignorois si ces dames  
vous mettre dans le cas  
non, je ne serois pas  
é, j'en étois sûr.... vous  
noissez pas. Il faut tou-  
avec moi, vous pouvez  
ceci, faites cela... Oui,

le tact plus délicat, plus fin, ni plus sûr. Il a un tour de plaisanterie qui lui est propre, et qui ne sied qu'à lui. Son caractère est un mélange de vérité, de douceur, de sauvagerie, de sensibilité, de réserve, de mélancolie et de gaieté. Il aime la solitude; et il est aisé de voir que le goût pour la société ne lui est point naturel: c'est un goût acquis par l'éducation et par l'habitude. A l'aspect de ce qui ne lui est pas familier, son premier mouvement est de fuir; ce n'est que la réflexion, la politesse, et une sorte de maïserie dans le caractère, qui le retiennent. Comme il craint de manquer d'égards, il reste souvent avec des gens qui l'ennuient, ou qu'il n'aime point; alors, un silence profond et un air distrait ne tardent pas à s'emparer de lui. »

Grimm qui jusqu'à la mort du comte de Friese, n'avait rien eu à dépenser ni pour la nourriture ni pour le logement, fut contraint d'accepter la seule place que ses amis purent lui procurer, et suivit en qualité de secrétaire le maréchal d'Estree, qui entroit en campagne.

« Que j'ai de peine à me résigner, écrivoit en son journal, M<sup>me</sup>. d'Epinaï! Que je me trouve petite et faible! Je suis sur le départ de M. Grimm, comme on est à l'égard d'un ami dangereusement malade. Le médecin arrive: Ne vous flattez pas, dit-il, votre ami est sans ressource à moins d'un miracle dont nous ne connoissons point d'exemple: on se désole; mais on attend le miracle, et l'on espère encore. Hélas! dans huit ou dix jours, il ne sera plus ici! »

Au baron de Grimm: « Je ne m'y fais point, je crois même que je ne m'y ferai jamais. Dix fois, ce matin, j'ai pensé envoyer chez vous. Je vous plains, mon ami, presque autant que moi. Vous allez être entouré de gens qui n'auront nul égard pour votre tristesse. Quant à moi, je suis un peu dédommée par l'approbation générale que j'entends donner de toutes parts aux bontés que le duc d'Orléans a pour vous, mais aussi plus je vous vois aimé, plus je redoute les envieux. Eh bien! mon ami, vous voulez donc que je me dise: il remplit sa vocation; nous subissons notre sort. Que ces raisons sont faibles et qu'elles ont encore peu de pouvoir sur moi! Vous êtes si raisonnable, si austère, qu'il faut que j'aye un grand fond de confiance en vous, et une grande habitude de vous tout dire pour oser vous montrer toute la folie de mon cœur. Comme vous me le disiez un jour, je crois que je serai enfant jusqu'à l'âge où l'on retombe en enfance: mon ami, je le suis au point d'en faire gloire.

à bien de la peine à  
relié dans vo  
peu la grimace, ma  
grimace: j'aurois  
si je n'avois pas ag

Les femmes qui ont  
dans les épaules  
trop grasse ou t  
yeux battus, vont a  
passent rapide  
l'effet devant e

petite ou qui ne les  
Les jeunes femmes,  
nature a comblees  
la tête aux pieds a

es, qui deviennent a  
Mais le triomphe e  
mendu avec bien des  
venant vous mettr  
la prouve un pencha

es poussent, à pei  
Si l'on s'assied  
gourmandes de ce pe  
les plaisirs.

Que dis-je? Les jug  
meur? La naïveté d  
vieux dame, le compl  
pas un petit goût ext  
serez-vous qu'il n'

qu'une jolie femme  
que quand elle est rec  
sentes. Il n'y a de  
ce genre, que les r

On a remarqué qu'i  
mes proprement dite  
de préparer eux-m  
savaient, tandis qu

J'ai bien de la peine à vous pardonner le refus de ce certain portrait relégué dans votre anti-chambre. Il est vrai qu'il fait un peu la grimace, mais j'en aurois tiré un grand parti, de cette grimace; j'aurois regardé sans cesse autour de moi pour voir si je n'avois pas agi ou parlé de travers. »

~~~~~  
L O N C H A M P .

Les femmes qui ont quelque chose de mal tourné, dans le cou, dans les épaules; celles qui ont le pied trop grand, la jambe trop grasse ou trop maigre; celles qui ont le teint usé, les yeux battus, vont assez volontiers en voiture à Lonchamp. Elles passent rapidement devant les yeux des censeurs et elles font de l'effet devant ceux qui ne se sont pas armés de leur lorgnette ou qui ne les poursuivent que par la réflexion.

Les jeunes femmes, les vraies petites-maîtresses, celles que la nature a comblées de ses dons et qui peuvent se faire voir de la tête aux pieds avec avantage, se rapprochent de leurs juges, qui deviennent aussitôt leurs adorateurs.

Mais le triomphe est ici mêlé de quelque peine. On est confondu avec bien des espèces de gens. Il y a des impertinens qui viennent vous mettre le lorgnon sous le nez: passe encore, cela prouve un penchant décidé. Mais d'autres vous pressent, vous poussent, à peine peut-on marcher et *déployer ses grâces*. Si l'on s'assied, on entend les disputes et l'on voit les gourmandes de ce peuple impoli qui se faufilent partout et gâtent tous les plaisirs.

Que dis-je? Les jugemens du peuple n'ont-ils pas aussi leur douceur? La naïveté de ces enfans qui s'arrêtent pour voir *la belle dame*, le compliment saugrenu d'une harangère, n'ont-ils pas un petit goût extraordinaire, qui séduit et qui enchante? Souvenez-vous qu'il n'y a point de flatterie de mauvais ton, et qu'une jolie femme ne l'est dans toute l'acception du mot que quand elle est reconnue telle par les bouquetières et les servantes. Il n'y a de vrai et d'absolu, en fait de renommées de ce genre, que les renommées populaires.

LE RÔDEUR.

~~~~~  
M O D E S .

On a remarqué qu'il y avoit plus de fleurs nouvelles que de modes proprement dites à Lonchamp. Les fleuristes ont l'avantage de préparer eux-mêmes les matières qui entrent dans leurs nouveautés, tandis que les modistes dépendent du fabricant

d'étoffes, de rubans, de tulles, etc. Les rubans que l'on attendoit de Lyon quinze jours avant Lonchamp, ne sont arrivés que la surveillance du premier jour de cette promenade. Les fleurs suivantes méritent d'être citées : *pommier du Japon*, de chez M<sup>me</sup>. Nattier, rue de Richeheu, n<sup>o</sup> 89 ; *magnolia grandiflora*, du même atelier ; *mimosa*, du même atelier ; *porc-épic*, du même atelier ; *Amaryllis*, encore du même atelier ; *fruitier en arbre*, de chez M<sup>me</sup>. Page, rue du Cadran (ci-devant du Bout du Monde), n<sup>o</sup>. 21 : *mandarine de la Chine*, de chez M<sup>lle</sup>. Hubault, rue Saint-Honoré, n<sup>o</sup>. 315.

On voit sur quelques capotes de gros de Naples lilas, des grappes de lilas couleur paille. La plupart des chapeaux de crêpe n'ont point de doublure. Nous avons parlé des gazes écossaises à grands quadrilles ; il y a aussi des gazes-cachemires : les plus recherchées sont à petits bouquets. Un cordon de fleurs et de verdure sert à orner le haut de beaucoup de chapeaux de paille blanche ; et un cordon pareil, à en garnir le bord ; quelques modistes ajoutent à ce dernier cordon une garniture de blonde ; alors, la blonde se coud tout à fait sur le bord, et les fleurs se trouvent à demi-cachées.

Les couleurs les plus à la mode sont le jaune-citron et le lilas.

Les chapeaux blancs dont nous avons comparé le travail, dans notre dernier Numéro, à celui de la paille d'Italie, pour la finesse et la régularité, et que nous avons cru être des chapeaux de paille de riz, sont des *chapeaux de coton* ; ils viennent de la fabrique de M. Thibault, faubourg St.-Denis, n<sup>o</sup>. 19.

Les cordons de fleurs se composent ordinairement de lilas, ou bien de petites renoncules et de verdure, quelquefois d'immortelles.

Dans le costume des hommes, ce qu'il y a de plus remarquable, est un gilet à schall, écarlate ou bleu de ciel, qui a trois ou quatre remplis de chaque côté, et que l'on met sous un gilet noir ou blanc. On voit parmi beaucoup d'habits couleur olive, quelques habits feuille-morte. Les boutons que l'on faisoit à petits points, sont maintenant à petits carreaux. Il y en a quelques-uns en trait d'or, dont le travail est un sergé.

~~~~~  
A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1720.

~~~~~  
Le 31, paroîtront les Gravures de *Meubles* 461 et 462.

(1721.)



Robingote de Savantine garnie de blonde. Bonnet de Culle à rouleaux de satin.

Les rubans que l'on atten-  
ouchamp, ne sont arrivés  
ette promenade. Les fleurs  
mier du Japon, de chez  
9; *magnolia grandiflora*,  
atelier: *por-épic*, du  
même atelier: *fruitier en*  
odran (ci-devant du Bout  
*Chine*, de chez M<sup>lle</sup>. Hu-

ros de Naples lilas, des  
 plupart des chapeaux de  
avons parlé des gazes  
si des gazes-cachemires:  
ts. Un cordon de fleurs  
aucoup de chapeaux de  
 garnir le bord; quel-  
rdon une garniture de  
fait sur le bord, et les

ont le jaune-citron et le

ons comparé le travail,  
le la paille d'Italie, pour  
ons avons cru être des  
chapeaux de coton; ils  
t, faubourg St-Denis,

rdinairement de lilas,  
dure, quelquefois d'im-

qu'il y a de plus remor-  
ou bleu de ciel, qui a  
et que l'on met sous  
beaucoup d'habits con-  
e. Les boutons que l'on  
tant à petits carreaux.  
dont le travail est un

ure 1720.

ubles 461 et 462.

Le Journal paroît, ave  
le 15, avec deux Gras  
xi, et 36 fr. pour un a

En 1802, a été com  
bles et de Voitures  
ans, 18 N<sup>o</sup>. par an.

La salle de l'Amb  
l'oguerre. L'ensem  
as et or, se détach  
On répète à ce théâ  
Paluzzi, sur lequel

M. Delalande, aid  
un dernier un voyag  
chans précieuses en  
avait aller cette année  
mond de l'Amérique mé  
te. Il partira inces  
cap de Bonne-Esp  
corbon, et ses récolt  
nécessaires encore qu  
ses fonds de son voyag  
meur.

M. Lordon, peintre  
chargé de l'exécution d'  
sainte saint Marc dans



# JOURNAL DES DAMES

ET

## DES MODES.

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures. (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures: il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

P A R I S.

Ce 30 Mars 1818.

La salle de l'*Ambigu-Comique* vient d'être repeinte par M. Daguerre. L'ensemble est en ogives. Des tresses vert, blanc et or, se détachent sur un fond de damas cramoisi.

On répète à ce théâtre un mélodrame intitulé: *le Château de Paluzzi*, sur lequel on compte beaucoup.

~~~~~

M. Delalande, aide-naturaliste au Jardin-du-Roi, a fait l'an dernier un voyage au Brésil. Il en a rapporté des collections précieuses en plantes, en animaux et minéraux. Il devoit aller cette année à la Guyanne et visiter toute la partie nord de l'Amérique méridionale. Mais sa destination est changée. Il partira incessamment pour les mers de l'Inde. Il ira au cap de Bonne-Espérance, à l'île de Madagascar, à l'île Bourbon, et ses récoltes pourront être en ces parages plus intéressantes encore qu'elles ne l'eussent été en Amérique. Les fonds de son voyage sont faits par le ministère de l'Intérieur.

~~~~~

M. Lordon, peintre, auteur de *la Communion d'Atala*, est chargé de l'exécution d'un tableau dont le sujet est *l'Évangéliste saint Marc dans les souterrains d'Alexandrie*.

Un monument à la mémoire du chancelier de l'Hôpital avoit été élevé dans l'église de la petite commune de Champmoteux (Seine-et-Oise). Il fut brisé et détruit durant nos troubles. Il va être rétabli par les ordres et les soins du ministre de l'Intérieur, du préfet et des députés du département.

La gloire des hommes qui ont rendu des services à la patrie peut être un moment méconnue et flétrie, mais tôt ou tard le souvenir de leurs vertus se réveille dans les cœurs généreux, et de justes honneurs sont alors rendus à leur mémoire.

**LE DANTE**, avec un nouveau commentaire italien; par G. Biagioli; dédié à son excellence monseigneur le comte Corvetto, ministre des Finances de S. M. le Roi de France.

Cet ouvrage est sous presse; il coûtera aux souscripteurs 36 francs. On paye le premier volume en souscrivant; on payera le second volume en recevant le premier, et le troisième en recevant le second.

M. Biagioli a eu la louable réserve de n'introduire aucune variante dans le texte. Ce texte est celui de l'édition de la *Crusca*. Dans son commentaire, il s'est attaché à faire ressortir toutes les beautés de pensée, de style et d'harmonie poétique, ainsi qu'à développer le sens de tous les passages difficiles.

#### LES DEMOISELLES DE COMPAGNIE.

Je suis vieux; j'ai 30 ans; je commence à sentir le besoin du repos; déjà l'annonce d'un bal me fait sourire de pitié; la nouvelle d'un spectacle ou d'un concert extraordinaire me touche faiblement, et bientôt l'invitation la plus pressante pour un dîner chez le banquier W\*\*\*, ou pour un creps chez lady T\*\*\*, ne pourra plus me faire sortir de chez moi. Ma femme, loin de partager mes goûts sédentaires, redouble chaque jour de dissipation et de frivolité. A l'entendre, le sommeil est trop lent, le plaisir trop fugitif et la mode trop paresseuse; pour que tout allât bien, suivant elle, il faudroit que l'heure de la toilette commençât au point du jour; le spectacle à midi, et le bal immédiatement au sortir de table. La différence de nos goûts et de notre manière de vivre est cause

que malgré la bonne intelligence qui règne entre nous, nous sommes des semaines sans nous voir et des mois entiers sans nous parler. Qu'en est-il résulté? Ma femme ayant senti le besoin d'avoir une espèce de factotum pour écrire ses billets, recevoir ses fournisseurs et additionner leurs mémoires, a pris un secrétaire en titre. Une correspondance s'est établie à ce sujet, du rez-de-chaussée qu'elle habite, au second étage où je loge; je lui ai conseillé amicalement de sortir un peu moins, de travailler un peu plus, ne fût-ce qu'à des chiffons, et de consacrer une heure ou une demi-heure, chaque jour, au soin de ses affaires; elle n'a répondu de la manière la plus aimable qu'elle avoit eu vingt-un ans le premier janvier dernier, et qu'ainsi elle étoit en état de se conduire. « Cependant, ajoutoit-elle, comme un conseil en mérite » un autre, je vous invite à vous dissiper un peu, à sup- » primer au moins une médecine par semaine, à diminuer » les honoraires de votre apothicaire, et à augmenter les » gages de votre cuisinier. Afin de vous prouver combien » j'ai à cœur de vous guérir de votre rhumatisme et des accès » d'humeur qui en résultent parfois, je vous envoie mon » cachemire boîteux pour envelopper votre tête, et mon witz- » choura pistache pour entortiller vos pieds. »

La bonté de ma femme me toucha; je résolus de la laisser aller à sa fantaisie, et en même temps de profiter de ses bons avis. « Elle me conseille la dissipation, dis-je à part moi, » cependant ma santé et mes goûts s'opposent à ce que je me » lance dans le tourbillon du monde; hé bien! créons-nous » ici-même une société agréable; choisissons une demoiselle » de compagnie douce, modeste et complaisante; sa conver- » sation spirituelle, sa gaieté et ses soins délicats charmeront » l'ennui de mes longues soirées. »

Mon projet à peine conçu, je l'exécute. J'écris à tous les rédacteurs de feuilles d'annonces, à tous les propriétaires de bureaux de placement, qu'un Monsieur, d'un âge mûr, a besoin sur-le-champ d'une demoiselle de compagnie, d'un physique agréable, d'une tenue décente et d'un esprit cultivé; j'ajoute que le particulier en question ne sera point difficile sur les arrangemens pécuniaires, si l'objet qui se présentera réunit les qualités requises.

Dès le lendemain, ma porte est assiégée par une foule de sollicitieuses, que mon *post scriptum* avoit probablement alléchées. J'ordonne que l'on introduise la première arrivée. Que vois-je, grand Dieu? Un dragon habillé en femme! Quand je

chancelier de l'Hôpital avoit  
commune de Champoteux  
étruit durant nos troubles.  
les soins du ministre de  
és du département.

endu des services à la patrie  
l'hétrie, mais tôt ou tard  
elle dans les cœurs géné-  
alors rendus à leur mé-

taire italien; par G. Bio-  
igneur le comte Corvetto,  
roi de France.

ôtera aux souscripteurs  
me en souscrivant; ou  
le premier, et le troi-

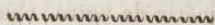
erve de n'introduire aucune  
est celui de l'édition de la  
s'est attaché à faire ressortir  
le et d'harmonie poétique,  
is les passages difficiles.

#### E COMPAGNIE

commence à sentir le besoin  
me fait sourire de pitié;  
concert extraordinaire me  
tion la plus pressante pour  
, ou pour un croqs chez  
e sortir de chez moi. Ma  
its sédentaires, redouble  
frivolité. A l'entendre, le  
p fugitif et la mode trop  
t, suivant elle, il faudroit  
ât au point du jour; le  
nent au sortir de table. La  
mière de vivre est cause

dis un dragon, c'étoit peut-être une dragonne; mais ses traits mâles, sa voix forte et son teint basané, sembloient indiquer au premier coup-d'œil que cette demoiselle appartenoit au sexe masculin. Elle jugea à propos de me conter sa très-longue histoire; je la résume en deux lignes: M.<sup>lle</sup> Dalila avoit suivi à l'armée un nouveau Samson dont elle étoit éprise; après huit glorieuses campagnes, cette courageuse amazonne avoit vu succomber son amant sur un champ de bataille; elle se trouvoit obligée d'utiliser ses talens. Son éducation étoit peu soignée; mais elle avoit beaucoup voyagé, beaucoup vu, et pouvoit au besoin retracer telle campagne et telle bataille, beaucoup mieux que certains historiens militaires, qui n'ont vu que les manœuvres du Carrousel. Je feignis d'avoir connu le brave dont elle étoit veuve, de lui être redevable de quelques bagatelles, et en la congédiant poliment, je la priai d'accepter de quoi troquer sa robe de drap contre une robe de toile, et son chapeau de castor contre un chapeau de paille.

( La suite au prochain numéro ).



L A R O S E,

*Élégie.*

Destinée en secret à mon aimable amie,  
Une rose éprouva l'orage menaçant;  
Et sa tige mal affermie,  
Sous l'aquilon jaloux ployoit en gémissant.

La tête fatiguée et les feuilles humides,  
Elle sembloit pleurer les fragiles boutons,  
Dont, à regret, mes mains timides  
Venoient de dépouiller ses tendres rejetons.

Je la voulus cueillir, de pluie ainsi trempée,  
Pour en parer le sein de la belle Eliza:  
Hélas! trop vivement coupée,  
De la fleur dans mes doigts la tige se brisa.

Ainsi, lorsque le cœur est battu par l'orage,  
Il faut que l'amitié le traite doucement;  
Et que sa main prudente et sage  
Se garde d'offenser la fleur du sentiment.

Albert MONTÉMOY.

A la suite des M.  
quelques lettres  
à l'abbé Galia  
Mais quel train il f  
de l'esprit ou de l'in  
ment le jour de la pe  
sur la tête; je vous e  
à vous faire se  
les autres ne vous éer  
pour cela, car je vou  
un révérend père, si  
vous auprès. C'est un e  
romener. Attendez;  
je n'ai jamais vue; ell  
ma maison, il faut bi  
ne battillon, une bav  
es-humble, Madame  
ante, ah! mon Dieu  
à vous? Mais ve  
-Pardonnez-moi, M.  
tre mal saine? Il y a  
-Madame, cette hab  
Madame, voilà,  
est un canal. — Et  
Madame, il faut achet  
trois ans. En vérité  
de ses questions et de  
Le livre du comte  
l'envoie; quoiqu  
Les économiste  
M.<sup>lle</sup> Geoffrin est t  
triale, en ce que le  
quand je la rencontre  
merveille. C'est encor  
le savoir pourquoi ell  
du plaisir, observant

Trois volumes in-  
chez Brunet, libra

A la suite des *Mémoires de Madame d'Epinay* (1) se trouvent quelques lettres inédites; en voici une qu'elle adressa, en 1771, à l'abbé Galiani :

Mais quel train il fait, ce petit abbé! Qui diantre peut avoir de l'esprit ou de l'imagination une fois par semaine, précisément le jour de la poste? Je vous écris tout ce qui me passe par la tête; je vous écris, parce que je vous aime, parce que j'aime à vous faire souvenir de moi; ce n'est pas ma faute si les autres ne vous écrivent pas; il ne faut pas me chercher noise pour cela, car je vous dirai comme cette religieuse: Eh bien! mon révérend père, si vous n'êtes pas content de moi, couchez-vous auprès. C'est un de nos proverbes qui veut dire: Allez vous promener. Attendez; on m'appelle. C'est une femme que je n'ai jamais vue; elle vient voir la maison. Elle est à louer, ma maison, il faut bien qu'on la vienne voir. Cette femme est une tatillonne, une bavarde. Madame, votre servante. — Votre très-humble, Madame. — Madame, cette maison paroît charmante, ah! mon Dieu, comment pouvez-vous la quitter? Est-elle à vous? Mais vous n'aimez peut-être pas la campagne? — Pardonnez-moi, Madame, je regrette.... — Elle est peut-être mal saine? Il y a beaucoup d'eau. Vous avez l'air délicat. — Madame, cette habitation n'est pas mal saine, mais je.... — Ah! Madame, voilà, je crois, la rivière? — Non, Madame, c'est un canal. — Et les meubles? Reste-t-elle meublée? — Madame, il faut acheter le canal et l'on pêche les meubles tous les trois ans. En vérité, j'ai dit comme cela, tant j'étois ahurie de ses questions et de ses étourderies.

Le livre du comte de Lauraguais est à mourir de rire, je vous l'envoie; quoiqu'il vous critique, il vous divertira beaucoup. Les économistes y sont plaisamment vilipendés.

M.<sup>me</sup> Geoffrin est toujours elle, bonne, excellente et originale, en ce que le génie l'est toujours. Je ne la vois que quand je la rencontre, comme vous savez. Elle se porte à merveille. C'est encore un problème que je n'ai pu résoudre, de savoir pourquoi elle ne m'aime pas, car j'étois faite pour lui plaire, observant toujours paisiblement, n'offusquant et

(1) Trois volumes in-8°. Prix: 18 fr., et, port franc, 22 fr. A Paris, chez Brunet, libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 10.

n'effaçant jamais personne, n'ayant ni fortune, ni maison montée, n'étant ni bête, ni conquérante; cela est singulier.

Vous parlerai-je du volume que Buffon vient de publier sur les Oiseaux? Une ignorante, une femme, c'est bien hardi! N'importe, je vais vous dire tout bas, tout bas à l'oreille, ce que j'en pense. J'ai peur qu'il n'y ait plus de poésie que de vérité dans tout cela. Au surplus, j'espère que vous gardez mes réflexions pour vous seul, et que vous ne faites pas comme notre cher intendant d'Auvergne, qui s'en va nigaudement lire une de mes lettres charmantes au milieu d'un cercle à Riom. Ne voilà-t-il pas que j'ai une réputation à soutenir en Auvergne à présent? Je ne pourrai plus lui écrire sans penser à ce que je dis. Je ne puis pas souffrir cela; j'aime à causer avec mes amis en toute sécurité, et je ne veux pas avoir de rôle à jouer.

Quoique vous disiez, l'abbé, que mes lettres sont une encyclopédie, il faut pourtant que je vous raconte mes désastres. L'abbé Terray m'a ruinée par ses opérations. Je n'ai ni credit, ni protections, et Dieu me préserve d'en employer jamais pour réclamer un écu. Je me défais de mon équipage, je vends le peu de vaisselle que j'ai; cela ne me mènera pas bien loin, parce que ma santé me fait contracter de nouvelles dettes. Ce dont je vous réponds, c'est que je n'en serai pas plus triste, et que j'irai à l'Hôpital gaiement. A présent que je vous ai mandé ce qui me concerne, je dicte le reste de ma lettre. Si je maudis par-ci par-là un abbé, il faut que j'en chérisse davantage un autre; si je voulois faire un parallèle entre vous deux, cela seroit assez plaisant. Mon assassin est grand comme une perche, mon consolateur n'a pas quatre pieds de haut: l'un est sec comme un cotret, a les yeux couverts et ardents, l'air moqueur, dur et dénigrant; l'autre est gras à lard, a les yeux à fleur de tête, l'air doux, malin et bon: le grand abbé a le génie d'un chef de brigands; le petit abbé, celui d'un grand homme; le grand abbé a les mœurs, etc.... Quelque jour je suivrai cette idée.

Il y a un mois que je n'ai vu personne, et que je mène une vie selon mon cœur et ma tournure, qui a certain penchant à la sauvagerie. Je vous jure qu'excepté trois ou quatre personnes dont je ne me sépare jamais sans peine, je me passe des autres le plus aisément du monde. Je ne fais pas le monde cependant, mais je n'en ai nul besoin; je n'ai besoin que de mes amis.

Grimm fait toujours plus de feuilles que personne. Il mène une vie de galérien, et n'en est pas moins gai le soir au sortir de son grenier. Il vous aime; il vous dit mille choses tendres.

Pour vous, mon  
la longueur de  
pre que je vous ac  
vous trompez p

Les annonces de  
nouvelles eaux,  
sient d'une manier  
Spiritueuse, qui  
L. Botot, rue Mau  
l'approbation  
obtenue celle de la  
istre de l'Intérieur  
comme un des meille  
pour fortifier les gen  
blancheur et rend  
ress sont détaillées  
chaque bouteille. Le

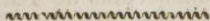
Les magasins de c  
M. P<sup>r</sup>. Haraneder  
S. S. Saint-Eustache  
ville d'Italie de la j

Dans la seule fami  
s, parmi les fleur  
rose, panac  
et la rose moussus  
cherche particulière  
ble. Ces deux fle  
M. Laurent, grainet  
Saint-Roch  
s, dont la fleur  
la largeur d'une ros

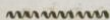
O U

Almanach des A  
pour l'année 1818,

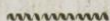
Pour vous, mon cher abbé, si vous jugez de mes sentimens par la longueur de mes lettres, vous pouvez, sur celle-ci, croire que je vous adore; et, en vérité, longueur à part, vous ne vous tromperez pas de beaucoup.



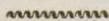
Les annonces de nouveaux esprits, de nouvelles poudres, de nouvelles eaux, pour la conservation des dents, se multiplient d'une manière étonnante. Pour cela, l'*Eau Balsamique et Spiritueuse*, qui se vend depuis plus de 40 ans, chez M. Botot, rue Mauconseil, n°. 12, ne perd pas sa vogue. Outre l'approbation de l'ancienne faculté de médecine, elle a obtenu celle de la commission nommée par S. Exc. le Ministre de l'Intérieur; et beaucoup de dentistes la conseillent comme un des meilleurs cosmétiques que l'on puisse employer pour fortifier les gencives, raffermir les dents, en entretenir la blancheur et rendre l'haleine agréable. Ces propriétés diverses sont détaillées dans une notice imprimée qui enveloppe chaque bouteille. Le prix est de 3 francs.



Les magasins de chapeaux de paille d'Italie et autres, de M. P<sup>r</sup>. Haraneder, place du Caire, sont actuellement rue Neuve-Saint-Eustache, n°. 32. On y trouve des chapeaux de paille d'Italie de la plus belle qualité.



Dans la seule famille des roses, on a compté en peu d'années, parmi les fleurs à la mode, la rose du Japon, blanche, rouge, rose, panachée, jaune; le Bengale à odeur de thé, et la rose mousseuse à fleur blanche. Aujourd'hui l'on recherche particulièrement le pompon blanc et le pompon-bengale. Ces deux fleurs, élevées en pot, se trouvent chez M. Laurent, grainetier-fleuriste, rue Saint-Honoré, n°. 301, vis-à-vis Saint-Roch. M. Laurent cultive aussi le *rubus rosea folius*, dont la fleur très-double, est d'un beau blanc et de la largeur d'une rose royale.



#### OUVRAGES NOUVEAUX.

*Almanach des Adresses de tous les Commerçans de Paris, pour l'année 1818, divisé par ordre alphabétique d'états et*

de noms; et contenant des détails sur le commerce des négocians, banquiers, agens d'affaires, libraires, commissionnaires de roulage et en marchandises, de Paris. Première année. Par M. H. D \*\*\*, rédacteur de l'Almanach des 25,000 Adresses des NON Commerçans de Paris. Un volume in-12 de 480 pages. A Paris, chez Panckouke, imprimeur-libraire, rue et hôtel Serpente, n°. 16.

*Épître à Boileau*; par M. Paccard, auteur de plusieurs romans, de poésies et de pièces de théâtre. In-8°. de 16 pages; à Paris, chez Pélicier, libraire, au Palais-Royal, galerie des Offices; et au Cabinet littéraire de la rue Neuve-de-Luxembourg, près celle de Rivoli.

Page 138 du dernier numéro, ligne 7, au lieu de *fruitier*, lisez *fraisier*.

#### M O D E S.

Les chapeaux de crêpe lilas sont ordinairement ornés de liserés citron; et les chapeaux citron, de liserés lilas. On fait en crêpe rose, des capotes à passe arrondie, qui ont pour garniture une blonde très-large. La gaze-cachemire commence à prendre faveur. On voit aussi plus de chapeaux de paille qu'il n'y en avoit à l'époque de Lonchamp. Quelques chapeaux de paille blanche ont un bord de couleur; on les retrouse par derrière, au lieu de les couper, et l'on met dessus un paquet de fleurs. Quelques capotes vertes en gros de Naples, sont bordées de deux biais de gaze à carreaux vert tendre et bleu barbeau. On porte beaucoup d'immortelles jaunes et de lilas couleur lilas. Il y a des chapeaux que l'on orne de feuillages en place de fleurs: tous ces feuillages se font avec des plumes.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1721.

*Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, rue Montmartre, N°. 183, près le boulevard, à côté du café. Les Abonnemens datent du 1<sup>er</sup>, ou du 15.*



Costume Parisien.

168.

(1720.)



Robe de Mérinos garnie de petites bandes de Velours. Chapeau de satin.

sur le commerce des né-  
s, libraires, commission-  
ises, de Paris. Première  
de l'Almanach des 25,000  
Paris. Un volume in-12  
ouke, imprimeur-libraire,

ard, auteur de plusieurs  
théâtre. In-8°. de 16 pe-  
; au Palais-Royal, ge-  
raire de la rue Neuve-de-

e 7, au lieu de fruïter,

dimairement ornés de liserés  
liserés lilas. On fait en  
ondie, qui ont pour garni-  
re-cachemire commence à  
le chapeaux de paille qu'il  
p. Quelques chapeaux de  
ur; on les retrousse par  
l'on met dessus un paquet  
en gros de Naples, sont  
reaux vert tendre et bleu  
rielles jaunes et de lilas  
e l'on orne de feuillages  
se font avec des plumes.

gravure 1721.

ni être adressé, port franc,  
n. 188, près le boulevard, à  
du 1<sup>er</sup>, ou du 15.

## JOURN

DI

*Le Journal paroît, av  
1815, avec deux Gra  
in, et 36fr. pour un.*

*En 1802, a été con  
tibles et de Voiture  
ans, 18 N<sup>os</sup>. par an.*

Les trois derrières  
la Porte St-Marti  
Fou n'a pas été  
d'Amour, ou  
des sifflets. On  
que chante l'Angl

AIR :

D'être instruit,  
D'un savant j'a  
D'un musicien  
Et d'une danse  
Chez moi j'app  
Chez un banqu  
Chez les Franç  
Enfin partout j

Voici le résumé des  
mois de mars :

Le Théâtre-F  
L'Opéra-Comi  
L'Opéra-Buff  
Le Vaudeville  
Le théâtre des  
Et l'Odéon, s

# JOURNAL DES DAMES

ET

## DES MODES.



Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)

En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.

P A R I S.

Ce 4 Avril 1818.

Les trois dernières pièces jouées au Vaudeville, aux Variétés et à la Porte St-Martin, ont éprouvé le même sort : *Le Pari d'un Fou* n'a pas été achevé; *la Vallée de Chamouny*, et *la Leçon d'Amour*, ou *le Rival Complaisant* n'ont fini qu'au bruit des sifflets. On a cependant fait répéter le couplet suivant que chante l'Anglais dans la *Leçon* :

AIR : *Vaudeville des Amazones.*

D'être instruit, moi, je me fais gloire;  
 D'un savant j'appris à bâiller;  
 D'un musicien j'appris à boire,  
 Et d'une danseuse à payer. (bis)  
 Chez moi j'appris à dîner comme quatre;  
 Chez un banquier à mal placer mes fonds;  
 Chez les Français j'appris à me bien battre;  
 Enfin partout j'ai reçu des leçons.

Voici le résumé des pertes que les théâtres ont faites pendant le mois de mars :

Le Théâtre-Français a perdu *Fleury*;  
 L'Opéra-Comique *Nicolo*;  
 L'Opéra-Buffa, Madame *Catalani*;  
 Le Vaudeville, Madame *Hervey*;  
 Le théâtre des Variétés, *Potier*;  
 Et l'Odéon, sa salle.

M. l'Eschenault, célèbre naturaliste, qui fit le premier voyage aux terres australes avec le capitaine Baudin, et qui se trouvoit à Pondichéry depuis plusieurs années, vient d'entreprendre une excursion dans l'intérieur des terres. Il doit parcourir diverses contrées d'Asie peu ou point visitées encore par des Européens, et ses découvertes ne peuvent manquer d'être intéressantes.

M. Vatin, autre naturaliste français, parcourt dans ce moment le Sénégal. Il en décrit les plantes et les animaux, jusqu'ici peu connus. On dit qu'il a offert pour 3000 francs deux éléphants, mâle et femelle, qui remplaceroient ceux que la ménagerie du Jardin du Roi a perdus.

M. Richard, peintre de S. A. R. MONSIEUR, auteur d'une foule de tableaux charmans, ( Madame de la Valière, Madame Elisabeth, Henri IV, la duchesse de Montmorency, etc. etc. ), vient d'être nommé par ordonnance du Roi, aux fonctions de professeur de peinture à l'école des beaux-arts de Lyon, en remplacement de M. Revoil, démissionnaire. Ce dernier, qui est peintre de S. A. R. MADAME, reste attaché à l'établissement en qualité de professeur honoraire. C'est une récompense accordée à de longs et bons services. Il est à remarquer que ces deux artistes sont nés dans la ville-même de Lyon. Ils ont illustré leur patrie et ils ne l'ont pas trouvée ingrate.

M. Rolland est nommé professeur à l'école de dessin de la ville de Grenoble. Maintenant dans presque tous les chefs-lieux de département il y a des écoles de ce genre. Elles sont suivies par un grand nombre de jeunes-gens qui ensuite se livrent aux différens états mécaniques et y portent un goût, des connoissances et un zèle dont on reconnoît les fruits par le meilleur genre d'ameublement et de décoration, dans les lieux les plus éloignés de Paris, du centre des travaux d'ébénisterie et d'ornement.

#### A C L É M E N T I N E.

Vous riez, vous me tournez en ridicule, vous comptez sur ma patience et ma bonhomie. Vous m'appellez tantôt votre *petite bête sauvage* et tantôt votre *perroquet mignon*. Tout cela est-il de bon goût? Faut-il que j'endure vos caprices? Et n'est-

pas temps que je me  
des douceurs.

Madame de Tencin

ainsi des gens q

sa ménagerie. C

autres de c

que ces gailés

rien qui pû

d'être pris au m

pace.

Mais je ne suis, ent

et je viens vous

le léopard, comme

et vos soirées.

ou ne me montr

vous riez et

vous bravez mes

vous imaginez

avez avoir de mon

de tout danger,

Desabusez-vous. J

va montrer les g

conseiller privé

et rudes avis.

Vous êtes paresseu

la mort. Vous ré

composé de partie

vous trouve souv

aspirant comme si

magot, vous me l

esprit inoccupé et ve

ter de cette apathie

vous flatter, vo

Cependant vous vo

personne du mor

vous connoissez mal!

top fort. Vous êtes

turner toutes les têt

à spectacle vous êtes

prat; vous n'êtes pa

pages du parlerre; p

pourvu qu'ils vous s

ce n'est pas du

adasse.

il pas temps que je me venge de vos franches duretés ou de vos pertes douceurs.

Madame de Tencin, de spirituelle et d'intrigante mémoire, avoit ainsi des gens qu'elle appelloit ses *bêtes* et dont elle composoit sa *ménagerie*. Ces bêtes-là c'étoient Fontenelle, Montesquieu et autres de cette espèce. Vous voyez bien, ma chère tante, que ces gaités et ces jeux envers de telles personnes n'avoient rien qui pût amener des bouderies. On ne craignoit pas d'être pris au mot, et la plaisanterie étoit sans conséquence.

Mais je ne suis, entre nous, ni un Montesquieu, ni un Fontenelle et je viens vous prier en grâce de ne pas me traiter de singe et de léopard, comme vous en avez pris l'habitude dans vos cercles et vos soirées. J'ai peur qu'on ne se le tienne pour dit, et qu'on ne me montre au doigt comme les ours de la foire.

Quoi! vous riez encore et vous haussez les épaules? Fort bien, vous bravez mes ressentimens, vous croyez votre empire absolu, vous imaginez que je suis votre éternel esclave et vous pensez avoir de mon cœur une connoissance qui vous met à l'abri de tout danger, de toute inquiétude.

Désabusez-vous. Je suis las enfin de vos sarcasmes. Votre *tigre* va montrer les griffes, votre *matou* va vous égratigner et votre *conseiller privé* va cette fois vous donner, s'il peut, de bons et rudes avis.

Vous êtes paresseuse à l'excès et vous redoutez l'ennui plus que la mort. Vous réunisez fort bien les contraires et vous êtes un composé de parties hétérogènes, mal liées, mal combinées. Je vous trouve souvent étendue sur votre canapé, bâillant et soupirant comme si vous aviez des vapeurs. J'entre, fussé-je un magot, vous me feriez toutes sortes de grâces; vous aviez l'esprit inoccupé et vous êtes ravie d'avoir quelqu'un pour vous tirer de cette apathie cruelle. Il ne faudroit que saisir cette occasion, vous flatter, vous presser, et l'on iroit loin, je vous jure.

Cependant vous vous croyez la plus sévère et la plus honnête personne du monde. Ah! ma pauvre Clémentine, que vous vous connoissez mal! Pour honnête? oui. Mais sévère? C'est trop fort. Vous êtes coquette et vaniteuse; vous voudriez faire tourner toutes les têtes; dans un bal vous voulez être la reine; au spectacle vous êtes bien aise que toutes les loges vous lorgnent; vous n'êtes pas même de celles qui dédaignent les hommages du parterre; plus il y a de brusquerie dans les jugemens (pourvu qu'ils vous soient favorables) plus vous en êtes flattée, et ce n'est pas du moins là-dessus que vous avez de la *délicatesse*.

uraliste, qui fit le premier capitaine Baudin, et qui se sient années, vient d'entre-treuer des terres. Il doit par-en ou point visités encore vertes ne peuvent manquer

çais, parcourt dans ce mo- ntes et les animaux, jus- Teri pour 3000 francs deux aceroient ceux que la mé-

LOXSTEUR, auteur d'une e de la Valière, Madame Montmorency, etc. etc.), u Roi, aux fonctions de beaux-arts de Lyon, en onnaire. Ce dernier, qui reste attaché à l'établisse- ire. C'est une récompense Il est à remarquer que ces de Lyon. Ils ont illus- ré ingrate.

à l'école de dessin de la resque tous les chef-lieux genre. Elles sont suivies ni ensuite se livrent aux il un goût, des connois- s fruits par le meilleur , dans les lieux les plus aux d'ébenisterie et d'or-

I N E.

dicible, vous comtez sur ; m'appellez tantôt votre roquet mignon. Tout cela re vos caprices? Etn'est-

Vous voulez passer pour économe, et vous êtes prodigue. Vous ne connoissez le prix de rien, et les pièces d'or tombent de votre main, comme l'eau coule des fontaines. Vous êtes heureuse d'avoir un père généreux et riche, mais gare le mari; s'il vous fait sur ce point quelque leçon, vous le haïrez, et s'il vous laisse aller à votre humeur, vous le ruinerez. Vous avez toujours quelque schall neuf ou quelque chapeau qui arrive de chez la marchande de modes. Il vous faut des diamans et des perles tous les mois. Vous donnez le ton à Longchamp, au concert, à l'Opéra. En vérité, on diroit une femme de trente ans, qui veut s'afficher et se perdre.

Vous avez de beaux yeux, mais ils sont souvent cernés. Vous avez une jolie peau, mais elle commence à se faner. Vous êtes grande et bien faite, mais vous marchez un peu trop comme une princesse de théâtre et l'on gémit de voir que vous avez si peu profité de l'exemple de votre modeste et vertueuse mère.

Que dites-vous de tout ceci? Comment me trouvez-vous, avec mes reproches et mes censures? Je crois que vous me ferez une terrible mine quand vous me reverrez et que vous m'aborderrez, ces petites pages à la main. *Ah! le monstre*, vous écrierez-vous, je m'y attends, je m'apprête à tout, et pour le coup du moins j'aurai mérité vos injures.

Je ne veux pourtant pas terminer sans vous parler de cette manie de politique qui vous a récemment prise. Ce pourroit bien être vous qu'un de nos auteurs dramatiques a voulu mettre en scène. Nous verrons, quand on donnera sa pièce, s'il aura bien saisi vos traits et vos discours. C'est vraiment une chose étrange que ce petit sexe foible et volage, qui veut nous faire la loi sur tout et partout. Vous êtes une des coryphées du parti *délibératif* et du fond de votre fauteuil vous pérez quelquefois comme si c'étoit du haut d'une tribune. *Ecoutez, écoutez*, vous dirai-je, comme au parlement d'Angleterre, cela ne vous sied point, cela vous va très-mal au contraire, et les *centimes facultatifs*, le *cadastre parcellaire*, le *transit d'Alsace* ou autres mots techniques de ce genre, fort bien placés dans les Chambres, ne sont plus, quand on les répète dans les salons, que propres à faire grimacer les plus jolies bouches.

Il faut, pour donner du poids à cette dernière observation, que je l'appuie d'une citation prise dans un écrivain solide. « Les femmes, dit notre auteur, ne doivent point se mêler aux » grands intérêts qu'on discute aujourd'hui. Ni la nature, ni » l'éducation ne les y ont préparées. Elles ont en général de » la bonté et point de justice, une extrême sagacité et point de

collecion. Elles ne  
et c'est de leur aff  
non qu'elles adop  
elles font une sect  
elles ne vont mé  
qualités sont nuisi  
sont fineses et le  
Bonsoir, je me sa  
milieu de votre be  
arrivai comme au  
nis par une autre c

LITRES D'OCTAVI  
DE SAINT-CLAIR  
MOISELLES; par  
ouvrages d'éducat  
considérablement

Le second titre de  
donner l'idée que  
es lettres d'Octavi  
raison et institutric  
ont été écrites depuis  
de mai 1804. Un  
réponse de la dire  
titre d'un autre pe  
ait pis, c'est votre  
vous oubliez que vou  
sez d'indulgence. L  
plication la gêne;  
de leurs, jusqu'aux t  
on connoître les a  
nous avons mille moy  
le développement de  
pour l'amour-pr  
souvent qu'à dir  
si cour, elle peu  
propos un sourire  
mes têtes, et en  
tème, ce qui jamais  
rez toutes les qual

(1) Un volume in-12  
francs 85 centimes; à  
2.50.

réflexion. Elles ne voient dans les choses que les personnes, et c'est de leur affection qu'elles tirent leurs principes. L'opinion qu'elles adoptent, elles la commandent. De leur société, elles font une secte, de l'esprit public, un esprit de parti; et elles ne vont même au bien que par l'intrigue. Ainsi leurs qualités sont nuisibles aux affaires publiques, leurs défauts y sont funestes et leur influence dangereuse. »

Bonsoir, je me sauve, si je paroissois aujourd'hui chez vous au milieu de votre belle compagnie, j'aurois bien peur qu'il ne m'arrivât comme au disciple de LINUS, au brillant ORPHÉE, mais par une autre cause, d'être *déchiré par les Nymphes*.

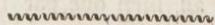
LE CONTRÔLEUR.

~~~~~  
 LETTRES D'OCTAVIE, JEUNE PENSIONNAIRE DE LA MAISON DE SAINT-CLAIR, ou ESSAI SUR L'ÉDUCATION DES DEMOISELLES; par M<sup>me</sup> de Renneville, auteur de plusieurs ouvrages d'éducation. Deuxième édition, revue, corrigée et considérablement augmentée (1).

Le second titre de cet ouvrage est beaucoup plus propre à en donner l'idée que le premier; car non-seulement il renferme des lettres d'Octavie, mais de plusieurs parentes, amies de pension et institutrices. Toutes ces lettres, au nombre de 85, ont été écrites depuis le commencement de mai 1800 jusqu'à la fin de mai 1804. Une des plus intéressantes nous a paru être la réponse de la directrice du pensionnat de St.-Clair à la directrice d'un autre pensionnat. « L'enseignement vous ennuie, tant pis, c'est votre faute; vous voulez vous hâter de jouir; vous oubliez que vous parlez à des enfans, et vous n'avez pas assez d'indulgence. La paresse est naturelle à la jeunesse, toute application la gêne; menons-la, s'il se peut, par un chemin de fleurs, jusqu'aux tems où sa raison, d'accord avec nous, lui fera connoître les avantages de l'étude. Dans nos maisons, nous avons mille moyens inconnus aux particuliers, pour hâter le développement de l'esprit: l'émulation est un aiguillon puissant pour l'amour-propre: pour la faire naître, une institutrice n'a souvent qu'à dire un mot. Comme un monarque au milieu de sa cour, elle peut, entourée de ses élèves, et distribuant à propos un sourire, un éloge, une caresse, électriser ces jeunes têtes, et en obtenir, par exaltation, par affection même, ce qui jamais n'eût été le résultat de la crainte.... Vous avez toutes les qualités de votre état, ne le quittez point;

(1) Un volume in-12 de 402 pages; prix, 3 francs, et, port franc, 3 francs 85 centimes; à Paris, chez Villet, rue du Baitoir St.-André, n. 50.

soyez seulement un peu moins susceptible. Les gens à qui vous en voulez, croient, de la meilleure foi du monde, que vous leur devez des remerciemens. Sait-on gré au marchand de la bonne marchandise qu'il donne? On l'a payé, il a fait son devoir.... »



*Voyage du capitaine Maxwell, commandant l'Alceste, vaisseau de S. M. B. sur la Mer Jaune, le long des côtes de la Corée, et dans les isles de Liou-Tchiou, avec la relation de son naufrage dans le détroit de Gaspar, ayant à bord l'ambassade anglaise, à son retour de la Chine. Par John Mac-Leod, chirurgien de l'équipage. Traduit de l'anglais par Charles-Auguste Def. ; avec cinq planches (1).*

Le motif du gouvernement britannique, en envoyant une ambassade à la cour de Pékin, avoit été de faire cesser les vexations qu'éprouvoit la compagnie des Indes orientales de la part des autorités de Canton. Il fit choix de lord Amshert, qui déjà avoit été chargé des fonctions importantes d'ambassadeur près la cour de Sicile, et le secrétaire d'ambassade fut Henri Hellis, connu par une négociation qu'il avoit conduite avec succès à la cour de Perse.

Les vaisseaux de S. M. Britannique mirent à la voile le 9 février 1816. Ils étoient chargés de riches présens pour l'Empereur et pour ses ministères; mais lord Amshert ayant refusé de paroître à l'audience de l'Empereur à l'instant même de son arrivée, ne fut point du tout admis.

Lorsqu'à son retour (janvier 1817), il passa à Canton, le poids de son ressentiment tomba sur le vice-roi. « Par la faveur de l'Empereur, dit le vice-roi, en présentant une lettre de son maître, vous avez fait le commerce dans ce pays depuis plus de cent ans, à votre grand avantage. » — Dites-lui, répliqua lord Amshert, que l'avantage est mutuel. » Cette réponse ayant été transmise au vice-roi : « Non, reprit-il, l'avantage penche beaucoup de votre côté. » Répétez-lui, dit l'ambassadeur, « que l'avantage est *strictement* mutuel. » Ce ton fier le déconcerta; il murmuroit quelque chose entre ses dents, lorsque l'ambassadeur, considérant que la cérémonie étoit terminée, puisqu'elle ne consistoit que dans la présentation de la lettre de l'Empereur, se leva, et lui souhaitant le bon jour, se retira avec la même pompe que lorsqu'il étoit entré dans la salle d'audience ».

(1) Un volume in-8°. de 359 pages; prix, 7 francs, et, port franc, 8 francs 50 centimes; à Paris, chez Gide fils, libraire, rue St-Marc-Évêque, n°. 20.

Il y a peu de  
grandes que Canton  
ous genres qui sor  
présentent encore u  
la Tamise; car, s  
l'unique habitation  
Avant de parler  
en mot de ses relâc  
Dans l'isle de Li  
place, qui ont un  
leurs fonctions, les  
breux sont très-n  
tense qui leur don  
pe derrière, pour  
ner une touffe de l  
en caleçon, et une  
à manches très-au  
tivement large; m  
breux sont épars  
basse.

Ces insulaires acc  
ne spectacle vrain  
à voir l'ordre et l'  
spectateurs group  
ent, au milieu du  
pas petits, presque  
etroupi derrière en  
courbant un peu la  
pied; enfin, le reste  
de sorte que tout le  
confusion, pouvoit  
profond silence régn  
tautoit pas le moind  
peut-être avoient-ils  
tames, comme c'e  
maris, et parvinren  
tantes les précaution  
Un grand nombre  
pose, soit qu'elles  
essent été laissées  
spectacle sur l'aut  
venant passer à qu  
es aperçurent, el



« Il y a peu de villes , dit notre voyageur , qui soient aussi grandes que Canton. Les nombreuses jonques et barques de tous genres qui sont sans cesse en mouvement sur le Tigris , présentent encore un spectacle plus mouvant et plus animé que la Tamise ; car , sur ce fleuve de la Chine , les barques sont l'unique habitation de plusieurs milliers de familles. »

Avant de parler du naufrage du capitaine Maxwell , disons un mot de ses relâches.

Dans l'isle de Liou-Tchiou , à l'exception des personnes en place , qui ont un bonnet , seulement pendant l'exercice de leurs fonctions , les habitans ne se couvrent point la tête. Leurs cheveux sont très-noirs ; ils les frottent d'une substance onctueuse qui leur donne du luisant , et les relèvent par devant et par derrière , pour les réuoir sur le sommet de la tête et former une touffe de boucles. Ils portent une espèce de chemise , un caleçon , et une robe flottante , attachée avec une ceinture , et à manches très-amples. Les femmes ont aussi une robe extrêmement large ; mais elles ne mettent point de ceinture. Leurs cheveux sont épars ou relevés du côté gauche , et réunis en touffe.

Ces insulaires accueillirent fort bien lord Maxwell. « C'étoit un spectacle vraiment intéressant , dit l'auteur du voyage , que de voir l'ordre et l'harmonie qui régnoient parmi les milliers de spectateurs groupés autour de nous. Ils formoient un grand cercle , au milieu duquel étoient d'abord placés les enfans les plus petits , presque tous à genoux ; un second rang étoit comme accroupi derrière eux ; puis venoient les hommes , les premiers courbant un peu la tête , les autres s'élevant sur la pointe du pied ; enfin , le reste monté sur des pierres et des éminences , de sorte que tout le monde , sans qu'il y eût de trouble ni de confusion , pouvoit voir parfaitement les étrangers. Le plus profond silence régnoit dans cette immense réunion ; l'on n'entendoit pas le moindre bruit , pas le plus léger chuchotement : peut-être avoient-ils éloigné les femmes à dessein ; mais ces dames , comme c'est l'usage , furent plus malignes que leurs maris , et parvinrent à satisfaire leur curiosité , en dépit de toutes les précautions qu'on avoit prises pour les en empêcher. Un grand nombre d'entr'elles se trouvoient sur la rive opposée , soit qu'elles y eussent été reléguées exprès , ou qu'elles y eussent été laissées par leurs époux , qui tous avoient été voir le spectacle sur l'autre rive. Mais les chaloupes , en s'en allant , devoient passer à quelques pieds de leur rivage , et , dès qu'elles les aperçurent , elles descendirent en foule des hauteurs où

éritable. Les gens à qui vous  
e foi du monde, que vous  
on gré au marchand de la  
a l'a payé, il a fait son de-

mandant l'Alceste, vais-  
e, le long des côtes de la  
Tchiou, avec la relation  
Gaspar, ayant à bord  
de la Chine. Par John  
Traduit de l'anglais par  
anches (1).

ique, en envoyant une  
été de faire cesser les  
Indes orientales de la  
x de lord Amshert, qui  
orientales d'ambassadeur  
d'ambassade fut Henri  
qu'il avoit conduite avec,

ne mirent à la voile le 9  
thés présens pour l'Em-  
rd Amshert ayant refusé  
à l'instant même de son

il passa à Canton, le  
e vice-roi. « Par là fa-  
n présentant une lettre  
rece dans ce pays depuis  
ge. » — Dites-lui, ré-  
est mutuel. » Cette ré-  
« Non, reprit-il, l'a-  
dité. » Répétez-lui, dit  
triement mutuel. » Ce  
quelque chose entre ses  
lérant que la cérémonie  
it que dans la presenta-  
a, et lui souhaitant le  
impé que lorsqu'il étoit

7 francs, et, port franc,  
ls, libraire, rue St-Marc.

elles étoient groupées, et accoururent au bord de la rivière; où elles jouirent à leur tour du spectacle qu'on avoit voulu inutilement leur interdire. »

Notre voyageur dit de la célèbre muraille de la Chine: « On voyoit cette immense barrière sortir, pour ainsi dire, de la mer; passer sur la première montagne, qui étoit la moins haute, s'étendre sur notre droite, en gagnant, par une ligne oblique, le sommet de la seconde, parvenir à la troisième, qui étoit plus élevée, en se détournant vers la gauche, et en faisant un angle avec la précédente; enfin, gravir la quatrième, qui étoit la plus élevée et la plus éloignée, et qui formoit le dernier point où elle étoit visible pour nous. La vue de cet ouvrage étonnant, qui, pendant plus de vingt siècles, a passé pour l'une des plus grandes merveilles du monde, produisit en nous une sensation d'autant plus vive, qu'il paroissoit plus extraordinaire d'en jouir en se trouvant sur le tillac d'une frégate anglaise. Soit que l'on considère cette muraille comme un effort étonnant de l'industrie des hommes, soit qu'on la regarde comme un monument élevé par une folie laborieuse (elle est assez large pour que plusieurs cavaliers puissent aisément y marcher de front), ce n'est pas moins un objet étonnant, non seulement par son étendue immense, mais encore par sa grande antiquité, et elle a été si rarement visible à des yeux européens, que la curiosité se trouvoit satisfaite de l'apercevoir même à cette distance. »

~~~~~

M O D E S.

On porte beaucoup de fleurs surtout en cordon sur le bord de la passe des chapeaux. Quelques chapeaux de crêpe rose ont une bordure de duvet de ratour. Dans les premiers magasins de modes on emploie des rubans moirés, qui sont en même tems rayés, lilas sur jaune, vert sur blanc, ou blanc sur blanc. Quelques chapeaux de coton sont de la même nuance que les chapeaux de paille d'Italie; on fait ces chapeaux avec des lacets: leur tissu, comme nous l'avons dit, imite la paille à s'y méprendre. Presque toutes les robes de printems ont des volans d'étoffe. Une nouvelle étoffe de soie, dite *Parisienne*, sert à faire des spencers; nous en avons vu de lilas avec des lisérés verts.

~~~~~

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1722.

Chapeau de Crêpe. N.

(1722.)



Chapeau de Crêpe. Robe de Sévantine garnie de Volans pareils.

ent en cordon sur le bord  
 chapeaux de crêpe rose ont  
 ans les premiers magasins  
 irés, qui sont en même  
 anc, ou blanc sur blanc.  
 la même nuance que les  
 es chapeaux avec des li-  
 dit, imite la paille à s'y  
 de printemps ont des vo-  
 ie, dite Parisienne, sert  
 u de lilas avec des li-

# JOURN

D

*Ce Journal paroît, le 15, avec deux G...  
... et 36fr. pour u*

*En 1802, a été co...  
... de Voitur...  
... 18 N<sup>os</sup>. par a*

*Les Dehors tromp...  
... que la comédi...  
... sous l'apparenc...  
... dans le plus s...  
... ivités: le maréch...  
... e à-peu-près le m...  
... Cette bluette e...  
... couplet que chante...  
... qui a été redeman*

AIR : du

A l'appar  
Chez nou  
J'ai vu de  
Et j'ai vu  
Sous ces  
Sous l'he  
Et même  
Ah ! com

*Les Projets d'écon...  
... critique piquante...  
... voulant économise...  
... on verra une f*

# JOURNAL DES DAMES

ET

## DES MODES.



*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

P A R I S.

Ce 9 Avril 1818.

*Les Dehors trompeurs des Variétés, ne sont pas la même chose que la comédie de Boissy, mais c'est Boissy chez lui, qui, sous l'apparence du luxe, n'a ni argent, ni crédit, et se trouve dans le plus grand embarras pour traiter les amis qu'il a invités : le maréchal de Saxe lève toutes les difficultés, et joue à-peu-près le même rôle que le grand seigneur dans *Colallo*. Cette bluette est spirituelle, mais un peu froide. Voici le couplet que chante le héros de Fontenoy, au vaudeville final, et qui a été redemandé :*

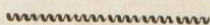
*AIR : du vaudeville de l'Homme vert.*

A l'apparence mensongère,  
 Chez nous tout est sacrifié ;  
 J'ai vu des saquins en litière,  
 Et j'ai vu l'honnête homme à pied.  
 Sous ces manteaux que l'or écrase,  
 Sous l'hermine de nos docteurs,  
 Et même jusque sous la gaze,  
 Ah ! combien de dehors trompeurs !

~~~~~

*Les Projets d'économie, des sociétaires de l'Odéon, offrent une critique piquante de certains économistes qui se ruinent en voulant économiser. Dans le *Château de Paluzzi*, à l'Ambigu, on verra une femme qui, témoin d'un crime, ne peut*

le révéler. Que n'écrit-elle des mémoires ? cela ajouteroit à sa célébrité....



### LE MARI GARÇON.

Ma femme est partie. Les premiers beaux jours lui ont donné un goût si vif pour la campagne, qu'il a été impossible à moi de la retenir. Elle est dans un état où les contrariétés ont des dangers, et par une bonté toute maritale, j'ai fait mettre les chevaux à la voiture, recommandant au cocher de la mener au galop vers sa terre, en Touraine, où elle va aller attendre l'arrivée des cerises et des fraises dont elle est très-friande.

— O femmes ! quel empire vous avez sur nous ! Nous croyons cependant être vos maîtres, et nous ordonnons comme si on nous obéissoit. On se moque de nos ordres, on se rit de nos conseils, et l'on n'en fait jamais qu'à sa tête. Voulant conserver la dignité qui convient au sexe masculin, et éviter les désagrémens qui sont la suite nécessaire des règles méconnues, je ne prescris jamais que les choses que je sais d'avance être projetées. J'imite ce consul de Rome qui, voyant ses légions prendre la déroute, se mit à leur tête, fit un devoir de ce qui étoit devenu une nécessité, et sauva par cette habile manœuvre l'honneur de la république.

Ma femme, sur ce pied, ne fait que ce que je veux, parce que je ne veux que ce qu'elle desire. La voilà donc à présent sur la route avec sa mère, avec ses gens, peut être déjà toute fâchée de sa résolution et de ma condescendance, et prête à revenir vers moi par un doux et tendre caprice.

En attendant, j'ai la clef des champs, et, comme dit le peuple, la bride sur le cou. J'avouerai que je suis un peu embarrassé de mon indépendance ; j'en ai perdu l'habitude. L'homme est fait pour les liens et les chaînes ; il a besoin d'affaires et de tracas. Il se fait un attrait de ses petites querelles de ménage, de ses discussions sur la toilette du jour, de ses jalousies pour des propos en l'air. Quand il a le bonheur d'avoir trouvé une femme d'esprit qui le chérit et le boude, le tourmente et le soigne, le fatigue et l'amuse, il ne peut bientôt s'en passer pas plus que de son ombre. Quand il est avec elle, il rêve parfois à la liberté, et quand il est loin d'elle, il regrette son esclavage. Il est comme le serin qui périt

de sa cage, et  
la colombe fidelle

Que faut

C'est là ce que je

amertume :

L'absence

Mais enfin il faut  
impardonnable fé  
prince de M<sup>me</sup> d'H

\* Cherche

\* Ne pouva

Je suis décidé à ne

en Tortoni voir les

about le Champagne

is allé aux Français

deau et à Farart.

spertaires. On ou

perd de vue les act

es ; les unes se mai

reparoisent ou te

ssante fraîcheur. R

sière d'une comédi

Cette machine, do

min du Luxembourg

haute, du nom d

de dérive de deux

ou bâton, que sup

être, on fait avancer

roup de pied, com

C'est un métier de cl

ait un autre, pour

petite ornière oblig

itude, dans une ro

ature. Cette machi

nement, celui de ne

embarrasseroit.

loin de sa cage , et comme le ramier de la fable , qui , séparé de sa colombe fidelle , ne voit partout

.....Que rencontre funeste ,

Que faucons , que réseaux....

C'est là ce que je sens , c'est là ce que j'éprouve , et je redis avec amertume :

L'absence est le plus grand des maux.

Mais enfin il faut de la philosophie. Mourir d'ennui seroit une impardonnable foiblesse ; il faut s'occuper , et , suivant le principe de M<sup>me</sup> d'Houdetot ,

- » Chercher au moins à se distraire ,
- » Ne pouvant pas se consoler. »

Je suis décidé à ne pas déjeuner un seul jour chez moi ; j'irai chez Tortoni voir les gazettes et apprendre les nouvelles en sablant le Champagne par-dessus les huitres. Hier au soir , je suis allé aux Français et à l'Opéra , demain sera consacré à Feydeau et à Favart. Je veux me remettre au courant de tous les répertoires. On oublie si vite à Paris les pièces , les rôles ; on perd de vue les actrices , on ne les reconnoît plus après six mois ; les unes se marient , les autres font des excursions , et puis reparoissent ou toutes maigries ou toutes brillantes d'une ravissante fraîcheur. Rien n'est variable comme la fortune et la destinée d'une comédienne.

## LE RÔDEUR.

### VÉLOCIPÈDE.

Cette machine , dont on a fait l'essai , le 5 avril , dans le jardin du Luxembourg , a d'abord été nommée en Allemagne *Draisienne* , du nom du baron Drais , son inventeur. *Vélocipède* dérive de deux mots latins , *vitesse* et *ped*. Enfourché sur un bâton , que supportent deux roues posées l'une devant l'autre , on fait avancer la machine en donnant de tems en tems un coup de pied , comme un patineur donne un coup de patin. « C'est un métier de cheval » , disoit l'un. « Excellent moyen , disoit un autre , pour user promptement ses chaussures. » La plus petite ornière obligeroit à descendre , et il faut une grande habitude , dans une route bien aplaniée , pour ne pas perdre l'équilibre. Cette machine auroit , en France , un troisième inconvénient , celui de ne pas convenir aux dames : leur vêtement les embarrasseroit.

## LE PETIT DRAGON.

Quelle époque pour une jeune fille que celle où la nature se renouvelle ! les feuilles poussent , l'air s'adoucit , la sève circule plus rapidement ; c'est alors , comme l'a dit Beaumarchais , que le feu du printems pénètre

Dans les fleurs  
Et dans les jeunes cœurs !

C'est alors que l'atmosphère paroît plus pure , et que les pensées sont plus tendres. L'ambition , l'avarice chez les hommes , la jalousie , la médisance chez les femmes , perdent de leur vivacité ; le désir de plaire , le besoin d'aimer se font seuls sentir , et la froide vieillesse , qui ne peut plus partager ce qu'elle nomme les illusions du jeune âge , est forcée de sourire ou de soupîrer en pensant aux beaux jours que cette époque lui rappelle.

O vous , qui côtoyez les bords fleuris de la Durance , qui respirez l'air suave des isles Canaries , ou qui vous baignez dans la mer azurée d'Otaïti , que j'envie votre sort ! Vos sens avides d'émotions douces et de plaisirs purs , trouvent aisément à se satisfaire ! chez vous , la mélodie est naturelle et peu dispendieuse ; les musiciens ailés qui peuplent vos forêts n'ont ni rhumes ni extinctions de voix ; vos plus belles décorations , formées de dômes de verdure , sont à l'abri des incendies , et votre ciel serein , vos astres brillans , défient le pinceau de nos plus habiles artistes. S'il existe un paradis sur la terre , c'est dans vos heureuses contrées qu'il faut le chercher ; mais , que dis-je ? nous autres Parisiens , nous avons aussi un beau soleil et des bois romantiques : cependant nous ne sommes pas entièrement satisfaits de notre sort ; il nous faut encore des habits brodés , des robes lamées , des honneurs et de l'argent , des rubans et des cachemires !

Parmi les personnes que je connois , et peut-être parmi toutes celles qui existent à dix lieues à la ronde , il n'en est qu'une qui ressemble au portrait que je me plais à esquisser ici : seize ans est son âge , Araminte son nom , et Bel...r sa patrie. Elevée sous les yeux d'une tendre mère , au sein d'une profonde solitude , elle ignore les plaisirs et les dangers d'un monde trompeur ; cependant , la nature , plus forte que l'éducation , lui fait éprouver une vague inquiétude qui l'empêche de se livrer aux seules occupations de son sexe. Debout avec l'au-

er, elle s'arme d  
ent de sa mère en  
une biche pour par  
heureuse, elle re  
more; mais si le  
ent volontairement  
est-tems favori. A  
arment ses loisirs,  
à l'énergie qui emb  
d'un animal féroce  
de; si sa voix se  
nabats d'un héros,  
espi ou la prie de  
s un sujet drama  
elles, les longu  
geste et de sa ve  
glacer d'effroi les  
Qu'on ne pense pe  
tâte que pour  
C'est pour  
ason suivante :

O ma Zélis, s

On vous voyo

Au vif éclat de

Qui ne croiroit

Quand vous da

Nous admirons

Ah! si l'on veu

Il ne faut plus

Vous admirer ,

Est un bonheur

Pourquoi faut-il

Qu'Amour, po

Page du capitaine  
de S. M. B. st  
Corre, et dans les  
de son naufrage da  
l'ambassade anglais



re, elle s'arme d'un léger fusil, imprime un baiser sur le front de sa mère encore endormie, et s'échappe comme une jeune biche pour parcourir les bois solitaires : lorsque sa chasse est heureuse, elle revient triomphante la déposer aux pieds de sa mère ; mais si le sort a mis en défaut son adresse, elle s'en punit volontairement en renonçant pour quelques jours à son passe-tems favori. Alors, la musique, la lecture et le dessin charment ses loisirs, mais ces occupations se ressentent encore de l'énergie qui embrâse son âme : elle se plaît à retracer tantôt un animal féroce, tantôt un voleur audacieux terrassé par elle ; si sa voix se marie à sa harpe sonore, elle chante les combats d'un héros, et non les plaintes d'une amante ; enfin, lorsqu'on la prie de faire une lecture intéressante, c'est toujours un sujet dramatique qu'elle choisit : les aventures merveilleuses, les longues histoires de revenans, empruntent de son geste et de sa voix un ton de force et de vérité qui finit par glacer d'effroi les auditeurs les plus aguerris.

Qu'on ne pense point cependant que la jeune Araminte ne soit faite que pour inspirer des sentimens de tristesse et de crainte. C'est pour elle qu'un jeune poëte de Bel...r a fait la chanson suivante :

O ma Zélis, si dans les prés de Flore,  
On vous voyoit errer dès le matin,  
Au vif éclat dont brille votre teint,  
Qui ne croiroit que vous êtes l'Aurore ?

Quand vous dansez sur la verte fougère,  
Nous admirons vos appas enchanteurs ;  
Ah ! si l'on veut voir la reine des cœurs,  
Il ne faut plus la chercher à Cythère.

Vous admirer, vous chérir et vous plaire,  
Est un bonheur où nous aspirons tous ;  
Pourquoi faut-il, quand je meurs sous ses coups,  
Qu'Amour, pour vous, soit encore un mystère !

\*\*\*\*

~~~~~  
*Voyage du capitaine Maxwell, commandant l'Alceste, vaisseau de S. M. B. sur la Mer Jaune, le long des côtes de la Corée, et dans les isles de Liou-Tchion, avec la relation de son naufrage dans le détroit de Gaspar, ayant à bord l'ambassade anglaise, à son retour de la Chine. Par John*

Mac-Leod, chirurgien de l'équipage. Traduit de l'anglais par Charles-Auguste Def. ; avec cinq planches (1).

SECOND ET DERNIER ARTICLE.

Liou-Tchiou est l'île principale d'un groupe de trente-six îles, soumises au même monarque, et le siège d'un gouvernement. Une des cinq gravures qui ornent ce voyage représente le chef de ces îles, et quatre personnes de sa suite ; une autre gravure offre la vue du jardin du temple de Liou-Tchiou. Cette vue est fort pittoresque. « La nature, dit l'auteur du voyage, a prodigué tous ses dons à l'île de Liou-Tchiou ; car telle est la bonté du sol et du climat, que des productions du règne végétal, de nature très-différente, et qui se trouvent ordinairement dans des pays très-éloignés l'un de l'autre, y croissent en même tems, et dans le même verger. Ce n'est pas seulement, comme on pourroit le croire, le pays des oranges et des citrons ; mais le bananier de l'Inde, et le sapin de la Norvège, le thé et la canne à sucre y viennent également. Indépendamment de tous ces avantages, qui ne se trouvent pas souvent réunis, cette île possède encore des rivières et des ports excellens ; et ce qui surtout lui fait le plus d'honneur, c'est l'heureux caractère, l'affabilité et la bienveillance des habitans.

Pour montrer à ces insulaires combien ils étoient sensibles à leur accueil obligeant, les Anglais leur laissèrent du blé, des pommes de terre d'une espèce très-productive, un taureau et une vache de race anglaise. Mais personne n'approuvera l'idée qui vint au capitaine Hill, d'ajouter, pour le prince, deux nouveaux présens. « L'un consistoit en un petit thermomètre portatif, l'autre en un cachet de cornaline, monté en or, tous deux attachés avec un ruban, qu'on lui mit autour du cou : cette cérémonie se fit en public, et sembloit l'investir d'un ordre. »

Le capitaine Maxwell avoit, dans l'espace de quelques mois, été exposé à toutes les vicissitudes du tems et des saisons. Parti d'Angleterre par un froid des plus vifs, il étoit passé tout-à-coup dans la Zone torride ; de là, dans les climats glacés de l'Océan atlantique méridional, pour retrouver encore la chaleur au cap de Bonne-Espérance ; puis, croisant, dans une plus haute latitude, le froid Océan méridional, il étoit arrivé sur les côtes brûlantes de Java, de sorte qu'en moins de cent jours, il avoit éprouvé trois étés et trois hivers consécutifs.

(1) Un volume in-8°. de 359 pages : prix, 7 francs, et, port franc, 8 francs 50 centimes ; à Paris, chez Gide fils, libraire, rue St.-Marc-Foydeau, n°. 20.

Tout cela n'étoit rien. Le 18 février 1817 à sept heures et demie du matin, son vaisseau toucha, avec un fracas épouvantable, sur un récif de rochers caché sous les eaux, et y demeura retenu. On mit alors des barques en mer pour transporter l'ambassadeur sur le point de terre le plus voisin; et le capitaine employa toutes les personnes qui étoient restées sur le vaisseau à sauver les provisions qu'il fut possible d'atteindre; chose difficile, tout étant submergé. Au retour de la marée, les flots ayant soulevé le vaisseau, le firent retomber sur le rocher avec tant de violence, que, vers minuit, on fut obligé de couper le mât de perroquet.

Le mercredi 19, à la pointe du jour, le capitaine Maxwell se rendit à terre, auprès de l'ambassadeur. « On voyoit dispersés par terre, dit l'auteur du voyage, les livres qu'on avoit pu sauver; et des robes parlementaires, des habits de cour, des vêtements de mandarins étoient suspendus à tous les arbres avec de vieilles chemises et des gilets de matelots. »

Les chaloupes ne pouvoient transporter en quelque lieu que ce fût, que la moitié des naufragés. Java étoit le port ami le plus voisin; l'ambassadeur s'y fit conduire avec sa suite, et une garde pour le protéger contre les pirates Malais. Il resta dans l'île 200 hommes, en y comprenant les mousses.

La première opération fut de creuser un puits. Un petit tonneau d'eau douce étoit tout ce qu'on avoit pu retirer du vaisseau. Ici commencent les angoisses. « Jamais, peut-être, dit l'auteur du voyage, question ne fut réitérée si souvent et avec plus d'inquiétude que celle-ci : « Le puits donne-t-il quelque espérance? » Lorsqu'on eut apporté au capitaine une bouteille d'eau bourbeuse pour échantillon et que l'on sut qu'elle étoit douce, chacun se précipita avec tant de violence vers le puits, qu'on fut obligé de placer des sentinelles pour protéger les travailleurs. Heureusement qu'il tomba une forte pluie, et les naufragés, en étendant des draps et des nappes qu'ils tordirent, se procurèrent quelque soulagement. »

Les pirates Malais ne tardèrent pas à paroître. On abattit des arbres pour former sous la direction du capitaine, une espèce d'enceinte; et ce dut être un rassemblement bien grotesque d'hommes armés, que celui qu'on leur opposa. Les uns avoient attaché à des bâtons de petites lames d'épées, d'autres des lames de couteaux, et jusqu'à des cloux aiguisés. Il n'y avoit en tout qu'une douzaine de sabres; les soldats de marine avoient trente fusils et autant de bayonnettes; mais on n'avoit sauvé que très-peu de poudre.

)  
page. Traduit de l'anglais par  
unq planches (1).

NIER ARTICLE

le d'un groupe de trente-six  
e, et le siège d'un gouverne-  
orment ce voyage représente  
nues de sa suite; une autre  
mple de Lion-Tchion. Cette  
re, dit l'auteur du voyage,  
Lion-Tchion; car telle est la  
productions du règne végi-  
se trouvent ordinairement  
utre, y croissent en même  
st pas seulement, comme  
nges et des citrons; mais  
le la Norvège, le thé et

Indépendamment de tous  
souvent réunis, cette île  
ports excellens; et ce qui  
c'est l'heureux caractère,  
sitans.

mbien ils étoient sensibles à  
leur laisserent du blé, des  
productive, un taureau et  
ersonne n'approuvera l'idée  
pour le prince, deux nou-  
un petit thermomètre por-  
taine, monté en or, tous  
lui mit autour du cou :  
sembloit l'investir d'un

espace de quelques mois,  
tems et des saisons. Partis  
ils, il étoit passé tout-à-  
dans les climats glacés de  
retrouver encore la cha-  
tis, croissant, dans une plus  
ditional, il étoit arrivé sur  
te qu'en moins de cent  
is livres consécutifs.

.. 7 francs, et, port franc,  
fils, libraire, rue St.-Marc

Qu'on juge des transports de joie qui éclatèrent, lorsque, du haut d'un arbre, une sentinelle eut aperçu un navire qu'il jugea plus considérable qu'un bâtiment Malais.

Le capitaine Maxwell avoit passé dix-neuf jours dans l'île, manquant de vivres et sur le point de disputer le terrain aux pirates. « Le mode d'économie qu'il avoit adopté, dit l'auteur du voyage, étoit de faire couper en petits morceaux tout ce qui devoit fournir à la consommation de la journée, volailles, bœuf salé, porc, etc. On faisoit bouillir le tout ensemble, et on distribuoit une mesure à chacun, publiquement, ouvertement, et sans aucune distinction. Par ce moyen rien n'étoit perdu, et la distribution pouvoit se faire d'une manière plus égale que par tout autre moyen. Tout le pain avoit été perdu, à l'exception de quelques livres. »

Le buste du capitaine Maxwell, très-bien gravé, se trouve en tête de ce voyage.

Il nous reste à parler de deux gravures dont une représente un chef Coréen, avec une suite de cinq personnes; et l'autre, trois habitans d'une île qu'aucun vaisseau européen n'avoit encore reconnue. Ce qu'il y a de plus remarquable dans tous ces costumes, est un bonnet très-haut et très-pointu, dont l'extrémité est recourbée par devant.

Le 28<sup>eme</sup>. numéro de la suite de *Costumes des Femmes de la Normandie* (environs de Dieppe), vient de paroître au bureau du Journal des Dames.

MODES.

Le rose est de toutes les couleurs la plus à la mode; et le crêpe, l'étoffe que les modistes emploient le plus souvent. Quelques chapeaux de crêpe-rose ont, sur le bord, une ruche pareille; les autres sont garnis d'une blonde. Après le rose viennent le lilas et le citron. Un chapeau lilas se garnit, pour l'ordinaire, en fleurs et en liserés jaune-citron; et un chapeau jaune, en liserés lilas. On voit toujours beaucoup de fleurs montées en cordon. Ce cordon est ordinairement de deux couleurs, et l'immortelle jaune en fait presque toujours partie. Le haut de la forme de quelques chapeaux est entouré de petites grappes de fleurs, ou de crevés en rubans.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1723.

Chapeau de Gros

(1723.)



Chapeau de Gros de Naples. Spencer de Levantine.

ni éclatèrent, lorsque  
aperçu un navire qu'il  
fallait.

neuf jours dans l'île,  
disputer le terrain aux  
qui adopte, dit l'auteur  
s morceaux tout ce qui  
la journée, volailles,  
r le tout ensemble, et  
obliquement, ouverte-  
ce moyen rien n'étoit  
re d'une manière plus  
sain avoit été perdu, à

rien gravé, se trouve

dont une représente  
ersonnes; et l'autre,  
européen n'avoit en-  
quable dans tous ces  
pointu, dont l'extré-

mes des Femmes de  
vient de paroître au

ins à la mode; et le  
ient le plus souven-  
r le bord, une ruche  
blonde. Après le rose  
à lilas se garnit, pour  
-citron; et un chapeau  
s beaucoup de fleurs  
rairement de deux cou-  
que toujours partie. Le  
est entouré de petites

ure 1723.

JOURN

DE

Le Journal paroît, ave  
de 15, avec deux Grav  
in, et 36 fr. pour un a

En 1802, a été com  
bles et de Voitures  
mes, 18 N<sup>os</sup>, par an.

Le Rideau Levé est  
en rumeur les gra  
es théâtres de la ca  
nature a donné à  
ce titre, une re  
adeurs des principa  
les anonymes. Tout  
piogrammes plus ou  
Opéra qu'on y rot  
y ronflera toujou  
la Sérénade, de R  
avez pas, etc. (Po  
ut savoir que c'est  
a meilleure scène est  
écriture d'Alceste-De

Voici deux couplets  
du Scandale. Le p  
couplets, et le second  
à succès :

Ais : Ate là, la  
Prenez de  
De l'aigre

# JOURNAL DES DAMES

## ET

### DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)

En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.

P A R I S.

Ce 14 Avril 1818.

Le Rideau Levé est, comme on sait, un ouvrage qui a mis en rumeur les grands et les petits talens des quatre premiers théâtres de la capitale. Le scandale qu'a produit cette brochure a donné à deux vaudevillistes l'idée de brocher, sous ce titre, une revue, dans laquelle figurent des ambassadeurs des principaux théâtres, les journaux et les pamphlets anonymes. Tout le mérite de la pièce consiste dans des épigrammes plus ou moins piquantes. On dit, par exemple ; à l'Opéra qu'on y ronfloit jadis, qu'on y ronfle encore et qu'on y ronflera toujours. On demande à Feydeau de qui est la *Sérénade*, de Regnard, et il répond *Gay, gay, vous n saurez pas, etc.* (Pour l'intelligence de cette plaisanterie ; il faut savoir que c'est M<sup>me</sup>. *Gay* qui a arrangé la *Sérénade*). La meilleure scène est celle du Théâtre-Français, encore la caricature d'*Alceste-Damas* n'a-t-elle pas le mérite de la nouveauté.

Voici deux couplets qu'on a distingués et que chante M. du Scandale. Le premier offre la recette pour faire des pamphlets, et le second indique la manière de composer des pièces à succès :

Air : *Allé là, la garde royale est là.*

Prenez de la calomnie,  
De l'aigreur et du dépit ;

A quelques grains de folie  
 Joignez un once d'esprit ;  
 Dans un peu d'encre bien noire  
 Faites infuser cela ;  
 Transvasez de l'écritoire  
 Et quand vous en serez là ,  
 Servez chaud ce plat-là ,  
 Le public y goûtera.

Prenez un beau caractère ,  
 Conservez-le tout entier ;  
 Empruntez au grand Molière  
 Quelques feuilles de laurier.  
 Joignez-y du dramatique ,  
 Du génie *et cætera* ,  
 Puis avec du sel attique  
 Assaisonnez tout cela ;  
 Servez chaud ce plat-là ,  
 Le public y reviendra.

Monsieur le Rédacteur ,

J'ai des complimens à vous faire ; j'ai vu vos collections de gravures : elles sont vraiment charmantes et je compte bien en emporter une pacotille avec moi.

Tel que vous me voyez , je viens de loin. J'arrive de l'Inde et j'ai le dessein d'y retourner incessamment. Je vis fort agréablement à Pondichéry avec une femme charmante, née dans le pays , mais qui , je vous assure , n'a ni le teint cuivré ni l'esprit obtus.

On croit presque , à Paris , que nous sommes , là-bas , des sauvages ; on nous prend tous pour des Marattes ou des Pindaris. Quelle erreur et comme on juge mal des choses ! Qu'on me suive et qu'on fasse le voyage , on verra que nos mœurs sont tout-à-fait européennes , nos toilettes ont l'air de celles de la Chaussée d'Antin. Seulement , nous sommes plus riches que vos petits-maitres. Nos liqueurs sont plus délicates que celles qu'on vend dans vos cafés élégans : et nos restaurateurs , quoiqu'aussi bons que les vôtres , sont assurément moins chers.

Chez nous le fileur de coton , le fabricant de ces beaux mouchoirs dont vous êtes si fiers de vous parer , vit avec

son de légumes et  
 ample. Vos soupes é  
 creuses , seroient f  
 verer vos ouvriers se  
 bois. L'hiver , dan  
 Une chaleur gén  
 saisons de l'année  
 on en a le des

Les manteaux , les  
 bultes , et tous ce  
 Angleterre n'ont pas  
 ni assommé , on se  
 à la légère Les f  
 et des robes qui  
 cher leurs formes d  
 Madras , Chandern  
 les magasins fournis  
 Pondichéry est leur  
 ont contribuer aux de  
 Pour un Français  
 boulevard Italien  
 pas attacher du prix ;

les filées , aux ariet  
 ins de tout cela d  
 ables ; il n'en exist  
 d'êtres si avancés.  
 d'êtres. Nos amis s  
 d'êtres. Je joue mo  
 vous assure que quand  
 car.

Nous jouons là-b  
 de des charades. N  
 vous voyez. Nous n'  
 pas n'allons pas si  
 d'être si avancés.  
 rions. Vous êtes de  
 la jeunesse.....

le pourrais contin  
 je voulez-vous , je  
 vous le souhaite  
 au mérite.  
 le veax vous parl  
 toute entière dan



un sou de légumes et de riz. Pour deux sous il nourrit sa famille. Vos soupes économiques si utiles dans vos cités malheureuses, seroient fort dédaignées sur nos rivages. Durant l'hiver vos ouvriers se ruinent en falourdes, ou gèlent faute de bois. L'hiver, dans nos climats, est à peine connu de nom. Une chaleur généreuse féconde nos terres dans toutes les saisons de l'année, et chaque jour, à midi, on peut quand on en a le desir, faire bouillir son potage au soleil.

Les manteaux, les karricks, les fourrures, les charivaris, les bottes, et tous ces gros et lourds vêtemens de France et d'Angleterre n'ont pas cours dans nos marchés. On en seroit assommé, on se garde bien d'en faire usage. On est vêtu à la légère. Les femmes ont des voiles, mais transparents et des robes qui les entourent de leurs plis, mais sans cacher leurs formes délicieuses.

Madras, Chandernagor, Vintépaleon, Masulipatam, sont des magasins fournis de toutes sortes d'étoffes précieuses. Pondichéry est leur entrepôt et rien n'y manque de ce qui peut contribuer aux douceurs de la vie.

Pour un Français, il faut des spectacles. Je suis né sur le boulevard Italien à Paris. Or, je vous demande si je dois attacher du prix aux drames bien intrigués, aux scènes bien filées, aux ariettes, aux danses, aux vaudevilles? Nous avons de tout cela dans l'Inde. Non pas sur des théâtres publics; il n'en existe pas, mais dans nos maisons particulières. Nos amis sont les acteurs, nos femmes sont les actrices. Je joue mon rôle parfois comme un autre, et je vous assure que quand je suis en train j'excelle dans les amoureux.

Nous jouons là-bas la haute comédie, comme ici l'on joue des charades. Notre goût vaut bien le vôtre, comme vous voyez. Nous n'en sommes pas encore au mélodrame, nous n'allons pas si vite que vous, nous ne nous piquons pas d'être si avancés..... Vous reculez, à vrai dire, et nous arrivons. Vous êtes dans la vicillesse, et nous dans la vigueur de la jeunesse.....

Je pourrois continuer mes petites déclamations sur ce tou. Que voulez-vous, je suis fou de ma nouvelle patrie, soyez (je vous le souhaite) fou de la vôtre. Cette folie a bien son mérite.

Je veux vous parler d'une robe de ma femme qui passeroit toute entière dans un anneau de mariage. La mousseline

lui en a coûté deux guinées l'aune ; elle vaudroit cinq cents francs au Palais-Royal.

Nous étions sur les bords de la mer. Nous prenions le frais. Un navire mettoit à la voile. Le capitaine, qui étoit de mes amis, nous invita à faire avec lui le voyage de l'Isle de France. Nous acceptâmes, il ne s'y attendoit pas. Nos préparatifs furent bientôt faits. J'ai des crédits ouverts dans tous les comptoirs du monde, et avec ce moyen on trouve partout des habits et un couvert. Il n'y a pas besoin de malle et d'équipage.

Nous partîmes, mais nous voyant en chemin nous résolûmes d'aller jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Il y a là tout près, le vin de Constance, et ma femme a une passion pour lui. Je voulus lui en faire goûter sur les lieux-mêmes.

Arrivés au cap, ma femme ayant savouré ce vin si doux, me pria de lui permettre de me faire aussi cadeau d'une feuille de vin de Madère dont elle sait que je suis très-amateur.

Je ne suis pas homme à la contrarier en rien. Nous voguâmes vers l'Isle de Madère, et de ce point, la curiosité nous poussant, nous sommes venus jusqu'à Gibraltar, jusqu'à Marseille, jusqu'à Paris.

L'Océan est comme une grande route. Les vaisseaux vont comme des diligences. C'est un cours réglé, il n'y a pas le moindre risque, c'est une partie de plaisir et je ne comprendrais pas qu'on fit de cela une affaire.

Nous avons rencontré en chemin la corvette de M. Freycinet, qui voguoit à pleines voiles jusqu'aux régions australes. Nous l'avons salué de bonne amitié et nous lui avons fait part de nos vœux pour la réussite de ses grands et beaux projets.

Il nous a promis de venir à son retour, nous dire un petit bonjour, sur la côte. Il faut que nous nous dépêchions pour aller le recevoir. Je n'ai pas voulu, Monsieur, passer à Paris, sans vous offrir mes hommages. Votre Journal fera merveille sous notre zone heureuse. Tenez-nous, de grâce, bien au courant des caprices de vos belles. Je vous donnerai des nouvelles de nos Bayadères voluptueuses, que je n'ai pas trop reconnues à votre grand Opéra.

Adieu, Monsieur, n'oubliez pas mon abonnement. Quoi-qu'Indien désormais par l'hymen et par la fortune, je vous avouerai qu'au fond de l'âme j'ai encore fortement les goûts Parisiens.

Cet instinct, ce n'est point. Je sens tout en tremper dans vos bras, des vents, un beau ciel et une douce nuit. Je vous quitte. J'espère que vous n'avez rien dit, n'est pas possible pendant la traversée. Je suis, etc.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE dirigée par une société de savants et publiée par L. G. Michaud, Lettres G et H. (C)

Presque à l'ouverture de la marche de la république, il fut nommé ambassadeur à Vienne. « Dans la retraite lorsqu'il fut nommé ambassadeur à Pologne, la reine de Pologne avoit été de fort peu de durée par des bruits qui avoient dit, disoit-on, qu'elle ne vouloit pas se séparer de son mari, presque déterminé à se retirer, l'empereur l'engagea à vivre avec elle. » M. de Vanoz, qui étoit un homme de bien, réunissant les foiblesses de son caractère, à l'exemple de son collègue, rapporta les moins agréables de ce point de vue.

(1) Ces volumes sont vendus séparément, 14 francs ; chez G. Michaud, imprimeur. Pour recevoir ces volumes, etc.

Cet instinct, ce naturel ne se détruit point, ne se dérange point. Je sens un véritable bonheur d'avoir pu venir me retremper dans votre délicieuse capitale. Vous voici quittes du froid, des vents, des glaçons; mais je veux revoir un plus beau ciel et une végétation plus active.

Je vous quitte. J'emporte le jeu du *casse tête* qui, quoiqu'on dise, n'est pas du tout chinois. N'importe, il nous amusera durant la traversée. J'attendrai vos Numéros à Pondichéry.

Je suis, etc.

Prosper ZIMALA.

~~~~~

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE, ANCIENNE ET MODERNE, rédigée par une société de gens de lettres et de savans, et publiée par L. G. Michaud, volumes 19 et 20. Lettres G et H. (1)

Presque à l'ouverture du dix-neuvième volume se trouve l'article de la maréchale de *Guébriant*, la seule femme qui ait été ambassadrice personnellement, sans être l'épouse d'un ambassadeur. « Devenue veuve en 1643, elle vivoit dans la retraite lorsqu'elle fut chargée en 1645, de conduire, comme ambassadrice extraordinaire, à Vladislas IV, roi de Pologne, la princesse Marie-Louise de Gonzague, que ce monarque avoit épousée à Paris par procureur. Au bout de fort peu de temps de séjour à Varsovie, Vladislas, prévenu par des bruits injurieux contre la nouvelle reine, qui avoit, disoit-on, aimé éperdument le grand écuyer Cinq-Mars, ne vouloit pas la reconnoître comme sa femme, et étoit presque déterminé à la renvoyer en France. Il fallut toute la dextérité, l'esprit et la fermeté de M<sup>me</sup>. de Guébriant pour l'engager à vivre en époux avec la princesse Marie. »

M<sup>me</sup> de Vaunoz, auteur de l'article d'*Héloïse*, n'a point dissimulé les foiblesses de la nièce de Fulbert; mais elle n'a pas été, à l'exemple de Bayle, chercher dans les écrits contemporains les moins authentiques, ce qui peut augmenter l'avisement de ce personnage. « Belle, mais surtout spiri-

(1) Ces volumes sont de plus de 600 pages chacun. Prix sur papier ordinaire, 14 francs; sur grand raisin, 24 francs; à Paris, chez L. G. Michaud, imprimeur, rue des Bons-Enfans, n<sup>o</sup>. 34.

Pour recevoir ces deux volumes, par la poste, il faut ajouter 10 francs.

uelle, Héloïse se livra avec ardeur à l'étude des sciences, et se fit un nom dans le monde, dès sa première jeunesse, par une érudition, rare chez les femmes, plus rare encore dans le temps où elle vécut. Elle possédoit à-la-fois la science de la philosophie et les langues latine, grecque et hébraïque..... Ceux qui voudront bien connoître l'histoire de ses amours, chercheront dans ses lettres originales ce qui peut pallier ses fautes..... On ne l'excuse point, mais on conçoit qu'égarée par la lecture des anciens philosophes, elle ait pu préférer la gloire de son amant à son propre honneur en refusant de l'épouser..... C'est dans les deux premières lettres que se trouvent ces tableaux de combats entre la ferveur religieuse et les souvenirs d'un sentiment qu'elle réproûve; cette opposition de la paix du cloître avec l'agitation du cœur de la cénobite, dont Pope a tiré un parti si heureux dans sa fameuse épître à Héloïse, tant de fois paraphrasée par des imitateurs. »

L'intéressant article de *Heyne*, qui ne se trouve dans aucune biographie française, a été fourni par M. Quatremère de Quincy. Fils d'un tisserand, Heyne, né en Saxe en 1729, vit souvent, dans son enfance, couler les pleurs de sa mère, qui ne pouvoit lui donner du pain. Son parrain se chargea de payer à un maître d'école trois sols par semaine. « Il faut voir dans les écrits de Heyne, dit M. Quatremère, comment il exprime la joie que lui fit éprouver ce bienfait. « Son père auroit voulu qu'il prit un métier; sa mère étoit plus favorable à ses desirs; mais pour passer de l'école au collège, il falloit payer un florin tous les trois mois, se procurer un manteau bleu, et des livres. Heureusement pour Heyne qu'il avoit, selon l'usage d'Allemagne, plusieurs parrains. Le second parrain fit un sacrifice; mais il fallut mettre tant d'épargne dans l'emploi de la somme donnée, que le jeune écolier fut souvent réduit à emprunter les livres de ses camarades pour les copier. A trente-six ans, Heyne n'avoit pas encore l'idée de l'aisance. Au reste, vivre et étudier étoient son seul besoin, sa seule ambition. Ce qui l'affligeoit par fois, c'étoit, dans le monde, une gaucherie, qui provenoit du manque d'une bonne éducation. Sa résolution de lutter contre la fortune n'en devint que plus ferme. « Il vouloit voir si, jeté par elle dans la poussière, il ne parviendroit pas à se relever. « Pour augmenter ses ressources par quelques travaux, il eut d'abord recours aux traductions; mais le bombardement de Dresde lui fit perdre le fruit de ses épargnes.

afin une place de p  
à l'abri du besoin  
Europe l'admirent s  
émotions, de tous le  
lres, il parvint à  
considération public  
révolus ( le 25 s  
ville de Gœttingue  
ante. Non seulemen  
indians, mais toutes  
les ordres, allèrent  
leurs hommages au  
presque tous éle les éli  
chammas qui gagne  
puent vivement au j  
mesure qu'on faisoit  
l'emportoit quelque  
scrupuleusement toute  
rière n'étoit pas mo  
versité avoit été l'éco  
l'ait sir de l'intéress  
Passons au philant  
qui, de bonne heure  
peulante. Il visita no  
de terre, mais celles  
Hollande, de l'Italie  
autres royaumes du n  
dans plusieurs ouvra  
ses recherches. « Se  
erre-Cauchy, avaiet  
une souscription  
dessein de lui érig  
éternelle de sa patrie:  
arrivé aux souscript  
pas un ami en  
pareille entreprise  
et lui fut rendu aprè  
et causée par une fi  
en visitant un malad  
plus austère. Il n  
le pain, de benrire  
et ne se méloit j  
passa, dit-il, tren

Enfin une place de professeur à l'université de Gœttingue le mit à l'abri du besoin; la plupart des sociétés savantes de l'Europe l'admirent successivement. « Comblé de toutes les distinctions, de tous les honneurs qu'on peut obtenir par les lettres, il parvint à une extrême vieillesse, entouré de la considération publique. Le jour où il eut ses quatre-vingts ans révolus (le 25 septembre 1809), devint une fête pour la ville de Gœttingue, et fut célébré avec une solennité touchante. Non seulement l'université en corps, professeurs et étudiants, mais toutes les autorités et les citoyens de tous les ordres, allèrent en pompe offrir leurs félicitations et leurs hommages au célèbre octogénaire, dont ils avoient presque tous été les élèves. Heyne appartenoit à ce petit nombre d'hommes qui gagnent à être connus. Ses défauts frappoient vivement au premier abord; mais ils disparoissoient à mesure qu'on faisoit avec lui plus intimement connoissance. Il s'emportoit quelquefois; et peut-être alors ne pesoit-il pas scrupuleusement toutes ses paroles; mais la bonté de son caractère n'étoit pas moins grande que sa vivacité. Comme l'université avoit été l'école de sa jeunesse, quiconque souffroit, étoit sûr de l'intéresser. Heyne mourut le 14 juillet 1812.

Passons au philanthrope *John Howard*, fils d'un tapissier, qui, de bonne heure, se vit possesseur d'une fortune indépendante. Il visita non seulement toutes les prisons de l'Angleterre, mais celles de la France, de l'Allemagne, de la Hollande, de l'Italie, de l'Espagne et du Portugal, de plusieurs royaumes du nord, d'une partie de la Turquie et publia dans plusieurs ouvrages les résultats de ses excursions et de ses recherches. « Ses travaux, dit son biographe, M. Lefèvre-Cauchy, avoient tellement attiré l'attention publique, qu'une souscription considérable fut levée à son insu dans le dessein de lui ériger une statue. Il paroît qu'il étoit alors éloigné de sa patrie: lorsqu'il eut connoissance du projet, il écrivit aux souscripteurs pour les en détourner. « N'ai-je donc pas un ami en Angleterre, disoit-il, qui s'oppose à une pareille entreprise? » Mais cet honneur ne fut qu'ajourné, et lui fut rendu après sa mort, survenue le 20 janvier 1790, et causée par une fièvre maligne qu'il avoit prise à Cherson, en visitant un malade. Howard menoit la vie la plus sobre et la plus austère. Il ne se nourrissoit que de pommes de terre, de pain, de beurre et de thé, fuyoit les plaisirs du monde, et ne se mêloit jamais dans ce qu'on appelle la société. Il passa, dit-il, trente années sans goûter même de vin, et

s'abstint long-temps de manger de la chair d'animaux. Il aimoit surtout les fruits, et c'étoit la seule chose où il mit du choix. Lorsqu'il étoit en Turquie, ayant été assez heureux pour guérir de quelque maladie, un homme riche, celui-ci lui offrit une bourse de deux mille sequins. Howard les refusa, et lui demanda la permission d'envoyer de temps en temps chercher dans son jardin quelques grappes de raisin et quelques oranges pour son déjeuner. Le Turc lui envoya dès ce jour, chaque matin, un grand panier rempli des plus beaux fruits qu'il pouvoit recueillir..... Le prince Henri de Prusse lui demanda un jour s'il n'alloit jamais dans quelque endroit public le soir, pour se distraire des soins de la journée : « Jamais, répondit-il ; je trouve à faire mon devoir, » plus de plaisir que tous les divertissemens du monde ne pourroient m'en procurer. »

~~~~~

Au lieu de prendre perruque, hommes et femmes se font teindre les cheveux ; mais tous y mettent du mystère, et le teinturier le plus habile n'a aucune recommandation à attendre des personnes qui l'emploient. C'est pour cela que nous allons indiquer M<sup>me</sup>. *Planne*, rue Traversière St-Honoré, n<sup>o</sup>. 20. Elle teint les cheveux, et vend même la poudre pour les teindre.

~~~~~

#### M O D E S.

Les chapeaux de paille sont encore en bien petit nombre. Cependant les modes offrent une grande variété, parce que chaque modiste a sa manière d'assortir les étoffes, et que les chapeaux se trouvent en concurrence avec les capotes. Les capotes unies sont communément couleur paille à liserés poncéau, ou vertes à liserés lilas ; on en fait beaucoup en étoffes écossaises. Ces dernières sont ordinairement très-profondes, à passe presque droite et bordées d'une large blonde. On met jusqu'à trois biais de gaze pour garnir le bord des chapeaux de crêpe : ces biais étagés avancent beaucoup sur la passe. On voit quelques biais en gaze-cachemire ; mais les gazes écossaises sont employées bien plus fréquemment.

~~~~~

A la feuille de ce jour sont jointes les Gravures 1724 et 1725.

Le Journal paroît, à  
le 15, avec deux Gr  
sirs, et 36 fr. pour ut

En 1802, a été co  
tibles et de Voiture  
lunes, 18 N<sup>os</sup>. par an

Le Susceptible par  
tu craint toujours ce  
à l'engager à ne po  
susceptibilité vient d'  
sapes étoient, en gé  
me et est allé rejo  
ant et la Comtesse  
mat aussi, d'éprouve  
nre comtesse pouvo  
Un mauvais plaisan  
rriers dans la com  
pouvoit douter que  
ster.

Nous ne parlons j  
s de Rhodéz et  
eant leurs pages de

# JOURNAL DES DAMES

## ET

### DES MODES.

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50c. port franc.*

PARIS.

Ce 19 Avril 1818.

*Le Susceptible par honneur* est un fort honnête homme, qui craint toujours ce qu'on dira de lui. Cette crainte auroit dû l'engager à ne point se produire au grand jour ; car sa susceptibilité vient d'être mise à de rudes épreuves ; les critiques étoient, en général, fondées ; il s'est condamné lui-même et est allé rejoindre *le Faux Bonhomme*, *l'Ami Clermont* et *la Comtesse de Lamark*, qui vient, tout nouvellement aussi, d'éprouver une chute violente rue Feydeau. Cette pauvre comtesse pouvoit se croire à *la nuit au bois*.

Un mauvais plaisant, en voyant le nombre de lettres apportées dans la comédie du *Susceptible*, a dit qu'on ne pouvoit douter que cet ouvrage ne fût d'un homme de lettres.

#### AFFAIRE FUALDÈS.

Nous ne parlons point dans cette feuille du crime et du procès de Rhodéz et d'Alby, assez d'autres journaux noir-  
cissent leurs pages de ces détails terribles et de ces débats

effrayans. Nous ne voulons point mêler ces horreurs à nos frivolités. Mais on peut dire quelques mots en faveur de l'humanité sans nuire à l'éternelle justice.

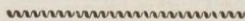
La vérité sera connue ! Mais elle ne paroît pas l'être encore. On se plaint de M<sup>me</sup>. Manson. Il y a des personnes qui lui en veulent sérieusement de ce qu'elle ne se hâte pas de satisfaire leur curiosité. Ce sentiment, ce désir de tout savoir est si vif qu'il fait oublier que le plaisir qu'on recherche ne peut être goûté qu'au prix du désespoir de vingt familles.

Pauvre Clarisse, mille bruits courent à votre honte. Voici une version qui vous est moins défavorable que toutes les autres. On dit que vous aimiez, que l'homme à qui vous aviez donné votre cœur étant moins assidu depuis quelques jours, vous en ressentiez un mortel ennui ; vous sortîtes, vous voulûtes vous-même l'épier, et sous un étrange déguisement vous parcourûtes les rues de Rhodéz. Vous vîtes celui qui causoit vos chagrins. L'ingrat, l'insensé entroît dans un lieu funeste. Vous le suivîtes, entraînée par une inquiétude qui ne vous laissoit plus maîtresse de votre raison. La porte d'un cabinet est ouverte devant vous, la peur et le soupçon, et le besoin d'éclaircir ce que vous avez tant d'intérêt à connoître, tout hélas ! vous pousse à vous y précipiter, c'est alors que commence cette scène trop fameuse. . . . .

Suspendons notre jugement, attendons l'arrêt du tribunal. Souvenons-nous de ce que le surintendant Fouquet, descendu de ses fauteuils dorés pour s'asseoir sur la fatale sellette, disoit au chancelier qui l'interrogeoit et le pressoit : « Souvent » il se fait des choses qu'on ne trouve pas justes quand on y » fait réflexion . . . » Et plus loin il ajoutoit : « Vous savez » bien qu'on peut être surpris. Quand vous signez un arrêt, » vous le croyez bon ; le lendemain vous le cassez ; vous » voyez qu'on peut changer d'avis et d'opinion. »

Après cela, faisons des vœux pour que nos gazettes puissent offrir bientôt de plus aimables sujets de lecture, et de plus doux alimens à nos conversations.

#### LE CONTRÔLEUR.



#### LE PHÉNIX,

#### Conte.

Le preux Alfred, en voyant Léonore,  
Pour la première fois sentit battre son cœur,

Pour la première  
Le front du  
Être chéri de  
Ah ! disoit-il.  
En le voyant  
Sentit son cœur  
Ah ! s'il m'aim  
Je l'aimerois  
Un jour Alfre  
Il lui promit  
Elle promit  
Le beau guer  
Il se para des  
En répétant

Mais à l'ins  
A retenti près  
Ils vont fuir  
Ils vont passe  
L'affreuse :  
Remplacer  
Il faut par  
Je vais quitte  
Ah ! jure  
Je jure ici de  
Léonore promi  
Alfred jura s  
Alfred partit  
Il étoit déjà loi  
Aux échos  
Aimable c  
Léonore s  
Alfred gai  
Le sien es

Pendant tro  
Alfred recu  
Il eut toujou  
Ces mots sa  
De ses plaisir  
De temps e  
Rêver à ses a  
Rêver, 1



Pour la première fois , d'une aimable rougeur ,  
 Le front du guerrier se colore ;  
 Être chéri de celle qu'on adore ,  
 Ah ! disoit-il , voilà le vrai bonheur.  
 En le voyant la belle damoiselle  
 Sentit son cœur battre pour le guerrier.  
 Ah ! s'il m'aimoit . . . Ah ! s'il étoit fidèle ,  
 Je l'aimerois ce charmant chevalier.  
 Un jour Alfred lui déclara sa flamme ,  
 Il lui promit éternelles amours ,  
 Elle promit d'aimer toujours  
 Le beau guerrier qui captive son ame ;  
 Il se para des couleurs de sa dame  
 En répétant toujours , toujours.

Mais à l'instant le bruit des armes  
 A retenti près de ces deux amans ,  
 Ils vont fuir ces jours pleins de charmes ,  
 Ils vont passer : les chagrins , les tourmens ,  
 L'affreuse absence et les alarmes  
 Remplaceront ces doux momens.  
 Il faut partir , l'honneur m'appelle ,  
 Je vais quitter l'objet de mes amours.  
 Ah ! jure moi d'être fidèle ,  
 Je jure ici de t'adorer toujours ,  
 Léonore promet éternelle constance ,  
 Alfred jura sur le fer de sa lance ,  
 Alfred partit en répétant toujours.  
 Il étoit déjà loin , la tendre Léonore  
 Aux échos redisait encore :  
 Aimable objet de mes amours ,  
 Léonore sera fidèle ;  
 Alfred garde ton cœur pour elle ,  
 Le sien est à toi pour toujours.

Pendant trois ans se prolongea l'absence.  
 Alfred reçut le prix de la vaillance ,  
 Il eut toujours gravés au fond du cœur  
 Ces mots sacrés , Léonore et l'honneur.  
 De ses plaisirs passés l'aimable souvenance  
 De temps en temps appaisoit sa douleur.  
 Rêver à ses amours étoit sa jouissance ,  
 Rêver , n'est-ce pas le bonheur ?

LE CONTRÔLEUR.

N I X,

nt Léonore,  
 battre son cœur,

Cependant le dieu de la guerre  
 Las de carnage et de forfaits,  
 Laissa reposer son tonnerre  
 Et la France reçut la paix.  
 Alfred partit pour revoir sa patrie,  
 Sa Léonore, ses amours;  
 En voyageant, il chantoit son amie,  
 Et son refrain étoit : toujours, toujours.

Un jour, au lever de l'aurore,  
 Il aperçut le vieux manoir  
 Qui possédoit sa Léonore;  
 Ah ! son bonheur ne peut se concevoir,  
 Il vole, il est aux pieds de celle qu'il adore.  
 Aimable objet de mes amours,  
 Dit-il, charmante damoiselle,  
 Ton Alfred est resté fidèle,  
 Son cœur est à toi pour toujours.

Alfred attend que sa belle prononce;  
 Un mot va faire son destin.  
 Or, devinez quelle fut sa réponse :  
 Je vous le dis, vous chercherez en vain.  
 Je vous le donne en cent, je vous le donne en mille;  
 Mais ce seroit peine inutile;  
 Finissons tous ces longs discours :  
 Elle lui dit . . . objet de mes amours,  
 Léonore est toujours fidèle,  
 Si ton cœur est toujours pour elle,  
 Le sien est à toi pour toujours.

C'est un phénix qu'une femme pareille.  
 Être fidèle après trois ans,  
 C'est une bien rare merveille,  
 Qu'on ne voit plus de notre temps.  
 Car j'en connois dont la constance  
 Loin de tenir comme autrefois,  
 A trois, même à deux ans d'absence,  
 N'a pu résister à trois mois.

ELZÉAR B.

L'Italie, civilisée bi  
 la France un grand  
 Le théâtre lui doit  
 ses cassandre  
 L'Opéra s'est enrichi  
 lui avoit emprunt  
 La cuisine en a tiré  
 macaronis, et u  
 ours.  
 Veuse nous a appr  
 e à préparer des sa  
 Du temps de Hear  
 rosses fabriqués à  
 en 1587, par  
 aux lingères  
 Le nom de *Krangip*  
 Saint-Gregoire le g  
 pauvres, dans un  
 parut en Franc  
 son nom à de  
 immortaliser d'  
 et les gants à  
 que l'action  
 le sort!  
 passe à d'autres :  
 Les Anglais nous  
 nous  
 Nous devons aux  
 le genre romantique  
 L'Espagne nous a f  
 andebourgs et la P  
 quand nous ne le  
 nos chansons  
 andre ?  
 parut en 1728,  
 ent alors pour bi  
 patrie, employé  
 ure.

## BALANCE COMMERCIALE.

L'Italie, civilisée bien avant le reste de l'Europe, a fourni à la France un grand nombre d'inventions.

Le théâtre lui doit ses polichinelles, ses arlequins, ses crispins, ses cassandres et ses colombines.

L'Opéra s'est enrichi pendant long-temps des bals masqués qu'il lui avoit empruntés.

La cuisine en a tiré les glaces, les sorbets, les vermicels, les macaronis, et un grand nombre d'essences et de liqueurs.

Venise nous a appris à fondre les glaces (miroirs); Bologne à préparer des saucissons.

Du temps de Henri IV, on ne se servoit guères que des carrosses fabriqués à Milan; et les patrons de colerettes gravés en 1587, par un Venitien, ont long-temps servi de modèles aux lingères de Paris.

Le nom de *Frangipani* fut primitivement donné à un parent de Saint-Grégoire le grand, pour avoir distribué des pains aux pauvres, dans un temps de disette. L'un de ses descendants parut en France sous le règne de Louis XIII, et y donna son nom à des gants dont il inventa le parfum: c'étoit s'immortaliser d'une manière moins noble; mais les sachets et les gants à la frangipane passeront à la postérité, tandis que l'action charitable de son parent est oubliée: voilà le sort!

Je passe à d'autres:

Les Anglais nous ont fourni le tulle, le bœf-teck et le crebs.

Nous devons aux Allemands la choucroute, les palatines et le genre romantique.

L'Espagne nous a fait présent des vertugadins, la Saxe des Brandebourgs et la Pologne des witzchouras.

Quand nous ne leur aurions donné, en échange, que nos modes, nos chansons et nos vins, croyez-vous qu'ils fussent à plaindre?

\*\*\*\*

Il parut en 1728, un recueil de façons de parler qui passoient alors pour bizarres. Cette expression *foyer*, au lieu de *patrie*, employée par l'académicien *Lamotte*, étoit du nombre.

*Rentrer dans ses foyers*, c'étoit, suivant l'Aristarque, comme si l'on eût dit, *rentrer dans sa cheminée*. Malgré cette moquerie, très-juste et très-jolie, cette phrase a été universellement adoptée.

VOYAGE A SMYRNE, DANS L'ARCHIPEL ET L'ILE DE CANDIE, en 1811, 1812, 1813 et 1814; suivi d'une Notice sur *Péra* et d'une Description de la marche du *Sultan*; par *J. M. Tancoigne*, attaché en 1807 à l'ambassade de France en Perse, et depuis interprète et chancelier du consulat de la Canée; ouvrage orné de deux gravures, chacune quadruple du format in-18, et représentant le cortège du Sultan, d'après un dessin colorié de M. Melling (1).

« J'arrivois pour la troisième fois, dit M. Tancoigne, dans la capitale de l'Empire Ottoman, lorsque je reçus, avec deux de mes collègues, l'ordre de partir pour les Echelles du Levant. L'un de mes amis devoit rester attaché au consulat de Smyrne, le second au consulat de l'île de Chypre, et moi à celui de la Canée. »

Les trois voyageurs s'embarquèrent à Constantinople le 19 octobre 1811.

Smyrne renferme plus de cent mille habitans. « Ses rues, dit M. Tancoigne, sont toutes sales et étroites, et les maisons bâties comme à Constantinople, de terre, de briques cuites au soleil et de bois. Les étrangers admirent l'étendue de ses basars: chaque état a ses galeries particulières, tout y est disposé avec symétrie; mais on est étonné de voir les marchandises les plus précieuses dans des échoppes de bois, par conséquent exposées aux incendies, tandis que les fruits secs et les autres comestibles se vendent sous de magnifiques voûtes de pierre.

« Smyrne, comme presque toutes les villes de la Turquie, n'offre aucun édifice remarquable. La maison du gouverneur, une des plus apparentes du quai, n'est bâtie que de bois peint, et ses mosquées même sont toutes petites et mesquines. »

Notre voyageur arriva à Smyrne dans la saison des plaisirs, pendant la semaine du jour de l'An, dont les visites

(1) Deux volumes in-18, l'un de 176, l'autre de 148 pages. Prix: 8 francs, à Paris, chez Neveu, libraire, passage des Panoramas, n<sup>o</sup>. 26.

se font et se rendent avec beaucoup de cérémonial et d'étiquette.

Les négocians de toutes les nations ont un lieu de réunion qu'ils nomment le *Casin*. Moyennant un abonnement médiocre, on y trouve à toutes les heures du jour, un bon feu, des livres, des brochures, des journaux, des billards et des rafraichissemens de toute espèce. « Ce lieu, dit M. Tancoigne, peut être considéré à-la-fois comme le Wauxhall et la Bourse de Smyrne : on y danse et on y traite toutes sortes d'affaires de banque et de commerce. Pendant le carnaval, les abonnés se colisent extraordinairement pour donner aux Dames des fêtes et des bals où se réunit toute la meilleure société de la rue *Franque*. »

Le 29 janvier 1812, M. Tancoigne quitta Smyrne pour se rendre en Candie. Des vents contraires le firent relâcher à Scio. Cette île a environ trente lieues de longueur sur six ou huit dans sa plus grande largeur. La ville de Scio solidement construite en pierres de taille, est l'ouvrage des Génois, qui furent expulsés par les Turcs, il y a plus d'un siècle. « Les rues, dit notre voyageur, sont étroites et sales. Pour une ville turque, la liberté dont y jouissent les femmes est quelque chose de surprenant ; elles vont et viennent à toutes les heures du jour, dans les rues, sur les places et les promenades, par bandes de dix ou douze, se tenant par les bras ou par les mains, riant, chantant et critiquant tout ce qu'il se rencontre sur leur passage, sans que les musulmans y fassent la plus légère attention. »

La principale richesse de Scio consiste dans ses orangers et ses citronniers. Le nombre en est prodigieux. « C'est un spectacle charmant, dit notre voyageur, que cette multitude de jardins qui couvrent les campagnes et l'intérieur même de la ville. Au printems l'air en est embaumé à plusieurs lieues à la ronde. »

M. Tancoigne ne trouva pas que les vins de Scio méritassent la réputation dont ils jouissoient chez les anciens. Parmi les productions de cette île les plus communes, on compte le mastic qui découle du lentisque ; les femmes du Levant aiment à mâcher cette gomme aromatique malgré son amertume, et l'on en transporte tous les ans une quantité considérable à Constantinople.

Les femmes de Scio ont de beaux yeux ; mais elles n'ont ni une taille élégante ni une jambe fine ; leur sein est trop volumineux et leur costume parut à notre voyageur surchargé d'ornemens de mauvais goût.

5) étoit, suivant l'Aristarque, dans sa cheminée. Malgré cette île, cette phrase a été univ-

L'ARCHIPEL ET L'ILE DE 1813 et 1814 ; suivi d'une description de la marche du , attaché en 1807 à l'am-t depuis interprète et chante ; ouvrage orné de deux u format in-8, et repré- d'après un dessin colorié

fois, dit M. Tancoigne, man, lorsque je reçus, ordre de partir pour les amis devoit rester attaché nd au consulat de l'île de née. » rent à Constantinople le 19

mille habitans. « Ses rues, sales et étroites, et les ma- de terre, de briques étrangers admirent l'étendue ; galeries particulières, tout s on est étonné de voir les dans des échoppes de bois, endies, tandis que les fruits vendent sous de magnifiques

utes les villes de la Tur- quable. La maison du gou- s du quai, n'est bâtie que même sont toutes petites et te dans la saison des plu- de l'An, dont les visites

176, l'autre de 148 pages. eu, libraire ; passage des Pa-

*Le Panorama d'Angleterre, ou Éphémérides anglaises, politiques et littéraires ; T. 2 ; par M. Charles Malo, membre de l'Athénée des Arts, etc., vient de paraître (1).*

« Pour visiter Londres, ses curiosités et ses environs ; on mettra, dit l'auteur, de quinze à vingt jours, et l'on dépensera treize à quinze cents francs pour deux personnes : ne sont compris, dans cette dépense, ni les frais de voyage de Paris à Londres, ni ceux de retour pour toute autre ville du continent. »

M. Crozet, distillateur, rue St.-Marc, n°. 15, a obtenu de la Faculté de Médecine de Paris, un rapport qui a été fait le 20 novembre 1817, à S. Exc. le Ministre de l'Intérieur ; en voici l'extrait : « Nous n'hésitons pas à déclarer » que l'Eau de Cologne de M. Crozet, que nous avons » examinée, est bien faite, qu'elle a un degré de spirituosité » suffisant, et qu'enfin elle doit être considérée comme » un bon cosmétique, qui peut être employé pour la toilette et généralement dans tous les cas où les liqueurs » aromatiques et alcooliques sont mises en usage ; qu'enfin » elle peut entrer en concurrence avec celles qui jouissent » d'une grande réputation. »

#### MODES.

Les modistes emploient toujours beaucoup de crêpe ; et le blanc, le jaune citron et le rose sont encore les couleurs à la mode pour les chapeaux. C'est presque toujours une garniture lilas que l'on met sur les chapeaux blancs. Une fleur couleur lilas, qui n'est qu'à demi-double et qui tient de la rose et de la tulipe, est tout-à-coup devenue très-commune. Quelques modistes plissent un ruban sur le bord de la passe des chapeaux ; d'autres mettent une blonde par-dessus un tulle plissé ; d'autres des biais de tulle, de gaze, de ruban. La garniture en ruches de la couleur du fond n'est en usage que pour les capotes vertes ou écossaises. On voit souvent une draperie de crêpe lilas sur les chapeaux de paille blanche.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1726.

(1) Un volume in-8°. de 248 pages, plus 2 pages de musique. Prix : 8 francs ; et, port franc, 7 francs ; à Paris, chez Plancher, libraire, rue Poupée.

Chapeau de Coton

(1726.)

1818.



Chapeau de Coton. Spencer d'Etosse de Soie dite parisienne.

8)  
 Ephémérides anglaises, po-  
 ; par M. Charles Malo,  
 Arts, etc., vient de paroi-

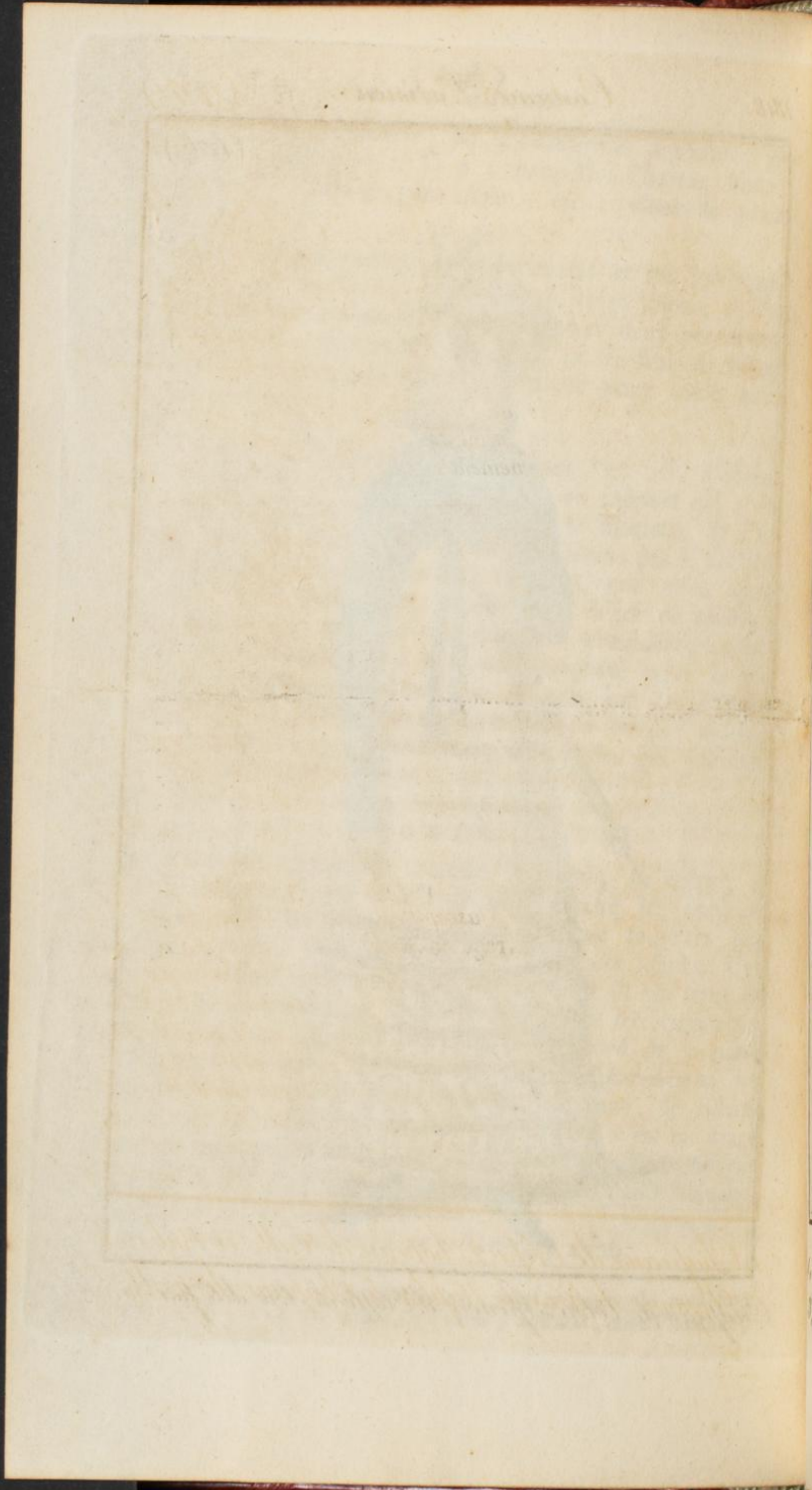
s curiosités et ses environs,  
 nize à vingt jours, et l'on  
 francs pour deux personnes:  
 pense, ni les frais de voyage  
 le retour pour toute autre

St.-Marc, n°. 15, a obtenu  
 aris, un rapport qui a été  
 . Exc. le Ministre de l'In-  
 us n'hésitons pas à déclarer  
 Crozet, que nous avons  
 lle à un degré de spirituo-  
 loit être considérée comme  
 être employé pour la toi-  
 us les cas où les liqueurs  
 nt mises en usage; qu'enfin  
 ice avec celles qui jouissent

urs beaucoup de crêpe; et  
 e sont encore les couleurs  
 l'est presque toujours une  
 les chapeaux blancs. Une  
 demi-double et qui tient de  
 oup devenue très-commune.  
 an sur le bord de la passe  
 ne blonde par-dessus un  
 tulle, de gaze, de ruban.  
 eur du fond n'est en usage  
 rossaises. On voit souvent  
 chapeaux de paille blanche.

Gravure 1726.

, plus 2 pages de musique.  
 s; à Paris, chez Plancher,



Co



Chapeaux de C  
Chapeaux de Gr





1, Chapeaux de Crêpe. 2, Chapeaux de Culle et Rubans.  
 3, Chapeaux de Gros de Naples. 4, Chapeaux de paille.

(Vingt-

JOURN

DE

Le Journal paroît, avec  
le 15, avec deux Grav  
ures, et 36 fr. pour un an

En 1802, a été com  
posé de Voitures  
nues, 18 N<sup>os</sup>. par an.

LE D

La province il y a  
pris on mêle toutes l  
et l'été jusqu'à l'  
me.

Les soirées ont donc  
les. Peu à peu elles  
se les remettre à l'a  
comptent pas les année  
commencent au mois  
de la campagne  
train des cercles et  
Pour revenir de la  
pas, il faut du n  
est vers ce temps-ci  
est aux mois d'avril  
pique. On fait un  
chez-vous dans le pa  
l'été, cette nuit,  
On vent se rev  
le point où l'on e  
Un bal de cette espè  
ressemble aux repas  
On parle avec l

---

# JOURNAL DES DAMES

## ET

## DES MODES.

---

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

---

### L E D E R N I E R B A L .

En province il y a longtems que les bals sont finis ; mais à Paris on mêle toutes les saisons ; on prolonge l'hiver jusqu'à l'été et l'été jusqu'à l'hiver : il n'y a ni printemps, ni automne.

Les soirées ont donc continué jusqu'à présent dans nos sociétés. Peu à peu elles s'arrêtent cependant, et on les suspend pour les remettre à l'année prochaine. Les gens du monde ne comptent pas les années comme les autres. Celles du vulgaire commencent au mois de janvier ; les leurs ne datent que du retour de la campagne et de l'époque où l'on vient reprendre le train des cercles et de la ville.

Pour revenir de la campagne, il faut y aller ; et quand on n'y va pas, il faut du moins avoir l'air d'y faire quelque séjour. C'est vers ce temps-ci qu'on part ou qu'on est censé partir, et c'est aux mois d'avril et de mai qu'on dit bon soir à ses amis d'étiquette. On fait un choix ensuite, et l'on donne aux intimes, rendez-vous dans le parc et à la maison des champs.

J'étois, cette nuit, à un bal d'adieu. Tout le monde s'y étoit rendu. On veut se revoir pour la dernière fois et pour bien fixer le point où l'on en est les uns avec les autres.

Un bal de cette espèce se sent toujours un peu du voyage. Il ressemble aux repas qu'on fait quand on va monter en diligence. On parle avec les morceaux dans la bouche, il y a des

choses qu'on est si pressé de dire qu'on les dit mal. Il y a aussi de certaines affaires que la nécessité fait finir. Il n'est plus temps de balancer et de feindre. C'est le moment des vérités. Les discours sont vifs et concis et l'on se voit tout-à-coup comme les meilleurs amis du monde ou comme les plus grands ennemis de la terre.

J'avois quelques petits intérêts à régler dans cette soirée, et j'ai procédé avec une mesure et un ordre qui sentoient son agenda. En effet, j'avois pris note de toutes les opérations qu'il me falloit terminer. L'une finie, j'allois dans une croisée, faire une barre avec un crayon, et je passois à l'autre. Je crois que je n'ai rien oublié.

Nous sommes convenus, la petite marquise de Z. et moi, des lieux où nous ferions adresser nos lettres. Elle écrit comme un ange, elle ne sent pas, je gage, un mot de ce qu'elle dit; mais elle arrange ses phrases à merveille; elles ont l'air de couler de source et elles sont d'un naturel charmant. On ne se fait pas d'idée du mal qu'il faut se donner pour paroître naturel!

La belle Emilie étoit toujours sentimentale. Elle rouloit ses yeux comme à l'ordinaire, elle soupiroit, elle avoit des spasmes, on lui demandoit ce qu'elle vouloit, rien, disoit-elle! Et ce rien étoit prononcé d'un ton et avec un accent qui faisoient penser mille choses.

Quant aux trois sœurs, que, par nouveauté, nous nommons *les Trois Grâces*, elles paroissent un peu décontenancées. Voilà donc encore un *exercice* passé sans avoir trouvé de maris! Si du moins il y en avoit un pour l'aînée, cela feroit prendre patience et donneroit du courage; mais non, personne ne se présente et l'âge, l'âge s'écoule avec une effrayante rapidité. Je leur criois (des yeux) restez chez vous, discrettes et modestes. Ne courez pas comme vous faites à tous les cercles de Paris, ne montrez pas un goût effrayant de dépense, n'affichez pas tant de coquetterie et vous verrez qu'alors vous serez recherchées et qu'on ira vous découvrir dans votre sage retraite, dans votre douce obscurité. Ces conseils étoient merveilleux, mais s'ils étoient sortis de ma bouche, elles m'auroient arraché la langue.

J'admirois un jeune professeur de philosophie qui valsoit avec une beauté sautillante, veuve deux fois, la première d'un riche libraire, et la seconde d'un vicomte ruiné. L'argent de l'un avoit fait rouler carrosse à l'autre. Tous deux enfin sont au lieu de repos, mais la dame se montre pour eux alerte et

elle. Quelle vignette  
si fort jolie femme,  
invité à ses  
regard, qui se marie  
de France, M<sup>lle</sup>.  
d'habit. On pe  
ange de mari comm  
Je ne parlerai pas  
pas trois jours son  
pelle, et qui a bie  
d'une personne do  
noble et qui est, coi  
veuve, sans qu'on  
je, il y a de myst  
tante tandis que ses  
schall. Ne finiss  
à des gens ainsi fa  
le compte de leur  
de ne se point fa  
nous-en bien. Si  
revenir il faut qu  
une jeune beauté q  
nées de sentimens f  
tri-complaisamment  
surchats et à pirou  
out de ces choses q  
pression qui vous sau  
trame varie, c'est l  
accoutumer; et si  
mais un peu promp  
des injures, revenon  
avons chercher quel  
et si nous faisons les

Reponse à une dan  
adressé u

L'énig  
Le plus  
Ne peu  
Oui, b

éveillée. Quelle vigueur, quel ton décidé! Avec tout cela, elle est fort jolie femme, et je ne serois pas surpris d'être encore bientôt invité à ses noces. Bussy-Rabutin disoit de M. de Grignan, qui se marioit en troisièmes noces avec *la plus belle fille de France*, M<sup>lle</sup>. de Sévigné, qu'il changeoit de femme comme d'habit. On peut dire de notre gentille dame, qu'elle change de mari comme de robe.

Je ne parlerai pas d'une belle pensionnaire qui doit épouser dans trois jours son cousin, *Monsieur le Baron*, comme elle l'appelle, et qui a bien toute la gravité que comporte son titre; ni d'une personne dont l'état n'est pas bien connu dans le monde et qui est, comme dit Sganarelle, ou fille, ou femme, ou veuve, sans qu'on le puisse bien savoir au juste, tant, à son sujet, il y a de mystère; ni d'un colonel qui perd son or à l'écarté tandis que ses enfans sont sans chemise et sa femme sans schall. Ne finissons pas nos soirées par de la médisance. Il y a des gens ainsi faits: ils tiennent des discours désagréables sur le compte de leurs amis et puis il leur font dire par d'autres de ne se point fâcher. N'imitons point cet exemple, gardons-nous-en bien. Seulement pour en finir aujourd'hui et n'y plus revenir il faut que je me plaigae ici, mais sans amertume, d'une jeune beauté qui en entrant, m'avoit laissé voir toutes sortes de sentimens favorables et qui une heure après, écoutoit très-complaisamment les sornettes d'un certain petit danseur à entrechats et à pirouettes. Prenons notre mal en patience, ce sont de ces choses qu'on ne peut éviter, il n'y a ni serment ni passion qui vous sauvent, toute belle vous tourmente, *toute femme varie*, c'est François I.<sup>er</sup> qui l'a dit. Tâchons de nous y accoutumer; et si, pour des traits un peu vifs, des changemens un peu prompts, nous montrons de l'humeur et disons des injures, revenons vite à de plus aimables façons; si nous savons chercher querelle, sachons de même dire des douceurs, et si nous faisons les maux, faisons aussi les médecines.

LE CONTRÔLEUR.

~~~~~

Réponse à une dame avancée dans son automne, qui m'avoit adressé un joli quatrain signé: *Devinez.*

L'énigme aisément se devine.  
 Le plus aimable des billets  
 Ne peut venir que d'Ernestine:  
 Qui, beau masque, je vous connois.

qu'on les dit mal. Il y a aussi  
 le moment des vérités. Les  
 ne se voit tout-à-coup comme  
 même les plus grands ennemis

à régler dans cette soirée, et  
 ordre qui sentoit son agrada-  
 s les opérations qu'il me fal-  
 dans une croisée, faire une  
 s à l'autre. Je crois que je

ite marquise de Z. et moi,  
 s lettres. Elle écrit comme  
 un mot de ce qu'elle dit;  
 rveille; elles ont l'air de  
 aturel charmant. On ne se  
 se donner pour paroître

atimentale. Elle rouloit ses  
 croit, elle avoit des spasmes,  
 l, rien, disoit-elle! Et ce  
 avec un accent qui faisoient

r nouveauté, nous nommons  
 ent un peu décontenancées.  
 assé sans avoir trouvé de  
 un pour l'année, cela seroit  
 urage; mais non, personne  
 le avec une effrayante rapi-  
 tez chez vous, discrètes et  
 ous faites à tous les cercles  
 frayant de dépense, n'allez  
 s verrez qu'alors vous serez  
 vrir dans votre sage retraite,  
 onseils étoient merveilleux,  
 he, elles m'auroient arraché

de philosophie qui valsoit  
 deux fois, la première d'un  
 vicomte ruiné. L'argent de  
 re. Tous deux enfin sont an-  
 nontre pour eux alerte et

Partout on retrouve vos traces ,  
A Cythère , au sacré vallon.

Bien long-temps vos attraits ont fait boudier les Grâces ;  
Votre esprit à présent fait boudier Apollon.

\*\*\*

M E S P O R T R A I T S .

J'avois trois ans , lorsqu'on me peignit pour la première fois. On me mit sous le costume d'un amour, entre les bras de ma mère. Je regarde quelquefois ce tableau ; j'y suis joli à croquer.

Comme l'on change ! Dans mon second portrait, c'est un petit écolier, un portefeuille sous le bras, déjà tourmenté de cette espèce d'envie qu'on nomme émulation.

La troisième fois je fus peint avec une épée, la tête haute ; je me croyois un Turenne, un Jean Bart.

Quelques années après, ma mère qui me destinoit au barreau, me fit habiller de noir des pieds à la tête. Il fallut prendre un air grave, et je sus assez me composer pour donner à mon peintre l'idée parfaite d'un légiste.

Comme l'on change ! Maître à vingt-cinq ans d'une grande fortune, ayant perdu ma première cause, je quittai le barreau. Le monde me parut devoir être ma seule étude : la mode y régnoit, je fus un de ses sujets les plus soumis ; mon portrait alors fut très-agréable ; j'étois le modèle de l'élégance ; mes habits avoient une grace particulière, et mes regards un feu communicatif auprès des dames.

Comme l'on change ! comme l'on change ! Ma femme, mon ancienne et tendre amie me presse aujourd'hui de me faire peindre. J'ai passé la cinquantaine ; je porte perruque, mes yeux se cavent, mon front se ride et ma corpulence fait chaque jour des progrès. A quoi bon ce nouveau portrait, qui semblera être le bisayeul des autres ? Encore si le signe de quelque dignité ornoit ma boutonnière ! N'importe. J'ai des amis, une bonne table, de la santé, de la gaité. Cela vaut bien les ailes de l'amour, les livres du collège, l'épée, la robe d'avocat et le clinquant de la toilette. Je suis décidé à me faire peindre.

J. P.

VIAGE A SMYRNE  
CANDIE, en 18  
Notice sur Péra  
Sultan; par J. J.  
bassade de Franco  
celier du consula  
gravures, chacun  
soulant le cortège  
de M. Mellin (1

SE

M. Tancoigne tro  
voir, dit-il, le ton  
ho, elles sont fan  
ent au passage pou  
mon, seuls produit  
ni est simple et agré  
certain des paysannes  
La veille de son  
cimonie religieuse  
pages des anciens G  
te sa fille aînée, qu  
avantime des Grecs  
qu'au quarantième  
cher, et qui devoit  
de femmes parées de  
la maison du primat  
rempli de blé et de r  
autres les suivoient  
des cierges. Tous les  
nre en forme d'aut  
bracelets, des collier  
sante, et l'on comm  
l'arrivée de deux pa  
transporter le tout à  
chaque pas. A nôt

(1) Deux volumes in  
8 francs, à Pari  
surapas, n°. 26.

VOYAGE A SMYRNE , DANS L'ARCHIPEL ET L'ILE DE CANDIE, en 1811, 1812, 1813 et 1814; suivi d'une Notice sur *Péra* et d'une Description de la marche du *Sultan*; par *J. M. Tancoigne*, attaché en 1807 à l'ambassade de France en Perse, et depuis interprète et chancelier du consulat de la Canée; ouvrage orné de deux gravures, chacune quadruple du format in-18, et représentant le cortège du *Sultan*, d'après un dessin colorié de *M. Melling* (1).

SECOND ARTICLE.

*M. Tancoigne* trouva les femmes de *Nio* fort jolies. « Sans avoir, dit-il, le ton hardi et les manières libres de celles de *Scio*, elles sont familières avec les étrangers, qu'elles attendent au passage pour leur offrir des bas et des bonnets de coton, seuls produits de l'industrie du pays. Leur costume, qui est simple et agréable, ressemble, sous quelques rapports, à celui des paysannes d'Italie. »

La veille de son départ, notre voyageur fut témoin d'une cérémonie religieuse dans laquelle il trouva quelques traces des usages des anciens Grecs. « Mon hôte, dit-il, venoit de perdre sa fille aînée, qu'il paroisoit vivement regretter. Suivant la coutume des Grecs modernes, il avoit laissé croître sa barbe, jusqu'au quarantième jour fixé pour la cérémonie dont je vais parler, et qui devoit se renouveler tous les ans. Une vingtaine de femmes parées de leurs plus beaux habits, se rendirent à la maison du primat. Chacune d'elles portoit un grand plat rempli de blé et de riz bouillis, de raisins secs et de fleurs; d'autres les suivoient avec des gâteaux, des flacons de vin et des cierges. Tous les plats ayant été déposés sur une table décorée en forme d'autel, furent immédiatement recouverts des bracelets, des colliers et des principaux ornemens de la défunte, et l'on commença à se lamenter, à sangloter jusqu'à l'arrivée de deux papas, revêtus de leurs étoles, qui firent transporter le tout à l'église. Je suivis la foule qui croissoit à chaque pas. A notre entrée dans le temple, les plats, les

(1) Deux volumes in-18, l'un de 176, l'autre de 148 pages. Prix : 8 francs, à Paris, chez *Nepveu*, libraire, passage des Panoramas, n°. 26.

gâteaux et les flacons de vin furent rangés symétriquement sur un tapis en face de l'autel, et les prêtres entonnèrent les vêpres, qui furent suivies des prières ordinaires pour les morts. Les parens et les amis jetèrent ensuite quelques fleurs sur la tombe de celle qu'ils pleuroient, s'arrachèrent les cheveux et l'appelèrent plusieurs fois par son nom. Les parens réprirent les bracelets et les ornemens de leur fille. Le tout se termina par la distribution des comestibles dont j'ai parlé, aux papas et aux plus pauvres des assistans. »

Deux fois M. Tancoigne sortit du port de Nio, et deux fois les vents contraires le forcèrent d'y rentrer. Enfin il partit pour la Canée. Cette petite ville fut bâtie par les Vénitiens; ses rues sont larges, et l'on y trouve de fort belles maisons de pierre. Une trahison mit cette ville au pouvoir des Ottomans, en 1645.

Trois ans après la prise de la Canée, commença le célèbre siège de Candie, qui dura trente ans, et dont la conquête coûta aux Turcs autant d'hommes et de trésors que celle d'un empire. La ville de Candie est grande et bien percée. « On n'y peut faire un pas, dit notre voyageur, sans rencontrer les ruines de beaux édifices construits par les Vénitiens. Si elle étoit peuplée en raison de son étendue, elle contiendrait plus de 30 mille habitans. »

Le sort des paysans de l'isle de Candie parut à M. Tancoigne aussi misérable, sous plusieurs rapports, que celui des serfs de la Pologne et de la Russie. Au premier appel de l'aga, qui veut réparer sa maison ou en bâtir une nouvelle, ses vassaux doivent abandonner leur travail, pour fournir, transporter et mettre en œuvre, à leurs frais, tous les matériaux nécessaires. La récolte d'un autre est-elle terminée? les habitans de son village sont forcés de la lui acheter sans délai, au prix qu'il lui convient d'établir. Le moindre murmure, la moindre résistance à des ordres aussi arbitraires, coûtent à ces infortunés d'horribles avanies, une cruelle bastonnade et quelquefois même la vie, sans qu'il y ait pour eux aucun recours contre une aussi odieuse oppression. Un esclave arabe se querelloit un jour avec un paysan grec; ce dernier, dans sa colère, ayant traité le nègre d'esclave: « Je suis, répondit-il, l'esclave d'un seul maître; et toi, tu es celui de tous les musulmans. »

La seule richesse de Candie consiste dans ses oliviers, qui, cultivés avec plus de soins, donneroient à leurs propriétaires un profit double de celui qu'ils en retirent. Mais, « trop dé-

probant, dit M. Tancoigne, porté à l'ivrognerie et à l'industrie.

« La récolte des fruits qu'au mois de mai les pauvres paysans cueillent sur cinq ou six arbres, à mesure qu'ils mûrissent. Transportés dans des caisses de pierre ou de marbre, on les réunit par quatre pouces, qu'on presse dans cet état, et on en tire par une rigole un jus qui est retiré pour être employé dans des opérations de peau de chamois et la plus chère des liqueurs, sont une source de profits énormes, et enfin le tout au profit du propriétaire. L'huile de cette liqueur, est de beaucoup la plus précieuse que les seuls qui en font usage. On la destine à faire des savons. »

Rien n'est tel qu'un voyageur; témoin le succès de la composition en 1807 et années suivantes, comme sûre et précieuse, et méritant d'être importée dans les Géorgiennes. Les charmes de cette composition ont été composés par des écrivains de la capitale. On leur approuvait. Un pot coûte 3 fr.

Les cors sont, pour les voyageurs; mais les sou-



pendant, dit M. Tancoigne, le Candiote est sans vigueur, et plus porté à l'ivrognerie et à tous les vices, qu'au travail et à l'industrie.

» La récolte des olives commence au mois de novembre, et ne finit qu'au mois de mars. On emploie à ce pénible travail de pauvres paysans des deux sexes, dont le salaire est une mesure d'huile sur cinquante. Les olives sont ramassées au pied de l'arbre, à mesure que leur maturité les fait tomber d'elles-mêmes. Transportées au moulin, on les broie sous des meules de pierre ou de marbre; et lorsqu'elles ont subi cette première opération, on les réunit en gâteaux ronds et épais de trois ou quatre pouces, qu'on enveloppe d'un léger tissu de joncs: c'est dans cet état qu'elles sont mises au pressoir. L'huile coule par une rigole dans plusieurs bassins, d'où elle est bientôt retirée pour passer dans des jarres de terre ou des outres de peau de chèvre. Cette première huile est la plus délicate et la plus chère. Ces mêmes gâteaux, et les noyaux eux-mêmes, sont une seconde fois broyés sous la meule; on remet enfin le tout au pressoir, jusqu'à ce qu'il n'en sorte plus aucune liqueur. L'huile qu'on obtient par cette dernière opération, est de beaucoup inférieure à la première: les pauvres sont les seuls qui en fassent usage pour assaisonner leurs alimens. On la destine en général à la lampe et aux fabriques de savon. »

Rien n'est tel qu'un beau nom pour accréditer un *cosmétique*; témoin le succès qu'a obtenu, pour ses petites fioles, en 1807 et années suivantes, M<sup>me</sup> Meslin. Aussi regardons-nous comme sûre et très-prochaine, la vogue d'une crème qui vient d'être importée en France. C'est de cette crème que se servent les *Géorgiennes* pour entretenir la fraîcheur, l'éclat et tous les charmes de la jeunesse.

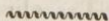
Le voyageur qui a été assez heureux pour obtenir le secret de cette composition, l'a soumise à l'examen de plusieurs médecins de la capitale, et il ne l'offre aux Dames qu'après avoir obtenu leur approbation.

Un pot coûte 3 francs, rue d'Argenteuil, n<sup>o</sup> 19. à Paris.

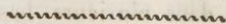
Les *cors* sont, pour l'ordinaire, des difformités peu apparentes; mais les souffrances qu'ils causent influent sur la ma-

nière de marcher ; et de celle-ci dépend une sorte de beauté que les femmes se donnent, la tournure.

*L'Art de soigner les Pieds* est, par cette raison, du domaine du Journal des Dames. Cette brochure se trouve chez M<sup>mes</sup> Guislin mère et filles, *pédicures*, rue du Chantre-Saint-Honoré, n<sup>o</sup> 27, à Paris.

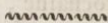


M.<sup>me</sup> Fievez, rue Thévenot, n.º 7, compose avec un extrait de fleurs, un rouge qui a l'avantage d'imiter parfaitement les couleurs naturelles, et de rester plusieurs jours et plusieurs nuits sur la peau, sans en altérer le velouté et sans s'effacer.

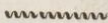


#### M O D E S.

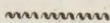
Les chapeaux de coton, ou plutôt de coton imitant la paille, sont plus chers qu'ils n'étoient dans l'origine ; de là vient, sans doute, que les modistes n'y mettent qu'une fleur et un ruban pour les attacher. Sur les autres chapeaux ce sont des ruches, des biais et des crevés à ne plus finir. Comme l'année dernière, on taillade les passes pour y introduire des rubans, qui ressortent en crevés. Si l'on met une ruche sur le bord de la passe, il y en a une pareille en dessous ; d'autres fois, c'est un cordon de fleurs entre deux biais ; ou ce sont deux tulles plissés et le bord du chapeau au milieu. Beaucoup de chapeaux de crêpe citron et de crêpe blanc ont des garnitures couleur lilas.



A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1727.



Le 30, paroîtront les Gravures de *Meubles* 463 et 464.



*Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, rue Montmartre, N.º. 183. près le boulevard, à côté du café. Les Abonnemens datent du 1<sup>er</sup>. ou du 15.*

Chapeau de Gros de No



Chapeau de Gros de Naples. Robe de Eisa garnie de bouillons et ganses.

dépend une sorte de beauté  
rature.

, par cette raison, du do-  
te brochure se trouve chez  
res, rue du Chantre-Saint-

7, compose avec un extrait  
d'imiter parfaitement les  
lusieurs jours et plusieurs  
elouté et sans s'effacer.

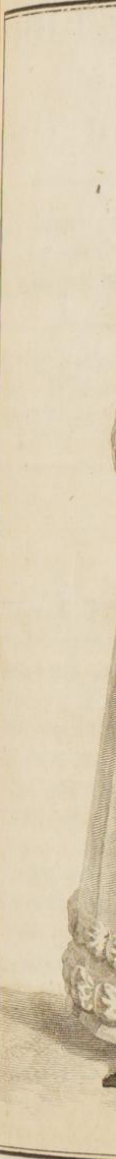
de coton imitant la paille,  
s l'origine; de là vient,  
mettent qu'une fleur et un  
utres chapeaux et sont des  
e plus finis. Comme l'année  
r y introduire des rubans,  
t une ruche sur le bord de  
dessous; d'autres fois, c'est  
s; ou ce sont deux tulle  
lieu. Beaucoup de chapeaux  
ont des garnitures couleur

Gravure 1727.

: Meubles 463 et 464.

doit être adressé, port franc,  
N°. 183, près le boulevard, à  
du 1<sup>er</sup>, ou du 15.

6



Chapeau de Crêpe. Robe

(1725)



Chapeau de crêpe. Robe de percale, à l'enfant, garnie de crevés en mousseline.

# JOURN

D ]

*Le Journal paroît, av  
le 15, avec deux Gr  
ois, et 36 fr. pour un*

*En 1802, a été co  
rables et de Voiture  
hmes, 18 N<sup>os</sup>. par an*

*Le Prince de la N  
à vie, a été égaleme  
Martin; mais com  
a bien forcé de lu  
serviront jusqu'à l'ari  
seul est un ta  
plus rigoureux c  
a à joni tout au p  
riétés.*

*Le Garçon sans se  
Marchal de Loven  
sont des applaudis  
Un succès de bon  
de la nouveauté  
me et en amènera  
elle offre des rém  
d'ajouter que N  
ers. Depuis la ret  
rice du Vaudeville  
uer les rôles où :*

---



---

# JOURNAL DES DAMES

## ET

## DES MODES.

---

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

P A R I S.

Ce 29 Avril 1818.

*Le Prince de la Norvège*, qu'un conseil condamne à perdre la vie, a été également jugé à mort par le public de la Porte St-Martin ; mais comme l'arrêt du conseil est cassé, le public sera bien forcé de lui accorder des *lettres de grace*, qui lui serviront jusqu'à l'arrivée du *prince Mirliflor*, enchanteur dont le nom seul est un talisman pour attirer la foule. — Un jugement plus rigoureux encore a été porté contre le *Petit Poucet*, qui n'a joui tout au plus que d'une demi-heure d'existence aux Variétés.

*Le Garçon sans souci* fait ses farces à la Gaité, tandis que *le Maréchal de Lovendal* prend Berg-op-Zoom au Cirque, et obtient des applaudissemens.... à coups de canon.

Un succès de bon aloi et qui sera durable, est celui qu'a obtenu la nouveauté du Vaudeville. *Une Visite à Bedlam* en amène et en amènera beaucoup à ce théâtre. Vainement dit-on qu'elle offre des réminiscences ; le tout en est très-joli. Il est juste d'ajouter que M<sup>me</sup> Perrin a contribué beaucoup à ce succès. Depuis la retraite de M<sup>me</sup> Hervey, c'est la meilleure actrice du Vaudeville ; aussi les auteurs s'empresent-ils de lui donner les rôles où son talent peut le mieux briller.

\*

## LES MÉCÈNES.

Depuis un certain tems, le nombre des Mécènes s'est accru à Paris, et beaucoup de riches financiers qui n'estiment que les chiffres, seroient très-fâchés de ne pas avoir la réputation d'aimer passionnément les lettres. N'étant pas assez grands seigneurs pour imiter les Vendôme, les Conti et les Penthièvre, et pour faire de leurs protégés des diplomates et des secrétaires, ils en font des surnuméraires. Aussi, grace à la manie du jour, chaque bureau a son poëte, chaque maison ses politiques, et chaque société son pamphlet. Si l'on esquive un budget en vers à la chaussée d'Antin, on rencontre une idylle à l'Arsenal et un poëme épique au Marais.

La semaine dernière, je dinois chez M. P\*\*\*, homme de beaucoup d'esprit, mais atteint, de même que sa femme, de la funeste manie de la célébrité; nous étions vingt convives, que l'on pourroit classer ainsi: un savant, trois muses badines, deux calculateurs, une historienne, quatre poëtes, huit publicistes: je ne parle point de ma femme, qui n'a encore paru dans aucune biographie et dans aucun almanach; quant à moi, j'avoue que si je me suis placé parmi les poëtes, c'est sans conséquence et par pure modestie.

Le premier service se passa assez bien; à part une longue dissertation que le savant nous fit sur les huîtres, ce qui ne l'empêcha pas d'en humer huit douzaines, chacun parut content du tour que prenoit la conversation. On parloit peu, on mangeoit beaucoup, tout le monde étoit d'accord; mais quand on apporta le rôti et le vin de Chambertin, les esprits commencèrent à s'échauffer. Un poëte ayant eu la sottise d'avancer, en portant la santé de la maîtresse de la maison, que le premier des dieux étoit Apollon, et le plus beau culte celui des Grâces, il s'éleva un cri presque général contre lui; l'un parla pour Plutus, un autre pour Minerve; une dame se prononça en faveur de Mars. Je vis le moment où une querelle sérieuse alloit éclater entre deux de nos messieurs: l'un disoit que tous les poëtes du jour devoient écrire en prose pour être las, tandis que l'autre soutenoit que nos prosateurs, à défaut de raison, devoient au moins employer la rime. Par bonheur, une muse de vingt ans appaisa l'orage et nous rendit la gaité, en proposant de boire à Bacchus. Le dessert fut, par compensation, assaisonné d'une demi-douzaines de chansons morales,

philosophes et philoso  
 tragédie commença  
 voir, au moins on  
 nécessaire contoit ses  
 pouvait commencer;  
 une acte de l'œuvi  
 venoit à la file; ot  
 vers en regard, qui  
 peut-être un mystific  
 offre fut saisie av  
 achemens, les chue  
 d'avalier les r  
 ma parti, j'étois da  
 pas à dissimuler, et  
 lorsque je fus réveill  
 la plus jolie bouch  
 de jeunes gens  
 au bal, de bo  
 platerie lorsqu'ils  
 femmes! Les travaux  
 par attention: lit-on  
 es charades? ils do  
 ornement!... Ces ma  
 rable mon sommei  
 ma paix avec e  
 lire que je devois c  
 lui indignai le sujet.  
 voir la lire chez m  
 sans dire ni oui, ni  
 partie des personnes  
 avant prevenues qu  
 ne épopée de M. A  
 voyage qui fit peur  
 nous bien fait autant

VOYAGE A SMYR  
 CANDIE, en 18  
 Notice sur Péro  
 Sultan; par J.  
 bassade de Fran  
 celier du consu



le nombre des Mécènes s'est accru  
riches financiers qui n'estiment que  
d'être de ne pas avoir la réputation  
d'être. N'étant pas assez grands sei-  
gneurs, les Conti et les Peuliberte,  
généralistes, diplomates et des secte-  
meritaires. Aussi, grâce à la main  
du poète, chaque maison se po-  
nait un pamphlet. Si l'on esquivait un  
l'Alain, on rencontre une idylle  
de au Marais.

linois chez M. P\*\*\*, homme de  
l, de même que sa femme, de la  
nous étions vingt convives, que  
un savant, trois muses badines,  
venue, quatre poètes, huit publi-  
ma femme, qui n'a encore paru  
ans aucun almanach; quant à moi,  
tice parmi les poètes, c'est sans con-  
fiance.

issa assez bien; à part une longue  
tous fut sur les huites, ce qui ne  
huit douzaines, chacun parut con-  
commerçon. On parlait peu, on  
monde était d'accord; mais quand  
de Chamberlin, les esprits con-  
un poète ayant eu la sottise d'avan-  
la maîtresse de la maison, que le  
llon, et le plus beau c'est celui des  
esme général contre lui; l'un parla  
r Minerve; une dame se prononça  
moment où une querelle sérieuse  
nos instituteurs: l'un disait que tous  
l'écrire en prose pour être les-  
gite nos prosateurs, à défaut de  
employer la rime. Par bonheur,  
sa l'orage et nous rendit la gaie,  
tous. Le dessert fut; par compen-  
si-douzaines de chansons morales,

politiques et philosophiques; et dès qu'on eut achevé le café,  
la tragédie commença. Si l'on est forcé de se taire devant un  
auteur, au moins on n'est point forcé d'écouter; pendant que  
Belisaire contoit ses doléances, je pensois au bal qui devoit  
bientôt commencer; mais que j'étois loin de compte! Au qua-  
trième acte de l'œuvre tragique, les invités pour la soirée ar-  
rivèrent à la file; on fit du bruit, on salua, on prit place;  
alors un nigaud, qui croyoit qu'il s'agissoit d'un quatrain, ou  
peut-être un mystificateur, proposa au lecteur de recommencer.  
L'offre fut saisie avidement, et, malgré les tousemens, les  
crachemens, les chuchotemens et les bâillemens, l'auditoire fut  
obligé d'avaler les neuf actes. Depuis long-tems, j'avois pris  
mon parti, j'étois dans un léger assoupissement que je cher-  
chois à dissimuler, en remuant tantôt un bras, tantôt une jambe,  
lorsque je fus réveillé par cette terrible apostrophe qui sortoit  
de la plus jolie bouche du monde: Que de Welches en France!  
que de jeunes gens qui ne s'occupent que de danse lorsqu'ils  
sont au bal, de bonne chère dans un grand repas, et de  
galanterie lorsqu'ils se trouvent au milieu d'un cercle de jolies  
femmes! Les travaux du génie ne peuvent captiver un moment  
leur attention: lit-on des vers de M. L\*\*\*? ils dorment! Fait-on  
des charades? ils dorment! Remplit-on des bouts-rimés? ils  
dorment!... Ces malheureux *ils dorment!* avoient totalement  
troublé mon sommeil; je m'approchai de M<sup>me</sup> G\*\*\*, et, pour  
faire ma paix avec elle, je la consultai avec déférence sur le  
titre que je devois donner à une épopée en 36 chants dont je  
lui indiquai le sujet. — Une épopée! me répondit-elle; il faut  
venir la lire chez moi, samedi; c'est mon jour... Je m'inclinai  
sans dire ni oui, ni non. M<sup>me</sup> G\*\*\* me quitta pour inviter une  
partie des personnes avec lesquelles nous nous trouvions; toutes  
furent prévenues qu'on liroit, entr'autres morceaux de choix,  
une épopée de M. A\*\*\*. Je ne sais si ce fut mon nom ou mon  
ouvrage qui fit peur, mais chacun s'excusa poliment; j'en au-  
rois bien fait autant.

\*\*\*\*

~~~~~

VOYAGE A SMYRNE, DANS L'ARCHIPEL ET L'ILE DE  
CANDIE, en 1811, 1812, 1813 et 1814; suivi d'une  
Notice sur *Péra* et d'une Description de la marche du  
*Sultan*; par J. M. Tancoigne, attaché en 1807 à l'am-  
bassade de France en Perse, et depuis interprète et chan-  
cellier du consulat de la Canée; ouvrage orné de deux

gravures, chacune quadruple du format in-18, et représentant le cortège du Sultan, d'après un dessin colorié de M. Melling (1).

### TROISIÈME ET DERNIER ARTICLE.

Le frontispice du Voyage de M. Tancoigne annonce une notice sur Péra. C'est un faubourg de Constantinople que les incendies de 1810 et de 1811 ont forcé de rebâtir presque l'entier. « La plupart des nouvelles constructions, dit M. Tancoigne, attestent encore l'insouciance des Turcs; on y a employé des planches de sapin et une terre rougeâtre mêlée de paille hachée.

« Les édifices les plus considérables de Péra sont le palais de France bâti, autant que le permettoient les localités, dans le goût français, le palais de Hollande et celui d'Angleterre. On remarque encore le palais de Galata-Seraï, espèce de collège où sont élevés les pages du Grand-Seigneur. Pour y arriver, il faut traverser le basar de Péra, où se trouvent réunis, les boucheries, la poissonnerie et les vendeurs de fruits et de légumes.

« Péra est la résidence des ambassadeurs et autres ministres des puissances étrangères, et de toutes les personnes attachées à leurs légations. Les négocians Européens ont préféré se fixer à Galata, à cause de la proximité de la mer et des douanes. Une partie de la population de ces deux quartiers se compose de ce qu'on appelle dans le levant des *Frans*, dénomination sous laquelle on comprend non-seulement les véritables Européens, étrangers aux pays, mais encore les descendans d'originaires Français, Anglais et autres, nés eux-mêmes dans le levant.

« La France, l'Angleterre et la Hollande (aujourd'hui le royaume Pays-Bas), sont les seules puissances qui aient des ambassadeurs accrédités auprès du Grand-Seigneur; les autres ministres sont: l'internonce d'Autriche, l'envoyé d'Espagne, l'envoyé de Russie, l'envoyé de Prusse, l'envoyé de Naples, le chargé d'affaires de Suède, le chargé d'affaires de Danemarck, qui est en même tems celui du Roi de Saxe. L'ambassadeur de France a la préséance sur tous les autres, comme représentant le plus ancien allié de la Porte-Ottomane.

« Les ministres étrangers ont à leur solde un certain nom-

(1) Deux volumes in-18, l'un de 176, l'autre de 148 pages. Prix: 8 francs, à Paris, chez Nepveu, libraire, passage des Panoramas, n°. 26.

bre de janissaires, dont le devoir est de veiller à la porte de leurs palais et de les précéder lorsqu'ils se montrent en public.

Il n'y a pas de pays où l'étiquette soit plus rigoureusement observée qu'à Péra. A son entrée dans un palais, l'ambassadeur est salué de trois coups de cloche, l'envoyé ou ministre plénipotentiaire, de deux. Les simples chargés d'affaires sont privés de ce singulier hommage.

Voici l'état ordinaire de l'ambassade de France. « L'ambassadeur, un conseiller d'ambassade, dont le titre seul indique les fonctions, trois secrétaires d'ambassade, quelquefois un secrétaire intime, et un chancelier. Ce dernier délivre aux capitaines de navires marchands des passe-ports, des patentes de santé et toutes les expéditions nécessaires. Il remplit, pour les Français établis dans le pays, les fonctions d'officier de l'état civil, de notaire et de juge de paix.

La France a six drogmans ou interprètes à Constantinople. Les fonctions du premier sont de la plus haute importance. C'est l'intermédiaire de l'ambassadeur et des ministres de la Porte-Ottomane. Le second est ordinairement chargé des affaires relatives aux douanes. Le troisième se rend journellement dans les tribunaux, pour servir d'avocat aux Français dans leurs différends avec les gens du pays. Le quatrième est pour les affaires de la marine. Le cinquième fait les honneurs du palais de France. Le sixième est destiné à aider et à suppléer les autres dans ces différens services.

Il existe auprès de l'ambassade de France, une école d'élèves-interprètes, qui ont reçu leur éducation première en France aux frais du Gouvernement. Après deux ou trois années d'études dans les langues orientales, on leur fait successivement parcourir les divers consulats de la Turquie, et quelques-uns deviennent ensuite drogmans de l'ambassade. »

L'ordonnance de 1781 ne permettoit aux négocians français de résider que dix années dans le levant. A l'expiration de ce terme, ils devoient retourner en France, et céder la place à d'autres. « Il seroit à désirer, dit M. Tancoigne, que cet article totalement tombé en désuétude fût remis en vigueur. Il seroit tourner au profit de la France les fortunes que plusieurs de ces négocians acquièrent en Turquie. Il les empêcheroit de se fixer définitivement dans ces contrées lointaines, d'y faire colonie, de s'y marier, d'y bâtir et d'y acheter des biens. »

Beaucoup de Français se plaignent des petites villes de province. « Qu'ils aillent à Péra, dit M. Tancoigne, et à leur re-

triple du format in-18, et repré-  
senter, d'après un dessin colorié

#### DERNIER ARTICLE.

de M. Tancoigne annonce une  
bourg de Constantinople que les  
11 ont forcé de réduire presque à  
elles constructions, dit M. Tan-  
coigne des Turcs; on y a en-  
et une terre rougeâtre mêlée de

habiles de Péra sont le palais  
ermettoient les localités, dans  
Hollande et celui d'Angleterre,  
e Galati-Seraï, espèce de col-  
Grand-Seigneur. Pour y arri-  
Péra, on se trouvent réunis,  
et les vendeurs de fruits et de

ambassadeurs et autres ministres  
et toutes les personnes attachées à  
Européens ont préféré se frayer à  
té de la mer et des douanes. Une  
deux quartiers se compose de ce  
s France, dénomination sous la-  
ment les véritables Européens,  
ore les descendants d'originaires  
rés eux-mêmes dans le levant.  
et la Hollande (aujourd'hui le  
seules puissances qui aient des  
du Grand-Seigneur; les autres  
Autriche, l'envoyé d'Espagne,  
e Prusse, l'envoyé de Naples,  
le chargé d'affaires de Dane-  
lui du Roi de Sard. L'ambas-  
sur tous les autres, comme  
de la Porte-Ottomane.  
à leur solde un certain nom-

e 176, l'entre de 118 pages  
veu, Libraire, passage du Pe-

tour dans leur patrie , la plus chétive bourgade leur paroîtra le plus aimable séjour du monde.

L'ambassadeur de France et l'internonce d'Autriche sont les seuls ministres qui aient conservé l'usage de tenir certains jours de la semaine, des assemblées ou cercles. Le premier reçoit le dimanche, et le second, le jeudi. On se rend à ces assemblées vers sept heures du soir. Les dames, étendues sur des sofas, ou rangées en cercle autour de la maîtresse de la maison, sont séparées des hommes qui restent debout, et causent entr'eux. On apporte alors le thé, et l'on se met immédiatement au jeu. L'insipide boston, le triste reversi et la ruineuse bouilloite sont ici, comme presque partout, le passe-tems ordinaire des gens qui autrement ne pourroient supporter l'idée de se trouver ensemble. Les moins ennuyeuses de ces réunions sont celles du palais de France : les mêmes personnes s'y trouvent ; mais l'on y est plus à son aise que dans les autres palais.

« Ce qui est original et piquant dans un cercle de Péra, c'est le mélange et la variété des costumes et des toilettes. Presque toutes les dames sont habillées à la grecque et surchargées de clinquant. Les personnes attachées aux légations sont revêtues de leur uniforme. On y voit figurer les drogmans dans leur costume oriental.

« Quelle bonne aubaine pour maint habitant de Péra ou de Galata, qu'un souper chez l'ambassadeur de France ! Avec quelle adresse il escamote les meilleurs morceaux qui, reçus dans une feuille de papier placée sur ses genoux, sont lestement renfermés dans sa poche ! Combien nos parasites sont encore loin de la perfection de l'art ! C'est à Péra qu'ils devoient venir achever leur éducation.

« Le Pérote, qui n'a rien à faire, se lève et se couche de bonne heure, et toute sa journée se passe dans l'ennui et l'inutilité. La pipe et les commérages remplissent tout son temps. Le matin il va s'établir dans un café turc jusqu'à l'heure de son dîner. Plus tard, il se traîne au *grand Champ des Morts*, où il reste jusqu'au coucher du soleil. Ici, la beauté du site et l'habitude ôtent à l'aspect des cimetières, ce que partout ailleurs il offre d'attristant et de lugubre.

« A une petite lieue de distance de Péra se trouvent le village et la prairie de Kiaghad-Kané, où le beau monde a coutume de se rendre. On y vient faire des parties de plaisir, chasser et dîner sur l'herbe, au bord des eaux douces, ombragées de beaux arbres.

M  
Tel est le titre d  
libraire, au Pa  
C'est l'hommage d  
aujourd'hui sa femme

M. De Labouisse :  
à sa femme ; ma  
D'abord, la fen  
que comme un  
de liberté ; ensui  
qui ne se recon  
les élégies du cl  
Labouisse est nourri  
les classiques gr  
est un homm  
classiques moderne  
sans doute ; mai  
grante, il n'invoku  
fut une lettre de  
il se ruinoit.

La métamo

J'étois austr

Et de la me

J'ignore à p

Des nouvea

. . . . .

. . . . .

A me pours

Je brave toi

Eh ! qu'ai-je

Eh ! que peu

O mon amie

Vos lettres s

Et votre ima

pour achever la desc  
me avoit dit :

Du reste on v

Dans les vall

Dans les buis

Qui nous tien

M A R E T R A I T E .

Tel est le titre d'une épitre légère qui se vend chez Delaunay, libraire, au Palais-Royal.

C'est l'hommage d'un jeune poète à une beauté qui doit être aujourd'hui sa femme et qui ne lui a pas inspiré moins de 400 vers.

M. De Labouisse a donné l'exemple d'un mari qui s'adresse ainsi à sa femme ; mais il y a ici quelques différences à remarquer. D'abord, la femme de notre poète nouveau n'est encore traitée que comme une maîtresse, ce qui laisse toujours un peu plus de liberté ; ensuite, il y a dans le récit un certain tour de gaieté qui ne se rencontre pas et ne se devoit pas rencontrer dans les élégies du chantre de la seconde Eléonore. M. De Labouisse est nourri de toute la mythologie ancienne et de tous les classiques grecs et latins ; tandis que l'auteur de la *Retraite* est un homme du monde qui ne connoît guères que les classiques modernes. Il est voluptueux et léger ; il est tendre aussi, sans doute ; mais sa tendresse n'est pas languissante et soupirante, il n'invoque point les Divinités infernales.

Ce fut une lettre de son père qui l'obligea à quitter Paris, où il se ruinoit.

La métamorphose (*dit-il*) est complète :

J'étois autrefois l'interprète  
Et de la mode et du bon ton ;  
J'ignore à présent jusqu'au nom  
Des nouveaux objets de toilette.

. . . . .  
. . . . .  
. . . . . O sort !

A me poursuivre mets ta gloire ;  
Je brave ton jaloux transport.  
Eh ! qu'ai-je à redouter encor ?  
Eh ! que peut m'ôter ta victoire ?  
O mon amie, ô mon bonheur !  
Vos lettres sont dans ma mémoire,  
Et votre image est dans mon cœur !

Pour achever la description de son manoir champêtre, l'auteur avoit dit :

Du reste on voit par-ci, par-là,  
Dans les vallons quelques fillettes,  
Dans les buissons quelques fauvettes,  
Qui nous tiennent lieu d'Opéra.

( 192 )  
s chétive bourgade leur paroitra le  
et l'interne d'Antrich sont les  
erve l'usage de tenir certains jours  
s ou céréales. Le premier reçoit le  
nu. On se rend à ces assemblées  
dames, étendues sur des sofas,  
e la maîtresse de la maison, sont  
nt debout, et causent entre eux.  
m se met immédiatement au jeu.  
rsi et la ruineuse bouillotte sont  
passe-temps ordinaire des gens  
porter l'idée de se trouver en-  
de ces réunions sont celles du  
sonnes s'y trouvent ; mais l'on  
autres palais.  
ant dans un cercle de Péra,  
costumes et des toilettes. Pres-  
lés à la grecque et surchargés  
achées aux légations sont revê-  
sil figurent les trogans dans leur  
our maint habitant de Péra ou de  
l'ambassadeur de France ! Avec  
meilleurs morceaux qui, regar-  
és sur ses genoux, sont lestement  
mbien nos parasites sont encore  
t ! C'est à Péra qu'ils devoient  
à faire, se lève et se couche de  
été se passe dans l'enau et l'im-  
ges remplissent tout son temps.  
i café taité jusqu'à l'heure de son  
a grand *Champ des Morts*, où il  
l. Ici, la beauté du site et l'habi-  
nières, ce que partout ailleurs il  
nee de Péra se trouvent le vil-  
mé, où le beau monde à cour-  
re des parties de plaisir, chasser  
des eaux douces, ombreuses de

Craignant que cette société ne donne de l'ombrage à sa maîtresse, il s'écrie :

O Nymphes, mille fois chérie,  
 N'ayez aucune jalousie,  
 Je me conduis en Céladon,  
 Et pour éloigner tout soupçon,  
 Avec ardeur je négocie  
 Un mariage de raison.  
 C'est vous qu'en paroles expresses  
 Je présente à mon vieux Caton,  
 Comme la perle des maîtresses.  
 Il mord assez à l'hameçon,  
 Il ne tient pas trop aux richesses ;  
 Vous êtes de bonne maison,  
 Et vos beautés enchanteresses  
 Rehaussent fort l'éclat d'un nom :  
 Les jolis yeux font les altesses !

Tout cela est écrit, non pas d'une manière très-châtiée ;  
 mais il y a de la verve, du trait et une grande facilité.

\*\*\*

~~~~~

Page 186 du dernier numéro, au commencement de la  
 ligne 12, il falloit : Les chapeaux de paille-coton.

~~~~~

M O D E S.

Sur beaucoup de chapeaux, notamment sur ceux de paille  
 d'Italie, le paquet de fleurs se pose par devant, tout près du  
 bord de la passe. ( Voyez la gravure 1728. ) Les gazes écos-  
 saises sont toujours à la mode ; on les employe surtout à faire  
 des garnitures. Quelques robes de percale et de taffetas sont  
 faites à pélerine. Cinq ou six petits volans, ou le même nom-  
 bre de rangées de crevés, voilà les garnitures ordinaires. Beau-  
 coup de femmes portent en cravate des foulards à dessins chi-  
 nois ; et l'on destine à faire des robes, des étoffes nouvelles  
 peintes avec les couleurs qui se font remarquer sur les foulards.

~~~~~

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1728.

Pantalon à une/

(194)  
é ne donne de l'ombrage à sa mai-

le fois chérie,  
alousie,  
m Célidon,  
tout soupçon,  
égocie  
aison.  
paroles expresses  
u vieux Caton,  
des maîtresses.  
hameçon,  
p aux richesses;  
e maison,  
hanteresses  
éclat d'un nom:  
les altesses!

pas d'une manière très-châtiée;  
trait et une grande facilité.

uméro, au commencement de la  
peaux de paille-coton.

D E S.

t, notamment sur ceux de paille  
se pose par devant, tout près du  
gravure 1728.) Les gazes écru-  
; ou les employe surtout à faire  
es de perkalé et de taffetas sou-  
petits volans, ou le même non-  
i les garnitures ordinaires. Beau-  
vante des foulards à dessins chi-  
s robes, des étoffes nouvelles  
font remarquer sur les foulards.

de la Gravure 1728.

Costume Parisien.

1728.

(1729.)



Pantalon à une seule couture. Habit façon américaine.



Rabit olive. gite



(1731.)



Habit olive. Gilet de dessous en moiré à schall et Remplis.

# JOURN

D

*Le Journal paroît,  
le 15, avec deux G  
sir, et 36fr. pour t*

*En 1802, a été c  
rables et de Voitu  
hmes, 18 N<sup>os</sup>. par a*

*Le mois d'avril a  
elles ont été sifflés  
me n'a obtenu t  
Bellam et le Cha  
Les Variétés vie  
ont les avantages s*

Si quel  
On de:  
On mé  
Et la v

M

*M<sup>re</sup>. de Sévign  
Je vous trouve  
depuis deux moi*

# JOURNAL DES DAMES

ET

## DES MODES.



*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

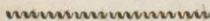
PARIS.

Ce 4 Mai 1818.

Le mois d'avril a vu naître douze nouveautés : cinq d'entre elles ont été sifflées, cinq autres ont assez bien réussi ; mais aucune n'a obtenu un succès égal à celui qu'ont eu *Une Visite à Bedlam* et *le Château de Paluzzi*.

Les Variétés viennent de faire la critique des *Draisiennes*, dont les avantages sont connus :

Si quelque obstacle vous accroche,  
On descend, et, sans embarras,  
On met les rênes dans sa poche  
Et la voiture sous son bras.



MON JOURNAL.

M<sup>me</sup>. de Sévigné écrivoit au comte de Bussy Rabutin :  
« Je vous trouve un plaisant *mignon* de ne m'avoir pas écrit  
depuis deux mois. . . »

Ma femme m'appelle aussi son *mignon* ; mais elle ne me fera pas le reproche que la belle marquise adressoit à son cousin , car , dieu merci , loin d'être deux mois , je suis tout au plus deux jours sans lui donner de mes nouvelles.

J'ai la foiblesse ( qui est une grande douceur ! ) de penser qu'elle ne pourroit vivre sans avoir de mes lettres et je griffonne pour elle du matin au soir d'énormes paquets que je lui envoie régulièrement par le courrier trois fois par semaine. Elle me répond à point nommé. Nous nous ruinons en frais de poste , et si tous les époux avoient une tendresse aussi expansive que la nôtre , il faudroit pour faire le service , avoir recours à des fourgons.

J'établis jour par jour le compte de mes actions. Cette nécessité de les écrire , oblige à se tenir sur la réserve , et quand on a quelque peu de conscience , les confidences minutieuses que l'on s'est engagé à faire , tournent au profit de la constance et de la raison. Comment oser être infidèle quand on a devant les yeux l'aveu qu'il en faudroit faire. On se représente la posture dans laquelle un oubli coupable vous mettroit et l'on recule d'épouvante devant l'humiliation d'une défaite de ce genre. Nous autres maris , en ce temps-ci , nous sommes très-susceptibles , et parmi les plus scrupuleux , je me flatte encore d'être au premier rang.

Je dis donc que je tiens un journal de ma conduite. Donnons-en ici un échantillon. L'exemple pourra frapper des gens qui ne se sont pas fait cette règle jusqu'à présent et qui peut-être se trouveront fort bien de l'adopter.

*Lundi.* — Déjeuner chez une accouchée. La dame étoit dans un état parfait et le père en une joie rayonnante. Il y avoit sur la table force bonbons et friandises. Le baptême avoit été brillant. C'étoit un premier-né , et il faut avoir passé par là pour sentir toute l'ivresse d'un pareil événement. On ne sait ce qu'on est. On prend un nouveau rang dans le monde. On éprouve des émotions jusques là inconnues , on sent que la nature nous impose des devoirs et nous récompense aussi d'avance par mille charmes délicieux. Mais , quel bruit , quels cris ? On sort de table , on court , on perd la tête , c'est l'enfant qui gémit et qui souffre. Hélas ! oui , déjà des pleurs , des craintes , des périls. Pauvres amis , tout n'est pas roses , et plus d'une de vos nuits s'usera et se traînera lentement dans les alarmes !

*Mardi.* — Dine  
me lire ses  
se pâmer d'  
arrière , dans  
à bâiller faisoit  
point de cont  
franches  
me , je crois ,  
s'excuse com  
facile de du  
occupé de v  
il éprouve dan  
de dépôt  
livre que celui  
d'abîté la préface  
appuyoit sur les  
vers , avec une  
me et qui eût é  
moulées. Ah ! cry

*Mercredi.* — Pr  
protégée avec deux  
immodérés qui  
après le spectacle  
toutes ses rigueurs  
porte ouverte  
charmante ! Que c  
della de certaine  
pit ! C'est de la ;  
impertinence ! On  
française , e  
de la folie , se te  
l'honneur , d'être

Voilà quelques t  
me. Qu'on ne  
buste. J'y ai mis  
Solement on me  
zette. Il y a eu  
pe eux-mêmes , m  
sire aux propos d  
dans les plus nobl  
constances obscures

*Mardi.* — Dîner chez un poëte. Il ne m'avoit invité que pour me lire ses vers. Il m'en a assommé. Sa femme sembloit se pâmer d'aise à chaque tirade, à chaque couplet, et par-derrière, dans la glace, je la voyois qui pour s'empêcher de bâiller faisoit d'horribles grimaces. Pour moi, je ne faisois point de contorsions semblables. Je m'étois donné mes coudées franches en prétextant un terrible mal d'estomac et même, je crois, un commencement de fluxion de poitrine. On s'excuse comme on peut en pareil cas. Il est toujours assez facile de duper un homme qui vous lit ses vers. Il est moins occupé de vous que de lui-même, et le contentement qu'il éprouve dans son for intérieur le rend peu attentif aux marques de dépit ou d'ennui qui vous peuvent échapper. C'est un livre que celui-ci a le dessein de faire imprimer. Il m'en a débité la préface, les morceaux principaux, l'épilogue, et il appuyoit sur les rimes, sur les images, sur tous les traits divers, avec une onction, une complaisance vraiment ingénuë et qui eût été divertissant si les heures ne s'y étoient écoulées. Ah ! croyez-moi, défiez-vous des auteurs !

*Mercredi.* — Première représentation au Vaudeville. Loge partagée avec deux jolies femmes et un colonel de hussards. Ris immodérés qui font murmurer le parterre. Petit souper après le spectacle, mais où la décence est observée dans toutes ses rigueurs et où règne un ton qui ne laisse pas la plus petite porte ouverte au scandale. Que la grâce est une chose charmante ! Que cette gaîté franche, mais qui ne va point au-delà de certaines bornes, a d'attrait et qu'elle plaît à l'esprit ! C'est de la galanterie sans fadeur et de l'amour sans impertinence ! On se croit reporté au bon temps de l'urbanité française, et une soirée commencée sous la bannière de la folie, se termine en des entretiens qui mériteroient, d'honneur, d'être cités comme ceux de Platon !

Voilà quelques traits de ma vie depuis le départ de ma femme. Qu'on ne dise pas que je ne me suis *peint qu'en buste*. J'y ai mis toute ma bonhomie et toute ma naïveté. Seulement on me permettra de ne pas pousser plus loin ma gazette. Il y a eu, le jeudi, certains faits, fort innocens par eux-mêmes, mais qui, mal interprétés, fourniroient matière aux propos des mauvaises langues. Tant il est vrai que dans les plus nobles carrières il y a toujours quelques circonstances obscures et mystérieuses . . . . comme dans le cœur

aussi son mépris ; mais elle ne me la belle marquise adressoit à son loin d'être deux mois, je suis tout donner de mes nouvelles.

une grande douceur ! de penser sans avoir de mes lettres et je in au soir d'énormes papiers que par le courrier trois fois par point nommé. Nous nous remons les époux avoient une tendresse, il faudroit pour faire le set-urgens.

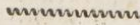
compte de mes actions. Cette e à se tenir sur la réserve, et conscience, les confidences mi-à faire, tournent au profit de ommes oser être indolète quand qu'il en faudroit faire. On se quelle un oubli coupable vous vante devant l'humiliation d'une itres maris, en ce temps-ci, nous et parmi les plus scrupuleux, je venier rang.

un journal de ma conduite. Don- l'exemple pourra frapper des gens ite règle jusqu'à présent et qui bien de l'adopter.

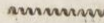
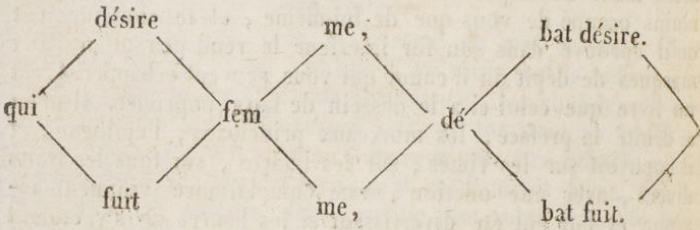
z une azouche. La dame étoit ère en une joie rayonnante. Il y abons et frandises. Le baptême in premier-né, et il faut avoir ale l'ivresse d'un pareil évé-est. On prend un nouveau rang ve des émotions jusques la in-ture nous impose des devoirs et ce par mille charmes délicieux. ? On sort de table, on court, tant qui gémit et qui souffre. trs, des craintes, des périls roses, et plus d'une de vos lentement dans les alarmes !

des femmes les plus vertueuses il ya toujours quelques secrets  
qui demeurent impénétrables !

LE RÔDEUR.



On trouve dans la *Sage Folie*, volume in-12, imprimé à  
Lyon, par Jean Radisson, en 1628, ce singulier jeu de mots :



Magasin d'Ardoises très-fines, parfaitement pures, d'un  
noir inaltérable et d'un beau poli ; à Paris, chez M<sup>me</sup>. Le-  
comte-Dubroca, marchande papetière, rue de la Michaudière,  
n<sup>o</sup>. 10.

On vend ces ardoises nues ou encadrées ; elles se règlent  
à volonté pour tous les genres d'écriture, ainsi que pour la  
musique. M<sup>me</sup>. Lecomte-Dubroca est la première en France  
qui ait trouvé le moyen de monter des planches d'ardoise en  
portefeuille et de les relier en forme de livre. Son procédé  
réunit l'élégance à la solidité. Elle vend aussi des ardoises  
factices, qui ont l'avantage de n'être point sujettes à se  
casser : l'écriture s'y empreint et s'efface par les mêmes pro-  
cédés que sur l'ardoise naturelle.



STA

Vague Méla  
En me livra  
Mais ce  
Pleuren

D'une somb  
Au pied d'u  
Là, je  
Là, je

Lorsque l'oï  
Qu'à l'airain  
Je viens  
Et je l'é

L'air est calm  
Seule, assise  
Hélas ! c  
A de plu

Je cacherais te  
Ah ! qui part  
Et le bon  
Qui vien

Je ne confier  
Tes aimables  
Seule, je  
Les char

Brillant astre  
Tu troubles le  
Je n'ai p  
Le silenc

## STANCES SUR LA MÉLANCOLIE.

Vague Mélancolie , es-tu peine ou plaisir ?  
 En me livrant à toi , je sens couler mes larmes ;  
 Mais cette douleur a des charmes :  
 Pleurer n'est pas souffrir.

D'une sombre forêt je cherche le silence ;  
 Au pied d'un froid tombeau j'aime à me recueillir ;  
 Là , je vois qu'il faudra vieillir ;  
 Là , je vois la mort qui s'avance.

Lorsque l'oiseau nocturne a quitté le béfroï ,  
 Qu'à l'airain gémissant il joint sa voix plaintive ,  
 Je viens méditer sur la rive  
 Et je l'écoute sans effroi.

L'air est calme et serein , la rive est solitaire ;  
 Seule , assise à l'écart , il m'échappe un soupir....  
 Hélas ! quel triste souvenir !...  
 A de plus doux je le préfère.

Je cacherai toujours mes plaisirs , ma douleur.  
 Ah ! qui partageroit la crainte , l'espérance ,  
 Et le bonheur et la souffrance ,  
 Qui viennent agiter mon cœur !

Je ne confierai pas , douce Mélancolie ,  
 Tes aimables secrets , on ne m'entendrait pas ;  
 Seule , je chanterai tout bas  
 Les charmes de la rêverie.

Brillant astre des nuits , affoiblis ta clarté ,  
 Tu troubles les plaisirs dont mon ame est éprise ;  
 Je n'ai point changé de devise :  
 Le silence et l'obscurité.

M<sup>me</sup>. PAULINE de Brady.

( 198 )  
 finesses il ya toujours quelques secrets  
 ables !

LE ROUET.

et Folie, volume in-12, imprimé à  
 en 1768, ce singulier jeu de mots :



finies, parfaitement pures, d'un  
 au poil: à Paris, chez M<sup>me</sup> Le-  
 papeterie, rue de la Michoudière,

ues ou encadrées; elles se réglent  
 nres d'écriture, ainsi que pour la  
 ubrosa est la première en France  
 monter des planches d'ardoise en  
 en forme de livre. Son procédé  
 té. Elle vend aussi des ardoises  
 e de n'être point sujettes à se  
 nt et s'efface par les mêmes pro-  
 celle.

*Le Panorama d'Angleterre, ou Éphémérides anglaises, politiques et littéraires*; T. 2; par M<sup>r</sup>. Charles Malo, membre de l'Athénée des Arts, etc. (1).

*Liberté de la Presse, Finances, Galerie parlementaire, Banque d'épargne, Revenu public, Coutumes religieuses et législatives*; voilà des articles qui doivent être étrangers au *Journal des Dames*, et qui occupent 154 pages dans le *Panorama d'Angleterre*, c'est-à-dire, presque la moitié du volume.

L'article sur la *Princesse Charlotte de Galles* se compose de 22 pages; en voici un extrait: « Le 7 janvier 1815, époque à laquelle la princesse atteignoit sa dix-neuvième année, l'anniversaire de sa naissance fut, pour la première fois, célébré à Windsor. Enfin, en mai 1815, elle fut inopinément introduite au lever de la Reine. Quelque brillant que fût le cercle, où toute la famille royale et la haute noblesse étoient réunies, tous les yeux se fixèrent, avec délices, sur l'héritière présomptive de la couronne; et cependant la princesse ne brilloit point alors par l'éclat des ornemens extérieurs, des bijoux, des diamans; . . . . toujours modeste et circonspecte, elle n'avoit rien qui annonçât sa dignité, hors la noblesse de ses manières. . . . Le 2 mai 1816, son mariage fut célébré avec le prince de Saxe-Cobourg. . . Les deux époux donnoient à la nation attendrie le spectacle touchant de l'union la plus heureuse. . . . Dans leur solitude de Claremont, la matinée étoit ordinairement réservée à des occupations en plein air; l'après-midi, le prince étudioit l'anglais; c'étoit son épouse qui lui servoit de professeur, ou bien, comme la princesse aimoit les arts d'agrément, son mari l'aïdoit à tracer des esquisses de paysages; ils n'alloient à Londres que pour les grandes cérémonies. . . . Toute la nation croyoit avoir à proclamer la naissance d'un nouveau souverain: la princesse seule sembloit pressentir le destin qui l'attendoit. Un ecclésiastique s'étant présenté dans son palais pour une quête, elle le refint pour avoir avec lui un entretien sur la mort. . . Ce fut le mardi 4 novembre, à trois heures du matin, que les douleurs de l'enfantement commencèrent

(1) Un volume in-8°. Prix: 6 francs, et, port franc, 7 francs; à Paris, chez Plancher, libraire, rue Poupée, n. 7.



à se faire sentir ; pendant toute la journée du 5, le travail continua avec lenteur ; enfin, après quarante-deux heures de souffrances, l'accouchement eut lieu ; l'enfant venoit de mourir ; c'étoit un prince. On crut le danger passé ; le lendemain, les convulsions, les spasmes s'accrurent d'une manière effrayante ; la princesse conserva toute sa raison jusqu'au dernier moment... A sa mort, la grosse cloche de St.-Paul sonna pendant une heure ; toutes les boutiques, tous les théâtres se fermèrent spontanément.... La mort de la princesse Charlotte et celle de son enfant faisoient disparaître, pour le moment, les seuls héritiers à la couronne en ligne directe ».

Nous ne suivrons point l'auteur dans l'examen des *ouvrages* qui ont été publiés sur l'Angleterre depuis 1813, parce que notre feuille en a déjà donné des extraits.

Mais les *Éphémérides anglaises* contiennent quelques articles qui, peut-être, seront nouveaux pour nos lecteurs.

« 22 août 1817. Une des curiosités qu'on montre aux étrangers à Glasgow, comme digne de leur admiration, est une vacherie où se trouvent renfermées trois cents vaches ; le plancher en est parqueté et sablé. De petites loges sont pratiquées à un pied au-dessus du sol ; chacune d'elles contient vingt vaches. »

« 4 septembre. Le jeu des machines est une des parties de l'art théâtral dans lesquelles les spectacles de France ont une grande supériorité sur ceux d'Angleterre. Jusques dans les tragédies on voit à Londres, à chaque changement, un homme déployer la force de ses bras pour faire avancer la coulisse qui doit remplacer celle qu'un autre fait rouler en sens contraire ; ce qui détruit toute illusion. On parle de substituer, à Drury-Lane, le jeu des machines à cette force corporelle.

» 29 septembre. La place St.-James va être éclairée avec des lampes élevées sur des tuyaux en fer, par lesquels montera le gaz. Ces lampes seront distantes de vingt pas l'une de l'autre.

» 7 octobre. Le pont en fer coulé, sur la rivière d'Irwell, est sur le point d'être achevé. Il n'a qu'une arche de cent vingt pieds d'ouverture.

» 25 octobre. Samedi au soir, une charrette s'arrêta devant l'amphithéâtre de dissection du chirurgien Brook. Le charretier et ses aides portèrent, dans la maison, un sac devant contenir un cadavre. Ils se retirèrent après avoir déposé le sac au haut de l'escalier qui descend vers l'amphithéâtre. Le chirurgien ordonna à ses élèves de rouler le sac dans la salle.

Mais à peine l'eurent-ils fait rouler par-dessus deux marches ; que le sac remua. Il en sortit un bras , puis une tête , puis tout le buste d'un homme nud et vivant. Cet homme s'étoit enivré au point d'ignorer ce qu'on avoit fait de lui : probablement des scélérats l'avoient dépouillé et vendu ensuite , comme un *sujet* (cadavre pour la dissection.)

» 30 novembre. Sir W. Ouseley , ex-ambassadeur d'Angleterre à la cour de Perse , a établi près de sa maison de campagne , une imprimerie où il fait imprimer ses travaux sur la cour de Perse.

» 1<sup>er</sup>. décembre. On a donné hier , à Covent-Garden , une nouvelle pantomime intitulée *Arlequin Gulliver* , ou *l'île volante* ; c'est une pièce remplie de féeries et de changemens à vue. Les pygmées et les géans y paroissent dans des dimensions qui font illusion. Un enfant du grand pays des géans attaque le grand chancelier de l'empire des pygmées et l'emporte dans sa poche. Cette farce obtient un succès prodigieux. Pourquoi Babet n'est-elle pas à Londres ? elle y vaudroit son pesant d'or. »

~~~~~

M O D E S.

Des biais , des ruches , des bouillons , des crevés ; de la gaze , de la blonde , du ruban , du tulle ; on peut dans tout cela choisir la garniture du bord d'un chapeau , sans qu'il puisse être dit plus ou moins à la mode. Les couleurs des étoffes sont toujours les mêmes , c'est-à-dire , du blanc , du rose , du lilas et du citron. Il faut cependant remarquer que , depuis quelques jours , il y a des gazes moirées couleur paille. C'est M. Arnoux , marchand tailleur , rue de Richelieu , n<sup>o</sup>. 40 , qui a fourni les modèles de l'habit et du pantalon que l'on voit sur la planche 1729. A l'approche des chaleurs , nous recommandons la *Pommade végétale* de M. Fortin , pour affermir , fortifier et conserver les cheveux. Un pot , contenant le quart d'une livre , coûte 6 francs , chez M. Fortin , rue Ste.-Anne , n<sup>o</sup>. 32.

~~~~~

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1729.

~~~~~

*Tout ce qui est relatif à ce Journal , doit être adressé , port franc , à M. La Mésangère , rue Montmartre , N<sup>o</sup>. 183 , près le boulevard , à côté du café. Les Abonnemens d'ont du 1<sup>er</sup>. ou du 15.*

(1728.)



Chapeau de paille Robe de Percale à pèlerine ornée de crevés & gances.

(20)

est-il fait voler par-dessus deux membres, l'un sur un bras, puis une tête, puis une main et un bras. Cet homme s'est levé ce qu'on avoit fait de lui: protuberance dépourvue et venant ensuite, pour la dissection.)

M. Ouseley, ex-ambassadeur d'Angleterre, a habité près de sa maison de Paris où il fait imprimer ses travaux sur la langue, à Corvent-Garten, une célèbre Arlequin Gallier, ou l'histoire de l'empire et de changements de peuples paroisent dans des dimensions enfant du grand pays des géographes de l'empire des pygmées et l'empire de l'empire abîmé un succès prodigieux ne pas à Londres! elle y vaudroit son

RODES.

des, des bouillons, des verres de la robe, du tulle; un petit dans le bas du bas d'un chapeau, sans qu'il soit à la mode. Les couleurs des robes mêmes, c'est-à-dire, du blanc, du noir. Il fut cependant remarquable, il y a des gazes moirées couleur de rose, marchand tailleur, rue de Richelieu, soutint les modèles de l'habit et de la robe sur la planche 1729. A l'appareil nous demandons la Pomme séchée de la robe, à conserver les cheveux, art d'une robe, coûte 6 francs, chez M. de la...

jointe la Gravure 1729

Journal, doit être abrégé, pour faire, l'histoire, N. 183, par le bibliothécaire de la bibliothèque du 1. au du 1.

# JOURN

D

*Le Journal paroît,  
en 1802, avec deux G  
nrs, et 36 fr. pour u*

*En 1802, a été e  
tibles et de Voitu  
mes, 18 N<sup>os</sup>. par a*

*L'absence de Tal  
Perry, la démissi  
armes pour les  
re le début de F  
reuse diversion  
applaudir le tran*

*La Promesse de  
annonce à l'Opéra  
e grands succès et  
un jeune homme.*

*Les Montagnes  
L'ouli ont 620 pied  
par. Trois chars c  
en même temps. A  
les chars passeront.*

---



---

# JOURNAL DES DAMES

## ET

## DES MODES.

---

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, ( 9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

P A R I S.

Ce 9 Mai 1818.

L'absence de Talma et de M<sup>lle</sup>. Duchesnois, la retraite de Fleury, la démission de M<sup>lle</sup>. Levert . . . . Que de motifs d'alarmes pour les amateurs ! Mais tout est compensé dans la vie : le début de Potier à la Porte-Saint-Martin, fait une heureuse diversion à leurs regrets, et tout Paris voudra revoir et applaudir le transfuge des Variétés.

~~~~~

*La Promesse de Mariage* ou *le Retour au Hameau* qu'on annonce à l'Opéra-Comique, est de deux auteurs connus par de grands succès et de grands revers. La musique est le début d'un jeune homme.

~~~~~

Les Montagnes que l'on vient d'élever dans le jardin de Tivoli ont 620 pieds de longueur, 50 de pente et 36 de largeur. Trois chars contenant chacun deux personnes rouleront en même temps. Au milieu on a construit un pont sous lequel les chars passeront.

\*

*Extrait du Discours prononcé par M. le vicomte le Prévost d'Iray, sur la tombe de M. Louis Philipon de la Madelaine, Intendant des finances, honoraire, de Son Altesse Royale MONSIEUR.*

« . . . . . Privé de ses emplois, *M. de la Madelaine* chercha des adoucissements à ses disgraces, et des consolations durables dans le commerce des Muses; il parut donc assez tard dans la carrière des lettres, où venoient de l'entraîner la force et l'ascendant irrésistible des événemens qui avoient changé la face de la France. Mais toute la chaleur, tout le feu de sa première jeunesse sembloient s'être conservés chez lui comme en dépôt. A la vivacité de ses saillies, on le prit pour un jeune débutant; à la maturité des fruits qu'il cachoit sous des fleurs, on reconnut un sage.

Sa mémoire n'étoit pas moins ornée que son esprit étoit cultivé; sa conversation, souvent vive et animée, étoit toujours instructive. Doué d'une gaieté douce et d'une imagination brillante, il fut essentiellement homme de goût. Libre de toute entrave, il n'eut pas besoin d'imiter soit Panard, soit Favart qu'il sembloit prendre pour modèles; mais, par la correction, par la pureté de son style, il se plaça à-peu-près à une égale distance de l'un et de l'autre. C'est Ovide, Tibulle et Catulle surtout, qui furent ses premiers maîtres. En effet, plein de la lecture des anciens, il donnoit à ses productions, même les plus légères, une couleur classique; il y sut imprimer son propre cachet.

Ses romances, ne craignons pas de prononcer ce mot, ses chansons si connues, si chantées dans la capitale et dans les provinces, sont, pour la plupart, des espèces d'hymnes consacrés aux dieux des plaisirs délicats, de véritables odes anacréontiques. S'il a tant de fois touché avec succès la lyre d'Apollon, ou bien, dans ses momens de distraction, fait entendre quelques chants bachiques, ce n'est point Bacchus, ce ne sont point les Muses et leur chef qui l'inspirent le plus puissamment, ce sont toujours les Grâces elles-mêmes auxquelles il a sacrifié toute sa vie.

Jeté de bonne heure dans les cercles brillans du grand monde, *M. de la Madelaine* fut particulièrement homme de bonne compagnie; il joignoit à la simplicité, à la franchise du citoyen obscur et paisible qui a su trouver dans la retraite ses plus douces habitudes et ses plaisirs les plus vrais, le ton et les manières de l'homme familiarisé avec les usages de la

Il étoit resté  
de l'ancien  
à-la-fois la  
Depuis 1810,  
à ce doyen d  
avoient les vers  
nous en avo

Les fleurs sont  
de tout temps  
parure, pour e  
lever les autels  
solitaire, voyoi  
minuer l'horreur  
parfums dans d  
tout des victimes;  
craquement parées  
adonnées aux colon  
vient à recréer la  
quelques-unes de  
se renouvellent  
est des époques  
sont jouchées de fl  
le parer le front  
quelque bien plus  
ance et l'antique  
ce, à-la-fois inno  
sons des gens ric  
escaliers même soi  
rares; en un mot,  
pas sans saveur,  
ouvertes des prése  
Les fleurs, si ch  
exclusivement à pa  
rent souvent un  
mation dans la  
c'aimables recluse  
pour exprimer leu  
quels on fait vul  
l'out que le me

pour. Il étoit resté au milieu de nous comme un monument vivant de l'ancienne urbanité française. Il savoit allier, entre-mêler à-la-fois la fleur de l'esprit et la fleur de la galanterie. »

Depuis 1810, le *Journal des Dames* a dû plusieurs articles à ce doyen des chansonniers. Dans son dernier envoi se trouvoient les vers qui ont été imprimés dans le N°. du 25 avril; nous en avons d'autres qui paroîtront incessamment.

~~~~~

LES FLEURS.

Les fleurs sont un ornement si agréable et si naturel, que de tout temps on en a fait usage pour accroître l'éclat de la parure, pour embellir les palais et les chambrées, et pour décorer les autels des dieux. Les anciens, livrés au culte de l'idolâtrie, voyoient ruisseler le sang dans leurs temples; pour diminuer l'horreur de ce spectacle, ils imaginèrent de brûler des parfums dans de riches cassolettes, et d'orner de fleurs le front des victimes; les prêtresses et les nouvelles mariées étoient également parées de couronnes odoriférantes; des guirlandes enlacées aux colonnes du temple ou suspendues à sa voûte servoient à récréer la vue des spectateurs et à flatter leur odorat. Quelques-unes de ces coutumes subsistent encore de nos jours, et se renouvellent dans des circonstances à-peu-près pareilles; il est des époques où nos rues, ordinairement si fangeuses, sont jonchées de fleurs; la rose et la fleur d'oranger continuent de parer le front et le sein des jeunes épouses; et l'hiver, quoique bien plus rigoureux dans nos contrées que dans la Grèce et l'antique Italie, ne fait qu'accroître ce genre de luxe, à-la-fois innocent et coûteux. Dans cette saison, les vastes salons des gens riches sont émaillés comme un parterre; leurs escaliers même sont décorés des fleurs les plus vives et les plus rares; en un mot, leurs bals seroient sans élégance et leurs repas sans saveur, si leurs cheminées et leurs tables n'étoient couvertes des présens de Flore.

Les fleurs, si chères aux amans et aux poètes, ne servent pas exclusivement à parer les uns et à inspirer les autres; elles procurent souvent un adoucissement dans le malheur, et une occupation dans la captivité. Combien de pauvres prisonniers et d'aimables recluses n'ont eu d'autre langage que celui des fleurs pour exprimer leurs peines et leurs espérances! Les turcs, auxquels on fait vulgairement honneur de ce procédé ingénieux, n'ont que le mérite de l'avoir conservé, mais il n'en sont

point les inventeurs : il a existé dans la plus haute antiquité ; on l'a trouvé établi dans les parties de la Chine où l'on a pénétré, dans le nouveau monde, et même chez les peuples les plus barbares. Quelle est la jeune fille qui ignore le sens attaché à la couleur d'un ruban, et l'amant qui ne connoisse le prix d'un bouquet porté par sa belle ? Les Brésiliennes et notamment les dames de Rio Janeiro, malgré les nouveaux usages apportés d'Europe depuis quelques années, n'ont point renoncé à celui d'exprimer leurs sentimens par le langage mystérieux des fleurs. Lorsqu'un étranger a eu le bonheur de plaire à l'une d'entre elles, aucun mot, aucun signe ne lui révèle la tendresse qu'il a su inspirer ; elle attend pour la lui faire connoître, qu'il vienne faire une visite dans la maison ou que le hasard le conduise sous ses fenêtres ; alors, embusquée derrière une jalousie qui la cache foiblement, elle laisse tomber un gros bouquet aux pieds de l'heureux étranger, elle l'arrose en même temps d'une pluie d'eau de senteur. Ce signal devient celui de sa félicité, mais malheur à lui s'il ne le comprend pas ou s'il le néglige ! Le cœur qui n'avoit pas craint de laisser deviner sa tendresse, se ferme à jamais aux douces illusions de l'amour, et la femme la plus tendre devient une ennemie d'autant plus implacable qu'elle suppose qu'on la méprise ou qu'on lui préfère une rivale !

\*\*\*\*

VOYAGE DE M. GALOVNIN, CAPITAINE DE VAISSEAU DE LA MARINE IMPÉRIALE DE RUSSIE, CONTENANT LE RÉCIT DE SA CAPTIVITÉ CHEZ LES JAPONOIS, PENDANT LES ANNÉES 1811, 1812 ET 1813, ET SES OBSERVATIONS SUR L'EMPIRE DU JAPON ; suivi de la *Relation du Voyage de M. Ricord, capitaine de vaisseau de la marine impériale de Russie, aux côtes du Japon en 1812 et 1813* ; traduit sur la version allemande ; par J. B. — B. Eyriès. (1)

L'époque où les Japonais ouvroient leurs ports aux Européens, est déjà éloignée, et leurs mœurs, décrites par le missionnaire Charlevoix (1736), ont dû éprouver de grands changemens. Ainsi, ce que M. Galovnin a été à même d'observer, est précieux.

Il avoit été chargé par son gouvernement de reconnoître une partie de l'Archipel des îles Kouriles ; malheureuse-

(1) Deux volumes in-8°, l'un de 596, l'autre de 452 pages ; avec un portrait et une carte ; prix : 14 francs ; à Paris, chez Gide fils, libraire, rue Ste.-Anne, n°. 20.



ment un officier russe, nommé Chvostoff, avoit depuis peu commis des déprédations dans une de ces îles, qui appartient aux Japonois.

Bien accueilli d'abord, lorsqu'il alla à terre pour se procurer des vivres, M. Galovnin fut arrêté avec deux de ses officiers et quatre matelots. Vainement il objecta que les attaques de M. Chvostoff avoient été faites de son autorité privée, qu'il n'appartenoit point à la marine impériale, mais à la marine marchande, et qu'un souverain aussi puissant que l'empereur de Russie n'auroit pas employé de petits moyens s'il eût eu l'intention de commettre des hostilités.

Les habitans des îles Kouriles parmi lesquels se trouvoit M. Galovnin, portent des robes à la japonoise, longues et très-amplés, avec des manches courtes, et des torbas ou bottes de peau de phoque.

Le commandant japonois ne pouvoit pas s'imaginer que les Russes fussent venus dans un autre dessein que celui de piller; il finit cependant par régaler notre voyageur de thé, de tabac à fumer et de saki, liqueur blanchâtre qui se fait avec du riz.

Chez le principal commandant, M. Galovnin fut régalez de riz, de poissons dans une sauce verte, d'autres mets savoureux dont il ne connoissoit pas les ingrédients, enfin de saki; ce qui n'empêcha pas qu'au sortir de l'audience, on lui liât à ses compagnons, les mains derrière le dos. « Les Japonois, dit-il, sont d'une adresse merveilleuse à cette opération, et l'on pourroit croire qu'il existe chez eux des règles pour garotter; car nous étions tous liés de la même manière: les liens étoient noués, entrelacés aux mêmes endroits, placés à la même distance; ils passaient autour du cou et de la poitrine; nos coudes se touchoient presque, et nos mains étoient fortement serrées l'une contre l'autre. Chacun de nous avoit un conducteur particulier qui tenoit le bout de la corde, et de plus un soldat armé à ses côtés.

« . . . . On nous conduisit dans une maison où l'on nous offrit du riz, mais nous n'avions nulle envie de manger; ensuite on nous fit entrer dans une chambre autour de laquelle on nous rangea de manière que nous ne pouvions pas nous toucher l'un l'autre. Les bouts de nos cordes furent noués à des crampons de fer placés dans les murs à cet effet. »

Pour gagner les frontières de l'Empire, il falloit faire un long trajet. « Non-seulement, dit M. Galovnin, les comman-

ns la plus haute antiquité;  
de la Chine où l'on a pe-  
même chez les peuples les  
le qui ignore le sens attaché  
nt qui ne connoisse le prix  
Brisiliennes et notamment  
s nouveaux usages apportés  
ont point renoncé à celui  
age mystérieux des bours.  
r de plaire à l'une d'entre  
révèle la tendresse qu'il a  
e connoître, qu'il vienne  
à hasard le conduise sous  
tre une jalousie qui la  
gros bouquet aux pieds  
ême temps d'une pluie  
il de sa félicité, mais  
il le méprise! Le cœur  
sa tendresse, se ferme  
ur, et la femme la plus  
plus implacable qu'elle  
préfère une rivale!

TAINE DE VAISSEAU DE  
SSIE, CONTENANT LE  
S JAPONOIS, PENDANT  
3, ET SES OBSERVA-  
suivi de la *Revelation du*  
*le vaisseau de la marine*  
*apon en 1812 et 1813;*  
J. B. — B. Eyries. (1)

il leurs ports aux Eu-  
meurs, décrites par  
, ont dû éprouver de  
M. Galovnin a été à

nement de reconnoître  
ouriles : malheureuse-

autre de 452 pages; avec  
à Paris, chez Gide fils,

dans, mais aussi les habitans des villages que nous traversions, nous traitoient très-bien. A notre entrée et à notre sortie, nous étions entourés d'une foule d'hommes, de femmes et d'enfans, que la curiosité de nous voir rassembloit; mais jamais nous n'avons eu à nous plaindre de la moindre offense ni de la moindre raillerie de leur part. Tous, et particulièrement les femmes, nous regardoient d'un air affligé, et sembloient compatir à nos maux. Si nous demandions à boire, ils cherchoient à l'envi à nous satisfaire. Plusieurs sollicitoient de nos gardes la permission de nous régaler; s'ils l'obtenoient, ils apportoient du sakï, des confitures, des fruits, et toutes sortes de choses. Les commandans nous envoioient quelquefois de bon thé et du sucre.

« Les villages Kouriles, dit M. Galovnin, sont la plupart petits, ne consistent qu'en cabanes sans jardins potagers ni vergers, et ont en général un aspect misérable. Il n'en est pas de même des villages japoïnois; ils sont grands et ont des rues régulières. Toutes les maisons y sont en bois, mais très-jolies. Chacune a son jardin, quelques-unes ont aussi des vergers. Les Japoïnois nous ont souvent dit qu'ils pourroient construire des maisons en pierre, mais que les fréquens tremblemens de terre les en empêchoient. Une propreté admirable règne dans les rues et dans les maisons. »

Lorsque les prisonniers arrivèrent dans la ville de Chakodade, « tout le monde, dit M. Galovnin, fut d'une retenue exemplaire. Après avoir suivi pendant un demi-verste une rue longue et très-étroite, nous tournâmes à gauche par une rue transversale qui nous conduisit dans la campagne. Nous aperçûmes alors sur une hauteur le bâtiment qui nous étoit destiné pour demeure. C'étoit un hangar dans lequel il y avoit des loges en pièces de bois, de la grosseur d'une poutre. »

Le riz et les raves tenoient lieu aux prisonniers Russes, comme aux Japoïnois, de pain et de sel: on leur donnoit en outre du poisson frais et salé, frit et bouilli; des soupes faites avec différentes herbes sauvages ou avec des pâtes. Les poissons étoient frits dans l'huile de pavot.

Les simples soldats même, quand ils sont de garde, lisent presque continuellement. « Cela, dit M. Galovnin, ne nous plaisoit guère, parce qu'ils faisoient la lecture tout haut et d'une voix chantante, à peu-près comme on lit les psaumes chez nous aux enterremens. Avant d'y être accoutumés, il

étoit impossi-  
ble de leur pays  
leurs guerres à  
des Japoïnois  
N'ayant ni capi-  
tains Galovnin ima-  
ginoient-il que  
un grand  
marchettes; l'évé-  
né à un fil noir  
remarquable,  
je faisois le  
mon uniforme.

Enfin l'ordre d'  
arriva. Cet  
vous vivez da-  
un climat étranger  
retourner dans  
joie. Vous, M  
compagnons, vous  
atteint le but  
de joie. Vous  
interdisent tou-  
d'éloigner leur  
dispositions qu'  
Je vous souh  
La joie des  
sincère. La  
nombre plusieurs  
dit-on, un  
voient acceptés de  
prière: mais nous  
étaient faits pour

« Le 6 octobre  
derrière nous  
côtés, les présens  
du voyage, consis-  
sant de sakï, un  
raves, etc. Ti-  
craintes que nous  
nous souhâitère  
deux ans de

nous étoit impossible de fermer l'œil pendant la nuit. L'histoire de leur pays, la relation de leurs querelles entr'eux et de leurs guerres avec les peuples voisins, sont les lectures favorites des Japonais. »

N'ayant ni papier ni encre, ni rien qui pût y suppléer, M. Galovnin imagina un journal d'une espèce singulière. « Survenoit-il quelque chose d'agréable pour nous, je faisais, dit-il, un grand nœud à un fil blanc que je tirois de mes manchettes ; l'événement étoit-il fâcheux, le nœud se faisoit à un fil noir de ma cravate ; se passoit-il quelque chose de remarquable, mais qui dans le fond n'étoit ni triste ni gai, je faisais le nœud à un fil de soie verte de la doublure de mon uniforme. Je repassois souvent les nœuds en revue. »

Enfin l'ordre d'élargissement si vivement et si long-tems désiré, arriva. Cette pièce étoit ainsi conçue : « Depuis trois ans vous vivez dans une ville frontière du Japon, et sous un climat étranger ; maintenant vous allez jouir du bonheur de retourner dans votre patrie ; cet événement me comble de joie. Vous, M. Galovnin, comme le plus âgé de vos compagnons, vous avez eu le plus de souci ; mais enfin vous avez atteint le but qui fait votre contentement, cela me comble aussi de joie. Vous savez maintenant que les loix de notre pays interdisent tout commerce avec les étrangers, et ordonnent d'éloigner leurs bâtimens de nos côtes ; faites connoître ces dispositions quand vous serez de retour dans votre patrie. Je vous souhaite à tous une bonne santé. »

« La joie des Japonais, dit M. Galovnin étoit réellement sincère. La veille de notre départ on apporta dans notre chambre plusieurs caisses remplies de vases de laque ; c'étoit, nous dit-on, un présent des interprètes pour les livres qu'ils avoient acceptés de nous avec la permission de l'autorité suprême ; mais nous savions fort bien que ces présens nous étoient faits pour le compte du gouvernement. »

« Le 6 octobre, à midi, l'on nous conduisit tous au rivage ; derrière nous marchoit une troupe de gens portant nos effets, les présens que nous avions reçus et les provisions du voyage, consistant en cinquante sacs de riz, quelques barils de saki, une grande quantité de poisson frais et salé, des raves, etc. Tous les Japonais que nous connoissions et d'autres que nous ne connoissions pas, nous dirent adieu et nous souhaitèrent un bon voyage. Notre captivité avoit duré deux ans deux mois et vingt-six jours, durant lesquels

ges que nous traversions, rée et à notre sortie, nous nes, de femmes et d'enrassembloit ; mais jamais le la moindre offense ni t. Tous, et particulière- d'un air allégé, et sem- nus demandions à boire, sfaire. Plusieurs sollici- de nous régler ; s'ils i, des confitures, des Les commandans nous du sucre.

Galovnin, sont la plu- nes sans jardins pota- n aspect misérable. Il nois ; ils sont grands s maisons y sont en i jardin, quelques-uns nous ont souvent diâ- nes en pierre, mais que es en empêchoient. Une rues et dans les mai-

dans la ville de Chr- Galovnin, fut d'une re- pendant un demi-vers- tournâmes à gauche par isit dans la campagne. ur le bâtiment qui nous n hangar dans lequel il , de la grosseur d'une

ux prisonniers Russes, e sel : on leur donnoit it et bouilli ; des soupes s ou avec des pâtes. Les pavot.

ils sont de garde, lisent M. Galovnin, ne nous la lecture tout haut et mme on lit les psalmes l'y être accoutumés, il

nous n'âvions entrevu que depuis six mois l'espérance de retourner dans notre patrie.

Le lendemain plusieurs magistrats japoais, nos interprètes et un académicien avec lequel nous avons eu des relations, vinrent nous rendre visite sur notre bâtiment. Nous les régalâmes d'eau-de-vie de France et de liqueurs. Ils ne voulurent accepter de nous que quelques livres et des gravures en présent. Pendant que les personnes en grade se tenoient avec nous dans la chambre, le pont de la corvette étoit couvert de Japoais. Des soldats, des gens de toute espèce, des femmes même étoient venues pour voir un bâtiment russe. Quand les employés du gouvernement nous quittèrent, tout ce monde se précipita dans la chambre. Nous ne fûmes tranquilles qu'au coucher du soleil.

Le 8 octobre, nous ouvrîmes par curiosité une des caisses que l'on avoit apportées à bord quand nous y étions venus. Nous y trouvâmes, à notre grande surprise, tous les objets qui nous appartenoient, tels que linge, argent; en un mot, tout, jusqu'à des boutons. Nous trouvâmes même les morceaux d'un miroir rassemblés dans un petit sac, avec un billet contenant des excuses de ce que le miroir s'étoit cassé en chemin, parce que l'on ignoroit comment il falloit s'y prendre pour faire voyager des choses si fragiles. Les Japoais ne connoissent pas les miroirs de verre; ils en ont de métal si bien polis qu'ils ne le cèdent guère aux nôtres. »

---

M O D E S.

La gaze et le crêpe sont les étoffes que les modistes emploient le plus souvent. Les couleurs ne changent point; on porte toujours du rose, du blanc, du lilas et du jaune citron. Beaucoup de chapeaux sont bordés de biais de gaze; et un nombre presque aussi considérable a sur le bord de la passe une garniture de rubans de gaze, plissés à plis ronds. Ces rubans sont presque toujours écossais. On n'employoit dans l'origine que de très-petites fleurs pour former des cordons; maintenant il y a des cordons de grappes de lilas; d'autres sont composés de grosses roses. Soit en cordon, soit en paquet, les roses se portent ordinairement sans feuilles.

---

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1730.

Chapeau a

(1730.)



*Chapeau de Crêpe. Spencer de Pieps.*

x mois l'espérance de re-

japonois, nos interprètes  
avons eu des relations,  
bâtiment. Nous les ré-  
e liqueurs. Ils ne voulu-  
livres et des gravures en  
grade se tenoient avec  
la corvette étoit couvert  
de toute espèce, des  
voir un bâtiment russe.  
t nous quittèrent, tout  
e. Nous ne fumes tran-

curiosité une des caisses  
d nous y étions venus  
surprise, tous les objets  
e, argent; en un mot,  
ouvâmes même les mor-  
petit sac, avec un billet  
miroir s'étoit cassé en  
ment il falloit s'y prendre  
ragies. Les Japonois ne  
e; ils en ont de métal  
e aux nôtres.»

les que les modistes em-  
ne changent point; on  
du lilas et du jaune  
bordés de biais de gaze;  
table a sur le bord de la  
gaze, plissés à plus ronds  
rossais. On n'employoit  
rs pour former des cor-  
ms de grappes de lilas;  
ses. Soit en cordon, soit  
inairement sans feuilles.

œuvre 1730.

JOUR

I

Le Journal paraît  
le 15, avec deux  
in., et 36 fr. pour

En 1802, a été  
publiée et de Voiture  
nues, 18 N<sup>os</sup>. par

La conspiration  
triste et pénible  
me, empruntée à  
cette imitation de J  
ouvrages que celui  
occupée par la trou

Les Bonnes For  
la ville. Le person  
n'est pas la fa  
dent.

On a ajouté une  
prière d'avoir été  
pat, s'écrie-t-elle,  
comme voiture! —  
péter dans le Café

# JOURNAL DES DAMES

## ET

## DES MODES.

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures; il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

P A R I S.

Ce 14 Mai 1818.

La conspiration de *Fiesque* contre *Doria* a paru foiblement ourdie et péniblement amenée; aussi, à l'exception d'une belle scène, empruntée à *Schiller*, n'a-t-on vu dans *Fiesque* qu'une triste imitation de *Pinto*; le succès a été douteux. Il faut d'autres ouvrages que celui-ci pour attirer la foule à la salle des Italiens occupée par la troupe de l'Odéon.

Les *Bonnes Fortunes de Village* ont eu fort mauvaise chance à la ville. Le personnage du vieux Séducteur n'a séduit personne; ce n'est pas la faute de Lepeintre, qui a joué ce rôle avec talent.

On a ajouté une scène aux *Vélocipèdes*; la *Variété* vient se plaindre d'avoir été abandonnée par son favori (Potier). L'ingrat, s'écrie-t-elle, m'a laissée en route, à pied, moi qui lui ai donné voiture! — Ceci n'est qu'une représaille de ce que dit Potier dans le *Café des Originiaux* à la porte St-Martin.

A Mademoiselle *Adélaïde de S...*, en lui envoyant LE PETIT  
SAVANT DE SOCIÉTÉ.

Ces jeux, appelés innocens,  
Font rire de pitié de graves personnages;  
Mais, quand vous les jouez, ils sont si séduisants  
Qu'ils charment à la fois et les fous et les sages.

J. P. B.

USAGE NOUVEAU.

Il s'est introduit depuis peu chez les personnes du bon ton un usage qui ne peut manquer d'être généralement suivi, car il sert en même temps la vanité et la paresse; si je voulois aller directement au fait, je dirois en quoi consiste cet usage; mais en ma qualité de rédacteur d'articles de journal, je dois prendre des circonlocutions, tenir mon lecteur en suspens et piquer sa curiosité, au risque d'exciter son humeur. Je rappellerai donc, avant d'entrer en matière, la correspondance de M.<sup>me</sup> de Sévigné qu'on ne sauroit trop relire suivant moi; on y voit que la Brinvilliers, fameuse empoisonneuse de ce temps-là, avoit voulu se détruire dans sa prison; « Devinez, disoit M. de Coulanges à M.<sup>me</sup> de Grignan, comment elle a voulu se tuer? Ce n'est point de telle façon, ni de telle autre; ni comme ceci, ni comme cela. » Je dirai de même à mes lecteurs: devinez, qui a mis à la mode l'usage dont il est question? Ce n'est ni un grand seigneur, ni une petite-maitresse, ni un sybarite, ni un savant; c'est tout bonnement l'artiste Z<sup>\*\*\*</sup>. Devenu propriétaire d'une jolie campagne à quatre lieues de Paris, il n'a pas manqué d'aller s'y établir à l'approche du printemps, mais soit changement d'air et de régime, soit fatigue des bals et des fêtes qu'il a donnés pendant l'hiver à ses nombreuses connoissances, il n'a pas tardé à y tomber malade. Un autre seroit revenu à Paris, dans l'espoir d'y trouver plus facilement et à moins de frais les conseils de la médecine et les consolations de l'amitié; M. Z<sup>\*\*\*</sup> en a jugé autrement. S'imaginant qu'un malade de son importance étoit bien fait pour exciter l'attention publique, mais que pourtant il la captiveroit plus facilement dans un village que dans une grande ville, il est resté ferme à son poste, c'est-à-dire dans son lit. De là, il a expédié une ordonnance à l'un de nos célèbres imprimeurs, avec ordre de rapporter de

est lui une certain  
Hippocrate? Not  
Portal? Non, t

M. Z<sup>\*\*\*</sup> a en la  
M. Z<sup>\*\*\*</sup> a bien j  
M. Z<sup>\*\*\*</sup> a épro  
M. Z<sup>\*\*\*</sup> est en p  
Lesdits bulletin  
de sa cuisinière,  
régulièrement  
connoissances, affi  
visi qu'à l'entrée  
est, il y a un moi  
communiqués à qu  
temps, il n'est p  
qui n'ait ses bu  
la poste, ou p  
Ces nouveaux  
même et de ma  
sans utilité; le  
soient ses so  
bles; les indiffé  
pout colporter en  
bulletins de malad  
en temps aux com  
pe les bulletins c

Que tes soins

Vers n

Tu veux me ra

Par toi, j'ai be

C'est

Par M. De l

M. Leprévôt-

onné un extrait

de la plus belle f



chez lui une certaine quantité d'exemplaires..... des aphorismes d'Hippocrate? Non; des œuvres de Cabanis, de Richerand, de Portal? Non, mais des exemplaires ainsi conçus :

## BULLETIN.

M. Z\*\*\* a eu la fièvre pendant la journée d'hier.

M. Z\*\*\* a bien passé la nuit.

M. Z\*\*\* a éprouvé une rechute.

M. Z\*\*\* est en pleine convalescence, etc. etc. etc.

Lesdits bulletins signés du médecin du lieu, et au besoin par sa cuisinière, transformée en garde-malade, ont été transmis régulièrement par un *coucou* à tous ses amis et à toutes ses connoissances, affichés à la porte de sa maison de campagne, ainsi qu'à l'entrée et à la sortie du village. C'est en le traversant, il y a un mois, qu'un voyageur apprit ces détails. Il les a communiqués à quelques amis qui en ont fait leur profit. Depuis ce temps, il n'est presque point d'homme ni de femme du bon ton qui n'ait ses bulletins imprimés, pour les expédier au besoin par la poste, ou pour les laisser chez son portier.

Ces nouveaux *billets de part*, moins gais que ceux de baptême et de mariage, ne sont cependant ni sans agrément, ni sans utilité; les amis voyent que le malade, quelles que soient ses souffrances, s'occupe de calmer leurs inquiétudes; les indifférens y trouvent le texte d'une nouvelle qu'ils vont colporter en ville, et les chercheurs de place, grâce aux bulletins de maladie, sont en mesure de les souffler de temps en temps aux compétiteurs inhabiles ou inactifs qui ne lisent que les bulletins de décès.

\*\*\*\*

A mon fils, mon *Antigon*.

Que tes soins ont bien l'art d'embellir mon déclin.

Vers mon aurore matinale

Tu veux me ramener; mais hélas! c'est en vain;

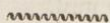
Par toi, j'ai beau jour d'un soir doux et serein:

C'est une aurore boréale.

Par M. *De la Madelaine*, quelque temps avant sa mort.

M. Leprévôt-d'Iray, dans le discours dont nous avons déjà donné un extrait, dit de ce fils: «Après avoir fait le bonheur de la plus belle partie de sa vie, il est devenu le soutien de sa

vieillesse. Soins pressés, secours de jour, secours de nuit, de toutes les heures, de tous les momens, il n'a cessé depuis plus de vingt années de les lui prodiguer jusqu'à son dernier soupir. Soit chez lui, soit dehors, à son lever, à son coucher, aux assemblées publiques, aux promenades, par-tout où l'on voyoit le père, on étoit sûr de rencontrer le fils. »



VOYAGE DE M. GALOVNIN, CAPITAINE DE VAISSEAU DE LA MARINE IMPÉRIALE DE RUSSIE, CONTENANT LE RÉCIT DE SA CAPTIVITÉ CHEZ LES JAPONOIS, PENDANT LES ANNÉES 1811, 1812 ET 1813, ET SES OBSERVATIONS SUR L'EMPIRE DU JAPON; suivi de la *Relation du Voyage de M. Ricord, capitaine de vaisseau de la marine impériale de Russie, aux côtes du Japon en 1812 et 1813*; traduit sur la version allemande; par J. B. — B. Eyriès. (1)

SECOND ET DERNIER ARTICLE.

Voyant que M. Galovnin avoit été victime d'une trahison; M. Ricord, dont le voyage occupe la moitié d'un des deux volumes que nous annonçons, résolut de surprendre un bâtiment japoноis, et, sans employer les armes, de saisir un homme d'une certaine considération, qui pourrait lui donner des nouvelles de ses compagnons d'armes, et peut-être lui faciliter les moyens d'obtenir leur délivrance. Tacataï-Caki, négociant riche et très-consideré, fut cet homme. On trouve une gravure qui le représente en buste au commencement du premier volume.

« Sa jeune compagne, dit M. Ricord, avoit des traits fort réguliers: Son visage étoit brun et allongé. Sa bouche, petite, étoit ornée de dents éclatantes du vernis qui les noircissoit; et des sourcils, tracés comme au pinceau, se dessinoient en arc au-dessus de deux yeux brillans et presque à fleur de tête. Ses cheveux noirs formoient comme un turban, et n'avoient d'autre ornement que quelques petits peignes d'écaille. Son habillement consistoit en six robes de soie fine, fort amples, ouatées, et semblables à nos robes de chambre; toutes étoient de couleurs différentes, et celle de dessus noire. Sa voix étoit douce

(1) Deux volumes in-8°, l'un de 396, l'autre de 452 pages; avec un portrait et une carte; prix: 14 francs; à Paris, chez Gide fils, libraire, rue Ste.-Anne, n°. 20.

et un peu traînante. Tout cela, joint à une physionomie expressive, produisoit une impression agréable. Je ne pense pas qu'elle eût plus de dix-huit ans. »

Après avoir étudié le caractère de son prisonnier, M. Ricord vit qu'il pouvoit se fier à sa loyauté; et celui-ci, devenu libre, réconcilia les Russes avec ses compatriotes. « Nous devons, dit M. Ricord, reconnoître avec le sentiment de la plus vive gratitude, que Tacataï-Caki, par ses lumières, son intelligence et la noblesse de son caractère, nous rendit les plus grands services. Deux grands empires qui étoient complètement étrangers l'un à l'autre, ont fait un pas vers des liaisons futures. »

Recueillons maintenant les observations sur les mœurs du Japon, qui se trouvent éparses dans le voyage de M. Galovnin.

« Les lits japoноis consistent en grandes couvertures qui sont de soie ou de coton, suivant la fortune des personnes. Elles sont ouatées de deux doigts d'épaisseur; on ôte la ouate pour les laver. Les Japoноis ploient ces couvertures en double et les étendent sur le plancher, qui, dans toutes maisons, même dans les cabanes, est fait de nattes de paille, jolies et souples; quand ils se couchent, ils s'enveloppent d'une grande robe de chambre à manches larges et courtes, qui est aussi de soie ou de coton, et fortement ouatée. En guise d'oreillers, ils se servent de morceaux de bois de formes diverses. Les gens du commun en ont un rond creusé à une extrémité, et l'habitude y fait dormir profondément sans rien ajouter de plus mou. Les personnes riches ont, au lieu de coussins, de petits coffrets hauts de quatre pouces, très-délicatement faits, et sur le couvercle desquels est fixé un coussin rond, long de six à huit pouces et large de deux à trois. On serre dans le coffre tous les objets appartenant à la toilette, tels que rasoirs, ciseaux, pomnade, poudre et brosses à dents.

» Les Japoноis ne mangent pas du tout de viande. Riches et pauvres accommodent les raves comme légume. C'est chez eux un mets aussi commun que le chou en Russie; ils les saient aussi, et s'en servent en guise de sel dans les repas. Quand ils mangent du poisson ou d'autres mets qui ont besoin de sel, ils mordent un petit morceau de rave. Au lieu de cuillers et de fourchettes, ils se servent de deux brochettes de bois. Ils boivent les mets liquides dans une assiette.

Il y a chez eux du thé vert et du thé noir; mais ce dernier est très-mauvais, et ne ressemble à celui de la Chine que par la couleur. Les Japoноis mettent rarement du sucre dans leur

s de jour, secours de nuit; nomens, il n'a cessé depuis odiguer jusqu'à son dernier, à son lever, à son coucher, promenades, par-tout où rencontrer le fils »

PITAINÉ DE VAISSEAU DE RUSSIE, CONTENANT LES JAPONOIS, PENDANT 1813; ET SES OBSERVATIONS; suivi de la Relation du vaisseau de la marine Japon en 1812 et 1813; J. B. — B. Eyriès. (1)

## ARTICLE.

victime d'une trahison; moitié d'un des deux volumes, le surprendre un bâtiment mes, de saisir un homme urrait lui donner des nouvelles peut-être lui faciliter les alai-Caki, négociant riche trouve une gravure qui ent du premier volume.

vol, avoit des traits fort ongé. Sa bouche, petite, nis qui les noircissoit; et n, se dessinoient en arc spire à fleur de tête. Ses ban, et n'avoient d'autre d'échelle. Son habillement, fort amples, ouatées, toutes étoient de couleur. Sa voix étoit douce.

l'autre de 450 pages; avec à Paris, chez Gide fils,

thé ; ils aiment mieux le manger à part ; ils en prennent une cuillerée dans la main , et font les friands comme les petits enfans.

» Un jour , dit M. Galovuin , on nous servit un excellent repas dans de belle vaisselle , pendant notre captivité. Nous pensâmes que l'on avoit par là voulu nous faire plaisir , et nous crûmes que cela venoit du gouverneur ; plus tard nous apprîmes que nous avions cette obligation à un homme riche , qui venoit de guérir d'une maladie dangereuse ; et que , dans des cas semblables , les Japonois ont la coutume d'envoyer à manger à de pauvres gens ou à des malheureux.

» Un ami intime de Tacataï-Caki , homme très-riche , n'avoit pas plutôt été instruit de son accident , qu'il avoit partagé son bien aux pauvres , et s'étoit retiré dans des montagnes où il vivoit en ermite.

» Eteindre un incendie est regardé chez les Japonois comme un acte extrêmement glorieux.

» Les gens de qualité voyagent en miromons ou litières , ou sur des brancards ; tout le reste va à cheval. Les porteurs de miromons sont si adroits , que l'on peut y placer auprès de soi un verre plein d'eau , sans craindre qu'il s'en répande une goutte.

» Les Japonois ne font pas usage de mouchoirs ; ils se mouchent et crachent dans du papier à écrire.

» Les Japonois écrivent avec un pinceau. Pour imprimer , ils se servent , non de caractères de métal , mais de planches de bois très-dur , sur lesquelles les lettrés sont taillées.

» On célèbre , au Japon , le nouvel an pendant un mois ; mais la fête , proprement dite , ne dure que depuis la nouvelle lune jusqu'à la pleine lune suivante , par conséquent deux semaines. Pendant tout ce tems , les tribunaux sont fermés , les travaux de tout genre sont suspendus , on ne s'occupe que de visites et de bonne chère. Dans l'autre moitié du mois , les personnes laborieuses se remettent à l'ouvrage. Le nouvel an est la principale fête du calendrier japonois. On se donne , à cette occasion , des habits neufs. L'usage veut que l'on rende visite à toutes ses connoissances en ville , et que l'on écrive des lettres de complimens et de félicitations à celles qui sont éloignées. ».

Lun  
Je m'enn  
Lorsqu  
Ah! bon so  
C'est fort he  
Nous ne somm  
Parbleu! m  
Vous a  
La bell  
La voyez-vous.  
Ces gra  
Elle coi  
Fraîche com  
Belle, aimat  
Son coe  
Allez, invitez-  
Faites bien vot  
Que you  
Je m'approci  
Causant tout b  
Celles-c  
Et paroi  
Je fais l  
Et j'obti  
Agré se levan  
Qu'il pa  
Il doit passer  
M'inform

## L A M O D E.

## Conte.

Lundi dernier , j'étois au bal ;

Je m'ennuyois comme tant d'autres ,

Lorsque je fus accosté par Florval.

Ah ! bon soir , me dit-il : vous êtes donc des nôtres ?

C'est fort heureux : il nous manque un danseur ,

Nous ne sommes que trois , soyez le quatrième.

Parbleu ! mon cher , la fortune vous aime ,

Vous avez le plus grand bonheur.....

La belle Aglaë n'est pas prise ;

La voyez-vous... là.... près de la marquise ,

Ces grands yeux noirs.... ces belles dents...?

Elle compte seize printems ,

Fraîche comme on l'est à cet âge ,

Belle , aimable , et surtout très-sage.

Son cœur s'est tû jusqu'à présent ;

Allez , invitez-la pour notre contredanse ;

Faites bien votre cour , je vous prédis d'avance

Que vous en reviendrez content.

Je m'approche , et je vois ces dames

Causant tout bas ; causer est le plaisir des femmes.

Celles-ci parloient aigrement ,

Et paroisoient fort en colère ;

Je fais la demande ordinaire ,

Et j'obtiens le consentement.

Aglaë se levant , dit tout haut , je vous jure

Qu'il passera , j'en suis très-sûre ;

Il doit passer. J'osai , tout en marchant ,

M'informer auprès de la belle ,

part ; ils en prennent une  
triands comme les petits

nous servit un excellent  
ant notre caprivé. Nous  
nous faire plaisir, et nous  
; plus tard nous apprimes  
homme riche, qui venoit  
et que, dans des cas sem-  
d'envoyer à manger à de

homme très-riche, n'a-  
ent, qu'il avoit partagé  
dans des montagnes où

z les Japonois comme

romons ou lières, ou  
lueval. Les poeteurs de  
ent y placer auprès de  
e qu'il s'en repände une

: mouchoirs; ils se mou-  
ire.

inceau. Pour imprimer,  
métal, mais de planches  
rés sont taillées.

l au pendant un mois ;  
: que depuis la nouvelle  
ar consequent deux se-  
unauz sont fermés, les

on ne s'occupe que de  
voité du mois, les per-  
rage. Le nouvel an est

On se donne, à cette  
it que l'on rende visite  
que l'on écrit des let-  
à celles qui sont cloi-

Des motifs de cette querelle ;  
Elle répondit en dansant :  
La question n'est pas nouvelle,  
Des conversations elle fait le sujet,  
C'est l'article six du budget.

ELZÉAR B....

~~~~~  
M O D E S.

Le bord des chapeaux de paille jaune est rarement garni ; on en porte beaucoup : si tous ne sont pas de paille d'Italie, ils en approchent du moins par la finesse. Il y a, depuis quelques jours, dans les premiers magasins de modes, des chapeaux de tulle brodé en paille jaune. Autre nouveauté très-remarquable : des papillons aux ailes nacrées se balancent sur des plumes blanches et duveteuses, dites marabonts. Il y avoit dimanche, aux Tuileries, une grande quantité de chapeaux de gaze. Les nouvelles capotes de perkale ont le fond bombé. Quelques couturières piquent en zig-zag les six rangées de bouillons qui garnissent le bas des robes.

~~~~~  
A la feuille de ce jour sont jointes les Gravures 1731 et 1732.

L'habit et le pantalon gravés sur la planche 1731, sont de la coupe de M. Arnoux, marchand tailleur, rue de Richelieu, n°. 40.

~~~~~  
Les Nos. 31 et 32 de la suite de *Costumes de Marchandes et d'Ouvrières de Paris*, viennent de paroître au bureau du *Journal des Dames*.

~~~~~  
*Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé : port franc, à M. La Mésangère, rue Montmartre, N°. 183, près le boulevard, à côté du café. Les Abonnemens datent du 1<sup>er</sup>. ou du 15.*



Chapeau de paille d'Italie. Robe de Cassinetta garnie en Ruches..

le,  
et,  
ELZÉAR B...

ne est rarement garni: on  
pas de paille d'Italie, ils  
. Il y a, depuis quelques  
modés, des chapeaux de  
veauté très-remarquable:  
balancent sur des plumes  
nts. Il y avoit dimanche,  
e chapeaux de gaze. Les  
e foud bombe. Quelques  
rangées de bouillons qui

s les Gravures 1731 et  
planche 1731, sont de  
lleur, rue de Richelieu.

Costumes de Marchandes  
paroitre au bureau de

oit être adressé: port franc,  
n° 183, près le boulevard, à  
la 1<sup>re</sup>. ou du 13.

Journal paroit,  
115, avec deux C  
n, et 36 fr. pour

En 1802, a été  
ables et de Voitu  
mes, 18 N<sup>os</sup>. par

Depuis huit jour  
) , et une pet  
meur, dont la n  
e chaudement ag

Ni cet ex

Cette pastorale m  
sont fidele aux se  
devenu riche ),  
sont plaisantes. Il  
e. On attend touj  
le théâtre St.-  
l'assurance d

M. Lombard s'e



# JOURNAL DES DAMES

ET

## DES MODES.

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

P A R I S.

Ce 19 Mai 1818.

Depuis huit jours, on n'a donné qu'un petit opéra (à Feydeau), et une petite comédie (à l'Ambigu). *Le Retour au Hameau*, dont la musique offre quelques morceaux agréables, a été chaudement applaudi et vivement sifflé ;

Il n'avoit mérité

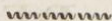
Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

*Cette pastorale morale et sentimentale* (où l'on voit un jeune paysan fidèle aux sermens qu'il a faits à sa bergère, quoiqu'il soit devenu riche), auroit besoin d'être animée par quelques scènes plaisantes. Il est bon d'attendrir, mais la gaieté ne nuit pas. On attend toujours à ce théâtre *le Petit Chaperon*, sujet que le théâtre St.-Martin a défloré : la musique de Boyeldieu donne l'assurance d'un succès.

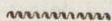
*M. Lombard* s'est installé à l'Ambigu auprès du *Château*



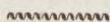
de *Paluzzi*, qui n'avoit pas besoin de ce nouvel hôte pour se soutenir.



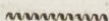
Les sociétaires de l'Odéon annoncent la *Jeune Veuve*, comédie en un acte, de l'auteur d'*Artaxerce*.



Lorsque la vogue de *Bedlam* sera un peu diminuée, nous verrons au Vaudeville les *Femmes Officiers*, ou les *Nouveaux Maris Garçons*, qui ne sont reçus que depuis cinq à six ans.

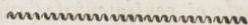


Brunet va jouer *M. de Gauchenville*, et il a assez d'adresse pour le faire réussir. Vernet a succédé à Potier dans le rôle de *Pinçon*, de manière à ne pas faire regretter son devancier.



C'est à gauche, en entrant, que l'on a élevé, à Tivoli, ce pavillon d'où descendent trois chars, dont la course a paru dimanche faire autant de plaisir aux spectateurs qu'aux acteurs. Presque pas de bruit. Le trajet est long, mais la pente est très-douce, et les *dégringolades* ne présentent aucune idée de danger. Vers le milieu de leur course les voyageurs passent sous une grotte, qui a quatre-vingt-dix pieds de longueur et trente-six de largeur. Le plateau, dressé sur cette grotte, est un point de réunion pour les spectateurs. Ajoutez, entre le pavillon et la grotte, et depuis la grotte jusqu'au terme des courses, de chaque côté de la rampe qui borde la voie des chars, deux allées spacieuses, dont une forme terrasse, toutes les deux garnies d'arbustes et ornées d'un rideau de verdure.

\*



#### LES VÉLOCIPÈDES ET LE TRANSMURIFICATEUR.

En moins de six semaines, les *Vélocipèdes* sont tombés dans l'oubli. Nous ne pensons pas qu'il en puisse être de même du *Transfigurateur*, autre invention nouvelle, et qui nous vient de l'étranger.

Imaginez une lorgnette de huit ou neuf pouces. Le verre le plus éloigné de l'œil, est dépoli. Derrière ce verre, on place au hasard et sans aucune symétrie, des fragmens de pierres de

couleur, de petits morceaux de ruban, de laiton, de canetille, de tulle, etc. etc. Un verre plan, fixé à très-peu de distance du verre dépoli, emboîte ces objets, et, par le moyen de trois verres oblongs et noircis, qui forment un triangle et vont aboutir à l'autre extrémité du tube, une étoile se forme, et sur ses rayons se dessinent avec une régularité parfaite, des ornemens en couleur qui donnent l'idée de ces beaux compartimens d'anciennes mosaïques.

Tournez ou inclinez tant soit peu le tube, ce sera un autre dessin. Livrez-vous à cet amusement pendant une heure, vous verrez des milliers de mosaïques. Les formes, les contours et les couleurs s'arrangent et se fondent en un clin-d'œil d'une manière pittoresque. Jamais le mouvement de la machine ne produit le même résultat.

On a eu raison de dire que les fabricans de toiles peintes, de papiers peints, de tapis; les brodeurs, les ciseleurs, les fayenciers, les relieurs, etc., tireroient de cette découverte un parti avantageux. Il ne s'agit que de fixer le tube à volonté et d'en augmenter le diamètre. Déjà, chez M. Guillot, marchand de nouveautés, passage Feydeau, n<sup>o</sup>. 5, côté de la rue Vivienne, on trouve des *Transfigurateurs* de deux pouces de diamètre, tandis que les premiers qui ont été mis en vente n'avoient que dix-huit lignes. Les prix sont depuis 5 jusqu'à 25 francs, parce que le tube est, au choix des amateurs, en fer-blanc, en moiré, en plaqué, etc.

Le seul désagrément que je trouve au *Transfigurateur*, c'est qu'il ne peut servir qu'à une personne à-la-fois. Les *Vélocipèdes* avoient bien d'autres inconvéniens. Il falloit d'abord avoir d'excellentes jambes, une grande force de reins et une parfaite connoissance des lois de l'équilibre, puis être possesseur d'un grand parc ou d'un jardin dont les allées fussent droites et bien applanies; enfin ce n'étoit pas rouler *dans*, mais *sur* une voiture.

\*\*\*\*

~~~~~

A MON MEILLEUR AMI.

Tu veux, Prosper, que je t'explique mes sentimens pour toi, et que j'entre dans des détails qui te fassent bien connoître tout le fond de ma pensée.

Je vas te satisfaire, et t'édifier par ma franchise. Je commence par te dire que je ne t'aime pas. Qu'est-ce que l'amitié ?

C'est un dévouement absolu, une confiance entière. Or, il y a mille secrets que je te cache ; et d'un autre côté, il y a bien peu de choses que je voulusse sacrifier à tes intérêts.

Dans le monde, on s'abuse sur le nom d'ami ; c'est une affaire convenue, un commerce arrangé. Je suis le torrent, j'échange ce titre bannal avec tous ceux à qui cela convient ; mais de bonne foi je ne suis pas la dupe de ces démonstrations, et je ne me soucie pas non plus qu'autour de moi l'on soit aveugle.

Tu fais des vers, et moi aussi. Je suis ton rival ; je t'envoie toutes mes épîtres, et j'exige que tu les admires ; tes moindres remarques me mettent en courroux, je te tiens, au moindre signe, pour un Zoïle dangereux, et je te traite parfois avec une inconcevable dureté.

Quant à tes chansons, tes romances, tes longues héroïdes, je les parcours avec dédain ; elles m'assomment, et je n'y trouve ni sel, ni trait, ni élégance, ni sens commun, ni rien de supportable en un mot.

Tes emplois sont des chaînes que je brûle de porter ; je t'envie ta fortune et tes honneurs, non pas d'une envie bien avouée, bien notoire, mais d'une envie mystérieuse et comprimée, dont je rougis, que je voudrais repousser, mais qui me domine et qui éclatera un jour.

Tes places et tes grandeurs ne te mettent pas à l'abri du besoin. Tu voulois emprunter de l'argent, et c'étoit à moi que tu t'adressois. Belle ressource ! A-t-on jamais de l'argent pour ses amis ? C'est à une personne *honnête et charitable* que j'ai transmis ta requête, et tu sais ce qu'il t'en a coûté.

Tu as des enfans que tu adores. Quel intérêt y ai-je pris ? Aucun. Si j'ai fait quelque chose pour eux, c'est par hasard ; et quand tu me les envoies pour me souhaiter la bonne année, je leur fais la plus triste mine, je les trouve désagréables, volontaires, exigeans, mal élevés.

J'ai rendu des soins à ta femme, je l'ai flattée et adulée, mais Dieu sait à quelle intention ! Je me livrois à ce manège sans y mettre une grande importance ; mais, pour cela, je n'en étois pas moins coupable. Il est des choses qu'on ne doit jamais faire avec légèreté.

Je dîne à ta table trois fois par semaine, je fais ta partie de billard, je ne vas au spectacle que dans ta loge ; ce qui ne m'empêche pas de rire de tes plaintes sur ta santé, et de te tourner en ridicule tant que je puis. Notre liaison est vraiment une chose surprenante.

J'aurois pu  
raigne ; mais c  
prosper, ce qu  
lais en être ra  
more des meil  
Tu fidele,

Le Maître

Chez nous la  
Aussi, l'a  
es ornemens d  
papillons, ses v  
un goût exquis  
de colorées ave  
En passant en  
ber n'a eu garde  
perles avec lequel

La première  
authentique d'act  
le 1.<sup>er</sup> janvier 17  
de gens de lettre.  
On souscrit à  
elle, n.º 17, fau

SOUVENIRS DES  
Etats-Unis, et  
plie et de No  
Grenade, Sai

(1) Un volume  
avec un texte de 5  
Paris, chez Va  
Louis Janet, libra

J'aurois pu développer tous ces aveux dans un style plus soigné ; mais cet abandon te répond de ma franchise. Voilà, Prosper, ce que j'éprouve, ce que j'ai au fond de l'ame. Tu dois en être ravi. Va, après cette confiance, nous sommes encore des meilleurs amis qu'il y ait à Paris.

Ton fidèle ,

Charles T.

~~~~~

*Le Maître Brodeur, ou Principes de Broderie* (1).

Chez nous la broderie n'est point un travail de longue haleine. Aussi, l'auteur de ce traité n'offre-t-il pour modèles que des ornemens de bourses et autres petits meubles ; mais ses papillons, ses vignettes, ses bouquets et ses corbeilles sont d'un goût exquis ; son texte est fort clair, et ses planches ont été coloriées avec beaucoup de soin.

En passant en revue les différens genres de broderie, l'auteur n'a eu garde d'omettre la charlotte, assemblage de petites perles avec lequel on fait aujourd'hui des ridicules et des bourses.

~~~~~

La première livraison des *Archives françaises, ou Recueil authentique d'actions honorables, pour servir à l'histoire*, depuis le 1.<sup>er</sup> janvier 1789 jusqu'au 1.<sup>er</sup> janvier 1818 ; par une société de gens de lettres, vient de paroître.

On souscrit à Paris, au bureau de ces Archives, rue Cassette, n.° 17, faubourg St-Germain.

~~~~~

SOUVENIRS DES ANTILLES : *Voyage en 1815 et 1816, aux États-Unis, et dans l'Archipel Caraïbe; aperçu de Philadelphie et de New-Yorck ; descriptions de la Trinidad, la Grenade, Saint-Vincent, Sainte-Lucie, la Martinique, la*

---

(1) Un volume in-18, orné de 24 gravures, dont 16 coloriées ; avec un texte de 50 pages. Prix, cartonné, dans un étui, 7 francs ; à Paris, chez Vallardi, boulevard Poissonnière, n.° 5 ; et chez Louis Janet, libraire, rue St-Jacques, n.° 59.

Guadeloupe, Marie-Galante, Saint-Christophe, Sainte-Croix et Saint-Thomas. Par M.... (1).

L'auteur, ancien officier français, qui avoit fait la guerre d'Amérique en 1783, se trouvoit à Paris le 20 mars 1815 : l'événement de ce jour le détermina à demander tout de suite un passeport. Le lendemain il prit la route de Fontainebleau, se rendit par la traverse à Orléans, puis à Blois, à Tours, à Poitiers, à La Rochelle et à Bordeaux. Il s'y embarqua le 9 juillet pour Philadelphie.

*Philadelphie.* Cette ville fut fondée en 1683. Sa forme est celle d'un parallélogramme de deux milles d'étendue, ayant dix-huit rues parfaitement alignées, bordées de larges trottoirs et coupées à angles droits par seize autres. La moitié des maisons est en briques ; elle contient cent mille habitans.

Rarement les maisons ont plus de deux étages. Celles des gens riches se distinguent par des portes bâtardees, ornées de colonnes en bois et de sculptures peintes en petit gris. Ces portes sont élevées de six pieds au-dessus du trottoir : on y monte par des degrés en marbre blanc. L'intérieur laisse apercevoir des tapis, et dans la longueur du corridor, et sur les marches des escaliers.

Dans les rues exclusivement habitées par des familles opulentes, le coup-d'œil de ces maisons uniformes, la richesse des portails, la beauté des trottoirs et le double mur de verdure formé par des peupliers géans et vivaces, flattent beaucoup la vue et sont très-propres à exciter l'attention. Le nombre des maisons est de vingt mille.

L'architecture des édifices de banques est supérieure à celle des temples. La loge maçonnique a aussi quelque apparence. L'hôtel des Monnaies est le seul dans toute l'étendue des Etats-Unis.

La comédie est bâtie en briques. On n'a pas visé à en faire un monument d'architecture ; et cependant la vue n'en est pas désagréable : la façade est ornée d'un péristyle soutenu par des colonnes en bois, d'ordre corinthien. On y joue à dater de

---

(1) Deux volumes in-8°. , l'un de 406, l'autre de 390 pages ; prix : 12 francs, et port franc, 14 francs ; à Paris, chez Gide fils, libraire, rue St.-Mare, n°. 20.

novembre, durant six mois; la troupe va jouer ensuite à Baltimore et se repose trois mois.

La Bourse bien située, mais petite, tient lieu de café. On y sert des rafraichissemens. Elle est ouverte depuis huit heures du matin jusqu'à onze heures du soir. Les cafés sont en très-petit nombre, et de peu d'apparence.

Dans les grandes auberges le prix est de trois piastres par jour. Les Français vont chez *Fillette*, créole de St-Domingue; on y est bien à une piastre par jour.

Les pensions bourgeoises sont à meilleur compte que les auberges; mais l'ordinaire y est fort mesquin et peu varié. « Les femmes, dit notre voyageur, y mesurent la pitance avec la rigidité d'un commandant au troisième mois de siège. »

Il y a dans tous les quartiers un grand nombre de caves où l'on vend des hûtres, des fruits et des rafraichissemens. Les degrés pour y descendre donnent sur le trottoir.

Les vins de France sont très-chers; la bière et le porter très-inférieurs au porter de Londres; le cidre très-acide. Il se fait une immense consommation d'eau-de-vie de France.

Les fruits sont de qualités très-inférieures et ne consistent qu'en pêches, poires et pommes. Les raisins ne sont pas mangeables.

La guerre avec l'Angleterre et l'embargo qui s'en est suivi, ont fait établir quelques manufactures, où l'on fabrique des étoffes et d'autres objets grossiers. La bijouterie est de mauvais goût.

Les boutiques sont petites, peu ornées, fournies de marchandises de tout genre, anglaises et françaises, de qualités inférieures.

On trouve des cabriolets à louer au jour et à la semaine. Les fiacres sont en petit nombre.

Les bains publics sont tenus passablement.

Il existe, à beaucoup d'égards, une grande liberté en Amérique. On débarque, et l'on part à volonté, sans passe-port, soit pour l'intérieur, soit pour l'extérieur; on n'est tenu à se présenter à aucune autorité, en aucun endroit; on dit, et l'on publie ce qu'on veut.

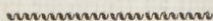
Les modes sont un mélange de celles de France et de celles d'Angleterre; ces dernières dominent.

Point de société. Chaque famille reste chez elle. Les meilleures recommandations procurent à un étranger dix minutes de froide conversation chez un particulier; et chez un négociant, une invitation qui ne se renouvelle plus.

Les femmes aiment à *schopper*, ou visiter les boutiques. Il est rare d'en voir qui aient de beaux traits; un joli pied est aussi fort rare : elles manquent d'ailleurs d'emboupoint. « C'est, dit notre voyageur, une blancheur en souffrance. » Les demoiselles sortent librement et seules; l'usage leur permet de toucher la main aux hommes de leur société, en signe de bienveillance mutuelle.

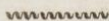
Aux enterremens, les femmes accompagnent en voiture le char tendu de noir, où la bière est déposée; les hommes suivent à pied deux à deux.

Quarante sectes religieuses différentes vivent en paix à Philadelphie.

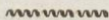


#### M O D E S.

De la gaze et du crêpe, quelquefois du gros de Naples, mais surtout de la gaze, voilà les étoffes que les modistes emploient pour faire des chapeaux. Il y a quelques chapeaux de gaze quadrillée; mais la plupart sont jaune-paille ou blancs. Quelques chapeaux de tulle sont entièrement recouverts de gaze plissée à longs tuyaux. On voit des bleuets sur quelques chapeaux de paille blanche. Les roses sont extraordinairement communes. Pour ne pas couper le bord des chapeaux de paille d'Italie, on fait quelquefois deux plis parderrière: sur ces chapeaux, les rubans couleur paille sont moins à la mode que les rubans blancs. Les coques de ruban blanc s'adaptent aux chapeaux de paille d'Italie comme à ceux de paille blanche.



À la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1733.



*Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, rue Montmartre, N°. 183. près le boulevard, à côté du café. Les Abonnemens datent du 1<sup>er</sup>. ou du 15.*



Chapeaux de





1, Chapeaux de Crêpe. 2, Chapeaux de Gros de Naples.

visiter les boutiques. Il  
traits; un joli pied est  
s d'emboupoint. « C'est,  
ouffrance. » Les demois-  
leur permet de ton-  
te, en signe de bienveil-

mpagnent en voiture le  
osce; les hommes sui-  
s vivent en paix à Phi-

u gros de Naples, mais  
les modistes emploient  
s chapeaux de gaze qua-  
ille ou blancs. Quelques  
couverts de gaze pûsée à  
ur quelques chapeaux de  
ordinairement communes.  
peaux de paille d'Italie,  
ière: sur ces chapeaux,  
la mode que les rubans  
daptent aux chapeaux de  
blanche.

avure 1733.

il être adressé. port franc,  
p. 183, près le boulevard, à  
du 1<sup>er</sup>, ou du 15.

JOUR

I

*Le Journal paroît  
le 15, avec deux  
vols, et 36 fr. pour*

*En 1802, a été  
publié et de Voiture  
noms, 18 N<sup>os</sup>. par*

*La reprise de  
Français, et  
Belot, dans l  
est pas probable  
moins tant qu*

*La Jeune Veu  
de ces pièces  
et de Dorat.  
noms; mais el  
laine et se ran  
men. L'amour*

*On a sillé au  
ville. Cette p  
à la Galté,  
de la prochai  
elle soit de*

# JOURNAL DES DAMES

ET

## DES MODES.

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

P A R I S.

Ce 24 Mai 1818.

La reprise de *Roxelane et Mustapha* a attiré peu de monde aux Français, et malgré le talent qu'ont déployé Lafond et Michelot, dans les rôles de Mustapha et de Zéangir, il n'est pas probable que cette tragédie reste au répertoire, du moins tant que M<sup>lle</sup>. Duchesnois ne jouera pas Roxelane.

~~~~~

*La Jeune Veuve* a réussi tranquillement à Favart; c'est une de ces pièces jetées dans le moule de celles de Mari-vaux et de Dorat. Cette jeune veuve avoit juré *haine aux hommes*; mais elle a le cœur sensible, elle abjure bientôt la haine et se range pour la seconde fois sous les lois de l'hymen. *L'amour gagne toujours sa cause.*

~~~~~

On a sifflé aux Variétés les gaucheries de *M. de Gaurchenville*. Cette pièce, à quelques changemens près, avoit paru à la Gaité, il y a quelques années. — On espère beaucoup de la prochaine nouveauté qui sera donnée à ce théâtre, quoiqu'elle soit des auteurs de *la Vallée de Chamouny*. C'est,



dit-on , une revanche qu'ils veulent prendre au bruit de *la Cloche , du Tambour et du Tambourin.*

~~~~~

Malgré le vent de bise , il y avoit beaucoup de monde à Tivoli jeudi dernier. Mille personnes s'y sont fait ramasser. La phantasmagorie , placée sous le pont , ajoute encore aux plaisirs des glisseurs.

\*

~~~~~  
L A V E N T E .

Il ne s'agit pas d'une *vente après décès* ; car rien , à mon avis , n'est plus triste. A peine les tentures noires sont-elles enlevées , que vite on ouvre les portes à deux battans. L'un marchand le lit du défunt , l'autre sa garde-robe , personne ne veut de son portrait , et on le donne par dessus le marché à celui qui se fait adjuger le vin ou le charbon.

O avidité , ô inconséquence de l'homme ! ... Mais , je le répète , ce n'est pas ici une vente après décès. L'aventure est plutôt comique que tragique. C'est celle d'un jeune homme qui faisoit le petit-maître à Coblentz et chez Tortoni ; il étoit fat et impertinent , on ne pouvoit l'aborder ; il avoit des chevaux qui lançoient des ruades aux passans , et des valets qui auroient , par leur insolence , mérité cent coups de cravache.

Tout ce beau train vient de finir. Le petit-maître s'est esquivé , craignant une prise de corps , et son mobilier vient d'être dispersé.

Les chevaux , presque fourbus , ont été vendus à un maraicher ; d'un boguëy , ils passent à une charrette.

Les draps étoient fins , mais usés ; une femme grosse les a achetés pour faire des couches.

Deux Dames de la Halle se sont partagé les petits rideaux des croisées ; ils sont en mousseline brodée , et ce sera pour faire des fonds de bonnet.

Le carrick , doublé de soie et garni de velours , a été donné presque pour rien à un tailleur qui le revendra comme neuf à quelque nouveau débarqué.

Le canapé et les causeuses , ont été adjugés à une couturière qui veut s'établir et meubler son boudoir.

Beaucoup de porcelaines étoient brisées , là il n'y avoit plus d'anse ; ici , plus de soucoupe ; le tout en bloc a été cédé à un jeune commis , qui affiche le luxe. Il dira que ce

brut et ces vase  
celui qui se  
il faut des  
L'écran a été  
passe toutes  
avec des rot  
Le bottier du  
craie : il a det  
ciel du quartie  
est bien aise d'à  
l'ardoise qui j  
mes et de pap  
La bibliothèqu  
meilleur choix  
ils , tous en pa  
is il étoit temp  
devorait : les  
arient avec en  
esieurs n'ont p  
il veau l'intend  
ibliothèque pour  
s'est trouvée to  
ni , sans l'avo  
mches dorées ,  
été les pauvres  
aire et qui n'or  
mansardes.  
J'ai gardé pou  
je j'ai acheté ;  
ma main , et  
et. Elle étoit e  
ois , s'il eût fal  
de d'un august  
âme et son ai  
ait nous est ch  
selon les expres  
elle qui vient d  
si doux bien q  
il seroit si bien  
de , quand on  
pus crut sentir  
tue , ... »

*cabaret* et ces vases lui viennent de sa mère. Drôle de faste ; que celui qui se compose de vieilleries et d'objets de rebut ; enfin , il faut des gens comme cela pour les ventes.

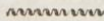
L'écran a été retenu par une veuve , encore assez jolie , qui passe toutes les soirées , languissante au coin de son feu , avec des romans.

Le bottier du jeune homme en fuite , s'est emparé du secrétaire ; il a deux fils qu'il envoie à l'école d'enseignement mutuel du quartier ; ils seront incessamment fort habiles ; il est bien aise d'avoir un beau meuble pour serrer les crayons et l'ardoise qui jusqu'à nouvel ordre leur tiennent lieu de plumes et de papier.

La bibliothèque étoit charmante. Tous les livres étoient du meilleur choix , tous d'histoire , de littérature et de morale , tous en papier vélin , bien reliés , bien conditionnés ; mais il étoit temps de les mettre en vente , car la poussière les dévorait : les étudiants se sont jetés dessus ; ils les parcouraient avec empressement ; mais , pour l'ordinaire , ces messieurs n'ont pas grande provision d'espèces sonnantes. Est venu l'intendant d'un homme riche ; il lui falloit une bibliothèque pour compléter le mobilier d'un château ; celle-ci s'est trouvée toute prête , il l'a poussée à un fort haut prix , sans l'avoir seulement examinée : le maroquin , les tranches dorées , le tabis l'ont séduit. Cette affaire a déconcerté les pauvres étudiants , qui ne vont point à la terre du maître et qui n'ont pour *château* qu'une chambre étroite sous les mansardes.

J'ai gardé pour la fin le plus précieux morceau , celui que j'ai acheté ; c'est une lettre d'Henri IV , écrite de sa propre main , et qui se trouvoit là par je ne sais quel hasard. Elle étoit encadrée avec soin , et je l'aurois payée dix louis , s'il eût fallu ; je l'ai eue pour deux. O noble écriture d'un auguste souverain ! Il semble que la bonté de son âme et son abandon généreux se peignent dans ces traits. Tout nous est cher dans ce qui vient de ce Henri , qui (selon les expressions de M<sup>me</sup>. de Staël , dans l'ouvrage d'elle qui vient de paroître) « étoit si simple quoique roi , » si doux bien que guerrier , si spirituel , si gai , si sage. « Il savoit si bien que se rapprocher des hommes , c'est s'agrandir , » dir , quand on est véritablement grand , que chaque Français crut sentir au cœur le poignard qui trancha sa belle vie ! . . . »

LE RÔDEUR.



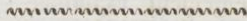
Tous les jours on se dispute les trois chars qui roulent le soir à Tivoli. Lors même que ce goût de *dégringolades* passeroit, les entrepreneurs n'auroient point à regretter la dépense qu'ils viennent de faire. La voie des chars peut devenir une belle pelouse; le pont en forme de rocher sera toujours très-pittoresque; et ce n'est point en montant un escalier rude et étroit que l'on arrive au pavillon; des allées larges et sablées vous y conduisent par une pente douce.



A M<sup>me</sup>. ÉMILIE B....

Au plus aimable esprit vous savez allier  
Un grand talent dans l'art d'Apelle :  
Il n'étoit pas besoin, pour vous rendre immortelle,  
Des jolis vers de Demoustier.

\*\*\*\*.



CELIA. *Manuscrit trouvé au pied des Alpes.* (1)

Un funeste attachement remplit d'amertume les jours de *Célia*. « Le ciel, dit Emilie, qui raconte ses malheurs, lui avoit donné une de ces âmes de feu, de ces âmes qui dévorent, qui consomment l'existence. Vous, infortunés, poursuit-elle, qui que vous soyez, qui parcourez ces pages, si vous avez aimé, si votre cœur a brûlé du feu sacré de l'amitié, vous partagerez mes sentimens; êtres privilégiés! c'est pour vous que j'écris. Et vous, infortunés, qui avez éprouvé les tourmens de l'amour malheureux, et de l'amour porté au dernier degré de l'exaltation, lisez les fragmens laissés par *Célia*. » Ces fragmens occupent presque la moitié du volume.

(1) Un volume in-12, prix, 1 franc, et port franc, 1 franc 25 centimes, à Paris, chez Nicole, libraire, rue de Seine, n°. 18, et chez Dentu, libraire, Palais Royal, galerie de bois, n°. 265 et 266.

VENTRES DES  
Etats-Unis, et  
phie et de New  
Grenade, Saint-  
Guadeloupe, M  
Croit et Saint-J

SEC

New-York. L'  
des rues aussi  
sont garnies  
beaucoup de mais  
en avant, et les  
« Je m'attendois  
belles à New-  
sensible. »  
Le dimanche y  
Amérique; bouti  
blins.

La population de  
es, et s'accroît  
indigène.

La Martinique. t  
de large. « Sai  
commerce actif qui  
Martinique est,  
er, celle qui a ép  
Les maisons de  
généralement comm  
mille âmes  
ce.

« Un des grands  
regard, est l'éno  
qui se glissent  
magne, où ils p

Deux volumes i  
èmes, et port fra  
St-Marc, n°. 20.



se tiennent de préférence dans les pièces de cannes : lorsqu'on veut couper les cannes pour faire le sucre, on commence par les bords ; les serpens se retirent dans l'intérieur, effrayés par le bruit. On suit jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un bouquet de cannes, alors les serpens amoncelés sont détruits par le feu. »

Autrefois on veilloit tard dans les Colonies : le goût des plaisirs y étoit porté à l'excès. Aujourd'hui, en général, chacun se retire de très-bonne heure. Cette habitude vient de ce que les Anglais ont exigé, pendant le temps où ils ont occupé l'île, que toutes les portes fussent fermées à huit heures.

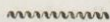
Le Fort-Royal n'est point une ville montueuse comme Saint-Pierre ; il y a aussi plus de promenades, et en proportion, plus de société.

*La Guadeloupe.* Cette île a vingt lieues de l'est à l'ouest, et dix-huit du nord au sud. « La basse terre, dit notre voyageur, n'est plus cette brillante capitale, où affluoient les richesses de la métropole. Il n'y a plus que les habitans sucriers qui fassent encore quelque chose ; les cafetiers sont ruinés et vendent leurs nègres pour exister. »

La promenade du cours, formée de vieux tamarins est assez belle.

Notre voyageur trouva mauvaise mine aux maisons à trevents rouges de la Pointe-à-Pitre. Cette ville est bâtie au milieu des paletuviers. « On appelle ainsi, dit-il, des arbustes qui ne croissent que dans les terrains marécageux, près des rivages de la mer. »

Il vit à deux bals un grand nombre de demoiselles. « Mais, dit-il, une autre passion, le jeu domine ici les hommes et les femmes : le bruit des instrumens s'évanouit au son de l'or, et à la vue des cartes. Le père intérompit sans pitié la danse de sa fille qui paroît tout-à-coup devant le tapis vert, et coupe les cartes, ou tire les dez pour son père. La passion du jeu ne borne point ses ravages dans les limites de la ville ; elle éclate avec plus de force encore dans les habitations. Un étranger arrive ; on invite les personnes du quartier ; la table de jeu est en permanence. C'est beaucoup si, une fois en vingt-quatre heures, on se souvient qu'il est nécessaire de manger pour vivre. »



#### LE PREMIER ET LE DERNIER AGE DE LA VIE.

Ces deux extrêmes se touchent. Le hiéroglyphe égyptien re-

présentant un ser  
pente, est leur e  
L'enfant n'a pe  
hommes. L'un dit  
que : quand j'éto  
posé, tout pour  
perspectives  
retour vers le  
première des priv  
A quatorze an  
elle. Rien de si  
siemens de ceu  
prendre au sein d  
une nouvelle. H  
surpe ; et l'Ima  
contre un lointai  
eux de la raison.  
moment : car le b  
ne ?  
Hélas ! elles di  
ges ; un vide eff  
ment la crédule l  
étoit ; les froids  
ompassé que red  
Direons-nous av  
Etoi  
on : mais nous r  
qu, dans son bel  
me, et qui a su  
ressources si préc  
ris, de l'amour c  
à oublier tout c  
pas ; de cette a  
la Touche :

Noble co  
Sœur et  
Sans ses  
Et ses pl  
Qui t'enr  
Des pert  
Qu'il fait



présentant un serpent qui forme un cercle en se mordant la queue, est leur emblème.

L'enfant n'a point encore de force ; le vieillard a perdu les siennes. L'un dit : *quand je serai grand* ; l'autre sans cesse répète : *quand j'étois jeune*. L'avenir est tout pour le premier ; le passé, tout pour le second. Mais quelle est la différence de ces deux perspectives ! L'avenir ne montre que des projets flatteurs ; le retour vers le passé n'offre que des jouissances épuisées et devenues des privations.

A quatorze ans commence pour la société le jeune âge d'une belle. Rien de si brillant et de si frais que son réveil, où des battemens de cœur qu'elle ignoroit, lui annoncent qu'elle va prendre au sein des hommages et des amusemens, une existence nouvelle. Hébé lui prête sa ceinture ; l'Espérance, son écharpe ; et l'Imagination, ce peintre qui embellit tout, lui montre un lointain de plaisirs dont le terme se dérobe aux yeux de la raison. C'est le moment des illusions ; c'est le bon moment : car le bonheur peut-il être où les illusions ne sont pas ?

Hélas ! elles disparaissent si vite ! l'âge détruit leurs prestiges ; un vide effrayant remplace le tourbillon où elles égaroient la crédule beauté. Les Grâces fuyent ; les Amours s'envolent ; les froids égards succèdent, et avec eux, ce respect compassé que redoutoit si fort l'octogénaire Ninon.

Dirons-nous avec le poëte Rousseau :

Etoit-ce la peine de naître ?

Non ; mais nous répéterons avec un sage : Heureuse la femme qui, dans son bel âge, a prévu qu'elle ne seroit pas toujours jeune, et qui a su se ménager, pour l'arrière-saison, les ressources si précieuses de l'instruction, du goût des beaux arts, de l'amour de la lecture, et de cette tendre amitié qui fait oublier tout ce qu'on a perdu, et supplée tout ce qu'on n'a pas ; de cette amitié enfin si bien caractérisée par Guimond de la Touche :

Noble compagne des disgrâces,  
Sœur et rivale de l'Amour,  
Sans ses défauts ayant ses grâces,  
Et ses plaisirs, sans leur retour ;  
Qui t'enrichis, qui nous consoles  
Des pertes chères et frivoles  
Qu'il fait dans nos cœurs, chaque jour.

\*\*\*

## O U V R A G E   N O U V E A U .

*Lettres d'Horace Walpole*, depuis comte d'Orford, à Georges Montagu, membre du parlement d'Angleterre et secrétaire particulier de lord North; depuis l'année 1736 jusqu'en 1770; publiées d'après les originaux anglais, avec des anecdotes et notes biographiques. Par M. Charles-Malo, éditeur de la correspondance complète de B. Franklin. — Un volume in-8°. de 448 pages; prix 6 fr. et 7 fr. par la poste; à Paris, chez Louis Janet, libraire, rue Saint-Jacques, n°. 59.

## M O D E S .

Les deux tiers des chapeaux de gaze et de crêpe sont blancs. On voit plus de chapeaux de gaze que de chapeaux de crêpe. Il y a une ou deux pivoinies sur quelques chapeaux de paille blanche; quelques grappes de baguenaudier rose sur d'autres; mais les bouquets à la jardinière ou entrent des roses, du réséda, du jasmin, etc., et les paquets d'épis et de coquelicots sont plus communs. Presque tous les chapeaux de paille jaune se portent sans garniture sur le bord. Les marabouts n'ont pas cessé d'être à la mode.

L'approbation donnée par la Société de médecine de Paris, à l'Eau composée par M<sup>lle</sup>. Mathieu, pour le teint, date de l'année 1803. Depuis cette époque, le débit s'en est soutenu; mais M<sup>lle</sup>. Mathieu a changé de domicile, et nous devons annoncer que c'est maintenant quai de la Mégisserie, n°. 82, au 2<sup>ème</sup>. , vis-à-vis le Pont-Neuf, qu'il faut s'adresser. Les flacons sont de 3 et de 6 francs, pour Paris, et, à cause de l'emballage, de 3 francs 25 centimes et de 6 francs 50 cent. pour les départemens.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1734.

Le 107<sup>ème</sup>. Numéro' du *Bon Genre* vient de paroître au bureau du Journal des Dames.

*Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, rue Montmartre, N°. 183, près le boulevard, à côté du café. Les Abonnemens datent du 1<sup>er</sup>. ou du 15.*

1818.

Costume Parisien.

(1734.)



Chapeau de Tulle. Canexou de Mousseline brode sur un transparent.

NOUVEAU.  
 depuis comte d'Orford, à  
 arlement d'Angleterre et se-  
 ; depuis l'année 1736 jus-  
 ; originaux anglais, avec des  
 Par M. Charles-Malo, édi-  
 de B. Franklin. — Un vo-  
 6 fr. et 7 fr. par la poste;  
 aire, rue Saint-Jacques,  
 S.  
 aze et de crêpe sont blancs  
 ue de chapeaux de crêpe. L  
 quelques chapeaux de paille  
 nandier rose sur d'autres  
 ntrent des roses, du réséda,  
 pis et de coquelicots sont  
 apeaux de paille jaune  
 Les marabouts n'ont pu  
 ité de médecine de Par  
 u, pour le teint, dan le  
 le débit s'en est soutenu  
 niche, et nous devons re-  
 la Mégisserie, n°. 82, au  
 l faut s'adresser. Les flou  
 ris, et, à cause de l'en-  
 de 6 francs 50 cent, pour les  
 Gravure 1734.  
 ez vient de paroître au bureau  
 doit être adressé, port franc,  
 N°. 183, près le boulevard, à  
 du 1°. ou du 15.

*Le Journal paroît,  
le 15, avec deux C  
nrs, et 36 fr. pour*

*En 1802, a été  
publié et de Voitu  
nrs, 18 N<sup>os</sup>. par*

C'est un joli pet  
et moi, mon  
femme. Vous n  
vous ai pas cho  
espi ensemble. N  
ensemble tout  
s tendres, mais  
ment, à mon g  
tée espèce, belle  
Il y a un conte  
quel figurent un  
... Ces den  
ma cousine ass  
contes il y a t  
plus méritant et  
Heureux ! cela vi  
la patience. F  
ici. Je croyois  
écoulés. Une f

---

# JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

---

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

---

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

---

## A M A C O U S I N E.

C'est un joli petit degré de parenté que celui qui nous lie ; vous et moi , mon aimable Laure. Vous n'êtes ni ma sœur ni ma femme. Vous n'êtes cependant pas une amie ordinaire. Je ne vous ai pas choisie. Le sort nous avoit destinés à vivre presque ensemble. Nous pourrions même un jour à la rigueur vivre ensemble tout-à-fait. Nos titres d'union peuvent devenir plus tendres , mais ils sont déjà charmans , et c'est une chose vraiment , à mon gré , délicate que d'avoir une cousine de votre espèce , belle , spirituelle , confiante et dévouée.

Il y a un conte que peut-être vous n'avez pas lu , dans lequel figurent un certain Jehan de Saintré et trois Cousines . . . Ces demoiselles ou plutôt ces dames ne valent pas ma cousine assurément. Mais le petit page ( car dans les vieux contes il y a toujours des pages , et Saintré l'étoit alors ) , fut plus méritant et plus heureux que je ne le suis.

Heureux ! cela viendra , et comme disoit un sage , il ne faut que la patience. En attendant sachez un peu quelle vie je mène ici. Je croyois n'y passer que quinze jours , et voilà trois mois écoulés. Une fois qu'on est à Paris on ne peut le quitter.

Vous savez que ce n'est pas l'amour qui me retient, il m'engageroit plutôt à partir, mais il y a mille coquetteries qui me tourmentent et qui m'enchaînent.

Les femmes de Paris sont surprenantes pour leur adresse à vous embarrasser dans des filets qu'elles jettent sur vous en jouant et dont vous ne pouvez plus ensuite vous tirer. Elles ont surtout de grandes facilités avec nous autres gens de province; nous sommes simples, naïfs, ardens, et nous croyons d'abord à la sincérité de tout ce qu'on nous dit en s'appuyant sur notre bras et en levant les yeux au ciel.

Il y a des femmes qui m'ont fait en ce genre des choses inconcevables. Elles me trouvoient délicat, persuasif, dangereux, elles n'osoient se trouver seules avec moi, elles rougissoient et pâlissoient à mon aspect, j'en étois moi-même tout ému, et tout cela n'étoit que manège, avec dix autres on en faisoit autant, le tout sans conséquence et sans que jamais on ait passé de certaines bornes. On se tient à la vérité dans un champ un peu vaste, mais enfin il y a des limites qu'on ne franchit pas.

Les Parisiennes aiment beaucoup à aller au spectacle avec les étrangers; quand on va les prendre elles sont toujours prêtes, ou si elles ne le sont pas, elles ne tardent pas à l'être. Leur toilette est faite en un moment, elles viennent à vous à demi-habillées, elles finissent d'attacher leur robe et leur fichu dans la voiture; et si vous leur offrez des glaces ou du punch, elles ont toujours le temps et la complaisance d'accepter. Elles ne refusent rien et elles n'ont pas cette roideur de province qui refuse tout au contraire et veut rembourser un dîner, des chaises, un fiacre.

L'autre soir j'ai acheté à la *Mère de Famille* cinq *Multiplificateurs* pour autant de jeunes beautés avec lesquelles je passois devant le magasin. Une femme de nos ménages de Bretagne seroit bien surprise de tous ces joujoux qu'on vend à la *Mère de Famille*! Tout cela lui paroîtroit d'une grande inutilité; c'est ici de première nécessité. Il m'est échappé d'appeler ce multiplificateur un *mystificateur*, et tout le cercle m'a cherché querelle et m'a renvoyé dans mes bois, moi, qui venois de faire le galand. Mais il n'y a pas de ville comme Paris pour la promptitude avec laquelle on y oublie les services rendus, et les dépenses faites.

On a reproduit sous divers noms le jeu des enfans qui glissent du haut d'un monticule sur des sabots: on nous a rendu cet autre jeu qui consiste à mettre un bâton entre ses jambes et à dire ensuite qu'on est à cheval et qu'on galoppe. On nous

donné les énigmes  
des anciennes  
vous offrir un  
lesquels quan  
la lune, et ou t  
espere point d'a  
ce de celle qui su  
les brins de divers  
arré qui nous a  
son d'ABC.

Il y a un grand é  
pour les départeme  
ers mois. M<sup>lle</sup>.  
pomme de ces d  
nos sommes conte  
provinciaux. N  
nités et les dou  
rière le plus c  
ulleton.

Adieu, ma chère  
lier les souliers  
nables: souliers  
chez Cadet. On  
pour vous en  
jeu contente et  
espoir de vous re  
as retenu ici qu  
bit et qui ne se  
ait trop riches;  
les pratiques qui o  
mais me trouvant  
essont son cabrio  
l'river. C'est ap  
solliciteur ou le  
s'il trouvé de bon  
Je vous embrasse  
les respects à me  
eres. Mes civili  
mes en un mo  
aire! Je dirai d  
est que je mette

a donné les *énigmes* chinoises , russes , anglaises , pour tenir lieu des anciennes *devine-devinailles* françaises. Enfin on vient de nous offrir un perfectionnement de ces verres de couleur dans lesquels quand j'étois au collège nous regardions le soleil et la lune , et où tout étoit bleu , vert , violet et jaune. Je ne désespère point d'avoir incessamment quelque *curiosité* de la nature de celle qui se composoit en éfilant de la soie et en mêlant des brins de diverses nuances pour en faire une façon de tableau bigarré qui nous amusoit tant et qui nous faisoit oublier notre leçon d'A B C.

Il y a un grand événement dans les théâtres : M<sup>lle</sup>. Mars part pour les départemens. M<sup>lle</sup>. Duchesnois est absente depuis plusieurs mois. M<sup>lle</sup>. Georges ne reparoit pas. On nous donne la monnoie de ces dames et l'on veut nous faire accroire que nous sommes contens ; mais nous ne le sommes point , du moins les provinciaux. Nous ne venons pas à Paris pour voir les débutantes et les doublures. Quant aux Parisiens , ils sont du caractère le plus commode , et ils sont toujours de l'avis du feuilleton.

Adieu , ma chère cousine. Je vous ai envoyé par la diligence d'hier les souliers , les fleurs et le sirop que vous m'avez demandé : souliers de chez *Joly* , fleurs de chez *Denevers* , sirop de chez *Cadet*. On m'a fait payer tout cela hors de prix ; ce n'est pas pour vous en faire un reproche , mais c'est pour que vous soyez contente et que vous m'en fassiez compliment. J'ai l'espoir de vous revoir et c'est ce qui me soutient. Je ne suis plus retenu ici que par le tailleur à qui j'ai commandé un habit et qui ne se presse pas de me l'apporter. Ces messieurs sont trop riches ; ils n'ont pas besoin de pratiques ; ce sont les pratiques qui ont besoin d'eux. Le mien ne va jamais à pied , mais me trouvant un jour à ma fenêtre , j'ai remarqué qu'il laissoit son cabriolet à deux ou trois portes cochères avant d'arriver. C'est apparemment pour ne pas humilier ou choquer le solliciteur ou le grand seigneur chez lequel il se présente. J'ai trouvé de bon goût cette prudence ou cette délicatesse.

Je vous embrasse mille fois. Mes hommages à toutes ces dames. Mes respects à mon oncle et à ma tante. Mes amitiés à vos frères. Mes civilités à nos voisins et voisines , et bien des choses en un mot à tout le monde. Adieu , adieu , chère Laure ! Je dine demain chez une belle princesse russe qui veut que je mette des vers dans son album.

Casimir DUROCHER.

qui me retient , il m'engage  
le coquettes qui me tour-

nantes pour leur adresse à  
elles jettent sur vous en  
essuite vous tirer. Elles  
nous autres gens de pro-  
ardens , et nous croyons  
à nous dit en s'appuyant  
ciel.

ce genre des choses in-  
fl , persuasif , dangereux ,  
moi , elles rougissent  
moi-même tout ému , et  
autres on en faisoit au-  
je jamais on ait passé de  
é dans un champ un peu  
on ne franchit pas.

aller au spectacle avec les  
elles sont toujours prêtes ,  
dent pas à l'être. Leur toi-  
nement à vous à demi-ha-  
roble et leur fichu dans la  
laces ou du punch , elles  
de d'accepter. Elles ne  
roidleur de province qui  
bourser un diner , des

le Famille cinq Multipli-  
avec lesquelles je passois  
ménages de Bretagne se-  
qui on vend à la Mer de  
ne grande inutilité ; c'est  
happé d'appeler ce multi-  
cercle m'a cherché querelle  
qui venois de faire le ga-  
Paris pour la promptitude  
es rendus , et les dépenses

le jeu des enfans qui élè-  
s sabots : on nous a rendu  
un bâton entre ses jambes  
et qu'on galoppe. On nous

Fragment de l'ouvrage posthume de M<sup>me</sup>. de Staël, intitulé :  
 CONSIDÉRATIONS SUR LES PRINCIPAUX ÉVÈNEMENS DE LA  
 RÉVOLUTION FRANÇAISE (1).

Le lendemain de sa mort, personne dans l'Assemblée constituante ne regardoit sans tristesse la place où Mirabeau avoit coutume de s'asseoir. Le grand chêne étoit tombé, le reste ne se distinguoit plus. Je me reproche d'exprimer ainsi des regrets pour un caractère peu digne d'estime ; mais tant d'esprit est si rare, et il est malheureusement si probable qu'on ne verra rien de pareil dans le cours de sa vie, qu'on ne peut s'empêcher de soupirer, lorsque la mort ferme ses portes d'airain sur un homme naguère si éloquent, si animé, enfin si fortement en possession de la vie.

On s'est plu à répéter sur le continent que les anglais étoient impolis, et une certaine indépendance, une grande aversion pour la gêne, peuvent avoir donné lieu à ce jugement. Mais je ne connois pas une politesse, ni une protection aussi délicate que celle des anglais pour les femmes, dans toutes les circonstances de la vie. S'agit-il d'un danger, d'un embarras, d'un service à rendre, il n'est rien qu'ils négligent pour secourir les êtres foibles.

Quelques jours après mon arrivée, (1814) je voulus aller à l'Opéra ; plusieurs fois, dans mon exil, je m'étois retracé cette fête journalière de Paris, comme plus gracieuse et plus brillante encore que toutes les pompes extraordinaires des autres pays. On donnoit le ballet de Psyché, qui, depuis vingt ans, a sans cesse été représenté dans bien des circonstances différentes. L'escalier de l'Opéra étoit garni de sentinelles russes ; en entrant dans la salle, je regardai de tous les côtés pour découvrir un visage qui me fut connu, et je n'aperçus que des uniformes étrangers ; à peine quelques vieux

(1) Trois volumes in-8°. de 440, 424 et 395 pages. Prix : 18 francs, à Paris, chez Delaunay, libraire, Palais-Royal, galerie de Bois, n°. 243.



bourgeois de Paris se montroient-ils encore au parterre, pour ne pas perdre leurs anciennes habitudes; du reste, tous les spectateurs étoient changés, le spectacle seul restoit le même: les décorations, la musique, la danse n'avoient rien perdu de leur charme, et je me sentois humiliée de la grace française prodiguée devant ces sabres et ces moustaches.

~~~~~

L'INDIFFÉRENCE,

Romance.

Sur l'air: *Venez aux champs.*

Je n'aime plus! déjà l'indifférence  
Répand sur moi ses tranquilles pavots;  
Sa voix paisible endort mon existence,  
Et dans l'oubli replonge tous mes maux:  
Je n'aime plus!

Repos des sens, à toi je m'abandonne,  
Viens remplacer les tempêtes d'amour;  
Au rendez-vous je n'attends plus personne,  
Je vois, sans but, naître et mourir le jour:  
Je n'aime plus!

Le calme enfin, le calme va renaître;  
Après l'orage, un ciel pur brille au loin;  
Ma chaîne tombe et je n'ai plus de maître;  
Mon cœur flétri, mon cœur est sans besoin:  
Je n'aime plus!

Comme un zéphir se glissant dans la rose,  
Un doux sommeil environne mon cœur;  
Sur l'avenir gaîment je me repose,  
Je vis heureux dans l'oubli du bonheur:  
Je n'aime plus!

Venez, beaux-arts, accourez à mon aide,  
Et pour la gloire enflammez mes desirs,  
Contre un faux dieu servez-moi de remède,  
Rendez mon ame à ses premiers plaisirs:  
Je n'aime plus!

Les vains sermens, le caprice et la feinte,  
Avec l'amour tout succombe aujourd'hui,

M<sup>me</sup>. de Staël, intitulé:  
CIPAUX ÉVÈNEMENS DE LA

me dans l'Assemblée con-  
la place où Mirabeau avoit  
ene étoit tombé, le reste  
ne d'exprimer ainsi des res-  
sime; mais tant d'esprit  
ni si probable qu'on ne  
e sa vie, qu'on ne peut  
ort ferme ses portes d'ai-  
rent, si animé, enfin si

continent que les anglais  
ndépendance, une grande  
ir donné lieu à ce juge-  
Misses, ni une protection  
is pour les femmes, dans  
S'agit-il d'un danger, d'un  
n est rien qu'ils négligent

fé, (1814) je voulus  
ans mon exil, je m'étois  
s, comme plus gracieuse  
es pompes extraordinaires  
t de Psyché, qui, depuis  
é dans bien des circous-  
péra étoit garni de sen-  
salle, je regardai de tous  
qui me fut connu, et je  
s; à peine quelques vieux

1 305 pages. Prix: 18 francs,  
us-Royal, galerie de Bus,

Ces vers mourans où s'exhale ma plainte,  
Sont les derniers qui parleront de lui :  
Je n'aime plus !

P. S. BLOT.

Il y a quinze jours que l'on a fait l'ouverture des *Eaux minérales de Néris* ; une de leurs propriétés est de guérir les maux de nerfs. Néris, situé dans le département de l'Allier, n'est qu'un bourg ; mais la célébrité de ses eaux y a toujours attiré beaucoup d'étrangers. De grands embellissemens faits par les soins de M. Boirot Desserviers, inspecteur-général, ne peuvent qu'en augmenter le nombre.

L'ART DE MODELER EN PAPIER, OU EN CARTON, ou d'imiter et d'exécuter en petit toutes sortes d'objets susceptibles d'être coloriés ou recouverts de papier, d'écarce, de mousse, etc.

Tel est le titre d'un volume in-8°, traduit de l'allemand et orné de beaucoup de planches, qui doit paroître à la fin d'août et pour lequel on souscrit moyennant 4 francs, à Mulhausen, chez J. Risler, éditeur ; et à Paris, chez A. Eymery, libraire, rue Mazarine, n°. 30.

Quoiqu'il y ait beaucoup de Cosmétiques nouveaux, le *Bézoard d'Arabie* ou *Boule de Beauté* est toujours recherché. La boîte coûte 6 francs, au seul dépôt, rue du Helder, n°. 1, à la *Mère de Famille*, en face des Bains-Chinois.

LETTRES INÉDITES DE MADAME LA MARQUISE DU CHATELET, et *Supplément à la Correspondance de Voltaire avec le roi de Prusse, et avec différentes personnes célèbres* (1).

Les lettres de M<sup>me</sup>. du Châtelet, au nombre de trente-huit, sont toutes d'un foible intérêt ; mais il y a dans le même vo-

(1) Un volume in-8°. de 285 pages. Prix : 4 francs, à Paris, chez Lefebvre, imprimeur-libraire, rue de Bourbon, n°. 11.

deux lettres du grand Frédéric et soixante-douze de Voltaire: à la vérité, quelques lettres de Voltaire ne sont inédites qu'en partie; celle que l'on va lire, a paru pour la première fois dans le recueil que nous annonçons.

## A FRÉDÉRIC.

A Paris, 9 janvier 1750.

SIRE,

Votre très-vieille Danaé (1)  
 Va quitter son petit ménage,  
 Pour le beau séjour étoilé  
 Dont elle est indigne à son âge.  
 L'or par Jupiter envoyé,  
 N'est pas l'objet de son envie;  
 Elle aime d'un cœur dévoué  
 Son Jupiter et non sa pluie.  
 Mais c'est en vain que l'on médit  
 De ces gouttes très-salutaires.  
 Au siècle de fer où l'on vit,  
 Les gouttes d'or sont nécessaires.  
 On peut du fond de son taudis,  
 Sans argent, l'âme timorée,  
 Entouré de cierges bénits,  
 Aller tout droit en paradis,  
 Mais non pas dans votre empiree.

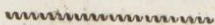
Je ne pourrai pourtant, sire, être dans votre ciel que vers les premiers jours de juillet. . . . . faites de belles revues, imposez à l'empire des Russes, soyez l'arbitre de la paix, et revenez présider à votre parnasse; vous êtes l'homme de tous les temps, de tous les lieux, de tous les talents. Recevez-moi au rang de vos adorateurs, je n'ai le mérite que d'être le plus ancien; le titre de doyen de ce chapitre ne peut m'être contesté. Je prendrai la liberté de dire à Votre Majesté ce que La Fontaine disoit des femmes: « Je ne leur fais pas grand plaisir; mais elles m'en font toujours beaucoup. »

Pendant près de vingt ans, il n'y a pas eu à Paris une seule voiture dont les baguettes et autres garnitures extérieures ne

(1) Voltaire avoit demandé 4,000 écus à emprunter au roi de Prusse, pour se rendre dans ses états; en prenant le nom de Danaé, il fait allusion à cette somme qu'il a reçue.

fussent en argent plaqué. Aujourd'hui, jusqu'aux lanternes, tout est en métal jaune.

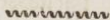
La mode des trains vermillon se soutient. Quant aux caisses, elles sont tantôt vert-clair, tantôt bleu-clair,



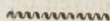
M O D E S.

On voit encore des fleurs en cordon sur le bord de quelques chapeaux ; mais ordinairement les fleurs ainsi disposées se placent au bas de la forme ( voyez la Gravure 1735 ). Les roses sont toujours fort à la mode , surtout les roses mousseuses , ainsi que les fleurs des champs et les épis. On commence à porter des boules d'hortensia ; sur du crêpe rose , elles sont blanches ; et couleur de rose , sur de la gaze blanche. Quoiqu'il y ait beaucoup de chapeaux de gaze et de crêpe , on voit que la paille est sur le point de prendre le dessus. La paille blanche se voit rarement ; mais il y a , outre la paille-coton et la paille d'Italie , diverses espèces de tissus de paille. Quelques femmes élégantes portent des guêtres.

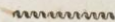
Les habits noirs , avec un pantalon pareil , et les habits vert foncé , avec un collet de velours assorti et un pantalon gris bleu en casimir de coton , sont toujours très-nombreux. Il n'y a point de baguette aux pantalons neufs. On porte beaucoup plus de gilets blancs , noirs , chamois , couleur paille , que de gilets rayés. Quelques tailleurs font des redingotes droites , bleu-clair , très-longues , doublées en soie , bordées partout , garnies de boutons de soie et à manches ouvertes. Le bord des chapeaux est un peu moins étroit qu'à l'ordinaire ; et la forme plus large du haut.



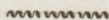
A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1735.



Les Nos. 33 et 34 de la suite de *Costumes de Marchandes et d'Ouvrières de Paris* viennent de paroître au bureau du Journal des Dames.



Les Gravures de *Meubles* 465 et 466 paroîtront le 5 juin.



*Tout ce qui est relatif à ce Journal , doit être adressé , port franc , à M. La Mésangère , rue Montmartre , N<sup>o</sup>. 183 , près le boulevard , à côté du café. Les Abonnemens datent du 1<sup>er</sup>. ou du 15.*

l'ouvrage de p...

(1735.)



Chapeau de paille d'Italie. Robe de Mousseline doublée.

)  
l'hui, jusqu'aux lanternes,  
soutient. Quant aux caisses,  
et bleu-clair,

s.

rdon sur le bord de quelques  
fleurs ainsi disposés se pla-  
Gravure 1735). Les roses  
font les roses mousseuses,  
les épis. On commence à  
du crêpe rose, elles sont  
de la gaze blanche. Quoi-  
gaze et de crêpe, on voit  
rendre le dessus. La paille  
a, outre la paille-coton  
de tissus de paille. Quel-  
guères.

on pareil, et les habits vert  
sorti et un pantalon gris bleu  
rs très-nombreux. Il n'y a  
us. On porte beaucoup plus  
couleur paille, que de guêtres  
s redingotes droites, blan-  
e, bordées partout, garnies  
ouvertes. Le bord des cha-  
ordinaire; et la forme plus

Gravure 1735.

Costumes de Marchandes  
de paroître au bureau du

466 paroîtront le 5 juin.

voit être adressé, par franc,  
N. 183, près le boulevard, à  
du 1. ou du 15.

JOUR

Le Journal paroît  
le 15, avec deux  
sur, et 36 fr. pou

En 1802, a été  
tibles et de Voi  
mes, 18 N<sup>os</sup>. pa

Le mois de M  
ces nouvelles,  
chités se sont  
de la Mere  
du Frère  
que la bluette  
autres vont tenir

Les Français on  
St-Auge, qu  
été fort bien  
quentent ce théâ

En attendant un  
re une comédie-  
soutenir la Jeun

Les personnes q  
Lyonnie, etc.,

# JOURNAL DES DAMES

ET

## DES MODES.

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures: il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

P A R I S.

Ce 4 Juin 1818.

Le mois de Mai n'a pas été favorable aux théâtres : sur dix pièces nouvelles, trois seulement ont été préservées des sifflets; les chûtes se sont sur-tout succédées aux Variétés. *Les Perroquets de la Mere Philippe*, dédommageront-ils ce théâtre? et la *Volière du Frère Philippe* sera-t-elle plus profitable au Vaudeville que la bluette des *Femmes Officiers*? Si cela continue les théâtres vont tenir magasin de volatiles.

~~~~~

Les Français ont donné la reprise d'*Edouard* et de *Roxelane*. M<sup>lle</sup>. St-Auge, qui y avoit débuté l'année dernière, a reparu et a été fort bien accueillie du petit nombre de spectateurs qui fréquentent ce théâtre en l'absence de ses trois premiers sujets.

~~~~~

En attendant une comédie en cinq actes sur la ligue, *Favart* offre une comédie-drame (*Selmours de Florian*), dans le but de soutenir la *Jeune Veuve*, qui paroît se plaire dans la solitude.

~~~~~

Les personnes qui n'ont pas vu *Pierre-le-Grand*, le *Menuisier de Livonie*, etc., trouveront beaucoup d'originalité au *Bour-*



*guemestre de Saardam*, mélodrame *diplomatique*, que fait valoir *Potier* et qui sans doute attirera la foule à la *Porte-St.-Martin*, jusqu'à la fin de juin, époque à laquelle cet acteur doit parcourir la province.

QUELQUES SCÈNES DU MONDE.

J'aime le luxe, mais chez les autres; je m'amuse d'un brillant spectacle, d'une cérémonie imposante; mais lorsqu'il s'agit seulement de mettre la tête à la fenêtre pour en être témoin, la paresse m'empêche de me lancer dans le monde, où je porte cependant un esprit observateur; je me renferme dans mon logis, je m'enfonce dans mes livres, et souvent sans mon baromètre qui m'indique le tems, sans mon journal qui marque les jours de la semaine, j'ignorerois si je suis au printemps ou en automne, en carnaval ou en carême. Ces jours derniers, un de mes amis (car j'en ai, malgré ma misanthropie) vint me chercher pour aller avec lui dîner chez sa sœur. « Tu t'amuseras », me dit-il; nos convives sont des gens aimables; nous avons un gai chansonnier, un mystificateur imperturbable, plusieurs savans, des militaires distingués, des incroyables et des merveilleuses d'un genre exquis; mets ton plus bel habit, repasse dans ta mémoire tes meilleurs calembourgs, tes pointes les plus spirituelles, et partons. » J'hésite, je fais des objections et je finis par céder. Un élégant *tilbury* nous transporte en quelques minutes de la rue *Meslée* à la rue *Joubert*. Mon ami me présente à sa sœur, je salue la société dont la plus grande partie m'est inconnue, et quelques momens après, nous passons dans la salle à manger. Le hasard avoit distribué les places, et partout ce n'étoit que contresens: un militaire racontoit ses campagnes à un médecin; il calculoit le nombre des ennemis qu'il avoit tués dans une bataille, et celui-ci lui rappeloit tous les malades qu'il avoit sauvés dans une épidémie. Un gros financier parloit des jeunes infortunées qu'il avoit secourues, à une petite-maîtresse qui se glorifioit des nombreux adorateurs qu'elle faisoit languir. Chacun montrait son beau côté et quêtoit des louanges, mais n'en recevoit qu'à proportion de celles qu'il donnoit lui-même. *L'amphytrion* qui nous traitoit, n'étoit pas à l'abri des propos malins et des remarques perfides: « Quel excellent vin de *Xerès*, disoit l'un! — Et surtout pour le

qui qu'il a coûté  
— Oui, mais  
le dîner, on se i  
lieux, mais  
est occupé qu  
le son voisin U  
tête; un avocat  
reste sous-lieut  
France lui doit  
qui vient l'inter  
son ouvrage. Pl  
elle mode qui a  
est magasin jadis  
homme qui veuc  
d'une tragédie d  
elle meilleur qu  
disant que j'avo  
ni répondis que  
ession, mais qu  
nods et les ridi  
mettre de ne pas

Je l'ai  
Qu'hic  
De son  
Mon e

Renais  
Dans t  
Renai  
Où le



prix qu'il a coûté, disoit l'autre ! — Quelle magnifique argenterie ! — Oui, mais quel dommage qu'elle soit si neuve ! » Après le dîner, on se rend dans le salon ; j'y trouve de nouveaux interlocuteurs, mais la conversation y est à peu près la même ; chacun n'est occupé qu'à exalter son propre mérite et à dépriser celui de son voisin. Un politique se vante de la constitution qu'il a faite ; un avocat, du procès qu'il a gagné ; j'apprends d'un modeste sous-lieutenant, qui me tire à part dans un coin, que la France lui doit le gain d'une bataille ; et d'un chef de bureau, qui vient l'interrompre, que l'amélioration de nos finances est son ouvrage. Plus loin, une jolie femme prétend avoir inventé telle mode qui a fait fureur, et une autre dit avoir mis en crédit tel magasin jadis ignoré. Seul, je gardois le silence : un jeune homme qui venoit de nous annoncer la prochaine mise en scène d'une tragédie de sa façon, comparable à *Zaire*, et d'un vaudeville meilleur que *Bedlam*, m'apostropha familièrement, en me disant que j'avois presque la contenance d'un auteur tombé. Je lui répondis que je n'avois pas l'honneur d'être auteur de profession, mais que je me proposois de signaler incessamment les modes et les ridicules dans un Journal accrédité ; il me fit promettre de ne pas l'oublier, je lui tiens parole.

\*\*\*

LA RECHUTE,

Romance

Sur l'air : *Venez aux champs.*

Je l'aime encor ce dieu cruel et tendre,  
 Qu'hier, en vain, je jurois de haïr ;  
 De son pouvoir je ne puis me défendre,  
 Mon cœur le cherche en espérant le fuir.  
 Je l'aime encor !

Renais en moi, volupté qu'amour donne,  
 Dans ton erreur le sommeil est plus doux ;  
 Renais en moi. J'entends l'heure qui sonne  
 Où le plaisir m'appelle au rendez-vous...  
 Je l'aime encor !

Malgré son trouble et malgré ses alarmes,  
 Du seul amour naît la félicité ;  
 Avec l'amour l'esclavage a des charmes  
 Que n'eut jamais, sans lui, la liberté.

Je l'aime encor !

Un trop long calme engourdirait mon âme,  
 Je m'éteindrais sous le poids des ennuis ;  
 L'espoir d'aimer, l'espoir est une flamme,  
 Qui sur nos jours jaillit du sein des nuits.

Je l'aime encor !

Non, sans l'amour il n'est point de victoire,  
 De son flambeau s'échappent les beaux-arts ;  
 Il engendra les enfans de la gloire,  
 Et le laurier naquit de ses regards.

Je l'aime encor !

Viens donc, amour, doux besoin de la vie,  
 Viens par des fleurs renouer ton lien ;  
 Répands tes feux sur ma craintive amie,  
 Et que son cœur sans cesse dise au mien :

Je t'aime encor !

P. S. BLOT.

~~~~~

LETTRES D'HORACE WALPOLE, depuis comte d'Orford, à  
 Georges Montagu, membre du parlement d'Angleterre et se-  
 crétaire particulier de lord Noth, depuis l'année 1736 jus-  
 qu'en 1770; publiées d'après les originaux anglais, avec des  
 anecdotes et notes biographiques, par M. Charles-Malo,  
 éditeur de la correspondance complète de Franklin. (1)

A ce même Horace Walpole étoient adressées les *Lettres de  
 la Marquise Du Deffand*, dont la publication par MM. Treuttel  
 et Wurtz (4 volumes in-8°) fit tant de plaisir en 1811.

Né en 1717, Horace Walpole termina sa carrière politique  
 en 1767, remplit de tableaux et de curiosités le château go-

---

(1) Un volume in-8°. de 448. pages. Prix : 6 francs et 7 francs par  
 la poste. A Paris, chez Louis Janet, libraire, rue Saint-Jacques,  
 n°. 59.

... de Straw  
 quelques ouvra  
 de historique  
 ... et mourut  
 C'étoit un he  
 le bonne heure  
 conviction de la  
 les passions, i  
 pendant la dern  
 l'idée de se mar  
 Quoiqu'il ve  
 heures. Sa mal  
 appartemens de  
 jours quelque c  
 riche collection.  
 moient sa chambr  
 son dîner. Quel  
 laquelle il avo  
 sinage.

Horace Wal  
 beau sexe, « de  
 les plaisanteries  
 Les personnes  
 empêcher que  
 raconter qu'un  
 aperçu une dat  
 tu pour la mett  
 Les infirmités  
 sonner son exist  
 apprécier les res  
 Sa correspon  
 quelques extraits

LETTRE 10

«..... Il y  
 se désemplit pa  
 rberge; voilà r  
 un quart-d'heure  
 fillets pour voi  
 pécourt.

LETTRE 107

«..... Doi

thique de Strawberry-Hill, y établit une imprimerie, composa quelques ouvrages en vers, des *nouvelles* en prose, un opuscule historique, recueillit et publia des *anecdotes sur la peinture*, et mourut en 1797.

C'étoit un homme petit et maigre, que la goutte tourmenta de bonne heure. Soit par suite de cette maladie, soit par la conviction de la supériorité des plaisirs de l'esprit sur le délire des passions, il observa la plus stricte tempérance, au moins pendant la dernière partie de sa vie. On ignore s'il eut jamais l'idée de se marier.

Quoiqu'il veillât très-tard, il se levoit constamment à neuf heures. Sa matinée étoit employée à parcourir les nombreux appartemens de son château dans lesquels il rencontroit toujours quelque chose de nouveau, car il ajoutoit sans cesse à sa riche collection. Des pots de tubéreuse et d'héliotrope parfumoient sa chambre. Tous les jours on brûloit de l'encens après son dîner. Quelquefois il alloit passer la soirée chez M.<sup>me</sup> Clive, à laquelle il avoit fait présent d'une petite maison dans son voisinage.

Horace Walpole étoit un des plus ardens admirateurs du beau sexe, « devant lequel, dit M. Charles-Malo, il prodiguoit les plaisanteries et les petits mots avec une facilité étonnante. »

Les personnes préposées à la garde son château avoient ordre d'empêcher que les curieux n'y amenassent des enfans. Il aimoit à raconter qu'un archevêque de Narbonne ayant, de sa fenêtre, aperçu une dame qui ravageoit son parterre, lui envoya un écu pour la mettre en état d'acheter des fleurs.

Les infirmités qui l'affligeoient par intervalles, loin d'empisonner son existence, contribuèrent peut-être à lui faire mieux apprécier les ressources que lui procuroit le goût des arts.

Sa correspondance se compose de 131 lettres; en voici quelques extraits :

LETTRE 102.<sup>me</sup>. — *Strawberry-Hill*, 15 août 1762.

« . . . . . Il y a foule en ce moment à Strawberry, la galerie ne désemplit pas, et j'attends encore du monde; enfin, je tiens auberge; voilà mon enseigne : *au Château gothique*. Je n'ai pas un quart-d'heure à moi; tout mon tems se passe à donner des billets pour voir ma galerie, et à me cacher pendant qu'on la parcourt.

LETTRE 107.<sup>me</sup> — *Arlington street*, 16 décembre 1761.

« . . . . . Dois-je enfin vous attendre avant mon voyage à

Paris? Je ne puis vraiment supporter votre indifférence; entouré d'une demi-douzaine de curés et d'écuyers, vous ne songez aucunement à vos amis : vous venez à Londres avec l'intention d'y passer deux mois; au bout de six semaines à peine, vous voilà fatigué de la ville; vous pliez vite bagage et partez. Alors on n'entend plus parler de vous, avant l'hiver suivant. Je n'exige pas que vous aimiez le monde; je ne l'aime pas plus que vous, mais moi, au moins je le regarde en passant; en effet, je ris quand je l'approche, tandis que je m'irrite contre lui, lorsque je m'en éloigne; or, je tiens qu'il est beaucoup plus sage de rire que de se mettre en courroux. Naguère, j'avois coutume de me dire : « Bon dieu! que tous ces gens-là sont méchans! que je les déteste! » Aujourd'hui, j'ai découvert qu'ils se ressembloient à-peu-près tous, et je ne hais plus personne.

LETTRE 117.<sup>me</sup> — *Strawberry-Hill*, 15 juin 1768.

« . . . . . Il a plu ici pendant quarante-huit heures, et il fait si froid, que j'ai du feu depuis trois jours. A cette époque de l'année, nous voyons presque toujours des mécontents; voici pourquoi : nous voulons prétendre à un été, sans en avoir le droit. Nos poètes, prenant les Romains pour modèles, ont adopté leur langage; ils parlent de l'ombre des bocages, du murmure des ruisseaux, de la fraîcheur des zéphirs; et, en attendant, nous gagnons des maux de gorge et des fièvres, en voulant réaliser leurs chimères. M. Damon écrit une épître à M.<sup>lle</sup> Chloé, pour l'inviter à jouir de la fraîcheur de la soirée; et comment diantre pouvons-nous connoître les soirées fraîches? Notre zéphir est un vent de nord-est qui oblige Damon à se boutonner jusqu'au menton et qui pince le nez de Chloé, au point de le rendre violet. . . . Et puis l'on s'écrie : « *Voilà un mauvais été!* » Comme si nous en avions jamais eu d'autres; le meilleur soleil que nous ayons, est fait de charbon de Newcastle, et j'ai résolu de ne compter que sur celui-là. . . .

LETTRE 120.<sup>me</sup>. — *Arlington street*, 11 mai 1769.

« Strawberry vient d'offrir un coup-d'œil magnifique. Mardi, toute la France y a dîné : M. et M.<sup>me</sup> Du Châtelet, le duc de Liancourt, les ministres d'Espagne et de Portugal, les Holderness, les Fitzroys. . . . Enfin, nous étions vingt-quatre à table. Tout mon monde arriva à deux heures; j'allai les recevoir aux portes du château, avec la cravatte à jour de gibbins

une paire de g  
arrivé à Jacques  
passer de me r  
que c'étoit  
anglais.  
à l'imp  
accompagnai  
voit ensuite l  
trouvâmes c  
nous nous  
madame dans la  
nous jouâmes  
servit alors t  
société s'en re  
rossignols  
notre hommage :

PLAID

Air de la

Si l

Se f

Et s

N'es

Pau

L'eu

Celt

Te j

Tu c

Dev

Mais

T'in

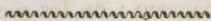
Aim

Fraj

Par-

Te f

et une paire de gants brodés jusqu'aux coudes, qui avoient appartenu à Jacques I.<sup>er</sup>. Les domestiques français ne pouvoient se lasser de me regarder ; je suis persuadé qu'ils ont cru fermement que c'étoit là le costume habituel des gentilshommes de province anglais. Après avoir visité les appartemens, nous nous rendîmes à l'imprimerie, où quelques vers de De Lille, qui nous accompagnoit, sortirent de dessous la presse. Nous allâmes voir ensuite la grotte et le jardin de Pope. A notre retour, nous trouvâmes dans le réfectoire, un dîner magnifique. Le soir, nous nous promenâmes et primes le thé, le café et la limonade dans la galerie, qu'éclairaient mille bougies ; après quoi, nous jouâmes un whisk et la bête jusqu'à minuit. On nous servit alors un souper froid, et, à une heure du matin, ma société s'en retourna à Londres, aux acclamations de cinquante rossignols qui étoient venus, en leur qualité de vassaux, rendre hommage à leur seigneur.



PLAIGNEZ-LA, NE L'ACCUSEZ PAS,

*Romance.*

Air de la romance : *Salut, ô divine Espérance !*

Si le voyage de la vie  
Se fait par différens chemins,  
Et si dans son cours il varie,  
N'est-ce pas l'ordre des destins ?  
Pauvre Clarisse, en ce voyage,  
L'erreur a pu guider tes pas ;  
Celui qui sur toi vit l'orage,  
Te plaint, mais ne t'accuse pas.

Tu cries, à la reconnaissance  
Devoir un pénible tribut ;  
Mais la rassurante indulgence  
T'indiquoit un plus noble but.  
Ainsi la justice outragée  
Frappe, à coups sûrs, des scélérats ;  
Par-là, l'humanité vengée,  
Te plaint et ne t'accuse pas.

tre indifférence ; en-  
cavers, vous ne son-  
Londres avec l'in-  
six semaines à peine,  
ite bagage et partez.  
nt l'hiver suivant. Je  
ne l'aime pas plus  
rde en passant ; en  
e je m'irrite contre  
qu'il est beaucoup  
ourrout. Naguère,  
me tous ces gens-là  
hui, j'ai découvert  
ne hais plus per-

5 juin 1768.

4 heures, et il fut  
A cette époque de  
s mécontents ; voici  
é, sans en avoir le  
pour modèles, ont  
bre des bocages, du  
des zéphirs ; et, en  
e et des fièvres, en  
écrit une épître à  
cheur de la soirée ;  
re les soirées frat-  
qui oblige Damon  
e le nez de Chloé,  
n s'écrie : « Voilà  
jamais eu d'autres ;  
le charbon de New-  
celui-là.....

11 mai 1769.

il magnifique. Mardi,  
Châtelet, le duc de  
Portugal, les Hol-  
tions vingt-quatre à  
res ; j'allai les rece-  
e à jour de gibbins

Console-toi, sèche tes larmes,  
 Puisse tes forces dans ton cœur,  
 Clarisse, éloigne tes alarmes,  
 Reprends la route du bonheur;  
 Rends le calme à ta tendre mère,  
 Du faux brillant fuis les éclats;  
 Et, pour ton fils, fais que ton père,  
 Te plaigne et ne t'accuse pas.

V\*\*L.

~~~~~

M O D E S.

L'ornement le plus distingué des chapeaux de paille jaune est, sur le côté, une grosse rose surmontée d'un jet de marabouts. Quelques modistes substituent des coques de ruban aux cordons de fleurs. D'abord les cordons de fleurs ont servi à garnir le bord de la passe des chapeaux; on les a ensuite placés au bas de la forme: aujourd'hui, il est aussi commun de voir ces cordons au haut de la forme qu'au bas. Beaucoup de fleurs sont idéales pour la couleur; il y a, par exemple, des coquelicots verts et des fleurs de laurier couleur lilas. Autre singularité: on a commencé par imiter des brins d'herbe avec des plumes vertes; aujourd'hui il y a dans une touffe de ces herbes autant de brins couleur lilas que de verts. On voit une rangée de coques de ruban blanc, fort avant sous la passe de quelques chapeaux de paille jaune. La mode des cornettes sous les chapeaux n'est pas encore entièrement passée. Quelques capotes de crêpe blanc ont sur le bord de la passe double garniture de blonde et une pièce par-derrière. Les touffes d'herbe dont nous venons de parler, se mettent ordinairement sur des chapeaux de crêpe lilas. On fait beaucoup de robes en toiles imprimées. Le fond de ces toiles est ordinairement bleu, quelquefois jaune paille. Dans l'étoffe même se trouvent les bandes brodées qui doivent former les volans. Sur les robes blanches les volans se plissent à plis ronds. (Voyez la planche 1736; sur les robes de couleur c'est comme sur la planche 1722.) La mode ne prescrit rien sur le nombre des volans; et ils peuvent être plus ou moins espacés.

~~~~~

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1736.

Chapeau de

(1736.)



*Chapeau de paille d'Italie. Robe de Percale.*

s;  
eur,  
i,  
ur;  
nière,  
ts;  
n père,

V<sup>o</sup>.

ix de paille jaune est,  
un jet de marabouts.  
le ruban aux cordons  
nt servi à garnir le  
nsuite placés au bas  
un de voir ces cor-  
coup de fleurs sont  
le, des coquelicots  
Autre singularité :  
be avec des plumes  
e ces herbes autant  
oit une rangée de  
passe de quelques  
ettes sous les cha-  
quelques capotes de  
ouble garniture de  
s d'herbe dont nous  
sur des chapeaux  
a toiles imprimées.  
, quelquefois jaune  
bandes brodées qui  
nches les volans se  
6; sur les robes de  
La mode ne pres-  
euvent être plus ou

JOUE

Ce Journal paroit  
le 15, avec deux  
vols, et 36 fr. pou

En 1802, a été  
publié et de Voi  
lumes, 18 N<sup>os</sup>. pa

le révois cette  
portés de je ne s  
tient de l'argent  
remarque que l  
la tient. Peu d  
source des bien  
voit être en re  
sloient mes très  
tel tendre qu  
La tendres  
ouvrir sa b  
er.  
L'avois donc ci  
et en billets de  
envolés par le  
mour desquels  
tre le vent ».  
brant d'être ric  
et je prétendo



# JOURNAL DES DAMES

ET

## DES MODES.



*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

### LE SONGE DORÉ.

Je rêvois cette nuit que j'avois cinq millions qui m'étoient apportés de je ne sais où par un beau génie. Ceux qui vous apportent de l'argent sont toujours beaux, et c'est une chose digne de remarque que l'insouciance sur l'origine de la fortune, quand on la tient. Peu de gens sont assez scrupuleux pour remonter à la source des biens qu'ils possèdent : quant à moi, ma conscience pouvoit être en repos, c'étoit du ciel évidemment que me descendoient mes trésors, car je ne me connois sur la terre aucun ami, tel tendre qu'il soit, qui puisse songer à me faire un pareil cadeau. La tendresse d'à-présent est sèche et maigre, et loin de vous ouvrir sa bourse, elle vous reproche quelquefois un dîner.

J'avois donc cinq millions, bien comptés, devant moi, en or et en billets de banque. Les billets heureusement ne s'étoient pas envolés par les airs, plus solides en cela que les billets d'amour desquels on peut trop souvent dire : « Autant en emporte le vent ».

Avant d'être riche je me flattois d'une grande imperturbabilité, et je prétendois qu'on ne me verroit changer ni de visage

ni d'allure, si tout-à-coup de gros capitaux m'arrivoient. Au quartier d'hiver on est toujours brave; dans l'obscurité on est philosophe. Mais que la charge sonne; c'est alors qu'on sent son cœur s'émouvoir et mollir; qu'on soit appelé aux grands emplois et l'on fait la roue, comme un paon.

Ces millions, dont j'avois fait fi, commençoient à m'embarasser. Enfin, je pris mon parti, et ne pouvant me soustraire à cette bonne aventure, je tâchai du moins d'y faire honneur.

J'achetai des chevaux, que je voulus avoir de race française; j'en fis choisir dans la Normandie, la Bretagne et le Limousin. Je croisai ces races et j'eus bientôt des bêtes à la fois magnifiques et vigoureuses. Je ne suis pas très-grand chasseur de mon naturel, mais il est de bon ton d'avoir une meute et de parler de ses chiens. . . . Que dis-je? vais-je donner ici ces vains détails? Parlons de mes inventions philanthropiques et de mes philosophiques précautions.

On ne sait, dit le proverbe, ni qui vit, ni qui meurt. Cette fortune qui m'est tombée des nues, peut s'engloutir dans les abîmes. J'ai fait arranger sur les bords de la Loire une petite maison simple et retirée, ni trop loin des villes, ni trop loin des bois. Il y a autour pour mille écus de rente, nets d'impôts, en vignes, en terres labourables, en prairies. C'étoit là le but de mon ambition quand j'étois jeune et pauvre. C'est encore à présent mon unique réserve, en cas de perte et d'accident. J'irai dans ce manoir paisible finir mes jours, si le sort inconstant me prive des faveurs dont il lui a plu de me combler.

Le reste de mes trésors, je le partage en six lots. Avec le premier, j'achète des landes que je fais défricher et où j'emploie une foule de malheureux qui sans moi n'auroient pas de pain. Avec le second, je fais creuser un canal au milieu d'un marais mal sain que je veux dessécher, et j'espère par là sauver des milliers de familles qui périssent chaque année par les épidémies. Avec le troisième, j'organise en une contrée fertile un grand jardin de naturalisation. J'ai des relations jusqu'aux extrémités de la terre et je fais venir des graines du Catalyptus, des terres de Diémen, des pins Laricio de Corse et de Toscane, des yeuses ou chênes verts d'Amérique, et enfin j'introduis en France une foule d'arbres trop peu connus. On parle beaucoup de culture et personne ne fait d'entreprises en grand. Je veux réparer cette négligence et, un jour, à l'ombre des belles forêts que j'aurai fait planter, on chantera mes louanges, on bénira mon nom. Je me trompe peut-être, on jouira de ces salutaires ombrages sans penser à celui à qui on les devra. N'im-

... suivons n  
... et les  
... la crainte de  
... l'emploi la q  
... tion des enf  
... tant que  
... seront m  
... de l'écritu  
... préparer des mai  
... avocats, l  
... à naître.

La cinquième  
... d'architec  
... un grand ma  
... toute heure ex  
... et le déterm  
... plettes. De gra  
... leur fais des a  
... choses qu'il faut  
... les vouloit av  
... d'atelier et la g  
... eux des mita  
... nous particulière  
... terroit pâlir, ro  
... est une classe  
... politesse et il  
... ges de leur cor  
... La sixième et d  
... ou un grand  
... agrin ce nombre  
... de la débauche  
... moins que de p  
... trigue, au vi  
... e fuisse une fois  
... arête.

« L'honneur e  
« On n'y peut

Mais les citat  
... moralistes, e  
... mées, on sont  
... les maximes?

porte, suivons nos desseins, on n'iroit pas loin dans les améliorations et les bienfaits, si l'on étoit arrêté dans sa course, par la crainte de faire des ingrats.

J'emploie la quatrième part à la fondation d'écoles pour l'éducation des enfans du peuple. Je pense aux jeunes filles, au moins autant que je pense aux jeunes garçons. Ces petites personnes seront mères un jour, et donner les élémens de la lecture, de l'écriture et du calcul, à ces futures nourrices, c'est préparer des maitresses excellentes pour les petits soldats, les petits avocats, les savans, les poètes, les magistrats qui sont encore à naître.

La cinquième part est destinée aux arts. Je veux avoir des galeries d'architecture, de sculpture et de peinture. Je veux ouvrir un grand magasin, espèce d'encan, où mille objets curieux à toute heure exposés frapperont les regards de l'étranger surpris et le détermineront sans doute à la fin, à faire quelques emplettes. De grandes facilités sont offertes par moi aux artistes. Je leur fais des avances, je leur porte des secours, ils ont deux choses qu'il faut ménager : leur amour-propre et leur santé. Si on les vouloit avoir toujours en fêtes, ils oublieroient bientôt et l'atelier et la gloire ; si, d'un autre côté, on ne prenoit pas avec eux des mitaines, si l'on ne mettoit pas dans les traités des façons particulières et si l'on manquoit d'extrêmes égards, on les verroit pâlir, rougir, fuir en colère, ou s'échapper honteux. C'est une classe difficile à manier, mais c'est aux riches à user de politesse et ils retirent alors mille agrémens et mille avantages de leur commerce.

La sixième et dernière part a une destination spéciale. J'ai toujours eu un grand foible pour le sexe et j'ai toujours vu avec chagrin ce nombre infini de victimes de la misère, du désordre et de la débauche, je veux essayer d'adoucir ces malheurs. Les besoins que de pauvres demoiselles éprouvent les conduisent à l'intrigue, au vice, à l'infamie. Le premier pas une fois fait, le fossé une fois franchi, il n'y a plus de raison pour qu'on s'arrête.

« L'honneur est comme une isle escarpée et sans bords,

« On n'y peut plus entrer dès qu'on en est dehors.

Mais les citations ne sont pas des remèdes. On trouve bien des moralistes, chaque jour il éclôt quelque nouveau livre de pensées, où sont après cela ceux qui mettent en pratique leurs belles maximes? Je les cherche et ne les trouve pas.

ux m'arrivoient. Au  
us l'obscurité on est  
est alors qu'on sent  
il appelé aux grands  
on.

ençois à m'embar-  
quant me soustraire  
d'y faire honneur.

ir de race française ;  
gne et le Limousin.  
tes à la fois magni-  
grand chasseur de  
r une meute et de  
je donner ici ces  
l'antropiques et de

ni qui meurt. Cette  
s'engourdir dans les  
la Loire une petite  
villes, ni trop loin  
rente, nets d'impôts,  
ies. C'étoit là le but  
autre. C'est encore à  
te et d'accident. J'rai  
si le sort inconstant  
e combler.

en six lots. Avec le  
richer et où j'emploie  
roient pas de pain.  
milieu d'un marais  
or la sauver des mil-  
année par les épidé-  
me contrée fertile un  
l'ations jusqu'aux es-  
raînes du Catalypus,  
de Corse et de To-  
rique, et enfin j'intré-  
pen connus. On parle  
l'entreprises en grand  
jour, à l'ombre des  
tranchera mes louanges,  
être, on jouira de ces  
qui on les devra Nin-

Je veux avoir un bureau ouvert où toutes les grisettes sans ouvrage, les orphelines sans tuteur, les marquises ruinées, les veuves sans appui viendront toucher une petite somme tous les mois, assez forte pour les aider à vivre, mais pas assez pour servir leur coquetterie. La distribution ne se fera qu'en connoissance de cause, l'indemnité cessera d'une part, quand un mari ou du travail seront venus; de l'autre, quand la conduite aura cessé d'être sage.

C'étoit là mon plan sur l'emploi de mes cinq millions. Je me livrais à ces idées et j'étois prêt à les mettre à exécution quand au bruit de la sonnette du coëffeur qui vient me faire la barbe tous les matins, je me suis réveillé en sursaut, perdant d'un seul coup ma fortune, mes châteaux, mes forêts, mes établissemens, mes tableaux, mes chevaux et jusqu'à la modeste maisonnette que je m'étois fait bâtir sur les bords de la Loire!

LE RÊVEUR.

LE POUR ET LE CONTRE, *dialogue religieux, moral, politique et littéraire*; par M. Vigée, lecteur du Roi, chevalier de l'ordre royal de la Légion d'Honneur, de la Société philotechnique, etc. (1)

Mais, pour ne pas rougir même de s'y montrer,  
On a du moins le droit de n'y jamais entrer.

L'auteur parle des maisons de jeu.

Dire qu'un homme est bon, c'est dire qu'il est dupe.  
De son intérêt seul plus ou moins on s'occupe.  
De la terre aujourd'hui l'égoïsme est le roi;  
Un seul mot fait son code; et ce seul mot, c'est moi.

Il y a, sans doute, de l'exagération dans cette boutade. Mais; en parlant du luxe, l'épiqueur n'est pas loin de la vérité.

La maîtresse en atours le cède à la soubrette;  
Le rubis étincelle au doigt de la grisette;  
L'or, grâce à vingt trumeaux, rayonnant par reflets,  
A métamorphosé nos cafés en palais.

(1) In-8.° de 55 pages. Prix, 1 franc 50 centimes, et, par la poste, 2 francs; à Paris, chez A. Eymery, libraire, rue Mazarine, n.° 50.

Ouvert encor

Nos dames  
Le matin,  
Et transfor  
Un fauteuil

RESERVATIONS  
Donne, propri  
sur politique,

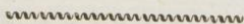
L'auteur repro  
re, aux Genoi  
étendu et si im  
mais, le croire  
est un sacrifice  
inconnues à se  
vers du soir, à  
les ont trouvé q  
une journée,  
ces chevaux aux  
C'est au moral  
te; il en veut su  
nt, jouent à mer  
et des places et s  
Pour donner u  
L. Donne a pris  
N.° 1644), qui  
ain, et a substit

On trouve rue S  
Michel, une nouve

In-8.° de 55 pa  
libraire, Pala

On peut encore admettre que

Nos dames , pour parler sur la loi du budget ,  
Le matin , dans leur lit , en lisent le projet ,  
Et transforment , le soir , au bruit confus des langues ,  
Un fauteuil de salon en tribune aux harangues .

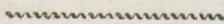


OBSERVATIONS SUR LES FEMMES , par le docteur Charles Dunne , propriétaire du journal anglais *L'Apollon* , du *Censeur politique* , etc. (1).

L'auteur reproche aux dames espagnoles de se peindre la figure , aux Génoises d'être d'une ignorance grossière dans *l'art si étendu et si important de la parure*. Quant aux dames Romaines , le croira-t-on ? « toutes , dit-il , portent *perruque* : c'est un sacrifice que leur coquetterie a fait à leur indolence. Accoutumées à se coucher tous les jours l'après-midi jusqu'à six heures du soir , à placer une seconde nuit au milieu du jour , elles ont trouvé qu'il leur en coûteroit trop de bâtir deux fois dans une journée , l'édifice d'une chevelure , et elles livrent tous leurs cheveux aux ciseaux. »

C'est au moral des Parisiennes que l'auteur applique sa censure ; il en veut surtout aux *femmes d'affaires* , qui pénètrent partout , jouent à merveille le rôle de parente ou d'amie , promettent des places et se chargent d'obtenir des grâces.

Pour donner une idée juste de ces belles solliciteuses , M. Dunne a pris une des Gravures du Journal des Dames ( N.° 1644 ) , qui représente une femme en élégant costume du matin , et a substitué à sa cornette un bonnet d'avocat.



On trouve rue Saint-Hyacinthe , n.° 2 , près la place Saint-Michel , une nouvelle gravure au burin , de 13 pouces sur 10 ,

(1) In-8° de 55 pages. Prix : 1 franc 50 centimes , à Paris , chez Dentu , libraire , Palais-Royal , galerie de bois , n.° 265 et 266.

tes les grisettes sans  
narquises ruinées , les  
petite somme tous les  
mais pas assez pour  
se fera qu'en connais-  
part , quand un mari  
nd la conduite aura

ving millions. Je me  
e à exécution quand  
nt me faire la barbe  
it , perdant d'un seul  
mes établissemens ,  
odeste maisonnette  
ire!

RÊVEUR.

x. moral , politique  
chevalier de l'ordre  
Société philotech-

montrer,  
atrer.

n'il est dupe.

coupe.

roi;

ot, c'est moi.

ette boutade. Mais ;  
oin de la vérité.

lobrette;

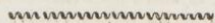
te;

nt par reflets,

imes, et, par la poste,  
rue Mazarine, n.° 50.

d'après Annibal Carrache. C'est l'heureux essai de M.<sup>lle</sup> Henriette Baquoy, élève de son père.

Prix : 3 francs , et , avant la lettre , 6 francs.



A M A D A M E P \*

Coquette ! vous êtes partie au moment où vous paroissiez tendre et bonne ; tout-à-coup , sans prévenir , pour que l'on éprouvât un ennui mortel de votre absence.

Votre calcul n'a pas été vain ; mes jours sont d'une assomante longueur ; je vas sur le boulevard , je rentre pour savoir s'il y a de lettres ; point de lettres ; je retourne furieux , désespéré ; je sens que je voudrais me disputer avec quelqu'un ; puis j'éprouve je ne sais quelle lassitude qui m'endort , qui m'accable. Je bâille alors , et si bien , que mes voisines disent que je les fais bâiller aussi ; c'est une contagion , cela gagne de proche en proche.

Avez-vous en province beaucoup d'adorateurs de ma force ? et trouvez-vous des constances aussi robustes que la mienne ? Je ne le pense pas. Je veux pourtant me distraire et vous conter quelques nouvelles.

Le petit D\* , qui se fait appeler Edgar , parce qu'il trouve ce nom intéressant , est , comme vous savez , un de nos *élégans-modèles*. Il avoit hier un pantalon de toile couleur de paille , tirant sur le vert ou sur le jaune , quelque chose de baroque enfin. Ce matin je l'ai vu , c'étoit un pantalon violet , un peu moins foncé que les robes de printems , avec des guêtres grises , à languette longue et arrondie.

Edgar a 16 ans : sa mère en a 30. Elle avoit une pouppée le jour de ses noces. Elle a été vive , alerte , gaie. Elle est lente , paresseuse , triste. Elle est toujours étendue sur son canapé ou sur son lit. Elle a les nerfs extrêmement irritables. Son mari n'en peut rien tirer. C'est pourtant un homme habile , philosophe , et qui a lu tous les poètes de l'antiquité ; mais il paroît qu'il n'a pas le don d'animer et d'amuser les jolies femmes. La sienne est d'une langueur vraiment extraordinaire. Il y a une foule de petites dames ainsi , à Paris , qui ne vivent pas , qui se consomment , qui ne sortent pas deux fois par mois , qui restent

ons des bond  
des plantes éti

Il y en a au  
ville dès le ma  
voit aux Toile

quent pas une  
Fanny est de c  
confirmé. Jam

reillée. Le b  
dragons , est i  
son cheval , il

Neuilly , à Vi  
promène la je  
Montagnes-Be

A propos , j  
il cède son fon  
les allures de l

des sorbets à l  
comptoir bien c  
des marquises

des bourgeoisie  
Vous souven  
le petit cabinet  
ou êtes-vous ?

oui , je dois fin  
vous voulez qu  
et d'amertume.

Paris ; l'épreu  
je vous attends  
pis. Si vous  
qu'il faudroit ;

MM. les foi  
n.° 17, vient  
statue à S. A.

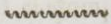
dans des boudoirs sombres, toujours pâles et souffrantes comme des plantes étiolées.

Il y en a aussi qui ne sont jamais chez elles et qui courent la ville dès le matin. Elles vont dans les magasins de modes, on les voit aux Tuileries, on les retrouve au boulevard; elles ne manquent pas une première représentation. Fanny, votre chère Fanny est de celles-là. A coup sûr, elle ne doit pas sentir le renfermé. Jamais je n'ai vu une personne plus sautante et plus éveillée. Le beau Charles, le cousin du mari, le capitaine de dragons, est ici. Il dîne tous les jours avec sa cousine. Il amène son cheval, il le prête au mari, qui s'en va à Saint-Ouen, à Neuilly, à Vincennes. Pendant ce tems là, le charmant officier promène la jeune dame; il la conduit à Tivoli, ou bien aux Montagnes-Beaujon, ou chez Tortoni....

A propos, Tortoni nous quitte en septembre, à ce qu'on dit; il cède son fonds à son glacier. Il n'y aura rien de changé dans les allures de la maison. Ce sont de bonnes gens, qui ont vendu des sorbets à bien du monde, et qui ont vu passer devant leur comptoir bien des figures! des princes, des ducs, des comtesses, des marquises, des agens de change, des actrices, des commis, des bourgeois, des Anglaises, des Chinoises!

Vous souvenez-vous du punch délicieux que nous prenions dans le petit cabinet sur la rue Taitbout? Ah! le bon tems, où est-il, où êtes-vous? Pourquoi nous avez-vous quittés? Ingrate! Oui, oui, je dois finir par où j'ai commencé, vous êtes une coquette; vous voulez que loin de vous, nous nous abreuvions de dégoûts et d'amertume. Ah! de grâce, rentrez au bercail, revenez à Paris; l'épreuve a été assez longue et assez cruelle. Revenez! je vous attends. Je dîne tous les jours chez Sylve, au Café Français. Si vous arriviez à six heures, ce seroit là, jusqu'à huit, qu'il faudroit m'envoyer chercher!

HECTOR.



MM. les fondateurs des *Archives françaises*, rue Cassette ; n.° 17, viennent d'ouvrir une souscription pour élever une statue à S. A. S. Louis-Joseph de Bourbon, prince de Condé.

## O U V R A G E   N O U V E A U .

LES NOUVELLES CONTEMPORAINES, par M.<sup>me</sup> la comtesse de Choiseul. Tome I.<sup>er</sup> (1).

M.<sup>me</sup> de Choiseul a, comme son devancier (2), donné aux héroïnes de ses Contemporaines, des professions obscures.

Ce premier volume renferme trois Nouvelles : *la Marchande d'oranges*, *la Bourgeoise du Marais* et *la Chanteuse du Panorama*. Chaque Nouvelle est ornée d'une gravure.

## M O D E S .

Quoique les modistes fassent encore beaucoup de chapeaux de gaze et de crêpe, il y a, dans les promenades, plus de chapeaux de paille qu'on n'en avoit encore vu. C'est presque toujours en cordon que se portent les fleurs : les roses et les coquelicots, voilà les plus communes. On voit quelques roses de Provins et quelques fleurs de grenadier. Quelques modistes ont fait la semaine dernière des chapeaux de crêpe vert tendre, et les ont ornés de roses blanches. Les robes de toile imprimée ont presque toutes des volans de couleur ; on ne se sert guère de la mousseline que pour faire des bouillons ; et les robes ornées de bouillons sont en bien petit nombre. Malgré la chaleur, on porte beaucoup de sautoirs de laine. Il y avoit dimanche, dans l'après-midi, et le soir, au boulevard de Gand, quelques pèlerines et plusieurs fichus de dentelle noire. On commence à voir des bras nus depuis le bout de manche jusqu'au coude, où un gant lâche vient aboutir.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1737.

(1) In-12 de 244 pages. Prix, 2 francs 50 centimes, et, port franc, 3 francs ; à Paris, chez A. Eymery, libraire, rue Mazarine, n.° 30. En souscrivant pour six volumes, on ne paye que 12 francs.

(2) Rétif de la Bretonne, auteur de 36 volumes de *Contemporaines*, publiées à Paris, chez Duchesne, en 1787 et années suivantes.



(1737.)



*Chapeau de paille plié deux fois par derrière. Robe de toile imprimée.*

V E A U.

r. M.<sup>me</sup> la comtesse de  
(1).

ricier (2), donné aux  
professions obscures,  
velles : la Marchande  
Chanteuse du Pano-  
ravure.

coup de chapeaux de  
nades, plus de cha-  
C'est presque tou-  
es roses et les coque-  
quelques roses de Pro-  
ques modistes ont fait  
vert tendre, et les  
toile imprimée ont  
se sert guère de la  
et les robes ornées  
gré la chaleur, on  
voit dimanche, dans  
and, quelques pé-  
re. On commence à  
the jusqu'au coude,

e 1737.

titimes, et, port franc,  
rue Mazarine, n.° 50.  
e 12 francs.

s de Contemporaines,  
nées suivantes.

JOU

*Le Journal pe  
le 15, avec de  
six, et 36 fr. 1*

*En 1802, à  
Membres et de  
Dames, 18 N<sup>os</sup>.*

*Le Séduteu  
n ballet, est u*

*Le Grand M  
roit, comme  
aux, bernés.*

*Les Perroqu  
Variétés. V  
M<sup>re</sup> Scarron :*

Lis  
Qu  
L'  
Epe  
Mai  
En  
« Ja  
»

# JOURNAL DES DAMES

ET

## DES MODÈS.

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, à été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

PARIS.

Ce 14 Juin 1818.

*Le Séducteur au Village, que l'Opéra vient d'offrir comme un ballet, est un divertissement assez joli, mais un peu long.*

~~~~~

*Le Grand Maronnier a obtenu un petit succès à Favart. On y voit, comme dans mainte autre pièce, deux barbons amoureux, bernés.*

~~~~~

*Les Perroquets de la Mere Philippe ont été fort applaudis aux Variétés. Voici un couplet que chante Jacquot, sur l'air de M<sup>me</sup>. Scarron :*

Lisett' ne savoit rien dire,  
 Qu' répéter j' t'aim' tendrement.  
 L' jeun' Lucas, dans son délire,  
 Epous' c' perroquet charmant.  
 Mais le lend'main il s'écrie,  
 En entendant son caquet :  
 « Jarni ! j'ons une pie,  
 » Au lieu d'un perroquet ».

\*

~~~~~

JOUISSANCES POPULAIRES.

L'on se tromperoit fort , si l'on pensoit que les hautes classes de la société sont celles qui jouissent des plaisirs les plus vifs et les plus variés ; tandis qu'un certain décorum les empêche , la plupart du tems , de se livrer aux impulsions de la gaité et de la folie , les personnes que le sort a fait naître dans les rangs inférieurs , s'abandonnent sans scrupule et sans contrainte aux mouvemens d'une joie franche et animée : c'est ainsi que la danse , qui chez les uns est une étude , un passetems où la vanité a plus de part que le plaisir , est chez les autres un véritable amusement. Si l'on récapitule les modes , les inventions nouvelles , les établissemens publics , les plaisirs et les jeux de toutes espèces , on verra que le peuple , qui les invente rarement , n'adopte pour son usage que ce qu'ils offrent de meilleur et de plus divertissant.

Je parlois tout-à-l'heure de la danse : le menuet et les pas graves ont pris naissance dans les cours et au milieu des sociétés brillantes ; et ce sont des danseurs rustiques qui ont donné la vogue aux sarabandes , aux périgourdines , au fandango , à la walse et à toutes les danses qui excitent une gaité bruyante. Il en est de même des spectacles : tandis que le beau monde va s'ennuyer par ton à une tragédie boursofflée ou à une prétendue comédie moderne , le peuple se delasse de ses travaux à l'Ambigu et aux Variétés , où il est sûr de trouver un mélodrame invraisemblable , mais intéressant , des scènes grivoises , mais amusantes.

S'il s'agit de musique , l'avantage est encore en faveur des classes subalternes : elles ne s'y connoissent point assez pour juger les chefs-d'œuvre de nos soi-disant virtuoses , et par cela même elles sont dispensées d'assister à leurs *délicieux* concerts ; mais si un air nouveau offre réellement de la mélodie et de l'originalité , il passe de bouche en bouche , il devient *populaire* , et en peu de tems il fait la réputation et la fortune de l'auteur.

Fabrique-t-on des montagnes ? Les belles Dames en ont l'étrenne , mais aussi elles sont les premières à attraper des contusions et des blessures. Bientôt l'art perfectionne ce genre d'amusement ; alors des femmes d'une moindre condition s'y livrent

ans crainte ,  
 rem moins e  
 Je pourroi  
 de parler du  
 doute qu'il n  
 née et une ro  
 gandie ; poin  
 préférable à  
 douce et plus  
 que l'on se n  
 carrosse , qui  
 broderies , on  
 l'étiquette le ;  
 l'obscurité ; s  
 éclipser tôt e  
 beauté , en jeu  
 quelquefois sa  
 tantôt , c'est u  
 lade ; tantôt ,  
 d'attendre des  
 spectacle. Le  
 les éclaboussu  
 en rend peu ;  
 de prodiguer ;  
 ni leurs ennui  
 Je me résu  
 chasseurs , et  
 l'offit du plais  
 les derniers qu

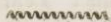
On a bien  
 de Coblentz. J  
 n'y rester. Ma  
 minuit il y fai  
 vent tard ; aus  
 Euphémie v  
 part ; elle rea

sans crainte , et leur plaisir est d'autant plus vif , qu'il est devenu moins coûteux.

Je pourrais pousser ce parallèle à l'infini ; je me contenterai de parler du luxe de la table et de celui des vêtements. Point de doute qu'il n'y ait beaucoup de différence entre une tunique lamée et une robe de toile , entre un diadème et un bonnet d'organdie ; point de doute encore que le vin de Beaune ne soit préférable à celui de Surène , et qu'une berline ne soit plus douce et plus commode qu'une voiture de louage : cependant , que l'on se mette un moment à la place de celui qui roule en carrosse , qui tient table ouverte et qui brille par l'éclat des broderies , on verra qu'il n'est pas aussi heureux qu'on le pense ; l'étiquette le gêne et lui fait souvent regretter les douceurs de l'obscurité ; si c'est une femme , elle a le chagrin de se voir éclipsé par une rivale qui l'emporte sur elle en beauté , en jeunesse ou en diamans ! son élégant équipage met quelquefois sa vie en danger et journellement sa patience à bout ; tantôt , c'est une roue brisée , un cocher ivre ou un cheval malade ; tantôt , c'est un embarras ou une cérémonie qui la force d'attendre des heures entières à la porte d'un hôtel ou d'un spectacle. Le piéton , s'il a bon pied et bon œil , ne craint que les éclaboussures ; quant aux diners , il en accepte souvent et il en rend peu ; s'il est privé des compliments qu'on a coutume de prodiguer aux amphitryons , du moins il n'a ni leurs dettes ni leurs ennuis.

Je me résume : les gens riches peuvent être comparés à des chasseurs , et les gueux à des braconniers ; les premiers sont à l'affût du plaisir , ils l'entrevoient , le pourchassent , et ce sont les derniers qui l'attrapent.

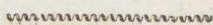
\*\*\*



On a bien prolongé l'éclairage des Boulevards de Gand et de Coblenz. L'an dernier , à dix heures , il n'étoit plus décent d'y rester. Maintenant , on y est encore à onze heures ; et à minuit il y fait clair comme en plein midi. Les élégantes arrivent tard ; aussi n'ont-elles pas les meilleures places.

Euphémie va tous les soirs se baigner en sortant du Boulevard ; elle rentre ensuite chez elle , et , pendant le voyage de

son mari, elle passe une partie de la nuit à lui écrire; elle profite de la fraîcheur et elle dort durant le jour. Il y a à Paris les manières d'exister les plus étranges et les plus bizarres.



A FANNY.

Belle et Bonne,

Vous n'êtes pas la nièce de Voltaire, cette aimable Madame Denis qu'il appeloit aussi *Belle et Bonne*; mais je suis certain que ce nom ne vous est pas moins dû qu'à elle. Vous avez mille qualités dont vous n'êtes nullement hautaine; et tant d'hommages dont vous avez été l'objet, ne vous ont pas tourné la tête.

Nous autres hommes, combien nous sommes loin de vous valoir! Nous nous faisons un mérite des plus simples choses, et, à nous entendre, il semble que la vertu soit chez nous peu naturelle, car nous en parlons et nous en faisons parade comme d'une merveille.

J'ai l'espérance que vous trouverez ce début gracieux; vous direz que je veux vous flatter? Pourquoi? Je n'ai rien à vous demander. . . . Mais vous, Fanny, n'auriez-vous rien à me dire?

Je vous ai vue hier sur le Boulevard. Vous étiez avec le colonel B\*, qui est auprès de vous d'un empressement bien propre à me causer de l'inquiétude. Si vous repoussiez ses soins, seroient-ils si constans? Tenez, en général, et même en particulier, nous n'aimons que ceux ou celles qui veulent se laisser aimer et qui nous aiment de même.

Jamais un homme ne s'arrête auprès d'une femme dont les yeux sont toujours restés immobiles, et dont la physiologie demeure glacée. Mais que ces traits s'animent, que ces regards s'adoucissent, que ce joli visage exprime de la bienveillance et de l'intérêt, et vous allez voir bientôt la plus douce confiance s'établir et de tendres aveux suivre de légères confidences.

EDMOND.

Si l'on po  
les moyens de  
de médecine ;  
la lecture des  
de Gilllas et  
ou cherche l'  
samle ou d'un  
autre bête vet  
se rend sur le

LE KALÉIDOSCOPE.

AIR : *J'ai perdu mon dne.*

Rose , hélotrope ,  
Tout se développe ,  
Grace au bijou si couru ,  
Et l'on ne parle que du  
Kaléidoscope. ( bis )

Et le microscope ,  
Et le télescope ,  
N'offrant plus rien de nouveau ,  
Doivent céder le pas au  
Kaléidoscope. ( bis. )

Fût-on misantrope ,  
Myope ou cyclope ,  
On resteroit même à jeun ,  
Pour le plaisir d'avoir un  
Kaléidoscope. ( bis. )

C.....T.

Si l'on pouvoit échapper à tous les accidens , si l'on avoit les moyens de se préserver de toutes les maladies , les livres de médecine seroient sans utilité , et l'on pourroit s'en tenir à la lecture des *Mille et une Nuits* , du *Chevalier de Grammont* , de *Gilblas* et du *Roman Comique* ; mais on va à la campagne , on cherche l'ombre , on se couche sur l'herbe , au pied d'un saule ou d'un ormeau , on est mordu par un aspic ou par toute autre bête venimeuse. Une autre fois , on veut se baigner , on se rend sur les bords du fleuve , on se joue sur le sable et dans

les flots : le sable fuit sous vos pas , on veut résister , on se lasse , on succombe , on disparoît ; des nageurs vous reprennent et vous étendent sur le rivage , mais la mort se peint dans vos traits , et votre âme va s'envoler si quelque intelligence secourable ne vous rouvre les portes de la vie.

Or , les mesures de prévoyance , les spécifiques à appliquer , où les trouve-t-on ? Dans l'ouvrage de M. *Orfila* , médecin par quartier de S. M. , membre correspondant de l'Institut , etc. ; en voici le titre : SECOURS A DONNER AUX PERSONNES EMPOISONNÉES , OU ASPHYXIÉES ; volume in-12 de 238 pages , prix , 2 francs 50 centimes , et , port franc , 3 francs ; à Paris , chez l'auteur , rue des Fossés-St.-Germain-des-Prés , n°. 14 ; et chez Crochard , libraire , rue de Sorbonne , n°. 23.

Il y a des personnes qui ont entendu chanter M. *Orfila*. Il a certainement une des plus belles voix de tenore que nous possédions à Paris. A ce don de la nature , à ce talent vraiment extraordinaire , il joint des connoissances profondes en médecine. On aime à voir le même homme réunir des genres si divers.

\* \*

~~~~~

Près des murs de Paris , et sous l'Observatoire  
 Où nos savans du ciel vont apprendre l'histoire ,  
 J'ai vu le peuple en foule attacher ses regards  
 Sur des globes nombreux errants de toutes parts :  
 Chacun d'eux à son tour au mouvement docile ,  
 Rouloit en s'approchant d'une sphère immobile.  
 Plusieurs gens à lunette , avec étonnement ,  
 Observoient , calculoient , jugeoient leur mouvement ,  
 De mortels imprudens y lisoient l'infortune ,  
 Et lassoient leurs voisins de leur crainte importune.  
 Quelquefois vers le but un globe s'avançoit ,  
 Un globe plus hardi devant lui se plaçoit ;  
 Et d'autres , redoutant de demeurer derrière ,  
 Dans une ligne immense étendoient leur carrière....  
 Mais soudain un grand bruit se répandit dans l'air.  
 Une sphère , en son cours prompte comme l'éclair ,  
 En vint heurter une autre ; et par ce choc terrible ,  
 Des globes d'alentour troubler l'ordre paisible ;  
 Ils roulent fracassés , et par mille chemins  
 Disparoissent aux yeux des timides humains.

Alors ,  
 Des su  
 Recula  
 Craign  
 Cepen  
 Chaqu  
 On se  
 Le glo  
 Et l'on  
 Dire :  
 La vie  
 Et cep

DICTIONNAIR  
 et de la vill  
 corrigée et  
 L'auteur , c  
 en grand nom  
 ouvrage est de  
 Croyez-vous q  
 plus légitimes

CÉLÉBRITÉ  
 ent jamais vu ;  
 dénoncé publi  
 bre d'une vie  
 après votre m  
 GALANT. (C  
 pourva que ce  
 GIROUETT  
 sont celles qu  
 PRÉJUGÉ.  
 une femme att  
 VAPEURS.  
 oisifs , et la f  
 ventées en 17

(1) Un volum  
 A Paris , chez



Alors, ce fut alors que le peuple en silence,  
Des suites de ce choc épouvanté d'avance,  
Recula quelques pas. Les passans effrayés  
Craignoient de voir rouler quelque globe à leurs pieds.  
Cependant, le bruit cesse, et, désormais tranquille,  
Chaque sphère s'endort sur son axe immobile.  
On se calme, on approche, on reconnoît enfin  
Le globe triomphant de ces coups du destin ;  
Et l'on entend au loin le peuple qui s'écoule,  
Dire : *le joli jeu que le jeu de la boule !*

La vie est un instant ; le plaisir, un éclair ;  
Et cependant nos jeux sont ceux de Jupiter.

J. P. BRÈS.

~~~~~

DICTIONNAIRE DES GENS DU MONDE, à l'usage de la cour  
et de la ville ; par un jeune ermite. Seconde édition, revue,  
corrigée et considérablement augmentée et diminuée. (1)

L'auteur, dans l'avant-propos, avoue ses plagats, qui sont  
en grand nombre. « Venons au fait, dit-il : le tiers de cet  
ouvrage est de moi, on m'a donné l'autre, j'ai pris le reste.  
Croyez-vous qu'il y ait dans le monde beaucoup de fortunes  
plus légitimes ? »

E X T R A I T :

**CÉLÉBRITÉ.** Avantage d'être connu de gens qui ne vous  
ont jamais vu ; d'être insulté dans les feuilletons, calomnié et  
dénoncé publiquement, et d'acheter, par les dégoûts sans nom-  
bre d'une vie agitée, l'espérance qu'on dira du bien de vous  
après votre mort.

**GALANT.** C'est un mérite d'être galant auprès des femmes,  
pourvu que ce ne soit pas des femmes galantes.

**GIROUETTE.** Les girouettes qui sont placées le plus haut  
sont celles qui tournent le mieux.

**PRÉJUGÉ.** Une femme à préjugés signifie presque toujours  
une femme attachée à ses devoirs.

**VAPEURS.** Maladie sans maladie, qui fait l'exercice des gens  
oisifs, et la fortune de ceux qui les traitent. Elles furent in-  
ventées en 1746.

---

(1) Un volume in-12 de 215 pages. Prix : 3 fr., et, port franc, 4 fr.  
A Paris, chez A. Eymery, libraire, rue Mazarine, n°. 50.

veut résister, on se  
urs vous reprennent  
ort se peint dans vos  
intelligence secours.

ciques à appliquer,  
A. Orfila, médecin  
fondant de l'Insti-  
DONNER AUX PER-  
; volume in-12 de  
, et, port franc,  
s Possès-St.-Ger-  
libraire, rue de

er M. Orfila. Il a  
e que nous possé-  
lent vraiment ex-  
rofondes en mé-  
unir des genres si

travaire  
histoire,  
regards  
tes ports :  
docile,  
mobile.  
ent,  
r mouvement,  
tune,  
e importune.  
égot,  
dit ;  
arrière,  
ur carrière...  
fit dans l'air.  
me l'éclair,  
hoc terrible,  
paisible ;  
nins  
mains,

## O U V R A G E S N O U V E A U X.

ISAURE ET MONTIGNY; par M<sup>me</sup>. Tercy, auteur de deux nouvelles françaises *Marie Bolden et Cécile de Renneville*, et de *Louise de Senancourt*. Deux volumes in-12, l'un de 232, l'autre de 233 pages, ornés de deux gravures. Prix: 5 francs, et, port franc, 6 francs 25 centimes; à Paris, chez A. Eymery, libraire, rue Mazarine, n<sup>o</sup>. 30.

LES IMPOSTEURS FAMEUX, ou Histoires extraordinaires et singulières des hommes de néant de toutes les nations, qui, depuis les tems les plus reculés jusqu'à ce jour, ont usurpé la qualité d'Empereur, de Roi et de Prince; terminées par celles des deux faux Louis XVII, Hervagaud et Bruneau. Un volume in-12 de 266 pages. Prix: 2 francs 50 centimes, et, port franc, 3 francs 25 centimes; à Paris, chez A. Eymery, libraire, rue Mazarine, n<sup>o</sup>. 30.

## M O D E S.

Le blanc est toujours en grande faveur, et les modistes font encore beaucoup de chapeaux de gaze et de crêpe. On voit quelques capotes de gaze écossaise où deux couleurs fort disparates, le brun et le vert, se trouvent réunies. En cordon comme en touffe, les fleurs se portent souvent de six ou sept couleurs différentes, mais de la même espèce: ce sont, par exemple, des roses ou des pivoines, parmi lesquelles on en remarque de vertes et de couleur lilas. On a vu sur la planche 1728, un chapeau de paille dont la passe, abaissée dans le milieu, s'élargissoit de chaque côté: cette mode, outrée maintenant, est cependant assez suivie.

A la Feuille de ce jour sont jointes les Gravures 1738 et 1739.

*Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, rue Montmartre, N<sup>o</sup>. 183, près le boulevard, à côté du café. Les Abonnemens datent du 1<sup>er</sup>. ou du 15.*

(1738.)



*Capote de Tulle. Canex ou de Mousseline. Robe de Percale.*

VEAUX.

rey, auteur de deux  
ville de Rennesville, et  
n-12, l'un de 232,  
ures. Prix: 5 francs,  
Paris, chez A. Ey-

ires extraordinaires  
tes les nations, qui,  
jour, ont usurpé la  
terminées par celles  
riveau. Un volume  
centimes, et, port  
chez A. Eymery,

ur, et les modistes  
et de crêpe. On voit  
ix couleurs fort dis-  
t réunies. En cordon  
uvent de six ou sept  
spèce: ce sont, par  
rmi lesquelles on en  
a vu sur la planche  
se, abaissée dans le  
mode, outrée main-

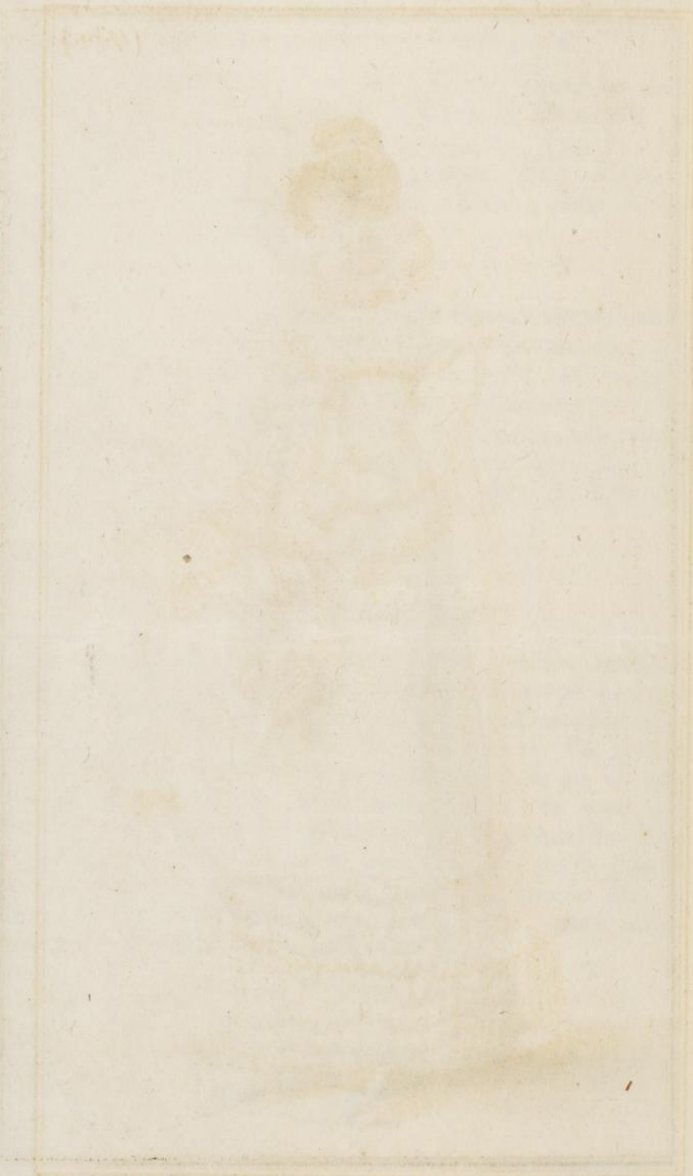
Gravures 1738 et

adressé, port franc,  
près le boulevard, à  
ou du 15.

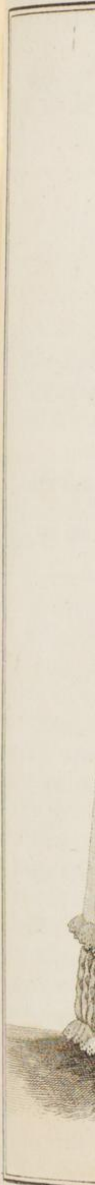
*Portrait of a woman*

108.

*(Portrait)*



*Portrait of a woman*



*Portrait of a woman*

(1739.)



*Pelerine en fichu. Capote de Percale. Robe de Percale.*

*Ce Journal p  
le 15, avec d  
six, et 36 fr.*

*En 1802, c  
Meubles et de  
Dames, 18 N<sup>os</sup>*

Sans elle, v  
cités élégans,  
sens et l'éton  
sevani n'ait en  
l'illustre Muni  
tant les bravo  
qui mangeoit d  
ambition de ce  
aujourd'hui des  
érations utiles e  
concurrence. C  
bains de vapeu  
de l'Allemagne  
peers célériser  
solidité des vo  
cultures. Bient  
l'usage de cha  
des verres coule  
pauces et jolies

---

# JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.




---

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures. (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

---

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

---

## LA CONCURRENCE.

Sans elle, verroit-on cette multitude de belles boutiques, de cafés élégans, de jardins délicieux qui font le charme des Parisiens et l'étonnement des étrangers ? Point de doute que l'Ange savant n'ait enflammé d'émulation le Cheval gastronome ; que l'illustre Munito ne se soit senti transporté d'ardeur en entendant les bravos prodigués au cerf Coco, et que le Normand qui mangeoit des souris, n'ait par ses prouesses, excité la noble ambition de cet autre Normand qui, sur les boulevarts, avale aujourd'hui des épées. Des inventions ingénieuses, des améliorations utiles ont lieu tous les jours parmi nous, grâce à la concurrence. C'est elle qui nous a procuré l'établissement des bains de vapeur, des bains sulphureux, aussi salutaires que ceux de l'Allemagne et de l'Italie ; c'est à elle que nous devons ces légers célerières, ces élégantes gondoles qui réunissent à la solidité des voitures publiques, l'agrément des voitures particulières. Bientôt, dans nos promenades, si le projet d'une loueuse de chaises se réalise, les élégantes seront éclairées par des verres couleur rose, dont le reflet gracieux les rendra toutes jeunes et jolies. Plus tard, des sièges commodes remplaceront

les chaises grossières dont on fait usage ; mais j'en ai trop dit ; je m'arrête , il faut laisser quelque chose à la surprise. D'ailleurs , une nouvelle *concurrente* voudroit peut-être surpasser l'honnête spéculatrice dont je parle , en plaçant sur le même boulevard des sofas et des bougies ; je ne me pardonnerois jamais d'avoir éventé la mèche.

\*\*\*\*

La plus heureuse addition qui ait été faite au *Kaléidoscope* ; ou *Transfigurateur* , est une vis de rappel , qui rendant mobile l'un des deux verres noirs qui se trouvent dans la lunette , permet de resserrer ou d'ouvrir l'angle que forment ces verres , et ainsi , de donner plus de développement aux mosaïques. Cette amélioration est due à M. Giroux , peintre et marchand de tableaux , rue du Coq-St.-Honoré.

*Bains de la rue de Chartres , n<sup>o</sup>. 11 , près la place du Palais Royal.*

Le propriétaire de cet établissement , ne l'ayant formé que pour utiliser sa maison , donne en tout tems des bains à 1 franc 25 centimes par cachet , et à 1 franc par abonnement de cinq ou six cachets.

Chaque réservoir étant garni de bandes clarifiantes , les eaux de la Seine qui alimentent ces bains , sont toujours pures ; autre avantage : les cabinets ont plus d'élévation qu'on n'a coutume de leur en donner.

TRIOLET,

*Placé sur le miroir d'un coffret , donné à \*\*\*\*.*

Que j'envirois d'être miroir  
 Pour multiplier ce que j'aime !  
 Si votre cœur pouvoit s'y voir ,  
 Que j'envirois d'être miroir !  
 Sûr , le matin comme le soir ,  
 De jouir d'un autre moi-même ,  
 Que j'envirois d'être miroir  
 Pour multiplier ce que j'aime !

P. S. BLOT.

VOYAGE E  
 BASSADE  
*détail de*  
*tance ; l*  
*en Euro*  
*sade , a*  
 mêlé d'o  
 sur le ca  
 noise ;  
 secrétaire  
 de l'angl  
 fanterie ,

M. Elli:  
 seul avanta  
 rare qu'un  
 ajoute-t-il ,  
 espèce , pa  
 Perse , que  
 lité toujou  
 rial. »

L'ambas  
 qui toutes  
 « Je ne  
 cette surab  
 à la Chin  
 hommes ,  
 probablem  
 n'excédoit  
 roit réunis  
 les vieilles  
 rang des s

(1) Deux  
 prix 15 fra  
 galerie de  
 levart Pois:

(2) Voye  
 N<sup>o</sup> des 5



VOYAGE EN CHINE, ou JOURNAL DE LA DERNIÈRE AM-  
BASSADE ANGLAISE A LA COUR DE PÉKIN, contenant le  
détail des négociations qui ont eu lieu dans cette circon-  
stance; la relation de la traversée à la Chine, et du retour  
en Europe, et enfin celle du voyage par terre de l'ambas-  
sade, depuis l'embouchure du Pei-Ho jusqu'à Canton;  
mêlé d'observations sur l'aspect du pays, sur la politique,  
sur le caractère moral, et sur les mœurs de la nation chi-  
noise; orné de cartes et de gravures; par M. H. Ellis,  
secrétaire et troisième commissaire de l'ambassade, traduit  
de l'anglais, par J. Mac Carthy, chef de bataillon d'in-  
fanterie, chevalier de la Légion d'Honneur. (1)

M. Ellis convient qu'à son retour en Angleterre, son  
seul avantage étoit de pouvoir dire j'ai vu un pays où il est  
rare qu'un Européen puisse pénétrer. « J'aimerois mieux,  
ajoute-t-il, être exposé aux fatigues et aux privations de toute  
espèce, parmi les Bedouins de l'Arabie, ou les Eliats de la  
Perse, que de faire voile une seconde fois, dans une tranqui-  
lité toujours uniforme, sur les eaux paisibles du canal impé-  
rial. »

L'ambassade étoit composée de soixante-quinze personnes (2);  
qui toutes furent soumises à la plus stricte surveillance.

« Je ne remarquai pas sur la route, dit notre voyageur,  
cette surabondance de population qu'on attribue communément  
à la Chine. La majeure partie des habitans, consistant en  
hommes, enfans et un moindre nombre de femmes, étoient  
probablement assemblés pour nous voir passer, et leur nombre  
n'excédoit pas celui des curieux qu'un spectacle semblable au-  
roit réunis dans l'Inde. En général, les femmes étoient laides:  
les vieilles formoient, comme on le pense bien, le premier  
rang des spectateurs; et ce n'étoit que par hasard que nous

(1) Deux volumes in-8°. , l'un de 340, l'autre de 298 pages  
prix 15 francs; à Paris, chez Delaunay, libraire, Palais Royal,  
galerie de bois, n°. 248; et chez P. Mongie aîné, libraire, bou-  
levart Poissonnière, n°. 18.

(2) Voyez l'analyse du *Voyage du capitaine Maxwell*, dans les  
N°. des 5 et 10 avril du *Journal des Dames*.

pouvions en apercevoir quelques jeunes. Je vis cependant une jolie fille : et j'admirai surtout le bon goût et la simplicité avec lesquels elle avoit arrangé ses cheveux, qui étoient relevés en touffe sur sa tête, et parés d'une seule fleur ou d'un ornement qui y ressembloit. »

A l'entrée de la ville de Tien-Sing la population parut immense à notre voyageur. « La curiosité, dit-il, avoit réuni sur chaque jonque (barque) plus de deux cents spectateurs, et le nombre des jonques étoit incalculable. Je n'aurois jamais cru qu'on pût voir une si grande quantité d'hommes serrés de cette manière : il sembloit qu'on les eût pressés les uns contre les autres avec des écrous, car on n'aperçoit pas parmi eux le moindre vide. »

Les rues de Tien-Sing sont étroites, mais régulières. Les maisons, bâties en brique, n'ont qu'un étage. M. Ellis se récrie sur le peu de goût qu'offrent les toits.

La salle où lord Amherst fut reçu, n'avoit rien de magnifique ; on lui servit, à la manière chinoise, un bon diner, qui fut accompagné d'une comédie. « Les flans et les fruits confits, dit M. Ellis, nous parurent très-bons. Je n'en dirai pas autant de la soupe aux nids d'oiseaux ; elle étoit trop gélatineuse ; et tout ce qui s'y trouvoit joint, comme œufs, chevrettes, nageoires de requin, ne valoit pas mieux. Le vin étoit chaud et avoit quelque rapport avec le vin de cerises. Les Chinois boivent et mangent à la santé les uns des autres ; un Mandarin qui se trouvoit derrière nous, régloit l'instant où l'on devoit commencer à faire l'un et l'autre. — Les costumes des acteurs, comme les décorations du théâtre, étoient très-brillans, et pouvoient récréer la vue ; mais les acteurs faisoient un bruit à étourdir. Ceux qui comprenoient le chinois ne purent démêler quel pouvoit être le sujet de la pièce, qui sembloit plutôt appartenir au genre du mélodrame qu'à la tragédie ou à la comédie. La musique instrumentale auroit pu paroître passable à des Ecossais, à cause de sa ressemblance avec le son de la musette ; mais pour d'autres, elle étoit détestable : il en étoit de même du chant. Toute notre admiration fut pour les sauteurs, qui ne le cédoient ni en force, ni en agilité, à aucun de ceux que j'eusse vus jusqu'alors. »

A Tong-Chow, ville du second ordre, M. Ellis trouva les boutiques décorées de dorures et de sculptures ; celles des prêteurs sur gages lui parurent aussi nombreuses qu'à Londres. Il vit vendre dans les rues, outre le thé et d'autres liqueurs, des soupes, des viandes préparées de différentes manières, le tout

divisé par p  
consummateu  
la propriété d  
leurs caisses.  
contenant est  
« La cour  
hostes à fleu  
garni de supe  
Le peuple,  
de la curiosit  
momentanées  
s'asseoir. »  
La taille de  
dit qu'ils étoi  
faits et sans  
beaux. « Les  
atèle qu'un m  
ressemblent as  
à bâches ; ou  
vent cinq che  
Il étoit mi  
Pekin. Presq  
forme de papi  
M. Ellis, de  
Le lendema  
qui se trouvoit  
que le voir, s  
du tems, avan  
lecin de la co  
Immédiatem  
teur de partir  
L'empereur  
parce qu'il sav  
usage requis  
proslerner neu  
disposition all  
osa-t-il prop  
« L'unique  
M. Ellis, fut u  
A quatre heu  
tires parfaite  
ils sont, co  
avec des foudat

divisé par petites portions et à la disposition immédiate des consommateurs. « Il est impossible, dit-il, de ne pas admirer la propreté des Chinois dans leurs baquets, leurs paniers et leurs caisses. On assure que dans les présens qui se font, le contenu est souvent plus cher que le contenu.

« La cour qui règne devant chaque maison est ornée d'arbustes à fleurs, ou d'arbres nains; et souvent un treillage garni de superbes plantes rampantes joint l'utile à l'agréable. »

Le peuple, en général, ne montrait aucun mécontentement de la curiosité de nos voyageurs; au contraire, leurs visites momentanées étoient ordinairement suivies de l'invitation de s'asseoir. »

La taille des chevaux chinois surprit M. Ellis. On lui avoit dit qu'ils étoient très-petits; il les trouva grands, mais mal faits et sans grâce. Tous les mulets qu'il vit, étoient très-beaux. « Les voitures de voyage ne sont pas suspendues; on n'y attèle qu'un mulet. Les grands charriots, couverts de nattes, ressemblent assez à ceux que l'on nomme en Europe, charrettes à bâches; on y attèle cinq mulets ou chevaux, mais plus souvent cinq chevaux. »

Il étoit minuit lorsque l'ambassade arriva aux portes de Pékin. Presque tous les spectateurs étoient munis d'une lanterne de papier. « Nous ne fûmes pas peu contrariés, dit M. Ellis, de voir qu'on nous faisoit filer le long des murs. »

Le lendemain, on fit dire à lord Amterst que l'empereur, qui se trouvoit à une de ses maisons de plaisance, ne vouloit que le voir, *sans entamer aucune affaire*. Celui-ci, pour gagner du tems, ayant allégué une indisposition, fut visité par un médecin de la cour.

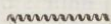
Immédiatement après le rapport, il fut ordonné à l'ambassadeur de partir sur-le-champ.

L'empereur, qui s'étoit décidé pour une audience précipitée, parce qu'il savoit l'ambassadeur peu disposé à se conformer à l'usage requis pour une réception solennelle, c'est-à-dire à se prosterner neuf fois, fut vivement irrité en apprenant que l'indisposition alléguée n'étoit qu'un prétexte; aussi personne n'osa-t-il proposer la moindre modification à l'ordre de renvoi.

« L'unique témoignage de civilité qui nous fut donné, dit M. Ellis, fut un beau déjeuner. »

A quatre heures de l'après-midi, lord Amherst partit. « Nous vîmes parfaitement les murs de Pékin à notre retour, dit M. Ellis. Ils sont, comme ceux de Tong-Chow, construits en brique avec des fondations en pierre. Leur épaisseur est considérable;

mais l'intérieur est en terre, et ils n'offrent pas assez de solidité pour permettre de placer dessus de l'artillerie d'un gros calibre. A toutes les portes, et à de certains intervalles, sont des tours d'une immense hauteur, ayant quatre rangs d'embrasures destinées à recevoir des canons; mais, au lieu de canons, nous n'en vîmes que des imitations en bois. Outre la tour, un édifice en bois, à plusieurs étages, indique chaque porte. L'un de ces bâtimens étoit richement décoré; ses toits saillants et diminuant progressivement en raison de leur élévation, sont couverts en tuiles jaunes et vertes, qui produisent beaucoup d'éclat au soleil. Un fossé plein d'eau règne autour de la partie des murs que nous longâmes. Pékin est situé dans une plaine; et il est certain que ses murs élevés, ses nombreux bastions et ses tours majestueuses, lui donnent un air de grandeur digne de la capitale d'un vaste empire..... La pluie tomboit par torrens, mais sans porter obstacle à la curiosité des spectateurs, qui s'avançoient jusque dans les chaises et dans les charriots pour mieux nous examiner.»



#### LES PRÉDICTIONS.

Je pars pour aller chercher ma femme; ce n'est pas la défiance qui me fait mettre en route, c'est la tendresse. Il y a tant d'accidens possibles dans les voitures et sur les grands chemins! puis les femmes ont des manières si délicieuses de prouver qu'elles sont reconnoissantes! leurs regards, leur voix, leur silence même, tout vous marque leur gratitude: leurs larmes se mêlent à leur sourire, et tout cela donne à leur physionomie une expression divine.

Je serai près de quinze jours absent. Que de choses se passeront à Paris jusqu'à mon retour! que de naissances! que de mariages! que de maux, de deuil, d'espérances déçues!

Pauvre garçon, vous que je vois avec votre culote et vos bas noirs, par la saison, quand le thermomètre est à 22 degrés! je n'ai que de tristes prédictions à vous faire. La place que vous sollicitez est déjà promise. Croyez-moi, cent autres l'auroient avant vous. Vous n'avez pas le pied assez alerte pour arriver jusqu'à la faveur. Quittez cet accoutrement qui commence à s'user, reprenez votre pantalon et vos guêtres, et retournez dans votre bourgade, où il n'y a pas de raison pour que vous ne soyez un jour adjoint ou marguillier.

Je laisse e  
terribles agita  
le cœur est  
prises d'un p  
faire, soit  
legie à la cha  
à l'ame de vi  
faire: voilà d  
pas suivis.

Il fait cett  
de l'activité a  
passoit sa vi  
travailloit co  
ment, on le  
qu'au mentor  
les plus joli  
Mais quelle  
Boulevard à  
nomie aussi  
Qui a pu fai

Je prédis  
que les fruits  
chauds, que  
messieurs se  
fortunées, e  
crains pour  
quentes et le  
le marteau  
Pâques la no  
C'est une s  
badiner; on  
tres. C'est le

LES ILLU  
on Trois gra  
ûre, par St

Je laisse en face de mes croisées une jeune beauté qui a de terribles agitations. Deux petits-maitres se disputent sa main ; le cœur est depuis longtems donné , mais je crains les entreprises d'un poète. Ces messieurs ont toujours mille complimens à faire , soit en rondeaux , soit en ballades ; ils passent de l'élegie à la chanson , et du romantique au descriptif ; ils causent à l'ame de vives émotions. Le meilleur expédient seroit de les fuir : voilà de bons conseils ; mais je prévois qu'ils ne seront pas suivis.

Il fait cette année une chaleur très-vivifiante , et qui donne de l'activité aux affaires d'amour. Dermont fuyoit le monde et passoit sa vie sur ses livres. On ne le voyoit nulle part ; il travailloit constamment renfermé , et quand il sortoit un moment , on le reconnoissoit à sa longue redingote boutonnée jusqu'au menton. Il parloit peu , surtout il évitoit les femmes , et les plus jolies sembloient n'être pour lui que des Euménides. Mais quelle métamorphose s'est opérée ; on le rencontre sur le Boulevard à toute heure , en habit ouvert et léger ; sa physionomie aussi est ouverte , et il cause volontiers avec les dames. Qui a pu faire ce miracle ? La canicule.

Je prédis aux buveurs que le vin sera fort ; aux gourmands , que les fruits seront sucrés et les viandes succulentes ; aux marchands , que la vente sera bonne ; aux jeunes filles , que ces messieurs seront cette année grands épouseurs ; aux veuves infortunées , qu'elles auront des consolateurs à choisir. Mais je crains pour les auteurs ; par le tems chaud , les chûtes sont fréquentes et lourdes. L'Odéon va être reconstruit : on y mettra le marteau dans trois semaines , et l'on peut être certain qu'à Pâques la nouvelle troupe y fera ses débuts. Que dis-je , troupe ? C'est une *société* , une compagnie dramatique , n'allons pas badiner ; on est , en ces régions , très-chatouilleux sur les titres. C'est la foiblesse du faubourg.

\*\*

~~~~~

## O U V R A G E S N O U V E A U X .

LES ILLUSTRES LILLIPUTIENS EN L'AN DE GRACE 1818 ;  
ou *Trois grains d'encens à tous nos demi-dieux*. Deuxième satire , par Sphodretis. In-8° de 30 pages ; prix : 1 fr. A Paris ,

s assez de soli-  
lerie d'un gros  
intervalles , sont  
rangs d'embar-  
lieu de canons,  
tre la tour , un  
que porte. L'un  
s saillans et di-  
tion , sont cou-  
beaucoup d'é-  
ur de la partie  
ans une plaine ;  
eux bastions et  
grandeur digne  
aboit par tor-  
spectateurs ,  
s les charriots

n'est pas la dé-  
ndresse. Il y a  
les grands che-  
euses de pron-  
leur voix , leur  
eurs larmes se  
r physionomie

choses se pas-  
sances ! que de  
légues !

ilote et vos bas  
à 22 degrés je  
place que vous  
autres l'auroient  
te pour arriver  
il commença à  
et retournez  
pour que vous

chez Delaunay, libraire, Palais Royal, galerie de bois, n° 243;  
et chez Pélicier, libraire, Palais Royal, galerie des Offices.

PETIT SAVANT DE SOCIÉTÉ, ouvrage dédié à la Jeunesse des deux sexes, contenant tous les Jeux dont on s'amuse en société, et les pénitences qui s'y ordonnent, avec la manière de s'y conformer en les exécutant; Recueil extrait des manuscrits de M. Entantin, corrigé et augmenté par M. de Belair. Quatrième édition; 4 volumes in-32, ornés de 8 gravures; prix: 2 fr., et, port franc, 2 fr. 50 cent. A Paris, chez Caillot, libraire, rue St-André des Arts, n° 57.

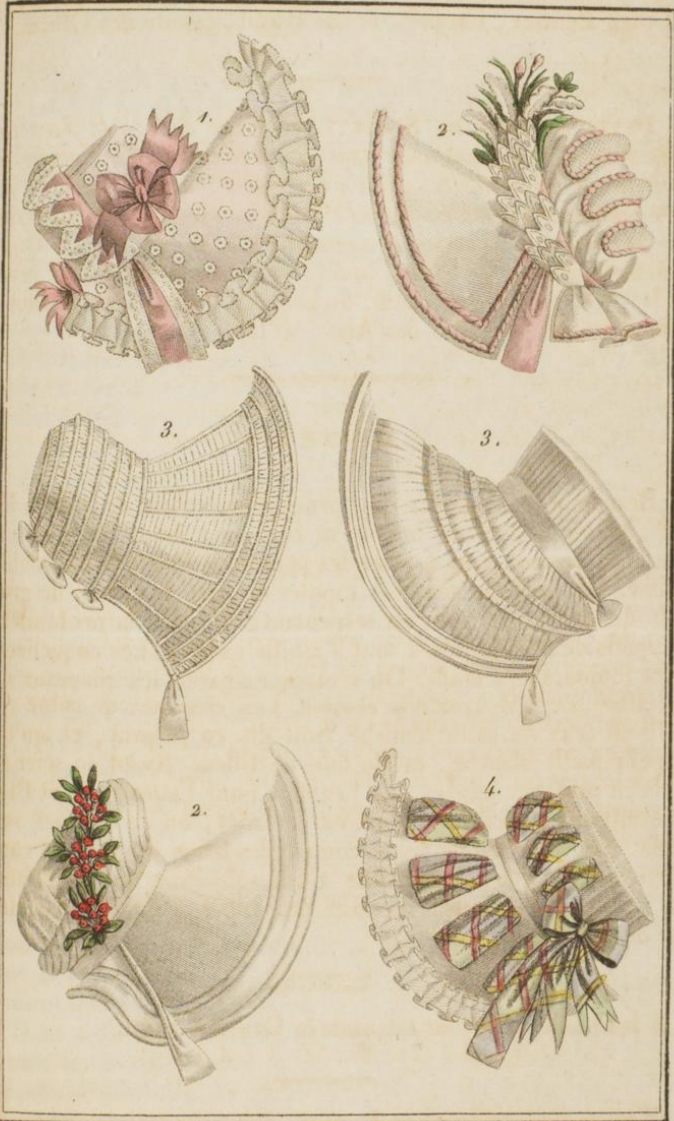
## M O D E S.

Beaucoup de chapeaux sont ornés d'un ruban de gaze si léger, qu'on lui a donné le nom de ruban-marabout; on s'en sert particulièrement pour border les passes; il forme là un double plissé. On voit sur quelques capotes de gaze blanche, de gros plis de gaze, qui vont en serpentant, et dans la profondeur desquels de grosses roses sont à moitié cachées. Les coquelicots sont toujours à la mode. On remarque, parmi les chapeaux de fantaisie, ceux de sparterie croisée. Les chapeaux de coton rivalisent ceux de paille blanche. Soit dit en passant, ce qu'on appelle paille blanche, est du bois de tilleul. Avant de scier ce bois en planches minces, on l'enterre pour l'attendrir; et l'année suivante, avec la varlope ou le rabot, on en tire des rubans, qui sont ensuite tissus comme des brins de paille et convertis en chapeaux. La chaleur a fait substituer aux colerettes de simples fichus; et le nombre des robes à manches courtes est devenu considérable.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1740.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, rue Montmartre, N° 183, près le boulevard, à côté du café. Les Abonnemens datent du 1<sup>er</sup>. ou du 15.

1, Chapeau  
3, Capote



1, Chapeau de Mouffeline brodée. 2, Chapeaux de Crêpe.  
3, Capotes de Percale. 4, Chapeau de Gaze.

de bois, n° 243;  
rie des Offices.

dié à la Jeunesse  
nt on s'amuse en  
ec la manière de  
it des manuscrits  
de Belair. Quar-  
gravures; prix:  
s, chez Caillot,

an de gaze si le  
out; on s'en ser-  
rme là un double  
blanche, de pas  
us la profondeur  
. Les coquelots  
les chapeau de  
aux de coton re-  
ssant, ce qui  
vant de s'écra-  
tendir; et l'air  
eu tire des re-  
de paille et cor-  
aux colerettes  
manches courtes

40.

issé, port frame,  
is le boulevard, à  
du 15.

---

*Ce Journ*  
*le 15, av*  
*six, et 30*

---

*En 180*  
*Meubles et*  
*Dames, 18*

---

Faites c  
le plus he  
ne possède  
pres, une  
cueilli chez  
consomés d  
pour les a  
venirs de l  
retracerai  
jouis, ni  
vous faire  
opulent qu

Dans ce  
monde fuit  
ou pour se  
ou je sais  
propriétair  
rivière, éte  
réparations



---

# JOURNAL DES DAMES

ET

## DES MODES.

---

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

---

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures: il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

---

### FAITES COMME MOI.

Faites comme moi, mon cher lecteur, et vous serez l'homme le plus heureux du monde. Je n'ai ni terres, ni châteaux; je ne possède ni emplois, ni dignités; mais avec deux habits propres, une figure riante et un esprit original, je suis bien accueilli chez les petits et chez les grands. Lorsque ceux-ci sont consumés de soins et d'inquiétudes pour conserver leurs biens ou pour les accroître, je ne songe qu'à mes plaisirs, à mes souvenirs de la veille et à mes espérances du lendemain. Je ne vous retracerai ni mon heureuse insouciance, ni le calme dont je jouis, ni la douce philosophie qui m'entraîne; mais je veux vous faire un léger parallèle de mon sort et de celui de l'homme opulent que le vulgaire envie.

Dans cette saison consacrée aux plaisirs champêtres, tout le monde fuit la ville et cherche l'ombre des bois pour se rafraîchir ou pour se distraire. Je suis la foule et dirige mes pas vers N..., où je sais que ma présence ne peut qu'être agréable. Mon hôte, propriétaire d'une charmante habitation située sur le bord de la rivière, étoit, lorsque j'arrivai, occupé à payer le mémoire des réparations occasionnées par les derniers ouragans. « Soyez le

bien venu , me dit-il ; votre intarissable gaîté va nous consoler des dépenses énormes que nous sommes obligés de faire dans cette maudite maison.... — En effet, je vois un total qui m'éfraye.... — Ceci est une bagatelle ; le vent, la grêle, les inondations, ne sont que des fléaux passagers ; mes véritables ennemis, ce sont.... — Achevez.... — Ce sont mes amis. — Je vous entends, les indiscrets, les parasites comme moi — Fi donc ! je suis bien loin de vous ranger dans cette classe ; je parle de M. l'adjoint, qui me fait l'honneur de me mettre en tête de toutes les souscriptions pour les embellissemens du village ; de M. le marguillier, qui s'empresse de m'adresser tous les enfans sans pères, et toutes les femmes qui ont perdu leurs maris. A l'entendre, il n'est point de belle cérémonie si je n'y figure avec tous mes gens, ni de bonne soupe économique si je n'en fournis le beurre et les légumes.... Croiriez-vous que ma réputation de philanthropie est si bien établie, que je suis obligé d'assister à tous les enterremens et de paroître à tous les baptêmes. Les rues sont peuplées de mes filleuls ; mais ce qui me dépîte, c'est que ma femme, ayant su que M.<sup>me</sup> de B\*\*\* avoit doté une rosière dans son village, a voulu l'imiter ; c'est dimanche que la cérémonie a lieu. Le ban et l'arrière-ban de mes connoissances arrivent à la file, et depuis trois jours ma calèche et mon fourgon sont employés à apporter des provisions de Paris. Au milieu des embarras que cette foule m'occasionne, ma femme ne songe qu'à sa toilette ; jugez du désordre et du gaspillage qui en résultent. Mon orangerie a été transformée à grands frais en salle de spectacle, car c'est pour chanter le vaudeville et jouer à l'écarté que les Parisiens vont à la campagne ; ma bibliothèque est devenue une salle d'armes, et ma salle de billard une caserne où les jeunes gens ont établi leurs lits de camp ; il n'y a que la salle à manger qui a conservé sa destination. Ah ! mon ami, que vais-je devenir ? Que faut-il faire ? — Les belles maisons nous ruinent, les valets nous volent, les amis nous ennuiant, les femmes nous tourmentent, les flagorneurs nous assomment, tâchez de vous passer de tout cela, faites comme moi. »

\*\*\*

VOYAGE EN CHINE, ou JOURNAL DE LA DERNIÈRE AMBASSADE ANGLAISE A LA COUR DE PÉKIN, contenant le détail des négociations qui ont eu lieu dans cette circonstance ; la relation de la traversée à la Chine, et du retour en Europe, et enfin celle du voyage par terre de l'ambas-

sade,  
mêlé d'  
sur le  
noise ;  
secréta  
de l'an  
fanterie

A la p  
échange d  
compagnie  
en bonne  
ceptée. »  
d'Angleter  
gravures et  
fait d'une  
mandarin  
perles, et

En pass  
tres villes  
défendoit  
poser aux  
fense ! dit  
même par  
nous cont  
toujours,

Au rest  
Plus de so  
plus de pe

« Des  
ques, des  
gues queu  
agréablem  
les objets

Nos ve

(1) Deux  
prix 15 fra  
galerie de  
levart Pois

*sade*, depuis l'embouchure du *Pei-Ho* jusqu'à *Canton*; mêlé d'observations sur l'aspect du pays, sur la politique, sur le caractère moral, et sur les mœurs de la nation chinoise; orné de cartes et de gravures; par M. H. *Ellis*, secrétaire et troisième commissaire de l'ambassade, traduit de l'anglais, par J. Mac Carthy, chef de bataillon d'infanterie, chevalier de la Légion d'Honneur. (1)

SECOND ET DERNIER ARTICLE.

A la première station, deux officiers civils proposèrent un échange de présens. « Comme il importoit aux intérêts de la compagnie des Indes, dit M. *Ellis*, que nous nous quitassions en bonne intelligence, la proposition des commissaires fut acceptée. » Ils choisirent les portraits du Roi et de la Reine d'Angleterre, un recueil de cartes géographiques et quelques gravures coloriées, et donnèrent un grand *joo-ye*, ou sceptre, fait d'une espèce d'agate d'un blanc verdâtre; un collier de mandarin de pierres vertes et rouges, des grains de corail, des perles, et plusieurs bourses brodées.

En passant près des murs de *Tong-chow* et de plusieurs autres villes, nos voyageurs virent placardé un édit impérial qui défendoit aux femmes de se montrer dans les rues et de s'exposer aux regards de l'ambassadeur et de sa suite. « Vaine défense! dit M. *Ellis*, la curiosité féminine n'a pu être réprimée, même par la crainte d'encourir le déplaisir du fils du ciel; et nous continuons de voir, parmi les curieux qui nous suivent toujours, un grand nombre de têtes ornées de fleurs rouges. »

Au reste, un grand changement s'étoit opéré dans le cortège. Plus de soldats pour précéder les voyageurs et faire faire place, plus de porteurs de lanternes pour indiquer la route.

« Des champs de millet, des bosquets de saules, des jonques, des habitans à moitié vêtus, avec de petits yeux et de longues queues; des femmes laides, mais dont les cheveux sont agréablement arrangés; tels sont invariablement, dit M. *Ellis*, les objets que nous voyons chaque jour. »

Nos voyageurs trouvèrent dans un des faubourgs de la ville

---

(1) Deux volumes in-8°, l'un de 340, l'autre de 298 pages; prix 15 francs; à Paris, chez Delaunay, libraire, Palais Royal, galerie de bois, n°. 248; et chez P. Mongie aîné, libraire, boulevard Poissonnière, n°. 18.

de Pu-hien, que le nombre des femmes qu'ils avoient coutume de remarquer dans la foule, augmentoit. Pour disperser les curieux, il arrivoit souvent que les soldats chinois leur jettoient de la poussière.

M. Ellis observa que, généralement, les soldats chinois qui sont armés de fusils sont pourvus de bâtons en croix, d'environ vingt pouces de longueur, qui servent à appuyer leur arme. « Chez ce peuple peu guerrier, dit-il, la promptitude dans le maniement des armes n'est pas un objet essentiel. »

M. Ellis vit infliger la punition de la flagellation de la figure, qu'on administre avec une courte bande de cuir, épaisse d'un demi-pouce. « On tord, dit-il, les cheveux du patient presque jusqu'à lui faire sortir les yeux de leur orbite, après quoi on lui frappe sur les joues, dont la peau se trouve très-tendue par suite de l'opération. » La faute du coupable étoit d'avoir volé quelque chose à bord des barques qui portoient les bagages. »

Woo-hoo-shien est une ville qui fait un commerce considérable. Nos voyageurs s'estimèrent heureux de ce que leurs barques restèrent tout un jour amarrées devant un de ses faubourgs.

« Les boutiques de la ville, dit M. Ellis, ne dépareroient pas le Strand ou Oxford-Street. Elles sont spacieuses; elles consistent en un appartement extérieur et l'autre intérieur, et sont abondamment pourvues de marchandises de toute espèce, tant brutes que manufacturées. Les magasins de porcelaine sont surtout très-vastes et en contiennent un assortiment fort varié. »

Un des articles de l'édit impérial sur le retour de l'ambassade portoit défense de vendre aux Anglais des livres ou des meubles. A Ho-chunn, nos voyageurs se procurèrent tout ce qu'ils eurent envie d'acheter. « Notre entrée dans une boutique, dit M. Ellis, vu la foule qui nous suivoit, n'étoit pas sans inconvénient pour le marchand. Tous s'introduisoient indistinctement; et, dans un magasin rempli d'articles de prix, on ne pouvoit que concevoir des craintes pour leur sûreté. A Londres, du moins, il se seroit trouvé, parmi tant de monde, un nombre proportionné de filoux.... Il ne nous eût pas été difficile d'employer une somme considérable en curiosités de toute espèce, telles que colliers, ancienne porcelaine, tasses d'agate, vases, ornemens de coronon et d'autres pierres, et échantillons curieux de ciselure en bois et métal; mais nous n'avions ni assez d'argent ni assez de tems pour faire des achats. Les faubourgs du côté de la rivière, renferment d'aussi belles boutiques que la ville; et c'est toujours à peu près de même dans les villes de la Chine qui sont situées

sur le bor  
soleil couc  
leurs achat  
dans cette  
eau, la co  
boutiques.

« Les j  
leurs conc  
Nous en v  
et un panie  
et là ils so  
ce que le p  
feu se déck  
fut éteint l  
il n'y eut q  
les princip  
porter sur  
des acclam

M. Elli  
ressemblan  
Il vit le gi  
le garantir

« Il est  
rient de f  
qui se dou  
riser les p  
rement soi  
treillage de  
air d'élega  
vernis par  
fruit ordi  
elles sont  
faisant des  
si l'on écr.  
ulcères; c  
tion.

« On a  
mens natio  
Ming; il e  
de cette ép  
tares, qui  
barbarie s  
En api

sur le bord des rivières. La coutume de fermer les portes au soleil couchant, ne permet pas toujours aux étrangers de faire leurs achats assez à tems pour regagner leurs barques ; et comme , dans cette partie de l'Empire , on ne voyage guère que par eau, la commodité des étrangers a déterminé l'emplacement des boutiques.

« Les pauvres, dit M. Ellis, sont nombreux et importuns à leurs concitoyens. Quant à nous, ils ne nous demandent rien. Nous en vîmes qui se promenoient avec une cloche ou un cornet et un panier ; ils s'arrêtoient ordinairement dans une boutique, et là ils sonnoient la cloche ou souffloient dans le cornet jusqu'à ce que le panier fût plein..... Peu après le coucher du soleil, le feu se déclara dans le faubourg, vis-à-vis de notre mouillage, et fut éteint beaucoup plus promptement que je ne m'y attendois ; il n'y eut que deux maisons de brûlées. Ici, comme en Turquie, les principaux officiers du Gouvernement sont obligés de se porter sur les lieux, où leur arrivée est toujours annoncée par des acclamations. »

M. Ellis dit de la plante à thé : « C'est un superbe arbuste ressemblant au myrthe, avec une fleur jaune très-odoriférente. » Il vit le gingembre par petites places couvertes de treillis, pour le garantir des oiseaux.

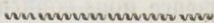
« Il est certain, ajoute notre voyageur, que les Chinois méritent de faire d'abondantes récoltes ; car il n'est aucune nation qui se donne plus de peine pour préparer les terres et pour favoriser les progrès de toute espèce de semences. Ils sont particulièrement soigneux de sarcler. Des tiges de kao-leang, formant un treillage destiné à soutenir une espèce de haricots, donnent un air d'élégance au plus modeste potager. On cultive l'arbre au vernis par plantations. Il ne devient pas plus haut qu'un arbre à fruit ordinaire. Les feuilles ont la forme de celles du laurier ; elles sont vertes et douces au toucher ; on obtient le vernis en faisant des incisions dans l'écorce. Des soldats nous dirent que si l'on écrasoit les feuilles de cet arbre, il naîtroit aux mains des ulcères ; et l'expérience nous confirma la vérité de leur assertion.

« On a remarqué, dit M. Ellis, que tous les grands monumens nationaux ont été érigés sous les régnes de la dynastie de Ming ; il en est de même des ouvrages de l'art, qui datent tous de cette époque ; de sorte qu'il paroîtroit que les derniers Tartares, qui ont conquis la Chine, lui ont communiqué leur barbarie sans lui avoir transmis l'énergie de leurs ancêtres. »

En approchant de Canton, M. Ellis trouva les femmes

moins laides. « Quoique , dit-il , on aperçût en elles tout ce que les traits chinois ont de particulier , ces traits étoient tellement en harmonie avec leurs personnes , que , loin de paroître désagréables , ils ajoutoient une certaine nouveauté aux autres grâces de leur physionomie. Ces objets de notre stérile admiration appartoient tous aux basses classes du peuple , et le plus grand nombre n'avoit pas les pieds martyrisés selon la coutume. . . . . J'ai observé que les Chinois sont toujours disposés à rire , bien qu'ils fournissent souvent matière à la plaisanterie ; c'est la meilleure qualité que je leur aie reconnue. . . . Les pipes que , dans la foule , les hommes tiennent au dessus de leur tête , produisent un effet singulier.

« Sans doute , dit M. Ellis , nous avons vu des exemples de pauvreté et même d'une extrême misère dans le cours de notre voyage. Pour moi qui ai toujours comparé la Chine à la Turquie , à la Perse et à quelques parties de l'Inde , et non pas à l'Angleterre , ni même au continent de l'Europe , j'ai toujours trouvé que la position des classes inférieures étoit beaucoup plus favorable en Chine. . . . J'ai maintenant épuisé tous mes souvenirs sur la Chine et sur ses habitans ; et je n'ai plus qu'à me demander si ma curiosité a été satisfaite. Elle a , au contraire , été détruite par l'uniformité morale , politique et même locale. Car , que l'on voie des plaines ou des montagnes , la perspective en Chine conserve le même aspect pendant un si long espace , que les regards se trouvent , à-peu-près aussi fatigués de la continuité des contrées montueuses que des pays plats. A moins donc que ce ne soit le plaisir , assez insignifiant , d'être du petit nombre d'Européens qui ont visité l'intérieur de la Chine , je dois considérer le temps qui s'est écoulé depuis mon départ comme perdu sans retour. Je n'ai joui ni des raffinemens du luxe , ni des plaisirs du monde civilisé , ni de l'intérêt agreste qu'inspirent les nations demi-barbares ; j'ai trouvé au contraire que ma propre imagination étoit influencée par l'atmosphère triste et contrainte dont j'étois environné. »



LE CUISINIER.

Quoique je n'aie pas pris mon cuisinier par spéculation , il n'en est pas moins pour son maître une source de bonnes fortunes. Ceux qui me l'empruntent , m'invitent poliment à leurs repas.

Dernièrement je l'ai prêté à un ancien consul de je ne sais quelle ville d'Afrique , qui vouloit fêter deux Arabes , ses au-

ciens compa  
deux joueu  
pendant la  
Instruit  
propria ses  
merveilleuse  
Il donna  
riz à la turq  
des plats pic  
Les Arab  
médecins , l  
modérer ;  
chacon sait  
soient passe  
Quant au  
rêveurs et i  
marquis , ét  
quelques ins  
pêches main  
J'ai souv  
il y a des go  
rage , et pu  
Malheureux  
objets , mai  
passions les  
galans et de  
Ceux-ci e  
(du Borda  
trèrent d'un  
Au desse  
voient poin  
chœurs. N  
couplets de  
d'Arabes ,  
dinaire.  
En ma c  
basse cont  
Dans un ci  
dans le sal  
O café ,  
fournis la  
la tête aux  
reçois mon

ciens compagnons, deux médecins qu'il avoit vus en Castille, et deux joueurs déterminés qui avoient perdu tout leur argent pendant la nuit.

Instruit comme un membre d'athénée, mon cuisinier appropriâ ses mets aux personnes et au temps avec une adresse merveilleuse.

Il donna force rôtis pour les gens de la faculté, et puis des riz à la turque, des ragoûts à la provençale, des macaronis, des plats piquans pour les Africains.

Les Arabes s'écrioient: ô Mahomet! ferme les yeux! les médecins, pour prêcher d'exemple, vouloient se retenir et se modérer; mais les docteurs sont tous gourmands, comme chacun sait; et ceux-ci, en faisant la petite bouche, ne laissent passer aucun plat sans lui dire deux mots.

Quant aux joueurs, ils avoient commencé par être silencieux; rêveurs et inactifs. Leur pauvre cœur, comme celui de certain marquis, étoit *fricassé dans de la neige*, mais leur esprit, après quelques instans, prit le dessus, et ils nous versèrent le sel à pleines mains, dans la conversation.

J'ai souvent eu l'occasion de remarquer que parmi les joueurs il y a des gens très-distingués par la grâce, la finesse, le courage, et puis par l'érudition même et la profondeur des idées. Malheureusement, ils tournent leurs calculs vers de sinistres objets, mais quand ils peuvent sortir du labyrinthe où leurs passions les jettent, ce sont des convives aimables, des rimeurs galans et des conteurs merveilleux.

Ceux-ci donc, quand ils eurent bu un peu de l'*eau du Léthé*, (du Bordeaux-Lafitte et du Champagne mousseux), se montrèrent d'une joie folle et d'un abandon ravissant.

Au dessert, on chanta. Nos peres chantoient aussi. Ils n'avoient point d'ariettes à roulades: c'étoient des canons et des chœurs. Nous voulûmes les imiter, chacun à la ronde dit ses couplets dont on répétoit en *tutti* les refrains, et cette musique d'Arabes, de médecins et de joueurs étoit vraiment extraordinaire.

En ma qualité d'observateur et de philosophe, je tenois la basse continue et marquais la mesure avec un verre à patte. Dans un crescendo la patte casse, on lève le siège et l'on passe dans le salon pour prendre le café.

O café, quand tu es fait avec soin, que tu as de vertu! tu fournis la rime au poète, et le sublime à l'orateur, tu montes la tête aux belles et réveille les maris qui s'assoupissent. Café! reçois mon hommage!

Mon cuisinier le fait fort , clair , pur , parfumé. On le prit à dose complete. L'eau d'or , le marasquin , le curaçao viurent ensuite avec le kirchewaser et l'eau de vie de Cognac , vieille et reconfortante ; rien ne manquoit en un mot à la fête , rien . . . . que des dames , des houris , des françaises , des parisiennes !

L'AMATEUR.

## O U V R A G E S N O U V E A U X.

LES FRÈRES HONGROIS , par miss Anna-Maria Porter , traduit de l'anglais sur la troisième édition , par M<sup>me</sup>. Elisabeth de Bon. Trois volumes in-12 , prix : 6 francs , et , port franc , 7 francs ; à Paris , chez A. Eymery , libraire , rue Mazarine , n<sup>o</sup>. 30.

LES FRÈRES HONGROIS , par miss Anna-Maria Porter , sur la troisième édition , par M<sup>lle</sup>. Aline de L . . . . Trois volumes in-12. Prix : 5 francs 50 centimes , et , port franc , 7 francs ; à Paris , chez Arthus-Bertrand , libraire , rue Hautefeuille , n<sup>o</sup>. 23.

## M O D E S.

L'arc que forme la passe de beaucoup de chapeaux de paille jaune et blanche , est surbaissé par le milieu. Un paquet de coquelicots et d'épis mûrs , voilà la garniture ordinaire des chapeaux de paille jaune. Les chapeaux de gaze blanche sont toujours extraordinairement nombreux ; on s'est remis à en bouillonner tantôt le dessus de la forme , tantôt toute la passe. Le bord est souvent garni de deux biais de gaze pareille , plissés à gros plis contrariés. Quelques chapeaux de gaze blanche ont sur le côté , un gros paquet de fleurs de géranium , et sur le bord de la passe , une rangée de gueules de loup en gaze du même rouge que le géranium. On porte beaucoup de robes à pélerine. (Voyez la gravure 1732) Outre le volant qui en garnit le bord , il y a quelquefois des remplis.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1741.

Le 35<sup>e</sup>. N<sup>o</sup>. de la suite de *Costumes de Marchandes et d'Ouvrières de Paris* vient de paroître au bureau du Journal des Dames.

Coffure à



(1741.)



Coffure à l'Enfant. Robe de Percale, à cœur, garnie de Volans doubles.

mé. On le prit  
curacao vinrent  
Cognac, vieille  
mot à la fête,  
françaises, des

ATEUR.

UX.

ria Porter, tra-  
M<sup>re</sup>. Elisabeth  
et, port franc,  
rue Mazarine,

ria Porter, sur  
... Trois vo-  
et, port franc,  
raire, rue Hau-

apeaux de paille  
in paquet de co-  
dinaire des cha-  
nche sont tou-  
st remis à en  
tantôt toute la  
is de gaze pa-  
s chapeaux de  
fleurs de ge-  
grie de guenles  
um. On porte  
1732) Outre  
is des remplis.

1.

Marchandes et  
au du Journal

*Ce Journal*  
*le 15, ave*  
*six, et 36*

*En 1802*  
*Menles et*  
*Dames, 181*

Les théâtr  
seul, attire e  
sait qu'il va  
l'Opéra-Com  
d'éloge de la

*La Volière*  
*Bedlam qu'o*  
*mais elle fait*

A propos  
burlesque sou  
officier léger  
cher contre s  
altière. On a  
femme en le t  
jeune et jolie  
est d'une gaieté

---



---

# JOURNAL DES DAMES

ET

## DES MODES.

---

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, ( 9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

---

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

---

P A R I S.

Ce 29 Juin 1818.

Les théâtres sont très-peu fréquentés depuis un mois ; Potier, seul, attire encore du monde, malgré la chaleur, parce que l'on sait qu'il va partir. On espère cependant que le *Chaperon* de l'Opéra-Comique produira de l'effet. On fait d'avance beaucoup d'éloge de la musique, des décorations et de la *mise en scène*.

~~~~~

*La Volière* qui, au Vaudeville, a succédé à *la Visite à Bedlam* qu'on ne reverra qu'à l'automne, y est bien accueillie ; mais elle fait moins rire que les *Perroquets* aux Variétés.

~~~~~

A propos de *Bedlam*, on vient d'en donner une imitation burlesque sous le titre d'une *Visite à Charenton*. Au lieu d'un officier léger, c'est un lourd bourgeois qui a la sottise de se fâcher contre sa femme, parce qu'elle est coquette, capricieuse et altière. On auroit dû également parodier le personnage de la femme en le faisant jouer par une duègne. C'est au contraire une jeune et jolie débutante qui remplit ce rôle. Le commencement est d'une gaité folle, mais la fin est froide. On a distingué quel-



ques couplets, notamment celui-ci que chante le directeur de Charenton.

AIR : *Pégase.*

Il fut un temps où la chimie  
Faisoit seule aller ma maison ;  
L'algèbre et la philosophie  
Plus tard ont peuplé Charenton.  
Le jeu, l'amour et la musique  
Garnissent encor ce logis ;  
Mais j'ai cru que la politique  
Alloit m'envoyer tout Paris.

~~~~~

*Le Petit Mendiant* est une assez pauvre pièce qui n'enrichira pas la Gaieté. On a cependant fait répéter le couplet suivant du mendiant de profession :

AIR : *Tout le long de la rivière.*

Le lundi je fais le manchot ,  
Le mardi je fais le pied bot ,  
Le mercredi j' suis hydropique ,  
L' jeudi j' deviens paralytique ,  
On m' voit gouteux le vendredi  
Et cul-d'-jatte le samedi ;  
Mais le dimanche y faut voir comm' je beugle :  
Ah! mesdam's, prenez pitié de c' pauvre aveugle ,  
Prenez pitié de c' pauvre aveugle.

~~~~~

*Une Heure en Angleterre* n'a eu tout au plus que trois quarts d'heure d'existence au Vaudeville ; *les Orphelins* de Favart ont été adoptés par le public, ce qui ne les empêche pas d'être un peu tristes. — Après avoir entendu *le Misanthrope en opéra-comique*, en un acte, on s'accorde à le trouver meilleur en comédie en cinq actes.

~~~~~

On remarque, comme une chose rare, que sur treize pièces jouées dans le courant de ce mois, il n'y a eu qu'une chute ; c'est donc la saison de l'indulgence.

\*

Je co  
que de  
ceptes  
suivent  
D'ab  
tous deu  
femme v  
formés,  
cacochn  
Qu'un  
dix-huit  
est-il do  
Parle  
dans la fé  
leurs to  
mère :

À ces  
pondante  
enfants,  
bition, a  
de passer  
les livres  
l'économ  
Il faut  
exercice  
spectacle  
comédie,  
et les farc  
Un ma  
maison de  
l'Amour  
deur à la  
L'Amc

## LES BEAUX ENFANS.

Je connois un jeune homme et une jeune femme, qui n'ont que de jolis enfans; ils connoissoient apparemment les préceptes de Plutarque avant de se mettre en ménage, car ils les suivent presque de point en point.

D'abord ils ont attendu pour faire les noces, qu'ils eussent tous deux un âge raisonnable. Le mari avoit trente ans et la femme vingt-quatre. La taille et le tempéramment sont alors bien formés, et l'on ne craint pas de donner le jour à des enfans cacochymes.

Qu'une jeune fille se marie à quinze ans avec un époux de dix-huit, il faudra élever leurs enfans dans du coton; encore est-il douteux qu'on parvienne à les conserver.

Parlez-moi d'une accouchée de vingt-cinq ans. Elle est dans la force de l'âge; son nouveau né est un amour, si d'ailleurs toutes les conditions suivantes se trouvent dans la mère :

Fraîcheur du teint,  
Pureté du sang,  
Calme de l'âme,  
Tendresse du cœur;  
Courage d'esprit.

A ces qualités qui regardent la femme, il en faut de correspondantes de la part du mari. Il faut, s'il veut avoir de beaux enfans, que sa tête ne s'emporte point trop à la vaine ambition, au désir des richesses, à l'ardeur d'écrire, à la manie de passer pour auteur, qui fait perdre les jours et les nuits sur les livres, trouble le sommeil, ôte l'appétit et dérange toute l'économie physique.

Il faut qu'un couple qui veut avoir de bons héritiers fasse un exercice suffisant, se couche de bonne heure, fréquente peu le spectacle et s'attache de préférence aux représentations de la comédie, des opéras et des ballets. La tragédie, le mélodrame et les farces ignobles ont des dangers qu'il faut prévoir.

Un mari et une femme sont bien heureux quand ils ont une maison de campagne où ils peuvent aller passer la belle saison; l'Amour habite surtout les champs; il est toujours un peu boudeur à la ville.

L'Amour aime les fleurs, les bois, la riante verdure; ce

sont des principes que les poètes ont assez souvent répétés et sur lesquels je n'ai pas besoin de m'arrêter ici.

Que votre table, jeunes époux, soit toujours modestement servie; fuyez les restaurateurs, craignez les ragôts, les épices. Ayez des mets simples et frais; j'insiste là-dessus. Ne mangez point de viande faisandée, point d'œufs de trois semaines. Vivez en un mot comme le faisoient nos bons aïeux qui, aussi, en récompense, avoient des enfans qui se portoient et se comportoient bien.

La santé influe grandement sur la conduite. Pour être bons, soyez sobres.

\*\*

Encore un perfectionnement du *Kaléidoscope*. L'auteur de celui-ci est M. Secrétier l'ainé. Son *Réfecteur*, à l'aide duquel on peut la nuit, entre deux bougies, obtenir l'effet des *Feux pyriques*, se vend chez M. Guillot, marchand de curiosités, passage Feydeau, n<sup>o</sup>. 5, côté de la rue Vivienne.

Nous recommandons aux Dames les petits *Paniers*, que vend le même marchand; ils sont en *moiré*, avec anse et baguettes en bronze doré: le couvercle forme *Nécessaire*; et toutes les pièces qui le composent, sont en *nacre*.

#### LE GRENIER.

De ma lucarne, il ne tient qu'à moi de me croire au rez-de-chaussée: comme il m'est impossible de regarder dans la rue, je ne puis juger de mon élévation. Qu'on se figure une ville toute entière, qui ne seroit bâtie que de toits: telle est ma perspective. Je dois dire cependant, pour la variété du tableau, que les dômes, les clochers et quelques terrasses couvertes de fleurs ne laissent pas de rompre un peu la monotonie de la tuile et de l'ardoise. Au plaisir d'avoir de la rosée du ciel dans toute sa fraîcheur, de contempler à son aise la lune et les étoiles, la nue fugitive et les hirondelles qu'on voit si mal du premier, se joint pour l'observateur moins sauvage, qui veut que l'espèce humaine entre pour quelque chose dans ses contemplations, la vue de quelques scènes animées et tranchantes que le Diable Boîteux n'eût pas manqué de montrer à don Cléophas. Nous, hôtes des greniers, nous dédaignons le luxe des dra-

peries ;  
nues de  
nous vo  
tance n  
que nou  
chut ! il  
qui les  
servateu  
rien de  
Qu'o  
société ;  
fait beau  
sans don  
nous pa  
dire, sa

Cette  
les dent  
crucifère  
parfume  
brique,

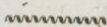
VOYAGE  
à la s  
par le  
docte  
d'Ho  
rence  
avec  
et des

Le ti  
celui de  
simples

(1) Un  
à Paris,

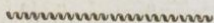
peries ; nos âmes candides ne craignent point de se montrer nues dans nos scènes intérieures de ménage ; aussi chacun de nous voit-il ce qui se passe chez son voisin, et cette circonstance n'est peut-être pas la moindre cause du peu de scandale que nous donnons, tandis qu'à des étages plus bas. . . ; mais chut ! il faut être discret, puisque, à l'abri des demi-rideaux qui les cachent, les bonnes gens sont sans défiance contre l'observateur élevé dont l'œil plonge tout à son aise, et ne perd rien de ce qui se passe chez eux.

Qu'on ne s'imagine pas que je sois privé des douceurs de la société : de toit à toit les distances se rapprochent. Quand il fait beau, on se met à la lucarne, on cause. Tel de mes voisins dont je sais toute la vie, ne connoît pas ma porte, quoique nous passions des matinées ensemble, et soyons, pour ainsi dire, sans cesse l'un chez l'autre.



#### EAU DE LA BELLE GABRIELLE.

Cette Eau, dont nous n'avons point encore parlé, blanchit les dents, fortifie les gencives et parfume l'haleine : des plantes crucifères, voilà sa composition ; elle se trouve chez M. Gaffet, parfumeur-distillateur, rue d'Argenteuil, n°. 31, et à sa fabrique, rue de Grétry, n°. 1 : prix 3 francs.



VOYAGE EN AUTRICHE, EN MORAVIE ET EN BAVIÈRE: fait à la suite de l'armée française pendant la campagne de 1809; par le chevalier C. L. Cadet de Gassicourt, pharmacien, docteur de la Faculté des Sciences, Membre de la Légion-d'Honneur, associé libre des Académies de Madrid, de Florence, de Turin, de la Société philotechnique de Paris, etc.; avec une carte du théâtre de la guerre de 1809 en Autriche, et des plans de bataille d'Essling et de Wagram (1).

Le titre de *Journal* eût mieux convenu à cet ouvrage que celui de *Voyage* : ce sont des notes prises en courant, de simples aperçus ; mais si l'auteur instruit peu, il amuse, parce

---

(1) Un volume in 8° de 438 pages. Prix : Sept francs 50 centimes ; à Paris, chez l'Huillier, libraire, rue Serpente, n. 16.

qu'il parle de beaucoup de choses, conte bien et cause familièrement avec ses lecteurs.

( 9 *Avril* 1809. ) « J'avois entendu vanter le pont de Kell, et je ne pouvois me faire une idée de sa beauté : il a trente arches, cent quatre-vingt toises de long, et l'on peut, m'assure-t-on, le démonter et le replacer en un jour ou deux. Sa régularité, son étendue, sa solidité et sa légèreté sont admirables.....

( 18 *Avril*. ) « ..... Le blanchissage domestique est plus parfait en Allemagne qu'en France. Il n'y a pas une maison bourgeoise qui n'ait pour blanchir, une presse, une calandre et plusieurs ustensiles très-commodes, que nous ne connoissons pas à Paris.....

( 21 *Avril*. ) Stuttgart a l'air de Salente, s'élevant par les soins de Mentor. C'est une ville presque entièrement neuve. Les maisons, peintes en dehors à fresque, avec un soin particulier, ressemblent à une très-jolie décoration de théâtre. Le palais du Roi est magnifique.... Le tems, qui a changé ce matin, a permis aux Wurtembergoises de se promener aux premiers rayons du soleil : j'ai été étonné de retrouver les tournures et les modes françaises.... Je n'ai pas encore vu de ville de province qui valût Stuttgart pour l'agrément; il ne lui manque que du commerce.... J'ignore si une loi municipale ordonne de nettoyer à fond, tous les jours, les vitres de toutes les fenêtres; mais c'est un usage universellement adopté, et il n'y a pas une maison où l'œil ne puisse pénétrer à une certaine profondeur....

( 22 *Avril*. ) Si la souveraineté de Wurtemberg étoit moins sujette à devenir le théâtre de la guerre, ce seroit un pays de délices. Les campagnes sont très-fertiles, bien arrosées par une quantité de petites rivières. Le cultivateur y est partout aisé, laborieux, industriel et doux.... On prend un soin particulier des arbres qui bordent les grandes routes : comme ce sont presque toujours des arbres fruitiers, ils sont émoussés, échenillés; le pied en est fréquemment labouré; les branches foibles sont attachées aux branches fortes par de longs anneaux de bois qui leur servent de soutien quand elles trop chargées de fruits.

( 25 *Avril*. ) « La grande rue et les places publiques d'Augsbourg sont ornées de belles fontaines..... Les maisons des particuliers aisés sont peintes en dehors, assez élégantes en dedans, mais en général mal distribuées. Presque toutes les chambres sont pavées avec un carreau de marbre jaune venant du Tyrol. L'Hôtel-de-Ville est remarquable par la noblesse de son architecture..... Les orfèvres et les tourneurs d'Augsbourg sont fort

habiles ;  
qui prot  
gent tra  
nant con  
par une  
tournés  
diocre g  
( 11 )  
ques ob  
les mont  
coup de  
mais pe  
pour la  
quables  
ont un c  
ronde. É  
de velo  
couleur.  
chapeau  
ques. L  
brun, c  
corset e  
gent. S  
sur leur  
de velo  
tenu.  
on les c

COUR

Ce C  
dégagés  
Trois  
souscri  
Le p  
ce qui  
sième,  
On s



habiles ; ils vendent aux voyageurs étrangers de petits ouvrages qui prouvent leur dextérité : ce sont des voitures d'or ou d'argent traînées par des puces enchaînées , de petites cages tournant comme celles des écureils , et qui sont mises en mouvement par une mouche. C'est une collection de cent gobelets d'ivoire tournés , et qui sont renfermés dans un grain de poivre de médiocre grosseur.

( 11 Mai. ) Profitons d'un instant de repos pour faire quelques observations générales sur l'Autriche. Depuis le Tyrol et les montagnes de Styrie, jusqu'à Vienne, le pays offre beaucoup de mouvement. Les rivières qui le traversent sont rapides , mais peu profondes ; les villes assez mal bâties , les maisons pour la plupart couvertes en bois. Il n'y a de bâtimens remarquables que les couvens et les églises.... Les paysans autrichiens ont un costume particulier ; c'est une veste grise très-courte et ronde. Sur cette veste , des bretelles de peau , ou recouvertes de velours noir , soutiennent une culotte de peau de la même couleur. Ils portent des guêtres ou brodequins , un col noir , un chapeau rond à large bord. Les boutons de la veste sont sphériques. Les paysannes ou les femmes des artisans ont un jupon brun , court et très-plissé , bordé de deux rubans ou galons. Le corset est gris ou bleu , orné de quatre rangs de boutons d'argent. Sur le col , les femmes mettent une guimpe à dentelle , et sur leur tête elles posent un bonnet phrygien de drap d'or ou de velours brodé d'or.... Les chemins sont si étroits , si mal entretenus , qu'on peut dire qu'il n'y a point de routes , surtout si on les compare aux routes de France. »

COURS DE LITTÉRATURE MORALE ET DRAMATIQUE ,  
par Geoffroy.

Ce Cours se compose des feuilletons de feu M. Geoffroy , dégagés de la partie purement polémique.

Trois volumes in-8° de 5 à 600 pages chacun , coûteront aux souscripteurs 18 fr.

Le premier volume , orné du portrait de l'auteur , renfermera ce qui concerne la Tragédie ; le second , la Comédie ; et le troisième , le Drame.

On souscrit à Paris , chez Pouplin , libraire , rue de la Hu-

chette, n.º 26; et chez Patris, imprimeur, rue de la Colombe, quai de la Cité, n.º 4. Les souscripteurs ne sont pas tenus de payer d'avance.

Le premier volume paroîtra au commencement de septembre, et les autres de mois en mois.

~~~~~  
M O D E S.

Ce sont les œillets qui ont succédé aux roses sur le côté gauche de la passe des chapeaux; on en met six ou sept dans un paquet. Les modistes font encore des chapeaux de gaze et en très-grande quantité: c'est presque toujours de la gaze blanche qu'elles emploient. Quelques capotes sont ornées d'un cordon de marguerites. Comme une bonne partie des cheveux qui faisoient partie du chignon, a été convertie en boucles et ramenée sur le devant, les fonds de chapeaux, de capotes, etc., se font plus petits. C'est surtout dans les cornettes de lingère que ce changement est sensible. Quelques cornettes de mousseline brodée sont faites en toquet, c'est-à-dire, ont deux coutures au lieu d'une, et sont de trois pièces. On ne voit presque jamais de broderie au bas des robes; mais il y a encore des bouillons, quelquefois des ruches.

Elégans ou non, presque tous les hommes portent des pantalons de nankin.

~~~~~  
A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1742.

~~~~~  
Le 36<sup>me</sup>. N.º de la suite de *Costumes de Marchandes et d'Ouvrières de Paris* vient de paroître au bureau du Journal des Dames.

~~~~~  
*Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, rue Montmartre, N.º. 183, près le boulevard, à côté du café. Les Abonnemens datent du 1<sup>er</sup>. ou du 15.*

Chapeau

1818.

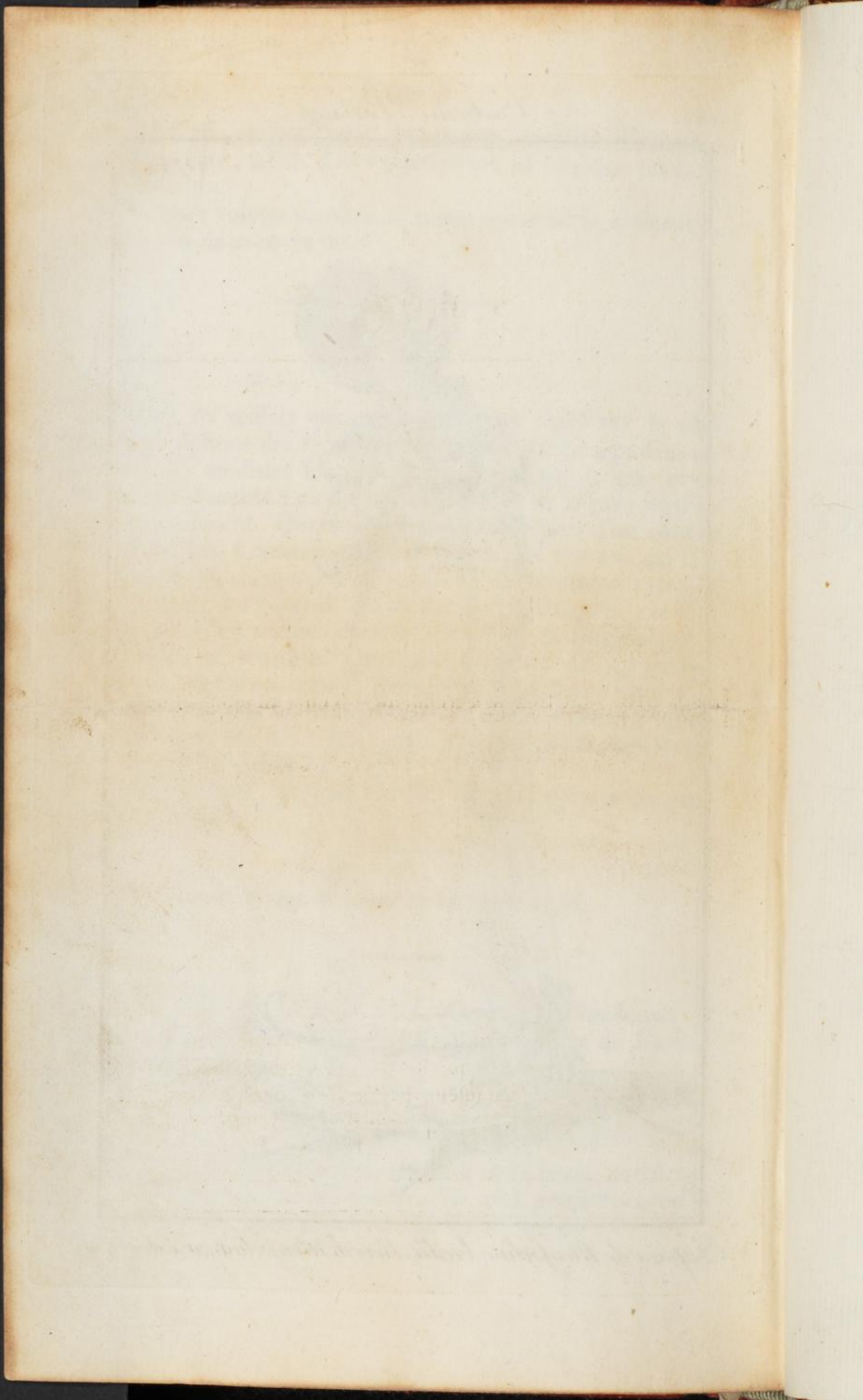
Costume Parisien.

(1742.)

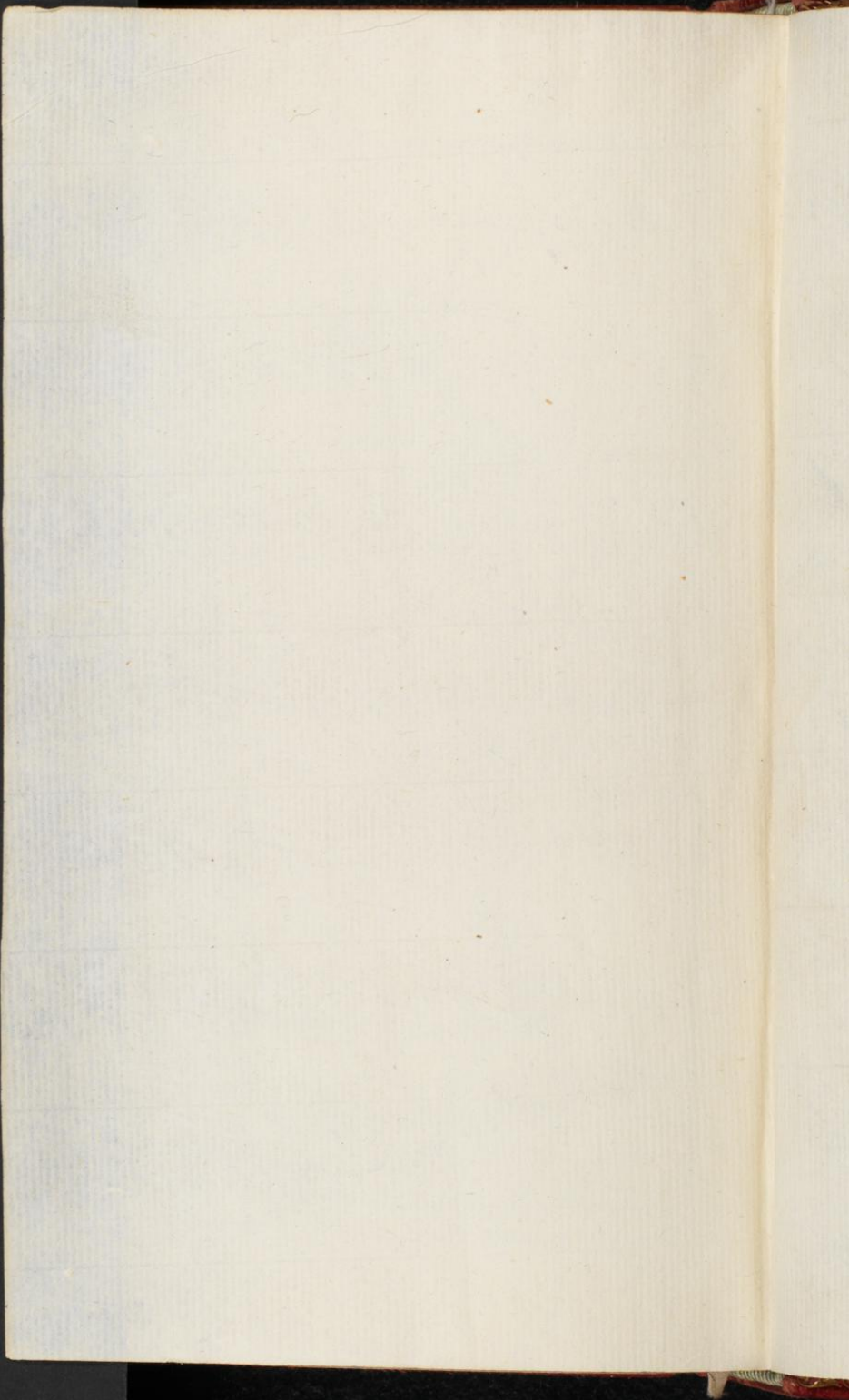


Chapeau de Mousseline brodée. Robe de Mousseline gaze doublée.

de la Colombe,  
ont pas tenus de  
it de septembre,  
  
ses sur le côté  
ou sept dans un  
de gaze et en  
la gaze blanche  
es d'un cordon  
cheveux qui fai-  
cles et ramené  
s, etc., se font  
lingère que ce  
de mousseline  
eux coutures au  
presque jamais  
des boutons,  
  
orient des pe-  
  
2.  
  
Marchandes et  
au du Journal  
  
sé, port franc,  
le boulevard, à  
15.



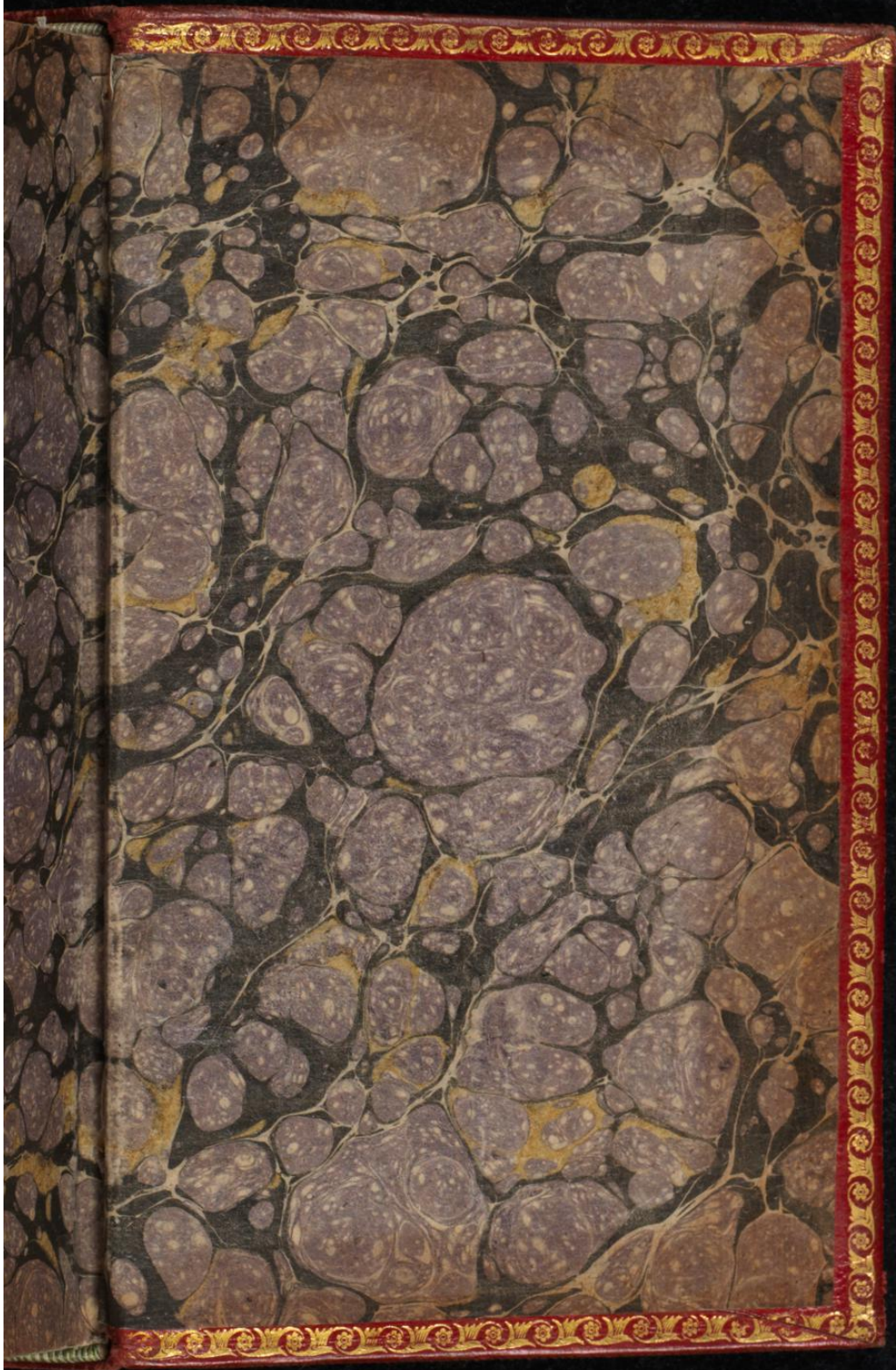


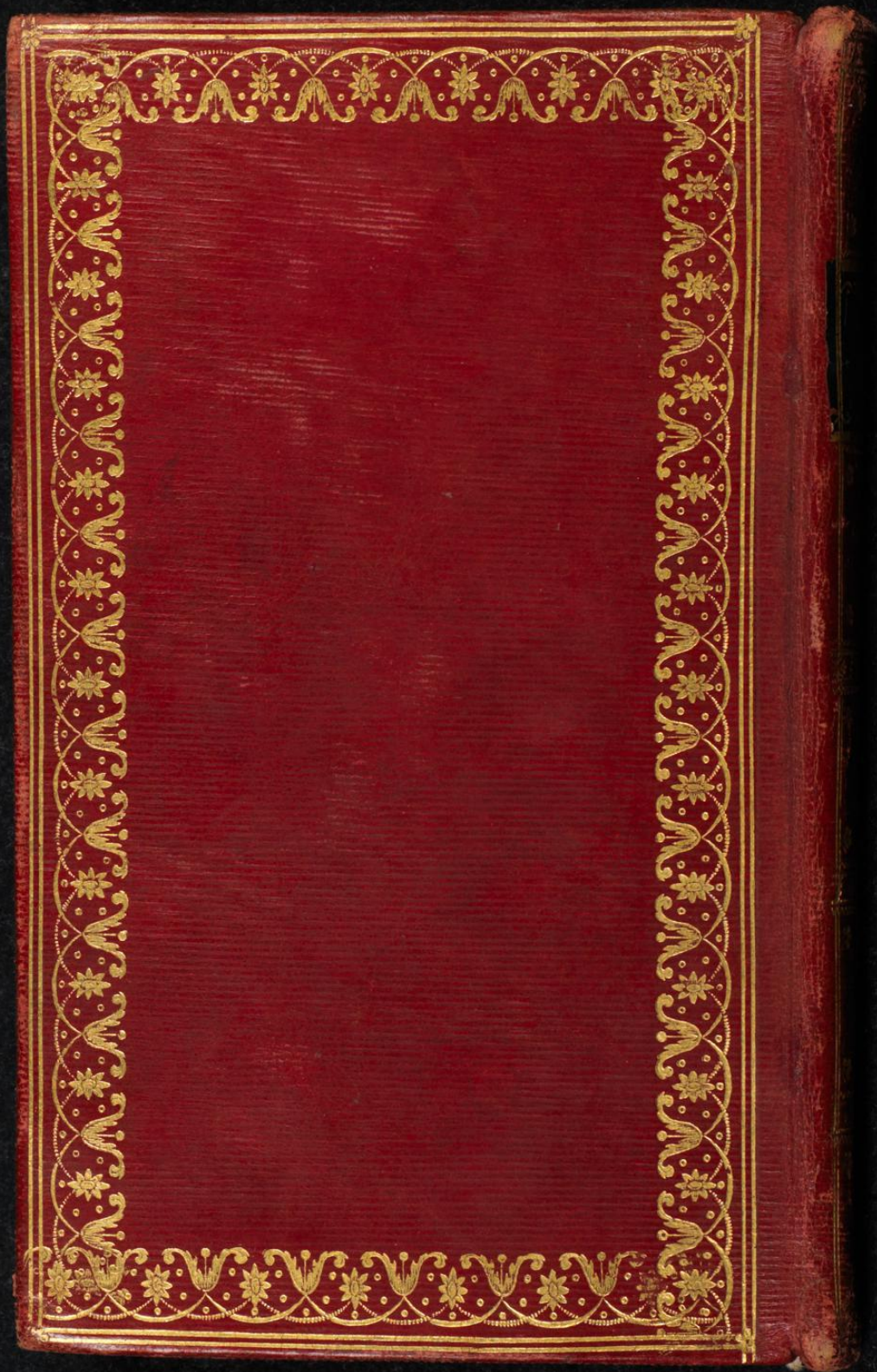


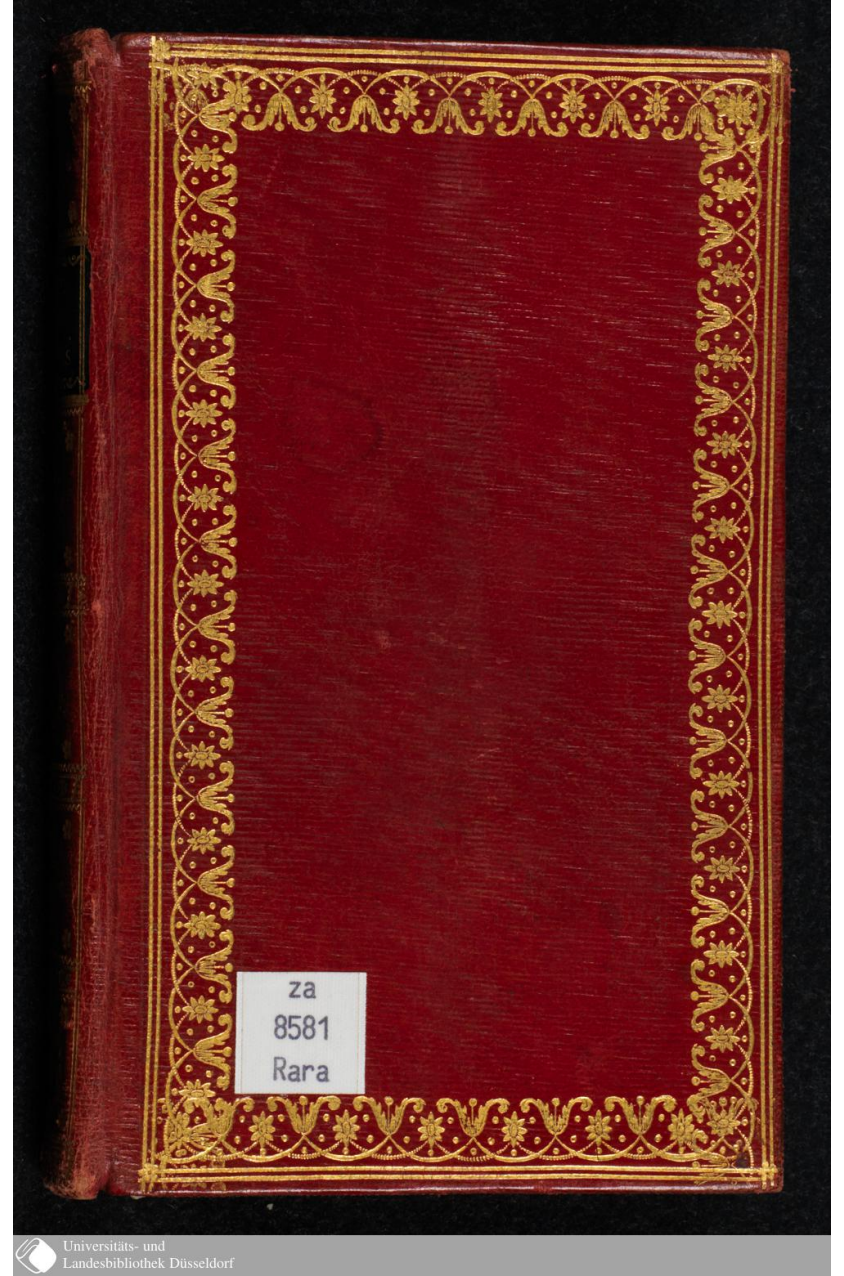




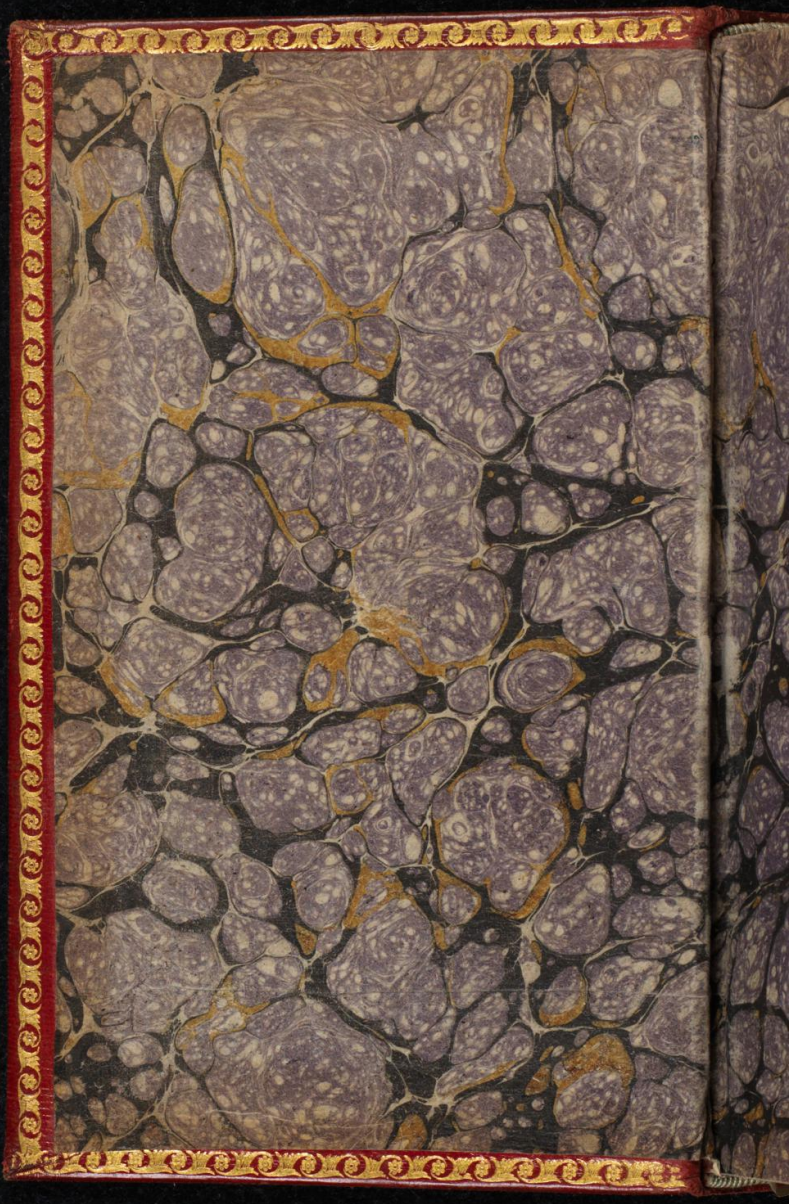


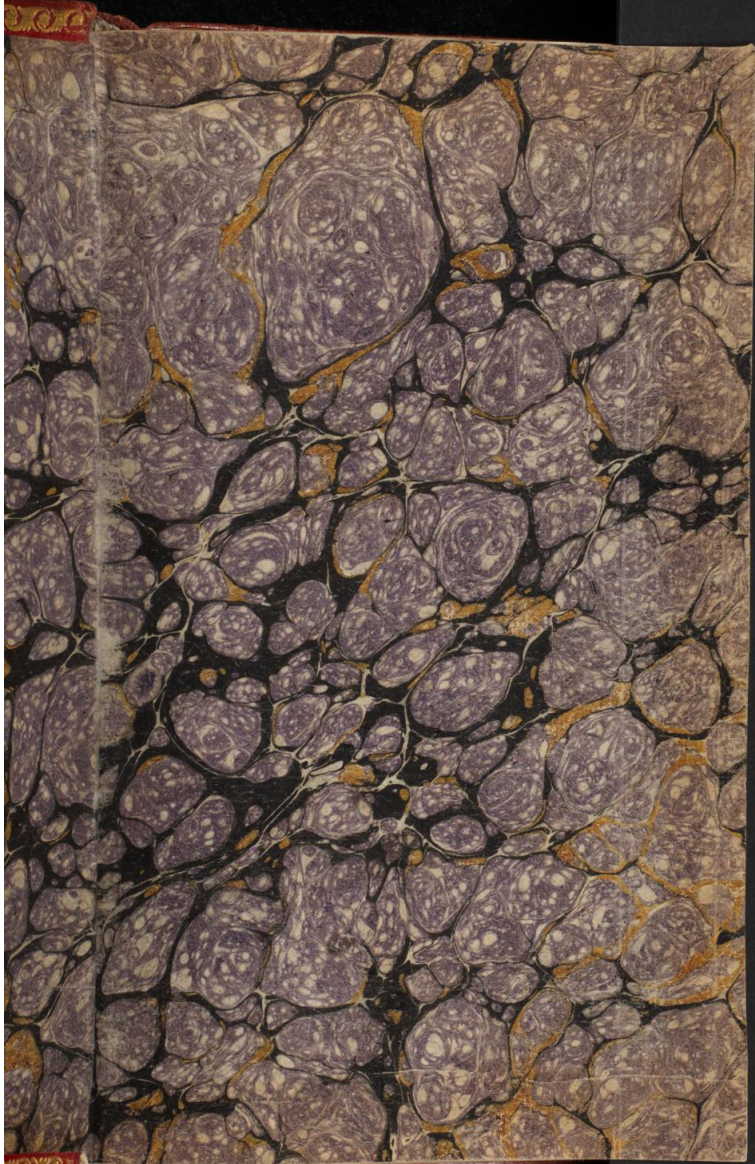




The image shows the front cover of an antique book. The cover is bound in a rich, dark red leather with a fine, pebbled texture. A wide, ornate border is hand-tooled in gold leaf, featuring a repeating pattern of stylized flowers, scrolls, and leaf motifs. The central area of the cover is plain. A small, rectangular white paper label is affixed to the bottom-left corner of the cover, containing the text 'za', '8581', and 'Rara' stacked vertically.

za  
8581  
Rara





10

11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37  
38  
39  
40  
41  
42  
43  
44  
45  
46  
47  
48  
49  
50  
51  
52  
53  
54  
55  
56  
57  
58  
59  
60  
61  
62  
63  
64  
65  
66  
67  
68  
69  
70  
71  
72  
73  
74  
75  
76  
77  
78  
79  
80  
81  
82  
83  
84  
85  
86  
87  
88  
89  
90  
91  
92  
93  
94  
95  
96  
97  
98  
99  
100

167



Rara  
ZA  
8581



N<sup>o</sup>. 37.

JO

*Ce Journal,*  
le 15, avec  
six, et 35fr

En 1802,  
Meubles et de  
Dames, 18 N<sup>o</sup>

Après avoir  
*Chaperon Roi*  
comique. Le p  
a vu avec surp  
seroit imposs  
de M. Boyeld  
l'air du songe  
grand maître.

Le petit opé  
tera rien à la  
aux instances  
seul.

Le sombre  
Porte St-Ma  
riantes, le dr  
la Ferme ent  
combat, est y  
on le condam  
die, au dénou  
avec beaucoup

La Girouette  
le Peintre en  
Crillon et la



# JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)

En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.

PARIS.

Ce 4 Juillet 1818.

Après avoir réussi en vaudeville et en mélodrame, le *Petit Chaperon Rouge* vient d'obtenir également du succès en opéra comique. Le poëme pourroit être meilleur sans doute (et l'on a vu avec surprise un *ermite* figurer dans une *féerie*), mais il seroit impossible d'entendre une plus jolie musique que celle de M. Boyeldieu. La romance de *Rose d'Amour*, les trois duo, l'air du songe et le final du premier acte sont dignes d'un grand maître.

Le petit-opéra de *Zirphile*, joué au *Grand Opéra*, n'ajoutera rien à la réputation de ses auteurs, qui auroient dû céder aux instances de leurs amis, en mettant ces deux actes en un seul.

Le sombre mélodrame a succédé aux lazzi de Potier à la Porte St-Martin, qui a cru devoir reproduire, avec des variantes, le drame intitulé : *les Dalcariens*, sous le titre de *la Ferme embrasée* ou *le Proscrit*. Ce proscrit se cache, combat, est vaincu, se cache encore; puis on le découvre, on le condamne à la mort, et il finit par triompher. *L'Incendie*, au dénouement, a enflammé les amateurs, qui ont applaudi avec beaucoup de chaleur.

*La Girouette*, à Favart, *Arlequin jaloux*, au Vaudeville, *le Peintre en Prison*, aux Variétés, *le Songe*, à l'Ambigu, *Crillon* et *la Chapelle des Bois*, à la Gaité, telles sont les

nouveautés annoncées, indépendamment de la reprise *des Deux Figaro* et de la rentrée de Talma aux Français. \*

~~~~~

QUELQUES RÉFLEXIONS QUI SERONT UTILES AUX MARIÉS.

Les femmes sont vraiment extraordinaires pour leur prétention à l'économie. Ecoutez-les et elles vous soutiendront sérieusement que ce sont elles qui font le moins de dépense au logis; nous seuls, nous sommes, à les entendre, des prodiges et des ruine-maison.

Cependant on vient de me dire qu'une jeune personne qui passe pour modeste et réservée, avoit dix-huit schalls et soixante-quatre robes. Il est vrai que c'est en province.

A Paris, les femmes ont de moins grandes provisions. Elles troquent le vieux pour du neuf et perdent dessus horriblement. Ce qu'elles regardent dans ces échanges, ce n'est pas la partie pécuniaire et l'intérêt réel, c'est l'avantage de se débarrasser d'une chose que, peut-être, la volonté d'une mère ou l'avarice d'un mari les obligeroit encore à porter quand la mode en est passée et qu'il y auroit de la honte à s'en affubler.

Les provinciales ne vendent rien, elles gardent tout, et à côté de la robe la plus fraîche, vous voyez souvent dans leur commode de ridicules *antiquailles*.

Leurs armoires sont pleines de linge de table, de corps et de lit. A Paris le bagage est plus léger, et il n'est pas rare qu'une simple chiffonnière renferme, distribué par tiroirs, tout ce qui sert au ménage et à la parure d'une petite-maitresse.

Il faut pour aller aux Tuileries faire moins de façons que pour aller faire un tour de promenade au *Mail* d'une ville du quatrième ordre. Aux Tuileries on va comme on se trouve, et pour peu qu'on ait une robe fraîche, fût-elle sans la moindre garniture ou broderie, on est toujours fort bien, personne n'y trouve à reprendre, au contraire on admire cette simplicité comme une coquetterie de bon goût. Mais quand on va au *Mail*, dans un chef-lieu de département ou de sous-préfecture, il faut faire étalage de tous ses chiffons, on n'est jamais assez richement mis, jusques-là qu'on a vu de jeunes mariées s'y montrer avec leur robe de noces, le lendemain de la cérémonie.

Ainsi, croyez-moi, bons époux, si vous voulez faire quelques réserves, gardez vos femmes près de vous, ne les perdez pas de vue un moment, ne souffrez pas les mémoires chez les marchandes de nouveautés ou chez les obligeantes lingères, et

ne les envo  
parens, ils  
ont trop d'  
de vos fau  
ne vous en  
dames, si  
trigue; et  
sere :

ne les envoyez jamais en province, fût-ce même chez vos grands parens, ils ont trop d'indulgence et de foiblesse ; vos belles ont trop d'adresse, et vous finirez par être cruellement dupes de vos faux calculs. Veillez sans cesse, n'ayez point de repos, ne vous endormez pas, mais bien plutôt laissez dormir vos dames, si elles y ont du penchant. La paresse sauve de l'intrigue ; et comme l'a dit un poëte qui s'est fort occupé du beau sexe :

Femme qui dort conserve sa vertu.

\*\*

~~~~~  
L'HIRONDELLE,

*Romance.*

AIR à faire.

Une tendre Hironnelle  
Gémissoit nuit et jour ;  
Son compagnon fidèle,  
Absent du lit d'amour,  
Soupiroit ainsi qu'elle  
En un lointain séjour.

Un soir, pendant l'orage,  
Dans leur gîte surpris,  
L'oiseleur du village  
Les ayant désunis,  
Au fond d'un noir treillage  
Le bien aimé fut mis.

Couple fidèle et rare,  
Hélas, pauvres oiseaux,  
Par la main d'un barbare  
Vous perdez le repos !  
De deux cœurs qu'on sépare,  
Je plains, je plains les maux !

Bien loin de sa patrie,  
De tout ce qu'il aimoit,  
Fatigué de la vie,  
Notre amant languissoit ;  
Sa solitaire amie  
Dans les champs se mouroit.

Mais un jour . . . , quelle ivresse ?  
Un jour il arriva  
Qu'à leur longue détresse

L'Amour s'intéressa ;  
Des fers par son adresse,  
L'exilé s'échappa.

A la douce Hironnelle,  
Constante dans ses feux,  
L'Amour rendit fidèle  
Le bien aimé joyeux,  
Et bientôt sous leur aile  
S'endormit avec eux.

Paul S. BLOT.

Un bouquet fort à la mode et assez dispendieux, est une grosse pièce de pâtisserie surmontée d'un V, formant chiffre avec la première lettre du nom de baptême de la personne qu'on veut fêter. Ce genre de luxe s'étend jusqu'aux faubourgs.

On appelle *Tandem*, une espèce de guigüe auquel sont attelés deux chevaux, non de front, suivant l'usage, mais à la file l'un de l'autre, comme des chevaux de charrette. Cette bizarre innovation a la même source que l'attelage d'un cheval noir à côté d'un cheval blanc. Nos lecteurs ont déjà nommé les bords de la Tamise,

Les couturières emploient avec répugnance un nouveau genre de tissu dans lequel le fabricant a introduit de distance en distance une coulisse, que l'on serre à volonté avec une petite gance de coton. Cette étoffe porte le nom de *mousseline à coulisse*; la personne qui en fait usage, peut, à son gré, plisser ou bouillonner l'étoffe et économiser ainsi les façons, surtout celles des manches et des garnitures de robes.

La mousseline à coulisse se trouve chez M.<sup>lles</sup> Claudin et Boisselle, lingères, rue Neuve des Petits-Champs, à côté du passage des Trois Pavillons.

On fabrique depuis quelque temps des kaléidoscopes dont les réflecteurs, au lieu d'être en verre noirci, sont en acier ou en platine.

Cette amélioration un peu coûteuse rend l'instrument beaucoup plus net et plus agréable.

D'autres petits kaléidoscopes, auxquels on a adapté des verres qui grossissent les objets, sont faits de façon à pouvoir servir de breloque. Il n'est pas besoin d'ajouter qu'ils sont en or, ou au moins en vermeil.

VOYAGE EN  
à la suite  
par le ch  
docteur  
d'Honne  
rence, de  
avec une  
et des pla

( 12 Mai  
dus avec des  
sans reflète  
potence de f  
potences se  
ne permettre  
de l'accroch  
bâton, que  
laisse en sa  
le service tr  
ment altum  
ville les ma  
plus que deu  
les voitures ;  
parés, les é  
Cette mého  
Les petites r  
le grand mod  
bules, le des  
avec des cab  
le sens perp  
debout. Ce p  
Les rues son  
gement des pe  
distance de l  
ont imaginé d  
dans des lieux  
grand manea  
sa partie infé  
porte, pour l

(1) Un volum  
à Paris, chez P

VOYAGE EN AUTRICHE, EN MORAVIE ET EN BAVIÈRE; fait à la suite de l'armée française pendant la campagne de 1809; par le chevalier C. L. Cadet de Gassicourt, pharmacien, docteur de la Faculté des Sciences, Membre de la Légion-d'Honneur, associé libre des Académies de Madrid, de Florence, de Turin, de la Société philotechnique de Paris, etc.; avec une carte du théâtre de la guerre de 1809 en Autriche, et des plans de bataille d'Essling et de Wagram (1).

SECOND ARTICLE.

( 12 Mai 1809. ) « Vienne n'a point de réverbères suspendus avec des cordes au milieu des rues. Ce sont des lampes sans réflecteurs, posées dans un vase de verre, porté par une potence de fer. L'éclairage se fait latéralement; et comme les potences scellées dans les murailles, à dix pieds de hauteur, ne permettent pas de descendre la lampe, l'allumeur est obligé de l'accrocher et de la décrocher en l'élevant au haut d'un bâton, que termine une espèce d'entonnoir tronqué, qui ne laisse en saillie que le crochet du réservoir. Cette méthode rend le service très-long, quoique toutes les lampes soient préalablement allumées dans les boîtes que porte l'allumeur..... Dans la ville les maisons sont fort élevées; celles des faubourgs n'ont au plus que deux ou trois étages... Les rues dans lesquelles circulent les voitures sont pavées de deux manières, le milieu en petits pavés, les côtés en pavés larges, plats et parfaitement cimentés. Cette méthode est très-favorable aux piétons et à la propreté. Les petites rues et quelques places sont entièrement pavées avec le grand modèle. Plusieurs passages publics, de grands vestibules, le dessous de quelques galeries en arcades sont pavés avec des cubes de bois placés comme les dés de grès, mais dans le sens perpendiculaire de la fibre ligneuse, c'est-à-dire, à bois debout. Ce pavage est d'une grande solidité et doux au marcher... Les rues sont en général d'une grande propreté... Pour le soulagement des personnes qu'un besoin naturel surprend à une grande distance de leur domicile, quelques spéculateurs philanthropes ont imaginé de se tenir près des places, et des édifices publics, dans des lieux écartés, avec des seaux de bois couverts, et un grand manteau. Le seau sert de siège, et le manteau cerclé dans sa partie inférieure, s'éloigne assez du corps de celui qui le porte, pour lui permettre de se débarrasser, sans être vu, des

(1) Un volume in 8° de 438 pages. Prix : Sept francs 50 centimes ; à Paris, chez P'Huilier, libraire, rue Serpente, n. 16.

BLOT.

dieux, est une formant chiffre de la personne l'aux faubourgs.

quel sont attelage, mais à la harrette. Cette lège d'un cheval it déjà nommé

nouveau genre distance en dis-avec une petite ousseline à cou-gré, plisser ou s, surtout celles

les Claudin et ips, à côté du

scopes dont les en acier ou en

strument beau-

adapté des verres i pouvoir servir sont en or, ou

vêtemens particuliers qu'il doit écarter. Deux kreutzers sont le prix de cette location momentanée... Les tonneaux d'arrosement ont un avantage sur ceux de France; le tuyau de décharge est placé sous la voiture, de manière qu'il n'éclabousse pas les passans.... Les incendies sont rares, quoique beaucoup de maisons soient encore couvertes en bois. Tous les appartemens sont échauffés par de grands poëles, construits de manière que la flamme du foyer ne peut pas s'élever. Les tuyaux de cheminées sont terminés par un chapiteau à lucarnes, qui ne permettent pas au vent de refouler la fumée dans les appartemens, avantage que n'ont pas les cheminées de France. Quand un incendie arrive, on emploie, comme à Paris, des pompes et des paniers d'osier doublés de cuir; mais les pompes sont trop petites, quoique très-bien faites, et l'on n'y adapte pas de tuyaux pour conduire l'eau sur le lieu incendié; c'est par le seul jet de la pompe que l'on arrose la flamme, et le jet n'a pas plus de six lignes de diamètre. Les fenêtres de presque toutes les maisons un peu anciennes sont grillées; et, si le feu prenoit dans un étage inférieur, il seroit impossible de sauver les locataires par les croisées... On trouve sur les places des fiacres numérotés et obligés de marcher à la première réquisition. Ces voitures, au nombre de 650, sont bien attelées et vont très-vite, même trop vite; mais elles sont si basses et si étroites, que trois personnes ont peine à y tenir. Comme ces fiacres ne sont pas taxés, il faut faire son prix d'avance, sinon ils rançonnent avec impudence..... Les auberges sont fort propres, les salles de traiteurs sont élégantes; mais dans les unes et les autres, la cuisine est détestable et mal-saine. Il y a soixante-quinze cafés dans la ville et cinq cents bièreries. Les cafés ne sont que des tabagies où tout le monde fume autour d'un ou de plusieurs billards. Les rafraichissemens, les liqueurs et les glaces y sont mal préparés.... Les Allemands mangent très-peu de pain; aussi l'art de la boulangerie n'a-t-il pas atteint le degré de perfection qu'il a en France. L'intérieur des salles de spectacle est dépourvu de lustres; il n'y a que quelques bougies attachées aux loges. L'orchestre qu'on appelle le parterre noble, est divisé en stales qui se relèvent comme ceux des églises. Chaque place est numérotée; on peut la louer d'avance. Un cadenas ou une serrure garantit au locataire la jouissance de sa place à l'heure qu'il veut l'occuper. Il n'y a point de billets de loges, il faut louer une loge entière, mais il y a des amphithéâtres. A chaque changement de décoration, le machiniste sonne une clochette, et avant chaque ariette, le souffleur avertit les musiciens en frappant avec un marteau sur une petite plaque de métal qu'il a près de lui. Ce bruit et celui de

la clochette s'avance sur vérence, et tièrement à

Aux Di-  
des. Palais  
de Richelieu  
VÉGÉTAL-  
sieur de pa  
fabrique de  
Incarnat br  
— d'incarn  
brun, 4 fr  
tescence d')

Nous av  
rations de  
des diverse  
décerné un

On trou  
PRIXES, o  
chimiste e  
minée par

Si vous ;  
vu des pay  
vases d'air

Ce chari  
propre à f  
l'harmonie  
tiré de mo

J'ai touj  
puis aimer  
tin, et répé

J'étois d  
aller, ils n

Après to  
qu'on veut  
son. Cepen  
je me lève

Vous vo  
l'apothicair

la clochette sont désagréables. Si un acteur est fort applaudi, il s'avance sur le bord du théâtre, remercie le public par une révérence, et se remet ensuite en scène. Il faut donc renoncer entièrement à toute illusion théâtrale.



*Aux Deux Sœurs*, chez M<sup>lles</sup> Spring, marchandes de modes. Palais Royal, galerie de pierre, n<sup>o</sup>. 4, côté de la rue de Richelieu, près les galeries de bois, on trouve l'INCARNAT VÉGÉTAL — ROUGE DES SULTANES, que M. Ismaël, compositeur de parfums à Constantinople, momentanément à Paris, fabrique de trois manières: *Incarnat blond*, *Incarnat châtain*, *Incarnat brun*. Un flacon d'incarnat blond se vend 3 francs, — d'incarnat châtain, 3 francs 50 centimes, — et d'incarnat brun, 4 francs. Une composition plus fine encore, la *Quintessence d'Incarnat*, coûte 25 francs le flacon.

Nous avons sous les yeux un extrait du registre des délibérations de l'Athénée des Arts. Après avoir constaté les qualités des diverses sortes d'incarnat de M. Ismaël, cette société lui a décerné une mention honorable en séance publique.

On trouve au même magasin de modes, l'EAU DES TEMPLIERS, ou EAU DE COLOGNE BALSAMÉE, de M. Lepage, chimiste et distillateur breveté. Cette eau a également été examinée par l'Athénée des Arts, et approuvée.



Si vous avez habité la campagne, vous n'êtes pas sans avoir vu des paysannes et leurs garçons de ferme frapper sur des vases d'airain pour attirer et faire asseoir les abeilles.

Ce charivari (comme on le nomme) n'est assurément pas propre à flatter l'oreille. Eh bien! figurez-vous que c'est de l'harmonie auprès des sons durs et faux qui m'ont, cette nuit, tiré de mon sommeil.

J'ai toujours détesté les *orgues de Barbarie*; jugez si je les puis aimer quand on vient m'en étourdir à une heure du matin, et répéter à satiété les airs les plus lamentables.

J'étois d'une humeur de dogue. Si je prie ces gens-là de s'en aller, ils ne partiront pas, ils voudront gagner leur argent.

Après tout, me suis-je dit, c'est peut-être une galanterie qu'on veut faire à quelqu'une des beautés qui occupent ma maison. Cependant mes nerfs se crispent, ma poitrine se gonfle, je me lève furieux.

Vous vous rappelez M. Pourceaugnac et la fameuse scène de l'apothicaire? c'est celle-là que je vas, à-peu-près, imiter.

J'ai dans une petite boîte de bois blanc un canon d'étain gros et long, terminé en pointe. Je l'emplis d'une eau limpide et claire; j'entr'ouvre la croisée avec précaution, je braque mon artillerie, l'appuyant sur les barres du balcon, sans mot dire, je pousse le piston, et fais voler un petit filet raffraichissant sur le nez du troubadour ennuyeux.

Aussitôt la musique cesse, ou si l'on veut elle change de ton. En bas l'on tempête, mes voisins applaudissent: ma colère est tombée dans la rue, c'est moi qui pourrais chanter à présent ma victoire. Mais je renferme ma joie au-dedans de mon cœur, et comme un vrai philosophe, modéré dans le succès, je regagne paisiblement ma couche, et me plonge de nouveau dans les bras.... de Morphée.

\*\*

La troisième et dernière livraison, composée des tomes 4 et 5 de la *Biographie des Hommes vivans*, paroîtra au mois d'août, chez L. G. Michaud, imprimeur-libraire, rue des Bons-Enfans, n°. 34.

## M O D E S.

Outre les chapeaux à passe, il y a, en gaze, des chapeaux à bord étroit et égal tout-autour. Tous les chapeaux de gaze sont bouillonnés. Quelques chapeaux de paille blanche ont, au bas de la forme, un cordon de roses bleues. En place de fleurs, c'est une guirlande d'épis murs, posée en biais, qui orne quelques chapeaux de paille d'Italie. Les paquets de fleurs se posent plus souvent au haut de la passe des chapeaux, même sur la forme, qu'au milieu de la passe. Les œillets, les roses, les roses-œillets, le jasmin, le réséda, le chèvre-feuille, le géranium, voilà les fleurs les plus communes. On porte aussi des scabieuses, des boules de neige, des pieds d'alouette, des coquelicots et des fleurs de grenadier. Il n'y a presque plus que les volans qui soient employés par les couturières pour garnir le bas des robes. Quelquefois ces volans forment des tuyaux.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1743.

Le 29.<sup>me</sup> numéro de la suite de costumes des femmes de la Normandie vient de paroître au Bureau du Journal des Dames.

Habit à C



298 )  
 de bois blanc un canon  
 e. Je l'emplis d'une can  
 sée avec précaution, y  
 les barres du balcon, y  
 is voler un petit filet râl  
 ennuyéux.  
 ou si l'on veut elle ch  
 voisins applaudissent. Je  
 est moi qui pourrais ch  
 nferme ma joie au-delà  
 hilosophe, modéré dans  
 i couche, et me plonge  
 ée.

aison, composée des  
*mes vivans*, paroitra  
 imprimeur-libraire, m

E S.  
 y a, en gaze, des chape  
 ous les chapeaux de gaze  
 le paille blanche ont, a  
 bleues. En place de la  
 osée en biais, qui orn  
 es paquets de fleurs se  
 des chapeaux, même a  
 Les œillets, les roses  
 i, le chèvre-feuille, le  
 imunes. On porte avec  
 les pieds d'alouette, de  
 r. Il n'y a presque plus  
 les couturières pour  
 dans forment des tuyaux

Gravure 1743.

costumes des femmes  
 eau du Journal des

1818.

Costume Parisien.

(1743)



*Habit à Collet de Velours et Boutons de soie. Pantalon de Nankin.*

*Ce Journal*  
le 15, avec  
six, et 361

En 1802  
Meubles et  
Dames, 182

Femmes  
Muse que  
d'Young.  
J'appelle  
pas confondre  
voudroit s'en  
l'air triste, n  
elle porte av  
on fuit le m  
C'est aux  
douces émot

Isabe  
Et de  
Sans  
Ne pe

Tel est le car  
bien mieux l'i

(1) Voltaire.

# JOURNAL DES DAMES

ET

## DES MODES.

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

### LA MÉLANCOLIE.

Femmes charmantes, que ce titre ne vous effarouche pas ; la Muse que j'invoque pour traiter mon sujet, n'est pas celle d'Young.

J'appelle Mélancolie, cette affection de l'âme qu'il ne faut pas confondre avec le chagrin : il afflige, il fait souffrir, on voudroit s'en dégager. La Mélancolie plaît : elle peut donner l'air triste, mais elle n'attriste pas. On aime à s'y abandonner ; elle porte avec elle sa jouissance : aussi, pour n'en rien perdre, on fuit le monde, on recherche la solitude.

C'est aux femmes que se font le plus promptement sentir ses douces émotions. Voyez, au sortir de l'enfance,

Isabelle, inquiète, en secret agitée,  
Et de ses dix-sept ans doucement tourmentée,  
Sans dessein, sans objet qui pût l'intéresser,  
Ne pensant point encore, et cherchant à penser (1).

Tel est le caractère de la Mélancolie. Qu'Isabelle en connoitra bien mieux l'influence, quand un coup d'aile de l'Amour aura

(1) Voltaire.

dissipé l'obscurité qui l'environne ! qu'il est agréable alors d'attendre un amant quand il doit arriver , de le regretter quand il s'éloigne , de s'en retracer l'image dans son absence , de rappeler ce qu'il a dit d'aimable , même ce qui lui est échappé de piquant ! ses plaintes et ses querelles sont-elles autre chose qu'une preuve d'excessive tendresse ?

De là naît , chez les amoureuses , ce desir si vif d'être seules. Un père , une mère , un oncle seroient des censeurs ; des compagnes seroient des rivales. Il ne faut d'autres confidens que la lune , les arbres , les prés et les ruisseaux : ils nourrissent les rêveries ; et pour une âme tendre , ces rêveries ont cent fois plus d'attraits que les plus bruyantes fêtes.

Jamais je n'oublierai l'espèce d'ivresse et l'intéressant abandon où , l'automne dernier , je vis plongée Alexandrine de S.... Elle s'étoit retirée dans un bosquet d'acacias , et tenoit à sa main le portrait du chevalier de Luzy , sur lequel étoient attachés ses regards. La soirée devenoit froide , le vent étoit vif , les feuilles tombaient autour d'elle ; toute à ses idées , elle ne voyoit et ne sentoit rien. Je tâchai de la ramener au château ; je ne fis que l'importuner. Ses pensées , ses sentimens , ce portrait absorboient toutes ses facultés ; elle étoit heureuse.

Momens délicieux , mais bien courts ! Le chevalier revint après trois mois de service à la cour. Ils se marièrent. Adieu la Mélancolie. Le tumulte des plaisirs , les soins d'une maison , des devoirs , des engagements , des convenances sociales laissent-ils des momens libres à une femme mariée ? Il lui faut renoncer aux promenades solitaires , ou ne les rechercher trop souvent que pour y gémir sur l'humeur , les froideurs et les caprices d'un époux. C'est là du dépit , de la tristesse , des tourmens ; je n'y reconnois pas la Mélancolie.

\*\*\*

~~~~~

E N I G M E.

Je tourne incessamment ,  
Et ne suis point girouette ;  
Je change à tout moment ,  
Et ne suis point coquette.

J. P. B.

Le café  
que cela d  
dise , une  
plus incon  
lieux où l'  
est routini  
Apparen  
jours , et e  
par des gen  
C'est un  
élégantes e  
jour , dans  
nant , se  
moment de  
moineaux  
Vers en c  
tomae , q  
Rien qu  
Chacun ve  
de tout ce  
mine. On  
s'approche  
sans , les  
général  
de mire a  
dépechant  
voler à d'  
C'est à  
Les jours  
beautés si  
toutes fané  
maigres , c  
denis sero  
ces yeux s  
sion ; au l  
que de tre  
tristes ima

## PHILOSOPHIE DE BOULEVARD.

Le café Tortoni conserve toujours la vogue ; il y a longtems que cela dure : c'est , dans l'empire de la mode et de la friandise , une espèce de phénomène. Ordinairement la foule est plus inconstante , elle se montre souvent ingrate envers les lieux où l'on fait le plus de frais pour la retenir ; mais ici elle est routinière et fidèle , elle prend racine.

Apparemment que le glacier , toujours le même , réussit toujours , et que le chef de la maison toujours soigneux , est servi par des gens toujours adroits , complaisans et alertes.

C'est une chose merveilleuse , que de voir la fleur de nos élégantes et de nos petits-maitres se précipiter , à la chute du jour , dans les salons de Tortoni , monter par l'escalier tournant , se presser autour de cent petites tables chargées en un moment de sucreries , de bonbons , de liqueurs. On diroit des moineaux se précipitant sur un champ qu'on sème , ou des écoliers en congé tombant dans un verger à l'approche de l'automne , quand tous les fruits sont mûrs.

Rien que le bruit des petites cuillers est curieux à entendre. Chacun veut manger et boire avec grâce ; il y a bien au milieu de tout cela quelques grimaces , mais en général la grâce domine. On reconnoit les habitués , ils se mettent dans les coins , s'approchent des croisées , rôdent auprès du comptoir ; les passans , les provinciaux , les étrangers sont au centre , heurtés , gênés par tous ceux qui arrivent , servant quelquefois de point de mire aux lestes critiques des impertinens désœuvrés , et se dépêchant de terminer leur petite opération gourmande , pour voler à d'autres plaisirs.

C'est à Paris surtout que l'heure passe comme un éclair. Les jours vous échappent et s'envolent sans retour. Toutes ces beautés si ravissantes , si je reviens plus tard , elles seront toutes fanées , ces fleurs seront flétries , ces bras arrondis seront maigres , ces traits pleins de fraîcheur seront ridés , ces belles dents seront tombées , ces beaux cheveux auront grisonné , ces yeux si vifs ou si tendres auront perdu toute leur expression ; au lieu de ces femmes charmantes , nous n'aurons plus que de tremblantes machines... Ah ! détournons la vue de ces tristes images.

Il est bon de tems en tems de se reporter vers des idées séduisantes ; on en trouve le sujet jusqu'au milieu de ces groupes séduisants et légers, mais il ne faut pas trop s'y arrêter. La morale doit avoir ses limites, il ne faut pas qu'elle blesse et qu'elle offense, il suffit qu'elle se montre et qu'elle avertisse.

Revenons sur notre terrain. Voyez cette jeune personne qui donne le bras à un grand monsieur jaune de teint et de pantalon. C'est une orpheline qui voudroit bien être mariée. Mais, grand Dieu ! qu'il est difficile de rencontrer un mari, quand on est sans dot ! on auroit encore des amans à la douzaine, mais quand on est sage et honnête, on a bien du mal !

Ce monsieur qui enfonce son chapeau sur ses yeux et qui marche à pas précipités, c'est un médecin qui rêve à sa clientèle. Il n'a que des gens *comme il faut* pour malades ; il ne perd pas son tems à donner ses soins au petit commerce, aux minces rentiers ; il ne veut que des maisons à équipage. Il aime la campagne et la bonne chère, il lui faut de l'indépendance et des produits clairs. Il n'est pas si fou que de s'attacher à un dispensaire ou de s'enfoncer dans un hôpital. Il court de châteaux en châteaux, dans la calèche de ces dames ou dans le boguey de ces messieurs ; il tâte le pouls de celles-ci, ordonne des pillules à ceux-là ; il mène une vie de prince, et au fond il se donne toujours assez de peine pour guérir des maux de fantaisie, des palpitations de commande et des migraines de précaution.

Je voulois parler d'une veuve plus coquette qu'une actrice ; et qui cherche à mettre en feu tous les cœurs. Trois colonels, deux généraux, un député sont attachés à son char dans ce moment ; elle leur fait la chonette à tous, et il paroît qu'elle a encore du courage de reste. Ces messieurs s'étant trouvés compris dans l'emprunt, et s'en étant un baptême où il y aura de cadeaux à la dame, qui d'abord faisoit la difficile, non par délicatesse, mais par ambition. Ce qu'on lui offroit n'étoit pas digne d'elle ; on l'a vue se radoucir et s'apprivoiser, aussitôt que des présens de bon goût et de bonne fabrique sont venus à la file attester la passion de ses adorateurs. J'aurois sur cette rusée personne bien des choses à dire, mais aujourd'hui je suis pressé, il faut que je me rende à un baptême où il y aura de gros capitalistes, et où l'on nous a promis de déjeuner qui doit se prolonger jusqu'à la nuit. On commencera par le Champagne et le Soterne, et l'on finira par le Chypre et le Tokay, le tout sorti de la cave du parrain. Il y a un cousin, le bel esprit de la famille, auteur de deux comédies jouées en société avec un

grand succès  
il doit nous  
par bribes,  
propos fort  
express et let  
à cela une a  
suffisance q  
sonné d'un  
naudiers qu  
m'en souvie  
du reste :

Et c  
Que

Tirol, à  
splendeur o  
à deux ; et  
cal sont éq  
illuminées ;  
hant, plus  
dans l'ancien  
petits specta

VOYAGE EN  
à la suite  
par le ch  
docteur d  
d'Honneur  
rence, de  
avec une c  
et des plat

« .....Une

(1) Un volu  
à Paris, chez l

grand succès, mais sifflées en public avec une extrême rigueur; il doit nous chanter des couplets de sa façon; il me les a lus par bribes, ils m'ont paru fort *drôles*. Ces poètes de fêtes et d'à-propos forment vraiment une classe à part; ils ont leurs figures exprès et leur langage ou plutôt leur ramage distinct; ils joignent à cela une assurance cachée sous une fausse modestie, et une suffisance qui se déguise sous une réserve niaise, le tout assaisonné d'un contentement secret d'eux-mêmes et de gestes mignaudiers qui font vraiment plaisir à voir. Voici, autant qu'il m'en souvient, la chute du premier couplet; on jugera par là du reste :

Cet enfant est l'arbrisseau frère  
Que caresse le vent du soir,  
Et c'est facilement qu'en ses traits on démêle,  
Que de l'amour il est et le fruit et l'espoir.

LE RÔDEUR.

Tivoli, dans ses plus beaux jours, étoit loin de l'état de splendeur où on le voit maintenant. Au lieu d'une fête, il y en a deux; et l'affluence est telle, que l'ancien et le nouveau local sont également animés. A l'entrée, entre quatre terrasses illuminées en verres de couleur, roulent les chars. Un peu plus haut, plusieurs sortes de balançoires sont en mouvement; et dans l'ancien Tivoli, on trouve, comme jadis, salle de danse, petits spectacles, danseurs de corde et grand feu d'artifice.

VOYAGE EN AUTRICHE, EN MORAVIE ET EN BAVIÈRE: *fait à la suite de l'armée française pendant la campagne de 1809*; par le chevalier C. L. Cadet de Gassicourt, pharmacien, docteur de la Faculté des Sciences, Membre de la Légion-d'Honneur, associé libre des Académies de Madrid, de Florence, de Turin, de la Société philotechnique de Paris, etc.; avec une carte du théâtre de la guerre de 1809 en Autriche, et des plans de bataille d'Essling et de Wagram (1).

TROISIÈME ET DERNIER ARTICLE.

« .....Une danse qui m'a paru originale, est la danse natio-

(1) Un volume in 8° de 458 pages. Prix : Sept francs 50 centimes; à Paris, chez l'Huillier, libraire, rue Serpente, n. 16.

nale hongroise , exécutée par une très-jolie fille , seule , en costume du pays , et portant à ses brodequins des éperons de quatre pouces de long , qui ne l'empêchent pas de battre des entrechats très-légerement..... Le salon d'Apollon , espèce de Waxhall , situé dans un des faubourgs de Vienne , est d'une étendue qui surpasse tout ce qu'on çonnoit en ce genre dans les autres pays. Trois mille danseurs peuvent y valser à l'aise ; et , si l'on en faisoit un lieu calme d'assemblée , on pourroit y réunir dix mille hommes. On ne peut se figurer la singularité du coup-d'œil qu'offre ce lieu de plaisir , illuminé , décoré par une quantité considérable de beaux orangers , et animé par deux ou trois cercles mouvans , formés par les valseurs , qui dansent avec les plus jolies filles de Vienne , au bruit d'un orchestre nombreux , entièrement composé d'instrumens à vent.....

« Quoique le Prater soit éloigné de la ville d'un bon quart de lieue , le peuple s'y porte en foule , tous les dimanches et toutes les fêtes pendant la belle saison ; les gens riches , tous les jours. Quel tableau charmant et animé ! Où le rencontrer ailleurs ? Princes , bourgeois , moines , militaires et grisettes s'y trouvent confondus. On y voit vingt peuples et vingt costumes différens : ce sont des Turcs , des Grecs , des Bohémiens , des Hongrois , des Cosaques , des Juifs , les uns coëffés d'un turban , les autres d'un béret ; les Israélites barbus ; les Anabaptistes en lévite brune , et la tête couverte d'un grand chapeau ; les Viennoises de la classe des riches artisans portant une toque d'or de la forme du bonnet phrygien , des corsets d'une riche étoffe , des jupons plissés ; les paysans et les paysannes ayant des bretelles noires sur leur justaucorps. Au milieu de ce bizarre assemblage se promènent les élégans de la ville habillés à la française , mais ayant toujours dans leur mise et dans leur maintien quelque chose de tudesque. Dans les grandes allées du Prater , trois ou quatre files d'équipages circulent lentement au bruit de vingt ou trente orchestres distribués dans la forêt. Ceux qui préfèrent une promenade solitaire s'enfoncent jusqu'au bord du Danube , où la nature agreste et sauvage présente mille aspects enchanteurs qui inspirent le poëte et font rêver le philosophe. Mais , dès que le soleil a quitté l'horizon , il faut abandonner le Prater , dont s'emparent en quelques minutes des myriades d'insectes importuns ; consins , taons , maringouins : l'air en est obscurci ; ils fondent sur les promeneurs comme des nuées , ils les piquent , les dévorent. Un observateur allemand à qui je parlai de ce désagrément ,

me dit : c'est un seroit au Prater tr

« Les marchan  
trois heures pour  
heures du soir. L  
ville , et logent d  
loyers. Il existe d  
de faire réparer  
m'indiqua dans le  
Je le trouvai deva  
tité de diamans. J  
étonnement , de l  
gers , sans prendre  
observation , et m

« Le peuple es  
Vienne des troupe  
Paris , sur les qu  
bliques.

« Les littérat  
tion qu'en France  
ne s'occupent qu  
cesse : aussi font  
d'une érudition  
ces anciens Béné  
des livres , et qui  
le plaisir de comp

( 21 Octobre )  
c'est que presque l  
et que la plus gran  
domestiques , sou  
tume qui leur s'ie  
d'or , ou des to  
leine , des jupes  
danse. »

M. Royer, lib  
l'entrée de la r  
NOTICE DES PRE  
marqué les ouvra  
Marguerite de la



me dit : c'est une police céleste. Sans ces insectes, l'amour feroit au Prater trop de ravage pendant le crépuscule.....

« Les marchands de Vienne ferment leur boutique de midi à trois heures pour dîner, et les rouvrent ensuite jusqu'à dix heures du soir. La plupart n'ont que leurs magasins dans la ville, et logent dans les faubourgs à cause de la cherté des loyers. Il existe chez eux beaucoup de bonne-foi. J'eus besoin de faire réparer un bijou ; je demandai un lapidaire, et l'on m'indiqua dans le Graben un riche joailler, nommé M. Wisser. Je le trouvai devant une table où étoit étalée une grande quantité de diamans. Je ne pus m'empêcher de lui témoigner mon étonnement, de la facilité avec laquelle il recevoit des étrangers, sans prendre aucune précaution : il me remercia de mon observation, et ne changea rien à sa manière d'agir.....

« Le peuple est laborieux et sédentaire : on ne voit pas à Vienne des troupes de vagabonds comme ceux qui circulent à Paris, sur les quais, sur les boulevarts et dans les places publiques.

« Les littérateurs et les savans prennent moins de dissipation qu'en France ; ils ne se répandent pas dans la société ; ils ne s'occupent que d'une seule chose, et s'en occupent sans cesse : aussi font-ils des recherches immenses, et des ouvrages d'une érudition effrayante. Les savans allemands sont comme ces anciens Bénédictins, qui pâlissoient des années entières sur des livres, et qui ne se délassoient du plaisir d'extraire que par le plaisir de composer.

( 21 Octobre ). « Une chose très-remarquable à Munich, c'est que presque toutes les femmes nobles et aisées sont laides, et que la plus grande partie des filles du peuple, ouvrières ou domestiques, sont jolies : beaucoup ont conservé l'ancien costume qui leur sied à merveille ; ce sont des coiffes de brocard d'or, ou des toques garnies de fourrure, des corps de balaine, des jupes courtes très-plissées : elles aiment beaucoup la danse. »

M. Royez, libraire, rue du Pont-de-Lodi, n<sup>o</sup>. 7, presqu'à l'entrée de la rue Dauphine, vient de faire imprimer une NOTICE DES PREMIERS POÈTES FRANÇAIS. Nous y avons remarqué les ouvrages de plusieurs dames ; voici les plus rares : *Marguerite de la Marguerite des Princesses* ( poésies et théâtre

de la Reine de Navarre ), in-18 , maroquin. — *Œuvres complètes de Louise L'Abbé* (la belle Cordière). — *Œuvres de M.<sup>me</sup> de Montégut*, maîtresse des jeux floraux. — *Poésies de M.<sup>me</sup> La Vergne*. 1680. in-12. *Poésies et Théâtre de M.<sup>lle</sup> Desjardins*. in-12. 1664. — *Tragédies de M.<sup>lle</sup> Barbier*. in-12. 1707.

Le même libraire a une collection de notre ancien Théâtre, depuis les *Mystères* jusqu'à *Rotrou*, et beaucoup de manuscrits français, ornés de miniatures.

~~~~~

M O D E S.

Quelques chapeaux de gaze ont des entre-deux de satin bleu de ciel ou lilas sur la passe. Nos élégantes ne se lassent point des chapeaux de gaze. En peu de jours les marguerites, soit en cordon, soit en paquet, sont devenues la fleur dominante. La passe de quantité de chapeaux est presque droite. Presque tous les volans se plissent à plis ronds. On porte depuis peu beaucoup de robes blanches à petits carreaux rose, si rapprochées, que ces robes paroissent tout-à-fait rose. On vante beaucoup la façon des robes de M.<sup>me</sup> Levino, couturière, rue Chilpéric, n.º 16, près St-Germain-l'Auxerrois.

Quelques habits bleu clair, à collet de velours noir, ont, sur la hauteur, sept boutons de métal jaune. Les pantalons descendent maintenant jusqu'à la cheville; on n'y fait qu'une couture; presque tous sont couleur nankin. On porte encore des gilets de piqué couleur beurre frais, et couleur paille. Les gilets rayés ont du piqué entre les raies. Il y a un passepoil blanc à toute espèce de gilets.

~~~~~

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1744.

~~~~~

*Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, rue Montmartre, N.º. 183, près le boulevard, à côté du café. Les Abonnemens datent du 1.º. ou du 15.*

1818.  
Robe impr

1818.

Costume Parisien.

(1744)



Robe imprimée. Sautoir de Cachemire.

roquin. — OEuvre  
rdière). — OEuvre  
x floraux. — Poésie  
résies et Théâtre de  
lies de M.<sup>lle</sup> Barbier.

otre ancien Théâtre,  
ucoup de manuscrits

ntre-deux de satin  
gantes ne se lassent  
irs les marguerites,  
nues la fleur domine  
est presque droite  
nds. On porte des  
s carreaux rose, à  
ut-à-fait rose. On  
Levino, couturière  
Auxerrois.  
velours noir, en  
Les pantalons de  
n'y fait qu'une ceinture  
n porte encore de  
couleur paille. Les  
l y a un passepeu

e 1744.

adressé, port franc,  
3, près le boulevard,  
ou du 15.

*Ce Journal par  
le 15, avec deu  
six, et 36 fr. po*

*En 1802, a  
Meubles et de V  
Dames, 18 N<sup>o</sup>.*

*L'Opéra-Con  
peron est un ta  
ce théâtre étoit  
maintenant c'est  
excepte les Fran*


*Le théâtre Fa  
le grand ouvrage  
d'attention au  
la Girouette; ce  
veut dans l'auto*

*Trois vande  
de jours. Le Ri  
pas de la famille  
siffle le pauvre  
qu'il puisse se m  
prépare la Famil*

---

---

JOURNAL DES DAMES  
ET  
DES MODES.



---

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

---

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures: il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

---

P A R I S.

Ce 14 Juillet 1818.

L'Opéra-Comique triomphe de la chaleur ; son *Petit Chaperon* est un talisman qui lui a ramené la foule. Naguères ce théâtre étoit vuide tandis que les autres étoient pleins ; maintenant c'est le seul qui fasse de bonnes recettes , j'en excepte les Français lorsque Talma joue.

~~~~~

Le théâtre Favart accumule les petites pièces , en attendant le grand ouvrage politique qu'on y répète. Le public a fait peu d'attention au *Maronnier*, aux *Orphelins*, au *Misanthrope* et à la *Girouette* ; ce sont des fruits d'été qui n'auront aucune saveur dans l'automne.

~~~~~

Trois vaudevilles viennent de paroître successivement en peu de jours. *Le Rival comme il y en a peu* est un *Serin*, qui n'est pas de la famille des *Serins savans*. Quoiqu'on ait fort bien sifflé le pauvre petit animal, il a *déchanté* et l'on ne croit pas qu'il puisse se maintenir dans la *volière* du Vaudeville, où l'on prépare la *Famille des Chaperons* et les *Deux Valentins*.

Le *Sans Souci* des Variétés est un jeune peintre qui, mis en prison pour dettes, s'y amuse à boire, à faire l'amour et à duper son rival. Une scène de deux invalides ivrognes, (supérieurement jouée par Tiercelin et par Lepeintre), a mérité grace pour le reste qui est assez commun. Quelques jolis couplets ont été redemandés; de ce nombre est le suivant :

AIR : *De Marianne.*

Selon les temps, les circonstances,  
Plus d'un pauvre homme avec ardeur,  
Pour obtenir des récompenses  
S'enchaîne au char de la faveur.  
Dans son comptoir,  
Vivant d'espoir  
Souvent d'ennui le marchand se consume,  
Quand l'employé,  
Toujours ployé,  
Sur un papier s'escrime de sa plume;  
Au sein des tourmens de la gêne,  
Quoique riche on s'enchaîne encor;  
Bref, qu'elle soit de fer ou d'or  
Chacun porte sa chaîne. (bis.)

~~~~~

Enfin *Haguenier*, qui vient d'être mis en scène à la Porte St-Martin, (où il étoit entièrement inconnu des habitués), a réussi, quoique l'intrigue en soit nulle. Ce vieux chansonnier du temps de la Régence auroit pu être placé dans un meilleur cadre. On a fait répéter deux ou trois couplets; je citerai celui-ci, qui est digne d'*Haguenier*, s'il n'est pas de lui. Il est adressé à un jeune officier qui se marie :

AIR : *Mes amis, faisons une pose.*

Puissent, de ta femme chérie,  
Naître, à l'ombre de tes lauriers,  
Des épouses pour nos guerriers,  
Des défenseurs pour la patrie,  
Et si la guerre de retour  
Forçoit la France à la victoire,  
Rappelle-toi toujours ta gloire,  
Même au sein des nuits de l'amour.

\*

Il y a dans  
fait pourtant q  
de folies. Auj  
Ce conts est

prenons des élè  
écolières de 50  
plus coquettes.  
mal est un peu  
Nous donno  
redressons bien  
notre établissen

La réputation  
tante; ils ne v  
ils n'ont point  
percer par leur

Déjà cepend  
quelques-unes

Il y avoit m  
Paris, mère d  
cachemires. L

calotes à ses e  
Nous l'avons  
montré par A  
a mis sa gloire  
maintenant calo

si dérangé est

Une autre da  
Son mari ne ce  
Il avoit une bil  
et les nuits. C'

réservoir tous se  
La dame bles  
à profiter de la  
lever de dessus s

queroit contre le  
Ce fut dans ce  
la tête très-moq  
peine à la vain

~~~~~

ÉCOLE DE RAISON.

Il y a dans ce titre de quoi effrayer bien des personnes. Il faut pourtant qu'on s'y accoutume. Assez souvent nous parlons de folies. Aujourd'hui nous annonçons un cours de sagesse.

Ce cours est à l'usage des Parisiennes et des étrangères. Nous prenons des élèves de tous les âges. Il est curieux de voir des écolières de 50 ans qui viennent apprendre chez nous à n'être plus coquettes. Mais à cette époque, nous devons le dire, le mal est un peu enraciné.

Nous donnons surtout nos soins aux mères de famille. Nous redressons bien des torts de ménage et c'est sous ce rapport que notre établissement doit avoir une véritable utilité.

La réputation de nos professeurs n'est pas encore très-éclatante ; ils ne veulent point emporter les suffrages de vive force ; ils n'ont point de gens gagés pour les applaudir ; ils veulent percer par leur mérite : ce système a des lenteurs.

Déjà cependant ils ont fait de belles cures ; nous en citerons quelques-unes.

Il y avoit une jeune femme du deuxième arrondissement de Paris, mère de six garçons et qui ne rêvoit que chapeaux ou cachemires. L'argent que le mari donnoit pour acheter des culotes à ses enfans passoit en tulle et en guirlandes.

Nous l'avons prêchée et endoctrinée, nous lui avons démontré par A plus B son étourderie, elle y a renoncé. Elle a mis sa gloire dans sa petite progéniture, ses six marmots sont maintenant culotés comme des anges et cette jeune mère naguères si dérangée est devenue l'exemple du quartier.

Une autre dame vouloit absolument avoir une loge à l'Opéra. Son mari ne consentoit point à donner d'argent pour cet usage. Il avoit une bibliothèque magnifique, et il y passoit les jours et les nuits. C'étoit pour l'augmenter et l'enrichir encore qu'il réservoir tous ses écus.

La dame blessée d'une pareille conduite, étoit bien résolue à profiter de la première absence que feroit son époux pour enlever de dessus ses tablettes quelque rare collection qu'elle troqueroit contre le prix d'une loge.

Ce fut dans ces circonstances qu'on nous la présenta. Elle avoit la tête très-moûtée et nous comprimes que nous aurions de la peine à la vaincre. Mais enfin son obstination céda à notre

e peintre qui, mûr  
à faire l'amour et  
alides ivrognes, (se  
Lepeintre), a mérité  
Quelques jolis ou  
st le suivant :

ur,

onsume,

ne ;

e,

or ;

( bis.)

en scène à la Pa  
nnu des habités  
Ce vieux chausson  
lacé dans un m  
plets ; je citerai  
est pas de lui. Il

pose.

rs,

,

mour.

\*

adresse. Non seulement en deux mois elle fut gnérie radicalement de ses faiblesses, mais encore elle prit assez de raison pour être à même d'en céder à son mari.

Celui-ci aime un peu moins les livres, Madame aime un peu moins l'Opéra, et le ménage s'en trouve on ne peut mieux de toutes façons.

A ces traits, nous en pourrions ajouter vingt autres. Mais on peut nous en croire sur parole. Les apôtres de la sagesse sont aussi ceux de la vérité. Notre maison est à la Chaussée-d'Antin. C'est là qu'il y a le plus habituellement des personnes atteintes du mal que nous nous flattons d'extirper.

C'est le quartier qui nous a paru avoir le plus pressant besoin d'une école de raison. Mais d'autres arrondissemens réclament aussi nos secours. Nous organiserons partout des colonies de nos docteurs. Nous formons une vaste entreprise. Incessamment nos agens iront visiter les provinces, nous ferons la guerre à toutes les frivolités et cet article est notre *manifeste*.

H\*\* et P\*\*\*.

LE BAISSER SUR LA MAIN.

ROMANCE.

Baiser sur des lèvres de rose,  
 Qui mène à la félicité ;  
 Baiser sur un sein où repose  
 L'aimable et tendre volupté ;  
 Baisers dont la flamme dévore,  
 Vos attraits me parlent en vain :  
 J'en connois un plus doux encore,  
 C'est le doux baiser sur la main.

Sans l'offenser, de la bergère  
 Il sait enhardir la pudeur,  
 Et souvent de la prude austère  
 Il fait chanceler la rigueur.  
 Vainement on veut se défendre ;  
 Du cœur il trouve le chemin :  
 Qui peint l'amour soumis et tendre ?  
 C'est le doux baiser sur la main.

VOYAGES DA  
 de la descri  
 avec une car  
 vice de la co  
 de son altes  
 des mission  
 J. B. B. Ey

La réception  
 Perse, vers l  
 anglais qu'un  
 vahir l'Inde,  
 cipaye, et M.  
 des Indes, fu  
 qui sépare la I

Comme les  
 inhospitaliers,  
 d'un marchand  
 ils prirent avec  
 terprète, la ro  
 gèrent ensuite

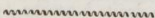
Ayant été  
 notes prises  
 perliciel ; pou  
 n'avoit été écri  
 ment, les usag  
 quinze jour  
 raser la tête et

(1) Deux volu  
 à Paris, chez Gi



Ce doux baiser de la décence ;  
 A l'amant qui peut l'obtenir ,  
 En nourrissant son espérance ,  
 Promet un plus doux avenir.  
 Le baiser que mon cœur envie ,  
 Baiser d'amour , baiser divin ,  
 Le seul que m'accorde Sophie ,  
 C'est le doux baiser sur la main.

AUGUSTE MOUFLE.



VOYAGES DANS LE BÉLOUTCHISTAN ET LE SINDHY, suivis de la description géographique et historique de ces deux pays ; avec une carte par M. Henry *Pottinger*, lieutenant au service de la compagnie des Indes, adjoint-résident à la cour de son altesse le Peichouà, et employé précédemment dans des missions en Perse et au Sindhy. Traduit de l'anglais, par J. B. B. Eyriès (1).

La réception amicale d'une ambassade française à la cour de Perse, vers la fin de 1807, ayant fait craindre au gouvernement anglais qu'une armée européenne ne traversât la Perse pour envahir l'Inde, feu M. Charles Christie, capitaine d'infanterie cipaye, et M. Pottinger, lieutenant au service de la compagnie des Indes, furent chargés d'explorer le Beloutchistan, contrée qui sépare la Perse de l'Inde.

Comme les habitans de ce pays passent pour soupçonneux et inhospitaliers, nos deux voyageurs se firent accréditer comme agens d'un marchand de chevaux indou, et munis de force sequins, ils prirent avec trois indiens, dont deux domestiques et un interprète, la route de Kélat, capitale du Beloutchistan; ils voyagèrent ensuite sous le déguisement de pèlerins mabométans.

Ayant été obligé d'affecter l'indifférence, et dépourvu de notes prises sur les lieux, M. Pottinger ne peut être que superficiel; pour s'intéresser à sa relation, il faut penser que rien n'avoit été écrit, depuis Alexandre-le-Grand, sur le gouvernement, les usages et les mœurs du pays qu'il a traversé.

Quinze jours après leur départ, nos deux voyageurs se firent raser la tête et prirent le costume asiatique.

---

(1) Deux volumes in-8°. Prix : 14 francs, et, port franc, 17 francs ; à Paris, chez Gide fils, rue St.-Marc-Feydeau, n°. 20.

Le premier Dorbar ou salle d'audience où ils furent reçus ; étoit une grande pièce ouverte , élevée de quelques pieds au-dessus du sol ; le toit plat étoit en terre , et soutenu par quelques perches crochues , encore brutes , telles qu'on les avoit coupées dans le bois. Il n'y avoit pas la moindre apparence de cérémonial , ni même d'ordre ; pas de Tchobdars , ou portebâton , ni de cipayes.

Le djam , ou chef de tribu étoit assis sur un gaddi , ou coussin d'étoffe blanche sans aucune espèce de joyaux , ou d'ornement. Il étoit vêtu d'une veste à longues manches , juste à la taille , qui se croisoit de droite à gauche , et portoit un turban d'un volume considérable. Son épée et son bouclier étoient étalés devant lui sur le tapis.

On compte à Kélat , ville capitale du Béloutchistan deux mille cinq cents maisons ; il y en a à-peu-près la moitié autant dans les faubourgs ; elles sont en briques à moitié cuites et en charpente. La plupart des rues ont de chaque côté des trottoirs ; mais , « un grand obstacle à l'agrément et à la propreté , dit M. Pottinger , est l'usage de faire avancer par dessus la rue les étages supérieurs des maisons ».

L'habillement ordinaire des Béloutchis consiste en une chemise de gros calicot , blanc ou bleu , boutonnée autour du cou , et descendant au-dessous des genoux. Leurs pantalons sont faits de la même toile ou d'une étoffe rayée appelée sousy. Ils ne portent ordinairement sur la tête qu'un petit bonnet piqué de soie ou de coton adapté à la forme du crâne ; quand ils sont en parure complète , ils y ajoutent un turban de toile à carreaux ou bleue , et une ceinture de la même couleur. L'habillement des femmes ressemble beaucoup à celui des hommes ; leurs chemises , ouvertes par-devant au-dessus du sein , sont ordinairement de toile de coton rouge ou brune et tombent jusqu'aux talons. Leurs pantalons faits en étoffe de soie , sont extrêmement larges. Mariées ou non , elles séparent , lorsqu'elles sont jeunes , leurs cheveux en parties lisses , qui font le tour de la tête , et qu'elles nouent sur le sommet. Tout cela est ajusté de telle manière , que notre voyageur , à peu de distance , crut voir un bonnet. Les femmes âgées s'entortillent la tête d'un mouchoir de soie , ou de laine à fleurs. « Quand les femmes sortent , toutes , dit notre voyageur , n'importe leur âge , couvrent si bien leur visage qu'on ne le voit pas du tout ; mais dans leurs maisons , elles ne tiennent nullement à se cacher ainsi , et durant mon séjour dans le village de Mouchky , je me suis trouvé

fréquemment da  
y étoit ».

Voici un mo  
désert pour fair  
sec , on le cou  
boisseau , puis  
sommé , le sabl  
du sable ; dix m  
précaution à pré  
pâte assez comp  
tremment le pain :

En sortant d  
gens le singuli  
cinquante mais  
taque , de telle r  
conduit une éch

Le mot de l'

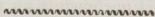
La fortune es  
sières , qui ruin  
dot.

Le plaisir pen  
pose sur la réalité

fréquemment dans la tente du serdar pendant que toute sa famille y étoit ».

Voici un moyen expéditif dont nos voyageurs usaient dans le désert pour faire cuire le pain. Après avoir réuni un tas de bois sec, on le couvroit d'une quantité de sable équivalente à un boisseau, puis on mettoit le feu au bois. Quand il étoit consommé, le sable étoit rouge; alors on plaçoit la pâte au milieu du sable; dix minutes suffisoient pour la cuire à point. La seule précaution à prendre, dans cette opération, est de couvrir la pâte assez complètement pour empêcher le contact de l'air, autrement le pain seroit brûlé.

En sortant du désert, un petit coin isolé offrit à nos voyageurs le singulier village de Kellégan. Il est composé de cent cinquante maisons, qui, toutes, sont construites, en cas d'attaque, de telle manière qu'on y entre par une trappe, à laquelle conduit une échelle, que l'on tire après soi.



Le mot de l'énigme du dernier Numéro est *Kalidoscope*.



#### ENIGME.

J'entends dire aux Amours  
Que j'amuse à la ronde :  
« C'est en changeant toujours  
» Qu'il plaît à tout le monde. »  
Pourtant contre l'orgueil  
Je sais rester en garde,  
Car chacun ferme un œil  
Sitôt qu'il me regarde.

J. P. B.



La fortune est souvent comme les femmes riches et dépen-  
sières, qui ruinent les maisons où elles ont apporté une riche  
dot.



Le plaisir peut s'appuyer sur l'illusion; mais le bonheur re-  
pose sur la réalité.

On est heureux ou malheureux par une foule de choses qui ne paroissent pas , qu'on ne dit point et qu'on ne peut dire.

On dit qu'il faut retrancher tous les jours de ses besoins. C'est surtout aux besoins de l'amour-propre que cette maxime est applicable ; ce sont les plus tyranniques.

M O D E S.

Les chapeaux de gaze sont toujours les plus nombreux. Nous avons parlé des gros plis de gaze , qui vont en serpentant , et dans la profondeur desquels on introduit des roses ; ( voyez la Gravure 1745 ) cette mode dure toujours. En place d'un paquet de fleurs , on met quelquefois un paquet de marabouts sur les chapeaux de gaze. Les entre-deux de satin sur les passes bouillonnées , sont maintenant couleur de rose. Quelques chapeaux de gaze ont un transparent rose. On porte des chapeaux de tulle , brodés à pois ou à fleurs , en paille lisse. ( Voyez la Gravure 1745 ) Ce sont des gueules de loup en gaze , qui garnissent le bord de presque tous les chapeaux à passe. Au lieu de volans , quelques robes de toile , rayées ou mouchetées en rose , ont des garnitures de mousseline bouillonnée. ( Voyez les gravures 1738 et 1739 ). Les pélerines n'avoient pas encore été aussi communes. On porte beaucoup de ceintures en ruban écossais.

A la Feuille de ce jour sont jointes les Gravures 1745 et 1746.

Le *Bon Genre* N°. 108 vient de paroître au bureau du Journal des Dames.

Le 20, paroîtront les Gravures de *Meubles* 467 et 468.



Capote de Pen

(1746.)



Capote de Percale. Guimpe de Mousseline. Robe de Percale.

e foule de choses qui  
on ne peut dire.

jours de ses besoi  
pre que cette maxime

s plus nombreux. Ne  
vont en serpentant,  
tit des roses; (vo  
ujours. En place d  
paquet de marabou  
eux de satin sur le  
ouleur de rose. Qu  
ut rose. On porte d  
fleurs, en paille les  
s gueules de loup e  
us les chapeaux à p  
toile, rayés ou mo  
rousseline bouillonn  
es pèlerines n'av  
orte beaucoup de ces

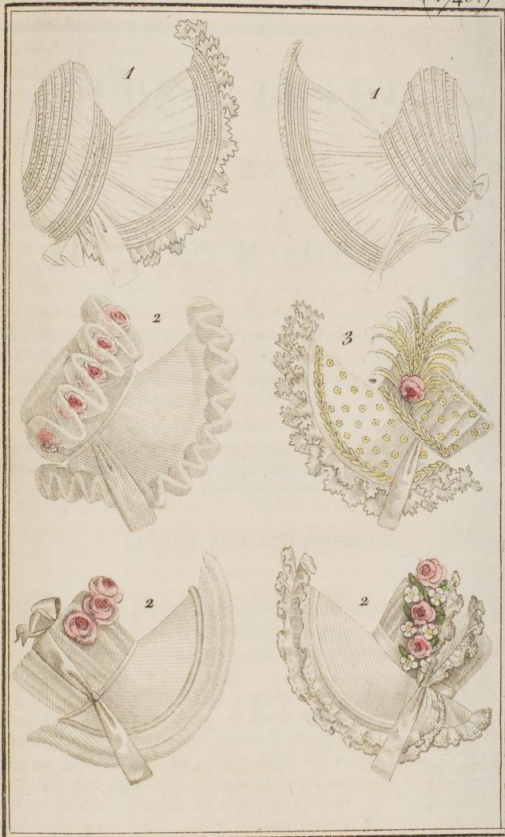
les Gravures 1746

paraître au bureau

Meubles 467 et 468



1. Capotes de  
3. Chapas



1, Capotes de percale. 2, Chapeaux de Gaze.  
3, Chapeau de Tulle brodé en paille.

*Ce Journal pa  
le 15, avec des  
six, et 36 fr. p*

*En 1802, a  
Meubles et de  
Dames, 18 N<sup>os</sup>*

Que de jours  
folies, de maïse  
s'il est possible  
seront éternelle

J'arrivois de  
toujours de la  
gloutit. Mille n  
les plus rapides  
Je perdis par ga  
quelos et me ce  
foiblesse, par  
reantros chez m



---

---

# JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

---

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures. (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

---

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

---

QU'AI-JE FAIT AUJOURD'HUI ?

Que de jours perdus, que d'heures mal employées ! Que de folies, de niaiseries ! Ouvrez donc les yeux, réfléchissez donc s'il est possible, croyez-vous que votre jeunesse et votre vie seront éternelles ?

J'arrivois de province et j'avois de l'argent. L'argent vient toujours de la province, et Paris est le gouffre où il s'engloutit. Mille moyens s'offroient à moi pour la dépense. Je pris les plus rapides, j'allai au jeu chez des dames de haut parage. Je perdis par galanterie, et quoique ma raison se montrât quelquefois et me conseillât de changer d'allure, je continuois par foiblesse, par vanité, par désœuvrement. Le soir, quand je rentrois chez moi, le corps bien las, la bourse platte et l'o-

reille basse, je me demandois: *Qu'ai-je fait aujourd'hui?* mais cela servoit peu. Je m'endormois dans la sagesse et me réveillais avec de nouveaux desirs.

Prosper a de l'esprit et de la facilité; son caractère est un peu brusque; il étoit contrariant et caustique, mais il se forme, il devient sociable, il commence à causer sur un ton raisonnable, cependant à quoi passe-t-il ses journées? à courir, à visiter des gens qu'il fatigue et qui l'ennuient. S'il prend un livre, il en parcourt à peine quelques pages. Il a un violon sur lequel il avoit promis de devenir fort, mais déjà il s'en lasse et il n'y met point cette ardeur qui seule fait réussir en toutes choses. Il avoit un professeur de dessin, il montoit du goût, et déjà ses essais étoient des coups de maître. Tout-à-coup le crayon est abandonné, et plutôt que de se livrer à la douce culture des arts, il s'en va se coucher sur un tapis pendant des heures entières, faisant jouer des pantins et des marionnettes pour amuser les enfans et les nourrices.

Quant à vous, Clémenti, votre fortune est assurée, c'est un oncle qui vous dote et vous pousse dans le monde. L'or du Pérou semble être à votre disposition, vingt chevaux sont toujours à vos ordres, on les change tous les mois; mais convenez que les chevaux ne vous causent plus une grande joie et que vous êtes désormais bien indifférent sur les courses et les caracolades d'une bête baie ou d'une bête pommelée. Quelquefois en paroissant sur le boulevard, il y a le plaisir de la piaffe: s'il passe des femmes, on donne de l'éperon, et l'on part au galop; mais tout cela est fade, et la conscience, cette prude, comme on l'appelle, est toujours là en secret qui crie: Malheureux, *qu'as-tu fait?* Quelles familles as-tu secourues? quelle industrie as-tu encouragée? quels services as-tu rendus à ta patrie? quels souvenirs prépares-tu pour ta vieillesse?

Julie est à-peu-près veuve. C'est-à-dire que son mari est neuf mois de l'année absent. Il court la Hollande et l'Allemagne, une autre fois il va en Italie, une autre fois il se rend en Angleterre. C'est un juif errant, et même quand il est à Paris, il ne voit sa femme que par hasard, aux repas ou au spectacle, car ils n'ont qu'une table et qu'une loge. Julie ne se plaint point de ce manège, elle y est faite et de son côté elle s'occupe, mais sans sortir de l'hôtel. Autant son mari est ami des voyages, autant elle aime la retraite et la vie sédentaire. Elle se couche de bonne heure et se lève tard; jamais il ne perce qu'un demi-

jour dans son  
traverser cinq  
de soleil n'a p  
aux bougies. L  
dans un coin un  
de toutes forme  
tite baguette, l  
pas, ou les em  
ou trois qu'aus  
quitte un instat  
marchande app  
ouvrir, au poid  
des fichus de tu  
paie rien, on l  
pissé en cachet  
tient les trois-  
sait pas même l  
on écrit quelqu  
ainsi que doit  
faire?...

Le mot de l

L'espace est  
dans le Jard  
rempli, mer  
difficile de s  
part du ballon  
extase devant l

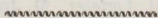
Le Bal du  
lité suppléoit à

jour dans son appartement. Pour arriver jusqu'à elle, il faut traverser cinq ou six pièces bien closes et où jamais un rayon de soleil n'a pénétré. Quand le ciel est sombre, on déjeune aux bougies. La marchande de modes est introduite. Elle place dans un coin une espèce d'arbre de perroquet garni de chapeaux de toutes formes et de toutes couleurs. Julie, du bout d'une petite baguette, frappe et fait tomber ceux qui ne lui conviennent pas, on les emporte, et sur une trentaine, il n'en reste que deux ou trois qu'aussitôt on essaye, qu'on trouve délicieux et qu'on quitte un instant après pour ne les remettre de la vie. Une autre marchande apporte des boîtes de rubans, qu'on choisit, sans les ouvrir, au poids. Une autre vient avec des plumes ou des fleurs, des fichus de tulle ou des voiles de gaze. On prend tout, on ne paie rien, on fait par jour dix toilettes. Le petit salon est tapissé en cachemire, c'est un schall qui sert de tapis, on s'y tient les trois-quarts de la journée, on a un roman dont on ne sait pas même le titre, une harpe à laquelle on ne touche jamais, on écrit quelques lettres mystérieuses; mais dites-moi, est-ce ainsi que doit se passer la vie? est-ce là tout ce qu'on sait faire?...

LÉON DE P\*.



Le mot de la charade du dernier Numéro est *Kalidoscope*.

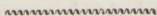


L'espace est bien grand entre les montagnes et le théâtre, dans le *Jardin Beaujon*. Tout cela cependant étoit tellement rempli, mercredi dernier, que, dès neuf heures, il étoit difficile de s'y frayer un passage. Les uns attendoient le départ du ballon de M<sup>me</sup>. Margat; les autres demeuroient en extase devant le Colysée illuminé.



Le *Bal du Ranelagh* seroit délicieux et parfait, si la qualité suppléoit à la quantité; je veux dire que cette réunion

est peu nombreuse ; mais comme elle a , en sa faveur , l'emplacement , les souvenirs et la mode , il est probable que la se prolongeront les plaisirs de l'été.



*Mélanges d'origines étymologiques et de questions grammaticales,*  
par M. Eloi Johanneau , ancien censeur royal (1).

La première étymologie qui se présente , est celle de *marchands de fer* , marchands qui ont donné leur nom à une rue de Paris , et qui ne vendent pas de fer , mais de la toile à matelas , du duvet et des tapis.

M. Johanneau pense qu'il faut remonter au temps où les tapis étoient de paille , et que le mot *fers* est une contraction de *fuer* , ou *foer* , avec l's finale du pluriel. Les mots *fuer* et *foer* , dans notre vieux langage , signifioient paille.

D'autres étymologies curieuses , et expliquées d'une manière claire , sont celles des mots *boussole* , *marron* et *goret*.

En rectifiant l'étymologie des mots espagnols et italiens qui signifient *carte à jouer* , M. Johanneau cite un passage évidemment relatif aux cartes , et qui prouve qu'elles sont de trois siècles plus anciennes qu'elles n'avoient paru à l'abbé Rive , qui , cependant avoit reculé l'époque de leur invention depuis longtemps assignée par les P.P. Ménestrier et Daniel , et par Villaret , Saint-Foix et autres.

A l'occasion du mot *Tartares* , M. Johanneau dit : « Nous devons imiter les Grecs et les Romains , qui n'admettoient dans leur langue les mots barbares qu'en leur ôtant la rouille de la barbarie.... Il me semble qu'on choque l'oreille et même l'analogie , en prononçant *Tatares*. Puisqu'il y a dans ce mot une répétition , une reduplication de la première syllabe , l'ana-

(1) In-8°. de 96 pages. Prix : 2 francs , et , port franc , 2 francs 40 centimes , à Paris , chez Alexandre Johanneau , libraire , rue du Coq-Saint-Honoré , n°. 6 , et chez l'auteur , au Musée , rue des Petits-Augustins , n°. 57.

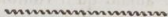
logie et l'ophonie  
soit parfaitement o  
prononcer Tar da  
nature des organes  
analogues , à pron  
seconde. Et c'est i  
nomer Tartares et  
cas. C'est donc un  
notre langue ; noi  
plus corriger celle  
par lesquelles cette  
viene une langue ut

VINGT DANS LE  
de la description ;  
avec une carte pa  
vix de la compag  
de son altesse le  
des missions en Pt  
J. B. Eyriès (1)

M. Pottinger décrit  
Bouchistan : « J'a  
voir on apporte des  
de l'eau on le kalcen  
le premier est ainsi n  
plait en tout sens ;

(1) Deux volumes in-8  
à Paris , chez Gide fils ,

logie et l'euphonie veulent que la répétition des deux syllâbes soit parfaitement conforme ; d'autant plus qu'en se disposant à prononcer *Tar* dans la seconde syllabe, on est amené par la nature des organes de la parole, et par l'attraction des sons analogues, à prononcer *Tar* dans la première comme dans la seconde. Et c'est même sans doute là la cause qui a fait prononcer *Tartares* et *Tartarie* pour *Tatare* et *Tatarie*, en français. C'est donc une altération propre et conforme au génie de notre langue ; nous ne pouvons, nous ne devons donc pas plus corriger celle-là que les cinquante mille autres altérations par lesquelles cette belle langue s'est formée du latin, et est devenue une langue universelle. »



VOYAGES DANS LE BÉLOUTCHISTAN ET LE SINDHY, suivis de la description géographique et historique de ces deux pays ; avec une carte par M. Henry *Pottinger*, lieutenant au service de la compagnie des Indes, adjoint-résident à la cour de son altesse le Peichouâ, et employé précédemment dans des missions en Perse et au Sindhy. Traduit de l'anglais, par J. B. B. Eyriès (1).

#### SECOND ARTICLE.

M. Pottinger décrit ainsi un festin auquel il fut admis dans le Béloutchistan : « J'arrivai chez le ministre à sept heures du soir ; on apporta des kaléouns (pipes). Il y en a de deux sortes, le kernaï ou le kaléoun serpent, et le dest ou kaléoun à main ; le premier est ainsi nommé de ce qu'il a un tuyau long en cuir, pliant en tout sens ; l'autre se tient à la main et se fume avec un

---

(1) Deux volumes in-8°. Prix : 14 francs, et, port franc, 17 francs ; à Paris, chez Gide fils, rue St.-Marc-Feydeau, n°. 20.

tube court souvent en or ou en argent , et richement émaillé. On les change et on les remplit alternativement de tabac frais , de sorte qu'une personne prend rarement plus de dix à douze bouffées de chacun. Après que l'on eut donné de l'eau pour se laver à la ronde , le repas commença ; l'on apporta d'abord des confitures et deux sortes de café ; l'un appelé café doux , étant fait avec du sirop et des suc de différentes espèces de fruits ; on les sert dans de petites coupes de porcelaine qui tiennent à peu près une cuillerée de table chacune , et qui sont placées dans de plus grandes en or ou en argent ; puis vinrent différents fruits et des conserves asiatiques , des sorbets dans des jattes que l'on fit passer à la ronde sur des plateaux , et qui avoient toutes une grande cuiller ronde dans laquelle chaque convive buvoit autant qu'il vouloit. On étendit ensuite une nappe sur le plancher devant la compagnie , et l'on y jeta beaucoup de pains faits en forme de galettes minces. Aussitôt après l'on apporta sur des plateaux , dont un fut placé devant chaque convive , le diner véritable , composé de toutes sortes de pilaus , d'étuvées et d'autres mets. Tout étant disposé , le ministre donna le signal de commencer , et dans un instant tout le monde fut à l'ouvrage. Les domestiques se tenoient au milieu de l'appartement pour nous donner des sorbets ou de l'eau. Nous eûmes trois services. Ce repas qui est le principal pour les Persans , correspond exactement à notre dîner. Ils ne mangent rien depuis ce moment jusqu'au lendemain à midi qui est l'heure de leur déjeuner , à moins qu'ils ne prennent quelques fruits dans la matinée. La manière de manger des Persans a pour des Européens trois grands inconvéniens ; il faut manger promptement ce qui est à côté de vous , sinon vous êtes exposé à voir un convive mettre les pieds dans votre plat , même pour atteindre à ce que vous désirez ; d'ailleurs la méthode d'être assis les jambes croisées de niveau avec les mets , est incommode. Comme on mange avec ses doigts , les serviettes semblent indispensables ; cependant je n'en ai jamais vu ; beaucoup de Persans ont recours , pour s'essuyer les mains , à leur pain , qui est mince et fait en morceaux de deux à trois pieds carrés. Un autre grand embarras est le manque de cuillers pour servir les différentes sauces ; une volaille ou un chevreau peuvent être déchirés en pièces sans heurter beaucoup nos idées de propreté ; mais voir quelqu'un allonger sa main graisseuse qu'il vient de lécher , et la plonger dans un vase de sauce , où

son voisin trempe la s  
ment grossier et dégoû  
La ville de Kerman  
l'environ treute mille  
morspets et de tapis  
l'Asie. « Les schalls ,  
comme par l'ancien no  
opinion ils surpassent  
sive et la délicatesse é  
assez moelleux , ni aus  
la manière première de  
cortes. On a cru que  
tout ces moutons comm  
manufactures de Kermat  
cette qui mérite d'être  
les étanillions de laine  
peu de color que j'eu  
schalls si anis et si bea  
l'Indostan à qui je les  
prix toujours plus élevé  
à l'une veut d'être con  
vont rompes ; ou la la  
armes dans une lessiv  
de balle. Cette prépar  
propre à être filée. »

C

Avec tête

Et sans tête

Dans le Passage des  
Noms-de-Petits-Champ

CERCL

Où Salue de lecture , d'

Où l'on est admis à 6 l

son voisin trempe la sienne de la même manière, est réellement grossier et dégoûtant. »

La ville de Kerman, dans le Bélouchistan, est peuplée d'environ treute mille âmes. Ses manufactures de schalls, de mousquets et de tapis de feutre sont fameuses dans toute l'Asie. « Les schalls, dit M. Pottinger, sont faits de laine connue par l'ancien nom de la province Karamania. Dans mon opinion ils surpassent ceux de cachemire pour la finesse du tissu et la délicatesse de la fabrication, mais ils ne sont ni aussi moelleux, ni aussi chauds. Les moutons qui fournissent la matière première de ces schalls sont très-petits et à jambes courtes. On a cru que l'on ramassoit la laine qui tomboit; on tond ces moutons comme les autres. J'ai visité les principales manufactures de Kerman, mais je n'ai rien trouvé dans les procédés qui mérite d'être décrit. Je me procurai dans une d'elles des échantillons de laine plus fine et plus douce qu'aucune espèce de coton que j'eusse encore vue. J'y achetai quelques schalls si unis et si beaux, que des marchands de schalls de l'Indoustan à qui je les montrai par la suite, les évaluèrent à un prix cinq fois plus élevé que celui qu'ils m'avoient coûté. Quand la laine vient d'être coupée, on la lave et on la nettoye à plusieurs reprises; on la laisse ensuite tremper, pendant plusieurs semaines dans une lessive formée d'une décoction d'écorces et de feuilles. Cette préparation rend la laine élastique, douce et propre à être filée. »

~~~~~

C H A R A D E.

Avec tête je brille  
Et sans tête j'habille.

~~~~~

Dans le Passage des Pavillons, qui communique de la rue Neuve-des-Petits-Champs, au jardin du Palais-Royal,

CERCLE LITTÉRAIRE,

*Ou Salons de lecture, d'étude, de conversation, de musique  
d'amateurs, etc.,*

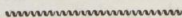
Où l'on est admis à 6 fr. par mois, 15 fr. par trimestre,

et 48 fr. par an , 6 sols par séance , ou 10 sols par jour.  
 Dans cet établissement qui étoit autrefois rue de Gram-  
 mont , se trouvent

1°. 80 à 100 Journaux et Ouvrages périodiques français ,  
 allemands , anglais , espagnols , portugais , italiens , belges , etc.

2°. Environ 18,000 volumes d'Ouvrages en tous genres ,  
 propres et complets ( dont plusieurs en langues étrangères. )

3°. Les meilleures Nouveautés littéraires , des collections  
 de Cartes géographiques , des Globes , Sphères , Atlas , etc.



### M O D E S .

Le crêpe a repris faveur ; on en porte en rose , en lilas ,  
 en citron et en blanc. Cependant les chapeaux de gaze sont en-  
 core les plus nombreux. Peu de chapeaux de paille sont entiè-  
 rement coupés par derrière ; on les retousse plus ou moins.  
 Quelquefois on laisse le bord dans son entier , et l'on pose le  
 chapeau sur sa tête sans le retrousser. Nous avons parlé des  
 cordons de roses blanches , qu'on mettoit autour des chapeaux  
 blancs en paille-coton ; aujourd'hui l'on porte des œillets bleus.  
 Ce bleu est le bleu de ciel. Les marguerites de toutes les cou-  
 leurs , les pavots , les œillets gros-rouge , les pieds d'alouette et  
 quantité d'autres fleurs de la saison , sont à la mode. On porte  
 beaucoup de pélerines et de canezous. Les pélerines ne tiennent  
 pas toujours à la robe. On est revenu , pour la garniture de  
 quelques robes blanches , aux remplis et aux entre deux de  
 tulle. Les remplis sont extrêmement étroits et serrés.



A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1747.



*Tout ce qui est relatif à ce Journal , doit être adressé , port franc ,  
 à M. La Mésangère , rue Montmartre , N°. 183 , près le boulevard , à  
 côté du café. Les Abonnemens datent du 1°. ou du 15.*

Capote de gaze



1818.

## Costume Parisien.

(1747.)



Capote de Gaze Robe de Percale garnie de Culle.

te, ou 10 sols par  
autrefois rue de la

ges périodiques fran-  
çais, italiens, belges,  
ouvrages en tous gen-  
s en langues étrangères  
littéraires, des collecti-  
s, Sphères, Atlas, &c.

orte en rose, en lin  
chapeaux de gaze sont  
eaux de paille sont en  
retrousse plus ou mo-  
n entier, et l'on peut  
er. Nous avons parité  
ltoit autour des chape-  
on porte des œillets ble-  
erites de toutes les  
ge, les pieds d'abeille  
sont à la mode. On y  
Les pélerines ne vien-  
mu, pour la garniture  
s et aux entre deux  
troits et serrés.

ravure 1747.

oit être adressé, par  
N°. 183, près le boulevard  
du 1°. ou du 15.

*Ce Journal paroît, a  
le 15, avec deux Gr  
in, et 36 fr. pour un*

*En 1802, a été co  
Membles et de Voitur  
dans, 18 N<sup>o</sup>. par an*

*Mirak! Voici un  
vent de réussir con  
La Famille Glinet es  
trage de l'amie, mèn  
fortune pour le Théâ  
reille antique. On a  
toute ne pouvoit, san  
théâtre; la Famille t  
tous les partis, elle e  
c'est bien le cas de c*

*Les Deux Valent  
Le bon roule sur de  
de la ressemblance d  
périssons, et la plupa  
sont deux invalides e  
être à l'un d'eux, au*

« Et désormais

« Puisqu'à nou

A chaque représen  
ainsi :

« Un m

« Est un

# JOURNAL DES DAMES

ET

## DES MODES.



*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

PARIS.

Ce 24 Juillet 1818.

*Miracle!* Voici une comédie en cinq actes et en vers qui vient de réussir complètement, et dont le succès est mérité. *La Famille Glinet* est, sans aucune exception, le meilleur ouvrage de l'année, même au Théâtre-Français, et c'est une bonne fortune pour le Théâtre-Favart, qui n'étoit plus habitué à pareille aubaine. On avoit prétendu jusqu'à présent que la politique ne pouvoit, sans danger, fournir le sujet d'une pièce de théâtre; *la Famille Glinet* a prouvé le contraire. Elle plaît à tous les partis, elle est fort bien jouée, l'auteur est modeste, c'est bien le cas de crier : *ô miracle!*

*Les Deux Valentin* ont reçu un bon accueil au Vaudeville. Le fond roule sur des *quiproquo*, connus à la scène, par suite de la ressemblance de deux jumeaux. Les détails sont gais et plaisans, et la plupart des couplets très-jolis. Ces *ménechmes* sont deux invalides qui n'ont chacun qu'une jambe, ce qui fait dire à l'un d'eux, au dénouement :

« Et désormais, deux jambes nous suffisent,

« Puisqu'à nous deux nous ne ferons plus qu'un. »

A chaque représentation, on fait répéter un couplet qui finit ainsi :

« Un mari, vois-tu bien ma belle,

» Est un fruit de toute saison ;

- » — Mais un fruit d'espèce nouvelle ,  
 » Plus il est mûr, moins il est bon. »

Des scènes, où figurent tour-à-tour *un machiniste, une duègne, un Juif, Absalon, la fille d'honneur, les Chaperons, M. Pastoureau*, débitant force épigrammes malignes et méchantes sur le Théâtre-Français, sur l'Odéon, sur Feydeau, sur M.<sup>lles</sup> Rose Thourein et Rose Pierret; des éloges de Fleury, de M.<sup>lle</sup> Mars et de *la Famille Glinet*: voilà de quoi se compose le vaudeville épisodique intitulé: *le Second Théâtre-Français, ou le Kaléidoscope théâtral*, qu'on a joué ces jours derniers aux Variétés.

La duègne se plaint d'être obligée de remplir le rôle du petit Joas; puis elle ajoute:

- « Me donner un rôle d'enfant....  
 » J'ai juré de ne plus en faire. »

Le Petit-Chaperon de Feydeau dit qu'à son spectacle on ne loue plus de loges, mais des places:

- « Pour louer une loge entière,  
 « Il nous falloit trop de travail,  
 « Et ne pouvant nous en défaire,  
 » Nous les débitons en détail. »

*Crillon*, qui figure depuis quelques jours à la Gaîté, est un vaudeville héroïque et historique, c'est-à-dire qu'il est froid. On y trouve cependant quelques couplets bien tournés.

Il me reste à parler du *Songe* de l'Ambigu; c'est un mélodrame tout comme un autre, où l'on voit un innocent accusé d'un crime affreux et condamné par le coupable même. La décoration du troisième acte est magnifique; elle représente une chapelle éclairée par un clair de lune d'un effet ravissant.

On va offrir à la Gaîté une autre chapelle, où se commet également un assassinat, dont une femme est témoin et qui ne peut révéler le nom des coupables..... Mais chut, ne faisons point connoître le *secret de la comédie*.

MADAME DE STAËL.

De même qu'un peintre ne passe jamais dans un beau pays sans y prendre de jolis dessins, de même nous ne lisons jamais un bon livre sans en extraire quelques pensées.

La Rochefoucauld a dit: « La gravité est un mystère du corps » pour cacher les défauts de l'esprit. »

On lit dans M.<sup>me</sup>  
 de l'amour-propre  
 C'est une même  
 choses également v  
 « Les femmes, »  
 personnelle activ  
 les objets de leur  
 Elle nomme exa  
 qui ne compte po  
 Elle ajoute que  
 sous l'empire de  
 est facile à saisir  
 L'homme qui vit  
 appétit, faiseur de l  
 par des bagatelles,  
 naturels, à la crai  
 nés dant échapper.  
 L'homme qui vit  
 rieux; il s'est, par  
 reux, comme à la  
 époque un indic  
 le supporte avec fi  
 rage; il s'y étoit à  
 « Les conquêtes  
 » doit triompher  
 Les conquêtes de  
 entrées où l'ame lu  
 point oubliés; « et  
 » l'habileté de ce mo  
 » des choses éternel  
 « L'art d'être ai  
 » et à ne pas trop  
 » femmes. »  
 Que les hommes  
 est M.<sup>me</sup> de Staë  
 » qui savent les s  
 « En France, li  
 » elle n'est utile à  
 » Il nous semble q  
 » on lui a reproché  
 » une preuve qu'elle

On lit dans M.<sup>me</sup> de Staël : « La fatuité est une ressource » de l'amour-propre pour cacher la médiocrité naturelle. »

C'est une même tournure de phrase pour exprimer deux choses également vraies.

« Les femmes, dit M.<sup>me</sup> de Staël, n'ayant pas une existence » personnelle active, vivent avec d'autant plus de force dans » les objets de leur attachement. »

Elle nomme *exceptricité* cette manière d'être toute originale » qui ne compte pour rien l'opinion d'autrui. »

Elle ajoute que « la différence entre les hommes qui vivent » sous l'empire des autres et ceux qui vivent en eux-mêmes, » est facile à saisir et se retrouve partout. »

L'homme qui vit sous l'empire des autres et de la mode, est » apprêté, faiseur de façon, guindé, vain des succès qu'il obtient » pour des bagatelles, et toujours prêt à sacrifier les sentimens » naturels, à la crainte des travers et du ridicule : il n'y peut » cependant échapper.

L'homme qui vit au dedans de lui-même est constant, cou- » rageux ; il s'est, par l'étude et la réflexion, préparé aux grands » revers, comme à la haute fortune. S'il est apprécié et chéri, il » en éprouve un indicible bonheur ; s'il est méconnu et trahi, il » le supporte avec fermeté, sans se plaindre, sans changer de » visage : il s'y étoit attendu !

« Les conquêtes de la grâce sont sans bornes et les femmes » doivent triompher dans ce genre de combats. »

Les conquêtes de la mort sont sans limites ; mais dans les » contrées où l'ame humaine à toute sa force, les morts ne sont » point oubliés ; « et l'honorable constance qui lutte contre l'ins- » tabilité de ce monde, élève les sentimens du cœur au rang » des choses éternelles. »

« L'art d'être aimable consiste à ne jamais épuiser un sujet, » et à ne pas trop s'arrêter sur ceux qui n'intéressent pas les » femmes. »

Que les hommes mariés soient fidèles et ils seront discrets, » c'est M.<sup>me</sup> de Staël qui le dit : « Il n'y a que les maîtresses » qui sachent les secrets, et surtout qui les révèlent. »

« En France, la conversation mène à tout. En Angleterre, » elle n'est utile à rien. »

Il nous semble qu'on a mal compris M.<sup>me</sup> de Staël, quand » on lui a reproché d'avoir trop loué les Anglais ; ce n'est pas » une preuve qu'elle les aime. Elle les cite souvent, à la vérité,

e nouvelle,  
est bon. »

tour un machiniste,  
l'honneur, les Chapou-  
grammes malignes et à  
l'Odéon, sur Féné-  
ret ; des éloges de l'Ac-  
et : voilà de quoi se  
le Second Théâtre-Fr-  
i'on a joué ces jours

e remplir le rôle de

t....

e. »

qu'à son spectacle au

re,

il,

faire,

l. »

jours à la Gaité, est  
est-à-dire qu'il est in-  
ets bien tournés.

Ambigu ; c'est un mi-  
voit un innocent au  
le coupable même.  
nifique ; elle repré-  
ne d'un effet ras-  
e chapelle, où se  
e femme est témé-  
bles..... Mais dans  
à comédie.

T A E L.

mais dans un beau  
ne nous ne lisons  
pensées.  
est un mystère de

comme modèles ; mais en cela elle imite les mères qui montrent toujours les enfans de leurs voisines , pour exemple à leurs propres enfans. A les entendre , tout est perfection dans l'esprit et la tournure de ceux qu'elles offrent comme bons à imiter ; mais cette vertu n'est qu'une fiction pour exciter le zèle des jeunes cœurs qu'elles veulent instruire.

Voici des traits du moins qui ne nous paroissent pas flattés :

« On est tous les jours invité à Londres à d'immenses assemblées , où l'on se coudoie comme au parterre : les femmes y sont en majorité , et d'ordinaire la foule est si grande , que leur beauté même n'a pas assez d'espace pour paroître : à plus forte raison n'y est-il jamais question d'aucun agrément de l'esprit. Il faut une grande force physique pour traverser les salons sans être étouffé , et pour remonter dans sa voiture sans accident. Mais je ne vois pas bien qu'aucune autre supériorité soit nécessaire dans une telle cohue. Aussi les hommes sérieux renoncent-ils de très-bonne heure à la corvée qu'en Angleterre on nomme le grand monde , et c'est , il faut le dire , la plus fastidieuse combinaison qu'on puisse former avec des élémens ( quelquefois ) aussi distingués. »

A Londres , chaque ménage a sa demeure séparée , et la ville est composée d'un grand nombre de petites maisons fermées comme des boîtes , et où il n'est guères plus facile de pénétrer. Il n'y a pas même beaucoup de frères et de sœurs qui aillent dîner les uns chez les autres sans être invités. Cette formalité ne rend pas la vie fort amusante ; et dans le goût des Anglais pour les voyages , il entre l'envie de se soustraire à la contrainte de leurs usages aussi bien que le besoin d'échapper aux brouillards de leur contrée. »

Il faudroit copier beaucoup pour citer tout ce que l'ouvrage de M.<sup>me</sup> de Staël offre de curieux , d'intéressant , de bon et de beau. Ce n'est pas sèchement de la morale , ce n'est pas uniquement de l'histoire , c'est un mélange d'idées philosophiques et d'esprit religieux ; c'est un ardent amour de la liberté , exprimé comme les femmes expriment l'amour ; ce sont des hymnes chantées par une fille tendre et passionnée en l'honneur d'un père qu'elle va bientôt aller retrouver dans les cieux. On a blâmé ces fréquens chapitres à la louange de M. Necker. Rappelez-vous donc quelle est celle qui écrit , et pardonnez. Hélas ! nous sommes en un tems où les hommages rendus par les enfans aux auteurs de leurs jours , sont si rares , qu'on les tient pour prodige ; il y a des gens qui s'en offensent. Ce respect profond

est la vive censure de  
qu'il faut demander

Demandez à ces  
de dot à leurs fille:  
sèdent autant de ter:  
leur valent trois moi:  
dessèche toutes les  
Pastole.

Les habits serrés  
font dire aux journa:  
but ressembler à ut:  
rales, ils ajoutent  
avec le cou serré co

VOYAGES DANS LE  
de la description  
avec une carte par  
ricie de la compag:  
de son altesse le  
des missions en Pl  
J. B. B. Eyriès (1

TROISI

Le Sindh , pays  
voyageurs avoir une  
une plaine unie , di  
qui la fertilité à un  
qu'on dela s'étend.

(1) Deux volumes in  
à Paris, chez Gide fils

est la vive censure de leur parfaite indifférence ; et c'est à ceux-là qu'il faut demander grâce pour M.<sup>me</sup> de Staël.

\*\*

~~~~~

Demandez à ces glaciers fameux qui donnent 50 mille écus de dot à leurs filles, à ces restaurateurs champêtres qui possèdent autant de terres que feu le marquis de Carabas, ce que leur valent trois mois d'été; ils vous diront que la chaleur qui dessèche toutes les sources, fait couler chez eux les flots du Pactole.

~~~~~

Les habits serrés du milieu et amples du haut et du bas, font dire aux journalistes anglais que, pour être à la mode, il faut ressembler à un sablier. A cause de la roideur des cravates, ils ajoutent que, pour aller dans le monde, il faut avoir le cou serré comme les gens qui en sortent ( les pendus ).

~~~~~

VOYAGES DANS LE BÉLOUTCHISTAN ET LE SINDHY, suivis de la description géographique et historique de ces deux pays ; avec une carte par M. Henry *Pottinger*, lieutenant au service de la compagnie des Indes, adjoint-résident à la cour de son altesse le Peichouâ, et employé précédemment dans des missions en Perse et au Sindhy. Traduit de l'anglais, par J. B. B. Eyriès (1).

#### TROISIÈME ET DERNIER ARTICLE.

Le Sindhy, pays limitrophe du Béloutchistan parut à nos voyageurs avoir une grande ressemblance avec l'Égypte. « C'est une plaine unie, dit M. Pottinger, arrosée par un beau fleuve qui la fertilise à une certaine distance de chaque côté ; tandis qu'au delà s'étend à gauche un désert immense, et s'élève à

---

(1) Deux volumes in-8°. Prix : 14 francs, et, port franc, 17 francs ; à Paris, chez Gide fils, rue St.-Marc-Feydeau, n°. 20.

droite une masse de montagnes stériles que leur sol et leur climat rendent également inhospitalières. »

Le Sindhy, lors du passage de nos voyageurs, étoit gouverné conjointement par trois frères, sous le titre d'Emyrs ou Princes. L'aîné qui avoit la préséance sur les autres, ayant été tué à la chasse en 1812, son fils a pris la dernière place, et les deux frères du défunt sont montés chacun d'un degré.

« Les Sindhyens, dit M. Pottinger, ont le teint foncé ; cependant, pris en masse, ce sont de très-beaux hommes. Leur taille est supérieure à celle à laquelle s'élèvent ordinairement les Asiatiques ; ils ont de beaux traits et sont bien proportionnés. La beauté de leurs femmes est passée en proverbe, et c'est avec raison. Quand nous faisons nos excursions à cheval, durant nos séjours à Haïdezabad et à Tatab, nous n'avions qu'accidentellement l'occasion de voir des femmes des hautes classes, attirées par la curiosité ; mais, parmi les nombreuses troupes de danseuses qui venoient de tems en tems exercer leur talent devant nous, je ne me souviens pas d'en avoir vu une seule qui ne se distinguât par l'agrément de sa figure ou la régularité de ses traits, presque toujours elles unissoient, d'une manière frappante, ces deux avantages qui constituent la beauté. Le vêtement des hommes consiste en une chemise large, un pantalon plissé à la cheville, et un bonnet de drap ou de coton piqué, semblable à la forme d'un chapeau, et brodé autour du fond en fleurs, en soie ou en or. L'habillement des femmes est le même à l'exception du bonnet. Quand elles sortent, elles s'enveloppent d'un seri ou drap dont une extrémité leur passe par dessus la tête, et leur sert de voile pour cacher leur visage, si elles rencontrent des étrangers. »

Les Emyrs, lorsque nos voyageurs en eurent audience, portoient une grande quantité de pierres précieuses, outre celles qui ornoient les poignées et les fourreaux de leurs épées et de leurs poignards ; et l'on voyoit briller à leurs ceinturons des émeraudes et des rubis d'une grosseur extraordinaire. Ils étoient assis par rang d'âge, l'aîné au milieu, le second à sa droite, le plus jeune à sa gauche : un tapis de feutre léger couvroit tout le cercle ; dessus étoit posé un matelas de soie d'environ un pouce d'épaisseur, et précisément assez grand pour que les trois princes y prissent place. Il étoit revêtu d'une couverture de mousseline brodée en fleurs d'or et d'argent, avec une déli-

caïesse exquise. Derr  
cousins couverts d'un  
de mousseline, ce qui  
voit à tout le dorba  
chaise inconcevable. P  
nissi très-magnifique  
simplicité de cette  
nous nous étions for  
bon des ornemens,  
ment de tuniques de  
genibques, noués autou  
mince et transparente  
les sortes de parure  
peut être sans exagér  
pèle et demi de diam  
ment qu'ils ne parois  
en reste se faire une  
tardis que portent l  
gent qu'il entre dan  
de longueur de gaze :  
de l'argent. »

Nos voyageurs res  
depart de Bombay, i  
« Nous passions la p  
tinger, à visiter les  
ville immense. Un p  
fait bien connoître l'é  
bentres offrent de be  
arrangés de manière  
Châ (Roi) et des  
pôis se trouve une  
mens souterrains de  
Chapan sont les pl  
kabous ( pipes ) se  
pagan, seroient honn  
Cinq jours après  
trouvent à Cahan,  
de ruines et qui, p  
devenue, dit M. Pot  
Perse. On y fabriqua  
d'elles de soie en c



catesse exquise. Derrière les Émyrs, il y avoit trois grands coussins couverts d'une broderie semblable à celle de leur tapis de mousseline, ce qui, joint à leur parure en diamans, donnoit à tout le dorbar ( salle d'audience ) un effet d'une richesse inconcevable. Plusieurs officiers du Gouvernement étoient aussi très-magnifiquement vêtus ; enfin, la splendeur et la somptuosité de cette audience surpassèrent beaucoup l'idée que nous nous étions formée de la cour d'Haïderabad. A l'exception des ornemens, les trois frères étoient vêtus uniformément de tuniques de mousseline fine, avec des loungis magnifiques, noués autour de leur taille. Leurs turbans de gaze mince et transparente surpassoient par leur dimension toutes les sortes de parure de tête que j'avois vues jusqu'alors. Je puis dire sans exagérer qu'ils avoient de deux pieds à deux pieds et demi de diamètre ; mais ils étoient plissés si artistement qu'ils ne paroissent ni lourds ni messéans ; on peut au reste se faire une idée de la grosseur extraordinaire des turbans que portent les grands personnages du Sindhy en songeant qu'il entre dans quelques-uns près de soixante aunes de longueur de gaze : elle a ordinairement huit à douze pouces de largeur. »

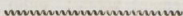
Nos voyageurs restèrent dix jours à Ispahan. Depuis leur départ de Bombay, ils avoient mis sept mois à s'y rendre. « Nous passions la plus grande partie des jours, dit M. Pottinger, à visiter les palais et les autres curiosités de cette ville immense. Un palais bâti par le premier ministre actuel fait bien connoître l'état présent de l'architecture persane. Ses fenêtres offrent de beaux morceaux de verre peint et d'émail arrangés de manière à former des stances en l'honneur du Chah ( Roi ) et des citations du Koran. Au-dessous de ce palais se trouve une suite complète de serdabs ou appartemens souterrains destinés à l'habitation d'été. Les bazars d'Ispahan sont les plus vastes de la Perse. Quelques fonds de caléoums ( pipes ) soufflés et taillés dans les verreries d'Ispahan, seroient honneur à un ouvrier anglais. »

Cinq jours après leur départ d'Ispahan, nos voyageurs se trouvèrent à Cahan, ville qui naguères étoit un monceau de ruines et qui, par les efforts du premier ministre, est devenue, dit M. Pottinger, « le lieu le plus florissant de la Perse. On y fabrique des ustensiles de cuivre, des tapis, des étoffes de soie en couleur et à fleurs : ces dernières sont

très-belles. J'en achetai quelques-unes faites en écharpe, et imitant les schalls de cachemire les plus riches; elles en avoient la couleur éclatante, ajoutée à l'apparence lustrée de la soie. »



Le mot de la charade du dernier numéro est *Étoile*.



M O D E S.

Dans les promenades et dans les jardins publics, c'est toujours le blanc qui domine, et les chapeaux de gaze sont encore les plus nombreux. Mardi dernier, jour où les toilettes étoient, à Tivoli, d'une élégance remarquable, on ne voyoit, pour ainsi dire, que du blanc. Les plus jolis chapeaux de paille, à petit bord, étoient ornés de marabouts. Outre les roses et les marguerites, les modistes employent souvent des fleurs de laurier, rose, blanc, lilas. On porte des robes blanches plus courtes que le par-dessous de plus de quatre doigts. La garniture de la robe et celle du par-dessous sont exactement pareilles. Quelques canezous forment en même tems corsage de robe ajustée et guimpe à la vierge. Les demi-fichus clairs sont toujours très-nombreux. On garnit les pélerinites en mousseline unie : les bandes sont basses, ourlées d'un ourlet plat, et se plissent à tuyaux ronds. ( Ceci se verra sur la planche 1749.) Nous ne donnons pas pour une mode suivie, mais pour une nouveauté, des robes de batiste écruë, dont les volans sont brodés en couleur, et qui ont de la broderie entre les volans. On porte ces robes avec un chapeau pareil.

Les élégans qui font deux toilettes, mettent le matin un gilet rayé. Les pantalons ne descendent pas plus bas que la cheville et se font sans baguette. On voit quelques chapeaux noirs, en paille lisse.



A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1748.



*Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, rue Montmartre, N°. 183, près le boulevard, à côté du café. Les Abonnemens datent du 1<sup>er</sup>. ou du 15.*

Chapeau de gaze.

(1748.)



*Chapeau de gaze. Robe de Percale à garnitures bouillonnées.*

nes faites en écharpe  
es plus riches; elles  
e à l'apparence lustrée

numéro est Éloïse.

ardins publics, c'est  
peaux de gaze sont en  
ur où les toilettes éti  
le, on ne voyoit, par  
olis chapeaux de per  
abouts. Outre les to  
loyent souvent des  
porte des robes blan  
plus de quatre douz  
par-dessous sont en  
forment en même le  
la vierge. Les demi-  
On garnit les pèleri  
sses, ourlées d'un m  
( Ceci se verra sur  
s pour une mode  
s de batiste écar, et  
et qui ont de la b  
robes avec un cha

s, mettent le ma  
ent pas plus bas que  
voit quelques cha

ravure 1748.

it être adressé, post  
c. 183, près le boulo  
lu 1<sup>er</sup>, ou du 15.

*Ce Journal paroit, le 15, avec deux Gros, et 36fr. pour un*

*En 1802, a été co  
Moibles et de Voitur  
Dans, 18 N<sup>os</sup>. par a*

La fortune, souvi  
partage ses faveurs  
spectacles et les jard  
tens se et des soiré  
de piéce spirituelle  
moyens de combattre  
cesses de la canicu  
commencé la série de  
offrant à la curiosité  
Depuis, les comédien  
tés et de l'Ambigu,  
resses; ils attirent c  
la population de Pa  
presqu'exclusivement  
issent les faubourgs.  
lette recherche, de  
fait donner la préfé  
amusemens *extra mu*  
personnes qui sont  
ou le prix d'une voi  
telle entre 7 et 8 he  
par la multitude de pi  
Elysées, les Boulev  
marbre, Poissonniè  
qu'un événement fut  
générale, si leur air

---

# JOURNAL DES DAMES

ET

## DES MODES.

---

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

---

La fortune, souvent aveugle, paroît, cette année, avoir partagé ses faveurs d'une manière assez équitable entre les spectacles et les jardins publics. Si elle a accordé à ceux-ci un tems sec et des soirées délicieuses, elle a alimenté les autres de pièces spirituelles et amusantes qui leur fournissent les moyens de combattre sans trop de désavantage les chaleurs excessives de la canicule. Le théâtre de la Porte St-Martin a commencé la série de succès dont ils peuvent s'enorgueillir, en offrant à la curiosité publique le *Bourguemestre de Saardam*. Depuis, les comédiens de l'Odéon, du Vaudeville, des Variétés et de l'Ambigu, ont obtenu des chances également heureuses; ils attirent chez eux, dans la semaine, une partie de la population de Paris; mais le dimanche, la foule se porte presque exclusivement vers les jardins champêtres qui embellissent les faubourgs. Le désir de se faire voir dans une toilette recherchée, de se livrer gratis au plaisir de la danse, a fait donner la préférence à ces sortes d'établissmens sur les amusemens *extra muros*, par les jeunes-gens et par toutes les personnes qui sont obligées de calculer l'emploi de leur tems ou le prix d'une voiture. Un étranger, arrivant dans la capitale entre 7 et 8 heures du soir et voyant son carrosse arrêté par la multitude de piétons qui convrent les avenues des Champs-Élysées, les Boulevards, la rue d'Antin, les faubourgs Montmartre, Poissonnière et du Temple, seroit tenté de croire qu'un événement funeste, force les habitans à une émigration générale, si leur air joyeux, leurs habits de fête ne lui prou-

voient à l'instant qu'ils ne fuyent que l'ennui et leurs occupations quotidiennes. Le besoin de paroître d'une manière élégante dans ces jardins si fréquentés et si resplendissans de lumières, fournit à l'industrie parisienne un débouché incalculable. La modeste bourgeoise ne se contente point pour paroître à Belleville, à Tivoli et aux Montagnes Egyptiennes, d'une robe de toile ou de cotonnade pareille à celle qu'elle portoit jadis à Ménilmontant et aux Prés St.-Gervais; il lui faut du blanc, des falbalas, une collerette bien empesée, un chapeau bien frais. Le boulevard Turc même, le boulevard Turc, encore si gothique, il y a quelques années, ne souffre plus de demi-parure; les robes à grand ramage et les perruques à bourses en ont disparu; c'est tout au plus s'il s'y trouve quelques élégans en culotte et quelques petites-maitresses en chapeau orné de marabouts-*queues de chat!*

\*\*\*\*

Les sieurs De Frey, père et fils, facteurs de pianos et de harpes, brevetés de L.L.L. A.A.A. R.R.R. Monsieur, frère du Roi; Madame, duchesse d'Angoulême; la duchesse de Berry; et de S. A. S. la duchesse douairière d'Orléans, ont l'honneur de prévenir le public, que leurs plus petits pianos comme les plus grands, ont six octaves complètes, et qu'ils viennent d'y ajouter une sixième pédale de leur invention.

Leur magasin est sur le Boulevard, au coin de la rue de Grammont, n.º 27; et leur fabrique, Vieille rue du Temple, n.º 51.

L E V O Y A G E.

J'étouffois à Paris, je suis allé prendre l'air; je me suis jeté dans la malle du courrier, et en 36 heures je me suis trouvé sur les bords de la Loire.

J'ai vu bien des choses dont je prie le lecteur de me permettre de lui faire le récit. Il est si doux d'occuper de soi le monde et d'intéresser l'univers à des particularités; de parler de sa femme, de ses enfans, des *variations de sa fortune*, comme disoit dernièrement un rédacteur de feuilleton partant pour la Tauride!

A peine a-t-on perdu de vue son clocher, qu'on se croit appelé à continuer la collection des Cook, des Lapeyrouse et des

Humboldt. Je ne gémis pas. Je ne suis pas malade. Je ne suis pas malade. Je ne suis pas malade.

J'ai appris que le Ministre de l'Intérieur a exposé une collection de tableaux de peinture. L'exposition de celle de 1817 des arts.

Nogent n'est pas un grand lieu; les tableaux sont jolis et la gr...

Nogent forme un village. Au milieu de la ville, au milieu de la ville, au milieu de la ville.

St-Laurent est un village. St-Laurent est un village.

Notre-Dame de la Chapelle. A l'hôpital on dit qu'il y a de leurs...

Paris, dans ce...

Soyez so...

Recommandez...

L'édifice...

Cette poésie sent l'air. Elle est excellente que celle de la chapelle, et dans la duchesse de Sully...

transcrit pas ici, fait à Paris, n'ajoute...

Nogent se dispose à partir. Sur une place de baraquas de ma...

cinque en toile et dans des danses de corde é...

sauteur élégant, n'est pas et disparaît en l'air et cause main...

Les *Mahyrs* de Paris et disparaît en l'air et cause main...

de leurs pousses et qui seroit de rideau et qui seroit de rideau...

cliquant et les trois...

Humboldt. Je ne me défends point de cette manie qui devient générale. Je ne suis pas de ces génies qui frayent les chemins, mais bien de ces moutons qui suivent la foule.

J'ai appris une bonne nouvelle à Nogent-le-Rotrou : c'est que le Ministre de l'Intérieur vient de commander force travaux de peinture et de sculpture pour le salon d'avril prochain. L'exposition nouvelle promet donc d'être aussi riche que celle de 1817, et c'est faire beaucoup espérer aux amis des arts.

Nogent n'est pas une belle ville, mais de belles routes y conduisent ; les toilettes ne sont pas brillantes, mais les femmes sont jolies et la grâce vaut bien des affluets.

Nogent forme une espèce de triangle, dont trois rues sont les côtés. Au milieu est une prairie où pacagent des bestiaux ; et, aux angles se trouvent trois églises : Notre-Dame, St.-Hilaire, St.-Laurent.

St.-Laurent est le côté de la Poste ; St.-Hilaire celui des Tanneurs ; Notre-Dame celui de l'Hôpital.

A l'hôpital on doit s'attendre à trouver des poètes, aussi voit-on de leurs œuvres dans celui de Nogent-le-Rotrou. Sur la porte d'une des salles intérieures j'ai lu ces vers :

Pauvres, dans cet asyle ouvert à l'indigence

Soyez soumis et doux,

Recommandez au ciel, ceux dont la bienfaisance

L'édifia pour vous.

Cette poésie sent un peu la fièvre quant au rythme, mais elle est excellente quant aux sentimens. Dans une cour s'élève une chapelle, et dans cette chapelle est le tombeau du duc et de la duchesse de Sully. Les figures sont en marbre blanc. Je ne transcris pas ici, faute d'espace, une longue inscription qui, d'ailleurs, n'ajoute rien à la gloire du fidèle ministre.

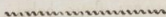
Nogent se disposoit pour une foire annuelle qui alloit se tenir. Sur une place récemment plantée d'arbres, on élevoit des baraques de marchands et des tréteaux de Paillasses. Un cirque en toile étoit formé en un lieu commode pour des danseurs de corde et des émules du célèbre Mahyer. Mahyer ! sauteur élégant, mais inconstant ; qui brilla un moment à Paris et disparut comme une ombre légère ; qui fut la coqueluche et cause maintenant le désespoir des belles !

Les *Mahyers* de Nogent avoient déjà dressé l'étroit théâtre de leurs prouesses et l'on voyoit par les trous d'une serpillière qui servoit de rideau, les décorations de papier, les habits de clinquant et les trônes de paille.

La comédie est non loin de là. Une lanterne d'escalier, accrochée au-dessus de la porte, tient lieu de réverbère. L'affiche annonçoit comme première chanteuse à roulades, madame Belliard qui est la Duret et la Boulanger de ces parages, et dont la voix le dispute, dit-on, à celles de la fauvette et du rossignol. Il y avoit relâche le jour de mon passage et je n'ai vu l'actrice qu'en déshabillé.

Il paroît, suivant ce qu'on m'écrit, qu'à Paris aussi la mode est venue de donner fréquemment relâche aux grands théâtres. Ce n'est pas que là sans doute manquent les spectateurs, ce sont les acteurs principaux qui sont en province et qui vont faire la moisson dans leurs terres.

A Nogent, les comédiens n'ont point encore de châteaux. Ils vivent en famille, au cabaret, qu'on décore pompeusement du titre d'hôtel. Mais laissons-les à leurs festins qui sont toujours gais comme des noces. Souvenons-nous que nous voyageons en poste et que nous passons trop lestement dans chaque ville pour qu'il nous soit permis d'en faire longuement la description,



\*\*

#### JOURNAUX DE MODES.

Le plus ancien a pour titre : *le Cabinet des Nouvellistes*, ou *les Nouvelles du tems mises en Figures*; contenant un recueil général de toutes les curiosités, nouveautés et événemens qui arrivent chaque mois dans toutes les parties de l'Europe; avec une description des modes, des habillemens, des meubles, etc. Paris, 1728. Nous ne connoissons ce Journal que par les Bibliographies.



Mais *le Courier de la Mode*, in-8.°, Paris, Jorry, est sous nos yeux. Il commença au mois d'avril 1768. Chaque numéro étoit composé de 8 pages. Il en paroissoit un le premier de chaque mois. On y trouvoit la musique d'une ariette; mais il ne renfermoit point de gravures de modes. Douze numéros furent publiés en l'année 1769. Un seul numéro parut en 1770.



C'est aussi un ouvrage périodique, que la *Suite d'Estampes pour servir à l'histoire des modes et du costume en France, dans le dix-huitième siècle*. Petit in-folio, Paris, Prault. Un cahier parut en 1775; il contenoit 12 estampes, et chacune d'elles renfermoit deux ou trois figures en pied, et des meubles

ou autres accessoires  
vires n'étoient pas  
d'explication. Le di  
oublié. Le second  
à M. Moreau le jeu  
avec tant de succès  
trahies par M. Mor  
sissie dans le poi  
ridicale.

*Cabinet des Mod  
manière claire et pré  
en taille-douce et en  
des tous les quinze  
parte la date du 15*

Depuis le 20 nov  
in cahier de ce Jou  
nouvelles, françaises

Le 20 février 179  
se donna, et donna  
fois par mois, le tit  
Amusement du salo  
des trois gravures, 1  
du 20 février 1793 l  
cription. Il n'en par  
à la fin de février, 4

Le Magasin Encyc  
serre le prospectus  
devoit rendre comp  
des deux sexes, au  
aux ouvrages de bije  
trouvées, par an, 7  
voit paroître le 15  
tout rapide des assi

Au commencement  
seur de rhétorique.



ou autres accessoires ( modes de 1773 et 1774 ). Ces gravures n'étoient pas coloriées. Elles avoient chacune une page d'explication. Le dessinateur, M. Freudeberg, est aujourd'hui oublié. Le second cahier ( modes de 1775 et 1776 ) fut confié à M. Moreau le jeune, qui, depuis, a si souvent dessiné, et avec tant de succès, pour les libraires. Presque tous les sujets traités par M. Moreau sont d'un choix heureux ; la mode y est saisie dans le point où elle touche à l'élégance et non au ridicule.

~~~~~

*Cabinet des Modes, ou les Modes nouvelles, décrites d'une manière claire et précise, et représentées par des planches gravées en taille-douce et entamées : 8 pages in-8.° de texte et 3 planches tous les quinze jours. Paris, Buisson. Le premier cahier porte la date du 15 novembre 1785.*

~~~~~

Depuis le 20 novembre 1786, il parut, tous les dix jours, un cahier de ce Journal, et le titre fut : *Magasin des Modes nouvelles, françaises et anglaises.*

~~~~~

M O D E S.

Le 25 février 1790, l'auteur, M. Le Brun (de Grenoble), se nomma, et donna à sa feuille, qui continua de paroître trois fois par mois, le titre de *Journal de la Mode et du Goût, ou Amusement du salon et de la toilette*. En remplacement d'une des trois gravures, ce furent deux pages de musique. Le cahier du 20 février 1793 terminoit la 3.<sup>me</sup> année de la nouvelle souscription. Il n'en parut que quatre dans la quatrième, savoir un à la fin de février, et trois dans le courant de mars.

~~~~~

Le Magasin Encyclopédique de l'année 1796 nous a conservé le prospectus d'un *Journal des Nouveautés*, où l'on devoit rendre compte de tout ce qui étoit relatif aux costumes des deux sexes, aux décorations d'appartemens, aux voitures, aux ouvrages de bijouterie, d'orfèvrerie, etc., et où se seroient trouvées, par an, 72 gravures coloriées. Le premier numéro devoit paroître le 15 germinal an IV (4 avril 1796.) La dépréciation rapide des assignats empêcha l'exécution de ce projet.

~~~~~

Au commencement d'avril 1797, feu Sellèque, ex-professeur de rhétorique au collège de Chartres, et l'éditeur actuel

du *Journal des Dames et des Modes*, entreprirent le *Journal des Dames*, qui, bientôt, accompagné de gravures de modes, prit le titre de *Journal des Dames et des Modes*.

Pendant les mois de juin et juillet 1797, avoient été publiés cinq numéros d'un *Journal des Modes et Nouveautés* : 4 pages in-8.°, avec une gravure coloriée. Ce Journal fut réuni le 21 septembre, au *Journal des Dames et des Modes*.

Dans la même année, au mois de mai, feu Guyot, graveur, publia le *Tableau général des Modes et des Costumes de Paris*. In-8.°, 24 pages, avec une gravure de costumes ou de meubles, tantôt coloriée, tantôt imprimée au bistre. Ce Journal, qui paroissoit toutes les semaines, finit au mois de thermidor an V (août 1797.)

A cette feuille succéda le *Tableau général du Goût, des Modes et Costumes de Paris*. In-8.° Paris, Gide. M. Guyot continua d'être chargé des gravures. Le dernier numéro porte la date du 15 pluviôse an VII (3 février 1799.)

Nouveau Journal par les mêmes entrepreneurs, sous le titre de *Correspondance des Dames*, ou *Journal des Modes et des Spectacles de Paris*, rédigé par J. J. Lucet : 16 pages in-8.°, avec une gravure coloriée ou une planche de musique. Premier numéro : 25 ventose an 7 (15 mars 1799) ; dernier numéro : 20 messidor an VII (8 juillet 1799.)

Continuation sous le titre d'*Arlequin*, ou *Tableau des Modes et des Goûts* : 24 pages in-8.°, Paris, Alexandre Deferrière, gravures coloriées. Le premier numéro porte la date du 15 thermidor an VII (2 août 1799.) Ce Journal fut réuni le 3 brumaire an VIII (25 octobre 1799) au *Journal des Dames et des Modes*.

*Le Mois, Journal historique, littéraire et critique* ; avec figures, par une société de gens de lettres. In-8.° Premier numéro : germinal an VII (avril 1799) ; dernier numéro : messidor an VIII (juillet 1800.) Les trois premières gravures

furent calquées sur  
M. La Brousse, qui  
reste de l'ouvrage e  
de ville, des costum  
des échantillons d'é

*La Mouche, Jou*  
le mode. In-24. Pr  
(23 septembre 1799  
(6 novembre 1799.  
sur les modes; mais

*Annales de la Poi*  
20 pages. Point de gr  
an XII (23 octobre  
an XII (11 décembr

*Art du Coiffeur*,  
avec une gravure col  
de bas, l'autre par dt  
de brumaire an XI,  
époque où cette feuille  
Modes

*Attiende des Dame*  
par une société de dat  
mars 1807 et 1808  
modes nouvelles aux n  
vie que pendant quato

*Le Journal de Pari*  
mai de l'année 1810.  
l'autre de voitures, e  
trois articles signés d  
d'une société des modes  
simple trait et sans en  
des souscripteurs, le  
abandonné.

Nous n'avons comp  
Dames, commencé en

furent calquées sur celles du *Journal des Dames et des Modes*. M. La Brousse, qui les avoit gravées, fit des dessins pour le reste de l'ouvrage et les grava. Il y avoit, parmi les costumes de ville, des costumes de théâtre, des gravures de meubles et des échantillons d'étoffes.



*La Mouche, Journal des Grâces*, par une société de gens à la mode. In-24. Premier numéro : 1.<sup>er</sup> vendémiaire an VIII (23 septembre 1799); dernier numéro : 15 brumaire an VIII (6 novembre 1799.) Ce Journal contenoit beaucoup d'articles sur les modes; mais il n'y avoit pas de gravures.



*Annales de la Politesse et du bon Goût*, par Gallet. In-8.<sup>o</sup>; 20 pages. Point de gravures. Premier numéro : 30 vendémiaire an XII (23 octobre 1803); dernier numéro : 19 frimaire an XII (11 décembre 1803.)



*Art du Coëffeur*, par Palette, coëffeur : 4 pages in-18, avec une gravure coloriée, représentant deux bustes, l'un vu de face, l'autre par derrière. Le premier numéro parut au mois de brumaire an XI, et le dernier au mois de février 1810, époque où cette feuille fut réunie au *Journal des Dames et des Modes*.



*Athénée des Dames*, ouvrage d'agrément et d'instruction, par une société de dames françaises. In-18, Paris, Buisson, années 1807 et 1808, gravures en noir. On y comparoit les modes nouvelles aux modes anciennes. Ce Journal n'a été publié que pendant quatorze mois.



Le *Journal de Paris* donna pendant les mois d'avril et de mai de l'année 1810, trois planches, l'une de costumes, l'autre de voitures, et la troisième de pendules, et imprima trois articles signés des initiales des noms de trois membres d'une *société des modes*. Ces gravures, bien exécutées, mais au simple trait et sans enluminure, n'ayant pas eu l'approbation des souscripteurs, le projet d'un *semi-Journal des Modes* fut abandonné.



Nous n'avons compris dans cette liste ni le *Journal des Dames*, commencé en 1759 par M. de Campigneules, continué

entreprendre le Journal des Modes.

1797, avoient été publiés et Nouveautés; le Journal fut réuni à des Modes.

mai, feu Guyot, graveur des Costumes de Paris, costumes ou de meubles bistré. Ce Journal, au mois de thermi-

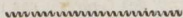
général du Goût, Paris, Gide. M. Le dernier numéro parut en 1799.)

repreneurs, sous le Journal des Modes et Lucet : 16 pages in-8. de musique. Premier (1799); dernier num-

ou Tableau des Modes, Alexandre Deferré, porte la date du 13. Journal fut réuni le 30 au Journal des Dames

littéraire et critique; titres. In-8.<sup>o</sup> Premier (1799); dernier numéro; trois premières grav-

successivement par M. de la Louptière, par M.<sup>mes</sup> de Beaumer, de Maisonneuve et de Montanclos, par Mercier et par Dorat, parce qu'il ne renfermoit que peu d'articles de modes, ni le *Messenger des Dames*, ou *Portefeuille des Amours*, au V (1799), parce qu'il n'a parlé des modes que d'après le Journal des Dames et des Modes.



## M O D E S.

Les chapeaux de gaze dominant toujours; on les borde aussi souvent de gueules de loup que de plissés. Au lieu de fleurs enchassées dans des bouillons, ce sont quelquefois de semés de fleurs. Quelques modistes font des chapeaux de crêpe citron et les bordent d'un ruban écossais. La fleur de sorbier est une des fleurs à la mode. L'on a pris sur les longs cheveux une certaine quantité de mèches que l'on a raccourcies, pour les faire friser en tirebouchons et élargir le toupet; par cette raison les fonds de chapeaux sont moins grands (voyez la Planche 1749); et leur direction n'est plus verticale, parce qu'on attache maintenant les cheveux derrière la tête et non sur le sommet. Les lingères ont déjà fait quelques cornettes qui coëffent très-bas. Les tailles des robes sont plus longues qu'à l'ordinaire; et les bouts de ceinture sont grands et larges.

On ne met plus de baguette aux pantalons, et on les porte en nankin ou en blanc, ordinairement en nankin. Quelques élégans, pour se distinguer, ont adopté des pantalons gris à double baguette carlate.



A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1749.



*Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, rue Montmartre, N<sup>o</sup>. 183, près le boulevard, à côté du café. Les Abonnemens datent du 1<sup>er</sup>. ou du 15.*

184.



Chapeau de Gaze.

(1749.)



*Chapeau de Gaze. Robe de Mousseline. pèlerine de Percale.*

re, par M.<sup>m</sup> de Beau  
par Mercier et par les  
d'articles de modes, au  
feuille des Amours, au  
odes que d'après le Jour

ujours; on les borde  
plissés. Au lieu de les  
ont quelquefois de ces  
chapeaux de crêpe et  
à fleur de sorbier et  
es longs cheveux et  
accourcies, pour les  
upet; par cette raison  
voyez la Planche 1.<sup>re</sup>  
qu'on attache mainte  
r le sommet. Les ling  
effient très-bas. Les  
dinaire; et les bon

antallons, et on les  
nt en nankin. Quant  
pté des pantalons

avure 1749.

it être adressé, par  
e. 183, près le boulev  
du 1<sup>er</sup>. ou du 15.

## JOURNAL

DE

*Ce Journal paroît, avec  
le 15, avec deux Gravi-  
sur, et 36 fr. pour un an*

*En 1802, a été comm-  
Membres et de Voitures :  
Dans, 18 N<sup>os</sup>. par an. 1*

Aucune nouveauté n'  
la semaine dernière, et  
case; mais le tems se ra-  
comédiens vont prendre  
viter d'industrie, aux I-  
père-Comique, le Ma-  
François I<sup>er</sup> et le Char-  
et le Superflu, à la Port-  
et les Chaperons, à la  
maieurs, dont l'affluen-  
leur) n'a pas discontin-  
penn et au Songe.

Encore quelque tem-  
M<sup>me</sup> Duchesnois et M<sup>me</sup>  
M<sup>me</sup> Bourgois avoit del-  
de-ou, empressée de l'  
l'écarter...

Pendant l'été de 1803  
nous éprouvons, on po-

# JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.



*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures: il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

P A R I S.

Ce 4 Août 1818.

Aucune nouveauté n'a été jouée sur nos théâtres pendant la semaine dernière, et la chaleur caniculaire est leur excuse; mais le tems se rafraîchit, les jours baissent, et MM. les comédiens vont prendre leur revanche. — La reprise du *Chevalier d'industrie*, aux Français, *la Nuit au Château*, à l'Opéra-Comique, *le Magasin des Chaperons*, au Vaudeville, *François I<sup>er</sup>* et *le Charbonnier*, aux Variétés, *le Nécessaire* et *le Superflu*, à la Porte St-Martin, *la Chapelle de Glenthorn* et *les Chaperons*, à la Gaîté, se partageront l'attention des amateurs, dont l'affluence (malgré plus de 20 degrés de chaleur) n'a pas discontinué à la *Famille Glinet*, au *Petit Chaperon* et au *Songe*.

~~~~~

Encore quelque tems, et nous reverrons successivement M<sup>lles</sup> Duchesnois et Mars. Cette dernière, en apprenant que M<sup>lle</sup> Bourgoïn avoit débuté dans les *grandes coquettes*, s'est, dit-on, empressée de lui écrire, *franc de port*, pour la féliciter....

~~~~~

\*

Pendant l'été de 1803, qui fut long et chaud comme celui que nous éprouvons, on porta des chapeaux de feutre gris. Quel-

ques hommes, sans doute par réminiscence, car ils ne sont pas jeunes, ont adopté cette mode. D'autres, plus merveilleux, ont pris des chapeaux de paille lisse, d'abord jaune, puis noire. Cette dernière mode se soutient; peut-être celle des chapeaux verts prendra-t-elle bientôt; déjà nous en avons vu un de cette espèce qui n'étoit ni plus laid, ni plus ridicule, que le chapeau *rose* signalé dans quelques journaux.

Puisque nous sommes sur le chapitre des chapeaux, nous ne pouvons passer sous silence les chapeaux de soie. Ce ne sont point des feutres recouverts en soie, comme les *clagues* que l'on portoit autrefois sous le bras: c'est une matière douce, légère et brillante; qui doit être d'un usage très-agréable, pendant... un an? non, mais pendant un mois ou une semaine.



Depuis quelques jours, on voit, sur le boulevard des Italiens, une voiture d'une forme plus neuve qu'agréable. C'est une espèce de guigne dont la caisse est suspendue à-peu-près comme la malle des courriers; les roues, vues à une certaine distance, ressemblent à une étoile, parce que les rais, au lieu d'être d'égal grosseur, sont larges à leur base et presque pointus du côté de la bande; de loin on diroit que ces roues ne sont pas cerclées.



Dans cette saison, beaucoup de personnes partent pour la campagne; si elles sont, un peu plus que nous, à l'abri de la chaleur et de la politique, elles ne sont exemptes ni de chûtes, ni de maux de tête, ni d'entorses; elles ont même à redouter plus que les citadins, les bêtes enragées et les champignons, les insectes venimeux et les serpens cachés sous les fleurs. Nous croyons leur rendre un service en leur indiquant comme préservatif ou comme remède, les *pharmacies portatives* que l'on trouve rue Vivienne. L'inventeur de ces jolies petites boîtes y insère, à la volonté des acquéreurs, du vulnéraire ou de la crème de menthe, des onguens ou du vinaigre fortifiant. Les voyageurs pourront même y joindre des tablettes de bouillon et du vin de Loxa. Il n'est que Paris, pour trouver à toute heure, en tous lieux et pour quelques petites pièces d'or, l'utile, l'agréable et même le superflu.



Beaucoup de femmes jeunes mettent encore une cornette sous leur chapeau; et quoique la chaleur ait fait adopter les

pointes ou demi-fichus  
qu'il n'y ait encore des

La taille des robes  
Ce nouveau genre s'ap  
tation est parfaite: les

Des personnes qui  
de M. Joseph Wall,  
l'ont trouvée de bonne  
la caisse contenant six

Les ombrettes blanc  
ombrettes écruës, douf  
à une bordure de cach  
ques ombrettes de coul

NATURES, RÉFLEXI  
M. Beauchêne, méd  
sua, corrigée et au  
L'autre a divisé soi  
Me, environnent 575  
l'honne, 124; Morale  
Femmes, 71; Arts et

Les seuls reproches  
fait à soi-même.

Il y a autant de nobl  
l'aisance à promettre san

L'ennemi est une mal  
cause que le remède.

La timidité se compe  
ne pas réussir.

(1) Un volume in-12 de  
France, 3 fr. A Paris, c  
n° 12.



pointes ou demi-fichus, la mode n'en est pas tellement générale qu'il n'y ait encore des colerettes empeesées.

La taille des robes est beaucoup moins haute que ci-devant. Ce nouveau genre s'appelle *à l'anglaise*; mais rarement l'imitation est parfaite: les Françaises sont trop sveltes.

Des personnes qui ont acheté de l'eau de Cologne au dépôt de M. Joseph Walth, rue des Enfants-Rouges, n° 2, et qui l'ont trouvée de bonne qualité, nous invitent à annoncer que la caisse contenant six rouleaux se vend 4 fr.

Les ombrettes blanches en taffetas ou en perkale, et les ombrettes écruës, doublées de rose, sont fort à la mode. Il y a une bordure de cachemire au-dessus de la frange de quelques ombrettes de couleur.

MAXIMES, RÉFLEXIONS ET PENSÉES DIVERSES; par M. *Beauchêne*, médecin-consultant du Roi. Deuxième édition, corrigée et augmentée (1).

L'auteur a divisé son ouvrage en 7 chapitres, qui, ensemble, contiennent 575 articles; savoir: *Considérations sur l'homme*, 124; *Morale*, 64; *Politique*, 46; *Passions*, 51; *Femmes*, 71; *Arts et Sciences*, 44; *Pensées diverses*, 175.

EXTRAIT:

Les seuls reproches dont on profite, sont ceux que l'on se fait à soi-même.

Il y a autant de noblesse à obliger sans promesse, que de bassesse à promettre sans obliger.

L'ennui est une maladie dont le plaisir est plus souvent la cause que le remède.

La timidité se compose du désir de plaire et de la crainte de ne pas réussir.

(1) Un volume in-12 de 204 pages. Prix, 2 fr. 50 cent., et, port franc, 3 fr. A Paris, chez H. Nicolle, libraire, rue de Seine, n° 12.

Les grands parleurs sont dans la société ce que les gourmands sont dans un repas ; ils dévorent eux seuls un bon mets dont chacun auroit voulu goûter.

L'amour est la seule passion qui puisse changer le caractère.

Les femmes s'abandonnent plus entièrement que les hommes aux doux sentimens de l'amour ; aussi jouissent-elles plus vivement et plus continuellement qu'eux du plaisir d'aimer. Ce sentiment leur inspire une suite d'attentions, de délicatesses et même de sacrifices, dont l'homme n'est pas capable ; mais le besoin qu'elles éprouvent de faire admirer leurs charmes, de se donner un ami empressé, un esclave fidèle, devient encore pour elles une raison d'aimer ; et quand tous ces sentimens se trouvent réunis dans leur cœur, il les rend quelquefois si passionnées, qu'elles oublient le soin de leur gloire et de leur bonheur.

Le goût du jeu tient surtout au besoin de l'agitation. L'amour de l'argent, en s'unissant à lui, lui donne le caractère et l'énergie d'une passion.

Il n'est pas toujours prudent d'afficher trop de luxe dans la douleur ; il y a tant de circonstances qui peuvent abrégier la durée des chagrins les plus cuisans, qu'il est sage de les prévoir, afin d'éviter le ridicule de finir comme tout le monde, quand on a commencé d'une manière si différente.

Dire aux femmes qu'elles sont toujours assez savantes lorsqu'elles savent plaire, c'est vouloir les tromper en les flattant. L'instruction leur est d'autant plus nécessaire, qu'elles ont éminemment le talent de la conversation.

Le plus doux des miracles de l'amour est sans doute celui qui fait que, dans les peines les plus amères, on trouve la source de ses plus douces jouissances.

On a dit que, pour trouver le bonheur, c'étoit chez soi qu'il falloit le chercher. Cette vérité s'adresse bien plus encore

aux femmes qu'aux hommes, car les femmes doivent vivre dans le sein de leur famille ; c'est là qu'elle a élevé leur cœur, et elles ne doivent point en descontinuer les plaisirs, pour se

MA M

Il y a dans l'Irato un plaisir qu'on jouit que où Léandre et Séternes de leurs maîtres. Les maîtresses de coquettes, volages ; c'est à dire, et Messieurs de ce côté, leurs caractères. Ceci posé, je reviens à Isabelle l'a oublié ment de ce que Nérine plus bien souvenir.

Isabelle n'a pas d'autres et elle pouvoit avoir caprice, envoyer de la

Quant à Nérine, cela, s'il vous plaît ? le-dessus ; Nérine ne p'adressé de ses lettres raison la meilleure,

Or, il y a des personnes, dédiées aux modes antiques, s'inspire des Amazones et

On nous prend pour descriptions et belles-lettres. Numéros de ce Journal était ; la belle idée !

Les savans ne nous sont pas accoutumés à et cela ne satisferoit

D'un autre côté ce dans ceux de leurs p

aux femmes qu'aux hommes; en effet, celles qui veulent être heureuses doivent vivre beaucoup dans leur intérieur, au milieu de leur famille; car c'est là où la nature les appelle; c'est là qu'elle a élevé leur trône; et pour être heureuses, elles ne doivent point en descendre pour s'adonner à de bruyans et faux plaisirs, pour se laisser amollir par le luxe.

MA MAISON DE CAMPAGNE.

Il y a dans l'*Irato*, petit opéra qu'on joue à Feydeau; ou plutôt qu'on jouoit du temps d'Elleuiou, une scène assez gaie où Léandre et Scapin parlent des négligences et des bizarreries de leurs maîtresses.

Les maîtresses de théâtre sont toujours capricieuses; coquettes, volages; ce n'est pas comme dans le monde, assurément, et Messieurs les auteurs comiques ne puisent pas, de ce côté, leurs caractères dans la nature.

Ceci posé, je reviens à la scène. Léandre se plaint que son Isabelle l'a oublié tout net. Scapin se désespère également de ce que Nérine ne paroît pas avoir gardé de lui le plus léger souvenir.

Isabelle n'a pas d'excuse; car enfin la poste étoit à ses ordres et elle pouvoit du moins, des lieux où le sort la tenoit captive, envoyer de ses nouvelles à l'objet de son délire.

Quant à Nérine, elle étoit moins coupable. Pourquoi cela, s'il vous plaît? Écoutez Scapin, il va vous répondre là-dessus; Nérine ne pouvoit être grondée pour n'avoir point adressé de ses lettres à son amant... — La raison? — La raison la meilleure, c'est que Nérine ne savoit point écrire.

Or, il y a des personnes qui voudroient trouver dans ces feuilles, dédiées aux Dames, des dissertations savantes sur les modes antiques, sur l'ameublement des Mèdes, la coëffure des Amazones et le pantalon des femmes de Milet.

On nous prend pour des membres de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et l'on voudroit transformer les Numéros de ce Journal en une série de mémoires de l'Institut; la belle idée! comme cela seroit amusant!

Les savans ne nous acheteroient pas sans doute. Ils ne sont pas accoutumés à payer les livres, on les leur donne et cela ne satisferoit pas notre imprimeur.

D'un autre côté ce seroit dans leurs ouvrages mêmes ou dans ceux de leurs pareils qu'il faudroit puiser nos maté-

riaux ; raison de plus de n'exciter guères leur curiosité et de n'avoir pas leur argent.

La noble affaire d'ailleurs que ces livres faits avec des livres ! il ne faut que de la patience et des ciseaux , deux choses précisément qui nous manquent. Il en est une troisième et c'est ici qu'empruntant le style de Scapin , nous avouerons naïvement à nos abonnées que si nous ne leur donnons pas des nouvelles de Sparte et des traductions de mille beaux ouvrages des auteurs Athéniens , c'est par un motif très-valable . . . nous ne savons pas le grec.

C'est un malheur ; mais il fait que sagement aussi nous nous bornons à parler la langue des boulevards de Coblenz et de Gand. Nous connoissons le nom et le titre de toutes les choses et de toutes les personnes qu'on voit dans les magasins de nouveautés ou dans les cafés du bon ton , et si nous ne faisons pas des *Voyages* à la façon du jeune Anarcharis , si nous n'élevons pas follement nos prétentions , pour le moment , jusqu'à la hauteur de l'abbé Barthélemy , peut-être un jour , dans les siècles à venir , quelque grand écrivain sera-t-il bien aise de trouver nos gazettes pour faire voyager fictivement en France quelque philosophe prétendu Normand ou soi-disant Gascon.

En attendant , suivons la route déjà tracée. Disons des folies , des frivolités , nous ne mettons pas à ces petites pages plus d'importance qu'elles ne méritent. Il nous sembleroit aussi par trop plaisant de faire le docteur et le capable en parlant corsets et chiffons. Moins nous approfondirons les choses , mieux nous atteindrons notre but et remplirons notre mission. Il faut que nos cahiers passent comme des éclairs ou des ombres. Ce ne sont point meubles de bibliothèque. Ils restent sur les pianos , sur les fauteuils , on les emporte à la campagne , on les parcourt pour s'endormir à l'heure de la méridienne , et quand ils ont passé par les mains de toutes les femmes , ils tombent dans les mains des enfans qui découpent les figures et les font danser comme des capucins de cartes.

En vérité , pour courir une telle carrière et subir une telle destinée , ce n'est pas trop la peine de se donner les airs d'un pédant tout chamarré d'érudition...

Plus haut j'ai dit un mot des corsets. Il faut ajouter qu'ils ont éprouvé un assez grand changement depuis quelques mois. Ils faisoient remonter la gorge jusqu'au menton. Cette mode , qui n'étoit pas belle en elle-même , eut été insupportable

pendant les chaleurs. Ces belles femmes renonçoient à leur corsage ; mais modifiant et de l'autre , suivant le précher jusqu'à l'exces trouvé une manière qui convenoit.

On s'en aperçoit dans les gazettes. Je me trouvois un jour à la messe.

Voilà cette figure blanche et sans couleur et sans air , c'est une sonde-tige.

Ces bras grêles inspirés de la grâce , elle a bu l'air et est un squelette :

Il n'y a plus de plaisir à être dans ces lieux. Elle ne s'en va que son mari ; son jour de glaces.

C'est la sorte de chez moi de boire un verre de sorbet pendant. Elle veut faire à son tour en passant au milieu de chaque pas quelle et vers minuit elle rentre.

Ce jeune homme qui est parti de punch à deux heures et rentre à cinquante sous.

C'est autre , n'avez pas peur de quelque un de ces hommes de plombiers de la rue.

Voilà une femme qui , avec sa jambe jusqu'au genou. Mais la dame seroit bien en colère , qui est tirée et qui me demandera que je fais à la campagne. J'ai le temps , dit-elle. J'ai acheté cela de la grosse. J'ai payé les autres et donné de longs termes ; je revendrai la

pendant les chaleurs. Cependant il étoit difficile que nos jolies femmes renonçassent tout-à-fait à cette partie de leur costume ; mais modifiant l'objet selon la saison d'une part , et de l'autre , suivant les indications d'outre mer , sans se relâcher jusqu'à l'excès comme certaines Anglaises , on a trouvé une manière qui est véritablement et commode et gracieuse.

On s'en aperçoit dans les cafés , le soir en prenant des glaces. Je me trouvois hier chez Ruchese , à côté d'un amateur.

Voiez cette figure blanche , me disoit-il , c'est du marbre ; cela est sans couleur et sans physionomie , ça ne dit rien au cœur , c'est une sourde-muette.

Ces bras grêles inspirent de la pitié. Cette jeune personne étoit grasse , elle a bu du vinaigre pour maigrir et maintenant c'est un squelette : triste exemple et rude punition !

Celle-ci est une plaisante femme. Vous ne la verrez pas demain dans ces lieux. Elle n'y vient que de deux jours l'un ; et demême que son mari a son *jour de barbe* , elle a , elle , son *jour de glaces*.

Celle-là sort de chez Tortoni. Il ne lui faut pas moins de trois ou quatre sorbets par soirée. Elle veut se montrer partout. Elle veut faire admirer ses belles formes qui se dessinent en passant au milieu des tables et de la foule. Elle attrape à chaque pas quelque compliment et quelqu'hommage , et vers minuit elle rentre chez elle enchantée.

Ce jeune homme qui est brillant comme un astre et qui paie du punch à deux actrices du Vaudeville , a diné modestement à cinquante sous dans la rue de la Michodière.

Cet autre , n'ayez pas peur , il ne paiera pas. Il s'accoste toujours de quelqu'un de sa connoissance et il trouve moyen de prendre des plombières et des limonades , sans bourse délier.

Voilà une femme qui , en montant en voiture , nous fait voir sa jambe jusqu'au genou et cette jambe est un modèle. Mais la dame feroit bien de ne pas nous montrer à présent sa figure , qui est tirée et couperosée....

On me demandera quand je parlerai de ma *maison de campagne*. J'ai le temps , m'y voici. C'est ma femme qui y demeure. J'ai acheté cela en bon air et dans une situation délicieuse. J'ai payé les frais de contrat et pour le reste on m'a donné de longs termes. Après tout , si je suis embarrassé , je revendrai la maison quand l'hiver sera venu.

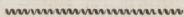
Une femme de bon goût ne peut rester à Paris l'été. N'eût-elle qu'une chambre et un cabinet à Passy, il faut qu'elle puisse dire : *ah ! que ces rues sont insupportables, on y sèche, on y meurt, je ne vis que sous les ombrages de mes bois.*

Ces bois sont les bois de Boulogne, ou de Meudon, ou de Verrières ou de Vincennes ; on en jouit comme s'ils étoient à soi et l'on y fait des parties charmantes.

Ma femme ne quitte pas les champs. Elle fait des économies énormes sur sa toilette. Son enfant, qui ne respireroit ici que la poussière, vit là bas frais et vif comme un oiseau.

Malheureusement je suis retenu à la ville par mille affaires, et pour me distraire je cours les jardins publics, je ne manque pas une fête des montagnes, j'ai été témoin de tous les accidens qui y sont arrivés, le soir je me bourre de friandises, et en entrant, la tête échauffée, je fais un chapitre de mon roman, que j'envoie ensuite à ma femme, qui a le loisir et la complaisance de le copier, à ma maison de campagne.

#### LE RÔDEUR.



#### M O D E S.

Il faut attribuer aux grandes chaleurs la persévérance de la mode des chapeaux de gaze. Non seulement la passe de quelques chapeaux de gaze blanche est parsemée de fleurs, mais quelquefois on introduit des fleurs, de distance en distance, dans la ruche qui les borde. Outre la gaze blanche, les modistes emploient de la gaze écossaise et de la gaze jaune-paille. Les chapeaux de gaze jaune-paille sont ornés de rubans pareils ; et ceux de gaze écossaise, de rubans écossais ou de fleurs assorties. On voit, au haut de la passe de quelques chapeaux de paille d'Italie, une rangée de coques de ruban de satin blanc, et sur le bord, une grosse ruche de gaze. Quelques capotes de percale écrue sont doublées de taffetas rose. Des bouillons de mousseline, au nombre de trois, composent souvent, avec des entre-deux de tulle de coton brodé, la garniture des robes de percale.



A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1750.



(1750.)



Capote de Percale. Redingote de Percale garnie en Mousseline.

ent rester à Paris  
cabinet à Passy, à  
rues sont insupportables  
que sous les ombres

gne, ou de Meudon,  
on en jouit comme  
rties charmantes.  
mps. Elle fait des  
ou enfant, qui ne res  
bas frais et vif comme

à la ville par mille  
s les jardins publics,  
gnes, j'ai été témoin  
s, le soir je me ba  
échauffée, je fais m  
ensuite à ma femme,  
copier, à ma maison

LE RÔDEUR.

urs la persévérance  
ilement la passe de  
arsmée de fleurs, a  
de distance en distan  
gaze blanche, les  
et de la gaze jaune  
nt ornés de rubans  
rubans écossais ou  
la passe de quelques  
de coques de ruban  
sse ruche de gaze. On  
loublées de taffetas  
ibre de trois, compo  
de coton brodé, la

ravure 1750.

## JOURNA

DE

*Ce Journal paroît, avec  
le 15, avec deux Gravur  
es, et 36 fr. pour un an.*

*En 1802, a été comme  
Meubles et de Voitures :  
Dens, 18 N<sup>os</sup>. par an. L*

Pris de pièces nou  
vous venus d'en voir t  
gées à la chaleur. La p  
teur, et a été jouée à l  
scène à la Porte Saint-M  
Atandé, ou le Nécessai  
ce nom, déjà mis en ce  
l'Asberge, petit imbrog

D'abord on a gravé  
coupes en cristal dépo  
on en a fait des globes  
abandonnant l'utile pour  
des paysages, etc., etc.  
un débouché pour l'ind  
nombreux maintenant qu

Le théâtre de la Por  
le point de restaurer, a  
sera repeinte en dehors.  
les acteurs doivent jouer  
Thabor.



# JOURNAL DES DAMES

## ET

### DES MODES.

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

P A R I S.

Ce 9 Août 1818.

Privés de pièces nouvelles pendant près de quinze jours ; nous venons d'en voir trois, qui ont réussi sans opposition, grâce à la chaleur. La première a pour titre *la Nuit au Châtea*, et a été jouée à l'Opéra-Comique ; la seconde, représentée à la Porte Saint-Martin, est un mélodrame intitulé : *Azendai, ou le Nécessaire et le Superflu*, imité du conte de ce nom, déjà mis en couplets ; la troisième est *la Noce à l'Auberge*, petit imbroglia donné à l'Ambigu-Comique.

D'abord on a gravé des ornemens sans motif sur ces coupoles en cristal dépoli, qui recouvrent les lampes, puis on en a fait des globes célestes et terrestres ; aujourd'hui, abandonnant l'utile pour l'agréable, on y peint des chasses, des paysages, etc., etc. Si cette mode prend faveur, voilà un débouché pour l'industrie de nos peintres presque aussi nombreux maintenant que nos musiciens.

Le théâtre de la Porte Saint-Martin, que l'on est sur le point de restaurer, aura deux galeries en saillie ; la salle sera repeinte en dehors. Pendant l'exécution de ces travaux, les acteurs doivent jouer sur le théâtre de la rue du Mont-Thabor.

Un ancien proverbe dit : qu'il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas ; grâce à la manie du jour , ce dicton cessera bientôt d'être vrai ; car un mécanicien de Paris vient d'obtenir un brevet d'invention pour des montagnes artificielles et *mouvantes*. Chacun de nous, désormais, en faisant voyager ses montagnes , pourra se procurer des sites variés ; mais que diront messieurs les ingénieurs quand ils verront leurs fortifications dominiées tout-à-coup par des montagnes imprévu ?

Toutes les fois qu'on parle de la *lythographie* ( gravure sur pierre ), c'est un concert d'éloges ; cependant comme le tirage n'est pas égal et qu'il faut mettre beaucoup d'épreuves au rebut, ce procédé est moins économique qu'expéditif ; et le peintre, si flatté de n'avoir plus besoin d'un graveur pour le traduire, et si enchanté du double paiement qu'il obtient comme dessinateur et comme graveur, compromet ses intérêts en effleurant trop de sujets, en se montrant à des époques trop rapprochées, en se rendant trop vulgaire. Mais le plus grave de tous les inconvéniens, est l'atteinte portée à la gravure sur cuivre. On naît poète, tandis que c'est à force de persévérance que l'on devient graveur. Qui se présentera désormais chez les graveurs médiocres pour acheter ce qu'on appelle des *études*, des gravures d'essai ?

Doit-on regarder comme une invention nouvelle l'*aérostat-baleine*, qui vient d'être annoncé ? Il y a plusieurs années que nous avons vu passer sur nos têtes, d'abord à Tivoli, puis à la place Louis XV, au Pont-Neuf, des sacs de baudruche, auxquels on avoit donné la forme d'animaux d'une grosseur énorme.

Au jeu de volant, a été substitué, dans quelques jardins publics, notamment dans celui de M. Ruggieri, le *crole*, ou *jeu de bague volante*. Cette bague, qui a huit ou dix pouces de diamètre, est formée d'un jonc, ou autre matière légère. Ce jonc est recouvert d'une bande de velours, et orné de quatre bouffettes de ruban et d'autant de grelots. Les joueurs reçoivent la bague sur un petit bâton, qui leur tient lieu de raquette, et la renvoient de même.

M. Duluc, marchand de curiosités, rue de Castiglione ;

n°. 17, près la porte  
à fait faire une grande

Autrefois un gros v  
démarche un peu lourd  
toujours un homme de  
calculateurs sont jeune  
avec le même zèle la  
venant à l'Athénée, à

En voyant les mille  
ces jolies nymphes qui,  
bris, au boulevard  
pouvées d'une fortune  
à part dans un magasin  
se tant de grâce, e  
l'habitude d'un de nos  
raison dévoué aux cache

M. Emery, librair  
publie une édition des  
M. Charles Nodier et  
profès des notes de C  
de Chamfort, et en a  
fond. Ce qui, surtout  
l'indication des sources  
Dans le format in-8  
12 gravures, d'après  
6 francs), ne contient

Décidément les toiles t

(1) Comme l'Académie  
dans son Dictionnaire, les  
Si vous vous en rapporte  
C'est aussi un terme d'im  
neurs rayons qui partent  
du moyen âge, vous y ti  
donc dire ombelle et ombi  
vient de l'habitude ; un p  
ette qu'en elle.

n°. 17, près la porte du milieu du jardin des Tuileries, a fait faire une grande quantité de ces jeux.



Autrefois un gros ventre, un visage plein et fleuri, une démarche un peu lourde, mais assurée, annonçoient presque toujours un homme de finance; maintenant nos plus habiles calculateurs sont jeunes, lestes et fringans; ils courtisent avec le même zèle la fortune et la mode, et brillent également à l'Athénée, à la Bourse et à la Folie-Beaujou.



En voyant les mille garnitures et le chapeau à fleurs de ces jolies nymphes qui, le dimanche, se montrent aux Tuileries, au boulevard et chez Ruggieri, vous les croiriez pourvues d'une fortune brillante: point du tout; l'une est *au pair* dans un magasin de lingerie, l'autre, qui se drape avec tant de grâce, est une petite couturière, qui doit à l'habileté d'un de nos fabricans de schalls le tribut d'admiration dévolu aux cachemires.



M. Eymery, libraire, rue Mazarine, n°. 30, vient de publier une édition des *Fables de La Fontaine*, revue par M. Charles Nodier et enrichie de variantes. Cet éditeur a profité des notes de Coste, de Batteux, de Marmontel et de Chamfort, et en a ajouté quelques-unes de son propre fond. Ce qui, surtout, rend son édition curieuse, c'est l'indication des sources où La Fontaine a puisé.

Dans le format in-8°. (prix: 14 francs), se trouvent 12 gravures, d'après Bergeret. Le format in-12 (prix: 6 francs), ne contient que le portrait de La Fontaine.



Décidément les toiles écruës prévalent, pour les *ombrelles* (1),

(1) Comme l'Académie française n'a point encore compris ce mot dans son Dictionnaire, les uns disent *ombrette*, les autres *ombrelle*. Si vous vous en rapportez aux botanistes, il faudra dire *ombelle*. C'est aussi un terme d'imprimerie. L'*ombelle* est composée de plusieurs rayons qui partent du même centre; mais ouvrez un Glossaire du moyen âge, vous y trouverez *umbelium* et *umbrella*, on peut donc dire *ombelle* et *ombrelle*. Quant à la terminaison en *ette*, elle vient de l'habitude; un plus grand nombre de mots se terminant en *ette* qu'en *elle*.

n'y a que les machines  
à la main du jour  
; car un mécanicien  
invention pour des  
acun de nous, désolé  
pourra se procurer  
teurs les ingénieurs qu  
inées tout-à-coup par

la lithographie (gr  
loges; cependant on  
nettre beaucoup d'op  
onomique qui exposit  
besoin d'un graveur  
le paiement qu'il ab  
ir, compromet ses  
n se montrant à des  
tant trop vulgaire.  
ens, est l'attente qu  
poète, tandis que  
ient graveur. Qui  
médiocres pour  
ravures d'essai?

invention nouvelle l'a  
? Il y a plusieurs an  
têtes, d'abord à To  
ont-Neuf, des sa  
né la forme d'ant

né, dans quelques  
M. Ruggieri, le  
gue, qui a lui-même  
un jonc, ou autre  
d'une bande de vel  
can et d'autant de  
un petit bâton, qu  
nt de même.  
és, rue de Casp

sur la percale blanche et sur les étoffes de soie ; on y adapte des franges pareilles.

On trouve chez M. Brière, marchand parfumeur, au Palais Royal, n°. 88, près la rotonde, un nouveau cosmétique, appelé *Pâte de Vénus*, pour les mains, la toilette et les bains. Prix du rouleau : 75 centimes.

La chaleur de la saison a fait substituer par quelques tapisseries la mousse de forêt au crin, pour former des sommiers. Plus douce que le crin, la mousse a encore l'avantage d'écarter les puces et les punaises.

#### LOGOGYPHE.

Des instrumens de Mars redoutable arsenal,  
Je suis encor avec ma tête  
L'enclos où vit en paix le timide animal  
Qu'Apollon autrefois a gardé chez Admète ;  
Je suis aussi l'enceinte où croit le végétal  
Dont l'ombrage abrita plus d'un doux tête-à-tête.  
Mon chef à bas, on me voit, sans détour,  
Funeste aux animaux, aux humains tour-à-tour,  
Armer Diane, armer l'Amour.

ESSAI SUR L'ÉTABLISSEMENT MONARCHIQUE DE LOUIS XIV, ET SUR LES ALTÉRATIONS QU'IL ÉPROUVA PENDANT LA VIE DE CE PRINCE ; Morceau servant d'introduction à une Histoire critique de la France, depuis la mort de Louis XIV; précédé de *Nouveaux Mémoires de Dangeau*, contenant environ 1000 articles inédits sur les événemens, les personnes, les usages et les mœurs de son tems ; avec des notes autographes, curieuses et anecdotiques ajoutées à ces mémoires par un courtisan de la même époque. Par Pierre-Edouard Lemontey (1).

L'Essai sur la monarchie de Louis XIV occupe le dernier tiers du volume ; nous n'en parlerons pas : ces considérations

(1) Un volume in-8°. de 484 pages. Prix : 6 francs 50 centimes, et port franc, 8 francs, à Paris, chez Deterville, libraire, rue Haute-feuille, n°. 8.

sont d'un genre trop élevé parmi les mille articles inégaux que l'on nous saura gré de ne pas nous en faire un commentaire. » 3 DÉCEMBRE 1692. L'abbé de Paris depuis Fontaineves qui en puisse réchapper n'ait fait aller fort à la guérison qu'il en puisse réchapper ; grand espoir de s'avancer ; grand espoir de l'esprit, des grandeurs, de la bassesse, et de tout ses propres mémoires singulière. Avec tout cela, la cour, où à la fin il attendait, à qui il se rendit à la cour, et se montrant un vieux singe. Sa femme, en avoit aussi tout de plus instruit, de plus pagus, ni de plus riche étoit temperé par une piété véritable pénitente. La gloire et l'art de M. de Jansenisme, qu'elle ne craignoit. Elle avoit tant d'esprit et qu'elle alloit les devoirs plus parfaite connoissance de son mari.

» 25 OCTOBRE 1699. mourut ici le matin, bien riant. Montchevreuil étoit à la cour (tenant de police) étoit à Fontaineves le dernier point. C'étoit une fièvre et amère ; un nez sans dents par un rire imbécille, même de protection mot, une fée, qui depuis avoit que par ressorts. C'étoit sur le témoignage distingué ou délaissée. N'importe quel y arrivoit, aux langues sauvées. C'étoit le cas sans examen ni appel, de

sont d'un genre trop élevé pour le Journal des Modes ; mais parmi les mille articles inédits de Dangeau , il y en a plusieurs que l'on nous saura gré de reproduire , parce qu'ils ont servi de texte à un commentaire piquant.

« 3 DÉCEMBRE 1692. Le comte de Grammont , qui est malade à Paris depuis Fontainebleau , a 73 ans , et on ne croit pas qu'il en puisse réchapper. *Note.* Quoique la mode du tems l'eût fait aller fort à la guerre , il n'y avoit jamais brillé , ni espéré de s'avancer ; grand escroc et grand faiseur de dupes au jeu , de l'esprit , des gasconades , de l'impudence , de l'effronterie , de la bassesse , et de toutes les misères à l'avenant , dont ses propres mémoires faits et avoués par lui font une foi singulière. Avec tout cela , fort dans le grand monde , et de la cour , où à la fin il attrapa les premières entrées chez le Roi , à qui il se rendit agréable par son assiduité , ses bouffonneries , et se montrer valet à tout faire. Son visage étoit d'un vieux singe. Sa femme , qui avoit le port et l'air d'une reine , en avoit aussi toutes les manières , rien de plus salé , de plus instruit , de plus digne , de plus trayé pour ses compagnies , ni de plus recherché à la cour. Son dédain naturel étoit tempéré par une piété haute et éclairée qui en avoit fait une véritable pénitente. Le Roi avoit pour elle un goût que la jalousie et l'art de M<sup>me</sup> de Maintenon , et toutes les carres du jansénisme , qu'elle ne redoutoit guères , ne purent jamais vaincre. Elle avoit tant d'esprit qu'elle en donnoit aux autres , et qu'elle allioit les devoirs et le respect de femme , avec la plus parfaite connoissance et le plus vrai mépris des déportemens de son mari.

» 25 OCTOBRE 1699. La pauvre M<sup>me</sup> de Montchevreuil mourut ici le matin , bien regrettée de ses amis. *Note.* M<sup>me</sup> de Montchevreuil étoit à la cour ce que M. de la Reynie ( lieutenant de police ) étoit à Paris , mais en sotté et en dupe au dernier point. C'étoit une figure longue , étroite , dévote , austère et amère ; un nez sans fin , de longues dents jaunes , présentées par un rire imbécille , qui contrefaisoit le rire de bonté , même de protection ; un visage de cire jaune , en un mot , une fée , qui depuis les pieds jusqu'à la tête ne se remuoit que par ressorts. C'étoit le tribunal des jeunes et des vieilles , sur le témoignage de qui on étoit admise ou rejetée , distinguée ou délaissée. N'abordoit pas à elle qui vouloit , et quiconque y arrivoit , auroit donné grand'chose pour avoir bagnes sauvés. C'étoit le cœur , l'âme , la confiance totale , et sans examen ni appel , de M<sup>me</sup> de Maintenon , qui marquoit

en cela son discernement ordinaire , qu'elle faisoit adopter au Roi.

» 21 AOUT 1705. M<sup>me</sup> la comtesse de Grignan est morte de la petite vérole, à Marseille. *Note.* La beauté, et plus encore l'agrément et l'esprit, avoient donné de la réputation à M<sup>me</sup> de Grignan, en quoi toutefois elle étoit infiniment surpassée par M<sup>me</sup> de Sévigné, sa mère, dont le naturel, et une sorte de simplicité brillante d'esprit et de grâces, comme à la dérobée d'elle, rendoient son commerce délicieux. Elle n'avoit ni le pincé, ni le précieux de sa fille, et toutes les deux beaucoup d'amis, et une infinité de gens avec qui elles étoient continuellement en commerce. Elles vivoient ensemble dans une grande union; et la mère, dans une admiration continuelle de sa fille.

» 25 JUIN 1706. M<sup>me</sup> la marquise de Villars, mère du maréchal, est morte à Paris. Elle avoit quatre-vingt-quatre ans. *Note.* Cette marquise de Villars étoit une petite bonne-femme, sèche, vive, méchante comme un serpent, de l'esprit comme un démon, d'excellente compagnie, qui avoit passé sa vie jusqu'au dernier bout dans les meilleures et les plus choisies de la cour et du grand monde, et qui conseilloit toujours à son fils de ne point donner de scènes au monde sur sa femme, de se vanter au Roi tant qu'il pourroit, mais de ne jamais parler de soi à personne.

» 26 JUIN. L'abbé Testu mourut ces jours passés à Paris. Il étoit de l'Académie, et avoit quatre-vingts ans passés. *Note.* Plein d'esprit, et d'un esprit orné, répertoire d'anecdotes de la cour, bon homme, et d'une bonne famille du parlement de Paris. Il avoit passé sa jeunesse à la cour, et conserva jusqu'à la fin de sa vie considération, amitié, liberté, et commerce avec M<sup>me</sup> de Montespan et M<sup>me</sup> de Maintenon. C'est peut-être le premier homme connu qui se soit plaint de ce mal, si miraculeusement devenu commun depuis, ignoré de ceux qui l'ont et de ceux qui le traitent, et qui, sous mille formes différentes, est appelé vapeurs.

» 24 JANVIER 1709. Le Roi passa chez M<sup>me</sup> de Maintenon, qui est fort affligée de la mort de M<sup>me</sup> d'Heudicourt. *Note.* De parfaitement belle, M<sup>me</sup> d'Heudicourt étoit devenue vieille et hideuse. Spirituelle, instruite, amusante, mais horriblement méchante. Elle n'avoit dit de sa vie bien de personne qu'avec quelque *mais* accablant. Rien n'étoit plus dangereux que d'être nommé devant elle dans les particuliers de M<sup>me</sup> de Maintenon, et encore pis du Roi. Sans haine et sans intérêt,

elle mettoit les gens en pièce  
au contraire de M<sup>me</sup> de Dau  
particuliers, et qui trouvoit l  
boire. Aussi les appeloit-on  
M<sup>me</sup> de Maintenon, l'un le  
30 JANVIER 1719. M<sup>me</sup>  
*Note.* Il fut quelquefois  
Charlus s'appelloit B<sup>\*\*\*</sup>, d'  
page, la taille, le port, la  
mânes vadeuses de moru  
dans les tonneaux. Elle étoit  
et faite et vaine à se faire  
messe demeurée, glorieux  
Elle jouoit un soir, déjà v  
M<sup>me</sup> la princesse de Conti,  
esoupa pour jouer toute l  
esaffaires si ridiculement  
ni les defaire, et les viei  
coûts, qui n'étoient poin  
comme les hommes font leu  
trou à table auprès de l'ai  
et ne peut pas garde à c  
noûs. L'archevêque, qui l  
par l'ne. M<sup>me</sup> de Charlus,  
en, et tourne en furie vers  
visage un œuf qu'il tenoit à  
On peut juger quel spectac  
d'ouïe et furibonde, et le  
labouille d'œuf. L'éclat de  
tu surtout piquée de voir l'  
se porta aux soufflets, qu  
plus en plus. M<sup>me</sup> la princes  
lui faire comprendre le bo  
et de l'empêcher de rognon  
Si le cadre de ce journal  
tions en parallèle avec l'a  
passage des *Memoires de St*  
page 303), et l'on verroit  
manères de narrer. St-Sin  
guez, et le style de ses A  
correct comme celui des  
Dangean.

elle mettoit les gens en pièces, ou en sérieux ou en ridicule ; au contraire de M<sup>me</sup> de Dangeau, qui étoit aussi de tous ces particuliers, et qui trouvoit toujours le moyen d'excuser ou de louer. Aussi les appeloit-on toutes deux les deux anges de M<sup>me</sup> de Maintenon, l'un le bon, l'autre le mauvais.

« 30 JANVIER 1719. M<sup>me</sup> la comtesse de Charlus est morte. *Note.* Il faut quelquefois un conte pour délasser. M<sup>me</sup> de Charlus s'appeloit B<sup>\*\*\*</sup>, d'une famille ennoblie. Avec le visage, la taille, le port, la saleté et le maintien de ces grosses vilaines vendeuses de morue, qu'on voit bouffies et jurantes dans les tonneaux. Elle étoit d'une avarice que rien n'égalait, et faite et vêtue à se faire donner l'aumône. Outre cela, joueuse demesurée, glorieuse, grossière et brutale à l'avenant. Elle jouoit un soir, déjà vieille, chauve et blanche, chez M<sup>me</sup> la princesse de Conti, à une grosse partie de lansquenet, et soupa pour jouer toute la nuit. Les femmes avoient alors ces coëffures si ridiculement hautes dont le feu Roi ne put jamais les défaire, et les vieilles en portoit des bounets tout coëffés, qui n'étoient point attachés, et qu'elles mettoient comme les hommes font leurs perruques. M<sup>me</sup> de Charlus se trouva à table auprès de l'archevêque de Reims, Le Tellier, et ne prenant pas garde à ce qu'elle faisoit, mit le feu à sa coëffure. L'archevêque, qui la vit embrasée, lui jeta son bonnet par terre. M<sup>me</sup> de Charlus, qui ne s'étoit point aperçue du feu, se tourne en furie vers l'archevêque, et lui fait sauter au visage un œuf qu'il tenoit à la main, en lui chantant pouille. On peut juger quel spectacle ce fut que cette vieille chenue décoëffée et furibonde, et le large visage de M. de Reims tout barbouillé d'œuf. L'éclat de rire fut universel. M<sup>me</sup> de Charlus fut surtout piquée de voir l'archevêque rire comme les autres, et se porta aux soufflets, qu'il paroit du coude, en riant de plus en plus. M<sup>me</sup> la princesse de Conti eut bien de la peine à lui faire comprendre le bon office qu'on lui avoit rendu, et de l'empêcher de rognonner toute la nuit. »

Si le cadre de ce journal étoit moins resserré, nous mettrions en parallèle avec l'anecdote qu'on vient de lire, un passage des *Mémoires de St.-Simon* (Supplément, tome 3, page 303), et l'on verroit combien peu différent les deux manières de narrer. St.-Simon a longtems survécu à Dangeau, et le style de ses *Mémoires* est caustique, entortillé, incorrect comme celui des notes marginales du manuscrit de Dangeau.

## M O D E S.

On porte toujours de la gaze, mais il y a moins de chapeaux blancs : la gaze couleur paille prend faveur; et l'on fait quelques chapeaux couleur citron, quelques autres couleur de rose, couleur lilas. Les roses sont devenues moins communes; on leur substitue des marguerites. Lorsque ces fleurs sont montées en cordon, il y a ordinairement du sureau, ou du géranium qui les sépare. On voit un double cordon de marguerites autour de la forme de quelques chapeaux de paille blanche. Les coques de ruban sont toujours à la mode sur les chapeaux de paille d'Italie. La quantité de fichus de dentelle noire qui ont paru tout-à-coup, est étonnante.

M. La Bruyer, passage Delorme, est particulièrement renommé pour la coupe des gilets. Il vient d'inventer un collet dont les angles ne sont ni quarrés ni pointus. On trouve chez lui des gilets en poil de chèvre, à raies unies, à raies ombrées; et en piqués, blancs, chamois, soufre, etc. Pour ceux qui veulent un assortiment complet d'étoffes pour gilets, nous allons copier la carte d'échantillons de la maison Ybert, rue de la Vrillière: Beurre frais, abricot, soufre, ventre de biche, chamois, serin, paille, pêche, citron; citron, rayure blanche; blanc, rayure écarlate; paille, rayures noire et verte; serin, rayures prune et jonquille; paille, rayure blanche; soufre, rayures prune et citron; blanc, rayures amaranthe et vert foncé; serin, rayures violette et jaune; chamois, rayure blanche; pêche, rayures bleu et marron; blanc, rayures écarlate et violette; chamois, rayures vert d'émeraude et bleu clair.

À la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1751.

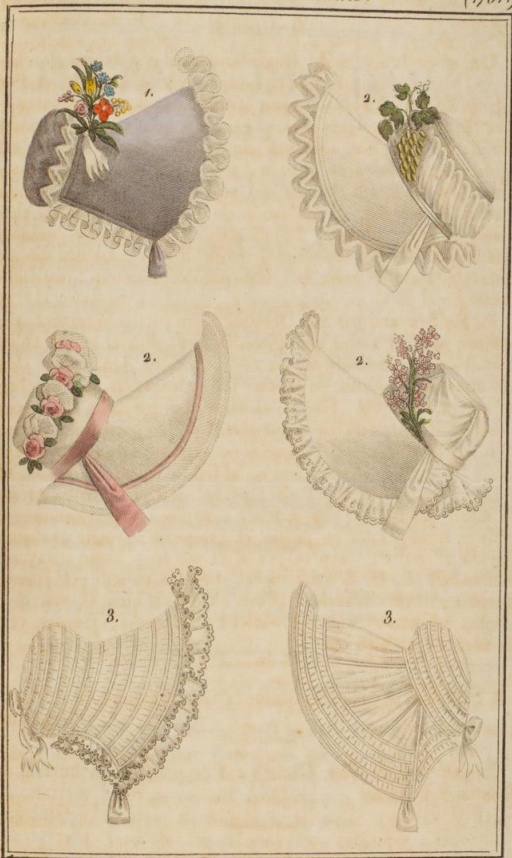
Le N<sup>o</sup>. 109 du *Bon Genre* vient de paroître au bureau du Journal des Dames.

*Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, rue Montmartre, N<sup>o</sup>. 183, près le boulevard, à côté du café. Les Abonnemens datent du 1<sup>er</sup>. ou du 15.*



Capote de Crêpe. 2. Chapeau





1. Capote de Crêpe. 2. Chapeaux de Crêpe. 3. Capotes de Percale.

ravure 1751.

le paroître au bureau

vit être adressé, point  
N. 183. près le bureau  
du 1<sup>er</sup>. ou du 15.

## JOURNAL

DES

*Ce Journal paroît, avec une  
le 15, avec deux Gravures,  
six, et 36 fr. pour un an. 50 c*

*En 1802, a été commencé  
Moyens et de Voitures : il en  
lues, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abo*

P

*Cette semaine n'a vu naître  
malgré bien sombre. A  
pès sur la gloire et la victoi  
Dix Mécènes des Variétés  
réunis par le public.*

*Quant à La Chayelle dans  
avec le crime de Rhodéz a*

## PETITES

*Nous avons dit que M. S  
la salle de la Porte Saint-M  
à transporter son spectacl  
à en est rien. Nous savons a  
point obtenu la faveur dont  
boulevard aux Tuileries, et  
présentations et en fermant  
d'ailleurs, que le directeur p  
rembourser ses banquettes. T  
de Poitier.*

# JOURNAL DES DAMES

ET

## DES MODES.

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

PARIS.

Ce 14 Août 1818.

Cette semaine n'a vu naître qu'un vaudeville bien froid et un mélodrame bien sombre. A l'exception de deux ou trois couplets sur la gloire et la victoire, les lauriers et les guerriers, les *Deux Miliciens* des Variétés ont tout ce qu'il faut... pour être réformés par le public.

Quant à la *Chapelle dans les Bois*, donnée à la Gaîté, c'est encore le crime de Rhodéz avec des variations.

### PETITES NOUVEAUTÉS.

Nous avons dit que M. Saint-Romain alloit faire restaurer la salle de la Porte Saint-Martin, et que pendant ce temps-là il transporterait son spectacle à la salle du Mont-Thabord : il n'en est rien. Nous savons aujourd'hui que le mélodrame n'a point obtenu la faveur dont il espéroit jouir : il n'ira point du boulevard aux Tuileries, et ce sera en sacrifiant quelques représentations et en fermant pendant quatre ou cinq jours son théâtre, que le directeur pourra faire repeindre ses loges et rembourser ses banquettes. Tout doit être prêt pour le retour de Polier.

Quelques journaux ont dit que M. Flatters étoit chargé de l'exécution du buste en marbre de Jacques Delille, et M. Fortin de l'exécution de celui de Quirinus Visconti. Ajoutez que M. Vallois fait le buste de Bernardin de Saint-Pierre; M. Pujol, celui de Delagrangé; M. Debay, celui de Montesquieu; M. Romagnesi, celui de Fontenelle; M.<sup>lle</sup> Charpentier, celui de Vien; M. Raggi, celui de Ducis.

On voit chez M. Susse, papetier, passage des Panoramas, un Kaléidoscope, dit universel, qui, comme la chambre noire, reçoit l'image des objets extérieurs. Cet instrument est monté sur un pied.

Chez M. Guillot, marchand de curiosités, passage Feydeau, c'est un Kaléidoscope, construit de manière à produire avec des objets opaques déposés dans la cuvette, un effet qu'on obtenoit des seuls objets transparens.

Nous avons parlé des gilets de poil-de-chèvre; mais hier nous avons rencontré sur le boulevard Montmartre, un jeune homme en redingote courte de cette étoffe. Il avoit avec cela un chapeau de soie, des bas bronzés, et il étoit beau comme un ver luisant.

Zila s'est rendue à Dieppe; elle prend des bains de mer: c'est aujourd'hui la grande mode. Quand un médecin de bon ton est embarrassé de quelqu'une de ses beautés à vapeurs, quand il a épuisé près d'elle toute sa science habituelle, sans pouvoir rien obtenir et rien guérir, il s'écrie: à Dieppe! à Dieppe! Alors, on met les chevaux à la calèche de voyage, et l'on court à cette mer bienfaisante, qui sauve de tout... même de la rage! Mais Zila n'est pas hydrophobe. Elle se laisse empaqueter dans une robe de serge, on couvre sa tête d'un capuchon de taffetas gommé, et quand elle est ainsi bien préparée, deux forts gaillards la plongent dans les flots à huit ou dix reprises. On la lance, on la retire, c'est un métier d'athlète; et Zila, cette pauvre petite, qu'on ne peut toucher du bout du doigt sans la faire crier, quand elle est à Paris, Zila soutient ces épreuves avec un courage héroïque, et son chagrin est que ses baigneurs se fatiguent et que cela finisse.

On prend également des bains de mer à Paris. On y a point de flux et de reflux. Dans le nord, il faut aller à la mer, c'est la mer qui va et qui vient. On y va par société et par groupes pour la toilette à défaut de l'eau, on y fait peu de façon et les gens de bon goût y vont.

J'ai vu un jeune Marseillais à Paris. Il se baignoit dans la mer. Les gens musulmans et de grande taille y vont. On y va par société et par groupes pour la toilette à défaut de l'eau, on y fait peu de façon et les gens de bon goût y vont.

Il y a à Paris de petites boutiques de curiosités, et qui ont des particularités. J'en connois une qui vend des fraiches matinées, mais qui est à 25 degrés de glace, ne me parait pas être une première représentation de la douillette depuis que nous sommes à Paris.

M. Fourrier, cordonnier, rue de la Harpe, garnis quartier.

On voit de petits cabriolets par-devant, et de petits cabriolets et ceint de double chapeaux, selon la fortune.

it que M. Flatters écri-  
re de Jacques Delille, et  
Quirinus Visconti, et  
Bernardin de Saint-Pierre  
H. Debay, celui de M.  
utenelle; M.<sup>le</sup> Charpentier  
e Ducis.

apelier, passage des Pains  
ersel, qui, comme les  
ets extérieurs. Cet inste-

and de curiosités, pense  
construit de manière à  
és dans la cuvette, au dé-  
parens.

de poil-de-chèvre; ainsi  
rt Montmartre, un jeune  
ffe. Il avoit avec cela un  
l'étoit beau comme

; elle prend des bains de  
de. Quand un médecin  
e de ses beautés à vapen-  
science habituelle, sans  
s'écrie : à Dieppe! à la  
calèche de voyage, et l'on  
sauve de tout... mien  
rhobe. Elle se laisse em-  
couvre sa tête d'un ca-  
est ainsi bien préparé  
les flots à huit ou dix  
un métier d'athlète;  
t toucher du bout de  
aris, Zila soutient ces  
n chagrin est que sa

On prend également des bains de mer à Livourne. Là, il n'y a point de flux et de reflux comme dans la Manche et l'Océan. Dans le nord, il faut prendre les heures de la mer; dans le midi, c'est la mer qui vous reçoit à vos heures. Quelquefois mille personnes sont dans l'eau à la fois et sur une même plage. On va par société et par groupes. Il y a des tentes et des pavilions pour la toilette à défaire et à refaire. Mais une fois dans l'eau, on y fait peu de façons : hommes et femmes tout se mêle, et les gens de bon gout vont au bain se rendre visite : cela compte.

J'ai vu un jeune Marseillais qui avoit habité Mogador, au royaume de Maroc. Il se baignoit là aussi dans la mer avec de jeunes Musulmans et de gentilles Arabes. Il y avoit une baie commode et peu profonde. Des rochers à fleur d'eau en fermoient l'entrée, et l'on étoit là, soi-disant, en toute sûreté. Mais un jour, un brick passant non loin du rivage, les matelots s'amuserent à prendre un requin; ils l'étendirent sur le pont du navire. L'animal avoit quinze à vingt pieds de long : c'étoit de la petite espèce; mais on trouva qu'elle étoit encore assez grande, et en un moment les nageurs et les nageuses quittèrent le baignoir. L'eau de la mer leur sembla ce jour-là un peu trop salée.

Il y a à Paris de petites femmes charmantes qui ne font rien comme d'autres, et qui ont des tempéramens ou des caprices tout particuliers. J'en connois une qui, au printemps, malgré les fraîches matinées, marche court-vêtue, et qui en hiver, par 25 degrés de glace, ne manque jamais d'aller les bras nus à une première représentation; mais, pour changer, elle a pris sa douillette depuis que nous sommes dans la canicule.

M. Fournier, cordonnier, rue de Richelieu, fait de jolis souliers d'homme, garnis de toile en dedans et de ruban au quartier.

On voit de petits cabriolets *dos-à-dos* : un banc de deux personnes par-devant, et un banc pareil par-derrière, le tout matelassé et ceint de doubles courroies. On y met un ou deux chevaux, selon la fortune qu'on a ou qu'on affiche.

Cette année, beaucoup de jeunes gens verdent leurs bêtes. L'avoine n'a pas réussi, elle sera chère, et l'on devient économe. On calcule, on se retranche, au Marais, au faubourg Saint-Germain, au Boulevard et à la Chaussée-d'Antin: c'est une épidémie, c'est la seule véritable qui règne; et s'il faut mettre le drapeau noir quelque part, ce n'est pas sur l'Hôpital.

Dans un ouvrage nouveau, intitulé *Alliance d'Hygiène et de la Beauté*, ou *Art d'embellir d'après les principes de la physiologie* (1), M. Mége, docteur en médecine de la faculté de Paris, traite d'abord des cosmétiques de la peau, des bains, des cosmétiques pour les cheveux, pour les oreilles, pour l'odorat, pour les yeux, pour la bouche; il parle ensuite des vêtemens; de l'éducation physique relative à la beauté. Ce chapitre comprend la voix, les gestes, la démarche, les attitudes. Viennent ensuite les arts d'agrément: le chant, la musique, la déclamation, la danse; tout son ouvrage, comme on le voit, est conçu de manière à intéresser les dames particulièrement.

On voit, depuis quelque temps, beaucoup de caisses de berlins peintes en bleu de roi; elles étoient ci-devant en vermillon, ou en vert. Le train est resté vermillon, et les baguettes sont, comme à l'ordinaire, en métal jaune.

Suivant le *Boston magazine*, chapeau, gilet et pantalon se portent, aux Etats-Unis, de la même forme qu'en France; mais l'habit se boutonne jusqu'au col, les boutons peuvent être de toutes façons, excepté ronds; on met de trois quatre jusqu'à six cravattes l'une sur l'autre: les cheveux pendent en tirebouchons sur le front et en mèches sur le dos; enfin, suivant le côté de la rue où il marche, un petit-maître abaisse son chapeau sur l'œil gauche ou sur l'œil droit.

Trouver à l'instant tout ce qui peut être utile dans une occasion pressante et solennelle, n'est pas un avantage médiocre;

(1) Un volume in-12 de 144 pages; prix: 2 francs 50 centimes, à Paris, chez l'auteur, rue de la Chaussée d'Antin, n° 5; et chez Crochard, libraire, rue de Sorbonne, n° 3.

de là est venu l'établissement  
vend généralement, mais un  
tomes de deuil pour homi  
situa rue de la Paix, n° 18

La continuité des chales  
des ombrelles un petit flaco  
misse est en ivoire. Les  
tout en chêne ou en buis.

Il y a des couturières en  
Paris, et plusieurs sont ju  
corriger les difformités est f  
soulever les femmes infirme  
sont donc gré d'indiquer M  
houeré, n° 70, entre la ri  
laquelle on voit des on  
succès s'écarter de la ri  
nets élastiques par devan  
cés d'après un procédé no  
pour les femmes enceintes.

On trouva dernièrement  
une petite-maitresse d  
bride, de son mouchoir,  
de petites d'auanas, a pré  
table ou ce bijou donnoit  
à qui fallo davantage pour le

Un de nos fabricans de se  
en Turquie, des imitation  
uite croyance, non seulem  
vraide, mais on a fait de n  
surgeur. Le manufacturiere  
pas depuis longtemps établi

M. Calteau-Calleville, à  
Histoire de Christine, reine  
en deux volumes in-8°, un  
page.

Un autre ouvrage import  
rale, à pour titre Promena

de là est venu l'établissement d'un magasin dans lequel on vend *généralement*, mais *uniquement*, ce qui concerne les costumes de deuil pour homme et pour femme. Ce magasin est situé rue de la Paix, n°. 18, à Paris.

La continuité des chaleurs a fait introduire dans la crosse des ombrelles un petit flacon de sel de vinaigre à la rose. Cette crosse est en ivoire. Les ombrelles communes ont le bâton tout en ébène ou en buis.

Il y a des couturières en corsets dans tous les quartiers de Paris, et plusieurs sont justement renommées; mais l'art de corriger les difformités est fort rare; l'habileté nécessaire pour soulager les femmes infirmes, est plus rare encore; on nous saura donc gré d'indiquer M<sup>me</sup>. Detroyes née Millet, rue St.-Honoré, n°. 70, entre la rue des Prouvaires et celle du Four, chez laquelle on voit des ouvrages qui prouvent qu'elle peut avec succès s'écarter de la routine. Rien de plus doux que ses corsets élastiques par devant, pour faciliter la respiration; et c'est d'après un procédé nouveau qu'elle exécute des ceintures pour les femmes enceintes.

On a voulu dernièrement ressusciter la mode des éventails; mais une petite-maitresse déjà assez embarrassée de son ombrelle, de son mouchoir, de son kaléidoscope et de sa boîte de pastilles d'anas, a prétendu que, hors du spectacle, ce meuble ou ce bijou donnoit l'air d'une vieille femme; il n'en a pas fallu davantage pour le faire proscrire.

Un de nos fabricans de schalls a fait porter, il y a six mois, en Turquie, des imitations de cachemires; et, ce qui passe toute croyance, non seulement sa pacotille a été promptement vendue, mais on a fait de nombreuses commandes au commis-voyageur. Le manufacturier dont nous parlons, est un Lyonnais depuis longtemps établi à Paris.

M. Catteau-Calleville, à qui nous devons déjà une bonne *Histoire de Christine*, reine de Suède, vient de faire imprimer en deux volumes in-8°, une *Histoire des Révolutions de Norwège*.

Un autre ouvrage important, que l'on vient de mettre en vente, a pour titre *Promenade d'un Voyageur prussien en di-*

*verses parties de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique en 1813, 1814 et 1815; nous en rendrons compte.*

« Le génie de l'immortalité ne lui a fermé les yeux, qu'a-  
» près lui avoir fait entrevoir son nom inscrit au temple des  
» arts. » Nous tirons cette phrase d'une NOTICE BIOGRA-  
PHIQUE SUR DOM. EUST. CHATAIGNER, lue à la séance de  
la Société académique du département de la Loire-Infé-  
rieure (1), le 28 janvier 1818, par M. de la Serrie ( de la  
Vendée ).

Feu Chataigner, né à Nantes en 1772, étoit élève de Du-  
plessi-Bertaux. C'est lui qui a gravé à l'eau-forte tout le  
Musée-Filhol, ouvrage dont la cessation n'a pas fait baisser le  
prix.

LE GENTIL AYMAR,

ROMANCE.

AIR : *le Roi des preux, le fier Roland.*

Sur son coursier, le jeune Aymar,  
Alloit combattre en Idumée;  
La gloire ordonnoit son départ,  
Mais il pleuroit sa bien-aimée.  
Quand tout à coup, dans son chemin,  
Un guerrier lui cherchant querelle,  
S'écria : « Gentil paladin,  
» Ne sais-tu pleurer que ta belle ? »

Fier de mesurer sa valeur,  
Soudain le preux vers lui s'élança;  
Il le renverse, et sur son cœur  
Appuyant le fer de sa lance :  
« Guerrier insensible à l'amour,  
» Que mon triomphe te rappelle,  
» Qu'au champ de l'honneur, chaque jour,  
» On peut vaincre en pleurant sa belle. »

(1) Cette société fut dotée de cent pistoles par Henri IV. Elle  
siège dans la salle où ce bon Roi signa l'édit de Nantes, maison des  
Tourelles. Ce nom est resté à la maison à cause de deux petites  
tourelles qui servent d'escaliers, dans les angles, sur la fosse.

Bientôt le noble che  
Arrive où l'attend la  
Son grand cœur, so  
Palpite et d'amour  
Près des Renaud,  
Son bras fait tombe  
Il combat pour Die  
Et triomphe en ple

Mais il revient, le j  
Sur le beau sol de l  
Quittant le casque  
Troubadour, il vol  
Isaure, accourant  
Lui dit : « Sois-moi  
» Chercher l'honn  
» Aymar, c'étoit

Ainsi dans les plai  
Témoins de sa hau  
On vit jadis le bor  
Tout à l'amour, te  
Ce prince, exem  
Sur l'écharpe de  
Lui-même avoit gr  
« On peut vaincre

Le mot du logogryphe

Le crêpe commence à :  
modistes même employent  
gaze sont blancs, ou coul  
couleur lilas et couleur  
gros de Naples ont une  
gaze couleur lilas, plissé



Bientôt le noble chevalier  
 Arrive où l'attend la victoire ;  
 Son grand cœur , sous le bouclier ,  
 Palpite et d'amour et de gloire.  
 Près des Renaud , des Godefroi ,  
 Son bras fait tomber l'infidèle ;  
 Il combat pour Dieu , pour son Roi ,  
 Et triomphe en pleurant sa belle.

Mais il revient , le jeune Aymar ,  
 Sur le beau sol de la patrie ;  
 Quittant le casque et l'étendart ,  
 Troubadour , il vole à sa mie.  
 Isaure , accourant dans ses bras ,  
 Lui dit : « Sois-moi toujours fidèle ;  
 » Chercher l'honneur dans les combats ,  
 » Aymar , c'étoit vaincre ta belle. »

Ainsi dans les plaines d'Ivry ,  
 Témoins de sa haute vaillance ,  
 On vit jadis le bon Henry ,  
 Tout à l'amour , tout à la France.  
 Ce prince , exemple des héros ,  
 Sur l'écharpe de Gabrielle ,  
 Lui-même avoit gravé ces mots :  
 « On peut vaincre en pleurant sa belle. »

Paul S. BLOT.

Le mot du logogryphe du dernier numéro est *Parc*.

M O D E S .

Le crêpe commence à aller de pair avec la gaze. Quelques modistes même employent du gros de Naples. Les chapeaux de gaze sont blancs , ou couleur paille. Il y a des chapeaux de crêpe couleur lilas et couleur citron. Quelques capotes blanches en gros de Naples ont une ruche pareille. On voit un ruban de gaze couleur lilas , plissé à plis ronds sur le bord de quelques

ie et de l'Afrique en  
 compte.  
 ni a fermé les yeux ,  
 nom inscrit au temple  
 e d'une NOTICE  
 IGNER , lue à la séance  
 tement de la Louvre  
 r M. de la Serrie ( de  
 1772 , étoit élève de  
 avé à l'eau-forte  
 tion n'a pas fait bais  
 YMAR ,  
 le fier Roland.  
 ymar ,  
 irt ,  
 chemin ,  
 relle ,  
 elle ?  
 ince ;  
 r  
 ur ,  
 elle ,  
 , chaque jour ,  
 it sa belle . »  
 pistoles par Henri IV .  
 l'édit de Nantes , mis  
 on à cause de deux pi  
 es angles , sur la face

capotes de gros de Naples vert. Les chapeaux de crêpe sont tantôt bords d'un biais, plissé à gueules de loup, tantôt d'une ruche pareille. Sur un chapeau lilas, on met tantôt un cordon de margerites blanches, tantôt un paquet de margerites lilas. Le géranium en paquet, et les fleurs de grenadier en cordon, se posent sur des chapeaux blancs.

Quelques chapeaux blancs sont ornés de très-larges rubans de satin, rayés de trois raies nuées. On met quelquefois des paquets de roses couleur de rose sur des chapeaux de gaze couleur paille. Communément les roses, sur ces chapeaux, sont ou à moitié enveloppées dans des bouillons de gaze, ou parsemées, tantôt sur la passe, tantôt sur la ruche. Lorsqu'un chapeau est orné de cinq ou six boules de neige, elles sont de couleurs différentes; il en est de même des œillets. Il nous reste à parler des capotes de gaze blanche à transparent rose, que l'on borde d'un demi-voile: la passe en est presque horizontale, et le fond très-petit. Il y a moins de capotes de percale écruë que l'année dernière. Lorsque les capotes de percale écruë sont doublées de rose, on met dessus des roses, moitié écruës, moitié couleur de rose. Les volans brodés que l'on adapte aux robes de percale, sont maintenant pareils à la robe. On a conservé la mousseline claire (voyez la gravure 1753) pour les coques et pour les bouillons.

Nous avons parlé des gilets de poil-de-chèvre couleur chamois, beurre frais, serin, paille, etc.; il y a des élégans qui portent un large pantalon pareil à leur gilet, des bas de soie idem, et des souliers très-découverts.

~~~~~

A la Feuille de ce jour sont jointes les Gravures 1752 et 1753.

~~~~~

Le 37<sup>me</sup>. N.° de la suite de *Costumes de Marchandes et d'Ouvrières de Paris* vient de paroître au bureau du Journal des Dames.

~~~~~

*Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, rue Montmartre, N.°. 183, près le boulevard, à côté du café. Les Abonnemens datent du 1<sup>er</sup>. ou du 15.*



(1752.)



Chapeau de gaze avec des entre deux de satin. Brodequins à pattes.

és chapeaux de crêpe  
eules de loup, tantôt de  
, on met tantôt un cor  
paquet de marguerites  
s de grenadier en cor

nés de très-larges rils  
On met quelquefois  
ur des chapeaux de g  
roses, sur ces chapea  
les bouillons de gaze,  
it sur la ruche. Lorsq  
es de neige, elles sent  
ème des œillets. Il m  
tuche à transparent  
passe en est presque  
y a moins de capote  
Lorsque les capote  
on met dessus des r  
se. Les volans brodés  
at maintenant pareils  
claire (voyez la gran  
uillons.

il-de-chèvre couleur  
; il y a des élégan  
ur gilet, des bas de

tes les Gravures 1752

umes de Marchands  
itre au bureau du Jour

oit être adressé, par  
N. 183, près le boulevard  
du 1<sup>er</sup>. ou du 15.



*Chapeau de paille d'Italie*

(1753.)



Chapeau de paille d'Italie. Robe de Percale garnie en mousseline.

# JOURNAL

DES

*Ce Journal paroît, avec un  
le 15, avec deux Gravures  
six, et 36 fr. pour un an. 56*

*En 1802, a été commenté  
Habiles et de Voitures: il  
l'ans, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'at*

## PETITES NOTES SU

Les femmes sortent sou  
beau; mais quand le vent  
s'étend sur les beaux quarti  
poudre! qui doit bien fi  
ce jour - la leurs essences e

L'idée qui a rapidement  
schalls dont nous parlions  
tris-nationale. Puisque les  
lement accrédités qu'il est i  
rendons les imitations si p  
feuille plus de cachemires  
pataison.

Lorsque les Romains  
nous avons peine à concev  
accrédit de raffiner sur les ag

---

---

# JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

---

*Le Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trin<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures: il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

---

## PETITES NOTES SUR LES AFFAIRES DU JOUR.

Les femmes sortent souvent sans emporter avec elles leur flacon; mais quand le vent d'est vient à souffler, il apporte et répand sur les beaux quartiers une odeur de . . . de . . . . . poudrette! qui doit bien faire craindre aux belles d'oublier ce jour - la leurs essences et leurs sels.

~~~~~

L'idée qui a rapidement conduit à la fortune le fabricant de schalls dont nous parlions dans notre dernier numéro, étoit très-nationale. Puisque les cachemires, s'est-il dit, se sont tellement accrédités qu'il est impossible que rien les contrebalance, rendons les imitations si peu distantes des originaux qu'il ne faille plus de cachemires que pour servir de termes de comparaison.

~~~~~

Lorsque les Romains eurent porté le luxe à un degré que nous avons peine à concevoir, même aujourd'hui, ils imaginèrent de raffiner sur les agrémens du bain; ils se servirent de

baignoires suspendues en l'air, dans lesquelles ils se faisoient mollement bercer, réunissant ainsi les plaisirs du bain à ceux de l'escarpolette.



M. Bonnemaison, célèbre marchand et restaurateur de tableaux, à Paris, ayant été chargé par le roi d'Espagne de la restauration de cinq tableaux de Raphaël, a obtenu de S. M. la permission de calquer et faire graver les têtes et figures principales. Il les donne au public dans une suite de cinq ou six livraisons, dont chacune a quatre planches. Les dessins sont faits par M. Bralle, le graveur est M. Girard jeune. Il y a un texte explicatif par M. Emeric David, membre de l'Institut. Le papier est magnifique et l'impression est de M. P. Didot. Tout cela compose un ouvrage fort intéressant. Les jeunes personnes qui apprennent à dessiner n'ont jamais d'occasion d'acheter et d'avoir de plus beaux modèles, et nous croyons leur faire plaisir et leur être utile en leur parlant de la mise au jour de cette production.



On parle beaucoup des écrivains du siècle de Louis XIV; mais je trouve qu'on ne vante point assez la beauté des femmes de ce temps-là. Quelle quantité il y avoit d'êtres faits pour inspirer de l'amour! Je parcourois la série de portraits qui accompagnent l'édition que M. Blaise donne en ce moment des Lettres de M<sup>me</sup>. de Sévigné; quelles jolies personnes! que cela devoit être agréable à voir et aussi à entendre, car on avoit à-la-fois de la grâce et de l'esprit.

Mais, au reste, et dieu merci, les jolies femmes sont de tous les siècles. Le dix-neuvième siècle n'est pas en cela sans doute moins riche que le dix-septième. Les lettres ont pu perdre un peu de leur éclat sans que les plaisirs aient perdu de leur vivacité.



Les portraits dont nous venons de parler sont des bustes. Incessamment doit paroître la première livraison d'une suite de portraits *en pied*, de FRANÇAISES CÉLÈBRES PAR LEURS TALENS OU LEUR BEAUTÉ. Onze pouces sur sept et demi, voilà la dimension des planches.

*Ninn de Lencho et M*  
gnaux inédits, composent  
vo ces deux gravures.

Il est à désirer que les p  
de Manteon, de M<sup>me</sup>. de  
le M<sup>me</sup>. de Châteaubriand  
Château de Bavière, qui  
sient traités avec le même

Ces portraits, imprimés  
l'ont.

D'après une des lois de  
puic de mort. Si par malhe  
Chris, il n'y auroit pas as  
peut tous les paresseux  
louer leur ennui.

Une femme, sans être b  
souvent à l'usage, vent a  
peut-être à peine et pour a  
des chapeaux et des capotes  
auroit aisément deux ou ti

Eugénie est une épouse de  
malgré il y a des moments  
elle encore, elle avoit une  
loings.

Nous avons parlé d'un m  
que la dame du comptoir y  
il n'en est rien: c'est un  
passant, que les acheteurs  
du prix que de la couleur d

On rencontre des jeune  
rationaux fort étranges, qu



*Ninon de Lenclos* et *M<sup>lle</sup>. de Fontanges*, d'après des originaux inédits, composent la première livraison. Nous avons vu ces deux gravures.

Il est à désirer que les portraits de *M<sup>mes</sup>. de Montespan* et de *Maintenon*, de *M<sup>lle</sup>. de la Fayette*, de *Gabrielle d'Estrées*, de *M<sup>me</sup>. de Châteaubriand*, de *Diane de Poitiers*, d'*Héloïse* et d'*Isabeau de Bavière*, qui se trouveront dans cette suite, soient traités avec le même soin.

Ces portraits, imprimés sur papier vélin, se vendront coloriés.



D'après une des lois de Dracon, l'oisiveté à Athènes étoit punie de mort. Si par malheur cette règle étoit remise en vigueur à Paris, il n'y auroit pas assez d'arbres au boulevard pour y pendre tous les paresseux qui vont y étaler leurs grâces et y dévorer leur ennui.



Une femme, sans être bien coquette, et seulement pour se soumettre à l'usage, veut avoir des souliers dans lesquels son pied entre à peine et pour ainsi dire à moitié, tandis qu'elle a des chapeaux et des capotes si ouvertes et si amples, qu'elle y mettroit aisément deux ou trois têtes comme la sienne.



Eugénie est une épouse dévouée et une excellente mère; mais toutefois il y a des momens où elle regrette le tems où, demoiselle encore, elle avoit une taille fine et qu'on prenoit dans ses doigts.



Nous avons parlé d'un *magasin de deuil*. On pourroit croire que la dame du comptoir y est triste comme un enterrement; il n'en est rien; c'est une marchande. On voit même, en passant, que les acheteurs et les acheteuses sont plus occupés du prix que de la couleur des objets qu'ils marchandent.



On rencontre des jeunes gens étrangers, ou au moins des nationaux fort étranges, qui avec des pantalons de nankin ont

des bas de soie noirs ; c'est une mode renouvelée de quinze ans. On avoit alors aussi des pantalons de bazin et de mousseline avec des bas noirs. C'est le costume favori des nègres.

Quand les Romains portoient la santé d'une maîtresse ou d'un ami, ils buvoient autant de coups qu'il y avoit de lettres dans son nom. Quelques mauvais plaisans prétendent qu'un peuple moderne, qui n'est cependant pas très-renommé pour sa galanterie, a renchéri sur cet usage, en ajoutant le nom de baptême au nom-propre.

Les petits-mâtres de Rome connoissoient les gants, *digittalia*, mais ils n'avoient garde d'en porter. Il n'y avoit que les gens des classes inférieures qui s'en servissent à la ville ; ceux du bon ton tenoient les mains cachées dans leurs manteaux, artistement drapés. Avant la révolution, nos élégans caressoient leur jabot ou passaient la main dans leur gilet. Aujourd'hui nous jouons avec un rotin, nous portons le cachemire ou le ridicule de la dame que nous accompagnons. Que de peine pour se donner de la grâce !

M. Marie de Saint-Ursin, auteur de *l'Ami des Femmes*, est mort le 5 août, à Calais. Il faut se rappeler qu'en 1813, dans un de nos Journaux politiques, le docteur Desgenettes a appelé *dévouement héroïque* la conduite de M. Marie de Saint-Ursin dans les hôpitaux militaires. A son retour de la campagne de Russie, il étoit déjà atteint du catarrhe pulmonaire qui l'a conduit au tombeau.

Le 14 août, les sciences et les lettres ont perdu M. Millin, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et conservateur des antiques à la Bibliothèque du Roi. Jamais une année ne se passoit sans que nous eussions à annoncer quelques-uns de ses *Voyages* ; et quoique la nature de notre feuille nous obligât à écarter ce qui en faisoit le principal mérite, chaque extrait étoit pour nos lecteurs une bonne fortune, tant l'auteur avoit de talent pour rattacher à son sujet des choses aimables. « M. Millin, a dit le rédacteur des *Annales politiques, morales et littéraires*, entretenoit avec les savans étrangers la correspondance la plus utile et les rapports les plus honorables. Il

» laisse des regrets à tous  
» Bibliothèque et son cab  
» vers. »

*Correspondance inédite de l'ami du roi*, pendant les années 1791, le baron d'Holbach et autres personnages célèbres plusieurs lettres à monseigneur de Palerme, à M. le marquis de Naples près la cour de F. Ravaul, Marmontel, T. précitée d'une notice.) B. Mercier de Saint-Lézardière : à laquelle il a été citées concernant la vie originale de l'auteur, par de plusieurs académies (

Il y a dans ce titre beau des lettres que ces adressées à M<sup>me</sup>. d'Épinay est fort aride, et les parties sèches. La correspondance faite au public. La législation n'y a de la petitesse et même que fait Galvani pour qu'on obéisse et débiteur d'une somme avec déplaisir le fréquent et mochoirs, d'encre, etc. de doléances sur les frais de. Lorsque le baron de Gr. M. le Court de Villière, Golha, cette correspondance M<sup>me</sup>. R<sup>\*\*\*</sup>, sa fille, l'a v.

(1). Deux volumes in-8°, 12 francs, à Paris, chez De Augustus, n°. 5.

» laisse des regrets à tous les amis des lettres , à qui sa riche  
 » bibliothèque et son cabinet précieux étoient toujours ou-  
 » verts. »

~~~~~

*Correspondance inédite de l'abbé Ferdinand Galiani*, conseiller du roi, pendant les années 1765 à 1783, avec M<sup>me</sup>. d'Épinay, le baron d'Holbach, le baron de Grimm, Diderot et autres personnages célèbres de ce temps; augmentée de plusieurs lettres à monseigneur Sanseverino, archevêque de Palerme, à M. le marquis de Caraccioli, ambassadeur de Naples près la cour de France, à Voltaire, d'Alembert, Raynal, Marmontel, Thomas, Batteux, M<sup>me</sup>. du Boccage; précédée d'une notice historique sur l'abbé Galiani, par B. Mercier de Saint-Léger, bibliothécaire de Sainte-Geneviève: à laquelle il a été ajouté diverses particularités inédites concernant la vie privée, les bons mots, le caractère original de l'auteur, par M. C\*\*\* de Saint-M\*\*\*\*, membre de plusieurs académies (1).

Il y a dans ce titre beaucoup d'emphase. Les trois-quarts et demi des lettres que ces deux volumes contiennent, sont adressées à M<sup>me</sup>. d'Épinay; la notice de Mercier de St.-Léger est fort aride, et les particularités inédites se bornent à quelques lignes. La correspondance elle-même ne répond pas à l'attente du public. La législation des blés y revient trop souvent; il y a de la petitesse et même de l'importunité dans les instances que fait Galiani pour qu'on harcèle le libraire Merlin, homme obéré et débiteur d'une somme très-modique. On voit aussi avec déplaisir le fréquent retour de demandes de chemises, de mouchoirs, d'encre, etc., etc., dont le paiement languit et de doléances sur les frais du port des paquets et des lettres.

Lorsque le baron de Grimm quitta la France, il laissa à M. le Court de Villière, secrétaire de l'ambassade de Saxe-Gotha, cette correspondance qu'il tenoit de M<sup>me</sup>. d'Épinay. M<sup>me</sup>. R\*\*\*, sa fille, l'a vendue au libraire Dentu.

---

(1). Deux volumes in-8°, l'un de 382, l'autre de 366 pages; prix 12 francs, à Paris, chez Dentu, imprimeur-libraire, rue des Petits-Augustins, n°. 5.

L'Abbé Galiani étoit âgé de près de 59 ans, lorsqu'il mourut le 30 octobre 1787. « Ce qu'on remarquoit d'abord en lui, dit son biographe, c'étoit la petitesse de sa taille et son esprit. Lorsqu'il fut présenté pour la première fois à Louis XV, il y avoit auprès du monarque plusieurs grands seigneurs qui ne purent s'empêcher de rire en le voyant et de faire part au roi de leur surprise. Galiani s'en aperçut; mais sans faire semblant de rien voir, il s'avance tranquillement vers sa majesté: « Sire, dit-il, vous voyez à présent l'échantillon du secrétaire, le secrétaire vient après. » Le roi, par une marque de bienveillance, imposa silence aux courtisans. »

Galiani avoit la peau blanche, les yeux vifs, de beaux traits, et étoit recherché dans ses vêtements. Il parloit avec grâce; ses bons mots faisoient le charme des sociétés. Au milieu de ses importantes et nombreuses occupations, un de ses délassemens étoit la musique.

*Ses Dialogues sur le Commerce des Grains* parurent en 1770. Voltaire disoit de cet ouvrage que Platon et Molière s'étoient unis pour le composer.

Vivant, Galiani avoit eu des ennemis; à sa mort, tous s'accordèrent à louer la manière dont il avoit déployé ses talens, soit comme littérateur, soit comme diplomate, et enfin comme légiste.

*Fragmens de lettres adressées à Madame d'Epinau.*

*Gênes, 14 août 1769.*

« . . . . . Vous m'aurez fait grand plaisir de m'indiquer quels sont les particuliers de Naples qui ont écrit des bêtises à des particuliers de Paris sur mon compte; et j'aurois écouté volontiers les détails qu'ils ont mandés. Ce n'est pas que je m'en inquiète aucunement; j'ai reçu l'éloge le plus pompeux de ma cour dans une dépêche, qu'on a même fait courir dans la ville de Naples, sur mes talens, sur ma probité, mon zèle et les services rendus à la couronne. On a fixé les gages de ma charge de conseiller du commerce, presque au double de ce qu'on accordoit pour l'ordinaire aux autres. Vous pourrez donc dire à mes amis que l'honneur de leur ami Galiani est à l'abri. . . . Les éloges dont j'ai été comblé par ma cour sont calqués sur ceux que M. le duc de Choiseul a bien voulu faire de moi. Je lui ai, en vérité, mille obligations, et je ne sais comment

pour lui faire parvenir  
connaissance. . . . . »

Napi

L'Impératrice de Rus  
avec son eau-de-vie. La Ru  
Les impôts sont les rhumes  
les jeunes nations ne les  
des à des maux violens, 'gue  
age, etc. Cela finit avec l'  
on; on toussa, on crache u  
on droit sur les cuirs,  
on devient habituelle et con  
lorsqu'on multiplie les im  
un meurt de foiblesse et de l

Na

. . . . . Je puis vous assure  
mais pas malheureux. J'ai  
depuis deux ans; j'ai pe  
venia je n'étois pas né Fra  
trop pourquoi, de me fai  
rad comme cela, je n'ai  
; mais je n'ai plus besoin  
ici, et personne n'est  
d'iers à savourer. Pour r  
de mes dents, j'ai trouvé  
en parlant; lorsqu'on m'en  
e j'ai renvoyé tous ces me  
ages de mes présidens mola  
..... Je suis bien portant  
essière, pas trop affairé, asse  
s parents, puisque mon frèr  
conçois ma gaieté en dépit d  
a charge. Je ne vis point ave  
s diplomatique; on s'est ha  
en seroit bien étonné ici, s  
me ne prioit pas: ils sont  
Paris, on en parle souvent  
peu; un germe d'ambition;  
j'ignorois qu'il en existât;  
de l'ambition, et voici ce que

m'y prendre , pour lui faire parvenir les sentimens de toute ma reconnaissance . . . . . »

*Naples , 20 avril 1771.*

« . . . . L'Impératrice de Russie n'a rien fait d'extraordinaire avec son eau-de-vie. La Russie commence donc à se policer? Les impôts sont les *rhumes* des états, la maladie des vieillards; les jeunes nations ne les connoissent point. Elles sont sujettes à des maux violens, guerres, séditions, droit féodal, esclavage, etc. Cela finit avec l'âge; viennent les rhumes des impôts; on tousse, on crache un double vingtième, un papier timbré, un droit sur les cuirs, etc., vilains crachats! Enfin, la toux devient habituelle et continue, et on tousse sans cracher, lorsqu'on multiplie les impôts sans augmenter le revenu. On en meurt de foiblesse et de langueur... »

*Naples , 19 octobre 1771.*

« . . . . Je puis vous assurer sans trahir ma conscience que je ne suis pas malheureux. J'ai fait, il est vrai, deux grandes pertes depuis deux ans; j'ai perdu Paris et toutes mes dents; mais enfin je n'étois pas né Français; Dieu s'étoit avisé, on ne sait trop pourquoi, de me faire naître à Naples; puisqu'il l'entend comme cela, je n'ai rien à redire. Mes dents m'ont quitté; mais je n'ai plus besoin de parler; personne ne m'entend d'ici, et personne n'est tenté de m'écouter. J'ai peu de bons diners à savourer. Pour me consoler encore mieux de la perte de mes dents, j'ai trouvé le moyen d'appeler mon ratelier mon *parlement*; lorsqu'on m'en demande des nouvelles, je dis que j'ai renvoyé tous ces messieurs, que j'ai supprimé les charges de mes présidens molaires, et que je n'en mange pas moins.... Je suis bien portant, bien logé, bien payé, assez considéré, pas trop affairé, assez libre dans ce que je veux faire; sans parens, puisque mon frère et ma famille sont absens, et je soutiens ma gaité en dépit du climat, du sol, de l'âge et de ma charge. Je ne vis point avec les Napolitains, je suis avec le corps diplomatique; on s'est habitué à m'en croire un membre, et on seroit bien étonné ici, si, dans un dîner d'ambassadeur, on ne me prioit pas: ils sont tous mes anciens amis, tous ont vu Paris, on en parle souvent. Il faut être vrai, je m'ennuie un peu; un germe d'ambition s'est développé dans mon cœur, où j'ignorois qu'il en existât; cela m'a fait faire des réflexions sur l'ambition, et voici ce que j'ai découvert.

L'ambition est fille aînée de l'ennui ( voilà pourquoi on rencontre tant d'ambitieux dans les cloîtres ); elle est la mère de l'hypocrisie , et l'hypocrisie engendre , avec la gêne , un second ennui , qui est l'arrière petit-fils du premier , et qui ne ressemble pas tout-à-fait à son grand-père. Le premier est un ennui doux , calme , soporifique ; le second est corrosif ; on en meurt à la fin. J'ai donc le premier ennui , mais je n'ai pas le second ; car l'ambition en moi n'a pas eu la force d'engendrer l'hypocrisie ; ma nature s'y est par trop refusée. J'échouerai donc dans mes prétentions , mais je vivrai long-tems , si je ne meurs pas d'indigestion ou de paroles rentrées ; ce qui est mon mal actuel. Pourtant , si j'avois la force d'écrire , et vous la bonté de me répondre , je ne mourrois pas ; je parlerois à Paris , étant à Naples. Répondez-moi donc , si vous voulez que je vive ; mais écrivez-moi par la voie et sous l'enveloppe du cardinal de Bernis. Je vous ai peint au naturel mon état , parlez-moi à présent du vôtre..... »

~~~~~

M O D E S.

On fait plus de capotes qu'à l'ordinaire ; elles sont de gros de Naples , blanc , gros bleu , ou vert. La garniture du bord de ces capotes est une ruche bien fournie , ou un double biais de gaze plissé à gros plis. Il y a toujours une grande quantité de chapeaux de gaze : quelques-uns sont doublés en rose , en lilas , en jaune. On voit quelques chapeaux de crêpe lilas , ornés de marguerites pareilles , et beaucoup de chapeaux de crêpe blanc , ornés de marguerites lilas. Les marguerites montées en cordon sont plus communes que détachées. Une espèce de cloche , qui se porte teinte en rouge ou en jaune , ne diffère du datura que parce qu'elle est moins grande. Il fait encore , assez chaud pour que l'on voie beaucoup de manches courtes.

~~~~~

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1754.

~~~~~

*Tout ce qui est relatif à ce Journal , doit être adressé , port franc , à M. La Mésangère , rue Montmartre , N<sup>o</sup>. 183 , près le boulevard , à côté du café. Les Abonnemens datent du 1<sup>er</sup>. ou du 15.*





JOURNAL DI

ET

DES MO

*Journal paroit, avec une Gravure  
à la fin de chaque N<sup>o</sup>. avec deux Gravures. (9 fr. 1  
par N<sup>o</sup>. pour un an. 50 c. de plu*

*Le Journal, a été commencée une s  
des et de Voitures : il en paroit  
18 N<sup>o</sup>. par an. L'abonnement*

PETITES NO

Il vend sur le Boulevard, par  
un langage très-morale. Comme  
est divisée en trois parties.  
Il voit dans le premier encadr  
avec son costume bien blanc  
est d'une petite blanchisseuse.  
Il frappe, d'un air de crainte  
qui ne tardera pas à s'ouvri  
la porte s'ouvre, la belle est  
la partie du tableau, on voit  
une toilette si simple est de  
est nonchalamment assise sur  
les yeux les moins cruels pos  
apparemment a payé tous les f  
Il lui voici un autre changement  
complète. Vous avez vu le dé  
de de roulement. La petite a qu  
à la fin les vendre pour payer les  
peut lui les diamans et les perle  
de en marmote, un jupon de



---

# JOURNAL DES DAMES

ET

## DES MODES.

---

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

---

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures: il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

---

### PETITES NOUVELLES.

On vend sur le Boulevard, pour un prix modique, une petite image très-morale. Comme les vieux tableaux d'église, elle est divisée en trois parties.

On voit dans le premier encadrement une jeune paysanne, qui, avec son costume bien blanc et bien propre, a tout-à-fait la mine d'une petite blanchisseuse.

Elle frappe, d'un air de crainte et de desir, à une porte bâtarde qui ne tardera pas à s'ouvrir pour elle.

La porte s'ouvre, la belle est entrée; et déjà dans la seconde partie du tableau, on voit la grisette qui fait la princesse. Sa toilette si simple est devenue des plus recherchées. Elle est nonchalamment assise sur une chaise-gondole, et elle fait les yeux les moins cruels possible au beau jeune homme qui apparemment a payé tous les frais de la métamorphose.

Mais voici un autre changement, la scène marche et l'œuvre est complète. Vous avez vu le début, le nœud; voyez à présent le dénouement. La petite a quitté ses atours. Sans doute il a fallu les vendre pour payer les dettes. Le galant est parti et avec lui les diamans et les perles. Ce qui reste, c'est une coëffe en marmote, un jupon de coutil et un enfant, que la



pauvrette emporte sur son dos en retournant, toute hontense, à son village!

Adopté par les Parisiens, le *Jeu Créole* ne pouvoit manquer d'être embelli. D'abord on a garni de viroles d'ivoire les petits bâtons qui tiennent lieu de raquettes. Aujourd'hui, la bague qui étoit recouverte d'une simple bande d'étoffe, est parsemée de fleurs artificielles.

Une de nos abonnées nous a prié de lui indiquer un costume de campagne; le voici: chapeau de paille d'Italie tant soit peu évasé, foulard noué sur le cou, guimpe, robe de percale de couleur, brodequins de toile écruë, gibecière, schall quelconque, et ombrelle de toile à bordure.

Dégagés des longues formules d'un voyage sentimental, les *Souvenirs de Brighton et de Londres* (1), que vient de publier M.<sup>me</sup> Simons Candeille, auroient été plus agréables pour le commun des lecteurs; mais qu'opposer à cette phrase de la dédicace? « Vous y trouverez çà et là les noms qui me sont » les plus chers... C'est surtout le besoin d'acquitter cette » dette de l'amitié et de la reconnaissance qui m'a déterminée » à publier des souvenirs. »

Voici des passages qui nous ont paru assez curieux :

« ..... Dans les salons publics, il n'y a que des banquettes; mais chez presque toutes les femmes élégantes, un sofa rond, au milieu d'une des salles d'assemblée, reçoit ordinairement les plus jeunes personnes, qui, assises ainsi dos à dos, l'une très-près de l'autre, avec leur robe, leur peau de neige, leurs joues rosées et les bouquets artificiels jetés au hasard sur leurs têtes blondes, présentent la riante image d'une énorme corbeille de fleurs. »

« Avez-vous vu des lits anglais? Ce sont de véritables chambres, dont la chambre à coucher n'est que l'enchâssement. De

(1) Volume in-8° de 302 pages. Prix: 5 francs, à Paris, chez Delaunay, libraire, Palais-Royal, galerie de bois.

ce lit de six pieds carrés, un honnête bourgeois peut ouvrir sa porte d'un côté, sa fenêtre de l'autre, et se chauffer de face. »

« Je fis connoissance chez un pâtissier-confiseur avec les glaces anglaises, c'est-à-dire, avec les cuillerées de glace que l'on y vend un schelling pièce; ce qui donne à celles de Tortoni une valeur de douze ou quinze francs. »

~~~~~

Elise ne savoit plus que faire de son mari : Gâté par trop d'attentions et de soins, de tendre qu'il avoit paru d'abord, il étoit devenu capricieux, jaloux, soupçonneux. Il avoit été généreux, il étoit avare. Un rien l'irritoit et le mettoit en fureur. Il se croyoit à tout instant malade. Il appeloit un médecin, puis un autre; les charlatans pleuvoient dans sa maison. Tous les remèdes étoient bons, puis bientôt tous étoient détestables, il les prenoit, les quittoit, se bourroit de drogues, et ensuite il se mettoit au lait, ou à la bière, le tour venoit après du vin de Bordeaux et de Tokai. Tantôt il falloit de la dissipation et tantôt de la retraite. Il achetoit un cheval et il alloit à pied. Il vendoit le cheval et il vouloit aller en voiture. La campagne devoit lui rendre la santé; non, non, l'air y est trop vil, il est temps de rentrer à la ville. Les cris de son jeune et bel enfant lui étoient insupportables, il ne vouloit être père que pour le plaisir et les caresses. Hélas! dans la vie de ces petits êtres chéris, tout cause des inquiétudes et de l'effroi, même leur joie quand elle est trop vive. Que faire d'un mari de cette espèce, les ressources étoient épuisées, la science et la patience étoient à bout. Que restoit-il donc à la pauvre Elise? D'imiter son époux, c'est ce qu'elle a fait. Elle s'est montrée de son côté exigeante et volage. Elle a laissé voir tout d'un coup mille foiblesses et mille bizarreries. Les femmes en ont sans doute en réserve pour ces sortes d'occasions. Elle a eu des migraines affreuses, elle est restée au lit des jours entiers; dans un moment de boutade et de folie elle a brisé son piano et sa harpe. Son enfant a été moins écouté, moins embrassé. Quant à son mari, elle le brusquoit, le repoussoit, elle ne le reconnoissoit plus; il en étoit tout confus et tout embarrassé, ce jeu ne lui plaisoit pas du tout. Mais quand il commençoit à se mettre en colère, Madame saisissoit l'à-propos pour avoir une attaque de nerfs. Ces scènes habilement ménagées ont rendu au mari sa raison. Peu à peu il s'est guéri,

il est revenu à ses premiers sentimens, à ses façons primitives. Sa femme, qui suivoit ces progrès, s'est aussi calmée à mesure, de telle sorte qu'aujourd'hui, après six mois de ce *traitement*, les deux époux vivent dans une gaité charmante et dans une intelligence délicieuse et rare!



La mode, pour les fleurs, suit le cours des saisons. Une élégante doit se munir d'un *Almanach du Jardinier*; et quand elle voit arriver successivement le tour des pensées, des roses, du jasmin, des marguerites, elle peut sans crainte en demander des bouquets pour mettre sur sa capote ou sur son chapeau. Je sais qu'il y a des goûts contre nature et des esprits qui veulent des primexères en automne et du lilas en hiver; mais ces écarts ne font pas loi. Le bon ton, le beau genre est de suivre la terre dans ses productions, hors de là tout est vertige; et, pour la coëffure comme pour le reste de la toilette, il y a un certain tact et un charme véritable qui tiennent à la sagesse pure et se rattachent à la saine philosophie!.... Voilà ce qu'on ne s'attendoit pas à trouver en ces matières.



M. Colmant, bottier au Palais Royal, est fécond en inventions importantes. C'est à lui qu'on dut autrefois les bottes sans couture. Aujourd'hui nous voyons accrochées à sa boutique des bottes à revers olive et serin. Il est vrai qu'aucun élégant n'en a porté encore, du moins à notre connoissance; mais cela peut venir, et il est bon de savoir que cette mode existe. Notre tâche n'est pas tant de juger que de constater. Nos abonnés font ensuite les applications.



#### ENIGME.

Autant, avec mon chef, je sais vous étourdir;  
Autant, privé de chef, je sais vous éblouir.



*Fragment du discours prononcé, le 15 août, sur la tombe de M. Millin, par M. le comte Alexandre de Laborde, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.*

« .....Les voyages qu'il entreprit en France et en Italie,

..... auraient une récolte abon  
..... matériaux de tous genres  
..... position de plusieurs ouvra  
..... nature; mais ce qui la rap  
..... lésers, c'est le caractère o  
..... nous avons reçu presque t  
..... état ouverte aux homm  
..... épargnoit les recherches  
..... permissoit pour seconder  
..... travaux. Membre d'un  
..... correspondance avec presque to  
..... il s'étoit fait une existen  
..... légance et de relations u  
..... s'étendra fort loin, et sera  
..... est ainsi, Messieurs, l  
..... et éclairés; on leur s  
..... leur exemple sans les fair



*Correspondance inédite de l'abbé*  
..... pendant les années  
..... par, le baron d'Holbach,  
..... autres personnages célèbre  
..... plusieurs lettres à monseigne  
..... Verme, à M. le marquis  
..... près la cour de Fran  
..... Laval, Marmontel, Thoma  
..... précédé d'une notice histo  
..... M. Mercier de Saint-Léger,  
..... que: à laquelle il a été ajou  
..... lies concernant la vie privée  
..... original de l'auteur, par M.  
..... à plusieurs académies (1).

SECOND ET DE

*Fragmens de lettres adres*

..... Vous savez bien que notr  
..... est commune, sera imprim

..... Deux volumes in-8°, l'un de  
..... à Paris, chez Dentu, in  
..... depuis, n° 3.

lui fournirent une récolte abondante de faits, d'observations et de matériaux de tous genres, qui serviroient après lui à la composition de plusieurs ouvrages, et rappelleront long-tems sa mémoire; mais ce qui la rappellera plus long-tems encore, Messieurs, c'est le caractère obligeant et facile de M. Millin, dont nous avons reçu presque tous des témoignages répétés. Sa maison étoit ouverte aux hommes laborieux de tous les pays; il leur épargnoit les recherches, les dépenses, les difficultés; il les réunissoit pour seconder leurs entreprises ou les délasser de leurs travaux. Membre d'un grand nombre d'académies, en correspondance avec presque tous les savans nationaux et étrangers, il s'étoit fait une existence particulière de sociabilité, d'obligeance et de relations utiles. Sa mort laissera un vide qui s'étendra fort loin, et sera surtout sensible parmi nous. Il en est ainsi, Messieurs, des hommes instruits et bons, confians et éclairés; on leur succède sans les remplacer, on imite leur exemple sans les faire oublier.... »

~~~~~

*Correspondance inédite de l'abbé Ferdinand Galiani*, conseiller du roi, pendant les années 1765 à 1783, avec M<sup>me</sup>. d'Épinay, le baron d'Holbach, le baron de Grimm, Diderot et autres personnages célèbres de ce temps; augmentée de plusieurs lettres à monseigneur Sanseverino, archevêque de Palerme, à M. le marquis de Caraccioli, ambassadeur de Naples près la cour de France, à Voltaire, d'Alembert, Raynal, Marmontel, Thomas, Batteux, M<sup>me</sup>. du Boccage; précédée d'une notice historique sur l'abbé Galiani, par B. Mercier de Saint-Léger, bibliothécaire de Sainte-Genève: à laquelle il a été ajouté diverses particularités inédites concernant la vie privée, les bons mots, le caractère original de l'auteur, par M. C\*\*\* de Saint-M\*\*\*\*, membre de plusieurs académies (1).

## SECOND ET DERNIER ARTICLE.

*Fragmens de lettres adressées à Madame d'Épinay.*

*Naples, 5 juin 1773.*

« Vous savez bien que notre correspondance, après notre mort commune, sera imprimée. Quel plaisir pour nous!

---

(1). Deux volumes in-8°, l'un de 382, l'autre de 366 pages; prix 12 francs, à Paris, chez Dentu, imprimeur-libraire, rue des Petits-Augustins, n°. 5.

comme cela nous divertira! Or, je travaille de toutes mes forces à faire ensorte que mes lettres l'emportent sur les vôtres, et je commence à me flatter d'y réussir. On remarquera dans les vôtres un peu trop de monotonie d'amitié; toujours tendre, toujours affectueuse, toujours caressante, toujours applaudissante. Au contraire, les miennes auront une variété charmante: quelquefois je vous dis des injures, quelquefois des sarcasmes; j'ai une humeur de chien, et même quelquefois je commence d'un ton et je finis sur un autre, et toujours je me porte bien. Voilà surtout ma grande supériorité.... »

Naples, 19 juin 1773.

Quoique vous exagériez votre courage, vous êtes, ma belle dame, la plus timide des mortelles, car vous préférez la douleur à la mort; vous croyez donc la mort le plus grand des maux? Pour moi, je suis d'un avis contraire, et j'en suis tellement persuadé, que je ne me fais pas à cette étonnante phrase de vos lettres: *Mon état n'est pas dangereux, mais il est pénible*. Vous comptez donc pour rien le danger de souffrir? Ainsi, ne pensez pas me tranquilliser, tant que vous m'écrirez: *je souffre*. Ce mot est tout pour moi. Il est vrai que moi aussi, de mon côté, je ne fais que vous répéter: *je m'ennuie*; mais il y a une belle différence entre l'ennui et les souffrances. On engraisse dans l'ennui, on est un cheval de l'écurie d'un grand seigneur; celui qui souffre est un cheval de fiacre.... »

Naples 15 février 1774.

« Ce que vous me mandez de l'amitié ancienne de Carlin avec le Pape, m'a fait rêver, et il me vient dans la tête une idée sublime qu'il faut absolument que vous communiquiez à Marmontel, de ma part, pour tâcher de l'électriser. On pourroit, ce me semble, bâtir dessus le plus beau de tous les romans, par lettres, et le plus sublime. On commencera par supposer que ces deux compagnons d'école, Carlin et Ganganelli, s'étant liés de la plus étroite amitié dans leur jeunesse, se sont promis de s'écrire au moins une fois tous les deux ans, et de se rendre compte de leur état. Ils tiennent leur parole, et s'écrivent des lettres pleines d'âme, de vérité, d'effusion de cœur, sans sarcasmes, sans mauvaises plaisanteries. Ces lettres présenteroient donc le contraste singulier de deux hommes dont l'un a toujours été malheureux, et, parce qu'il étoit malheureux, est devenu Pape; l'autre, toujours heureux, est resté

Le plus plaisant seroit  
regard à Ganganelli, qui ser  
pape cardinal, enfin Pape,  
différait son crédit à la cour,  
le Pape l'en remerciroit. Ma  
ouvrage, que je le ferois ou  
vous la force. Je m'attac  
resemblance, sans aucun é  
dans le monde qu'arlequin:  
et Ganganelli le plus mal  
est autant de réponses feroient  
et point d'esprit, en fero  
Aimez-moi. »

Naple

Vous attribuez la perte  
mes; j'aurois mieux l'attr  
de nos connoissances; à  
se trouver plus de vide que  
mes qu'une infinité de chose  
opérés, sont fausses, et noi  
s'operoient. Ce vide resté  
opinion, est, à mon avis  
ssez.

Le raisonner triste  
Ah! croyez-moi, l

Les plus beaux vers  
par l'immortel Voltaire...

« M<sup>me</sup> du Bocage qui  
M<sup>me</sup> d'Epunay. Voici sa répo

« M<sup>me</sup> d'Epunay n'est plus!  
vous me proposez de continu  
je vous l'honneur d'entretenir  
et le prix du sacrifice que v  
moment pourrois-je y répondr  
vivans; il est tout dans un  
sage, si je vous écris avec tant  
d'ingratitude. Qui mieux qu  
elle étoit susceptible de soul  
pour moi; j'ai vécu, j'ai dou

Arlequin. Le plus plaisant seroit qu'Arlequin offriroit toujours de l'argent à Ganganelli, qui seroit un pauvre moine, ensuite un pauvre cardinal, enfin Pape, pas trop à son aise. Arlequin lui offriroit son crédit à la cour, pour la restitution d'Avignon, et le Pape l'en remerciroit. Ma tête est déjà si enflammée de cet ouvrage, que je le ferois ou le dicterois en quinze jours, si j'en avois la force. Je m'attacherois à la plus étroite vérité ou vraisemblance, sans aucun épisode romanesque, et je convaincrois le monde qu'Arlequin a été le plus heureux des hommes, et Ganganelli le plus malheureux. Une trentaine de lettres et autant de réponses feroient tout l'ouvrage; beaucoup de génie et point d'esprit, en feroit un chef-d'œuvre. Bon soir, adieu. Aimez-moi. »

*Naples, 7 novembre 1778.*

« ...Vous attribuez la perte de la gaieté à la corruption des mœurs; j'aimerois mieux l'attribuer à l'augmentation prodigieuse de nos connoissances; à force de nous éclairer, nous avons trouvé plus de vide que de plein, et, au fond, nous savons qu'une infinité de choses regardées comme vraies par nos pères, sont fausses, et nous en savons très-peu de vraies qu'ils ignoroient. Ce vide resté dans notre âme et dans notre imagination, est, à mon avis, la véritable cause de notre tristesse.

Le raisonner tristement s'accrédite;

Ah! croyez-moi, l'erreur a son mérite.

Ce sont les plus beaux vers et la pensée la plus sublime enfantés par l'immortel Voltaire.... »

~~~~~

Ce fut M<sup>me</sup> du Boccage qui apprit à l'abbé Galiani la mort de M<sup>me</sup> d'Epinau. Voici sa réponse :

*Naples, 10 juin 1783.*

« M<sup>me</sup> d'Epinau n'est plus! j'ai donc aussi cessé d'être! Vous me proposez de continuer avec vous la correspondance que j'eus l'honneur d'entretenir si long-tems avec elle; je sens tout le prix du sacrifice que vous daignez vous imposer; mais comment pourrois-je y répondre? Mon cœur n'est plus parmi les vivans; il est tout dans un tombeau. Pardonnez-moi, Madame, si je vous écris avec tant de franchise, si je vous montre tant d'ingratitude. Qui mieux que vous soulageroit ma douleur, si elle étoit susceptible de soulagement? Mais il n'y en a plus pour moi; j'ai vécu, j'ai donné de sages conseils, j'ai servi

je travaille de toutes  
s l'emportent sur les v  
ussir. On remarquera  
e d'amitié; toujours  
ssante, toujours app  
tront une variété char  
quelquefois des sarcas  
e quelquefois je comm  
t toujours je me porte  
lé.... »

*Naples, 19 juin 1778.*

urage, vous êtes, mais  
, car vous préférez la  
la mort le plus grand  
contraire, et j'en suis  
as à cette étonnante p  
*dangereux, mais il est*  
en le danger de s  
er, tant que vous n'êtes  
. Il est vrai que main  
épéter: je m'ennuie;  
moi et les souffrances  
eval de l'écurie d'un p  
heval de fiacre.... »

*15 février 1774.*

l'amitié ancienne de G  
me vient dans la tête  
que vous communique  
er de l'électriser. On p  
plus beau de tous les  
l'âme. On commença  
d'école, Carlin et G  
amitié dans leur jeun  
une fois tous les deux  
. Ils tiennent leur par  
ne, de vérité, d'effus  
ses plaisanteries. Ces l  
gulier de deux hommes  
, parce qu'il étoit m  
t toujours heureux, est

l'Etat et mon maître, j'ai tenu lieu de père à une famille nombreuse, j'ai écrit pour le bonheur de mes semblables; et dans cet âge, où l'amitié devient plus nécessaire, j'ai perdu tous mes amis! j'ai tout perdu! on ne survit point à ses amis.... »

~~~~~

M O D E S.

Les chapeaux de gaze sont encore très-nombreux dans les promenades; on en fait même dans les meilleurs magasins de modes: les plus élégans sont parsemés de boutons de roses, ou de petites fleurs bleues. Le blanc est toujours la couleur dominante. Outre les capotes vertes, en gros de Naples, il y en a de rayées, gros vert, gros jaune et lilas, dont la garniture consiste en un biais de gaze lilas pour rebord, et en cinq ou six œillets d'Inde détachés, ou pareil nombre de roses jaunes. Les roses de Provins, le géranium et les marguerites lilas se voient sur beaucoup de chapeaux blancs. Quelques chapeaux blancs ont une doublure citron; et les rubans de cette couleur s'emploient fréquemment.

Une étoffe nouvelle, en tissu de coton croisé, a, sur un fond blanc, de grands carreaux lilas ou verts, et une petite mouche pareille dans le milieu. On garnit les robes de cette étoffe avec des bouillons de mousseline claire. Beaucoup de robes de percale blanche ont des volans pareils; ce seroit une vieille mode, si l'on plissoit ces volans à gros tuyaux, et s'ils étoient unis; mais ce sont des volans brodés, que l'on fronce très-légerement. Cette broderie est presque toute à jour; et les entre-deux, presque aussi larges que les volans, sont brodés dans le même genre.

~~~~~

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1755.

~~~~~

⌈ *Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, rue Montmartre, N°. 183, pres le boulevard, à côté du café. Les Abonnemens datent du 1<sup>er</sup>. ou du 15.*





(1755.)



Capote de Percale. Robe de Percale garnie en Mousseline.

)  
 de père à une famille  
 de mes semblables; et le  
 nécessaire, j'ai perdu le  
 survit point à ses amis...

.....  
 s.

re très-nombreux dans  
 les meilleurs magasins  
 nés de boutons de roses.  
 t toujours la couleur de  
 gros de Naples, il y en a  
 , dont la garniture com  
 l, et en cinq ou six mè  
 de roses jaunes. Les m  
 guerites lias se vend  
 lques chapeaux blancs  
 e cette couleur s'employ

le colon croisé, a, sur  
 as ou verts, et une p  
 a garnit les robes de  
 eline claire. Beauco  
 dans pareils; ce sero  
 lans à gros tuyaux, et  
 is brodés, que l'on br  
 presque toute à jour  
 que les volans, sont br

Gravure 1755.

doit être adressé, par  
 N. 183, pres le boulev  
 t du 1<sup>er</sup>. ou du 1<sup>er</sup>.

(Vingt-deuxième

# JOURNAL I

ET

# DES M

Journal parait, avec une Gravure, avec deux Gravures, (9 f. par N<sup>o</sup>), 36 fr. pour un an. 50 c. de

Le 1802, a été commencée une série de Voitures: il en paraît par N<sup>o</sup>, 18 N<sup>o</sup> par an. L'abonnen

P A R

tant quinze jours, aucune  
théâtres de Paris; il ne fallo  
et la restauration de la Sta  
leurs voir. Ils ont tous, à  
chants d'allégresse, d'amour  
l'Opéra, où l'on se hâte h  
ce (qu'on attribue à l'anti  
ce théâtre n'a pas bes  
sa caisse avec les Danaï

Théâtre Français, qui s'en ti  
Spartacus, tragédie, qui  
de Talma. — Belisaire no  
sera joué.

Théâtre Français. Joanny,  
engagés; on cherche mai

## JOURNAL DES DAMES

ET

## DES MODES.

---

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures. (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

---

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures: il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

---

P A R I S.

Ce 30 Août 1818.

Pendant quinze jours, aucune nouveauté n'a été jouée sur les théâtres de Paris; il ne falloit rien moins que la fête du Roi et la restauration de la Statue d'Henri IV, pour ranimer leurs voix. Ils ont tous, à cette occasion, fait entendre des chants d'allégresse, d'amour et de reconnaissance.

A l'Opéra, où *l'on se hâte lentement*, on répète *les Jeux Floraux* (qu'on attribue à l'auteur des *Deux Journées*). Au surplus, ce théâtre n'a pas besoin de se presser, puisqu'il remplit sa caisse avec les *Danaïdes*, qu'on ne se lasse pas de voir.

Le Théâtre Français, qui s'en tient à son ancien répertoire, a exhumé *Spartacus*, tragédie, qui a de nouveau fait briller le talent de Talma. — *Belisaire* nous est promis; ce n'est pas dire qu'il sera joué.

Favart forme sa nouvelle troupe qui doit composer le second Théâtre Français. Joanny, Victor, Eric Beruard et David sont engagés; on cherche maintenant une princesse: *il s'en*

présentera, gardez-vous d'en douter. Ce théâtre fait de brillantes affaires avec la *Famille Glinet*, dont les dernières représentations ont été encore plus productives que les premières. — Les imitateurs ne laissant échapper aucun succès sans chercher à en profiter, il est présumable que cette famille sera reproduite sous différentes formes. Le Vaudeville, qui, souvent, s'est bien trouvé de ses parodies et imitations, va ouvrir son *magasin de Chaperons*, et il en paroîtra d'autres bientôt à Favart et aux Variétés. Déjà la Gaité a donné les siens. C'est une revue des autres *Chaperons*, que l'on critique tour-à-tour : l'un est bien à l'ombre, l'autre est soutenu par des amours, et le troisième par des musiciens; le tout est terminé par une espèce d'*apothéose* de Boyeldieu, qui cependant vit encore.

Ce théâtre et celui de l'Ambigu voyent toujours accourir la foule à leurs *Chapelles*, auxquelles succéderont *Jean Sbogar* et *la Forêt de Sénart*, que l'on doit à des auteurs fameux.... aux Boulevarts.

Le théâtre St-Martin est fermé pour un mois : on fait des changemens et embellissemens à la salle. Chargé d'or et de couronnes, Potier fera sa rentrée quelques jours après la réouverture. — Que Talma ne s'avise pas de jouer ce jour-là, car (un journaliste provincial l'a dit), rien ne résiste au génie de Potier.



On va toujours au boulevard de Gand. Les jours sont moins longs, mais on allume les lanternes de bonne heure; les soirées sont plus fraîches, mais on se couvre un peu davantage, et par-là on conserve les plaisirs d'habitude, sans craindre les catarrhes.



Il n'y auroit point de poupées sans les femmes, et, d'autre côté, les femmes ne peuvent se passer de poupées. Les poupées et les femmes sont comme le corps et l'ombre. Les petites filles jouent à la poupée en sortant du berceau; les vieilles femmes ont encore des poupées pour porter leurs bonnets et leurs tours de cheveux. Dans les magasins de modes, voyez ces jeunes beautés autour du comptoir d'acajou, qu'ont-

à la main ou entre les genoux dans les salons, qu'on voit s'amuser d'un sexe d'accords harmonieux et faire les yeux, c'est la fille qui chante en s'accompagnant sur un fond de votre âme; mais l'insouciance? hélas! ce son n'est que pour le divertissement des poupées, hautes d'un pied ou deux. Il y en a qu'on pend par les cordes et d'Ossian.

Il paroît dans ce moment beaucoup de mémoires sur la vie de Louis XV. Tous ces ouvrages sont des additions et de calculs de dépenses, de formules. C'est à la duchesse de Gotha pour les banquiers et les

Quand on entend crier les cloches de Fontainebleau de côté. On le porte pour prendre du casimir et le faire faire trois, quatre toiles de la nuit, pour les gens qui, au jeu, perdent leur fortune qu'on le pourroit croire

Rue St-Honoré, n° 271  
est une grande vogue :  
c'est.

Dans le passage des Panoramas les figures sont formées

elles à la main ou entre les genoux ? des poupées ! Il n'y a pas jusques dans les salons, qu'on retrouve ces poupées bienheureuses, amusement d'un sexe volage et adorable. Entendez-vous ces accords harmonieux et cette voix pleine de mélodie ? Tournez les yeux, c'est la fille de la maîtresse de la maison qui chante en s'accompagnant au piano ; ses accens vont jusqu'au fond de votre âme ; mais qu'apercevez-vous sur la table de l'instrument ? hélas ! ce sont des poupées qui sautent et qui dansent pour le divertissement particulier de la musicienne. Ces poupées, hautes d'un pouce, se nomment des *musicomanes*. Il y en a qu'on pend par la tête aux chevilles de harpe, et qui sautent sur les cordes pendant qu'on joue les airs de *Saül* et d'*Ossian*.

Il paroît dans ce moment beaucoup de livres de finances et beaucoup de mémoires sur la médecine, la chimie, la botanique. Tous ces ouvrages sont remplis de chiffres, de numéros, d'additions et de calculs, ou de détails de plantes, de décompositions, de formules. On diroit, comme le faisoit Voltaire à la duchesse de Gotha, que nos auteurs *n'écrivent plus que pour les banquiers et les apothicaires*.

Quand on entend crier les cerneaux, quand on voit arriver le chasselas de Fontainebleau, il faut commencer à mettre le nankin de côté. On le porte encore, mais à midi ; le matin, il faut prendre du casimir et le soir de même. Un homme qui se soigne fait trois, quatre toilettes par jour. Je ne parle pas de celles de la nuit, pour les gens qui vont en bonne fortune...., ou, au jeu, perdre leur fortune. La différence n'est pas si grande qu'on le pourroit croire.

Rue St-Honoré, n° 278, on vend des petits pains sucrés qui ont une grande vogue : avis aux gourmands et aux bonnes d'enfans.

Dans le passage des Panoramas, on trouve des Kalcidoscopes où les figures sont formées avec des pastilles et des dragées

voient toujours accou-  
s succéderont Jean de  
oit à des auteurs l'au-

pour un mois : on fait  
à salle. Chargé d'œu-  
ée quelques jours ap-  
ise pas de jouer ce jeu  
dit), rien ne resis-

Gand. Les jours sont  
es de bonne heure ; le  
se couvre un peu de  
isirs d'habitude, sans

sans les femmes, et  
t se passer de poupées  
ne le corps et l'ou-  
en sortant du berna-  
upées pour porter les  
ans les magasins de  
u comptoir d'acajou.

transparentes ; quand l'œil est fatigué et que le jeu est fini , on mange la garniture : avis aux petites-maitresses friandes et aux enfans gâtés.

Je lis dans le dernier ouvrage d'une femme célèbre : « Qui » dit femme auteur, dit laide. Il n'y a pas de femme qui par » calcul se fût faite auteur, si elle avoit pu se faire jolie » femme , et qui , pouvant voir adorer ses charmes , se fût » bornée à entendre admirer ses talens. »

Ces réflexions sont bien tranchantes ; elles ont été écrites dans un moment d'humeur. Certes , nous sommes trop galans pour ne pas faire remarquer qu'il y a de très-jolis ouvrages faits par de très-jolies femmes. Après cela, il est certain qu'il y a de pauvres vieilles ou des vieilles disgraciées , qui se mettent à écrire par forme de consolation.

Elise D\* est un modèle d'économie. Elle ne change de robe que tous les huit jours , et comme elle veut cependant paroître propre , elle a de doubles manches qu'elle ajuste à son corsage , les premières le dimanche , et les secondes le jeudi.

On compte sept peignes sur la tête d'Aglacé. Deux petits pour tenir les boucles au-dessus de l'oreille , deux pour les boucles du front , un à la naissance de la tresse par dessous , un pour la tenir par dessus , et enfin le peigne de parade , en or , garni de perles ou de corail , le seul qui de loin semble utile à quelque chose , et le seul cependant qui , de fait , ne serve à rien.

Aux pantalons que l'on fait aujourd'hui et même depuis quelque tems , ont met , pour tenir les bretelles , des boutons plats , soit d'os , soit de métal. Au lieu d'être percés au milieu comme des moules de bois , ils ont quatre petits trous par lesquels on passe la soie qui les attache.

Par cette mode , on évite les anneaux soudés des anciens boutons , qui souvent vous entroient dans les côtes ou faisoient de petites bosses dans le dos. Comme les arts se perfectionnent !

le noble assez souvent de gen  
vies de pistolet faites par  
en vent tragiques. Il n'est p  
arcelus Racine , Corneille ,  
vies d'affaires d'honneur.  
à au moins rien de commun  
père-à. Au reste , Saint-Foi  
est fait de jolies choses ; mai  
ne que ses coups d'épée.

ble blanchir les dents et p  
ber ou du moins de plus r  
redé.  
de en coûte 3 francs la bo  
destillateur , rue d'Argent  
à Grétry , n° 1.

neur d'une brochure no  
Poulaine furent ainsi appe  
bel et Coquillard , cités p  
pensent que ces souliers  
amment s'appeloit *Poulaine*  
à peut aussi trouver leur  
nt entre leur pointe reco  
can.

lous avons annoncé la *Car*  
qui se vend chez M.  
(1) imprimée sur le man  
est plus correcte , mais  
le principal mérite , ce son  
est une des plus courte  
lètera pas aux approches d  
lance , et finit par se fan

Deux volumes in-8° , l'un de  
et , port franc , 15 fr. A l  
rue de Bourbon , n° 17.

On parle assez souvent de gens de lettres qui se battent, et de parties de pistolet faites par des auteurs comiques...., ou si l'on veut tragiques. Il n'est pas venu à notre connoissance qu'autrefois Racine, Corneille, Molière, Boileau aient eu de ces sortes d'affaires d'honneur. Les écrivains de ce siècle-ci n'ont au moins rien de commun, de ce côté, avec ceux de ce siècle-là. Au reste, Saint-Foix étoit *crâne*, et n'en a pas moins fait de jolies choses; mais enfin sa prose valoit mieux encore que ses coups d'épée.

Pour blanchir les dents et parfumer la bouche, rien de meilleur ou du moins de plus renommé que l'*Eau de la belle Gabrielle*.

Cette eau coûte 3 francs la bouteille, chez M. Gaffet, parfumeur-distillateur, rue d'Argenteuil, n° 31, et à sa fabrique, rue de Grétry, n° 1.

L'auteur d'une brochure nouvelle, dit que les souliers à la *Poulaine* furent ainsi appelés du nom de l'inventeur.

Borel et Coquillard, cités par le Dictionnaire de Trévoux, pensent que ces souliers vinrent de la Pologne, qui anciennement s'appeloit *Poulaine*.

On peut aussi trouver leur nom dans le rapport qui existoit entre leur pointe recourbée et la *Poulaine* d'un vaisseau.

Nous avons annoncé la *Correspondance inédite de l'abbé Galiani*, qui se vend chez M. Dentu. Voici une autre édition: (1) imprimée sur le manuscrit autographe de l'auteur, celle-ci est plus correcte, mais moins complète; ce qui en fait le principal mérite, ce sont les notes de M. Salfi. La suivante est une des plus courtes: « Le caractère de Galiani ne s'altéra pas aux approches de la mort, il la regarda avec indifférence, et finit par se familiariser avec elle, au point

(1) Deux volumes in-8°, l'un de 348, l'autre de 519 pages. Prix, 12 fr., et, port franc, 15 fr. A Paris, chez Treuttel et Wurtz, libraires, rue de Bourbon, n° 17.

qu'elle devint aussi l'objet de ses plaisanteries. . . . Je pourrois citer plusieurs de ses bons mots ; mais je m'en abstiens, parce qu'ils pourroient offenser des individus encore vivans, contre qui Galiani les avoit dirigés, et qui, en les entendant, en étoient tellement surpris et amusés, qu'ils en rioient eux-mêmes. J'en choisirai cependant un parmi tant d'autres, parce qu'il se fait remarquer par sa simplicité et son à propos.

« Galiani se trouvoit au cercle d'Acton, ministre d'état, qui s'occupoit de beaucoup de projets relatifs à l'administration publique, et surtout à la réforme des troupes ; projets dont on parloit tous les jours, et qui ne paroissent jamais. L'abbé portoit sous le bras un vieux chapeau. Le ministre, pour badiner, et peut-être croyant l'humilier, lui dit qu'il étoit tems de réformer son chapeau. Galiani ne se déconcerta pas : il répond tout de suite : *J'attends le plan de Votre Excellence.* »

~~~~~  
Le mot de l'énigme du dernier numéro est *Cor*.

~~~~~  
*Voyage fait en 1813 et 1814 dans le pays entre Meuse et Rhin*, suivi de notes, avec une carte géographique. (1)

Le pays entre Meuse et Rhin est notre ancien département de la Roër, dont la majeure partie est échue à la Prusse.

L'auteur du voyage que nous annonçons, se trouvant par des raisons de santé, aux eaux thermales d'Aix-la-Chapelle, profita des momens que le médecin laissoit à sa disposition, pour interroger les monumens, visiter les dépositaires de l'autorité et les savans, compiler les archives, et demander des renseignemens aux manufacturiers et aux cultivateurs. Une digression sur la princesse de Schwartzemberg, qui périt en 1810, à Paris, dans une fête donnée par son beau-frère, alors ambassadeur d'Autriche, nous apprend quel étoit dans la société le rang de l'auteur. « Peu de jours auparavant, elle ( la princesse de Schwartzemberg ) eût été, sans mon secours, étouffée dans la foule. Je redoute ces grandes réunions, me disoit-elle ; j'ai un pressen-

(1) Un volume in-8° de 378 pages. Prix, 5 fr. A Prix, chez Alexis Eymery, libraire, rue Mazarine, n° 30.

elles doivent abrégé m  
 «  
 principales de l'anci  
 la-Chapelle et Colog  
 dit l'auteur, un grand  
 la-Chapelle. Sa population  
 St-Jacques est la plus  
 en deux parties égales ; m  
 affilient les étrangers et  
 est le Comphausbad.  
 Presque toutes les rues de  
 les à pris d'une lieue de  
 abons présentent encore le  
 j'y à Paris que quelq  
 vres des cadres peints su  
 grande quantité de ces pein  
 M. Perlberg.  
 les le pays entre Meuse et  
 ment des Kermesses. « La  
 mes filles, réunies en gr  
 berge de feuillages et de  
 d'herbes, des œufs de P  
 échantonnant d'or. Elles les  
 couronnes et des guirlande  
 eux dans les rues où l  
 on orne les reposoirs, le  
 mode tente qui abrite le l  
 robes guinguettes qui l'ento  
 occupations, et de tems et  
 de d'une mesure et d'une  
 hommes traçant et aplanisse  
 les jeux et les danses. Sur  
 de des plus beaux chevaux  
 apporte bruyamment le gran  
 orné, et qu'on plante avec  
 é de laquelle se trouve l  
 éponge, pour le tir du lend  
 mentalement au bout d'une j  
 souvent jusqu'à la matinée  
 on se livre aux divertis  
 es. Une petite reprise a lieu  
 Arrier-Kermesse. Ces



timent qu'elles doivent abrégier ma vie , et je suis nécessaire à mes enfans. »

Les villes principales de l'ancien département de la Roër sont : *Aix-la-Chapelle* et *Cologne*.

« Il y a , dit l'auteur , un grand nombre de belles maisons à *Aix-la-Chapelle*. Sa population est d'environ 30 mille âmes. La rue St-Jacques est la plus longue de la ville , qu'elle divise en deux parties égales ; mais le quartier à la mode , celui où affluent les étrangers et où roulent sans cesse les équipages , est le *Comphausbud*.

« Presque toutes les rues de *Cologne* sont étroites : l'une d'elles a près d'une lieue de longueur. Quelques vieilles habitations présentent encore le pignon à leur façade. »

Il n'y a à Paris que quelques amateurs qui aient devant leurs vitres des cadres peints sur soie ; notre voyageur vit une grande quantité de ces peintures à Cologne , chez leur auteur , M. Perlberg.

Dans le pays entre Meuse et Rhin les fêtes de village se nomment des *Kermesses*. « La veille , dit notre voyageur , les jeunes filles , réunies en groupes nombreux , apportent des charges de feuillages et de fleurs , des rubans de couleurs diverses , des œufs de Pâques évidés , des coquillages et du clinquant d'or. Elles les entrelacent pour en former des couronnes et des guirlandes qu'on suspend , en arcs triomphaux dans les rues où la procession doit passer , et dont on orne les reposoirs , le devant des maisons voisines , la grande tente qui abrite le lieu de la danse , ainsi que les petites guinguettes qui l'entourent. L'allégresse préside à ces occupations , et de tems en tems elle fait entendre des chants d'une mesure et d'une justesse parfaites. Cependant les hommes tracent et aplanissent le terrain qui doit servir pour les jeux et les danses. Sur un chariot attelé de huit à douze des plus beaux chevaux élégamment harnachés , on transporte bruyamment le grand mai , que les jeunes filles décorent , et qu'on plante avec cérémonie. Une autre escorte , à la tête de laquelle se trouve le Roi de l'année précédente , accompagne , pour le tir du lendemain , l'oiseau qu'on attache solennellement au bout d'une perche. Ces préparatifs s'entendent souvent jusqu'à la matinée du dimanche. Après l'office divin , on se livre aux divertissemens qui durent plusieurs jours. Une petite reprise a lieu le dimanche suivant , et se nomme *Arrière-Kermesse*. Ces fêtes qu'animent des espèces

de foires, sont ordinairement favorisées par le tems, parce qu'on les célèbre dans la belle saison. »

MODÉS.

Les fleurs que les modistes posent sur les chapeaux sont presque toujours détachées; les coëffeurs ont, en général, suivi la même méthode, le 24 et le 25 août, pour l'ornement des coëffures en cheveux. On distingue parmi les chapeaux nouveaux, ceux de crêpe citron, qui sont ornés de marabouts blancs, ou de roses de la couleur du chapeau: sur le bord, c'est tantôt une blonde, tantôt une ruche de gaze. Il y a encore une grande quantité de chapeaux de gaze. On voit de très-petites marguerites sur des capotes de gros de Naples vert. La fleur double de laurier lilas ou rose est encore à la mode; elle se pose sur des chapeaux blancs. Un autre ornement de chapeaux blancs, est le chevrefeuille lilas ou ponceau.

Les jeunes personnes qui portent des robes à longue taille, mettent, les unes, une ceinture de velours noir, formant rosette par derrière, au-dessus de deux longs bords terminés par un gland; les autres, une ceinture de maroquin ou de velours vert, attachée par derrière avec une grande boucle d'acier.

Les sautoirs de crêpon de Barèges, qui eurent beaucoup de vogue en 1807, reparoissent. (Voyez la planche 1756, au bas de laquelle le graveur a mis, par erreur, cachemire, au lieu Barèges.)

Il y a des garnitures de percale, très-basses, à deux têtes. Les dents qui ornent le bord de ces garnitures doivent être larges et rondes.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1756.

*Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, rue Montmartre, N°. 183, près le boulevard, à côté du café. Les Abonnemens datent du 1<sup>er</sup>. ou du 15.*



(1756.)



Robe de Penkale à la Vierge. Sautoir de Cachemire à frange festonnée.

Gravure 1756.

doit être adressé pour  
N. 183, près le boulevard  
du 1<sup>er</sup>. ou du 12.

(Vingt-deuxième An

JOURNAL D

ET

DES M

Journal paroit, avec une Gravure, et deux Gravures, (9 f. et 36 fr. pour un an. 50 c. de

le 1802, a été commencée un  
des et de Voitures : il en pa  
es, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonne

P A R

le mois d'août est de tous  
traiter le moins de nouve  
qu'à huit, sur lesquelles  
ance. — Favart, pour lai  
Famille Glinet, vient c  
opon, que l'on a bien ac  
mes filles sont élevés da  
ait accroire à ceux-ci qu'  
es-à que les garçons sont  
pas peur du loup, et les  
adement.

les découvertes gastronomi  
série philosophique, il fau  
de vapeur. Nous révéleron

---

---

# JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

---

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

---

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

---

P A R I S.

Ce 4 Septembre 1818.

Le mois d'août est de tous les mois de l'année celui qui a vu naître le moins de nouveautés. Leur nombre ne s'est élevé qu'à huit, sur lesquelles on en compte trois de circonstance. — Favart, pour laisser quelques jours de repos à sa *Famille Glinet*, vient de donner les *Oiseaux et le Chaperon*, que l'on a bien accueillis. De jeunes garçons et de jeunes filles sont élevés dans une ignorance complète; on fait accroire à ceux-ci qu'une *filles est un oiseau*, et à celles-là que les garçons sont des loups. Les petites luronnes n'ont pas peur du loup, et les uns et les autres s'instruisent *mutuellement*.

\*

~~~~~

Aux découvertes gastronomiques déjà si nombreuses dans ce siècle philosophique, il faut ajouter la *poularde cuite au bain de vapeur*. Nous révélerons plus tard l'ingénieur plus

cédé de M. de St. B\*\*\*. Par une interversion que la saison justifie, parlons aujourd'hui du dessert.

Les confitures ne peuvent plus paroître sur une table bourgeoise que dans des pots de terre de pipe ; dans un dîner d'étiquette, les pots en porcelaine peinte et dorée sont de rigueur. Les seules gelées de groseille et de pomme peuvent encore se montrer dans le cristal ; quant à la fayence, je n'ose dire qu'elle soit bonne même pour le raisiné !

Au Palais-Royal, au magasin Laurençot, près du café Montansier, on trouve des *flambeaux à écran*, à une ou deux branches.

L'écran ou éventail se renferme au moyen d'un ressort, dans un étui bronzé ; et quand il est ouvert, il préserve la vue des petites-maîtresses qui, le soir, parcourent la jolie collection de romans que P. Didot l'aîné a fait imprimer avec un soin extrême pour les Dames.

On trouve également chez M. Laurençot des breloques de nacre représentant de petits Marquis ou des Scapins sculptés avec esprit. L'un fait danser un sapajou, l'autre gratte la tête d'une perruche, et l'on voit des jeunes gens qui ont à leur chaîne de montre jusqu'à cinq ou six de ces nouveaux joujous.

MM. les tailleurs avoient eu l'intention, il y a quelque tems, de supprimer totalement les basques des habits ; après une mûre délibération, il fut décidé que par un reste d'égards pour les anciennes coutumes, on les conserveroit, mais si étroites qu'elles suffiroient à peine pour contenir, d'un côté, une lorgnette de spectacle, et de l'autre, une paire de gants. Restoit à placer le mouchoir ; MM. les chapeliers ont bien voulu se charger de ce soin, en faisant la calote des chapeaux si haute, qu'on peut, au besoin, y mettre comme le jeune Alfred T\*\*\* une brosse et un miroir, un peigne et des curedeus, des mémoires de créanciers et des billets doux.

La petite-maîtresse ; logée  
à Combaud, à Aix-la-Ch  
de ses amies : « Ce  
de la Paix, encore m  
sur la bonté de la c  
degréner. La Limagne,  
Laure et ceux du Rhin  
se les pâturages du pays

la fait de modes tout est p  
nous voulons bien qu'il  
es, qui, comme les sabo  
ner. Au moins, dit l'in  
l'en, et le bruit, en  
agréable que celui des talons

P.\*\*\* avoit la funeste l  
de des épingles dans l'ore  
pris un cancer. Il n'  
en place de curedent  
ation de prendre un dé.

L. Royez, libraire, rue du  
Dauphine, vient de  
complète d'Henri D  
Histoires et Mémo

Le haut-de-chausses étoit  
les chausses, mais qui  
lire : haut-de-chausses,

Il est un acteur, chéri du  
épique délicieuse. Une peti

Une petite-maîtresse, logée dans le quartier si renommé de Comphausbad, à Aix-la-Chapelle, écrivoit dernièrement à une de ses amies : « Ce n'est ni la rue Vivienne, ni la rue de la Paix, encore moins le boulevard » ; mais elle s'extasioit sur la bonté de la crème et du beurre qu'on sert à son déjeuner. La Limagne, la vallée d'Ange, les bords de la Loire et ceux du Rhin n'ont, en effet, rien qui surpasse les pâturages du pays de Limbourg.

En fait de modes tout est possible ; nous n'avons pas vu, mais nous voulons bien qu'il existe une nouvelle sorte de bottes, qui, comme les sabots, sont toutes de fresse ou de noyer. Au moins, dit l'inventeur, celles-ci ne prendront pas l'eau, et le bruit, en marchant, ne sera pas plus désagréable que celui des talons ferrés.

Mlle. \*\*\* avoit la funeste habitude de se mettre à chaque instant des épingles dans l'oreille. Un petit mal en est résulté, puis un cancer. Il n'est pas mieux d'employer les épingles en place de curedent, et de coudre sans avoir la précaution de prendre un dé.

M. Royez, libraire, rue du Pont de Lodi, n°. 7, près la rue Dauphine, vient de réunir sous le titre de *Bio-graphie complete d'Henri IV*, plus de 300 volumes de Lettres, Histoires et Mémoires de ce Prince ou sur ce Prince.

Le *haut-de-chausses* étoit jadis un vêtement qui surmontoit les chausses, mais qui n'en tenoit pas lieu ; ainsi, il faut dire : *haut-de-chausses*, et non *hautes-chausses*.

Il est un acteur, chéri du public, qui a une maison de campagne délicieuse. Une petite rivière serpente au milieu du

parc et y forme des îles ravissantes. On communique à chacune de ces îles par un pont d'une structure toujours différente. Pont chinois, persan, indien, pont de bois, de pierre, de fer, il y en a de toutes les façons. Dans un endroit c'est la rivière qui passe par dessus le pont. Une galerie souterraine est pratiquée pour les promeneurs et sous cette voûte une lampe brûle nuit et jour. Sur les murs sont placées des inscriptions lugubres et tout dans ce lieu inspire la terreur. Mais plus loin c'est une Idalie, les fleurs de toutes sortes parfument les airs; des nymphes apparoissent pour vous surprendre et vous enchanter...

Il est un banquier, fort riche et très-consideré, qui a un château où se rendent ses nombreux amis. Il règne là autant de simplicité que d'aisance. Les bois sont tels que les a faits la nature. L'herbe fine croit dans les allées. Il n'y a point là de serre pour les ananas et les baguenaudiers, mais dans le verger se pressent des pruniers, des poiriers et des abricotiers en plein rapport. On sert à table des melons succulens. Au dessert ce sont des pêches veloutées, qu'on abreuve d'un vin généreux de Bourgogne ou de Bordeaux. Il y a un billard pour les paresseux et des fusils pour les chasseurs. On fait faire des tours de parc aux Dames dans des calèches et des charabancs. La Seine passe auprès et l'on s'y baigne en pleine eau sur une plage expès sablée et préparée. J'oubliais l'affaire principale, c'est qu'en arrivant, chacun et chacune endosse un costume uniforme, les hommes des vestes et des pantalons de nankin, les femmes de petites redingotes courtes de la même étoffe, ils sont alors comme frères et sœurs et l'on s'amuse comme en famille.

M. Dugas Moutbel publia en 1814 une traduction de l'Illiade, en prose.

Le même écrivain va faire incessamment paroître une traduction de l'Odyssée.

Le premier ouvrage eut un véritable succès. Le second n'en aura pas un moindre sans doute.

Honneur aux hommes laborieux et sages, qui au milieu de nos discordes se sont voués au culte sacré des muses et qui malgré les guerres et les difficultés de toute espèce conduisent à leur terme de nobles entreprises, reproduisent les monumens glorieux de l'antiquité, multiplient devant nos yeux l'exemple des belles actions, le modèle des grands caractères, l'image des vertus héroïques.

Je suis vif et léger, indis  
Je conduis au plaisir et p  
Des amans malheureux j  
Pembellis l'univers et je  
D'un monarque absolu j  
De mille passions je fom  
L'espoir guide mes pas,  
Et n'aspire qu'à ce

On distribue depuis quelque  
M<sup>me</sup>. Dufrenoy annonce  
propres à éclairer son :  
sécels que les hommes ont  
à celles qui étoient leurs  
ils regardoient comme des s  
Le prospectus nous a paru to  
l'honneur. C'est un manife  
est ni de grace ni d'esprit : a  
est rare dans ce genre d  
M<sup>me</sup>. Dufrenoy veut donner  
sont, à celles qui sont d  
re écoutée. Elle a de l'expé  
Nous connoissons d'elle des  
ressantes, des histoires bie  
délicates, tendres et naïve  
l'amour.

Ce n'est pas tout-à-fait la m  
sere et de retenue. Quelque  
raison entraînent le poete ; ce  
sont des scènes ravissantes d  
se servir des termes d'un é  
publie, par le dieu qui l'a  
passions enflammées. Ses p  
travails, comme une pluie de )

Tout le monde sait que les p  
dans tous les genres de litté  
qui presque toujours accueilli



## É N I G M E.

Je suis vif et léger, indiscret, violent,  
 Je conduis au plaisir et parfois à la peine;  
 Des amans malheureux j'appesantis la chaîne,  
 J'embellis l'univers et je suis un tourment:  
 D'un monarque absolu je me rends souvent maître;  
 De mille passions je foment l'ardeur;  
 L'espoir guide mes pas, j'entrevois le bonheur  
 Et n'aspire qu'à cesser d'être.

A. D.

~~~~~

On distribue depuis quelques jours un prospectus dans lequel M<sup>me</sup>. Dufrenoy annonce la publication d'une suite d'ouvrages propres à éclairer son sexe sur une foule de traits et d'intérêts que les hommes ont trop long-temps pris soin de cacher à celles qui étoient leurs compagnes et leur égales, mais qu'ils regardoient comme des sujettes et des esclaves.

Le prospectus nous a paru tout écrit dans ce style de reproche et d'humeur. C'est un manifeste, mais qui ne manque assurément ni de grace ni d'esprit: au contraire il y en a beaucoup, ce qui est rare dans ce genre de composition.

M<sup>me</sup>. Dufrenoy veut donner des leçons à ses amies, à celles qui le sont, à celles qui sont dignes de le devenir. Elle mérite d'être écoutée. Elle a de l'expérience et de l'instruction.

Nous connoissons d'elle des Contes charmans, des *Nouvelles* intéressantes, des histoires bien racontées et surtout des poésies délicates, tendres et naïves, pleines de vérité, de chaleur et d'amour.

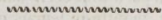
Ce n'est pas tout-à-fait la manière de Sapho. Il y a plus de réserve et de retenue. Quelquefois cependant le sentiment et la passion entraînent le poëte; comme la muse de Mytilène, elle décrit des scènes ravissantes d'abandon et de volupté, et pour me servir des termes d'un écrivain célèbre, *dominée comme la pythie, par le dieu qui l'agite, elle jette sur le papier des expressions enflammées. Ses pensées y tombent comme une grêle de traits, comme une pluie de feu qui va tout consumer....*

~~~~~

Tout le monde sait que les premiers essais des jeunes auteurs dans tous les genres de littérature, mais surtout au théâtre, sont presque toujours accueillis avec une grande indulgence et

souvent avec transport, et que ces mêmes auteurs, après que le temps et l'étude ont mûri davantage leurs talens, deviennent le but, l'objet du dénigrement, de la critique injuste et de la satire personnelle.

M. l'abbé Morellet, dans ses *Mélanges de littérature* (1), explique ainsi ce phénomène : « Lorsqu'un auteur produit ses premiers ouvrages, on n'est point assuré qu'il doive avoir un jour un grand talent, témoin, en ce genre, tant d'espérances trompées; il peut donc rester médiocre toute sa vie. On peut donc l'applaudir, on y gagne même communément de mortifier ceux qui depuis long-temps occupent l'attention du public, et travaillent pour ses plaisirs. Mais dès que le nouveau littérateur ou l'artiste ont développé des talens véritables, et laissé dé mêler en eux le génie; dès qu'ils se sont élevés au-dessus de la ligne de la médiocrité, il faut les contenir, les déprimer, les abaisser au niveau commun, et c'est un soin dont les critiques se chargent avec empressement, et qu'ils remplissent avec un zèle vraiment admirable et digne de toute la reconnaissance de la société. »



C O S T U M E S E S P A G N O I S .

La seule *Suite de Costumes espagnols* qui ait été gravée en France, est celle de Devere, qui remonte à près de 40 ans; mais il y a beaucoup de costumes épars dans le *Voyage pittoresque en Espagne*, par M. de la Borde.

De l'avènement de Philippe V au trône date la modification du costume espagnol. Les couleurs voyantes succédèrent au triste vêtement noir; ce ne fut plus un crime aux femmes de faire paroître leurs pieds, et elles purent se présenter à la cour sans l'énorme vertugadin.

M<sup>me</sup>. de Launoy nous a laissé la description d'un ancien costume espagnol. « La duchesse de Lemnos avoit une espèce de corset de satin noir, découpé sur du brocard d'or et boutoné par de gros rubis d'une valeur considérable. Ce corset prenoit aussi juste au corps qu'un pourpoint; ses manches étoient étroites, avec de grands ailerons autour des épaules,

(1) Quatre volumes in-8°. Prix : 24 francs, à Paris, chez M<sup>me</sup>. veuve Lepetit, libraire, rue Pavée St-André-des-Arts, n°. 2.

manches pendantes aussi le  
au côté avec des roses d  
qui l'empêchoit de s'asse  
une jupe assez courte d  
sur du brocard d'or  
chaines de grosses per  
attachées qui tombaient  
un petit voile de dent  
ce qui consiste le cost  
au-dessous de la cheville  
découvrir la figure à vo  
l'entre. A la cote  
de fer, a été substitué  
étroites et boutonées;  
même celles de laine,  
de glands, de rézeaux  
falbalas de large d  
sac fait avec un  
sur le milieu de la  
n'est presque plu  
espèce de sac de taffé  
petits falbalas, et se  
les plus élégantes, qu  
en cheveux comme le  
des bonnets, etc.; r  
la mantilla, petit v  
de chaque côté j  
de mousseline, de linon o  
dentelle. Tout le mond  
aux Espagnoles. « E  
elle se souleve sur l  
les yeux, elle jette su  
l'embellit; tantôt  
cachant une partie de l  
de visage agréable qui d  
qu'on ne voit point; tant  
en tout ou en partie  
découvrir de nouvelles  
éventail dans la mai  
pour faire des signe  
dans le moment où  
comme par échappée, l

et des manches pendantes aussi longues que la jupe, qui s'attachoient au côté avec des roses de diamans. Un affreux vertugadin, qui l'empêchoit de s'asseoir autrement que par terre, soutenoit une jupe assez courte de satin noir, tailladée en bâtons rompus sur du brocard d'or. Elle portoit une fraise, et plusieurs chaînes de grosses perles et diamans, avec des enseignes attachées qui tombaient par étages devant son corps. Elle avoit un petit voile de dentelle noire. »

Voici en quoi consiste le costume actuel : jupon qui descend à peine au-dessous de la cheville, une mantille sur la tête, qui cache ou découvre la figure à volonté, le chapelet d'une main et l'éventail de l'autre. A la *cotella*, assemblage de baleines et de lames de fer, a été substitué un corset de bazin à manches longues, étroites et boutonnées au poignet. Les jupes de soie, souvent même celles de laine, sont ornées de crépines, de houppes, de glands, de rézeaux à jour; on les garnit aussi de trois rangs de falbalas de large dentelle noire. La *redézilla* est une espèce de sac fait avec un réseau de fil ou de soie, que l'on arrête sur le milieu de la tête et qui pend par derrière. Cette coëffure n'est presque plus en usage; on lui a substitué la *cofia*, espèce de sac de taffetas, qui se garnit de plusieurs rangs de petits falbalas, et se pose comme la redézilla. Les femmes les plus élégantes, quoiqu'habillées à l'espagnole, se coëffent en cheveux comme les françaises, avec des peignes, des fleurs, des bonnets, etc.; mais dans toutes les conditions, elles portent la *mantilla*, petit voile qui fixé à mi-tête, retombe par derrière et de chaque côté jusqu'au-dessous de la ceinture. Il est de mousseline, de linon ou de crêpe, et presque toujours garni de dentelle. Tout le monde convient que la mantille prête des graces aux Espagnoles. « Elle flotte sur la tête, dit un voyageur, elle se soulève sur le corps en marchant; elle fait ressortir les yeux, elle jette sur le visage une ombre légère, qui l'anime et l'embellit; tantôt tombant négligemment sur le front, et cachant une partie de la figure, elle laisse apercevoir un bas de visage agréable qui donne une idée charmante des yeux qu'on ne voit point; tantôt relevée tout-à-coup et sans affectation, en tout ou en partie, par le vent ou par l'éventail, elle laisse découvrir de nouvelles beautés. » Les Espagnoles ont toujours un éventail dans la main; elles s'en servent avec grâce pour saluer, pour faire des signes, pour relever sans affectation leur mantille dans le moment où il leur importe de laisser apercevoir, comme par échappée, leur visage et la beauté de leurs yeux.

P A G N O L S

gnols qui ait été gu  
remonte à près de  
épars dans le N  
Borde.

trône date la mort  
rs voyantes succèd  
is un crime aux fem  
urent se présenter à

la description d'un  
e Lemnos avait m  
ir du brocard d'or  
sur considérable. C  
n pourpoint; ses  
érons autour des

nes, à Paris, chez P  
es-Arts, n<sup>o</sup> 2.

## M O D E S.

A la représentation au bénéfice de Lays , on a vu beaucoup de toques de gros de Naples et de gaze , relevées d'un côté , et outre cela posées de côté ; les unes couleur de rose , les autres blanches , ornées de marabouts ou de têtes de plumes d'autruche. Au-dessous de quelques bouquets de marabout étoit placee une grosse rose. Les coëffures en cheveux étoient basses : la guirlande de roses , posée sur quelques-unes , formoit couronne.

Dans les promenades on voit encore beaucoup de perkale et de gaze ; dans les magasins ce sont des chapeaux de crêpe et de gros de Naples , de gros de Naples surtout. Toutes les fleurs sont de la saison. Les marguerites se portent détachées ; les larges sont préférées aux petites ; et il est rare qu'il y en ait de plusieurs couleurs sur un chapeau. Le contraire se faisoit remarquer , il y a cinq jours.

On voit toujours une grande quantité de robes à pélerine. Nous ne donnons pas pour une mode , mais pour une nouveauté , un tablier de mousseline brodée , fait à corsage et garni tout autour d'une Malines. La personne qui portoit ce tablier , avoit une robe lilas , et étoit coëffée d'une capote de perkale , non froncée , et brodée à œillets ombrés. La passe de beaucoup de capotes de perkale , au lieu d'être carrée , forme deux angles aigus ( voyez la Gravure 1757 ) , qui viennent se réunir sous le menton.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1757.

La Gravure du *Jeu créole* , ou *Bague volante* , paroîtra le 10 , au bureau du *Journal des Dames*. Le quadrille est composé de deux dames en robe de perkale , l'une coëffée d'un chapeau de gaze , l'autre en cheveux ; d'une très-jeune personne en blanc , avec ceinture de velours noir à épauettes , coëffée en cheveux ; et d'un homme en habit noir et pantalon gris.

*Tout ce qui est relatif à ce Journal , doit être adressé , port franc , à M. La Mésangère , rue Montmartre , N°. 183. près le boulevard , à côté du café. Les Abonnemens datent du 1<sup>er</sup>. ou du 15.*



Une robe doublée de taffetas  
blancs et entrelacés de

(1757.)



Capote écarlée doublée de taffetas. Robe de Percale, garnie de bouillons et entredeux de Culle.

Gravure 1757.

Bague volante, pour les Dames. Le corsage de percale, l'une des cheveux; d'une étoffe velours noir à épaulement en habit noir et pour

doit être adressé, pour le N<sup>o</sup>. 183, près le boulevard du 1<sup>er</sup>. ou du 12.

## JOURNAL

E

## DES M

Le Journal paroit, avec une Gravure  
à 15, avec deux Gravures. (9  
fr. et 36 fr. pour un an. 50 c. de

En 1802, a été commencée un  
Journal de Voitures: il en pu  
ble, n. N°. par an. L'abonne

P A I

Les éternels *Chaperons* se so  
nt toujours et ont le pouvoir  
des magasins de la *Mé*  
r. Il avoit juré de ne plus r  
cher, mais le petit chaperon  
prenant l'intérieur de la salle  
est un véritable panorama qui doit  
être spirituelle que gaie. Joli re  
tenir très-originale, et M<sup>me</sup>. Pe  
chaperon est très-séduisante.

Le théâtre des Variétés, com  
mence l'Enseignement mutuel  
très-amusans; mais la scène  
en elle-même, n'a point du tout l  
air d'imitation d'un exercice  
de ce genre. Ce seroit le cas d'envoy

On voit aux cheminées de no  
us rouge accrochés à des cl  
ous, etc. sont en pointes d'aci  
ers d'opéra, les cartes de visi  
tes, les mémoires du parfum  
à clef, fermée à clef pour le  
main, arrivent du nord et du

# JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures: il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

P A R I S.

Ce 9 Septembre 1818.

Les éternels *Chaperons* se sont établis au Vaudeville; ceux-ci sont magiques et ont le pouvoir de protéger la vertu des demoiselles du magasin de la *Mère l'Oie*. Le public y est personnelisé: il avoit juré de ne plus mettre les pieds à l'Opéra-Comique, mais le petit chaperon l'y entraîne. La décoration représentant l'intérieur de la salle Feydeau est charmante; c'est un véritable panorama qui doit attirer la foule à cette revue, plus spirituelle que gaie. Joli représente un anglais d'une manière très-originale, et M<sup>me</sup>. Perrin, en *Margot* et en *Petit Chaperon* est très-séduisante.

Le théâtre des Variétés, comme celui de Favart, a voulu célébrer l'*Enseignement mutuel*: L'*Ecole de village* offre des détails amusans; mais la scène de l'enseignement mutuel au dénouement, n'a point du tout le mérite de la nouveauté: c'est plutôt l'imitation d'un exercice tel qu'on en voit aux soudsmuets. Ce seroit le cas d'envoyer les auteurs à l'école.

On voit aux cheminées de nos élégantes des *souvenirs* en maroquin rouge accrochés à des cloux d'or. Les mots *dîmanche*, *lundi*, etc. sont en pointes d'acier; et c'est là qu'on met les billets d'opéra, les cartes de visite, de deuil, les invitations à dîner, les mémoires du parfumeur; mais il y a une boîte de citronnier, fermée à clef pour les petites lettres qui, le soir et le matin, arrivent du nord et du sud.

On parle comme étant sous presse, des Mémoires de Madame \*\*\* , ou *Aventures récentes d'une jolie femme*. Cela peut et doit être curieux. Nous aurons soin d'avertir nos abonnés du jour où cet ouvrage sera mis en vente: A. Eymery, libraire, rue Mazarine, en est l'éditeur.

Vous voyez là bas cet homme grand et pâle. C'est un joueur... ou plutôt c'est un philosophe. Qu'il perde ou qu'il gagne, jamais il ne change de figure. Il attend les coups avec une admirable patience et quelles que soient les chances qui sortent des dés ou des cartes, il demeure impassible et ferme, sans tourner la tête, sans parler. Il ne rit ni ne pleure. Comme on nous peint Phocion, le héros d'Athènes: il est au-dessus de la joie et de la douleur.

Parmi les pièces de vers qui ont été adressées à M<sup>lle</sup>. Levert, pendant son séjour à Bordeaux, nous avons distingué la suivante.

Sous mille aspects divers, et toujours enchanteurs,  
 Tu charmes le regard, tu satisfais l'oreille;  
 Et la muse qui te conseille,  
 Thalie eût envié ton sourire et tes pleurs.  
 De grâces, de talens, adorable assemblage,  
 Ah! lorsqu'une sévère loi  
 Te ravit à ce beau rivage,  
 Un souvenir aimable comme toi,  
 Va nous retracer ton image.  
 Ainsi, plus d'une fois, le songe du matin  
 A l'amant éloigné rendit sa jeune amie;  
 Ainsi la coupe du festin  
 Conserve les parfums d'une pure ambrosie.

Antonin DE SIGOYER.

On dîne avec quelques amis chez une jolie femme. On sert d'abord d'un bourgogne excellent, puis le bordeaux, le porto, le macabeo, le tout entremêlé de madère et d'absinthe. On prend du café à double dose, et par-dessus du kearth et du curaçao. On sort, on fait cent pas sur le boulevard et l'on va chez Tortoni demander des glaces, plombières, *grappes de raisin*, le tout couronné par un punch à la napolitaine, et l'on se plaint après cela de passer de mauvaises nuits et de ne pouvoir dormir.

Linguet et mille autres ont écrit contre le régime des prisons

( 3 )  
 ils avoient été détenus. M.  
 (1), fait au contraire  
 de l'hospice de Charente  
 Des secours à toute heure  
 Des classes de malades  
 et acérés, des chambres  
 saine et abondante, un  
 sur lesquels l'a  
 un immense jar  
 mentent menblé, etc., etc.  
 l'opération offre à ses malades

Monsieur le Rédacteur  
 Il faut avouer que dans les  
 ces quelques mois bien peu  
 Plus une femme a de talen  
 avec l'aveur.

J'esu jeune encore, jolie  
 on me traite comme si j'éto  
 Eh! je le deviendrai pe  
 on attende du moins cetti  
 eugènes, de tous les to  
 où alors, et je courberai la  
 et marais goût dont on jug  
 qu'il lui, il y a aussi par l  
 Je suis dans l'âge où l'o  
 l'exons et des éloges, je  
 me pour moi; qu'on ne n  
 ne décourager. Qu'on nous  
 vresses toutes dévouées aux  
 par Athènes.

Athènes! c'étoit là que les  
 et élevés des autels et des  
 me, et vous Grâces, et  
 ouvrages des héros et des de  
 pour des fêtes solennelles  
 ou n'en demandons pas tant  
 les vers de Racine ou  
 d'inter sans nous interrompr

M. Filliaume, sommeillant  
 et de sa rentrée da  
 ppis; prix: 6 francs, à Paris,  
 rue Neuve-Saint-Eustache,



où ils avoient été détenus. M. Villiaume, dans une brochure nouvelle (1), fait au contraire l'éloge du directeur et des médecins de l'hospice de Charenton.

« Des secours à toute heure, une distribution bien ordonnée des diverses classes de maladies, des corridors parfaitement éclairés et aérés, des chambres proprement tenues, une nourriture saine et abondante, une grande quantité d'infirmiers et d'infirmières, sur lesquels l'administration exerce une surveillance sévère, un immense jardin, une bibliothèque, un salon décentement meublé, etc., etc.; voilà, dit M. Villiaume, ce que Charenton offre à ses malades. »

#### Monsieur le Rédacteur,

Il faut avouer que dans les salons et dans les gazettes on est depuis quelques mois bien peu galant.

Plus une femme a de talent, plus il semble qu'on la pour-  
sive avec fureur.

Je suis jeune encore, jolie, aimable, n'est-il pas surprenant qu'on me traite comme si j'étois vieille, laide et acariâtre ?

Hélas! je le deviendrai peut-être, et cela me fait frémir! Qu'on attende du moins cette époque fatale pour me punir par des rigueurs, de tous les torts du destin. Je ne murmurerai point alors, et je courberai la tête sous le joug des plaisanteries de mauvais goût dont on jugera à propos de m'accabler. Mais aujourd'hui, il y a aussi par trop d'injustice à me chercher querelle. Je suis dans l'âge où l'on aime à être flattée, il nous faut de l'encens et des éloges, je plaide ici pour mes compagnes comme pour moi; qu'on ne nous désole point, qu'on cesse de nous décourager. Qu'on nous protège au contraire comme des prêtresses toutes dévouées aux plaisirs du bon peuple de la moderne Athènes.

Athènes! c'étoit là que les femmes étoient heureuses! On leur élevoit des autels et des temples! Aspasia, Sapho, Corinne, et vous Grâces, et vous Muses, vous receviez les hommages des héros et des demi-dieux; on instituait en votre honneur des fêtes solennelles! Nous sommes plus modestes, nous n'en demandons pas tant. Qu'on nous laisse en paix débiter les vers de Racine ou de Molière, qu'on nous laisse chanter sans nous interrompre les beaux airs de Monsigny, de

(1) *M. Villiaume, sommeillant à Charenton, suivi du Réveil de M. Villiaume et de sa rentrée dans le monde.* Volume in-8°. de 315 pages; prix: 6 francs, à Paris, chez M<sup>me</sup>. Villiaume, épouse de l'auteur, rue Neuve-Saint-Eustache, n°. 46.

Gluck et de Sacchini , c'est là que se bornent nos vœux ; nous n'implorons pas la pitié à coup sûr , nous n'en sommes pas la réduites , nous invoquons l'antique urbanité française , nous prions messieurs du parterre et du balcon de nous accorder quelque attention et de prendre un peu de patience . Nous désirons que nosseigneurs des feuilletons ne s'avisent plus d'amuser leurs lecteurs à nos dépens , qu'ils n'entrent plus dans nos affaires de ménage , qu'ils ne comptent point avec nous notre bourse , qu'ils ne se mêlent point de nos amours et qu'après s'être montrés équitables pour l'actrice ils ne portent plus des regards indiscrets sur la conduite de la petite-maitresse .

Ah ! si tel pouvoit être le résultat de ces explications ! Si la réforme pouvoit s'opérer par l'effet de cette courte requête , quel transport ce seroit dans nos petites loges , quel charme , quel bonheur ! et combien , M. le rédacteur , nous vous aurions d'obligation pour l'accueil fait à ces notes qui vous sont adressées au nom d'une demi-douzaine de femmes vraiment intéressantes , par l'une de vos servantes les plus dévouées . . .

~~~~~

\*\*\*\*\*

Le mot de l'énigme du dernier numéro est *Desir* .

~~~~~

#### SUPPLÉMENT AUX ŒUVRES DE DIDEROT (1).

*Un Voyage en Hollande et des Observations sur le Salon de 1761 et sur celui de 1767* : voilà ce que ce volume contient de plus intéressant .

Diderot revenoit de Pétersbourg , vers la fin de 1773 , lorsqu'il passa par la Hollande et y fit quelque séjour . « Naturellement , dit l'auteur , le pays ( la Hollaude ) n'est pas trop habitable , cependant il n'y en a guère au monde de plus riche et de plus peuplé relativement à son étendue : effet de l'industrie , de l'activité , de l'économie , du travail assidu et de l'amour du gain .

« Qu'on juge de la fréquence et de la proximité des villes en Hollande . Il y en a quarante-huit , à chacune desquelles on peut commodément se rendre d'Utrecht , en un jour , et trente-trois dont on peut revenir sans fatigue dans la même ville et dans le même jour . Le pays est plat , et les villes aussi . Rien n'est plus frais , plus net , plus joli , plus élégant que ces villes . De loin elles présentent , par leurs nombreux canaux

(1) Un volume in-8°. de 450 pages . Prix : 6 francs , à Paris chez A. Belin , imprimeur , rue des Mathurins-Saint-Jacques , hôtel Cluni .

par les bords de ces canaux  
un nombre de bateaux réun  
épagne , et les bateaux sembl  
d'un coup de baguette .

Les édifices , les maisons  
entièrement et coupent la coi  
comme autant de vaissea  
et le tillac seroit la toiture  
de main-d'œuvre . On les l  
dedans ; en dehors avec di  
pages . Les corridors en son  
porcelaine . Les plus vieille  
sont vernissées en deb  
es , et des nattes ou band  
es escaliers .

Un vit sobrement et sain  
vingt livres de bœuf , qui  
d'excellens légumes ,  
ment les Hollandais mang  
des maelots et les geus d

C'est inutilement que le  
en outre les effets de leur  
chance de leur serein ; il

orage . Pour votre santé ,  
régime des habitans ; l'hi  
ta et bovez la liqueur spi  
mal le dîner ; en Hollande

une heure , et si vous en  
la viscosité de l'atmosphè  
tre les habits d'hiver et les

Les chemins en plusieurs  
des de champ . Ils durent

il n'y a point de voitures  
can , et le transport des d  
des brochettes .

La Hollande , baignée pr  
rien , n'offre que de vaste  
rivières , les seuls arbres so  
voisins des villes .

Outre les rivières , ce so  
voient les promenades , les  
bâties , et qui entretiennen  
travailleuse . Un bateau couit  
de marchandises que huit

et par les bords de ces canaux plantés d'arbres, l'aspect d'un grand nombre de hameaux réunis ; on croit être toujours à la campagne, et les hameaux semblent avoir été créés pendant la nuit d'un coup de baguette.

« Les édifices, les maisons, sont bâties sur les eaux qui environnent et coupent la contrée ; ce sont au milieu de ces eaux comme autant de vaisseaux immobiles, sans mâts, et dont le tillac seroit la toiture. Elles sont légères et coûtent peu de main-d'œuvre. On les lave tous les jours en dehors et en dedans ; en dehors avec des pompes, en dedans avec des éponges. Les corridors en sont, à tous les étages, lambrissés de porcelaine. Les plus vieilles y paroissent longtems neuves. Elles sont vernissées en dehors de toutes sortes de couleurs, et des nattes ou bandes de toile sont étendues sur les escaliers.

» On vit sobrement et sainement en Hollande ; une pièce de vingt livres de bœuf, qui dure toute la semaine, avec un plat d'excellens légumes, voilà tout le service. Ceux qui appellent les Hollandais mangeurs de fromage, n'ont connu que les matelots et les gens de port.

» C'est inutilement que les Russes préviennent les étrangers contre les effets de leur froid, et les Hollandais contre l'influence de leur serein ; il n'y a que l'expérience qui les corrige. Pour votre santé, suivez dans toutes les contrées le régime des habitans ; l'hiver, en Russie, mangez le biscotin et buvez la liqueur spiritueuse qu'on vous présentera avant le dîner ; en Hollande, entrez dans votre maison de bonne heure, et si vous en sortez n'en sortez que tard. Les vicissitudes de l'atmosphère laissent ici peu de différence entre les habits d'hiver et les habits d'été.

» Les chemins en plusieurs contrées sont faits de briques mises de champ. Ils durent, parce qu'ils sont ensablés et qu'il n'y a point de voitures pesantes. Tout arrive sur des bateaux, et le transport des denrées à leur destination se fait sur des brouettes.

» La Hollande, baignée presque de tous côtés des eaux de l'Océan, n'offre que de vastes prairies. On n'y voit point de forêts, les seuls arbres sont ceux des jardins et des endroits voisins des villes.

» Outre les rivières, ce sont des canaux sans nombre qui facilitent les promenades, les voyages, le transport des marchandises, et qui entretiennent le prix des comestibles à un prix modique. Un bateau coûte peu d'entretien, et renferme plus de marchandises que huit voitures. Les barques publi-

se bornent nos vœux ; nous n'en sommes pas l'urbanité française, au balcon de nous accablent de patience. Nous ne nous ne s'avisent plus de qu'ils n'entrent plus dans comptent point avec nous int de nos amours et qu'il-actrice ils ne portent plus de la petite-maitresse. de ces explications ! Si de cette courte requête les loges, quel charme d'acteur, nous vous as-

à ces notes qui vont douzaine de femmes vos servantes les plus à

ro est *Desir*.

DE DIDEROT (1).

servations sur le Salon de ce volume contient

ers la fin de 1773, quelque séjour. « Nature laude ) n'est pas trop le u monde de plus riche due : effet de l'industrie ail assidu et de l'anc

a proximité des villes à chacune desquelles it, en un jour, et bre- que dans la même ville et les villes aussi. Est i, plus élégant que leurs nombreux cana

ix : 6 francs, à Paris chez irius-Saint-Jacques, 1773

ques qui couvrent ces canaux sont tirées par des chevaux , partent et arrivent à l'heure nommée. Les bords des canaux sont presque partout ornés de belles allées d'ormes et de tilleuls , et bordées de belles maisons , avec des jardins où l'on cultive toutes sortes d'arbres et de fleurs , et où sont nourris les oiseaux rares des Indes. Le roufe est un petit cabinet séparé pour quelques voyageurs , dans toutes les voitures publiques.

» Les temps de neige et de glace sont le carnaval de la Hollande ; les rivières et les canaux sont couverts de patineurs et de patineuses. C'est en patinant que le paysan apporte à la ville ses denrées , les paysannes en font autant.

» Il m'a paru que sans les affaires qui rapprochent les Hollandais , il n'y auroit presque aucune société entre eux , tant ils se fréquentent peu.

» On prendroit la maison de campagne d'un particulier pour la demeure d'un prince.

» Les cafés sont très-simples ; aucune femme n'y préside ; il n'y a point de comptoirs , point de tables de marbre , point de glaces , point de lustres.

» Les voitures sont hautes et légères , parce que le pays est sablonneux , et qu'une voiture lourde exigeroit plusieurs chevaux pour la tirer des profondes ornières qu'elle creuseroit.

» Les diamans chez les Dames , les boucles , les couteaux , les ciseaux , les chaînes d'or , les bagues , les anneaux qu'on voit aux doigts des bourgeois , et même des paysannes , prouvent la richesse du pays. Les femmes portent encore , pendues à leur côté , des bourses semblables à l'ancienne escarcelle des Français , garnies de cercles à ressort et de crochets d'argent.

» Les filles , même riches , ne se marient pas aussi facilement qu'en France ; les pères défontent , le plus tard qu'ils peuvent , leurs tonnes d'or.

» Presque toutes les femmes y étant sages , il y a peu d'hommes dérangés et de mauvais ménages. L'intérêt , le travail , l'amour du gain , l'assiduité aux affaires et le goût du commerce amortissent les passions.

» Les Hollandaises sont modestes et vertueuses , ménagères , trop économes ; elles veillent à ce que leurs maisons soient tenues avec une extrême propreté ; elles aiment leurs maris brutaux , en sont aimées , les dominent dans le domestique , et règnent chez elles.

» Beaucoup de femmes portent de grosses bagues d'or

le premier doigt et au pouce  
le premier doigt marque qu  
le pouce qu'elles en ont be  
Les Hollandaises sont b  
est trop en devant ; ce  
est l'être avec un énorme  
les tableaux de Ruben  
sons.

Il est rare qu'on mar  
La jeune épouse , le  
ment avec une partie de s  
usage parmi les gens opule  
gens du commun , aux d  
les pères et des amis qui  
ne trouve pas plus d'inv  
J'ai vu beaucoup de jol  
presque point de belles  
peu plus de mœurs à Am  
mais dans les autres vil  
le seigneur de Saardam.

A Saardam , les femr  
comme des éventails , le  
ville ; on n'y voit pas sen  
pas toute une année. Elle  
doigt , des boucles aux  
et relevent le suantier avec d

» Une suite de la nettet  
de des domestiques femme  
hommes hommes.

» Les Hollandais font r  
à main , c'est le café ; ent  
leur ; sur les cinq à six l  
voque à neuf.

» Bien qu'économe , le  
mariages , aux baptêmes , a  
ou fiançailles , aux noces  
voage , au retour , ce soi

» Les Westphaliens son  
retours sont en France. Ils  
se vivent de pain et d'ea  
pens ; ils vaquent à toutes  
la récolte des foins , cons  
leurs femmes sont attachée  
elles s'occupent du gardina

au premier doigt et au pouce de la main droite ; la bague au premier doigt marque qu'elles ont de l'or assez , celle du pouce qu'elles en ont beaucoup.

» Les Hollandaises sont blanches de teint : elles se penchent trop en devant ; ce sont de belles femmes , si on peut l'être avec un énorme embonpoint. Telles on les voit dans les tableaux de Rubens , telles elles sont dans les maisons.

» Il est rare qu'on marie les filles avant vingt-cinq ans. La jeune épouse , le jour de ses nocés , reçoit un présent avec une partie de son ameublement. Le présent est d'usage parmi les gens opulens ; l'ameublement se fait , parmi les gens du commun , aux dépens des tantes , des cousines , des parens et des amis qui ont assisté aux nocés , où il ne se trouve pas plus d'invités d'un sexe que de l'autre.

» J'ai vu beaucoup de jolis enfans , peu de beaux hommes et presque point de belles femmes en Hollande. S'il n'y a guère plus de mœurs à Amsterdam qu'à Paris , il n'en est pas ainsi dans les autres villes ; une fille notée seroit forcée de sortir de Saardam.

» A Saardam , les femmes portent des cotillons plissés comme des éventails , le corset étroit et un chapeau de paille ; on n'y voit pas seulement l'échantillon d'une gorge dans toute une année. Elles ont des dentelles , des bagues au doigt , des boucles aux oreilles , les jambes à demi-nues , et relèvent le fumier avec des fourches.

» Une suite de la netteté hollandaise , c'est que le nombre des domestiques femmes y est plus grand que celui des domestiques hommes.

» Les Hollandais font régulièrement leurs quatre repas : le matin , c'est le café ; entre une heure et deux , c'est le dîner ; sur les cinq à six heures du soir , c'est le thé ; on soupe à neuf.

» Bien qu'économe , le Hollandais aime la table. Aux naissances , aux baptêmes , aux sevrages d'enfans , aux accords , aux fiançailles , aux nocés , aux conches , au départ pour voyage , au retour , ce sont autant de fêtes.

» Les Westphaliens sont en Hollande , ce que les Savoyards sont en France. Ils sont laborieux , fidèles et avarés ; ils vivent de pain et d'eau avec un peu de lard de leur pays ; ils vaquent à toutes sortes de travaux , mais surtout à la récolte des foins , considérable dans un pays de prairies. Leurs femmes sont attachées aux maisons de campagne , où elles s'occupent du jardinage.

» Il y a moins de voleurs en Hollande qu'ailleurs. Comment exercer le dangereux métier de voleur de grands chemins dans un pays coupé de fossés, de canaux, de rivières, et hérissé de barrières ?

» Le dimanche, on ne voit tout le jour que des hommes et des femmes qui se rendent aux églises : on ne travaille point, on ne vend ni n'achète, on ne négocie point, on ne forme aucune demande, on ne fait point de paiement ; le dimanche est un jour de grace pour le débiteur.

» Le Hollandais garde ses morts huit jours. Souvent on lave le cadavre avec de l'eau chaude, on le rase, on le coiffe, on l'habille, on l'expose un ou deux jours aux yeux de sa famille et de ses amis ; on le place dans un cercueil de bois de chêne doublé de tôle, la tête posée sur une traverse qui lui sert d'oreiller ; ce cercueil est cloué et vissé. Les femmes et les filles y sont déposées avec les vêtemens de leur sexe, garnis de rubans de deuil ; les hommes en robe de chambre et en perruque, avec une dépense proportionnée à leur fortune ».

~~~~~

M O D E S.

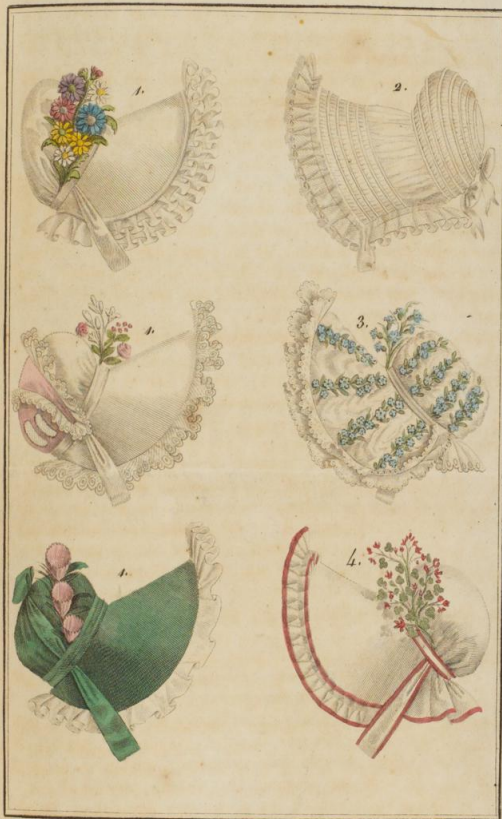
La rose et le blanc sont toujours les couleurs à la mode ; et les modistes ne font point encore autant de chapeaux de gros de Naples que de crêpe. Nous avons vu autour de la forme de quelques chapeaux de crêpe blanc, des guirlandes composées de grappes de raisin mûr et de pampre. Un gros paquet de marguerites est un ornement plus ordinaire. Quelques chapeaux de crêpe bleu de ciel ont pour garniture des fleurs bleues. La fleur double de laurier rose est encore à la mode.

Les pélerines se sont singulièrement multipliées. On laissoit depuis quelque tems des bouts très-longs aux ceintures de ruban ; mais ce n'étoit rien en comparaison de la mode actuelle ; le plus long des bouts, car l'usage les veut inégaux, descend presque aussi bas que la robe. Naguères, les ceintures étoient toutes nouées par derrière ; quelques-unes, aujourd'hui, le sont par devant. Des volans, des bouillons, ou des coques, voilà encore les garnitures des robes. Pour la saison prochaine, on parle de robes de mérinos blanc, brodées en soie de couleur.

~~~~~

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1758.





1, Chapeaux de Gros de Naples. 2, Capote de Percale.  
3, Chapeau de Crêpe. 4, Capote de Gros de Naples.

Hollande qu'ailleurs. Ce  
de valeur de grands  
s, de canaux, de rivières.

ut le jour que des hommes  
églises: on ne travaille  
on ne négocie point,  
e fait point de paiement  
pour le débiteur.  
ts huit jours. Souvent  
ide, on le rase, on  
in ou deux jours au par  
place dans un cercueil  
ôle, la tête posée sur  
r; ce cercueil est dans  
sont déposées avec  
ans de deuil; les hommes  
, avec une dépense pe

s les couleurs à la mode  
re autant de chapeaux  
s avons vu autour de  
pe blanc, des guirlandes  
mûr et de pampre. L'  
ornement plus ordinaire  
e ciel ont pour garniture  
e laurier rose est assez

t multipliées. On les  
longs aux ceintures et  
paraison de la mode  
l'usage les veut négligés.  
be. Naguères, les cein-  
rière; quelques-unes  
es volans, des bouillottes  
mitures des robes. Pour  
bes de mérinos blanc.

ravure 1758.

(Vingt-deuxième Année

JOURNAL DE  
ET  
DES MO

Journal parait, avec une Gravure  
et deux Gravures, (9 fr.)  
1836 fr. pour un an. 50 c. de plus

l'ouvrage, a été commencée une s  
des et de Voitures : il en parait  
N<sup>o</sup>. par an. L'abonnement

P A R I S

*Ronde-Fous de Chasse* qui v  
est une folie dont qu  
sont fous.

*Monette et le Mirliton*, aux  
à la fête de St.-Cloud.

*Jeune d'Arc*, (dont un littérai  
qui a été reçue au Théâtre-F  
est quand) *Jeune d'Arc* vien  
comédie pour Favart.

salles du théâtre St-Martin vie  
des loges grillées, pour les p  
sont qui *incognito*. Le premier  
est : *la Cabane*. On fait d'a  
est un moyen de la chute d'i  
est le *Naufrage de la Peyrouse*.  
est *Potier* dont le congé n'expire

*Madame prépare la Forêt de*  
est des auteurs du *Château*  
est sera bien sombre.



# JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.



*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

P A R I S.

Ce 14 Septembre 1818.

*Le Rendez-Vous de Chasse* qui va succéder aux *Chaperons* du Vaudeville, est une *folie* dont quelques personnages sont de véritables fous.

~~~~~

*L'Innocente et le Mirliton*, aux Variétés, est un tableau gri-vois de la fête de St.-Cloud.

~~~~~

*Jeanne d'Arc*, (dont un littérateur distingué a fait une tragédie, qui a été reçue au Théâtre-Français, et que l'on jouera Dieu sait quand) *Jeanne d'Arc* vient de fournir le sujet d'une petite comédie pour Favart.

~~~~~

La salle du théâtre St-Martin vient d'être restaurée : on y a ajouté des loges grillées, pour les personnes qui ne viennent aux boulevarts qu'*incognito*. Le premier mélodrame qu'on y donnera a pour titre : *la Cabane*. On fait d'avance l'éloge du dénouement qui s'opère au moyen de la chute d'une avalanche. Nous verrons ensuite *le Naufrage de la Peyrouse*. Cela donnera le temps d'attendre Potier dont le congé n'expire que dans deux mois.

~~~~~

L'Ambigu prépare *la Forêt de Sénart*, mélodrame que l'on doit à l'un des auteurs du *Château de Paluzzi* ; c'est dire que cette forêt sera bien *sombre*.

\*

L'acier est plus à la mode que jamais. Tous les habits de cour ont des boutons d'acier ; tous les chapeaux, des gances d'acier. On fait des fermoirs de gibecière en acier, des glands d'acier ; c'est avec des cloux d'acier que l'on brode sur l'ébène et sur l'ivoire. L'acier, pour quelques ustensiles, le dispute à la nacre. On fait des flambeaux d'acier et des bougeoirs d'acier. La mode des chaînes d'acier et des breloques d'acier est revenue ; et quelques élégantes ont une parure complète en acier.

Les Anglaises qui viennent à Paris prennent nos modes, et pour se faire belles et nous séduire, s'habillent en petites-maitresses Parisiennes ; c'est fort bien fait à elles. Mais que penser des Parisiennes, qui, par un motif pareil, dans le même but, et par une coquetterie peu patriotique et mal entendue, affectent les habitudes de Londres et s'habillent à l'anglaise ?

Il y a mirlitons et mirlitons. Ceux qu'on vend à Saint-Cloud sont des espèces de trompettes et de sifflets étourdissants, qui feroient fuir à mille lieues pour peu qu'on eût le tympan susceptible ; mais ceux qu'on vend au passage des Panoramas, chez le pâtissier, sont sucrés et croquans, très-propres enfin à réconcilier avec leur nom.

Dans les campagnes des environs de Paris et d'autres villes, les femmes, il y a trente ans, portoient au cou une croix d'or, pendue à un cordonnet noir. Ces croix se nommoient *Jeannettes*, parce qu'elles se donnoient ou s'achetoient à la Saint-Jean, époque ordinaire des changemens de condition et du payement des gages.

A présent, ce ne sont plus guères des Jeannettes qu'on voit au cou des femmes de campagne, mais de larges plaques d'or de forme carrée ; elles ont en outre une chaîne d'or et des boucles d'oreilles d'or. Avec ce luxe, contrastent d'une manière choquante, des bouts de manche de grosse toile, une jupe crottée, de lourds panières et souvent deux ou trois marots qui pleurent en mangeant leur pain sec.

C'est maintenant à trois heures et non à sept, qu'il faut aller aux Tuileries pour trouver beaucoup de promeneurs : les deux tiers sont des Anglais.

un ouvrage pour les Dames  
françaises, M.<sup>me</sup> la duchesse  
particulièrement

l'histoire naturelle des O  
déjà connus par des pro  
cesses.

ne se cède point aux p  
bibliothèques pour nous expliq  
ment les fruits merveilleux  
voit Hercule domptant le  
le Jardin des belles Hespéri  
son nom aux montagn  
voit les Arabes dans leurs c  
poèmes d'or, ou bien on  
chercher avec les P  
ont fait une partie de l  
des plaines du Tage.

le volume  
contenoit des obse  
de 1767.

si peu estimé aujour  
1767. « Il est fait, dis  
deux sortes de personnes,  
Son élégance, sa mignardis  
opérette, son goût, sa facilité  
sans lardées, sa débauche  
les petites femmes, le  
la foule de ceux qui sont  
aux idées justes, à la sévé  
mépris au saillant, aux pomp  
l'épigramme de Bouch  
à quel point cet homme a  
pour qui ce mérite  
c'est leur dieu. Les ge  
et antique, n'en font nul

le volume in-8° de 450 pages  
l'imprimeur, rue des

Voici un ouvrage pour les Dames ; il est d'abord dédié à une Princesse, M.<sup>me</sup> la duchesse de Berry ; ensuite, par son objet, il intéresse particulièrement le beau sexe, toujours avide de limonades.

C'est l'histoire naturelle des *Orangers*, par MM. Rissol et Poiteau, déjà connus par des productions du même genre et fort curieuses.

Celle-ci ne le cède point aux premières. On y remonte aux temps fabuleux pour nous expliquer l'origine de ces arbres, qui portent les fruits merveilleux dont on étoit autrefois si jaloux et dont on est encore aujourd'hui très-friand.

On voit Hercule domptant le dragon fameux commis à la garde du Jardin des belles Hespérides, filles ou nièces d'Atlas, qui a donné son nom aux montagnes du désert.

On suit les Arabes dans leurs conquêtes, avec ces chameaux chargés de pommes d'or, ou bien on s'en va sur les bords du Gange et de l'Indus, chercher avec les Portugais ces fruits savoureux, qui depuis ont fait une partie de la richesse des vallées de Canarie et des plaines du Tage.

Nous avons dit que le volume de *Supplément aux Œuvres de Diderot* (1) contenoit des observations sur le Salon de 1761 et sur celui de 1767.

Boucher, si peu estimé aujourd'hui, avoit une grande réputation en 1767. « Il est fait, disoit Diderot, pour tourner la tête à deux sortes de personnes, les gens du monde et les artistes. Son élégance, sa mignardise, sa galanterie romanesque, sa coquetterie, son goût, sa facilité, sa variété, son éclat, ses carnations fardées, sa débauche, doivent captiver les petits-maîtres, les petites femmes, les jeunes gens, les gens du monde, la foule de ceux qui sont étrangers au vrai goût, à la vérité, aux idées justes, à la sévérité de l'art. Comment résisteroient-ils au saillant, aux pompons, aux nudités, au libertinage, à l'épigramme de Boucher ? Les artistes, qui voient jusqu'à quel point cet homme a surmonté les difficultés de la peinture, et pour qui ce mérite est tout, fléchissent le genou devant lui ; c'est leur dieu. Les gens d'un grand goût, d'un goût sévère et antique, n'en font nul cas. »

(1) Un volume in-8° de 450 pages. Prix : 6 francs, à Paris, chez A. Belin, imprimeur, rue des Mathurins-Saint-Jacques, hôtel Clugni.

Quelquefois Diderot cédoit la plume au baron de Grimm. « Si vous avez lu, dit Grimm, les idylles de Gessner, vous pourrez vous former une idée de Greuze. Ils ont tous les deux un goût exquis, une délicatesse infinie. On ne peut regarder ce vieillard de Greuze (dans l'Accordée de village), sans se sentir venir les larmes aux yeux! Quel bon père! Qu'il est bien digne de la douceur qu'il éprouve en ce moment! Son gendre est pénétré de reconnaissance; il est fort touché; il voudroit remercier. Le père lui dit certainement: « Mon fils, ne me remercie pas de l'argent; c'est de ma fille qu'il faut me remercier; elle m'est plus chère que tout ce que je possède. » Ce bon père a raison. Quel père ne seroit vain d'une telle fille! Après lui, Greuze doit en être le plus flatté. C'est en vérité une figure sublime dans son genre. C'est peu pour elle d'être la plus jolie créature du monde; ses grâces innocentes ne sont pas ce qu'il y a de plus séduisant en elle; mais il faut être Greuze pour vous peindre tout ce qui se passe dans son âme au moment de cette révolution si redoutée et si désirée qui va se faire dans toute sa vie. On voit un doux affaissement répandu sur tout son corps; il n'y a qu'un homme de génie qui ait pu trouver cette attitude si délicate et si vraie. La tendresse pour son fiancé, le regret de quitter la maison paternelle, les mouvemens de l'amour combattus par la modestie et par la pudeur dans une fille bien née, mille sentimens confus de tendresse, de volupté, de crainte, qui s'élèvent dans une âme innocente au moment de ce changement d'état. Vous lisez tout cela sur le visage et dans l'attitude de cette fille charmante.... Greuze est jeune. Il a appris tout seul ce qu'il sait sans avoir été à l'école de personne. C'est M. de La Live, introducteur des ambassadeurs, qui le déterra il y a quelques années; il peignoit de petits tableaux pour vivre, et ne se doutoit point de son talent. »

On appelle peintres de genre les artistes qui s'en tiennent à l'imitation de la nature subalterne et aux scènes champêtres, bourgeoises et domestiques. Greuze voulut être peintre d'histoire. « Le jour vint, dit Diderot, où ce tableau (Septime-Sévère reprochant à Caracalla son fils, d'avoir attenté à sa vie dans les défilés d'Ecosse), achevé avec le plus grand soin, prôné par l'artiste même comme un morceau à lutter contre ce que Le Poussin avoit fait de mieux, vu par le directeur et quelques commissaires, fut présenté à l'Académie. Vous vous doutez bien qu'il ne fut pas examiné avec les yeux de la bienveillance; Greuze avoit montré depuis si long-temps un mépris si franc et si net pour ses confrères et leurs ouvrages! Voici

la chose se passa dans ce tableau, le tableau est exposé : les académiciens l'examinèrent, se promènèrent sur une autre pièce, se promènèrent sur Greuze, ou je me trompe, son arrêt. Au bout d'une heure Greuze entra : le directeur le reçut; approchez et vous satisfait à toutes les cérémonies, le directeur lui dit, mais c'est comme vos anciennes productions, ne levez pas les yeux sur celle-ci, qu'il vous est instant, Greuze, de vous amusa comme un enfant, et l'on vit le moment où Greuze, afin de lui marquer sa reconnaissance de ses figures. Qu'auroit-il pu, moi par exemple, auroit-il mis le tableau en pièce autour de son cou, et l'Académie qu'il ne vouloit pas l'histoire; il seroit rentré dans les nouvelles de Papinien, dans le milieu de la destruction, confondue et déshonorée, comment comment ce tableau, fut si favorablement, fut si favorablement le tableau de Septime-Sévère plus de huit mois, étoit d'achever ce tableau, de n'avoir d'autres copies, et de le porter, huit jours, à l'Académie pour son examen, dans son premier tableau, et il n'y eut plus perdu plus de huit mois, il se donna le courage, à se leurrer, à tout le monde. Il eut le courage qu'il se blâmoit sur son tableau entièrement pour son tableau; le second q

comment la chose se passa dans ces circonstances. L'Académie s'assemble, le tableau est exposé sur un chevalet au milieu de la salle; les académiciens l'examinent; cependant l'agréé, seul, dans une autre pièce, se promène ou reste assis, en attendant son jugement: Greuze, ou je me trompe fort, n'étoit pas fort inquiet de son arrêt. Au bout d'une heure les deux battans s'ouvrirent, Greuze entra: le directeur lui dit: Monsieur, l'Académie vous reçoit; approchez et prêtez serment. Greuze enchanté, satisfait à toutes les cérémonies de la réception. Lorsqu'elle est finie, le directeur lui dit: Monsieur, l'Académie vous a reçu, mais c'est comme peintre de genre; elle a eu égard à vos anciennes productions, qui sont excellentes, et elle a fermé les yeux sur celle-ci, qui n'est digne ni d'elle ni de vous. Dans cet instant, Greuze, déchu de son espérance, perdit la tête, s'amusa comme un enfant à soutenir l'excellence de son tableau, et l'on vit le moment où Lagrenée tiroit son crayon de sa poche, afin de lui marquer sur la toile même les incorrections de ses figures. Qu'auroit fait un autre, me direz-vous? Un autre, moi par exemple, auroit tiré son couteau de sa poche et auroit mis le tableau en pièces: ensuite il auroit passé la bordure autour de son cou, et l'emportant avec lui, il auroit dit à l'Académie qu'il ne vouloit être ni peintre de genre ni peintre d'histoire; il seroit rentré chez lui pour y encadrer les têtes merveilleuses de Papinien et du sénateur, qu'il auroit épargnées au milieu de la destruction du reste, et auroit laissé l'Académie confondue et déshonorée. »

Grimm explique comment ce tableau dont l'esquisse avoit fait augurer favorablement, fut si mal terminé. « Greuze conçut et entreprit le tableau de Septime Sévère il y a plus de trois ans, c'est-à-dire plus de huit mois avant le salon de 1767. Son projet étoit d'achever ce tableau dans le plus grand secret, de n'avoir d'autres confidens que M. Diderot et moi, et de le porter, huit jours avant l'ouverture du salon de 1767, à l'Académie pour son morceau de réception. Il en fit alors, dans son premier accès, une esquisse sublime. Le salon s'ouvrit, et il n'y eut pas un seul morceau de lui; il avoit perdu plus de huit mois sans rien faire. Pour le salon suivant, il se donna le change à lui-même et chercha, pour ainsi dire, à se leurrer, en parlant de son tableau sans cesse à tout le monde. Il en résulta deux inconvéniens: le premier qu'il se blâmoit sur son sujet qu'il falloit au contraire oublier entièrement pour le reprendre dans un moment plus favorable; le second qu'il en faisoit une affaire de

gageure avec le public et l'Académie, et s'imposoit ainsi la loi d'achever ce tableau, sous peine de passer pour un inepte. . . . Si l'on dit que les femmes sont la cause première de tout le mal moral de ce monde, Greuze ne pourra pas contester cette assertion; le sort lui en a départi une qui réussira à éteindre son génie, et à lui procurer, dans la force de l'âge, les privilèges et les honneurs de la caducité. Elle ne lui a pas seulement donné la passion de l'argent, qui s'accorde si mal avec la passion de la gloire; mais, par son caractère jaloux, tracassier et emporté, le pauvre Greuze se trouve à tout instant exposé à quelque scène violente, dont la répétition continuelle finira par l'abrutir. »

~~~~~

PETITE ÉRUDITION.

Ecoute-moi, mon ami, disoit un homme d'un certain âge à un jeune lycéen en vacances. . . . Ecoute-moi, dans cette ville il y a des gens qui comme à l'armée font deux repas par jour et quelquefois trois, mais modestes et minces, tandis que les personnes d'un certain ordre n'en font qu'un seul, mais qu'ils prolongent de midi à 6 heures ou de 6 heures à minuit.

Les uns dorment la nuit et les autres le jour. Au chant du coq les habitans de la campagne entrent dans la ville avec leurs provisions et chantant de vieilles chansons. Bientôt les boutiques s'ouvrent avec bruit et tous les ateliers sont en mouvement. Chacun reprend les travaux de sa profession. Les plaideurs assiègent la porte des tribunaux et s'impatiente de la lenteur de leurs juges.

L'après midi les riches désœuvrés jouent pour se distraire, à toutes sortes de jeux, le dé roule sur des tables exprès préparées ou bien les *pions* et les *dames* de différentes couleurs sont rangés (comme des légions) combattant les uns contre les autres et donnant la victoire non pas toujours au plus habile mais au plus heureux.

Il y a de belles promenades sur les bords du fleuve, mais c'est le petit nombre qui s'y rend. La foule préfère rester sur les places ou dans les rues intérieures, quelquefois plantées d'arbres, et là on s'assied, on se presse, on entend partir des traits sanglans ou ingénieux contre ceux qui paroissent avec un extérieur négligé, ou ceux qui ne craignent pas d'étaler un luxe révoltant.

Il y a des établissemens éclairés à grands frais, ouverts à tout le monde et où l'on se rend pour discuter et raisonner ou déraisonner sur les affaires publiques. Le goût des habi-

les nouvelles leur a fait

vous, nous m'arrêtez : «

Paris, c'est Paris. »

point du tout, cette desc

en dire, c'est celle d'A

Platon, Démosthènes,

qui temps, et vous verrez

semblance.

remous avoient lieu, à

On y accouroit de toutes

et orateurs, et l'on dis

vous disons à Paris : all

à peinture qu'un *moral*

de *Diinas* : « Nous la tr

robe nouvelle, plus occu

et d'un petit chien de l

*Lisistrate* passoit pour

et cherchoit à sout

de sa parure. Ses chu

noient en boucles sur se

voient remarquer à ses

et à ses bras, des pier

contente des couleurs de

de artificielles pour paro

Elle avoit une robe b

noiment les femmes de c

voient-on que ce fut le po

deux mille ans !

resemble à la *Didon* qu

son charmant tableau (à p

que l'artiste a remplacé

me).

son, c'est une petite-

de *Antin*, et ce qui suit :

vous ce moment nous ente

à *Lisistrate* étoit chez el

elle rappelle ce pauvre *Tr*

rique, comblé de biens,

est : mon esclave). L'escla

de *Eucharis*. C'étoit une

voit en devant d'elle, l'em

et ne cessa de la

ajustement. Vous êtes bi

tans pour les nouvelles leur a fait donner le nom de bayeurs ou badauds. . . .

A ces mots, vous m'arrêtez : « Cette ville dont on parle, » dites-vous, c'est Paris. »

Non, point du tout, cette description que fait le précepteur à son élève, c'est celle d'Athènes.

Lisez Platon, Démosthènes, Aristophane et les mille auteurs du temps, et vous verrez bien d'autres traits frappans de ressemblance.

Les réunnions avoient lieu, à Athènes, chez les parfumeurs. On y accouroit de toutes parts, hommes et femmes, poètes et orateurs, et l'on disoit alors *aller au parfum*, comme nous disons à Paris : *aller au café*.

Voici la peinture qu'un *moraliste* nous fait de Lisistrate, femme de Diuias : « Nous la trouvâmes occupée à broder » une robe nouvelle, plus occupée de deux colombes de » Sicile et d'un petit chien de Malte qui se jouoit autour » d'elle. Lisistrate passoit pour une des plus jolies femmes » d'Athènes et cherchoit à soutenir sa réputation par l'élé- » gance de sa parure. Ses cheveux, parfumés d'essences » tomboient en boucles sur ses épaules ; des bijoux d'or » se faisoient remarquer à ses oreilles, des perles à son » cou et à ses bras, des pierres précieuses à ses doigts. » Peu contente des couleurs de la nature, elle en avoit em- » prunté d'artificielles pour paroître avec l'éclat des roses et » des lys. Elle avoit une robe blanche, telle que la portent » communément les femmes de distinction. . . . »

Croiroit-on que ce fût le portrait d'une femme qui vivoit il y a deux mille ans !

Cela ressemble à la *Didon* que M. Guérin nous a donné dans son charmant tableau (à part le petit chien et les colombes, que l'artiste a remplacés par Ascagne ou plutôt par l'Amour).

Mais non, c'est une petite-maîtresse de Paris, de la Chaussée d'Antin, et ce qui suit achève de m'en convaincre :

« Dans ce moment nous entendimes une voix qui deman- » doit si Lisistrate étoit chez elle. Oui, répondit un esclave. » (cela me rappelle ce pauvre Tréneuil qui en parlant de son domestique, comblé de biens, par lui, disoit toujours et en riant : *mon esclave*). L'esclave donc, vint de suite an- » noncer Eucharis. C'étoit une des amies de Lisistrate qui » courut au devant d'elle, l'embrassa tendrement, s'assit à » ses côtés et ne cessa de la louer sur sa figure et sur » son ajustement. Vous êtes bien jolie ! vous êtes parfaite-

#### DITION.

it un homme d'un ver-  
ces. . . . Ecoute-moi, il  
comme à l'armée font  
s, mais modestes et min-  
tain ordre n'en font qu'  
midi à 6 heures ou à

s autres le jour. Au d-  
ne entrent dans la ville  
vieilles chansons. On  
et tous les ateliers  
es travaux de sa profes-  
es tribunaux et s'impos-

ivrés jouent pour se  
le dé-roule sur des la-  
ns et les dames de la  
nme des légions) rou-  
t donnant la victoire  
au plus heureux.

sur les bords du fleuve  
s'y rend. La foule pro-  
rues intérieures, quand  
assied, on se presse  
ou ingénieux contre  
négligé, ou ceux qui  
ant.

s à grands frais, occu-  
pour discuter et ressu-  
publiques. Le goût des

» ment mise ! cette étoffe est délicieuse ! elle vous sied à  
» merveille , combien vous coûte-t-elle ? . . . »

En vérité , en lisant ces récits du temps passé , on assiste à des conversations du temps présent. Tout est pareil , tout se ressemble , qui a vu un jour , a vu des siècles. Conserver les modes de cette époque-ci , c'est couper des patrons pour la postérité... Nous copions les anciens. Nos neveux nous copieront. Nous recueillons avec soin les anecdotes touchant Aspasia , Théone , Lays et Sapho. Le tour viendra des recueils d'aventures de nos Clara , des Emilies , des Lisés et des Justines !

~~~~~ \*\*

M O D E S.

Peu de femmes ont quitté les chapeaux de gaze ; et les robes blanches sont toujours très-nombreuses. On ne voit point de chapeaux de paille noire comme les années précédentes. Quelques chapeaux de crêpe d'un jaune qui tient le milieu entre le jonquille et le citron , voilà ce que les magasins de modes offrent de plus remarquable. Le nombre des capotes vertes n'a pas augmenté ; ce que le blanc et le rose sont encore les couleurs dominantes. On ne fait presque plus de chapeaux à dessus plat ; le fond en est arrondi comme celui des capotes. La garniture qui borde les chapeaux et les capotes est presque toujours plissée à plis ronds. Les marguerites sont extraordinairement nombreuses ; on n'en voit point de montées en cordon.

Le rouleau des toques que l'on porte à la cour , forme diadème ; et le devant est , pour l'ordinaire , orné de l'épée d'aigrette connue sous le nom d'esprit. Ces toques se font en crêpon lamé. Les coëffures en cheveux y sont presque toutes très-basses. Les couronnes de fleurs ont sur ces coëffures une direction horizontale.

Quelques tailleurs viennent de faire des redingotes en coating , étoffe légère et chaude ; en voici les couleurs : bronze , marron , bleu turc , savoyard , olive. Le collet de ces redingotes est de velours ; elles n'ont qu'un rang de boutons. Nous avons vu des gilets de mérinos imprimé , fond noir , à dessins et bordure façon de cachemire. Ces gilets se portent indifféremment dessus et dessous.

~~~~~

A la Feuille de ce jour sont jointes les Gravures 1759 et 1760.

~~~~~

Le 20 , paroîtront , au Bureau du Journal des Dames , les Gravures de Meubles 469 et 470.





(1789.)



Chapeau de paille d'Italie. Robe de Percale à corsage à schall.

ffe est délicieuse ! elle  
 us coûte-t-elle ? ...  
 ces récits du temps passé  
 emps présent. Tout est  
 un jour, a vu des siècles  
 poque-ci, c'est couper de  
 s copions les anciens. Ne  
 cueillons avec soin les  
 e, Lays et Sapho. Le  
 de nos Clara, des Est

TO DES.  
 itté les chapeaux de gaze  
 urs très-nombreuses. On  
 le noire comme les autres  
 de crêpe d'un jaune qui  
 et le citron, voilà ce qui  
 plus remarquable. Le  
 nenté ; ce que le  
 urs dominantes. On ne  
 ssus plat ; le fond en est  
 a garniture qui borde les  
 ajours plissée à plus mod  
 ment nombreuses ; en  
 n.  
 que l'on porte à la cour  
 pour l'ordinaire, on  
 le nom d'esprit. Ces  
 coëffures en cheveux se  
 couronnes de fleurs en  
 zontale.  
 ent de faire des robes  
 aude ; en voici les  
 , savoyard, oltre. Les  
 ; elles n'ont qu'un  
 lets de mérinos imprim  
 façon de cachemire. C  
 ssus et dessous.

t jointes les Gravures  
 du Journal des Be  
 470.



Chapeau de Crêpe. Pea

(1760.)

*Chapeau de Crêpe. Redingote de Percale.*

JOURNAL DE  
ET  
DES MO

qui paroit, avec une Gravure  
pour deux Gravures. (9 fr. po  
pour un an. 50 c. de plus

qui a été commencée une sui  
et de Voitures : il en paroit  
N<sup>o</sup>. par an. L'abonnement

ent de recevoir au théâtre  
en actes et en prose, intitu  
est connu par quelques op

~~~~~

M. Hérol qui a fait la m  
du répertoire de Lo  
de ariettes, duo et  
en peu de jours à Feydeau

~~~~~

des Variétés. — L'Innoc  
cité. Il ne manque à cett  
de jolis couplets.

~~~~~

qui baisse et les nuits s'all  
de fraîches. Le boulevard d

---

# JOURNAL DES DAMES

ET

## DES MODES.

---



---

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>, pour l'étranger.)*

---

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

---

On vient de recevoir au théâtre Favart, une comédie en trois actes et en prose, intitulée : *L'Époux en gage* ; l'auteur est connu par quelques opéra-comiques.



C'est M. Hérold qui a fait la musique du *Premier venu*, jolie comédie du répertoire de Louvois et à laquelle l'auteur a ajouté des ariettes, duo et trio. Cet ouvrage sera joué sous peu de jours à Feydeau.



Théâtre des Variétés. — *L'Innocente* a été condamnée et le *Mirliton sifflé*. Il ne manque à cette farce épisodique qu'une action et de jolis couplets.

\*



Le soleil baisse et les nuits s'allongent. Les soirées sont humides et fraîches. Le boulevard de Gand est souvent dé-

sert. On éteint les quinquets à huit heures. Nos jolies femmes préparent leurs douillettes et envoient chez le marchand pelletier chercher leurs fourrures. Elles les y laissent en dépôt durant l'été de peur des vers et des mites. On vend encore dans la rue Vivienne et au Palais-Royal, des chapeaux et des fleurs ; mais bientôt on ne verra que des capotes vertes quelquefois ornées de pampres et de feuilles d'automne. L'hiver ne tardera point à arriver et avec lui les toques, les perles et les habits de bal. Déjà dans plusieurs magasins on étale des étoffes nouvelles, légères et transparentes, et l'on place sous les bocaux, à la vue des promeneuses qu'ils tentent, ces oiseaux de paradis qui (suivant l'expression de M. Walkenaer, dans son *Monde maritime*) « de leurs plumes brillamment colorées, ombragent » la tête de nos beautés européennes et des nègres hideux » de la terre de Papou. »



Nous annonçons, non pas aux Parisiennes, car elles savent tout, mais aux Dames de Lyon, de Bordeaux, d'Angers et d'autres villes, qu'on vend ici de très-petites boîtes carrées, en maroquin, sur lesquelles sont écrits ces mots : PALMERS PATENT. Ce sont des aiguilles, belles et fines, qui viennent, dit-on, d'outre-mer, mais qui pourroient bien ne pas arriver de si loin, sans cependant en avoir moins de prix et de qualité.



On pourroit oublier que M. Auguste St.-Hilaire, jenne naturaliste, voyage dans le Brésil pour l'intérêt de la science : ce seroit une grande ingratitude ; car il suit avec une rare constance la mission qui lui a été confiée. Des caisses adressées par lui au Jardin du Roi viennent d'arriver à Paris. Elles renferment 24 mammifères, 131 oiseaux, 255 crustacés et insectes, 5 reptiles, plus deux paquets de graines. Tous ces objets sont en bon état et vont figurer de suite dans les galeries. On estime d'après un premier aperçu que le tiers environ de ces morceaux n'existoit point encore dans nos collections et qu'il y en a plusieurs qui n'avoient jamais été décrits.

M. Albert, professeur de  
 1815, vient de publier chez  
 Paris, n.º 51, à Paris,  
 dessinées par  
 M. de Soult et Fortier  
 de Vore que ce cahier  
 n.º 2. Environs de  
 de Jacobins ; 4.º  
 Château de Tranchillon ;  
 M. Albert a eu raison de  
 voir, pour faire connoître  
 parues accompagnées de  
 sur les sujets de ses dessi  
 une grande quantité de  
 l'histoire des différens  
 méritoit surtout d'être  
 Albert, sont de la plus  
 notes du plus bel aplom  
 à bar et si compact, qu  
 prendre. Les sorties des  
 revêtu de glacié si ra  
 re. On voit des guérites  
 es. L'intérieur consiste  
 ment le rez-de-chaussée  
 es sont voûtées. Au mil  
 surmontée d'une plate fo  
 à bas de la tour une pla  
 Les docs, les comtes, l  
 tout maîtres de leurs du  
 marquisats, qui, dans  
 saine, étoient amovibles.  
 autres au gré du Souve  
 rementens ouvrit une imm  
 l'absence des seigneurs...  
 les lui, »  
 la mines du couvent des  
 l'occasion de rapporter u  
 Les Jacobins de Li

M. Albert, professeur de dessin au Collège royal de Limoges, vient de publier chez M. Sabaud, rue des Vieux-Augustins, n°. 51, à Paris, un cahier de *Vues pittoresques du Limousin*, dessinées par lui d'après nature, et gravées par MM. de Saulx et Fortier.

Les Vues que ce cahier contient, sont : 1°. Jardins de l'Evêché ; 2°. Environs de Pierre-Buffière ; 3°. Ruine du Couvent des Jacobins ; 4°. Château près Pierre-Buffière ; 5°. Château de Tranchillon ; 6°. Château de Chalucet.

M. Albert a eu raison de dire qu'il n'étoit pas de moyen plus sûr, pour faire connoître un pays, que la *description par gravures accompagnées de texte* ; et il ne pouvoit mieux choisir les sujets de ses dessins. La province du Limousin possède une grande quantité de ces *ruines sur lesquelles semble écrite l'histoire des différens âges*. Le château-fort de Chalucet méritoit surtout d'être dessiné. « Les murs, dit M. Albert, sont de la plus grande solidité, les façades et les arcètes du plus bel aplomb ; le mortier qui lie les pierres est si dur et si compact, qu'elles se brisent plutôt que de se déprendre. Les sorties des fondations sont dans leur naissance revêtues de glacis si rapides qu'il est impossible d'y gravir. On voit des guérites de surveillance sur toutes les façades. L'intérieur consiste en seize grandes salles ; huit forment le rez-de-chaussée, et huit l'étage au-dessus ; toutes sont voûtées. Au milieu du château est une vaste tour surmontée d'une plate forme dominant de tous côtés, et au bas de la tour une place d'armes.

» Les ducs, les comtes, les marquis, poursuit l'auteur, devinrent maîtres de leurs duchés, de leurs comtés et de leurs marquisats, qui, dans l'origine, dépendoient de la couronne, étoient amovibles de leur nature et pouvoient être retirés au gré du Souverain. Bientôt la faiblesse des gouvernemens ouvrit une immense carrière aux usurpations, et à l'avarice des seigneurs..... Partout la force l'emporta sur les loix. »

Les ruines du couvent des Jacobins fournissent à M. Albert l'occasion de rapporter une anecdote, que nous allons abrégée. Les Jacobins de Limoges, possédoient une vigne.

Le frère sommelier ayant ouï dire que l'intention de son prieur étoit de transformer la vigne en prairie, remplit de foin une bouteille et la servit au révérend père.

L'auteur promet des Costumes du Limousin; puissent ces gravures être exécutées avec le même goût que les Paysages et les Monumens d'architecture compris dans la première livraison.



#### L'ATTAQUE ET LA RIPOSTE.

Quelle dépense vous faites et quel luxe, Elisa! Voyez combien de pays vous mettez à contribution pour votre toilette: robe de cachemire, voile d'Angleterre, perles de l'Inde, chapeau de paille d'Italie, chemise de toile d'Hollande, il n'y a que vos bas qui soient de Paris et il vous en faut trois paires par jour, une en vous levant, une pour les courses du matin, une pour les visites du soir. Ah quel luxe et quelle dépense!

Il vous sied bien en vérité, Armand, de me faire la morale, avec vos foulards tures, vos chevaux arabes, votre guigüe de Bruxelles et votre jokei de Londres! Croyez-moi, ce que vous nommez *mon désordre* est encore une merveille auprès de ce que vous appelez *vos économies*!



Quelle est la meilleure horloge à Paris? — La laitière qui apporte mon lait, et le tambour qui bat la retraite.

Quel est le meilleur thermomètre? — Le marchand qui crie d'une voix de Stentor: beaux melons, beaux melons! et celui qui dit d'un ton nazillard: parapluies, parapluies!



Nous avons oublié dans notre dernier Numéro les *paniers d'acier*. Les Dames y mettent leur dé, leurs ciseaux, leur étui de sandal, leur broderie, et dans le fond se trouve une glace étamée, qui est une ressource dans mainte occasion.

Le contrat de mariage est, cl  
importans de la vie; mais  
l'ai lu dans je ne sais qu  
quel, que les Iroquoises et  
leur en se mariant que leur  
tenie une peau d'oursin ou  
à un cachemire et à une pa  
se, il est d'usage chez un  
que contrat que la future fer  
à un voyage en France.  
des de province prennent ég  
notaire, pour venir pass  
elle seroit-elle pour les d  
que du plaisir et de la mod

les jours derniers, une jet  
de satin bleu et d'un  
de sous le vestibule du Tl  
et presque dépité faisai  
ment qu'elle avoit beso  
de lui faire des offres d  
sine, notre bourgeoise? —  
elle? — Madame veut-elle  
sable? — Non, Messieurs.  
grande tenoit d'une main  
te, un panier de raisin, et

l'arquoï, demandoit-on da  
généralement plus douce  
comme qu'à toute autre  
et quinze philosophes s'  
trent au vent, à la lune, à  
de soleil ou à l'approche  
et une espèce de M. Pinsi  
que dans cette saison, le



t ouï dire que l'intention  
 er la vigne en pratique, ce  
 ervit au révérend père.  
 Costumes du Limousin, p.  
 s avec le même goût que  
 l'architecture compris dans

ET LA RIPOSTE.

ites et quel luxe, Elisa !  
 ettez à contribution pour  
 e, voile d'Angleterre, perle  
 d'Italie, chemise de toile  
 is qui soient de Paris et  
 our, une en vous levant  
 , une pour les visites de  
 ense !

rité, Armand, de me la  
 tures, vos chevaux arabes,  
 tre jockey de Londres !  
*mon désordre est encore un*  
*appelez vos économistes !*

orloge à Paris? — La  
 tambour qui bat la récom-  
 nomètre? — Le marchand  
 beaux melons, beaux  
 zillard : parapluies, parap-

tre dernier Numéro les  
 t leur dé, leurs ciseaux,  
 ie, et dans le fond se  
 e ressource dans mainte

~~~~~

Le contrat de mariage est, chacun le sait, un des actes les plus importans de la vie ; mais il varie suivant les tems et les lieux. J'ai lu dans je ne sais quel voyage à travers l'Amérique du nord, que les Iroquoises et les Illinoises avoient soin de stipuler en se mariant que leurs époux leur donneroient chaque année une peau d'oursin ou de renard ; il y a loin de ces objets à un cachemire et à une parure en diamans. Aujourd'hui, dit-on, il est d'usage chez un peuple voisin, d'insérer dans chaque contrat que la future fera, aux frais de son mari, au moins un voyage en France. Quelques-unes de nos jolies femmes de province prennent également leurs précautions, par-devant notaire, pour venir passer six mois de l'année à Paris. Cette ville seroit-elle pour les dames de tous les pays, la terre classique du plaisir et de la mode ?

~~~~~

Ces jours derniers, une jeune et jolie femme, vêtue d'un spencer de satin bleu et d'un jupon de crêpe pistache, étoit arrêtée sous le vestibule du Théâtre-Feydeau. Son air embarrassé et presque dépité faisant présumer aux personnes qui l'entouroient qu'elle avoit besoin de quelque chose, on s'empressa de lui faire des offres de service. — Cherchez-vous un parapluie, notre bourgeoise? — Voulez-vous un fiacre, Mademoiselle? — Madame veut-elle accepter mon bras? — Mon cabriolet? — Non, Messieurs, je voudrois avoir des poches! La friande tenoit d'une main une corbeille de pêches; de l'autre, un panier de raisin, et sous le bras, un énorme melon vert.

~~~~~

Pourquoi, demandoit-on dans une société, les femmes sont-elles généralement plus douces et les hommes moins processifs en automne qu'à toute autre époque de l'année? Dix naturalistes et quinze philosophes s'empressèrent aussitôt d'en faire honneur au vent, à la lune, à l'humidité; d'autres à l'éloignement du soleil ou à l'approche des étrennes. Vous n'y êtes pas, reprit une espèce de M. Pinson qui arrivoit de sa campagne; c'est que dans cette saison, les uns mangent du lait et que les

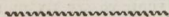
autres boivent du vin nouveau. Sganarelle et un membre de la Faculté ne prononceroient peut-être pas micux.



On trouve au Palais-Royal, dans la galerie du Café de Foi, des tabatières sous le verre desquelles sont placés des Pierrots, des Arlequins et des Polichinelles, qui font, à volonté, toutes sortes de singeries.



M. Charles Malo vient de mettre sous presse la 38<sup>me</sup> année des *Etrennes lyriques* et un ouvrage sur *les Roses*.



#### HISTOIRE DE JEANNE D'ALBRET.

C'est un ouvrage en trois volumes in-8° qui vient d'être publié, et dont les feuilleteurs rendent bon compte. Nous lui devons aussi un article, par la double raison que l'auteur est une femme, M<sup>lle</sup> Vauvilliers (1) et que l'héroïne est une Reine à qui la France a de hautes obligations.

Les femmes ont mille avantages pour écrire en un temps d'agitation d'esprits. Elles peuvent tout dire sans risquer de perdre leur *emploi*, ou de se voir provoquer *en duel*, deux choses qui nous arrêtent souvent, nous autres hommes.

On ne se soucie pas de tirer l'épée pour une épigramme, et d'aller à l'Hôpital pour un calembourg; on modère donc sa prose et ses vers, si bien qu'on finit par avoir un style sans couleur et sans vigueur.

Mais une femme, plus ménagée, plus soutenue, est aussi plus indépendante et plus libre; elle va d'une allure dégagée où la pousse son imagination, et cette faculté de tout dire fait nécessairement jaillir une foule de traits piquans ou profonds,

---

(1) Sœur du savant helléniste de ce nom, mort en 1800. Elle étoit connue par une *Nouvelle Méthode pour enseigner le Français aux Demoiselles*. Seconde édition. In-12. 1813.

#### ENIGME - L O

A placer les accens si vous  
 Voustrouverez en moi de  
 Jeune homme, je causai  
 Vile, je suis fatale à bien

l. Sganarelle et un membre  
t-être pas mieux.

dans la galerie du Café de la  
quelles sont placés des Prem  
lles, qui font, à volonte, au

mettre sous presse la 38<sup>me</sup> au  
trage sur les Roses.

ANNE D'ALBRET.

volumes in-8° qui vient de  
rendent bon compte. N'ou  
oublie raison que l'auteur a  
que l'héroïne est une Ben  
itions.

ages pour écrire en un  
ent tout dire sans risquer  
voir provoquer en ded, au  
, nous autres hommes.

épée pour une épigramme  
mbourg; on modere son  
finit par avoir un style a

gée, plus soutenue, est a  
lle va d'une allure de  
te faculté de tout dire fait  
e traits piquans ou profan

e ce nom, mort en 1560.  
thode pour enseigner la Fran  
In-12. 1815.

brusques, extraordinaires, inattendus, toujours propres à faire fortune dans le monde.

L'Histoire de Jeanne d'Albret est écrite dans ce goût, d'après ce système, et, dès l'introduction, le lecteur voit comment et où on veut le conduire.

Cette histoire se rattache à de grands événemens. Le travail qu'on publie a dû coûter de longues recherches. Nous savons qu'il a été commencé en 1809 ou 10. La persévérance de l'historienne doit déjà faire bien augurer de son ouvrage.

Le style, à parler vrai, paroîtra peut-être un peu tendu dans certaines pages, puis un peu vague en certaines autres; mais en général il règne dans cette composition une philosophie austère qui se ressent de l'époque choisie par l'auteur pour l'étudier et la décrire.

Tant de troubles en effet, de guerres, de trahisons, émeuvent l'âme, irritent la raison, révoltent la pensée. On est aigri par la vue de ces tableaux funestes.

Mais du milieu de ces fureurs et au sein du tumulte, s'élève une voix généreuse, se présente un homme qui veut régner par la justice et par les lois, et dont l'auguste caractère, formé par les obstacles et les revers, se fortifie par ces épreuves, s'enrichit de ses pertes, et puise dans la vue des infortunes de son peuple, l'ardent amour de la patrie.

Cet homme, ce jeune prince, cet Henri IV enfin, dut ses vertus premières aux sentimens qui lui furent inspirés par sa mère!

On aime à suivre tous les détails de cette éducation difficile et glorieuse. L'historienne se complait dans le récit des actions nobles de Jeanne, et son livre est aussi intéressant que, sous bien des rapports, il peut devenir utile.

Nous pensons que nos abonnés nous sauront gré d'avoir fixé leur attention sur un ouvrage qui nous paroît être pour le beau sexe entier, un nouveau titre de gloire.

EVARISTE \*\*.

### ENIGME-LOGOGRIPHE.

A placer les accens si vous êtes habile,  
Vous trouverez en moi deux objets différens.  
Jeune homme, je causai la perte d'une ville;  
Ville, je suis fatale à bien des jeunes gens.

B.

## M O D E S.

Le gros de Naples vert et le crêpe jaune sont les étoffes que les modistes emploient le plus souvent ; elles font avec le crêpe jaune des chapeaux sur lesquels elles posent tantôt des marabouts blancs, tantôt des roses jaunes, tantôt des roses moussieuses, couleur de rose, avec leurs feuilles. Sur les capotes de gros de Naples vert, ce sont presque toujours des marguerites ; et, assez souvent, ces marguerites sont gros bleu. Quelques dessus de chapeaux sont bouillonnés ; la forme de quelques autres est entourée de pattes garnies et posées en biais. La gaze blanche, bouillonnée, sert à garnir beaucoup de chapeaux de crêpe jaune.

On voit quelques robes de gros de Naples, à pélerine, qui ont des volans pareils. Il y en a aussi en reps ; ces dernières sont garnies de crevés de satin. Les dessous des redingotes de lévantine est assez souvent découpe en pattes, qui ont chacune leur bouton. Ce même genre d'ornement est employé pour le haut et le bout des manches des spencers.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1761.

Aujourd'hui les Gravures de *Meubles* 469 et 470 ont été adressées aux souscripteurs.

Le 38.<sup>me</sup> N.<sup>o</sup> de la suite de *Costumes de Marchandes et d'Ouvrières de Paris*, vient de paroître au bureau du Journal des Dames.

*Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, rue Montmartre, N.<sup>o</sup> 183, près le boulevard, à côté du café. Les Abonnemens datent du 1.<sup>er</sup> ou du 15.*



*Costume de la redingote de lévantine*



(Vingt-deuxième Année)

JOURNAL DE  
ET  
DES MO

seul parait, avec une Gravure  
de deux Gravures, (9 fr. p  
pour un an. 50 c. de plu.

ce, a été commencée une su  
de Voitures: il en parait  
N<sup>o</sup>. par an. L'abonnement

de dernière on nous anno  
quelque tems après, le h  
qu'il sera extrêmement

peut-être pas de peuple e  
et plus d'événemens éton  
et la moindre nouveauté e  
spécie à la plaine des Sablo  
des mannequins.

AVIS AUX FRI

Richelieu, n.° 35, j'ai vu  
le Philosophe Marie, des

---

---

**JOURNAL DES DAMES**  
ET  
**DES MODES.**

---

---



*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

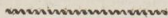
*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures: il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

L'année dernière on nous annonça que l'hiver seroit long et rude; quelque tems après, le bois diminua. Aujourd'hui on nous prédit qu'il sera extrêmement doux, les fourrures renchérissent.



Il n'y a peut-être pas de peuple qui ait vu plus de choses curieuses et plus d'événemens étonnans que celui de Paris. Cependant la moindre nouveauté excite son enthousiasme.

On se porte à la plaine des Sablons pour voir renverser ou pourfendre des mannequins.



**AVIS AUX FRILEUSES:**

Rue de Richelieu, n.º 35, j'ai vu, en sortant d'une représentation du *Philosophe Marié*, des cheminées qu'on dit écor-

nomiques ; mais il ne faut pas que ce mot effraie les petites-maîtresses.

Il y a des personnes qui craignent qu'on ne voye chez elles des choses propres à diminuer la dépense. Elles veulent avoir l'air riche , et tout ce qui frise la prodigalité est bien mieux de leur goût que les procédés de lésinerie dont se vantent la plupart de nos inventeurs. Ici il y a compensation. Il est possible que dans les cheminées nouvelles on brûle moins de combustible ; mais le prix d'achat , puis les réparations fréquentes , et tous les accessoires ramènent les choses à l'état où elles sont dans les cheminées ordinaires. Pourquoi , me dira-t-on , nous parlez-vous donc de ce magasin n.° 35 ? Pour plusieurs raisons. 1.° Pour signaler une nouveauté ; 2.° parce que la forme de ces cheminées , leur élégance , la facilité de leur transport m'ont paru dignes de remarque ; 3.° parce qu'il est possible que la chaleur qu'elles procurent ait un degré de plus d'intensité que celles des autres cheminées ; 4.° parce que , suivant la promesse du marchand , ces cheminées , quoiqu'en métal , n'ont point d'odeur désagréable , qu'elles répandroient plutôt un *parfum balsamique*..... favorable à la santé..... susceptible d'enlever les migraines..... Il faut là-dessus entendre le vendeur ; 5.° parce qu'enfin on est par elles garanti de la fumée !

Une cheminée qui fume est une véritable calamité. Si vous avez une statue en marbre de Carrare , ou des vases d'albâtre , ou des rideaux de mousseline , ou un papier d'une couleur tendre dans votre chambre ou dans votre salon , adieu leur fraîcheur et leur beauté. La fumée a tout flétri , tout vieilli , tout noirci ; vous ne jouissez de rien , vous vous trouvez comme au milieu de toutes les antiquailles.

Débarrassées de ce fléau , Mesdames , vous aurez toujours , et même en hiver , un appartement frais comme au printemps ; les fleurs de votre jardinière se conserveront dans tout leur éclat , vos gravures seront toujours brillantes , et vous pourrez lire le soir sans craindre de fatiguer vos beaux yeux.

Ne sont-ce pas là des motifs suffisans pour déterminer à faire éplète des cheminées de la rue de Richelieu ?

NOUVELLES DE MER.

On se rappelle le voyage que fait en ce moment M. Frey-

qui avoit été de l'espérance aux Terres Australes de nouvelles terres , à

les dames doivent d'autant plus se rassurer , que notre marin parisienne , qui , pour ne pas de s'embarquer avec lui , aime à braver les dangers des nouvelles viennent d'arriver en peu de mois à l'isle Botrocnet a écrit à son ami M. de l'Histoire naturelle de plantes qui , choisis pour le voyage , tous gens instruits ne peuvent manquer d'être d'un grand objet du Roi.

LES B I

Je te recommande à son honneur à écrire , et il est à midi. Dix heures sont son honneur , Monsieur , il est à l'épave , l'écrivoire.... Monsieur -Frispon ! tu me privas de ta vie.... Mais , voyons les ce moment entre une robe , en fichu de couleur , et sur la tête : c'est la blanche qu'elle pose proprement : Monsieur : quatre chemises , dont l'une l'autre avec un jabot de trois paires de bas , trou d'un collet de piqué qui n'a pas les boutonnières. Sur mouchoirs de poche , deux morceaux de pantalon , se d'une Calerette plussée ( appar au )



cinet, qui avoit été de l'expédition du capitaine Baudin ; qui retourne aux Terres Australes, et qui va même à la recherche de nouvelles terres, à travers les glaces, sous le pôle antarctique.

Les dames doivent d'autant plus s'intéresser à cette course aventureuse, que notre marin est accompagné de sa femme, jeune parisienne, qui, pour ne pas quitter son mari, a trouvé moyen de s'embarquer avec lui par un doux stratagème, et va par amour braver les dangers d'une périlleuse navigation.

Des nouvelles viennent d'arriver de leur corvette. Ils étoient il y a peu de mois à l'Isle Bourbon. C'est du port Louis que M. Freycinet a écrit à son ami M. Desfontaines, en envoyant au Muséum d'Histoire naturelle des caisses d'oiseaux, de poissons, de plantes qui, choisis par lui et par les officiers de son équipage, tous gens instruits, pleins d'ardeur et de zèle, ne peuvent manquer d'être d'un grand prix pour les collections du cabinet du Roi.



#### LES BILLETS.

Edgar a recommandé à son domestique de l'éveiller matin. Il a des billets à écrire, et il veut qu'ils partent par la petite poste de midi. Dix heures sonnent, on le tire par le bras : « Monsieur, Monsieur, il est jour, le tems se passe, voilà le papier, l'écrivoire... Monsieur, vos billets !.....

— Fripon ! tu me privés de la fin du plus joli rêve que j'aie fait de ma vie... Mais, voyons, donne-moi ma plume...

Dans ce moment entre une jeune personne en robe indienne, en fichu de couleur, en tablier noir, avec une cornette sur la tête : c'est la blanchisseuse. Elle a un panier d'osier qu'elle pose proprement sur une console ; elle en tire le linge de monsieur :

1. — Quatre chemises, dont l'une avec une manche de moins et l'autre avec un jabot déchiré.
2. — Trois paires de bas, troués, en loques.
3. — Un gilet de piqué qui n'a de boutons que pour la moitié des boutonnières.
4. — Six mouchoirs de poche, percés et dépareillés.
5. — Morceaux de pantalon, servant de linge pour la barbe.
6. — Colletterie plissée (apparemment oubliée ici par quelqu'un).

C'est bien, c'est bien. Allez ma petite. Aujourd'hui j'ai affaire, j'ai des billets à écrire; demain vous reviendrez; on vous donnera ce qui est là dans la malle pour vous.

A peine est-elle partie, que le coiffeur se montre. On ne veut pas le faire attendre. Si on lui dit de repasser, il sera trois heures à reparoître.

« Me voilà assis, rasez-moi vite; je suis pressé horriblement, j'ai des billets... »

Le coiffeur rase et jase. Il dit les nouvelles du jour. A peine est-il levé, qu'il sait déjà toutes les aventures du quartier. Le banquier en face est rentré tard; il a en ville une jeune actrice avec laquelle il fait de fréquens petits soupers. Sa femme a une patience d'ange, elle seule reste debout jusqu'à ce qu'il soit de retour, et loin de le gronder quand il arrive, elle le hérite et le deshabilite. L'excellente femme!... Sa voisine est d'une autre espèce; elle sort de bonne heure, et j'imagine qu'elle n'a pas passé la nuit à soupirer après son mari. De fins déjeuners sont, quelque part ici près, préparés pour elle, peut-être chez sa sœur ou chez une amie de pension, que sais-je? Quoi qu'il en soit, elle sort de bonne heure, et quand elle revient, vers le moment du dîner, elle a toujours des bonbons, des devises, des pastilles qu'elle donne à mes enfans, comme autrefois Rosine à la petite fille de *monsieur Figaró*....

Le coiffeur sort après cent contes de cette espèce. On pense de nouveau à ces billets qu'on veut écrire. Je gage que les lecteurs auront de mauvaises pensées sur ces billets, et qu'ils croiront que ce sont des papiers pour séduire quelque jeune mariée ou quelque petite personne ennuyée d'être avec une vieille tante. Pas du tout, ce n'est pas cela. Ces billets sont de véritables bons au porteur, qu'on écrit sur papier timbré, et qu'on se décide à donner, après de vives sollicitations, pour satisfaire un tailleur avide, un bottier exigeant, un carrossier qui fait l'usure, et un marchand de schalls chez lequel on a répondu pour deux jolies parentes!

Alphonse D.

~~~~~

*Fables de M. le baron de Stassart*, des académies de Lyon, de Marseille, de Vacluse, etc. (1)

(1) Un volume in-12 de 237 pages, orné d'une gravure. Prix : 3 francs, et, port franc, 3 francs 50 centimes; à Paris, chez Mongie aîné, libraire, boulevard Poissonnière, n.º 18.

Amé fort jeune dans la c  
de Stassart, et résolu de  
petits les plus chers, j'ai  
dans l'intervalle de 180  
cinq-vingt ans. Je m'e  
circonstances me laissent plu  
à trente-sept ans, de s

lecteurs prononcèrent; v

## LE CHEVREUIL

Un chevreuil s'étoit p  
Pour une biche un pe  
Aux cerfs, même aux  
La coquette cherchoit  
Et n'écoutoit qu'un se  
« J'ai bien mal placé  
» Je suis trop malheureux  
» Je n'y tiens plus : d'i  
» Jupiter, que je so  
Jupiter l'entendit; un chi  
Du soin de punir l'in  
Dans le sang de la biche i  
Dont s'étoit plaint un a  
Mais hélas! à la viole  
On regrette souvent de s'é  
Notre chevreuil infort  
Pleura le crime et la v

Quoi qu'il arrive, gar  
De céder aux transports d  
Le remords à jamais ferai  
Une autre vérité naitra de  
Les passions toujours mèn  
À les fuir prudemment le

et Sabotistes étrangers ont  
certaine de sujets; le surp  
scription de 8; il a compo  
novel, depuis le 16 décen

Allez ma petite. Ajoutez  
 ire; demain vous restez  
 dans la malle pour vous  
 que le coiffeur se montre.  
 Si on lui dit de repasser,

moi vite; je suis pressé

Il dit les nouvelles du jour,  
 toutes les aventures du quai  
 ard; il a en ville une pauvre  
 quens petits soupers. Soit  
 eule reste debout jusqu'à  
 e gronder quand il arrive  
 icellente femme!... Sa vie  
 rt de bonne heure, et jura  
 à soupirer après son mari  
 rt ici près, préparés pour  
 chez une amie de penser  
 lle sort de bonne heure, et  
 it du diner, elle a toujours  
 pastilles qu'elle donne à  
 e à la petite fille de nance

nt contes de cette espèce  
 qu'on veut écrire. Je ne  
 ses pensées sur ces bibles  
 s papiers pour séduire  
 personne ennuyée d'être  
 out, ce n'est pas cela  
 porteur, qu'on écrit se  
 ide à donner, après de  
 un tailleur avide, va  
 it l'usure, et un marchand  
 du pour deux jolies paires  
 Alphonse D.

sart, des académies de la  
 vaucuse, etc. (1)

ages, orné d'une gravure  
 50 centimes; à Paris, chez  
 ounière, n.° 18.

« Lancé fort jeune dans la carrière des emplois, dit M. le baron de Stassart, et résolu de ne jamais sacrifier mes devoirs à mes goûts les plus chers, j'ai négligé longtems la culture des lettres; dans l'intervalle de 1803 à 1814, je n'ai peut-être pas composé cinquante vers. Je m'en dédommage aujourd'hui que les circonstances me laissent plus de loisir; mais est-il bien sage, à trente-sept ans, de se faire ainsi le courtisan des Muses? »

Nos lecteurs prononceront; voici une fable prise au hasard :

### LE CHEVREUIL ET LA BICHE.

Un chevreuil s'étoit pris d'amour  
 Pour une biche un peu légère.  
 Aux cerfs, même aux daims d'alentour  
 La coquette cherchoit à plaire,  
 Et n'écoutoit qu'un sot orgueil.

« J'ai bien mal placé ma tendresse,

» Je suis trop malheureux, s'écrioit le chevreuil;

» Je n'y tiens plus : d'une ingrate maîtresse,

» Jupiter, que je sois vengé ! »

Jupiter l'entendit ; un chasseur est chargé

Du soin de punir l'inconstance.

Dans le sang de la biche il a lavé l'offense

Dont s'étoit plaint un amant outragé.

Mais hélas ! à la violence

On regrette souvent de s'être abandonné ;

Notre chevreuil infortuné

Pleura le crime et la vengeance.

Quoi qu'il arrive, gardons-nous

De céder aux transports d'un aveugle courroux,

Le remords à jamais feroit notre supplice ;

Une autre vérité naîtra de mon sujet :

Les passions toujours mènent au précipice ;

A les fuir prudemment le sage se soumet.

Les fabulistes étrangers ont fourni à M. de Stassart une cinquantaine de sujets; le surplus lui appartient entièrement. A l'exception de 8, il a composé les 127 fables qui forment son recueil, depuis le 16 décembre 1817 jusqu'au 20 février

1818, « pour charmer, dit-il, non pas les ennuis, mais le silence d'une agreste solitude. »

Dans le recueil de 162 pensées, qu'il publia en 1814, et dont nous rendimes compte dans le n.º du 20 juin de la même année, M. de Stassart avoit dit : « Il est essentiel, dès l'entrée dans le monde, de s'imposer la loi de choisir avec soin et discernement ses bienfaiteurs; car je ne connois rien de plus pénible que d'avoir des obligations à l'homme qu'on n'estime point. » Cette pensée lui a fourni le sujet de la fable suivante :

### L'HIRONDELLE ET LA PIE.

L'orage avoit détruit le nid d'une hirondelle:  
 Elle pousoit au loin d'affreux gémissemens  
 Et maudissoit les élémens;  
 Pour tout dire en deux mots : dans sa peine cruelle,  
 A son secours elle appeloit la mort.  
 Qui le croiroit? Ce triste sort  
 Intéressa Margot la pie,  
 Margot dont on connoît le méchant naturel.  
 « Quoi! dit-elle, ma chère amie,  
 » Vous devez donc quitter votre toit paternel.  
 » Venez chez moi, je vous en prie;  
 » Mes foyers sont fort spacieux;  
 » Venez, nous causerons; vous y serez au mieux. »  
 — « Voisine, je vous remercie,  
 Répondit sans délibérer  
 Notre exilée un peu surprise;  
 « Nous ne pourrions ( excusez ma franchise ),  
 » Longtems ensemble demeurer. »  
 Ce refus est une sottise,  
 Dira-t-on; mais pour moi, je le trouve à ma guise,  
 Et je ne puis trop l'admirer.  
 Recevoir des bienfaits de l'être qu'on méprise,  
 N'est-ce pas se déshonorer ?

écriture des diligences  
 les caèches, bleu de Flo  
 caisses des voitures de c  
 emillon.

peut les voitures de vil  
 - flore surtout. Le train  
 Quelquefois la caisse et l  
 est rechargé en noir.  
 recommence à plaquer l  
 bousses se drapent à qu  
 es et deux rangs de galon  
 des galons ni de celle  
 petites voitures appelées :  
 toutes un fauteuil pour  
 ces petites voitures, (

ment de l'énigme-logogrip  
 quel on trouve Paris.

É N I

Fragile bouclier de la beat  
 A des yeux indiscrets j'ins  
 Souvent d'un vol hardi, se  
 Sur un vaisseau léger je fi  
 Je suis hermaphrodite et  
 Rémissant en moi deux e  
 Je suis fils de la nuit, fille  
 Amant de la pudeur et ma

it-il, non pas les canis, e. »

ensées, qu'il publia en 1844 dans le n.° du 20 juin de la dit : « Il est essentiel, de proposer la loi de choisir ces cours ; car je ne connais ni obligations à l'homme qui a fourni le sujet de la loi.

LE ET LA PIE

nid d'une hirondelle;

ffreux gémissemens

lémens;

nots : dans sa peine croch,

peloit la mort.

triste sort

pie,

le méchant naturel.

a chère amie,

re votre toit paternel.

e vous en prie;

t spacieux;

; vous y serez au mieux.

; remercie,

rer

surprise;

usez ma franchise),

e demeurer. »

ise,

, je le trouve à ma guise.

dmirer.

l'être qu'on méprise,

morer ?



La garniture des diligences et des berlines est amarante ; celle des calèches, bleu de Flore.

Les caisses des voitures de campagne sont vertes ; le train est vermillon.

On peint les voitures de ville en diverses sortes de bleu ; en bleu - flore surtout. Le train de ces voitures est amarante glacé. Quelquefois la caisse et le train sont amarante ; alors le train est rechampi en noir.

On recommence à plaquer les voitures en argent.

Les housses se drapent à quatre plis, ont deux rangs de franges et deux rangs de galons ; et le champ n'est ni de la couleur des galons ni de celle des franges.

Les petites voitures appelées : guigue, carrick, tandem, ont presque toutes un fauteuil pour le domestique. On peint beaucoup de ces petites voitures, caisse et train, en amarante.

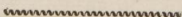


Le mot de l'énigme-logogriphe du dernier numéro est *Paris* ; dans lequel on trouve *Paris*.



É N I G M E.

Fragile bouclier de la beauté timide,  
 A des yeux indiscrets j'inspire le desir ;  
 Souvent d'un vol hardi, fendant l'onde rapide,  
 Sur un vaisseau léger je fixe le zéphir ;  
 Je suis hermaphrodite et d'espèce amphibie,  
 Réunissant en moi deux emplois différens ;  
 Je suis fils de la nuit, fille de l'industrie  
 Amant de la pudeur et maîtresse des vents.



## M O D E S.

Il y avoit dimanche dernier beaucoup de monde dans le jardin des Tuileries ; mais on y auroit inutilement cherché des modes nouvelles. Comme en été, les chaises étoient sous les arbres, et l'on ne voyoit point de costumes d'automne. Tous les élégans et toutes les élégantes s'étoient portés au Parc des Sablons. Dans cette réunion brillante, on a remarqué des manteaux de dames en casimir mélangé, ayant deux ouvertures pour passer les bras, et deux collets, l'un droit, en velours de soie ponceau, amaranthe, gris, noir, l'autre de moyenne grandeur, en étoffe pareille au manteau. Ces manteaux étoient doublés de soie ; quelques-uns, au lieu de collet en pélerine, avoient un capuchon francé. Voici les couleurs du casimir : lilas et blanc, bleu et blanc, feuille morte et blanc, prune et blanc.

Dans les magasins de modes, les articles nouveaux sont des chapeaux de gros de Naples lilas ou gros bleu, avec des liserés vert tendre et une ruche de gaze rayée en lilas ou en vert. Quelques chapeaux de gros de Naples blanc sont bordés d'une ruche de gaze rayée en ponceau. Les roses s'employent aussi souvent que les marguerites. On voit sur quelques chapeaux de crêpe jaune, des roses boiteuses, dont une moitié est jaune, l'autre tout-à-fait idéale, brune, par exemple avec un rebord rose à chaque feuille. Quelques cornettes en tulle et rubans, ont une pointe à *la Marie Stuart*, sur le front.

Des revers boutonnés ( voyez la gravure 1762 ) sont, pour les spencers une nouvelle mode. Lorsqu'avec un spencer, on met une ceinture, elle se noue par devant. Il y a des spencers qui ont, sur le dessus de la manche, des crévés du haut en bas.



A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1762.



*Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, rue Montmartre, N<sup>o</sup>. 183, près le boulevard, à côté du café. Les Abonnemens datent du 1<sup>er</sup>, ou du 15.*





*Spencer de Sévantine à revers boutonnés. Robe de Mousseline brodée, garnie d'un Volant de Tulle et d'un Ruban.*

DES.

ier beaucoup de monde ha  
 y auroit inutilement cher  
 été, les chaises étoient sou  
 int de costumes d'autonne. L  
 ntes s'étoient portés au Pa  
 brillante, on a remarque  
 r mélangé, ayant deux ouvert  
 collets, l'un droit, en vis  
 gris, noir, l'autre de mou  
 u manteau. Ces manteau  
 s, au lieu de collet en pé  
 oici les couleurs du casim  
 ille morte et blanc, pre

, les articles nouveaux son  
 as ou gros bleu, avec des la  
 gaze rayée en lilas ou en  
 Naples blanc sont bordés  
 u. Les roses s'emploient a  
 n voit sur quelques chapea  
 is, dont une moitié est ja  
 , par exemple avec un  
 s cornettes en tulle et ra  
 rt, sur le front.

et la gravure 1762) sont p  
 . Lorsqu'avec un spencer  
 par devant. Il y a des spen  
 anche, des crévés du ha

e la Gravure 1762.

al, doit être adressé, par  
 tre, N.º 183, près le bou  
 tent du 1.º, ou du 15.

JOURNAL I

E

DES M

Journal parait, avec une Gra  
deux Gravures, (9)  
36 fr. pour un an. 50 c. de

1800, a été commencée un  
des et de Voitures: il en pa  
N°. par an. L'abonne

Avis aux

qui changer de domicile, l  
Mades a changé d'adre  
de la page 434.

le Cabane de Montainard s'  
Merne, ainsi que l'avalanche  
entraîne dans sa chute u  
dont il possède la foi  
de fasil sur ce jeune hom  
pieter dans un torrent; e  
d'une espèce de mac  
d'un complice subalter  
souvent répété a donné li  
part des beaux esprits du  
de la fin n'a pu sauver  
carrage et diminuée.

ces pièces nouvelles vont p  
de l'annee d'Arc au Vaude  
en Variétés; et M. M



---

---

# JOURNAL DES DAMES

ET

## DES MODES.

---

---

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures; (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures: il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

---

---

### *Avis aux Abonnés.*

Sans changer de domicile, l'éditeur du *Journal des Dames et des Modes* a changé d'adresse. Voyez les deux dernières lignes de la page 434.

~~~~~

*La Cabane de Montainard* s'est écroulée samedi à la Porte St-Martin, ainsi que *l'avalanche* qui en fait le dénouement et qui entraîne dans sa chute un scélérat persécuteur de son neveu, dont il possède la fortune. Au 1<sup>er</sup> acte on tire un coup de fusil sur ce jeune homme; au 2<sup>e</sup> on est sur le point de le jeter dans un torrent; et au 3<sup>e</sup> on veut le faire périr par l'effet d'une espèce de *machine infernale*, qui est de l'invention d'un complice subalterne, M. Robert, dont le nom trop souvent répété a donné lieu à toutes sortes de quolibets de la part des *beaux esprits* du quartier. La superbe décoration de la fin n'a pu sauver la pièce, qui a besoin d'être *revue, corrigée et diminuée.*

~~~~~

Trois pièces nouvelles vont paroître cette semaine: *la Maison de Jeanne d'Arc* au Vaudeville; *les Vendanges de Champagne* aux Variétés; et *M. Mouton* à la Gaité.

\*

Quelques marchands ayant promptement achalandé leur magasin, pour y avoir affiché ces quatre mots : *ici, on parle anglais*, cet expédient est devenu une ruse que le premier venu emploie. Dans une de ces boutiques où l'on n'entend pas même l'anglais, quoiqu'on soit censé le parler, on offrit dernièrement un *cigar* à un étranger qui demandoit *sugar* (du sucre).

La ville de Toulouse aura incessamment une salle de spectacle aussi remarquable par son élégance que par la commodité de ses distributions.

Potier poursuit le cours de ses voyages et de ses succès. Un soir, après avoir joué, dans une ville du Midi, le rôle de Dasnières dans *le Sourd* ou *l'Auberge pleine*, il apprend qu'un étranger de marque veut s'emparer de son logement. Opposition d'une part, obstination de l'autre ; bref, on invite Potier à céder son appartement pour le prix qu'il voudra y mettre. Grand merci, dit-il, *je ne couche pas dans mon argent* : c'étoit une phrase du rôle qu'il venoit de jouer.

On rencontre des femmes qui, à l'exemple d'Axiothée, ont quitté les habits de leur sexe ; mais ce n'est pas, comme cette jeune fille d'Arcadie, pour aller écouter la morale de quelque moderne Platon. Avec leur habit d'officier, ces petites femmes qui courent les Boulevarts, nous semblent chercher des amans bien plutôt que des sages.

On parle beaucoup d'un magasin de porcelaines qui vient d'être ouvert dans l'emplacement d'un ancien café, à côté des Bains Chinois. Parmi beaucoup d'objets rares et précieux, on y remarque un service complet estimé 150,000 francs.

Un ouvrier ne devoit pas dire *Madame*, en parlant de son épouse ; et les dames raisonnables devoient s'abstenir de nommer leur peigne un *diadème*.

Nous recommandons aux amateurs un instrument qu'on trouve dans tous les magasins du quai des Lunettes. C'est

(4  
épère de montre, ou mi  
es phases du vent : ven  
l'ouest, nord-nord-est,  
suscitans en boîte d'or  
peuvent se dispenser  
par où le vent souffle et

il y a plus de figures de  
point (gravure 1760). I  
et qu'à se retourner tant s  
de voir leurs traits

romance a perdu sa femr  
être en deuil, et il veut  
donc une passion bie  
nour un bien cruel chagrin  
est souverainement sage  
un ouvrage considérable à ne  
de la même façon  
même et de ses airs de ten

lue St-Honoré, près cell  
parie de bois du côté de  
de la rue de Rivoli, se  
gâteaux de Provence. (

aujourd'hui, la boutique  
est principalement assorti  
est des petits pois ave  
une autre, des lentil  
des, des pommes de terre

La mode des *Kalidosco*  
varier. Pour en être par  
L'Essie, papetier, au pa  
de l'invention de M.  
des cartonniers. Cette

et promptement achalandés  
ces quatre mots: *ici*, en par  
venu une ruse que le premier  
utiques où l'on n'entend pas  
nsé le parler, on offrit de  
r qui demandoit *sugar* (du su

à incessamment une salle de  
son élégance que par la ma

de ses voyages et de ses  
dans une ville du Midi, le  
ou l'*Auberge pleine*, il ap  
vent s'emparer de son loge  
ination de l'autre; bred, au  
rtement pour le prix qu'il  
il, je ne couche pas dans un  
ble qu'il venoit de jouer.

qui, à l'exemple d'*Asiatic*  
mais ce n'est pas, comme  
er écouter la morale de ce  
bit d'officier, ces petites  
ous semblent chercher des

magasin de porcelaines qui  
ent d'un ancien café, à un  
up d'objets rares et précie  
mplet estimé 150,000 francs

dire *Madame*, en parlant de  
nables devroient s'abstenir  
lême.

amateurs un instrument  
s du quai des Lunettes

une espèce de montre, ou mieux de boussole, qui indique toutes les phases du vent: vent du sud et de nord, de l'est et de l'ouest, nord-nord-est, sud-sud-est, etc. etc. Il y a de ces instrumens en boîte d'or et d'argent; et c'est un joujou que ne peuvent se dispenser d'acheter ceux qui aiment à savoir par où le vent souffle et de quel côté il faut tendre la voile.

Il n'y a plus de figures de profil avec les capotes du dernier goût (grayure 1760). Les belles avec qui vous êtes, n'ont qu'à se retourner tant soit peu pour vous quitter; vous cessez de voir leurs traits dès qu'elles ne vous regardent plus.

Dermance a perdu sa femme il y a dix-huit mois; il est encore en deuil, et il veut ne le jamais quitter. Comment? C'étoit donc une passion bien violente, et Dermance a donc éprouvé un bien cruel chagrin? Non, ce n'est pas cela; notre veuf est souverainement sage et économe, et il sait qu'il y a un avantage considérable à ne porter que des habits de la même couleur et de la même façon. Voilà le secret de son lugubre costume et de ses airs de tendresse.

Rue St-Honoré, près celle de l'Arbre-Sec; Palais Royal, galerie de bois du côté de la cour; et passage Delorme, près de la rue de Rivoli, se vendent, depuis quelques jours, des *gâteaux de Provence*. Ces gâteaux sont sucrés et croquans.

Aujourd'hui, la boutique de nos marchands de bonbons paroît principalement assortie en légumes. Dans une corbeille, ce sont des petits pois avec la mesure qu'on appelle litre; dans une autre, des lentilles; plus loin, des carottes, des radis, des pommes de terre: le tout est en sucre.

La mode des *Kaléidoscopes* se soutient, parce qu'on a su les varier. Pour en être parfaitement assorti, il faut aller chez M. Susse, papetier, au passage des Panoramas, acheter une boîte de l'invention de M. Morindeguerivière, le plus habile de nos cartonniers. Cette boîte contient quatre cuvettes

crystal, de diverses formes ; huit prismes intérieurs, deux timballes en cristal taillé, un réflecteur, et enfin un Kaléidoscope qui, au moyen de ces accessoires, est fort bien nommé *Kaléidoscope universel*.

LA LINOTTE ET LA CHOUETTE.

Une Linotte un peu coquette,  
Du soin de se parer s'occupoit tout le jour.  
Mieux que les airs de serinette,  
Elle savoit par cœur et disoit tour-à-tour  
Les jolis noms qu'on donne à sa toilette.  
Je mettrai, disoit-elle, en se donnant un ton,  
Demain ma toque à la chinoise,  
Après-demain, celle à la Cendrillon.

Une vieille Chouette, une lourde matoise,  
Au gros bec, à l'œil rond,  
Voulut de sa toilette imiter la façon,  
Tout aussitôt elle se guinde,  
Et se pare à son tour  
Dun beau bonnet à la Clorinde.  
Marchant près d'un Corbeau, docteur pesant et lourd,  
Qui venoit d'assister à mainte funéraille,  
Elle croit que chacun va lui faire la cour ;  
Elle veut qu'on l'admire, et voilà qu'on la raille.  
Un vieux Merle lui dit : Ne vous exposez plus  
Aux sots caquets de la canaille ;  
Quittez ce grand chapeau de paille  
Garni de bouquets superflus :  
Vous devez, ma commère,  
Sans renoncer pourtant au désir de nous plaire,  
De votre âge du moins prendre l'ajustement.  
— Mais, voyez la Linotte, — Oh ! c'est bien différent !  
Linottes à cet âge ont le pouvoir charmant  
De s'ajuster, je ne sais trop comment :  
Elles n'en sont pas moins gentilles.

Mamans, ne mettez point les bonnets de vos filles.

Cette fable est extraite d'un volume in-12, composé de 100 FABLES, par *Etienne Gosse*, membre de la Société Polytechnique, qui vient de paraître.

Ma chère amie,

La douleur est immodérée  
et ce sentiment est fort  
vous donne sont-elles aussi  
le moindre cri vous met et  
sience est pour vous une  
un enfant dort la nuit enti  
sursissement profond. S'il  
de l'œil, vous lui suppose  
ne pourroit être la s  
sans. Sans doute, tous so  
de privilèges. La vie n  
une heure commencent des  
la mort. Ayez un peu de fe  
tiber la philosophie à une  
soler le bien. Cependant si  
elle pouvoit se rendre  
n'opoueroit de grands so  
ut se grossit pour le cœur  
se présentent à sa pensée  
les veut une maladie cruel  
lin fois dans la matinée. O  
sompes sont en l'air. Ils ne  
autres, on les ferme. On  
dans le salon. Mille pro  
is Une foule de superstitio  
l'abandonne à toutes les se  
manances du ciel. Les char  
ne et leur prix en ces jours  
châtiers, tous leurs conse  
pendant la tendresse d'un  
ne les chaucees de ces remi  
mes, elle s'arrête, elle ré  
ous loin. Un instinct me  
sur lui extrême et tout-à-co  
te et pâle; mais son teit  
maniesant c'est moi qui  
s'is se replace sur ses p  
Les jeux vont repren

Ma chère amie ,

Votre douleur est immodérée. Vous avez un fils que vous adorez , et ce sentiment est fort juste ; mais toutes les craintes qu'il vous donne sont-elles aussi raisonnables ? Je ne le crois pas. Le moindre cri vous met en allarmes ; le plus léger signe d'impatience est pour vous une effroyable cause d'inquiétude ; si votre enfant dort la nuit entière , vous pleurez et redoutez cet assoupissement profond. S'il veille et passe la journée sans fermer l'œil , vous lui supposez la fièvre et votre agitation est pis que ne pourroit être la sienne. Il souffre de ses dents , dites-vous. Sans doute , tous sont de même et il n'y a point pour cela de privilèges. La vie ne se fortifie pas sans peine , et de bonne heure commencent des douleurs qui ne doivent finir qu'à la mort. Ayez un peu de fermeté et de philosophie.

Prêcher la philosophie à une femme , je le comprends , c'est lui parler hébreu. Cependant si sa raison pouvoit aller jusque-là , si elle pouvoit se rendre maîtresse de son imagination , elle en éprouveroit de grands soulagemens.

Tout se grossit pour le cœur d'une mère. Mille images terribles se présentent à sa pensée. Le plus simple dérangement est à ses yeux une maladie cruelle. Le médecin est appelé. On y va dix fois dans la matinée. On y retourne le soir. Tous les domestiques sont en l'air. Ils ne savent où courrir. On ouvre les fenêtres , on les ferme. On descend au jardin , on se calfeutre dans le salon. Mille projets sont détruits aussitôt que formés. Une foule de superstitions sont tour-à-tour accueillies. On s'abandonne à toutes les sciences de la terre et à toutes les puissances du ciel. Les charlatans et les caillettes ont leur charme et leur prix en ces jours funestes. Toutes leurs drogues sont achetées , tous leurs conseils sont admis...

Cependant la tendresse d'une mère est prudente. Près de risquer les chances de ces remède secrets et de ces périlleuses pratiques , elle s'arrête , elle réfléchit , elle tremble , elle n'ira pas plus loin. Un instinct merveilleux la dirige et l'éclaire. Sa peur fut extrême et tout-à-coup elle se rassure. Elle étoit abattue et pâle ; mais son teint reprend sa fraîcheur et en vérité maintenant c'est moi qui retiens les élans de sa joie.

Son fils se replace sur ses petits pieds. Le sourire est sur ses lèvres. Les jeux vont reprendre , et la maison qui tout-à-

huit prismes intérieurs  
un réflecteur , et enfin un  
ces accessoires , est sur  
tel.

LA CHOUETTE

coquette,  
cupoit tout le jour.  
serinette,  
lisait tour-à-tour  
bonne à sa toilette.  
n se donnant un ton,  
la chinoise,  
à la Cendrillon.

lourde maïoise,  
rond,  
er la façon.  
guinde,  
ur  
lorinde.

tu , docteur pesant et lourd,  
inte funéraille,  
si faire la cour ;  
et voilà qu'on la raille.  
le vous exposez plus  
canaïlle ;

au de paille  
ertlus :

ère ,  
desir de nous plaire,  
ndre l'ajustement.

— Oh ! c'est bien différent !  
avoir charmant  
rop comment :  
ins gentilles.

es bonnets de vos filles.

lume in-12 , composé  
mbre de la Société Philo-

L'heure étoit en deuil, est à présent parée comme pour une fête.

O femmes! que vos affections sont vives, vos passions brûlantes. Vous usez deux fois vos jours par cette ardeur qui vous dévore. Si je pouvois vous gagner par la coquetterie et vous rendre plus sages par la crainte de devenir moins belles! Car la douleur avance l'âge des rides, les yeux se flétrissent par les larmes et une vieillesse anticipée tourne contre vous-même les dons que la nature vous avoit faits. Plus vous fûtes jolies, plus vous reçûtes d'hommages, plus votre chute vous cause de regrets amers...

Mais, Delphine, c'est assez vous tenir ce langage. Vous ne m'écoutez guères, vous avez votre enfant sur vos genoux, ses petites mains carressent votre visage, en voilà bien assez pour faire négliger un sermoneur de mon espèce. Je vous quitte, je vas faire la leçon à un jeune contrôleur ambulante, qui attrape la goutte ( non la fortune ) en courant par voies et par chemins pour le salut de nos finances. C'étoit autrefois un de nos élégans de la Chaussée d'Antin. Il nous eût alors donné le ton et nous ne nous conduisions que par ses avis. Aujourd'hui devenu provincial, il nous respecte comme un oracle, et ce sont là, Delphine, les gens auxquels les docteurs de notre façon aiment à faire entendre leurs paroles.

Adieu, belle et folle, tendre et vaine. Quand je voudrai vous séduire et vous plaire, je prends note qu'il faudra plutôt vous apporter des madrigaux que des ordonnances, et mêler mes éclats à vos transports, au lieu de chercher à vous démontrer le peu de fondement de vos tristesses.

Je vous baise les mains,

FLORIMOND.

Dans des *Mélanges littéraires, philosophiques et bibliographiques* (1), qui viennent de paroître, M. Gabriel Peignot, procureur du collège royal de Dijon, donne l'origine de quelques mots de la langue française.

« Nous devons, dit-il, à Desportes, mort en 1706, le mot *pudeur*, pour exprimer cette espèce de honte délicate et timide qui saisit une âme innocente, ou une âme noble et sensible, à la première idée de ce qui peut blesser sa modestie ou sa fierté.

(1) Un volume in-8° de 167 pages, sur papier vélin. Prix : 10 fr. A Paris, chez A.-A. Renouard, libraire, rue St-André des Arts.

Herbe, mort en 1628, ;  
 sécurité, qui ont fait  
 breux dans le mot *dévo*  
 cesser de vouloir.  
 Le mot *urbanité* a été cré  
 mot *délecter*, *féliciter* son  
 n'avoit pas encore reçu de  
 ces *ités introuvable*; pour  
 contenterai de dire qu'on  
 terrassin, mort en 1654, s  
 le mot *burlesque*. Il est  
 ment.  
 Les mots *emportement* et  
 Perrot d'Ablandcourt, mor  
 vint du mot *indolence*.  
 Le mot *respectable* n'a g  
 Louis XIII, le mot  
 n'étoit pas de bon st  
*ambitionner*; le mot *l*  
 et *insulte* étoient hors d'  
 plier.  
 Le mot *prostateur* est de l'  
 Négais, mort en 1701,  
 qui a d'abord été rejeté  
 l'abbé de St-Pierre, m  
*bienfaisance*. »

mot de l'enigme du derni  
 É N I  
 La misère me s  
 M O  
 robes d'automne, les  
 à très-hautes palmes. C

t à présent parée comme

ctions sont vives, vos  
is vos jours par cette ardeur  
is gagner par la compétition  
rainte de devenir moins belle  
rides, les yeux se flétrissent  
icipée tourne contre vous  
avoit faits. Plus vous êtes  
ages, plus votre chute

essez vous tenir ce langage  
vez votre enfant sur vos genoux  
t votre visage, en voilà bien  
monneur de mon espèce.  
n à un jeune contrôleur ma  
la fortune) en contact par  
lut de nos finances. C'était  
la Chaussée d'Antin. Il ne  
ne nous conduisiez que  
provincial, il nous respecte  
elphine, les gens auxquels  
t à faire entendre leurs  
endre et vaine. Quand  
je prends note qu'il faut  
x que des ordonnances, et  
au lieu de chercher à  
vos tristesses.

FLORENIN

ures, philosophiques et  
le paroître, M. Gabriel  
e Dijon, donne l'origine  
çaise.  
à Desportes, mort en  
cette espèce de haute  
innocente, on une  
de ce qui peut blesser

pages, sur papier vélin  
libraire, rue St-André

» Malherbe, mort en 1628, a emprunté du latin les mots ; *insidieux*, *sécurité*, qui ont fait fortune ; mais il n'a pas été aussi heureux dans le mot *dévouloir* qu'il avoit proposé pour exprimer *cesser de vouloir*.

» Le mot *urbanité* a été créé par Balzac, mort en 1654. Les mots *délecter*, *féliciter* sont aussi de lui. Le mot *introuvable* n'étoit pas encore reçu de son tems. « Un gascon diroit que vous êtes *introuvable* ; pour moi, qui ne suis pas si hardi, je me contenterai de dire qu'on ne sait où vous trouver. »

» Sarrasin, mort en 1654, se vante d'avoir employé le premier le mot *burlesque*. Il est également auteur du mot *rapprochement*.

» Les mots *emportement* et *contretems* ont été créés vers 1650.

» Perrot d'Ablancourt, mort en 1654, est le premier qui s'est servi du mot *indolence*.

» Le mot *respectable* n'a guère plus de cent ans d'existence.

» Sous Louis XIII, le mot *fatuité* paroissoit barbare ; le mot *face* n'étoit pas de bon style ; la cour ne vouloit pas que l'on dit *ambitionner* ; le mot *transfuge* n'étoit pas admis ; *insulter* et *insulte* étoient hors d'usage ; on ne disoit pas *ployer*, mais *plier*.

» Le mot *prostateur* est de l'invention de Ménage, mort en 1692.

» Ségrais, mort en 1701, est auteur du mot *impardonnable*, qui a d'abord été rejeté et auquel on est revenu.

» L'abbé de St-Pierre, mort en 1743, nous a donné le mot *bienfaisance*. »

Le mot de l'énigme du dernier numéro est *Voile*.

#### É N I G M E.

La misère me suit, j'annonce l'opulenc.

#### M O D E S.

Les robes d'automne, les plus riches, sont de cachemire blanc, à très-hautes palmes. On fait, en soie, beaucoup de

robes violettes, qui ont une pélerine garnie d'uné ou de deux bandes froncées, larges de deux doigts. Quelquefois les bandes qui garnissent le bas de la robe, sont aussi étroites que celles de la pélerine: alors, au lieu de cinq, suivant l'usage, on en met sept ou huit, et, au lieu d'être espacées, elles se touchent. Quelquefois aussi, ces bandes, au lieu d'être droites, serpentent. Le bout des manches est garni comme la pélerine. Dimanche dernier, il y avoit une douzaine de ces robes dans la promenade des Tuileries.

Le gros de Naples, uni ou moiré, est souvent employé par les modistes. Cependant la mode du crêpe n'est pas encore passée. Les chapeaux de crêpe sont ordinairement jaunes ou blancs; et les chapeaux de gros de Naples, ainsi que les capotes, sont blancs, gros vert, gros bleu, lilas, quelquefois jaune paille. Sur les capotes de cette dernière couleur se posent des marguerites lilas. Nous ne savons pas le nom d'une fleur, toute ronde, lorsqu'elle est sur le point de s'épanouir, et qui ressemble à une rose semi-double, lorsqu'elle est fleurie; on la porte couleur de rose, lilas, jonquille, selon la couleur du chapeau. Les roses boîtenses sont encore en usage.

Parmi les articles qui composeront dans les magasins de modes les approvisionnement d'hiver, on distingue une espèce de pluche, qui a beaucoup de rapport avec le duvet de cygne, et des rubans, *l'un uni*, en satin, dont les bords, larges de deux lignes, sont en duvet de cygne. Il y en a de blancs, de gris, de couleur de rose, de bleux, etc.

Le changement opéré, il y a quelques mois, dans la coëffure en cheveux (voyez les gravures 1754 et 1756) a forcé les lingères à aplatiser leurs bonnets; pour cela, il a fallu élargir les passes, qui étoient très-étroites du devant, et changer la direction des coques ou autres ornemens, qui forment diadème ou couronné. Les bonnets parés, en tulle (voyez la gravure 1763), coëffent moins bas que les bonnets ordinaires.

Les casimirs mélangés, dont nous avons parlé dans le dernier numéro, se trouvent dans la maison Ybert, rue de la Vrillière, n.º 2, en face de la Banque de France.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1763.

*Tout ce qui est relatif à ce journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangere, boulevard Montmartre, n.º 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1<sup>er</sup> ou du 15.*



*Robe à pélerine en*



(1763.)



*Bonnet de Tulle. Robe à pélerine en Peps de Soie, garnie de crevés de satin.*

)  
 rine garnie d'une  
 digts. Quelques les  
 ont aussi étroites que  
 cinq, suivant l'usage  
 l'être espacées, et  
 des, au lieu d'être  
 est garni comme la  
 douzaine de ces r

ré, est souvent employé  
 du crêpe n'est pas  
 it ordinairement pour  
 Naples, ainsi que  
 os bleu, lilas, que  
 dernière couleur ne  
 us pas le nom d'une  
 point de s'épanouir,  
 lorsqu'elle est brève  
 inquille, selon la  
 it encore en usage  
 nt dans les maga  
 r, on distingue une  
 rt avec le crevés de  
 , dont les boutons  
 rgue. Il y en a de  
 nx, etc.

es mois, dans la  
 14 et 1756) a  
 ir cela, il a fallu  
 du devant, et  
 mens, qui  
 rés, en tulle  
 s que les boutons

avons parlé dans  
 raison Ybert, r  
 que de France.

ravure 1763.

l, doit être adressé  
 Montmartre, n°  
 ens datent du 1<sup>er</sup>

# JOURNAL

DES M

Journal paroit, avec une G  
15, avec deux Gravures, (C  
n, et 36 fr. pour un an. 50 c.

En 1802, a été commencée  
ables et de Voitures: il en  
ans, 18 N<sup>o</sup>. par an. L'abon

Voiez le changement d'

le mois de septembre a ve  
is, trois comedies, un ball  
comédie refaite en opéra.  
La *Servante Justifiée* est u  
roit, comme dans le con  
ante et être assez adroit p  
vant de sa femme. — Le  
ce piece?.... Devine si tu pu  
le Théâtre-Français, en j  
nean prouvé que le talent d  
choses les plus médiocres  
Le *Premier Venu*, qui avoi  
prezau, au moyen de que  
les *Oiseaux et les Chape*  
e, et sa *Maison de Jeanne*  
meure. Ce théâtre est  
le *Famille Glinet*, qui  
toutes les villes de provi  
la seule représentant la sal  
le, le *Magasin des Ch*  
reçoit la triste folie intitul  
a été de même de la *Ca*  
Martin, et de *l'Innocent*  
*Conte de Village et le Du*  
rien.  
T. Mouton et son commis

---

# JOURNAL DES DAMES

ET

## DES MODES.

---

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

---

Voyez le changement d'adresse à la fin du Journal.

Le mois de septembre a vu naître dix pièces, (cinq vaudevilles, trois comédies, un ballet, un mélodrame), et renaitre une comédie refaite en opéra.

*La Servante Justifiée* est un petit ballet grivois, dans lequel on voit, comme dans le conte, un mari volage, courtoiser sa servante et être assez adroit pour paroître exempt de reproches aux yeux de sa femme. — Lecteur, tu cherches la morale de cette pièce?... *Devine si tu peux.*

Le Théâtre-Français, en jouant *Partie et Revanche*, a de nouveau prouvé que le talent de M<sup>lle</sup>. Mars donnoit du charme aux choses les plus médiocres.

*Le Premier Venu*, qui avoit vieilli à Louvois, a été rajeuni à Feydeau, au moyen de quelques morceaux de musique.

*Les Oiseaux et les Chaperons*, de Favart, vont terre à terre, et sa *Maison de Jeanne d'Arc* est déjà regardée comme une *masure*. Ce théâtre est toujours très-fréquenté lorsqu'il donne la *Famille Glinet*, qui a été jouée avec le même succès dans toutes les villes de province, voire même à Pontoise.

La toile représentant la salle Feydeau, soutient, au Vau-deville, le *Magasin des Chaperons*. Rien n'a pu préserver d'une chute la triste *folie* intitulée : *les Rendez-Vous de Chasse*. Il en a été de même de la *Cabane de Montainard*, à la porte St-Martin, et de *l'Innocent et le Mirliton* aux Variétés ; *L'Ecole de Village* et le *Duel et le Déjeuner* y ont été plus heureux.

*M. Mouton* et son commis *Ballot* ont fait rire à la Gaité

par leurs frayeurs et leurs lazzis. Pour célébrer en secret la fête de ce personnage, ses parens et ses domestiques font des préparatifs qui lui donnent lieu de croire qu'on veut l'assassiner. Il est, en effet, question de tuer un *mouton* pour le repas, et c'est sur ce quiproquo qu'est fondée la pièce, qui ressemble à *Lagrange Chancel* et surtout au *Dîner de Madelon*.

Messieurs Franconi sont de retour; leur salle est restaurée et leurs troupes *bipèdes* et *quadrupèdes* ne paraissent nullement fatiguées du voyage.

On compte beaucoup, dit-on, sur la *Maison de Jeanne-d'Arc*, au Vaudeville. Quant aux *Vendanges de Champagne*, annoncées aux Variétés, ce théâtre n'aura rien à désirer si elles sont aussi amusantes que les *Vendanges de Suresne*.

~~~~~

La nacre jouit d'une vogue égale à celle de l'acier. On a commencé par les dés à coudre, les fiches et les éventails; sont venus ensuite les couteaux, les canifs, les ciseaux, les poinçons, les cachets de bureau, les bonbonnières, les bougeoirs, les boîtes dites *souvenirs* ou *nécessaires*: aujourd'hui, ce sont des couverts et des breloques. Tout unie, la nacre, à cause de ses reflets, seroit plus belle que gravée, mais nos tabletiers en jugent autrement.

~~~~~

J'ouvre le livre de l'Esprit au chapitre XV, et je trouve le passage suivant:

« Qu'on examine (dit Helvétius) la conduite des femmes galantes, on verra que blâmables à certains égards, elles sont à d'autres fort utiles au public; qu'elles font, par exemple, de leurs richesses, un usage communément plus avantageux à l'Etat que les femmes les plus sages; le désir de plaire qui conduit la femme galante chez le rubannier, chez le marchand d'étoffes ou de modes, lui fait non-seulement arracher une infinité d'ouvriers à l'indigence où les réduiroit la pratique des lois somptuaires, mais lui inspire encore les actes de la charité la plus éclairée..... »

En vérité, on diroit que c'est une gageure et une plaisanterie.

~~~~~

Il vient de paroître un *Portrait de Madame de Sévigné*, qui diffère de tous ceux que nous connoissons, en ce qu'elle est beaucoup plus âgée. On vient aussi de mettre en vente un *Portrait de la Belle Féronnière*. Le premier coûte 6 francs; le se-

chez Blaisot neveu  
Perron, au Palais-Royal.

Debacourt vient de ter  
-linda, d'après M. Ho  
-res, chez M. Bance a  
-le-Denis.

ne oubliez pas. C'est  
-donne sur le boulevard,  
-barbarie. Mais c'est aussi  
-les modistes posent sur le  
-gères mettent en guirlandes  
-on lit au sujet de cette  
-M. Aimé Martin a fait  
-une édition:

« Cette jolie fleur eut é  
-marchante métamorphose, p  
-répété. J'ai entendu racon  
-mas à la veille de s'uni  
-la Danube: une fleur d'u  
-reges qui semblent prête  
-ne son éclat et plaint sa c  
-sible, saisit la tige fleurie  
-du dit que par un dernie  
-rage et qu'au moment d  
-sont encore: Aimez-moi,  
-cups,

Pour exprimer l'amour,  
- Leur langage est un mot  
- Dans la main des amans  
- Aimez-moi, ne m

Les bourses en verroterie  
- simple objet de curiosité.  
- 1843, M. Vallardi, mar  
-tesninière, fit veuir de  
- sur cette espèce de broderie  
- vint après nos dessinateur  
- Mannheim, et les gravures  
- tant, outre les bourses, on  
- sacs ou ridicules de la pli  
- à l'usage d'un fermail ordina  
- les anneaux d'or ou d'acier

cond, 4, chez Blaisot neveu, marchand d'estampes, passage du Perron, au Palais-Royal. Tous les deux ont été gravés au burin.

M. Debucourt vient de terminer une très-grande planche à l'aqua-tinta, d'après M. Horace Vernet; on en trouve des épreuves, chez M. Bance aîné, marchand d'estampes, rue Saint-Denis.

*Ne m'oubliez pas.* C'est le refrain d'une chanson qu'on nous donne sur le boulevard, avec accompagnement d'orgue de Barbarie. Mais c'est aussi une petite fleur d'un bleu tendre que les modistes posent sur les bonnets de tulle et que les couturières mettent en guirlandes au bas des robes de bal. Voici ce qu'on lit au sujet de cette fleur dans les *Lettres à Sophie*, dont M. Aimé Martin a fait paroître il y a peu de mois la cinquième édition :

« Cette jolie fleur eut été chez les anciens le sujet d'une  
 » touchante métamorphose, peut-être moins touchante que la  
 » vérité. J'ai entendu raconter en Allemagne que deux jeunes  
 » amans à la veille de s'unir, se promenoient sur les bords  
 » du Danube : une fleur d'un bleu céleste se balance sur les  
 » vagues qui semblent prêtes à l'entraîner ; la jeune fille ad-  
 » mire son éclat et plaint sa destinée : aussitôt l'amant se pré-  
 » cipite, saisit la tige fleurie, et tombe englouti dans les flots.  
 » On dit que par un dernier effort, il jeta cette fleur sur le  
 » rivage et qu'au moment de disparoître pour jamais, il s'é-  
 »crioit encore : *Aimez-moi, ne m'oubliez pas.* Depuis ce  
 » temps,

Pour exprimer l'amour, ces fleurs semblent éclore ;

Leur langage est un mot, mais il est plein d'appas !

Dans la main des amans elles disent encore :

Aimez-moi, ne m'oubliez pas !

Les bourses en verroterie ont été longtemps pour la France un simple objet de curiosité. Elles se faisoient en Allemagne. En 1813, M. Vallardi, marchand d'estampes sur le boulevard Poissonnière, fit venir de Manheim des patrons de canevas pour cette espèce de broderie. Nos ouvrières en firent usage ; bientôt après nos dessinateurs travaillèrent à l'instar de ceux de Manheim, et les gravures de canevas se multiplièrent. Maintenant, outre les bourses, on fait, à Paris, en grains de verre, des sacs ou ridicules de la plus grande dimension ; seulement, au lieu d'un fermoir ordinaire, ce sont deux petites tringles et des anneaux d'or ou d'acier, qui ferment l'ouverture du sac.

Le *Moiré métallique* vient d'éprouver, sinon des améliorations, au moins des changemens : il ne ressemble plus au marbre, mais au granit.

La mode tourne dans un cercle très-grand ; mais tôt ou tard il faut qu'elle revienne au point d'où elle étoit partie. En voici une preuve. On nous vend aujourd'hui pour nouvelles, des montres à cadran de métal et à boîte guillochée ; c'étoit ainsi que nos pères les aimoient. En remontant plus haut, l'on trouveroit ces incrustations de turquoises qui, dans le moment actuel, caractérisent l'opulence et le bon goût.

Les vignettes en or de deux couleurs sur les clefs de montre et sur les cachets, sont aussi des vieilleries.

M. Morindeguerivière, breveté pour les applications sous glaces, fabrique les cartonnages cerclés et autres, rue Saint-Sébastien, n°. 26, quartier Popincourt, à Paris.

On trouve chez lui les pelotes en cristal, dont il est inventeur, ainsi que des encadremens de toutes formes et de toutes espèces pour miniatures, gravures, portraits en relief, etc.

Le 15 décembre, doivent être mises en vente, des *Cartes à jouer* d'un nouveau modèle. A diverses époques, on a fait des changemens de ce genre, comme les curieux peuvent s'en convaincre en parcourant au cabinet des estampes de la bibliothèque du Roi, deux volumes in-folio qui ne contiennent que des *Cartes à jouer*.

*Aventures d'une jolie Femme*, ou *Mémoire de M<sup>me</sup>. de \*\*\** (1).

« Ah ! si les femmes, dit M<sup>me</sup>. de \*\*\* , savoient quels chagrins accompagnent les désordres d'une conduite irrégulière, comme elles se tiendroient sur leurs gardes, et comme elles seroient pour elles-mêmes des mentors vigilans et sûrs ! .... Mal-

(1) Un volume in-12 de 160 pages ; prix : 2 francs, et, port franc, 2 francs 50 centimes ; à Paris, chez Correard, libraire au Palais-Royal ; Mongie aîné, boulevard Poissonnière ; et Eymery, rue Mazarine.

la femme à laquelle il faut oublier le passé ; mais l'histoire se réduit à peu de chose qui n'étoit étranger ; ce n'est que le plus tendre ; cet amour n'est qu'une suite de phrases détachées fer-

se laisse aller à des idées vives.

Les événemens qui vous sentristes, se sont reproduits autre maintenant à plusieurs reprises dans l'univers en général et d'autres aiment ; vous voyez des persécuteurs ; la mort de toutes les têtes ; à tout ce qui apparaissent au jour, dans la nuit éternelle....

La joie est comme la grâce à la vouloir. »

ant de l'Enigme du dernie

ETUDE D'UN VOYAGEUR I  
DE L'EUROPE, DE L'A  
1814 ET 1815, en fo  
personnelles et divers  
A l'Autriche, la Hongrie  
Grecie, la Palestine, l'île de  
Morée, Athènes, la Cala  
Danemarck et la H

semble que l'auteur ait eu  
de très-courts une in  
venir à tout propos l'élo  
de l'aîné de sir George  
nos voyageurs nous avoient

deux volumes in-8°. l'un de 5  
à Paris, chez Treuttel

heur à la femme à laquelle il faut qu'un mari pardonne!... On promet d'oublier le passé ; mais il est de tristes retours . . . . .  
 Mou histoire se réduit à peu de mots : J'ai sauvé les jours à un homme qui m'étoit étranger ; cet étranger est devenu l'objet de l'amour le plus tendre ; cet amour a décidé du sort de ma vie : cette vie n'est qu'une suite de démarches coupables. . . »

Mais laissons-là ce récit, qui perdrait trop à être abrégé : quelques phrases détachées feront aussi bien connoître l'auteur.

« On se laisse aller à des idées noires qui fatiguent et abrègent la vie.

« Les événemens qui vous semblent les plus bizarres ou les plus sinistres, se sont reproduits mille fois. Ce qui vous est arrivé, arrive maintenant à plusieurs. Au même instant une même chose se passe dans l'univers en mille endroits différens. Vous aimez, et d'autres aiment ; vous fuyez des persécutions, et partout il y a des persécuteurs ; la mort vous menace, hélas ! elle plane sur toutes les têtes ; à toutes les minutes il y a des êtres foibles qui apparaissent au jour, et des malheureux qui descendent dans la nuit éternelle....

» La joie est comme la grâce ; pour la posséder, il ne suffit pas de la vouloir. »

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Prodigalité*.

PROMENADE D'UN VOYAGEUR PRUSSIEN EN DIVERSES PARTIES DE L'EUROPE, DE L'ASIE ET DE L'AFRIQUE, EN 1813, 1814 ET 1815, en forme de lettres ; contenant des remarques personnelles et diverses anecdotes sur la Suède, la Prusse, l'Autriche, la Hongrie, les îles Ioniennes, l'Égypte, la Syrie, la Palestine, l'île de Chypre, celle de Rhodes, la Morée. Athènes, la Calabre, Naples, le Tyrol, la Bavière, le Danemarck et la Hollande ; par M. Braamsen. (1)

Il semble que l'auteur ait eu pour tâche de parcourir en un espace de tems très-court une immense étendue de pays, et de faire revenir à tout propos l'éloge des Anglais. Il accompagnoit le fils aîné de sir Georges Maxwell.

D'autres voyageurs nous avoient appris qu'il y avoit peu de

(1) Deux volumes in-8°. Pun de 556, l'autre de 598 pages. Prix : 12 francs ; à Paris, chez Treuttel et Wurtz, rue de Bourbon, n<sup>o</sup>. 17.

viles dont la situation fût plus romantique que celle de la capitale de la Suède. Nous savions aussi que Berlin devoit au Grand Frédéric la plus grande partie de ses établissemens; mais il étoit réservé à M. Bramsen d'ajouter qu'à Stockholm les Anglais étoient fort aimés, et que dans toutes les rues de Berlin on jouoit le *god save the king*, en forme de compliment pour la nation anglaise.

Le voyage de M. Cadet de Gassicourt, dont nous avons donné des extraits, les 5 et 10 juillet, renferme plus de particularités curieuses sur Vienne que celui de M. Bramsen; mais on n'y voyoit point que les familles Polonoises de distinction étoient remplies de prévenances et d'attentions pour les étrangers, et surtout pour les Anglais.

Nos deux voyageurs furent extrêmement satisfaits du petit séjour qu'ils firent à Gratz. « La ville, dit M. Bramsen, a un aspect riant, et les femmes y sont généralement belles. Leur coëffure, composée de crêpe blanc, est attachée avec de longs rubans rouges, qui, rejettés négligemment, flottent avec grâce derrière les épaules. »

Les dames turques que M. Bramsen rencontra dans les rues d'Alexandrie, étoient enveloppées d'une espèce de robe blanche à manches si longues, qu'on ne leur pouvoit pas même voir le bout des doigts. Elles portoient sur la tête un grand voile qui la leur couvroit entièrement ainsi que les cheveux; jamais ces femmes ne sortent sans être accompagnées d'un domestique turc armé. « Dans leurs maisons, la coëffure des dames Turques, dit M. Bramsen, est une espèce de *berrette* blanche, brodée en or, qu'elles attachent sur le côté. Elles portent leurs cheveux très-longs; ils sont généralement noirs, et descendent en tresses, terminées chacune par un sequin. Quand elles marchent, ces sequins font un petit tintement. Il y a quelque chose d'agréable et de bon goût dans l'écharpe de crêpe blanc qu'elles rejettent par dessus leur habillement; mais je n'aime pas ces larges bottines jaunes, qui empêchent de juger de la forme du pied. Leurs yeux sont pleins de vivacité et d'expression. Quant aux femmes des Francs ou Chrétiens, il y en a qui s'habillent à la mode de l'Europe, et d'autres à la mode des dames turques, excepté qu'elles ne vont pas masquées et qu'elles ne portent pas d'écharpe blanche. Turques et Chrétiennes ont presque toutes à la main un chapelet, dont elles sont continuellement occupées à compter les grains pour passer le tems. »

Les femmes du Caire parurent assez belles à M. Bramsen; il leur trouva la démarche gracieuse, mais trop de pâleur.

Jerusalem, la plupart des occasions de voir, portoit un voile au bord; toutes avoient les cheveux tressés et attachés comme ceux des femmes d'Espagne.

Rome, nos voyageurs fu-

rent.

« Au sentiment intimi-

de Bramsen, il joint cette modi-

ficat. « Il n'y a pas une voiture,

et on est obligé de faire

des masquées se trouvent

ment être de leur connois-

sance de dragées. Plusieurs

des sièges sur des estrades

de Fiano, ou sur la ba-

ndroits sont les rendez-vois

« Romaines y sont masquées

de tête à tête avec ceux d'au-

trous pas avoir le plaisir

elles sont généralement mi-

mesure que leurs connoi-

ent en revue devant elles,

une volée. Le suprême bon-

est de moutrer combien

en faisant voir que son

mes aussi blancs que ceux

es dragées. Je ne pus pas

pe je m'étois placé sur la

voit un des secrétaires (

alloit véritablement à un

www

CHAR

Thémire prend un

Boit mon prem

Thémire prend un

Fait mon derni

Voilà Thémire qui

Vois mon ent



À Jérusalem, la plupart des femmes que nos voyageurs eurent occasion de voir, portoient des robes rouges, avec un petit galon au bord; toutes avoient de longs voiles blancs; leurs cheveux étoient tressés et divisés en nattes ornées de sequins comme ceux des femmes du Caire. Elles avoient toutes le teint pâle.

À Rome, nos voyageurs furent enchantés du sculpteur Canova. « Au sentiment intime d'un génie supérieur, dit M. Bramsen, il joint cette modestie, qui est, ou du moins qui devroit être sa compagne inséparable. Il étoit vêtu très-simplement, et ne nous laissa voir aucune de ces singularités que les hommes d'un talent distingué affectent trop souvent. »

L'époque où M. Bramsen visita Rome, étoit celle du Carnaval. « Il n'y a pas une voiture, dit-il, qui ne soit en réquisition; on est obligé de faire une double file. Lorsque les personnes masquées se trouvent à côté de quelqu'un qu'elles soupçonnent être de leur connoissance, elles le saluent par une bordée de dragées. Plusieurs des élégantes de Rome louent des sièges sur des estrades érigées dans le *Corso*, devant le palais Fiano, ou sur la balustrade du café Nuovo. Ces deux endroits sont les rendez-vous les plus à la mode. Les dames Romaines y sont masquées, et c'est là qu'elles ont des entretiens tête à tête avec ceux de leurs amans ou amis qu'elles ne peuvent pas avoir le plaisir de voir ou d'entretenir chez elles. Elles sont généralement munies d'un panier de dragées, et à mesure que leurs connoissances et leurs admirateurs passent en revue devant elles, ils doivent s'attendre à recevoir une volée. Le suprême bon ton pour le petit-maitre romain, est de montrer combien il est en faveur auprès des belles, en faisant voir que son habit et son chapeau sont devenus aussi blancs que ceux d'un meûnier par la farine de ces dragées. Je ne pus pas m'empêcher de sourire, une fois que je m'étois placé sur la balustrade du *Café Nuovo*, en voyant un des secrétaires de la légation française, qui ressembloit véritablement à un sac de farine ambulante. »

~~~~~

CHARADE.

Thémire prend une tasse,  
Boit mon premier;  
Thémire prend une glace,  
Fait mon dernier;  
Voilà Thémire qui passe,  
Vois mon entier.

## M O D E S.

Quelques chapeaux n'ont ni fleurs, ni plumes, mais un grand nœud d'étoffe. On voit des chapeaux de gros de Naples violet, dont la garniture consiste en ruches de gaze jonquille. Quelques chapeaux gros vert sont doublés en jaune, et ont pour garniture, les uns, des liserés de cette dernière couleur, les autres, une chicorée verte. Sur les capotes gros bleu, les liserés sont vert tendre. Une nouvelle manière d'employer les marabouts, consiste à former une cocarde de six ou sept de ces plumes. Les chapeaux de crêpe jaune sont devenus assez rares; mais chez les modistes, on voit beaucoup de bonnets de tulle; qui ont des rouleaux en ruban jonquille. Nous avons dit que les bonnets parés étoient beaucoup moins bas que les bonnets du matin. Le fond de ces derniers est plus souvent ovale que rond. Au lieu de deux pointes, il y a des bonnets de perkale, faits par les lingères, qui n'ont qu'une mentonnière, comme la plupart des bonnets de tulle des modistes. En grande parure, on porte beaucoup de toques. Lorsqu'elles sont posées obliquement, il y a presque toujours, du côté à demi découvert, une rangée de coques entre les cheveux et la toque.

Quelques robes de soie ont, pour garniture, des torsades assorties. Nous avons parlé de la vogue des taffetas violets. On commence à employer du mérinos de cette couleur.

Toutes les redingotes ont le collet bas et plat, et toutes serrent la taille étroitement; mais la longueur n'est pas uniforme; on en voit qui tombent presque sur le soulier; d'autres ne descendent qu'à mi-jambe. Quelques tailleurs font des pantalons extrêmement courts.

À la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1764.

*Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, boulevard Montmartre, n.º 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1<sup>er</sup>. ou du 15.*



Costume de la Reine. Redingote en tulle gris. Pèlerine en tulle et à collet de velours.

(1764.)



Chapeau de Castor gris. Redingote à un seul rang de  
Boutons et à collet de velours.

E S.

eurs, ni plumes, mais en  
eaux de gros de Naples  
es de gaze jonquille. Que  
n jaune, et ont pour garni  
ere couleur, les autres  
s bleu, les liserés sou  
mployer les marabouts, u  
ou sept de ces plumes  
renus assez rares; mais  
bonnets de tulle, qu  
Nous avons dit que les  
bas que les bonnets de  
souvent ovale que rond  
onnets de percale, fait  
attonnière, comme la pl  
En grande parure, on  
sont posées obliquem  
mi découvert, une rang

our garniture, des  
vogue des taffetas  
érinos de cette color  
illet bas et plat, et  
la longueur n'est pas  
que sur le soulier; d  
quelques tailleurs font

Gravure 1764.

mal, doit être adressé  
wart Montmartre, n° 1  
emens datent du 1<sup>er</sup> mai

(Vingt-deuxième Ann

JOURNAL D  
ET  
DES M C

Journal parait, avec une Gravi  
on, avec deux Gravures. (9 fr.  
et 30 fr. pour un an. 50 c. de pi

1802, a été commencée une  
des et de Voitures: il en paro  
es, 18 N°. par an. L'abonnem

Voyez le changement d'adre

des Vendanges de Champagn  
vendangeurs du Vaudeville,  
à grappiller: ce qui leur a  
l'applaudissemens C'est mo  
ont valoir les acteurs et quel  
e l'on a redemandé et qui  
de 1818.

AIR : Sans

Faisons donc chacun l  
On ne trouve, sans m  
A vendanger pour les  
Ni courage, ni plaisir  
Mais enfin la destinée  
Change pour les vigne  
Mes chers amis, cette  
Tout le vin que nous f  
Espérons,  
Espérons,  
Que c'est nous qui le l

---

# JOURNAL DES DAMES

## ET

### DES MODES.

---

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

---

Voyez le changement d'adresse à la fin du Journal.

~~~~~

*Les Vendanges de Champagne aux Variétés ne valent pas les Vendangeurs du Vaudeville, mais les auteurs ont encore trouvé à grapiller : ce qui leur a procuré une assez bonne récolte d'applaudissemens. C'est moins une pièce qu'un tableau, que font valoir les acteurs et quelques jolis couplets. En voici un que l'on a redemandé et qui est relatif aux bonnes vendanges de 1818.*

AIR : *Sans mentir.*

Faisons donc chacun les nôtres ;  
 On ne trouve, sans mentir,  
 A vendanger pour les autres  
 Ni courage, ni plaisir ;  
 Mais enfin la destinée  
 Change pour les vigneronns,  
 Mes chers amis, cette année  
 Tout le vin que nous ferons,  
     Espérons,  
     Espérons,  
 Que c'est nous qui le boirons.

*Le Nouveau Nicaise, le Tambour et le Mariage de Dufresny*, telles sont les premières nouveautés qu'offrira le théâtre du Vaudeville.

LE MAGASIN DES CHAPERONS.

On y court; cette pièce du Vaudeville est, à proprement parler, un *magasin de modes*.

Seulement, les temps sont un peu reculés quant à la forme des coëffures qu'on y vend aux belles, et ces chaperons ont une vertu qui s'est perdue, je crois, de nos jours.

Les chaperons d'autrefois sauvoient, nous dit-on, l'innocence de celles qui les portoient. Tandis que les chapeaux d'à-présent seroient plutôt souvent la perte des folles qui s'en parent et la cause de bien des aventures malheureuses!...

La maîtresse du magasin du Vaudeville est la *Mère l'Oie*. Mais cette vieille est plus fine qu'on ne pense. Elle fait des contes qui amusent ses pratiques et elle finit toujours par y trouver son *compte*.

Cette fois, le Vaudeville a fait des frais *immenses* de décorations. Il se moque de celles de Feydeau, il tourne en plaisanteries les effets de lumière de *Pierre* et de *Paul*; et lui-même il s'en pique; il se jette dans le travers qu'il fronde et il met *sur sa toile* une partie de l'esprit qu'on ne devrait chez lui trouver que dans les couplets.

Avouons cependant que le coup-d'œil de la fin nous a paru charmant. A part le lieu, qui est mal choisi, cette copie exacte d'une salle de spectacle, de son lustre, de ses loges, de ses galeries, du parterre à mille têtes, a vraiment quelque chose d'étonnant et de magique.

Le machiniste et le peintre ont certes du talent; mais, je le répète, ont est tout surpris quand on est à la rue de Chartres de louer le peintre et le machiniste.

Il y avoit quelques semaines que je n'avois vu les actrices de ce théâtre. Elles m'ont paru toutes plus maigres que de coutume. Il y a quelques années on alloit là pour voir la fraîcheur et la grâce réunies: maintenant il y a encore de la grâce...

R É F L E

L'homme dans son  
Esclave d'une folle  
Dégère l'immortalité  
Et ne peut supporter

pour femme une bonne  
ment, et personne plus  
sans des provisions, me  
versus bien l'hiver.  
première opération est de  
leur donne un goût de b

La salle est restaurée : c'est fort bien. Mais les prix sont augmentés : c'est fort mal. Encore un coup de pinceau et un peu de velours sur les banquettes et nous monterons au rang de l'Opéra.

Bon Arlequin, tu jouois jadis dans une salle moins dorée et tu n'en étois ni moins gai, ni moins gentil, ni moins couru.

\*\*

## S CHAPERONS

Andeville est, à proprement

peu reculés quant à la forme, et ces chaperons et robes, de nos jours.

voient, nous dit-on, l'importance. Tandis que les chaperons ont la perte des folles et les aventures malheureuses. Andeville est la Mère l'Étoile qu'on ne pense. Elle fait et elle finit toujours par

et des frais immenses de la part de Feydeau, il tourne et de Pierre et de Paul dans le travers qu'il faut le l'esprit qu'on ne devient dupes.

l'œil de la fin nous a paru mal choisi, cette coupe de son lustre, de ses longues têtes, a vraiment quelque chose de

ont certes du talent; mais on ne peut dire que ce soit le machiniste.

que je n'avois vu les acteurs toutes plus maigres que d'habitude pour voir la fin de l'ouvrage il y a encore de la grâce.

Le graveur à qui l'on doit le dernier portrait de M<sup>me</sup>. de Sévigné, se nomme Delegorgue; il fait sa résidence à Abbeville.

M. Allais, qui a gravé la belle Féronnière, d'après Léonard de Vinci, demeure rue des Boulangers-St.-Victor, à Paris. Nous venons d'apprendre qu'il s'étoit procuré un portrait original et inédit de Marguerite, sœur de François I<sup>er</sup>, et que la planche qu'il grave sera du même travail que la belle Féronnière, c'est-à-dire, en tailles croisées.

M. Delegorgue a quelquefois imité, dans le portrait de M<sup>me</sup>. de Sévigné, les graveurs du siècle de Louis XIV : les chairs sont en points, et les draperies en tailles croisées.

## R É F L E X I O N

L'homme dans son infirmité,  
Esclave d'une folle envie,  
Désire l'immortalité,  
Et ne peut supporter la vie.

J. P. B.

J'ai pour femme une bonne ménagère, dont les économies me ruinent, et personne plus que moi ne redoute l'automne.

Faisons des provisions, me dit ma femme, nous nous en trouverons bien l'hiver.

Sa première opération est de faire des confitures. Un coup de feu leur donne un goût de brûlé; c'est un petit malheur.

qui peut arriver aux plus habiles confiseurs. Il faut y mettre une nouvelle dose de sucre, cela en augmente le prix, il est vrai, mais du moins on peut les manger, pourvu qu'on ne soit pas trop difficile, et si les enfans n'en veulent pas à leurs déjeûners, ils mangeront du pain sec.

Vient ensuite le tour du raisiné; on le trouve un peu aigre, je suis de cet avis, mais je n'ose pas le dire, d'ailleurs au bout de quelque temps les pots sont moisis et j'en suis débarrassé.

Réjouis-toi, me dit ma femme, tu aimes la chicorée; eh bien, tu en mangeras tout l'hiver. Les premières fois qu'on m'en sert, elle est délicieuse, mais bientôt, malgré les moyens employés pour la conserver, elle prend un goût d'évent. C'est la faute de la bonne qui n'a pas bien bouché le pot, l'année prochaine cela n'arrivera pas.

Vingt boisseaux de pommes de terre sont dans ma cave; ce précieux tubercule est d'une grande ressource dans un ménage; mais au bout d'un mois, il en germe la moitié.... C'est la faute de la saison.

Le raisin ayant été très-abondant cette année, ma femme a eu l'heureuse idée de faire une pièce de vin; elle s'en est très-bien acquittée. Son vin doux étoit exquis, tous nos amis, tous nos voisins en sont venus boire; on a aussi vuide quelques bouteilles de son vin cuit, qui auroit été parfait sans un petit goût de *mélasse*, et pour la fabrication duquel il a fallu acheter je ne sais combien de litres d'eau-de-vie et de cassonnade. Enfin la petite boisson dont nous nous proposons de faire usage devoit nous rafraîchir en économisant notre bourgogne, mais des commis de l'octroi sont venus l'autre matin faire une petite visite inattendue, et ont saisi vin doux, vin cuit, piquette, indépendamment de l'amende de 50 francs qu'ils m'ont forcé de payer.

J'ai fait la récapitulation de tout ce que mes provisions m'ont coûté; j'aurois eu de quoi vivre un mois, mais je me garderois bien de le dire à ma femme, car, elle me *prouveroit* que j'ai tort, et que son système d'économie est *excellent*.

~~~~~  
*La Chûte des Feuilles*, élégie, avec des notes; par M. Paçcard (1).

(1) Brochure in-8°. Prix: 75 centimes, et, port franc, 1 franc; à Paris, chez l'Auteur, à son cabinet de lecture, rue Neuve de Luxembourg, près celle de Rivoli.

ne s'est pas dissimulé  
 mais il se trouvoit à la can  
 tout inspiré.

Lambert se plut aussi à  
 consacré à cette saison,  
 le plus soigné, le plus ric

L'homme respire enfin sous u  
 des feux d'un ciel ardent il n  
 il ne craint point encor le ve  
 le devançant l'hiver, il pare

une feuille jaunie est un  
 tristesse. » Jeunesse, dit-il  
 tout le parti possible:  
 plus tendre, plus heu  
 venant de toi, sauro  
 charme, qui sans doute

LE T U

prend que la comédie e  
 être vrai quelquefois: mais  
 au lieu d'un tableau fin  
 imparfaite ou une caric  
 ont convenus depuis un te  
 ter les tuteurs comme des  
 et jaloux. Non contents  
 ces qualités, ils n'hésite  
 affaiblis de vieilles perr  
 toujours cacochymes et  
 ne sont point taillés sur  
 qui, en se présentant,  
 vers les fabricans de co  
 mon ami Blinville est  
 le dernier au parc des S  
 plus jolte figure et de la to  
 questionnement depuis un  
 au à l'écart; je pourrais d'  
 veux le laisser le pla



L'auteur ne s'est pas dissimulé que la poésie étoit en dis-  
crédit; mais il se trouvoit à la campagne, les feuilles tomoient,  
elles l'ont inspiré.

Saint-Lambert se plut aussi à célébrer l'automne; et le chant  
qu'il a consacré à cette saison, est, comme l'observe M. Pac-  
card, le plus soigné, le plus riche en couleurs.

L'homme respire enfin sous un ciel tempéré;  
Des feux d'un ciel ardent il n'est plus dévoré,  
Il ne craint point encor le vent et la froidure,  
Et devant l'hiver, il parcourt la nature.

Mais une feuille jaunie est une leçon; M. Paccard n'en est  
point attristé. « Jeunesse, dit-il, je ne te regrette point. J'ai  
tiré de toi tout le parti possible; nul n'a été plus fou, plus  
aimant, plus tendre, plus heureux! Jeunesse, les souvenirs  
qui me viennent de toi, sauront répandre sur le reste de ma  
vie, un charme, qui sans doute se prolongera jusqu'au dernier  
instant.



#### LE TUTEUR.

On prétend que la comédie est la peinture des mœurs; cela  
peut être vrai quelquefois; mais il faut convenir que le plus  
souvent, au lieu d'un tableau fidèle, elle ne nous offre qu'une  
esquisse imparfaite ou une caricature outrée. Messieurs les au-  
teurs sont convenus depuis un temps immémorial de nous re-  
présenter les tuteurs comme des gens avarés, ridicules, exi-  
geans et jaloux. Non contents de les rendre odieux par leurs  
mauvaises qualités, ils n'hésitent point à nous les montrer sur  
la scène affublés de vieilles perruques, d'habits gothiques, et  
presque toujours cacochymes et goutteux. Cependant tous les  
tuteurs ne sont point taillés sur ces modèles; j'en connois plu-  
sieurs, qui, en se présentant, donneroient un démenti formel  
à Messieurs les fabricans de comédies, de drames et de vau-  
devilles; mon ami Blinville est de ce nombre. Je le rencontre  
dimanche dernier au parc des Sablons avec une jeune personne  
de la plus jolie figure et de la tournure la plus élégante. — Tes  
yeux me questionnent depuis un quart d'heure, me dit-il en me  
prenant à l'écart; je pourrois d'un seul mot dissiper tes doutes,  
mais je veux te laisser le plaisir de deviner. — Te serais-tu

)  
es confiseurs. Il faut y mettre  
la en augmente le pain, il est  
nanger, pourvu qu'on ne soit  
n'en veulent pas à leurs des  
c.

; on le trouve un peu aigre,  
as le dire, d'ailleurs au bout  
isis et j'en suis débarrassé.

ne, tu aimes la chicorée; et  
Les premières fois qu'on  
; bientôt, malgré les moyens  
prend un goût d'évent. C'est  
rien bouché le pot, l'année

terre sont dans ma cave; et  
ressource dans un ménage  
ne la moitié.... C'est la faute

it cette année, ma femme  
de vin; elle s'en est très-lieu

is, tous nos amis, tous me  
a aussi vuide quelques boi-  
té parfait sans un petit goût

duquel il a fallu acheter  
vie et de cassonnade. Enfin  
proposions de faire usage

ant notre bourgogne, mais  
autre matin faire une petite  
oux, vin cuit, piquette, et  
ancs qu'ils m'ont forcé de

e que mes provisions m'ont  
mois, mais je me garderai  
elle me prouveroit que j'ai  
est excellent.

ec des notes; par M. Pac-

s, et, port franc, 1 franc; à  
ecture, rue Neuve de Lutten-

marié depuis la dernière revue, et Madame est-elle? . . . —  
 Quelle folie! — C'est peut-être? . . . — Fi donc! — Je m'y  
 perds, et si ce n'est ni ta cousine Adèle, ni ta nièce Eléonore  
 dont tu m'as parlé si souvent, je renonce à deviner . . . . . —  
 Apprends, mauvais physionomiste, que c'est Olympe, ma  
 pupille, sortie depuis hier de sa pension, et paroissant pour  
 la première fois dans le monde dont elle fera bientôt le prin-  
 cipal ornement. — En effet, cette figure modeste, ces yeux tim-  
 ides et baissés annoncent une pupille bien élevée, mais,  
 d'honneur! tu es trop jeune pour un tuteur, et tu ressembles  
 plutôt à un Valère qu'à un Oronte. . . . — Préjugé que tout cela!  
 Jadis on prenoit pour tuteurs de vieux barbons; qu'arrivoit-il?  
 qu'ils mouroient d'un asthme avant que leurs pupilles fussent  
 émancipées; aujourd'hui, ce n'est plus cela; on choisit pour  
 tuteur d'une demoiselle de seize ans un capitaine de hussards  
 (comme moi, par exemple). Ce capitaine n'est ni dur, ni rap-  
 pace, et sait que l'argent et la jeunesse ne durent pas tou-  
 jours; or, il veut que l'on jouisse de l'un et de l'autre; il ne  
 proscriit ni les jeux, ni les bals, ni la toilette; au contraire,  
 il mène sa pupille au spectacle, dans les jardins publics et dans  
 les sociétés brillantes. Il vante son esprit, ses grâces et ses ta-  
 lens; aussi loin d'être haï et redouté comme les tuteurs de  
 l'ancien temps, il est loué, cajolé et quelquefois même il ins-  
 pire un sentiment plus tendre. Je te dirai en confiance que ma  
 pupille ne seroit peut-être pas éloignée de changer ce titre  
 contre un plus sacré et plus doux; mais je la destine à mon  
 colonel qui devenant un jour général et peut-être maréchal. . . .  
 En attendant, j'administre son bien comme le calculateur le  
 plus habile; si l'année est mauvaise, sa toilette s'en ressent;  
 tantôt c'est un schall ou quelques robes que je lui supprime;  
 mais si elle est bonne, je fais cadeaux sur cadeaux; il y a deux  
 mois, la moisson lui a valu un cachemire; grace à la vendange,  
 elle aura demain un landau, et avant le printemps, une bonne  
 coupe de bois lui procurera un mari. Trouve, si tu peux, un  
 tuteur qui fasse mieux.

\*\*\*\*

Le mot de la Charade du dernier numéro est *Thémire*.

E N I G

Avec un cœur je devi  
 Otez mon cœur, je d

Monsieur le Rédacteur.

permettez-moi de donner au  
 que fut antrefois donné à  
 tous les jours d'avoir pro  
 du mari me fait 6000 fr. .  
 rouveroit cela bien mes  
 dis que c'est assez, c'  
 quette.

mais facilement quelque  
 je reçois mon billet de  
 Banque, et l'on m'app  
 ment.

assité ( afin d'éviter les  
 dans un coffre que je tien  
 de ma fille. Je le ferm  
 mine se renouvelle douze  
 rounerai qu'au temps du C  
 os un peu tentée de force  
 portion du petit trésor  
 bit. Mais non, je résiste  
 le coffret est resté intac  
 Chaque année, au mois d  
 bit le produit de mes résér  
 que quand ma fille aura  
 er, je pourrai, grâce à  
 tant des intérêts, former  
 et gentille, sera de natur  
 mari de son goût! . . . . Cl  
 rage!

## É N I G M E.

Avec un cœur je deviens végétal ;  
Otez mon cœur , je deviens animal.

Monsieur le Rédacteur ,

Permettez-moi de donner aux mères de famille un conseil qui me fut autrefois donné à moi-même et dont je me félicite tous les jours d'avoir profité.

Mon mari me fait 6000 fr. de pension. Il y a des femmes qui trouveroient cela bien mesquin. Moi , je le trouve superbe et je dis que c'est assez, c'est même trop , car je ne suis pas coquette.

Je mets facilement quelque chose de côté. Tous les mois , quand je reçois mon billet de 500 fr. , je l'envoie changer à la Banque , et l'on m'apporte 25 pièces d'or bien régulièrement.

Aussitôt ( afin d'éviter les mauvaises pensées ) j'en mets cinq dans un coffre que je tiens expressément accroché au dos du lit de ma fille. Je le ferme à clef bien exactement et cette cérémonie se renouvelle douze fois durant *l'exercice*.

J'avouerai qu'au temps du Carnaval et des bals et des fêtes , je suis un peu tentée de forcer la serrure et de distraire quelque portion du petit trésor pour acheter quelque objet de toilette. Mais non , je résiste au mauvais génie et jusqu'à présent le coffret est resté intact.

Chaque année , au mois de janvier , je place en rentes sur l'Etat le produit de mes réserves. Je fais valoir mes fonds. Si bien que quand ma fille aura vingt ans ; quand je voudrai la marier , je pourrai , grâce à mon capital , augmenté successivement des intérêts , former une dot qui pour une fille honnête et gentille , sera de nature à la mettre à même de choisir un mari de son goût!.... Chose essentielle pour la paix du ménage!

Voilà, Monsieur le Rédacteur, ce que j'avois à vous communiquer.

Agréez l'assurance des sentimens distingués avec lesquels,  
Je suis votre servante,

HORTENSINE.

~~~~~

M O D E S.

On continue de faire la calote des chapeaux très-petite ; mais la passe est plus évasée. Nous avons dit que beaucoup de chapeaux n'avoient pour ornement ni fleurs, ni plumes : cette mode continue, et nous pouvons ajouter que sur le bord de quelques passes les ruches et les biais ont été supprimés ; la doublure même ne forme pas rebord. On double le vert en blanc, et le violet en gros jaune, ou en blanc. Les chapeaux de velours sont encore très-rares ; ceux de pluche le sont un peu moins. Quelques chapeaux de velours sont doublés en pluche. De larges rubans de satin gros jaune, plissés en gueules de loup, se font remarquer sur le bord de quelques chapeaux blancs : on voit toujours, aux grands spectacles, des chapeaux parés, qui tiennent de la toque ; ces chapeaux sont ornés de petites plumes d'autruche ou de marabouts. Les lingères font, depuis quelques jours, des bonnets au fond desquels est adapté une pointe de fichu. Depuis peu aussi, elles adaptent à leurs cornettes faites en toquet, une coulisse qui forme serre-tête, et dans laquelle passe un ruban de couleur. Pour la nuit, ces cornettes sont en percale ; pour le matin, en mousseline brodée ou en tulle.

Quelques robes de mérinos blanc ont pour garniture trois volans de pareille étoffe, mais bordés d'une gance bleue ou verte.

~~~~~

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1765.

~~~~~

*Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, boulevard Montmartre, n.º 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1<sup>er</sup>. ou du 15.*



une de Gros de Naples garnie de pelerine et garnie

1818.

Costume Parisien

(1765.)



Chapeau de Gros de Naples garni de gaze. Robe de Gros de Naples à pèlerine et garnitures pareilles.

o )  
ur, ce que j'avois à vous com  
ens distingués avec lesquels,  
e servante,

HORTENSISE.

E S.  
es chapeaux très-petite; mais  
ns dit que beaucoup de che  
ni fleurs, ni plumes: cela  
ajouter que sur le bord de  
biais ont été supprimés; le  
rd. On double le vert en  
ou en blanc. Les chapeaux  
; ceux de pîuche le sont en  
velours sont doublés en  
ros jaune, plissés en queue  
bord de quelques chapeaux  
nds spectacles, des chapeaux  
es chapeaux sont ornés de  
rabouts. Les lingères font  
au fond desquels est adapté  
issi, elles adaptent à leurs  
lisse qui forme serre-tête,  
ouleur. Pour la nuit, on  
tin, en mousseline brodé

ic ont pour garniture trois  
lés d'une gance bleue et

Gravure 1765.

l, doit être adressé, par  
rt Montmartre, n.º 1, au  
vens datent du 1<sup>er</sup> ou du 15.

# JOURNAL

DES M

*Journal paroit, avec une G  
1703, avec deux Gravures, (1  
1704, et 36 fr. pour un an. 50 c. t*

*Le 1802, a été commencée  
des et de Voitures: il en p  
mes, 18 N°. par an. L'abonn*

Voyez le changement d'a

Le Mari en gage, que l'  
d'être joué au théâtre  
à conserver dans  
dans l'acception du mot,  
en le bonheur extraord  
de M<sup>le</sup>. *Celestine-Fleury*  
pour se sauver lui-mêm  
ait sa noce, une music  
er aussi agréable que cel

dit-on, donner à  
A-t-il perdu? L'an  
Français, à Feydeau  
chate aux Variétés.

éblouissement vient d'arriver  
comme et des perruches.  
mais sur 42 perruch  
bêtes! C'étoit une gala  
deux femmes charmante  
de ces petits oiseaux verts  
perruches étoient partie  
d'un mousse intellig

---

# JOURNAL DES DAMES

ET

## DES MODES.

---

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

Voyez le changement d'adresse à la fin du Journal.

~~~~~  
Le *Mari en gage*, que l'on a qualifié de *comédie* et qui vient d'être joué au théâtre Favart, est une pièce très-bonne .... à conserver dans les cartons. — Ce *mari en gage* est, dans l'acception du mot, un *mauvais sujet* ; il a cependant eu le bonheur extraordinaire de sauver la *vie et l'honneur* de M<sup>lle</sup>. *Célestine-Fleury*, mais il n'a pas été assez heureux pour se sauver lui-même, et il a entendu, avant et pendant sa noce, une musique, que l'auteur n'a pas dû trouver aussi agréable que celle de l'opéra de *Paul et Virginie*.....

~~~~~  
On va, dit-on, donner à ce théâtre une petite comédie intitulée : *A-t-il perdu ?* L'auteur, connu par des succès au Théâtre Français, à Feydeau et au Vaudeville, a éprouvé une chute aux Variétés. \*

~~~~~  
Un bâtiment vient d'arriver du Sénégal au Havre. Il portoit de la gomme et des perruches. La gomme n'a éprouvé aucun accident ; mais sur 42 perruches, 40 sont mortes en mer : les pauvres bêtes ! C'étoit une galanterie que le capitaine vouloit faire à deux femmes charmantes de la rue du Mont-Blanc, folles de ces petits oiseaux verts, à queue rouge et à bec serin. Les deux perruches étoient parties du port en bonne santé, sous la conduite d'un mousse intelligent ; mais malgré tous les soins

qu'il a pris, l'une d'elles est morte en arrivant à la barrière ; à la vue des gens de l'octroi, qui eux-mêmes en ont été attendris ; l'autre est souffrante, dans les bras et sur le sein des maîtresses auxquelles encore elle ne peut s'accoutumer. Là-bas, elle ne voyoit que de beaux visages d'un noir d'ébène ; ici, cette peau d'une blancheur éblouissante, qui lui frappe la vue, l'épouvante, la rend timide et lui donne des maux de nerfs. On espère qu'enfin elle se remettra, et que l'on pourra conserver ce reste infortuné d'une si nombreuse et si brillante cargaison. Ames sensibles, faites des vœux pour le bel oiseau verd !

M. Aimé Martin a fait, dans le journal des Débats, deux articles sur l'histoire de Jeanne d'Albret, par M<sup>lle</sup> Vauvilliers.

Dans le dernier, on trouve cette citation sur Henri IV : « Il a le visage fort bien fait (écrivait un seigneur de la cour), » les yeux doux, le teint brun et fort uni, et tout cela est » animé d'une vivacité si peu commune, que, s'il n'est bien » avec les dames, il y aura du malheur. »

Cela est fort bon, mais voici les réflexions de M. Aimé Martin : « Cette prédiction, pour le dire en passant, ne se » vérifia qu'à moitié ; car, par une bizarrerie de son étoile, » le grand roi, l'homme aimable, le *vert galant*, celui qui » méritoit enfin le mieux d'être aimé, n'eut pas le bonheur » de trouver une seule maîtresse fidèle ! »

Le public ne se doute guères de toutes les attentions qu'on a pour lui. Il se rend aux théâtres, après le dîner, sans souci et sans crainte. Mais que de soins ont été pris pour que les avenues des spectacles soient libres, les rues éclairées, les filons écartés (autant que cela est possible), pour que les voitures passent d'un côté, les piétons de l'autre ; pour que la salle soit préservée de tout danger. Gardes, pompiers, sapeurs, tout est là, tout est prêt, une armée veille en secret sur les plaisirs de cette foule légère qui se précipite sous les portiques du temple... Aujourd'hui, on fait des dispositions nouvelles pour la sûreté des théâtres, on établit des réservoirs, on ouvre des issues, on construit des murs de briques, on ajoute sans cesse des précautions à des précautions ; et l'on s'arrange enfin de manière à éviter des accidens de l'espèce de celui que Paris a eu récemment à déplorer, et qui dans ce moment se répare.

le pavillon de Gabrielle, qui disoient à la bande noi  
18<sup>e</sup> des Variétés, pour  
le premier du village étoit  
qu'il en soit, le pavillon  
18<sup>e</sup> la duchesse d'Orléan  
qui on le recouvre à neuf  
mes, et qu'on fait hommag  
lui pour lequel tous les  
les opinions, de toute  
ans un cœur et un amour

à d'abord fait les petit  
deux anses. Aujourd'hui  
pointus par les deux bouts

le Jeu Créole ne se trouvo  
Deluc, rue de Castiglion  
M. Susse, passage des P  
des, des bijoux de nacre et

le ministre de l'intérieur  
copies, des exemplaires  
de Virgile, traduit par  
Traité de Musique, I

DE ROLLIN, Discour.  
Chaque propose par l'Ac  
M. Mallet-Lacoste, professe  
de Montpellier, membre de  
de l'Ecole Polytechnique

par nos abonnés se trou  
ont été insitutrices ; celles  
Des invitations réitérées, e  
elles à ses travaux ; an

brochure in-8<sup>e</sup> de 79 pages  
50 centimes ; à Paris, che  
22 ; et chez Delaunay, li



Le pavillon de Gabrielle, à Charenton, avoit été vendu ; les uns disoient à la *bande noire*, pour le démolir, les autres, à M. B\*\* , des *Variétés*, pour aller y reposer ses vieux jours : le perruquier du village étoit incertain sur les deux versions. Quoi qu'il en soit, le pavillon a été racheté, comme on sait, par M<sup>me</sup> la duchesse d'Orléans. Mais ce qu'on ne sait pas, c'est qu'on le recouvre à neuf, qu'on répare les murs et les fenêtres, et qu'on fait hommage à ce lieu charmant, que visita un Roi pour lequel tous les Français de tous les âges, de toutes les opinions, de toutes les religions, ont eu de tous les tems un cœur et un amour de fils !

On a d'abord fait les petits paniers de maroquin, carrés et à deux anses. Aujourd'hui, leur forme est oblongue ; ils sont pointus par les deux bouts, et n'ont qu'un anse.

Le *Jeu Créole* ne se trouvoit, dans le principe, que chez M. Duluc, rue de Castiglione; on le voit maintenant étalé chez M. Susse, passage des Panoramas, à côté des calcéidoscopes, des bijoux de nacre et des encriers de bronze doré.

Le ministre de l'intérieur a pris, pour les bibliothèques publiques, des exemplaires du *CULEX* ( le Moucheron ), poème de Virgile, traduit par M. le comte de Valery, et du *Nouveau Traité de Musique*, par M. Galin ( de Bordeaux ).

ÉLOGE DE ROLLIN, *Discours qui a concouru pour le prix d'éloquence proposé par l'Académie française en 1816; par M. Maillet-Lacoste, professeur de rhétorique au collège royal de Montpellier, membre de l'Académie du Gard, ancien élève de l'École Polytechnique* (1).

Parmi nos abonnées se trouvent sans doute plusieurs mères qui ont été institutrices ; celles-là goûteront l'éloge de Rollin. « Des invitations réitérées, dit M. Maillet-Lacoste, l'arrachent-elles à ses travaux ; au milieu de toute la joie d'une

(1) Brochure in-8° de 79 pages. Prix : 1 franc, et, port franc, 1 franc 50 centimes ; à Paris, chez Paschoud, libraire, rue Mazarine, n° 22 ; et chez Delaunay, libraire, Palais Royal, galerie de bois.

repas, ce qu'on pouvoit lui offrir de plus agréable, c'étoit un enfant à encourager, à interroger, à éclairer. Si l'on n'avoit pas su ménager cet assaisonnement à ses plaisirs, il se retiroit avec une sorte de remords; il croyoit avoir perdu sa journée. Et quoiqu'il fût habituellement livré à la retraite, même dans ces momens où il réalisoit, au milieu d'une société, cette scène d'un professeur et de son élève, il étoit loin de ces formes repoussantes et sauvages, qui, chez un peuple, juge bien plus sévère des manières que des mœurs, seront toujours un si grand tort.... L'aménité et la grâce le distinguoient même parmi ceux qui, négligeant le fond pour les formes, ne veulent point un mérite plus substantiel que l'aménité et la grâce. Jamais on ne lui surprit le plus léger effort pour occuper la première place dans la conversation. Il est vrai que dans la profonde vénération que l'on éprouvoit pour lui, tous s'étoient comme rangés d'avance pour la lui céder.»

Ce beau caractère s'étoit annoncé dès l'enfance de Rollin. « Un grand nombre de familles, dit M. Maillet-Lacoste, s'empressent de le connoître, de l'accueillir, d'embellir de sa présence les journées où elles peuvent jouir de leurs enfans; elles viennent, pour ainsi dire, le disputer à son heureuse mère. Toute la jeunesse studieuse, à son seul nom, redouble d'activité; et par cet ascendant d'une conduite exemplaire, il commence, à son insu, comme élève, ce grand ouvrage du perfectionnement des études, qu'il doit continuer comme professeur, comme chef d'enseignement, comme écrivain.»

Nommé principal du collège de Beauvais, il le fit tellement prospérer, dit M. Maillet-Lacoste, que *des pères venoient, avec tout l'empire de leur tendresse et de leurs larmes, le forcer à trouver une place pour leurs enfans.*

La seule idée d'un abus qui existoit du tems de Rollin est révoltante; M. Maillet-Lacoste en rappelle le souvenir, et loin de blesser les convenances, il parle avec dignité. « Toute la théorie de Rollin, dit-il, semble être la naïve effusion de son âme. Lorsque son premier soin est d'être ferme, vous voyez que son premier besoin est d'être indulgent. Il veut qu'on établisse d'abord cet ordre rigide dont le chef et les élèves portent également le joug, en sorte que, la première impulsion donnée, ce soient moins les hommes qui mènent l'institution, que l'institution qui mène les hommes. Il pense qu'alors pourra s'exercer, sans se compromettre, cette autorité légère qui dirige sans contrain-

et corrigé sans flétrir. Av  
resse il plaide la cause  
il semble protester cont  
ns: punition terrible qu  
qui ne leur laisse que l  
et peut-être l'épouvtabl  
un bien moins capable d  
lire.»

ce mouvement d'une élo  
Maillet-Lacoste fait succéde  
et conversant avec ses él  
rie de sa place, pour es  
dans leurs âmes, faisau  
siennes.»

Rollin fut en correspondanc  
le Grand Frédéric. « Vou  
Maillet-Lacoste, de l'av  
c'est parce qu'il croit y dé  
servir les hommes. Et t  
ent: ni l'écrivain ne resse  
spand avec un grand pri  
s'empressent de le connoître, de l'accueillir, d'embellir de sa présence les journées où elles peuvent jouir de leurs enfans; elles viennent, pour ainsi dire, le disputer à son heureuse mère. Toute la jeunesse studieuse, à son seul nom, redouble d'activité; et par cet ascendant d'une conduite exemplaire, il commence, à son insu, comme élève, ce grand ouvrage du perfectionnement des études, qu'il doit continuer comme professeur, comme chef d'enseignement, comme écrivain.»

Rollin, a, le premier  
Rollin, arrivé alors à p  
approcher sa mort. Vers la  
mière lettre à ce prince,  
éternelle; et vous se  
éme pour ne rien dire de  
voit fait un autre pour  
était toujours fixé sur un  
ne plus que jamais de cette  
devoir le séparer pour  
cette dernière effusion d  
encore plus touchante,  
en opérant une révol  
s'adressoit la sienne.»

Maillet-Lacoste avoit  
est aussi à son propre  
soutenu qu'inspire un

dre, et corrige sans flétrir. Avec quel mélange de dignité et de tendresse il plaide la cause de la pudeur et de l'enfance, lorsqu'il semble protester contre une punition en usage de son tems ! punition terrible qui dégrade, qui effarouche les âmes, qui ne leur laisse que le sentiment de leur humiliation et peut-être l'épouvantable besoin de la vengeance : punition bien moins capable de corriger des méchans, que d'en faire. »

À ce mouvement d'une éloquence vive et passionnée, M. Maillet-Lacoste fait succéder le gracieux tableau de l'insulteur conversant avec ses élèves « abdiquant près d'eux l'autorité de sa place, pour essayer celle de la raison ; s'insinuant dans leurs âmes, faisant couler leurs larmes, y mêlant les siennes. »

Rollin fut en correspondance depuis 1737 jusqu'à 1740 avec le Grand Frédéric. « Vous le voyez touché sans doute, dit M. Maillet-Lacoste, de l'avantage d'entretenir un prince ; mais c'est parce qu'il croit y découvrir une voie plus abrégée pour servir les hommes. Et tout se met ici dans un beau rapport : ni l'écrivain ne ressent de l'orgueil, parce qu'il correspond avec un grand prince ; ni ce grand prince ne laisse soupçonner nulle part la fierté d'un protecteur. Vous remarquez de part et d'autre le langage d'une amitié qui devient toujours plus tendre ; vous sentez enfin couler vos larmes ; et c'est le vainqueur de Rosback qui, en s'adressant, comme il le dit lui-même, à son cher, à son vénérable Rollin, a, le premier, l'avantage d'agir ainsi sur vous. Rollin, arrivé alors à près de quatre-vingts ans, sentoit approcher sa mort. Vers la fin de sa réponse, qui est sa dernière lettre à ce prince, il lui parle d'une amitié qu'il voudroit éternelle ; et vous sentez qu'il fait un effort sur lui-même pour ne rien dire de plus que ces paroles, comme il en avoit fait un autre pour ne pas les dire plutôt. C'est que l'œil toujours fixé sur une autre existence, il étoit effrayé plus que jamais de cette différence de religion, qui sembloit devoir le séparer pour toujours de son auguste ami : et par cette dernière effusion de son amour, que sa réserve rendoit encore plus touchante, il auroit voulu anéantir cette barrière, en opérant une révolution dans l'âme royale à laquelle s'adressoit la sienne. »

Si M. Maillet-Lacoste avoit à nous peindre une belle âme, c'est aussi à son propre caractère qu'il faut attribuer l'intérêt soutenu qu'inspire un discours de longue haleine. Il

de plus agréable, c'étoit un  
r, à éclairer. Si l'on n'avoit  
it à ses plaisirs, il se retirait  
voit avoir perdu sa journée.  
vré à la retraite, même dans  
milieu d'une société, cette  
élève, il étoit loin de ces  
qui, chez un peuple, jugé  
des mœurs, seroit toujours  
grâce le distinguoient même  
d pour les formes, ne ven-  
el que l'aménité et la grâce.  
léger effort pour occuper la  
m. Il est vrai que dans la  
voit pour lui, tous s'étoient  
i céder. »

cé dès l'enfance de Rollin  
dit M. Maillet-Lacoste,  
l'accueillir, d'embellir les  
peuvent jouir de leurs res-  
dire, le disputer à son  
studieuse, à son seul nom,  
ascendant d'une conduite  
insu, comme élève, et  
nt des études, qu'il étoit  
me chef d'enseignement.

Beauvais, il le fit telle-  
acoste, que des pères se  
ndresse et de leurs larmes,  
leurs enfans.

istoit du tems de Rollin  
en rappelle le souvenir.  
es, il parle avec dignité  
it-il, semble être la main  
n premier soin est d'être  
nier besoin est d'être in-  
bord cet ordre rigide dont  
ement le joug, en sorte  
née, ce soient moins les  
que l'institution qui mène  
rra s'exercer, sans se con-  
qui dirige sans contrain-





Toi-même apprends d'un vieux soldat  
 Que, si de cette fleur nouvelle  
 Le ciel t'a départi l'éclat,  
 Tu dois passer aussi comme elle.

Car la Nature l'a voulu,  
 Il faut qu'ainsi tout se flétrisse;  
 Du Temps la faux dévastatrice  
 Ne respecte que la vertu.

Auguste MOUFFE.

~~~~~  
 M O D E S.

On ne porte presque plus de chapeaux de crêpe. Le gros de Naples et le violet de différentes nuances, voilà l'étoffe et les couleurs à la mode. Le gros bleu est encore plus rare que le gros vert. Le jaune sert quelquefois à doubler le violet. Beaucoup de chapeaux violet foncé, ou couleur pensée, ont une doublure blanche; d'autres, une doublure pareille. Nous avons vu sur plusieurs chapeaux de gros de Naples violet, doublés de pluche pareille, des roses violettes, à feuilles vertes. A l'exception des pistils, la fleur étoit en chenille. Un bouquet de pensées orne quelques chapeaux violets, doublés de jaune. Nous avons parlé d'un ruban satin à rebords d'astracan; son nom est ruban moscovite. Il y a de la pluche toute grenue comme les bords de ce ruban; et nous en avons vu faire des chapeaux, rue Vivienne et passage Delorme. Quelques chapeaux de gros de Naples blanc sont ornés de plumes de coq, blanches, et disposées de manière à former sur le côté trois rangées montantes et deux descendantes. Une agraffe d'étoffe serre le nœud que forment ces plumes. Les spencers les plus nouveaux sont à pélerine.

~~~~~  
 A la Feuille de ce jour sont jointes les Gravures 1766 et 1767.

~~~~~  
*Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, boulevard Montmartre, n.º 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1<sup>er</sup>. ou du 15.*



60.)  
d'un vieux soldat  
r nouvelle  
clat,  
comme elle.

lu,  
flétrisse;  
statrice  
rtu.  
Auguste MOULLE.

E S.  
chapeaux de crêpe. Le  
tes nuances, voilà l'étoffe  
plen est encore plus rare  
lquefois à doubler le vio  
cé, ou couleur pensée, m  
une doublure pareille. Ne  
de gros de Naples viole  
roses violettes, à feuil  
leur étoit en chenille. Le  
chapeaux violets, double  
iban satin à rebords d'ast  
e. Il y a de la plache tou  
ban; et nous en avons  
et passage Delorme. Que  
blanc sont ornés de plum  
mauière à former sur le c  
scendantes. Une agraffe d  
es plumes. Les spencers le

s les Gravures 1766 et 1767

nal, doit être adressé, post  
part Montmartre, n.º 1, au  
emens datent du 1.º ou du 15.

(1766)



Chapeau de Crêpe. Spencer de gros de Naples.





(1767.)



*Chapeau de gaze et Satin, orné d'un bouquet de Mambouts Robe de Cachemire.*

## JOURNAL

## DES

*Le Journal paroît, avec une planche par semaine, le N<sup>o</sup> 13, avec deux Gravures en bois, et 36 fr. pour un an. 50*

*En 1802, a été commencés les Tableaux de Voitures : il y en a eu 18 N<sup>os</sup>. par an. L'ab*

Voyez le changement

*L'Alcade de Pampelune, ambassadeur pour l'Espagne, a été forcé de se retirer de Madrid, par le regard du duc de St. Louis, et en fera naître l'ambassadeur, succédera, au duc de St. Louis, revue dans la gazette de France.*

*Le Nouveau Nicaise, a été joué les autres niais joués par le duc de St. Louis; cependant on l'a vu battu et il appelé de courir devant les tribunaux, ont*

*Il est certains Solliciteurs de la Porte St.-Marie, qui surprénant qu'un fameuse, y soit pris tout le monde ne suffiroient pas s'il y avait des espionnages, dont M. de St. Louis.*

*La représentation du m. de l'Ambigu-Comique, a été faite avec beaucoup de coups de sifflets, et a été terminée dans cette forêt.*

# JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours; le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures: il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

Voyez le changement d'adresse à la fin du Journal.

~~~~~  
*L'Alcade de Pampelune* est un sot qui prend le valet d'un ambassadeur pour l'ambassadeur même, que des raisons diplomatiques forcent à se cacher. Cette méprise historique (à l'égard du *duc de St-Aignan*), a déjà fourni bien des pièces et en fera naître beaucoup d'autres encore. A cette nouveauté, succédera, au Vaudeville, *la Route d'Aix-la-Chapelle*, revue dans laquelle figurera, dit-on, une fameuse *prophétesse*.

~~~~~  
*Le Nouveau Nicaise*, des Variétés, n'est pas plus bête que les autres niais joués au même théâtre et que l'on y applaudit; cependant on l'a sifflé, mais il ne s'est pas tenu pour battu et il appelé de ce jugement rigoureux. Les théâtres, comme les tribunaux, ont aussi leur cour de cassation.

~~~~~  
Il est certains *Solliciteurs* qui pourroient passer pour *Fous*; ceux de la Porte St.-Martin sont de ce nombre; et il n'est pas surprenant qu'un fameux docteur, qui leur donne audience, y soit pris tout le premier. Mais les *Petites Maisons* ne suffiroient pas s'il falloit y mettre tous les ridicules personnages, dont M. de *l'Espérance* nous a fourni le modèle.

~~~~~  
La représentation du mélodrame de la *Forêt de Sénart*, à l'Ambigu-Comique, a produit une illusion complète; aux nombreux coups de sifflets qu'on y a entendus, on se croyoit réellement dans cette forêt.

\*

## A L A U R E .

Ma chère cousine ,

Nous sommes ici bien malheureuses ; nous avons compté sur l'hiver , et l'été se prolonge d'une manière indéfinie. Cela seroit charmant si nous avions des robes fraîches ; mais que faire de nos provisions de douillettes et de witzchouras ?

Ta couturière a notre mesure. Quelle nous fasse donc vite quelque chose de joli , de galant , de simple. Ma sœur et moi , nous nous en rapportons à ton goût et comptons sur ton amitié. Que les unions comme les nôtres sont douces , et quels services on se rend dans la vie ! Nous t'accablons de nos commissions ; mais tu ne hais pas ces messages , n'est-il pas vrai ? cela te donne l'occasion d'aller dans les magasins de modes et de nouveautés ; et cela doit véritablement t'amuser.

Nous aurions grand besoin de chapeaux. Il y a six semaines que nous portons les mêmes. Cela devient ridicule. Mais quels chapeaux prendre ? quels sont ceux du moment ? Cette saison est si extraordinaire et si bizarre , qu'elle trompe tous les calculs et renverse tous les projets.

On nous a dit qu'on t'avoit rencontrée et que tu étois belle comme un ange , avec un chapeau noir en moire , avec de simples rubans et des coques , sans fleurs ni plumes. Mais à présent ce n'est plus cela sans doute que l'on porte ; et il ne faut pas nous envoyer des vieilleries. Cependant un chapeau noir , ( entre nous ) conviendrait bien à ma peau blanche et en feroit encore ressortir l'éclat. Juge , prononce ; tu sais ce que c'est que la province , ou y est plus difficile qu'à Paris. Quand une caisse nous arrive par la diligence , toutes ces Dames , toutes nos amies nous viennent faire des visites , c'est comme une procession. Quelque soin que tu te sois donnée , je t'assure qu'on loue avec économie , et quand on peut trouver une occasion de critiquer , on est dans l'enchantelement et dans la joie.

Cela n'empêche pas que nous ne soyons toujours , grâce à toi , les plus élégantes de la ville. Cela fait que de toutes parts on nous recherche et l'on nous admire. Nous nous arrangeons pour ne pas trop contrister nos rivales. Nous prenons un petit air de modestie qui devoit les désarmer. Hélas ! quoi que nous fassions il y a bien de l'humeur dans certaines paroles qu'on nous adresse , mais l'essaim de nos

et tout ce qui a u  
nous entoure et nous f  
peux voir par ces d  
mes en ce moment. N  
par une imprudence  
notre faute et mets  
élégantes que jamais à  
même de la Saint-)  
y a dans notre ville  
sont tout-à-fait adroites  
elles valent souvent v  
nous avons été vingt fois t  
s ; mais une fausse honte  
trop haut dans l'esprit  
arment et le préjugé ;  
et qu'il soit ) décidément  
pour la continuation d'en

propos , J'ai un grand  
marie. Ma tante ! que j  
à l'âge d'avoir des galat  
est piquée , elle a si  
lors un vieux chevalier  
sur le bel héritage ! Co  
? avoue que je suis v  
ne fort réduite par ce vil  
assement à en finir : car  
de vieille fille.

habille vite les robes et  
nous tourner toutes les té  
bien contraire si je n'ai  
même.  
Hélas , ne montre ma let  
sue

LA MARGUERITE  
É

Humble et riante M  
O toi dont le bout  
D'un blanc diadème  
De la simple nature em  
Comme son plus bi

*aimables* et tout ce qui a un peu de finesse, de génie et de tact nous entoure et nous forme une cour charmante.

Tu peux voir par ces détails dans quel embarras nous sommes en ce moment. Nous voilà presque prises au dépourvu par une imprudence et une négligence inconcevables; répare notre faute et mets-nous à même de nous montrer plus élégantes que jamais à la fête qu'on prépare ici pour le jour-même de la Saint-Martin.

Il y a dans notre ville des couturières et des modistes qui sont tout-à-fait adroites et intelligentes. En bonne vérité, elles valent souvent vos meilleures ouvrières de Paris. Nous avons été vingt fois tentées de nous faire habiller par elles; mais une fausse honte nous retient. Nous tomberions de trop haut dans l'esprit de nos adorateurs. Il faut suivre le torrent et le préjugé; tout ce qui vient de Paris est (quel qu'il soit) décidément préférable et nous comptons sur toi pour la continuation d'envois, qui sont autant de triomphes.

A propos, J'ai un grand malheur à t'apprendre. Ma tante se marie. Ma tante! que je m'efforçois d'appeler vieille et hors d'âge d'avoir des galans... J'ai poussé cela trop loin, elle s'est piquée, elle a si bien fait qu'elle a engagé dans ses fers un vieux chevalier qui va lui manger son bien, et bonsoir le bel héritage! Conçois-tu rien à une aventure pareille? avoue que je suis vraiment à plaindre. Ma dot se trouve fort réduite par ce vilain tour et je commence à penser sérieusement à en finir: car j'aimerois mieux mourir que de rester vieille fille.

Emballer vite les robes et les chapeaux. Je veux faire effet, je veux tourner toutes les têtes et il faudra que le sort me soit bien contraire si je n'ai pas à t'inviter à mes noces avant le carême.

Adieu, ne montre ma lettre à personne, et crois moi ta dévouée

ERNESTINE.

LA MARGUERITE DES CHAMPS.

*Élégie.*

Humble et riante Marguerite,  
O toi dont le bouton doré,  
D'un blanc diadème entouré,  
De la simple nature emprunte son mérite;  
Comme son plus bel ornement,

Toi que la bergère eût choisie,  
 Témoin, hélas ! de ton dernier moment,  
 Je sens de tristes pleurs ma paupière obscurcie :  
 Quel inhumain au cœur de diamant,  
 Vient de briser ton calice charmant ?

Dans les rians palais de Flore  
 Mille et mille agréables fleurs  
 A l'envi s'empressent d'éclorre,  
 Orgueilleuses de leurs couleurs.  
 Un abri protecteur, des humains noble ouvrage,  
 Les garantit du sévère aquilon ;  
 La Dryade leur prête un salutaire ombrage,  
 Et la fontaine du vallon  
 Des brûlantes chaleurs vient réparer l'outrage :  
 Mais toi qui sur le roc ou dans un vieux sillon  
 Nais souvent inconnue au léger papillon,  
 Contre les vents, contre l'orage  
 Le ciel est ton seul pavillon !

Ta fleur sans art vers le soleil tournée,  
 Croît solitaire, abandonnée,  
 Souffre des élémens la dure inimitié ;  
 Et pour comble de maux, du sol qui t'a nourrie,  
 Arrachée aujourd'hui par des mains sans pitié,  
 Ayant le tems tu succombes flétrie !

Du génie opprimé tel est l'affreux destin :  
 Toujours trahi par la fortune,  
 Errant, fugitif, incertain,  
 Traînant partout sa douleur importune ;  
 Sans amis pour le secourir,  
 Il est haï des grands, déchiré par l'envie ;  
 Et quelquefois au midi de sa vie,  
 Il achève, hélas ! de mourir !

ALBERT-MONTÉMONT,

~~~~~

DÉTAILS SUR LA SITUATION ACTUELLE DE LA PERSE, par  
*Mir-Davoud-Zadour de Melik Schahnazar, chevalier des*  
*ordres du Soleil et du Lion, envoyé en France en 1816. (1)*

Ces détails sont renfermés dans quinze pages; M. Langlès,  
 conservateur des manuscrits orientaux de la Bibliothèque du

(1) Un volume in-18. Prix : 3 francs, à Paris, chez Neyveu, libraire,  
 passage des Panoramas, n<sup>o</sup>. 26.

Roi, y a joint 112 pages, sous le titre d'*Aperçu général de la Perse*; et M. Cirbied, professeur royal d'arménien à Paris, 11 pages, pour un fait particulier; tout le reste de ce volume, qui contient 360 pages, est en persan ou en arménien.

S'il faut en croire l'envoyé de Perse, ce royaume n'a jamais eu un gouvernement aussi bien organisé que celui qui existe aujourd'hui. Tous les procès sont mûrement examinés, et le plus souvent en présence d'un prince du sang. La patrie voit aujourd'hui rentrer dans son sein les Persans qui s'étoient réfugiés dans d'autres pays; des étrangers même cherchent à s'établir en Perse; la sécurité règne sur les grands chemins, comme dans les villes; et la manière de faire la guerre a été en partie remplacée par la tactique européenne.

Feth Aly-Chah, qui tient les rênes du gouvernement, se lève de grand matin. Immédiatement après son déjeuner, les ministres et les secrétaires d'état lui font des rapports et reçoivent ses ordres. A cette audience particulière succède l'audience publique ou le *lever*, qui dure environ une heure et demie. On y admet les princes, les ministres et les grands officiers de la cour; là on traite toutes les affaires susceptibles de publicité; on décerne des récompenses, on prononce des châtimens, et le monarque exprime hautement l'opinion qu'il veut que l'on connoisse. Au sortir de ce lever, il entre dans la chambre du conseil, où il passe une heure ou deux avec ses favoris et ses ministres. La matinée s'étant ainsi écoulée, il se retire dans son harem, mais il ne s'oublie jamais dans ce lieu de délices, au point de ne pas reparoitre tous les jours avant le coucher du soleil, pour donner encore une audience publique, et faire ensuite une course à cheval; enfin, on lui sert son dîner entre huit et neuf heures du soir, avec les cérémonies et surtout avec les précautions que nous allons décrire. Toutes les viandes sont servies sur des plats de porcelaine avec des couvercles d'argent; on range ces plats dans une caisse que l'on scelle du cachet du maître-d'hôtel, le tout est recouvert d'un schall très-riche et porté au roi, en la présence de qui le cachet est rompu, et l'on sert les plats devant lui. Le médecin en chef ne peut se dispenser de goûter chaque mets. Le prince mange assis sur un tapis: et ce sont d'autres tapis, très-richement brodés, qui tiennent lieu de table.

Après son dîner, le roi entre dans son harem, dont les belles habitantes s'efforcent de l'amuser par leurs chants et par leurs danses. A la première visite que le capitaine Macolm fit à la cour de Perse, le Roi lui dit en souriant: « Nous parlerons,

2 )  
choisie,  
dernier moment,  
pauvrière obscurcie:  
le diamant,  
charmant?

s de Flore  
es fleurs  
d'écloré,  
s couleurs.  
nais noble ouvrage,  
quilon;  
itaire ombrage,  
llon  
réparer l'outrage:  
ns un vieux sillon  
ger papillon,  
contre l'orage  
al pavillon!

leil tournée,  
ndonnée,  
inimitié;  
u sol qui t'a nourrie,  
s mains sans pitié,  
ibes flétrie!

l'affreux destin:  
a fortune,  
ertain,  
eur importune;  
ecourir,  
chir par l'envie;  
i de sa vie,  
mourir!

ALBERT-MOSTÉNOV,  
\*\*\*\*\*

TUELLE DE LA PERSE. par  
le Schahazar, chevalier de  
voyé en France en 1816. (1)

is quinze pages; M. Langlé,  
ntaux de la Bibliothèque de  
; à Paris, chez Neveu, Libraire

une autre fois d'affaires sérieuses ; mais je veux aujourd'hui que vous contentiez ma curiosité sur un fait dont j'ai entendu parler, et que je ne puis croire : est-il vrai que le Roi d'Angleterre n'ait qu'une femme ? » Sur la réponse affirmative, le monarque déclara qu'il lui seroit impossible de régner dans un pays où l'on suit de pareils usages. Son harem est composé de 300 femmes ; et les eunuques les renouvellent avec autant de soin qu'un jardinier attentif en met à remplacer les fleurs fanées d'un parterre.

La réception d'un ambassadeur est une des occasions solennelles où le Roi étale toute la pompe et la magnificence de sa cour. Lorsque ce ministre étranger a mis pied à terre, on le conduit dans un petit appartement où l'attendent les grands officiers de l'Etat : après qu'il s'y est reposé quelques minutes, on annonce que le Roi s'est placé sur son trône, et alors le cortège s'avance vers la salle d'audience. Cet appartement superbe, élevé de huit pieds au-dessus du sol, se trouve au milieu d'un jardin délicieux, orné de longues allées d'arbres et de belles fontaines. Le long de ces allées sont rangés, chacun selon son rang, depuis la porte jusqu'à la salle du trône, les princes, les ministres, les nobles, les courtisans et les différens corps de la garde royale. Mais le coup-d'œil superbe qu'offre la réunion de personnages richement vêtus, disparaît tout-à-coup lorsque les regards se portent sur la personne même du monarque, dont le trône et les habits étincellent de pierreries.

Lorsque les chaleurs de l'été rendent le séjour de la capitale mal sain et dangereux, le Roi la quitte avec son harem, pour aller camper dans les environs de Sulhanyeh, ancienne capitale de la Perse, avant qu'Isphahan, puis Théhran, le devinsent. Là, ses occupations et sa manière de vivre sont les mêmes que dans son palais. Il se fait un devoir d'être chaque jour visible pour tout le monde, depuis six jusqu'à sept heures du matin. Un grand nombre de personnes de tout rang est admis à le voir et à lui présenter des placets. Les tentes et les pavillons portatifs sont de la plus grande magnificence. Une enceinte en toile dérobe aux regards des curieux les appartemens extérieurs et ceux du dedans.

L'étiquette est la même qu'à Théhran. Tout, jusqu'aux regards, est soumis à une stricte régularité. Lorsque le prince se montre en public, ses fils, les ministres, les courtisans et plus de deux mille pages magnifiquement vêtus, sont debout, les bras croisés sur la poitrine, et à la place affectée à leur

Tous ont les regards fixés sur le prince. Le premier est un ordre. Adressant à son élève pour lui répondre les lèvres, mais jamais sans la politesse, ce monarque ne se fait des excuses au général pour ce jour où cet ambassadeur a le honneur de la cour, par la bonté de son avis au monarque, est le conteur. Cette plume, une heureuse mémoire est impossible de se former pour ce genre d'amusement dramatiques, les conteurs théâtres.

## L'UN VAU

Charles étoit fils d'un cordon de Lucette étoit un bottin de 17 ans; Charles en avoit un Wauhall. Hélas! un regard deux jeunes cœurs s'étoient pas que les parens s'étoient étourderie, Lucette d'une au dieu de l'hyméné. Le père de Charles va dor Lucette. Mon confrère, d'être, celui-ci faisant un s'au, mon cher, que voulez une proposition. — De q'un fort joli garçon. — M'etier. Après. — Marions-Charles est laborieux. Je-ques et un contrat de mi-naire de votre Lucette. Lucette n'épousera ja-ve, vous qui faites le ren-ite profession, la main fa- Dans mon étai, c'est



rang. Tous ont les regards fixés sur le monarque, dont un coup-d'œil est un ordre. Adresse-t-il la parole à quelqu'un, une voix s'élève pour lui répondre; vous apercevez le mouvement des lèvres, mais jamais aucun geste.

Pour la politesse, ce monarque absolu n'a rien à envier aux Français, ni même aux Chinois. On sait qu'il envoya sérieusement faire des excuses au général Gardanne, parce qu'il avoit plu le jour où cet ambassadeur étoit entré à Théhran.

Le bouffon de la cour, personnage que l'on ne connoît plus en Europe, donne quelquefois d'utiles renseignemens et même de fort bons avis au monarque. Un autre personnage important, est le conteur. Cette place exige une grande facilité d'élocution, une heureuse mémoire, et beaucoup d'imagination. Il est impossible de se former une idée de la passion des Persans pour ce genre d'amusement, et de la perfection à laquelle ils ont porté l'art de conter. Les contes leur tiennent lieu de pièces dramatiques, les conteurs sont leurs acteurs et les cafés leurs théâtres.



#### L'UN VAUT L'AUTRE.

Charles étoit fils d'un ordonnier de la rue St-Lazare: le père de Lucette étoit un bottier de la chaussée d'Antin. Elle avoit 17 ans; Charles en avoit 20; ils s'étoient vus quelquefois au Wauxhall. Hélas! un moment suffit pour s'enflammer; et quand deux jeunes cœurs s'éveillent à la voix de l'Amour, il ne faut pas que les parens s'endorment. Charles étoit capable d'une étourderie, Lucette d'une foiblesse; et vite, et vite, un hymne au dieu de l'hyménée.

Le père de Charles va donc solliciter pour son fils la main de Lucette. Mon confrère, dit-il au bottier..... A ce mot de *confrère*, celui-ci faisant un souris de dédain ou de pitié: hé bien, mon cher, que voulez-vous de moi. — Je viens vous faire une proposition. — De quoi s'agit-il? — Mon fils Charles est un fort joli garçon. — Ma fille Lucette est la plus belle du quartier. Après. — Marions-les ensemble. — Que dites-vous? — Charles est laborieux. Je lui laisserai ma boutique, mes pratiques et un contrat de mille francs de rente, qui assurera le douaire de votre Lucette. — Ma Lucette, ma Lucette! mameselle Lucette n'épousera jamais un *artisan*. — Et qu'êtes-vous donc, vous qui faites le renchéri? — Je suis un *artiste*. Dans votre profession, la main fait tout, et la routine est votre guide. Dans mon état, c'est le génie qui travaille. Comparez.

une demi-botte aux grandes tiges à l'écuyère , et songez à l'application du cirage dur.

— Mais, Monsieur, qui ne voulez pas qu'on vous appelle confrère, quel intérêt, dites-moi, peut inspirer un artiste-bottier à la plus belle moitié du genre humain? Que faites-vous pour elle? N'est-ce pas nous qui fournissons aux Grâces leur chaussure? Nul de vos agréables ne dut à ses bottes la moindre faveur de la fortune ou des amours; et de combien de jolies femmes nos charmans petits souliers n'ont-ils pas fait le succès? L'aventure de Cendrillon devenue princesse, grâce à sa petite pantoufle, n'est point une fable. Mon Charles n'apportera pas une principauté à M<sup>lle</sup> Lucette; mais il en fera le bonheur; monsieur vaut madame; consentez à leur union. — Je le veux bien; à condition que sur votre porte et sur vos cartes d'annonce, vous prendrez la qualité d'artiste.

\*\*\*

~~~~~

M O D E S.

Le changement de température a remis le rose à la mode; le jaune a aussi reparu, et les chapeaux blancs sont plus communs qu'ils n'étoient la semaine dernière. Il faut, toutefois, observer que l'étoffe n'est plus du crêpe, mais du gros de Naples. La mode des marguerites n'est point encore passée; on les porte couleur lilas sur des chapeaux jaunes. Quelques chapeaux gris cendré, en gros de Naples, ont pour garniture deux larges biais de gaze, étagés, et un gros nœud de gaze, posé vers l'extrémité de la passe, sur le côté. Un ruban nouveau, appelé *kaléidoscope*, et qui se voit en toutes couleurs, a des dessins réguliers, qui jusqu'ici avoient manqué aux étoffes moirées. Quelques toques ont une pointe qui ressemble à celle d'un bonnet de police.

Nous avons parlé des spencers à pèlerine; on les verra plus tard, ils sont en velours. Dans ce moment l'on porte des spencers à la Vierge, en satin garni de tulle.

~~~~~

A la feuille de ce jour est jointe la Gravure 1768.

~~~~~

*Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, boulevard Montmartre, n.º 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1<sup>er</sup>. ou du 15.*



3.



2.



Chapeau de Gros de Naples  
Chapeau de Crêpe. 4. Chapeau

6 )  
à l'écuëre, et songez à l'ap-

oulez pas qu'on vous appelle  
oi, peut inspirer un artiste  
a genre humain? Que faites-  
is qui fournissons aux Grâces  
ables ne dut à ses ballets  
des amours; et de combien  
tits souliers n'ont-ils pas fait  
lon devenue princesse, grâce  
at une fable. Mon Charles  
à M<sup>lle</sup> Lucette, mais à la  
madame; consentez à leur  
lition que sur votre port de  
endrez la qualité d'artiste.

\*\*\*

s.  
a remis le rose à la mode  
apeaux blancs sont plus en  
dernière. Il faut, toutes  
crêpe, mais du gros de Na-  
est point encore passée: on  
peaux jaunes. Quelques de  
Naples, ont pour garniture  
et un gros nœud de gaze  
sur le côté. Un ruban ne  
se voit en toutes couleurs.  
ici avoient manqué aux écoliers  
une pointe qui ressemble:

à pèlerine; on les verra plus  
ce moment l'on porte de  
rni de tulle.

la Gravure 1768.

nal. doit être adressé par  
evart Montmartre, n.° 1. et  
nemeus datent du 1<sup>er</sup>. ou du 12.



1, Chapeau de Gros de Naples. 2, Capotes de Gros de Naples.  
3, Chapeaux de Crêpe. 4, Chapeau de Gros de Naples et Satin.

(Vingt-deuxième

# JOURNAL

## DES M

Journal paroît, avec une G  
165, avec deux Gravures, (C  
n, et 36 fr. pour un an. 50 c.

En 1802, a été commencée  
ables et de Voitures : il en  
ans, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abor

Voyez le changement d

M<sup>lle</sup>. Noblet continue se  
yera. Tout fait espérer q  
era au premier rang.

C'est le 28, dit-on, que  
Jubien ne fait pas grande s  
acteur agreable et qui peu  
a qu'il y soit engagé. Apr  
mie de Madrid.

L'Alcade de Pampelune ;  
c'est plus question de lui.  
acteur par des critiques inu  
notifiant sa pièce. Aucun  
pendant distingué un que l  
autre :

Aria : *Vaudeville de E*

Je hais ces bavai  
Qui, pour faire l  
Vont de ménage  
Semer leurs perf  
De ces rapports.  
Il est bien perm  
Quand on est si  
On n'est pas loi

# JOURNAL DES DAMES

ET

## DES MODES.

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

Voyez le changement d'adresse à la fin du Journal.

M<sup>lle</sup>. Noblet continue ses débuts avec un brillant succès à l'Opéra. Tout fait espérer que cette jeune et jolie danseuse se placera au premier rang.

C'est le 28, dit-on, que l'on donnera *les Jeux Floraux*.

Julien ne fait pas grande sensation à l'Opéra-Comique ; c'est un acteur agréable et qui peut s'y rendre utile. Il n'est pas certain qu'il y soit engagé. Après *Zadig*, on verra à ce théâtre *la Soirée de Madrid*.

*L'Alcade de Pampelune* a été appelé à d'autres fonctions et il n'est plus question de lui. Je ne rouvrirai pas les blessures de l'auteur par des critiques inutiles ; il s'est condamné lui-même en retirant sa pièce. Aucun couplet n'a été redemandé, j'en ai cependant distingué un que les dames seront bien aises de connaître :

AIR : *Vaudeville de Haine aux Femmes.*

Je hais ces bavards indiscrets  
Qui, pour faire les personnages,  
Vont de ménages en ménages  
Semer leurs perfides secrets.  
De ces rapports-là, d'ordinaire,  
Il est bien permis de douter,  
Quand on est si pressé d'en faire,  
On n'est pas loin d'en inventer.

Madame de St.-P\*. avoit donné à M<sup>lle</sup>. C. G\*. un merle noir qui arriroit de la campagne et qui ne savoit encore ni A ni B; mais en peu de leçons, il a fait des progrès étonnans, et par le moyen de la conversation que ces belles personnes ont tenue avec lui depuis huit jours, il parle à présent comme une pie. On ne sait lequel il faut le plus admirer ou de l'intelligence du merle ou de la constance de ses maîtresses.

On vient de restaurer le grand puits de la ville de Bikanir (royaume de Caboul en Asie). On sait ce qu'en dit Elphinstone au retour de son ambassade. Ce puits avoit dès ce temps-là trois cents pieds de profondeur: on l'a porté à quatre cents, c'est-à-dire deux ou trois fois plus bas que les carrières de Paris et de Montmartre. L'ouverture du puits a aujourd'hui vingt pieds de diamètre: elle n'en avoit que quinze du temps de l'ambassadeur. Mais nos nouvelles étant plus fraîches, doivent être plus étonnantes, sans cela, à quoi bon les donner. Quatre seaux énormes et gros comme dix feuillettes, tirés chacun par une couple de bœufs du pays, y puisent constamment l'eau à la fois. Lorsqu'un de ces vases touchait en descendant la superficie de l'eau, il en résultoit du temps d'Elphinstone un bruit semblable à celui d'un coup de canon, à présent on croit entendre la détonation et l'éclat d'un mortier ou d'une bombe.

( *Extrait d'une feuille étrangère* ).

Composée pour Brunet, la conversation suivante ne seroit pas plus drôle; la vérité est que nous n'y avons rien changé. Ce beau parleur est un garçon de bureau: Dimanche dernier, disoit-il, quoique le temps fût *insouciant*, (incertain), car les nuages *circonvenioient* le soleil, je me suis résolu à me transporter de mon pied *stramuros*, et insensiblement j'ai poussé jusqu'à Marly. — Tout seul, lui demande un camarade? — Non, non, je n'aime pas à me promener sans *contemporains*; aussi, étois-je en *tête-à-tête* avec deux amis. Arrivés à la hauteur de Luciennes, nous restâmes en *syncope*, à l'aspect du plus beau *prospectus* (point de vue). En apercevant les *archiducs* (aqueducs), on croit être en Italie ou à Rome. Mais ici bas, il n'y a que des *heures et malheurs* (heur et malheur); l'un de nous, en voulant *escamoter* (sauter) un fossé, tomba

vement (rudement), et se  
consequente.  
C'est ce même homme qui  
que son fils se borne à n  
pare.

La 22<sup>me</sup> livraison des  
M<sup>lle</sup> par M. Wilmin (1)  
sérieuses. La première  
était, représente des souf  
série, dite ceinture de Cl  
ne offrent, en miniature  
s<sup>ie</sup> siècles. On voit sur la  
de du 13<sup>me</sup> siècle; sur l  
15<sup>me</sup> siècle; et sur la si  
le couronnement d'un pili  
es d'une richesse et d'une

TRAGE FAIT DANS LES AN  
FORCK A LA NOUVELLE  
MISSISSIPPI, PAR LES PE  
contenant des détails absol  
portraits de personnages in  
anecdotes sur les réfugiés  
Souvenirs des Antilles (2)

Qui voit une ville des  
page, les voit toutes en c  
es alignées, trottoirs; be  
force boutiques du peti  
la résidence de M. M.  
est point d'un aspect impo  
elle au milieu des a

Prix: 10. francs., à Par  
1816.

Deux volumes in-8°. Y  
Paris, chez Gide

*sévèrement* (rudement), et se fit à la tête une *conclusion* (conclusion) *conséquente*.

C'est ce même homme qui blâmant les épitaphes *frauduleuses*, veut que son fils se borne à mettre sur sa tombe : *Ci gît ÉTOIT mon père.*

\*.

La 22<sup>ème</sup>. livraison des MONUMENS FRANÇAIS INÉDITS, publiés par M. *Wilmin* (1), est, pour les Dames, une des plus curieuses. La première des six planches que cette livraison contient, représente des souliers brodés et un morceau d'étoffe de soie, dite ceinture de Charlemagne; la seconde et la troisième offrent, en miniature, des costumes du 13<sup>ème</sup>. et du 15<sup>ème</sup>. siècles. On voit sur la quatrième des vitraux et une fontaine du 13<sup>ème</sup>. siècle; sur la cinquième, un lit et un berceau du 15<sup>ème</sup>. siècle; et sur la sixième, d'abord une clef de voûte et le couronnement d'un pilier, sculptés en 1518; puis trois frises d'une richesse et d'une pureté de dessin surprenantes.

VOYAGE FAIT DANS LES ANNÉES 1816 ET 1817, DE NEW-YORK A LA NOUVELLE-ORLÉANS, ET DE L'ORÉNOQUE AU MISSISSIPI, PAR LES PETITES ET LES GRANDES ANTILLES, contenant des détails absolument nouveaux sur ces contrées; des portraits de personnages influant dans les Etats-Unis, et des anecdotes sur les réfugiés qui y sont établis; par l'auteur des *Souvenirs des Antilles* (2).

« Qui voit une ville des Etats-Unis, dit l'auteur de ce voyage, les voit toutes en quelque sorte. Maisons de brique, rues alignées, trottoirs; bouquets de peupliers dispersés çà et là; force boutiques du petit genre; point d'équipages ».

La résidence de M. Madisson, président des Etats-Unis, n'est point d'un aspect imposant. « A peine, dit notre voyageur, paraît-elle au milieu des arbres dont elle est entourée. » La

(1) Prix : 10. francs, à Paris, chez l'auteur, rue Saint-Honoré n<sup>o</sup>. 149.

(2) Deux volumes in-8<sup>o</sup>. l'un de 315, l'autre de 408 pages; prix : 12 francs, à Paris, chez Gide fils, libraire, rue Saint-Marc, n<sup>o</sup>. 20.

maison est en brique ; elle n'a qu'un étage , mais elle est ornée d'une galerie. Quatre colonnes , surmontées d'un fronton , forment portique. « M. Madisson , dit notre voyageur , est âgé de soixante-trois ans. L'habitude de la réflexion et du travail a fait contracter à sa figure l'apparence de la sévérité ; mais lorsqu'il peut un moment se dégager des soins attachés au pénible honneur de sa place , son front se déride , sa physionomie s'anime , et c'est un homme pétillant d'esprit et de gaieté.... M<sup>me</sup>. Madisson est une belle femme , quoiqu'ayant passé le bel âge ».

« Tous les ans , dit notre voyageur , lorsque le congrès est assemblé , l'on voit arriver à Wasington des chefs des diverses nations indiennes ; ils viennent à pied aux frontières où le gouvernement leur fournit des chevaux et des voitures pour se rendre dans la capitale. Ils reçoivent des vêtements pour la présentation au président. Les femmes viennent avec eux ; elles aiment passionnément la parure ; elles se peignent de noir et de bleu , et raffolent de toutes les étoffes , bijoux , rubans , etc.

Il s'en trouve de fort jolies ».

Au théâtre de Baltimore , notre voyageur vit avec surprise les dames tourner le dos aux spectateurs , pendant les entr'actes , et s'asseoir sur le devant des loges.

A New-Yorck , même incivilité « La salle de New-Yorck , dit notre voyageur , a quatre rangs de loges ; le théâtre a la profondeur nécessaire ; mais le jeu des décorations est extrêmement gauche ; on ne se pique pas d'une très-parfaite imitation de la nature , on bat le tambour pour imiter le bruit du canon ou de la foudre ».

A la Nouvelle-Orléans , notre voyageur assista au bal des dames blanches. « C'est ainsi , dit-il , qu'on appelle ce bal pour le distinguer de celui des femmes de couleur. Soixante jeunes demoiselles faisoient l'ornement du bal ; elles étoient vêtues d'étoffes blanches ; et portoient presque toutes des roses blanches dans les cheveux.... L'amour de la danse est ici , comme dans tous les climats chauds , la passion dominante des demoiselles ; les femmes en conservent le goût jusqu'à un âge avancé.... Le sexe est bien à la Nouvelle-Orléans et généralement à la Louisiane..... Le bal a commencé à huit heures , et s'est prolongé jusqu'à trois. Les femmes se sont retirées à pied , dans toute la modestie des époques primitives ».

En naviguant sur le Mississipi , notre voyageur profita d'un calme plat pour descendre à terre sur l'habitation d'un Espagnol nommé Brouques. « Il n'y a , dit-il , que peu d'années

acheté cette propriété de cinq arpens de front à quarante arpens.

Les cinq arpens lui ont été battus en étendue enclos autour de ses champs de riz et de cannes , dont il a une sucrerie en mars et la récolte de quoi vivre sur

de toute espèce de pigeons et de v

Il n'y a que cinq nègres que je viens de présenter : la température et le froid vif donnent beau

la rivière mine : de fréquentes inon

et d'entretenir les é

expose à une for

est jonchée de

une créole de St-

de ce qui a lieu

pour revenir habit

elle , préférant la vie d

« Le grand luxe de la

dit

verticalément po



qu'il a acheté cette propriété en bois debout. Elle est composée de cinq arpens de front sur le fleuve, et s'étend en profondeur à quarante arpens. On ne paye que le terrain de front. Les cinq arpens lui ont coûté trois cents piastres chacun. Il a abattu une étendue de bois assez grande pour avoir un vaste enclos autour de ses cases, un jardin d'un arpent, et plusieurs champs de riz et de maïs. L'année prochaine il plantera des cannes, dont il partagera le produit avec un voisin qui a une sucrerie montée. On plante le maïs et le riz au mois de mars et la récolte se fait en septembre. Il y a abondamment de quoi vivre sur un pareil bien : le jardin produit des légumes de toute espèce, et beaucoup plus qu'une nombreuse famille n'en peut consommer : on y élève une grande quantité de pigeons et de volailles; le gibier y est très-commun. Il n'y a que cinq nègres sur ce bien. C'est le beau côté que je viens de présenter : les inconvéniens sont graves. L'inégalité de la température et le passage subit du tems chaud à un froid vif donnent beaucoup de maladies. Le terrain n'est que boue; la rivière mine sans cesse ses bords, on y est exposé à de fréquentes inondations. Chaque habitant est tenu d'élever et d'entretenir les digues le long du fleuve; la moindre négligence expose à une forte amende. La terre, aux mois de juin et juillet, est jonchée de serpens, dont les blessures sont mortelles. »

Dans une autre habitation, qui appartenoit à un Breton, marié à une créole de St-Domingue, notre voyageur vit le contraire de ce qui a lieu communément : « le mari voulant vendre pour revenir habiter la ville, et la dame encore jeune et belle, préférant la vie des champs, quoique séquestrée de toute société. »

A la Havanne, les maisons n'ont généralement qu'un rez-de-chaussée. Comme dans les plus anciennes villes d'Espagne, on voit aux fenêtres, qui sont élevées de douze pieds, un grillage en bois, au lieu de vitres. Point de cheminée; point de pavé, mais une terre durcie; des murs bariolés de jaune, de bleu et de noir, à la hauteur de cinq pieds, le reste blanc.

« Le grand luxe de la Havanne, dit notre voyageur, consiste dans les voitures dites *Volantes*. Ce sont des cabriolets mal suspendus, dont la voie est immense, et où une tenture de bleu, verticalement posée en avant, ne garantit pas de la poussière, quoiqu'elle ôte tout l'agrément de la vue..... Il n'y a rien de plus curieux que de voir parmi ces volantes,

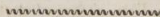
celles qui paroissent pour la première fois, attelées d'une mule enharnachée à la mode du pays, et montée par un caléçéro en livrée et en bottes dont la genouillère s'élève à la hauteur des hanches. »

Dans les églises de la Havanne les dames sont assises par terre. Leurs esclaves y portent de petits tapis sur lesquels elles se posent de façon à ne pas laisser appercevoir le bout de leurs pieds.

A Charleston, les rues sont larges; on y a pratiqué des trottoirs; mais elles ne sont point pavées. Les boutiques parurent à notre voyageur abondamment pourvues des plus belles marchandises de l'Europe. Beaucoup de maisons ont à chaque étage de longues galeries couvertes.

Un *bal d'écolières* fut donné pendant le séjour de notre voyageur à Charleston, au profit des maîtres de danse, dans la salle de spectacle de la ville. « Dès trois heures après midi, dit-il, les parens des jeunes personnes remplissoient la salle; j'arrivai à six heures et demie, au moment où la toile se levant, laissa voir au point le plus éloigné de l'orchestre, une centaine de demoiselles rangées en amphithéâtre. Le costume étoit blanc et assez simple, à l'exception de la chaussure exclusivement brune et parsemée de paillettes. »

« A Charleston, comme partout ailleurs, dit notre voyageur, les belles femmes sont rares; mais on y voit de fort jolies demoiselles. Le costume est un mélange des modes de Londres et de Paris, avec préférence marquée pour ces dernières. »



#### LES EMBARRAS D'UN MARI.

Me voilà maintenant à la ville, et Madame est aux champs. Qui me dira qu'un bel enfant des Muses ne franchit pas la nuit les murs et le fossé, ou même ne passe point par la petite porte et l'escalier dérobé pour aller trouver l'objet de ma sollicitude ?

Il est vrai que sa peine seroit perdue et que la réception qu'on lui feroit n'auroit rien d'encourageant. Mais la tentative seule est un outrage, et l'honneur d'un homme tel que moi est terriblement chatouilleux, délicat et susceptible.

Hélas! il y a dans Paris tant et de si honnêtes maris qui dorment sur les deux oreilles et ne verroient pas clair en plein midi. Heureux du siècle, j'envie votre sort. Le mien est bien différent. Il y a des fantômes qui sont sans cesse devant mes yeux et qui me font des peurs épouvantables.

(  
chéri, toi près de q  
ne me trompe pas,  
deux maux qui suivent  
sable siège de Troie;  
tions de nos bergers Pâ  
Ménelas.

Je ne sais, mais ce nom  
de bon augure. Ma com  
Écoute, ma femme,  
temps héroïques, condui  
chevalerie. Sois-moi fi  
sans tache, et garde-toi  
celles de ton Amadis.  
Je veux changer d'apparte  
que des jardins en face.

les arbres; tu leur dira  
ces amis-là ne me tra  
Que de soins, que de p  
tant. On sait quel desti  
plus propice et prése  
hasard dans ces choses

Je vais, pour me remetti  
quelque comédie de R  
malice des jolies femmes;  
sième. Je ris des scènes  
la partie s'engage peut-  
Non, non, soyons diso  
leur moyen pour n'être

Le Retour de Syrie, r  
ent de forté-piano ou har  
nie Royale de Musique; j  
leur de musique, place

~~~~~  
M  
Ce n'est plus dans les  
voit des costumes d'a

Objet chéri, toi près de qui mon amour est en sentinelle ; de grâce ne me trompe pas, ne trahis point la foi jurée, pense aux maux qui suivent les foiblesses, souviens-toi du mémorable siège de Troie ; chère Hélène, dérobe-toi aux séductions de nos bergers Pâris et sauve la réputation de ton tendre Ménélas.

Je ne sais, mais ce nom de Ménélas que je choisis, n'est pas de bon augure. Ma comparaison est véritablement maladroite. Ecoute, ma femme, ne lance pas ton imagination dans les temps héroïques, conduis-toi comme au bon vieux siècle de la chevalerie. Sois-moi fidèle comme une Châtelaine, pure et sans tache, et garde-toi de porter jamais d'autres couleurs que celles de ton Amadis.

Je veux changer d'appartement. J'en cherche un où il n'y ait que des jardins en face. Les oiseaux viendront se percher sur les arbres ; tu leur diras, *mon bel ami, mon doux ami* ; mais ces amis-là ne me trahiront pas, j'espère.

Que de soins, que de précautions ! Bartholo n'en prenoit pas tant. On sait quel destin il éprouva ! O ciel, soyez pour moi plus propice et préservez-moi des accidens. Il y a bien du hasard dans ces choses et les plus fins y sont pris.

Je vais, pour me remettre un peu de beauté dans le sang, lire quelque comédie de Regnard. Le fripon nous démontre la malice des jolies femmes ; mais on fait toujours exception de la sienne. Je ris des scènes de jaloux et je ne m'aperçois pas que la partie s'engage peut-être à mes dépens.....

Non, non, soyons discrets et confiants, c'est encore le meilleur moyen pour n'être pas trompé.....

EUGÈNE.

*Le Retour de Syrie*, romance ; musique avec accompagnement de forté-piano ou harpe, par J. Frey, artiste de l'Académie Royale de Musique ; prix, 1 fr. 50 c. ; chez J. Frey, éditeur de musique, place des Victoires, n°. 8, à Paris.

M O D E S.

Ce n'est plus dans les magasins de modes seulement que l'on voit des costumes d'automne. Les chapeaux de gros de

première fois, attelés d'une  
pays, et montée par un cavalier  
la genouillère s'élève à la

ne les dames sont assises sur  
le petits tapis sur lesquels elles  
tr appercevoir le bout de leurs

larges ; on y a pratiqué des  
oint pavées. Les bottines  
idamment pourvues des plus  
Beaucoup de maisons ont  
couvertes.

pendant le séjour de notre  
des maîtres de danse, dans

Dès trois heures après midi  
vannes remplissoient la salle

au moment où la toile se  
plus éloigné de l'orchestre.

es en amphithéâtre. Le costume  
l'exception de la chausse  
le paillettes. »

out allées, dit notre vogue  
res ; mais on y voit de fort

est un mélange des modes  
référence marquée pour ces

D'UN MARI.

et Madame est aux champs  
es Muses ne franchit pas la

ne passe point par la porte  
r trouver l'objet de ma so-

perdue et que la réception  
encourageant. Mais la ten-

onneur d'un homme tel que  
délicat et susceptible.

t de si honnêtes maris qui  
t ne verroient pas clair en

j'envie votre sort. Le mineur  
tômes qui sont sans cesse

s peurs épouvantables.

Naples, garnis en pluche ou en velours, ou tout-à-fait en pluche, sont communs dans les promenades. Le violet, le jaune et le gris paroissent être en égale faveur. Quelquefois l'on porte les chapeaux de ces couleurs sans mélange, surtout les gris; mais communément des liserés, une doublure différente, et même un paquet de fleurs y sont adaptés. La garniture d'un chapeau jaune est pour l'ordinaire violette; celle d'un chapeau violet est jaune, rose, ou blanche. On associe le rose au gris. Quelques chapeaux de velours épinglé feuille morte sont aussi garnis en rose. Le gros de Naples bleu et la pluche verte sont rarement employés. Nous avons vu quelques rebords de chapeaux blancs en velours plein, rayé et nué. Quelques modistes agrasent avec une boucle d'acier le nœud d'étoffe qui figure sur le côté gauche de beaucoup de chapeaux à passe. Les toques sont de deux sortes; les unes tiennent du chapeau (voyez les gravures 1767 et 1769), les autres du turban. On fait ces dernières en blanc. Nous avons oublié de dire que l'étoffe des chapeaux à passe étoit quelquefois, d'un bout à l'autre, drapée de manière à former des tuyaux. Il faut ajouter que, sur une passe de gros de Naples, quelques modistes mettent des bandes de velours d'une autre couleur, lesquelles vont en languettes aboutir au fond, et rayent ainsi la passe.

Les couturières emploient beaucoup moins de mérinos que d'étoffes de soie. Lie de vin, feuille morte, sont les couleurs de quelques robes de soie; elles ont pour garniture trois ou cinq volans, comme les robes violettes, qui sont très-nombreuses. La garniture des robes de mérinos consiste en une bande de velours très-large, ou en volans bordés d'une tresse qui sert de liseré.

Nous avons vu, passage Delorme, chez M. Labruyer, des gillets dont le collet carré, est si haut que, de lui-même, il se rabat et forme revers. Ces gillets sont rayés.



A la feuille de ce jour est jointe la Gravure 1769.



*Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, boulevard Montmartre, n.º 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnements datent du 1<sup>er</sup>, ou du 15.*



en velours, ou tout-à-fait en  
 es promenades. Le violet, le  
 en égale faveur. Quelques-uns  
 couleurs sans mélange, surtout  
 s liserés, une doublure diffé-  
 eurs y sont adaptés. La garni-  
 ur l'ordinaire violette; celle  
 rose, ou blanche. On associe  
 ux de velours épingle-feuille.  
 Le gros de Naples bleu et à  
 ploies. Nous avons vu quel-  
 s en velours plein, rayé  
 avec une boucle d'acier à  
 côté gauche de beaucoup de  
 nt de deux sortes; les unes  
 ravures 1767 et 1769), les  
 rnières en blanc. Nous avons  
 tapeaux à passe étoit quel-  
 ie de manière à former le  
 ne passe de gros de Naples  
 andes de velours d'une autre  
 guettes aboutir au fond,

aucoup moins de mérinos que  
 ille morte, sont les coutures  
 ont pour garniture trois ou  
 iolettes, qui sont très-amen-  
 de mérinos consiste en un  
 n volans bordés d'une tres-

me, chez M. Labruyer, de  
 haut que, de lui-même, ils  
 ont rayés.

te la Gravure 1769.

urnal, doit être adressé, pour  
 lesart Montmartre, n.° 1, et  
 nement datent du 1.° au du 2.°

1818.

## Costume Parisien.

(1769.)



Chapeau de satin. Spencer de satin garni de Caille. Robe  
 d'étoffe de soie à côtes, garnie de satin et Caille.

(Vingt-deuxième

# JOURNAL

## DES

*Journal paroit, avec une  
185, avec deux Gravures,  
et 35 fr. pour un an. 50*

*En 1802, a été commenc  
elles et de Voitures : il e  
mes, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'ab*

Voyez le changement

*Messaya été traité ave  
me. Les spectateurs ont  
Esprit de contradiction e  
blanchisseuse, cela eu  
eux chevaleresques déd*

*Tout ce qui est bon dans  
une pièce de théâtre ;  
me. Ce mélodrame a ét  
et fait de nombreuses co  
ce qu'il offre un spectac  
mais pour monter l'Ho  
gend d'Albanie.*

*Les hommes qui servent  
ne appelons *grouettes*, e  
mes, du nom d'une cha  
me ou à l'autre jambe.*

---


---

# JOURNAL DES DAMES

ET

## DES MODES.

---



*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures. (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour unan. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

Voyez le changement d'adresse à la fin du Journal.

~~~~~

*Dufresny* a été traité avec autant de rigueur que *le Nouveau Nicaise*. Les spectateurs ont été scandalisés de voir que l'auteur de *l'Esprit de contradiction* épousait sa servante. Si l'on avoit mis une blanchisseuse, cela eut été plus *historique*. On espère que *les Jeux chevaleresques* dédommageront de cet échec.

~~~~~

Tout ce qui est bon dans un roman ne l'est pas également dans une pièce de théâtre ; *Jean Sbogar* en est une nouvelle preuve. Ce mélodrame a été sifflé à la Gaité ; mais les auteurs ayant fait de nombreuses coupures, il aura 30 représentations, parce qu'il offre un spectacle pompeux et que d'ailleurs il faut un mois pour monter *l'Homme Brun* qui succédera à *l'honnête Brigand d'Albanie*.

~~~~~

Les hommes qui servent tour-à-tour tous les partis, et que nous appelons *girouettes*, étoient appelés, chez les Grecs, *cothurnes*, du nom d'une chaussure qu'on mettoit indifféremment à l'une ou à l'autre jambe.

Hier, dans un magasin de nouveautés, la jeune femme d'un petit commis, à laquelle, le matin, on avoit offert un cache-mire pour essayer de faire réussir une opération, achetoit un schall de laine assez mesquin, mais que du moins elle pourra porter avec honneur.

Cela rappelle Epaminondas qui empruntoit cinquante drachmes pour fermer son équipage de guerre, le jour même où il refusoit cinquante pièces d'or qu'un prince de Thessalie avoit osé lui offrir.

Il ne faut pas être étonné de la comparaison. C'est un privilège des grands guerriers et des jolies femmes d'être toujours mis en opposition et cités comme exemples.

En annonçant la belle gravure du *Portrait de Madame de Sévigné*, par M. Delegorgue, nous aurions dû dire qu'elle a été exécutée d'après le pastel original de Nanteuil.

Cette gravure se trouve chez Besnard, marchand d'estampes, boulevard Italien, n°. 11.

Prix : avant la lettre, 12 francs ; avec la lettre, 6 francs.

Une tapisserie de la Chine, toute brodée au passé ; un secrétaire en marquetterie, qui a appartenu à la belle Féronnière ; et un violon de Fink oncle, sont à vendre, rue de Castiglione, n°. 17.

M<sup>me</sup>. Lejay, marchande de modes, vient de quitter la rue Vivienne ; son nouveau magasin est rue de Richelieu, n°. 77, en face de la rue Colbert.

Tandis que les bonnets à bec sont en faveur, une des bizarreries de la mode est de trouver ridicules des cheveux qui descendent en pointe sur le front. Pour faire disparaître cette petite pointe, les coëffeurs achètent une *Poudre Persane*, rue Saint-Honoré, n°. 94, vis-à-vis celle de l'Arbre-Sec, à l'entresol.

C'est à M. Vallardi, marchand d'estampes italiennes, boulevard Poissonnière, n°. 5, que nos dames doivent les pré-

es caneraz qui aient été  
peuvent se procurer d  
point, en soie plat

de Montmartre, en fa  
mis pen, une pile de ta  
Les curieux s'arrêtent  
boutique d'un marchand

M. Laurent, grenetier-f  
n°. 301, vis-à-  
appartemens, des ro  
mon du Bengale, à 4 f  
francs ; des rosiers me  
surs-noisette, à 12 franc  
Le même fleuriste est ap  
blonde, de tulipes hât  
ple.

STRAS D'YOUNG, SUR  
l'édiction libre en vers fr  
libérée à S. A. S. Mgr  
chevalier de l'ordre roy  
d'élite de Lyon, etc. Sec

Ce qui frappe d'abord  
l'air de noblesse des com

e L'homme dans ses am  
L'objet dont il jouit est l  
Il l'abandonne, un autre  
Bassasié, sa main repou

En volume in-18, de 1  
mes, et, 2 francs 50 cen  
libraire, rue des Gran



miers canevas qui aient été gravés à Paris. Pour 36 francs, elles peuvent se procurer dans son magasin, des sacs brodés au petit point, en soie plate, sur un canevas d'argente.

Rue Montmartre, en face de l'hôtel d'Uzès, a été peinte; depuis peu, une pile de tapis de pied, qui est un vrai trompe-l'œil. Les curieux s'arrêtent aussi, rue de l'Arbre-Sec, devant la boutique d'un marchand de couleurs.

M. Laurent, grenetier-fleuriste et pépiniériste, rue Saint-Honoré, n°. 301, vis-à-vis Saint-Roch, peut fournir pour les appartemens, des rosiers-thé, à 3 francs; des rosiers-pompon du Bengale, à 4 francs; des rosiers-pompon blancs, à 6 francs; des rosiers mousseux blancs, à 10 francs; et des rosiers-noisette, à 12 francs.

Le même fleuriste est approvisionné de jacinthes doubles de Hollande, de tulipes hâtives, et de narcisses de Constantinople.

SATYRES D'YOUNG, SUR L'AMOUR DE LA RENOMMÉE, traduction libre en vers français, suivie de poésies diverses; dédiée à S. A. S. Mgr. le duc d'Orléans; par M. Lablée, chevalier de l'ordre royal de la Légion d'Honneur, de l'académie de Lyon, etc. Seconde édition. (1)

Ce qui frappe d'abord dans la lecture de ces satyres, est le défaut de noblesse des comparaisons. En voici un exemple :

« L'homme dans ses amours se montre comme à table;  
L'objet dont il jouit est le plus délectable;  
Il l'abandonne, un autre à son goût s'est offert;  
Rassasié, sa main repousse le couvert. »

(1) Un volume in-18, de 164 pages, en papier grand raisin; prix : 2 francs, et, 2 francs 50 centimes, port franc; à Paris, chez Depesq, libraire, rue des Grands-Augustins, n°. 21.

L'image suivante répugne encore au goût français :

« Par des mets succulens si l'homme est illustré,  
Si mieux il se nourrit, plus il est honoré,  
Honorons plus le ver à qui la Providence  
Donna, dans sa bonté, l'homme pour subsistance. »

Du temps d'Young, qui vivoit il y a près d'un siècle, les directeurs de l'Opéra de Londres avoient, comme aujourd'hui, recours à la France pour se procurer des danseuses.

« Notre ile dans son sein a fixé les plaisirs.  
L'étranger nous envoie, au gré de nos désirs,  
Des nymphes dont l'éclat fait pâlir nos duchesses. »

La manière dont l'auteur analyse le bonheur nous a paru à la fois ingénieuse et bizarre.

« Le bonheur est-il donc le fruit de la richesse?  
Voyez sous l'air joyeux se cacher la tristesse;  
Le rang, d'un vain éclat décorer ses liens,  
L'imagination appauvrit tous les biens.  
L'or est un imposteur; il manque à ses paroles;  
Comme les grands, il paie en des raisons frivoles,  
L'or insolvable! ô ciel! que l'avare est surpris!  
La nature aux objets donne seule du prix;  
Le reste est pour la mode. Une riche vaisselle  
Se change pour une autre ou plus neuve ou plus belle.  
L'homme prudent, s'il veut éviter les regrets,  
Epouse une belle âme et non pas un palais. »

La suite d'une foiblesse est ici énergiquement exprimée :

« Jeune fille, voici la saison des beaux jours.  
Quel est donc ton espoir? Quel sera ton recours,  
Puisque l'homme qui plaît à ton âme sensible,  
De tous tes ennemis devient le plus terrible?  
Homme cruel! sa haine est le prix des faveurs  
Qu'un objet foible et doux n'accorda qu'à ses pleurs.  
Des maux qu'il a causés il punit sa victime;  
Il la prive à la fois et d'amour et d'estime. »

Young n'a point épargné les joueuses :

« Cette aveugle fureur, en ses emportemens,  
Flétrit un sexe né pour les doux sentimens.

.....  
Ce n'est plus une belle; à sa place on croit voir

la syllabe de Cume à ses  
Son teint est enflammé; s  
Tout son corps se roidit;  
Elle apprend aux échos l'

L'auteur, après avoir pa  
sueux, ajoute :

« Haat, lorsque d'un an  
Ne dure que des mots de

#### DÉFENSE D

Tu souvent parlé des  
leurs vertus; mais  
ne j'asse manqué de mo  
sujets dignes de louan  
côté et au loin.

Les Normands disent :

« Il y a partout de  
bonnes mères, des ma  
une galanterie admirabl

Où, il y a à Paris  
simples que je chercher

elles avant de les trou  
ables que partout aille  
mises, les vertus en g  
plus aimables.

Qu'une femme de pro  
pre et sage, elle pourra

plus elle acquerra un  
hableront encore son m

Loin de moi l'idée de  
les femmes gracieuses et

surement pas plus que  
sarent de celles-ci qu

elles imitent; ou ell  
elles ont vu des femm

sur le type des belles  
à une certaine fac

La sybille de Cume à ses transports livrée,  
 Son teint est enflammé; sa vue est égarée;  
 Tout son corps se roidit; par des mots furieux  
 Elle apprend aux échos l'art d'insulter les dieux. »

L'auteur, après avoir parlé des femmes promptes à se mettre en courroux, ajoute :

« Il faut, lorsque d'un ange on a les jolis traits,  
 Ne dire que des mots de douceur et de paix. »

~~~~~

D É F E N S E D E S P A R I S I E N N E S .

J'ai souvent parlé des femmes de province, et j'ai vanté toutes leurs vertus; mais il ne faut pas qu'elles se persuadent que j'eusse manqué de modèles à Paris et que ce soit le défaut de sujets dignes de louanges qui m'ait fait jeter les yeux d'un autre côté et au loin.

Les Normands disent : *Il y a de bonnes gens partout.* Moi, je dis : il y a partout de bonnes femmes, de bonnes épouses, de bonnes mères, des maîtresses fidèles..... Je suis aujourd'hui d'une galanterie admirable.

Oui, il y a à Paris de tendres mères ! J'en ai vu des exemples que je chercherois peut-être longtemps en d'autres villes avant de les trouver. A Paris, les passions sont plus exaltées que partout ailleurs; et si les vices y sont plus effrontés, les vertus en général y sont aussi plus hautes et plus aimables.

Qu'une femme de province vienne à Paris, qu'elle y arrive pure et sage, elle pourra, si elle veut, s'y conserver telle, et de plus elle acquerra une grâce, une aisance, un charme qui doubleront encore son mérite et son prix.

Loin de moi l'idée de croire qu'il n'y ait pas en province des femmes gracieuses et charmantes; mais elles ne le sont assurément pas plus que les femmes de Paris; c'est le plus souvent de celles-ci qu'elles suivent les leçons, c'est elles qu'elles imitent; ou elles ont fait le voyage de la capitale, ou elles ont vu des femmes qui s'en arrivoient et qui leur ont fourni le type des belles manières et des tournures agréables. Il y a une certaine façon de se mettre, de s'habiller, de

relever sa robe, de porter la tête, de marcher, qu'on ne trouve réellement qu'à Paris.

A ces avantages extérieurs, à une propreté rare, aux jolies chaussures, se joignent des qualités intérieures qui sont une source de délices dans le commerce de la vie. Les femmes de Paris ont naturellement de l'esprit et du goût. Elles sont indulgentes, elles connoissent le train des choses, tant d'événemens se passent autour d'elles, tant d'aventures se succèdent chaque jour qu'il est impossible que l'habitude de ces affaires n'émousse pas chez elles ces secrettes curiosités, ce besoin de médisance, cette envie de dire des riens ou de dénigrer les absens qui ne sont que trop communs dans les villes de province.

Les Parisiennes sont coquettes, dit-on, et elles ruinent leurs maris en dépenses de toilette et de chiffons. Il est certain qu'elles achètent plus souvent des collerettes et des capotes, des schalls, des fourrures que ces dames qui vivent en un château dont elles ne sortent guères, ou dans un chef-lieu de département où il n'y a point de comédie. Mais s'il y a plus de frais à Paris, il y a aussi plus d'élégance. Cette élégance et ces frais sont obligés, c'est là ce qui distingue les femmes de bon ton des femmes de mauvaise compagnie. Dans une ville si grande et si peuplée, où il est si difficile de se retrouver et de se reconnoître, il faut bien quelque signe de ralliement qui réunisse d'abord, au moins par la pensée et par les relations, les gens qui doivent aller ensemble. Les femmes de Paris ont un tact merveilleux pour se deviner. Elles savent par les gants, par la finesse des bas, par la blancheur des jupons, celles qui sont de leur rang, de leur condition, qui pourroient être de leur société, ou bien celles enfin auxquelles il y auroit pour elles du danger à parler, et dont elles ne pourroient s'approcher sans se compromettre.

Ici les femmes à intrigues ont un je ne sais quoi qui les signale. Un mot, un regard, un geste les trahit. Comme aussi je ne sais quels traits modestes et je ne sais quelle réserve, pleine de facilité pourtant et d'attraits, décèlent la femme honnête, l'épouse délicate, la mère attentive et la fille dévouée.

Les Parisiennes ont plus de littérature qu'on ne pourroit imaginer; et cela sans apprêt et sans prétentions. Elles vivent au milieu des arts, des lettres, des sciences, elles en retiennent toujours quelque chose, elles en prennent l'essence et la fleur; on est surpris de la rectitude de leurs jugemens et de la finesse

appercus. Qu'elles ;  
moment Racine et M  
deur de rhétorique ; et  
leur âme semble s'ouv  
d'Œdipe ou des s  
qui s'épanouit pour r

l'alla, j'espère, un pan  
je pourrois sans fin  
se borner jusques da  
les amateurs sur la voie  
et que ceux qui liror  
mes, y ajoutent encore t  
de plus flatteur et d

#### CHARADE

Doublez-vous mon prént

Que nos marmots, leur

Sans indécence

Ont l'art d'emp

Qu'une voyelle encore l'

Il devient aussitôt ce fr

Nourrissant, fo

Qu'on mange

Mon second n

Eminemment

Dont l'Inde ou l'Arabie

Mon tout, sau

Est un des uti

Hôte de l'air, de

Modèle inspirateur pou

St LOUIS EN ÉGYPTI

Charles Malo, avec a

de leurs apperçus. Qu'elles aillent au spectacle, elles apprécient et comment Racine et Molière mieux que ne le feroit un professeur de rhétorique; et si c'est à l'Opéra qu'elles sont, toute leur âme semble s'ouvrir pour se pénétrer des chants sublimes d'Œdipe ou des sons touchans d'Iphigénie. C'est la rose qui s'épanouit pour recevoir tous les pleurs de l'aurore.

Voilà, j'espère, un panégyrique complet. Non, il ne l'est pas, et je pourrais sans fin allonger ce discours. Mais il faut savoir se borner jusques dans les sujets les plus féconds. J'ai mis les amateurs sur la voie. Qu'ils achèvent ce que j'ai commencé et que ceux qui liront ces petites pages à quelques Parisiennes, y ajoutent encore tout ce qu'ils sentiront, au fond du cœur, de plus flatteur et de plus doux!

HYPOLITE.

CHARADE-LOGOGRAPHE.

Doublez-vous mon premier? c'est un terme enfantin  
 Que nos marmots, leur bonne et d'abord leur nourrice,  
 Sans indécence et sans malice,  
 Ont l'art d'emprunter du latin.  
 Qu'une voyelle encore l'allonge ou le finisse,  
 Il devient aussitôt ce fruit légumineux,  
 Nourrissant, fondant, savonneux,  
 Qu'on mange et boit avec délice.  
 Mon second nomme un végétal  
 Eminemment aromatique  
 Dont l'Inde ou l'Arabie est le pays natal.  
 Mon tout, sauvage ou domestique,  
 Est un des utiles oiseaux,  
 Hôte de l'air, de la terre et des eaux,  
 Modèle inspirateur pour le talent nautique.

ST LOUIS EN ÉGYPTE, romance historique; paroles de  
 M. Charles Malo, avec accompagnement de piano ou harpe;

o)  
 tête, de marcher, qu'on ne

une propriété rare, aux joies  
 intérieures qui sont une  
 source de la vie. Les femmes  
 l'esprit et du goût. Elles sont  
 train des choses, tant d'évén-  
 emens, tant d'aventures se suc-  
 cessibles que l'habitude de ces  
 choses secrètes curiosités, et  
 de dire des riens ou de  
 que trop communs dans les

s, dit-on, et elles riment  
 et de chiffons. Il est ordi-  
 naire de collerettes et des capotes,  
 les dames qui vivent en ma-  
 nières, ou dans un chef-lieu  
 de comédie. Mais s'il y a  
 plus d'élégance. Cette élé-  
 gance est la ce qui distingue les  
 de mauvaise compagnie. Dans  
 ce, où il est si difficile de  
 il faut bien quelque signe  
 l, au moins par la posture  
 doivent aller ensemble. Les  
 eux pour se deviner. Elles  
 des bas, par la blancheur  
 rang, de leur condition,  
 ou bien celles enfin au-  
 rangier à parler, et dans  
 ne se compromettre.

in je ne sais quoi qui les  
 geste les trahit. Comme  
 es et je ne sais quelle res-  
 tit et d'attraits, dévoilent la  
 , la mère attentive et la

ature qu'on ne pourroit imaginer  
 prétentions. Elles vivent au  
 sciences, elles en retiennent  
 rennent l'essence et la fleur,  
 urs jugemens et de la fausse

par J. Frey, artiste de l'Académie Royale de Musique. Prix :  
1 f. 50 c. A Paris, chez Frey, place des Victoires, n°. 8.

## M O D E S.

La température est redevenue chaude, mais l'hiver approche, et nos dames impatientes de se montrer avec des costumes nouveaux, mettent au moins un spencer sur une robe blanche, et substituent une capôte de gros de Naples à un chapeau de gaze.

Les spencers de velours sont presque tous noirs, et garnis de blonde : l'année dernière on ne mettoit point de blonde aux revers ; il y en a cette année. Lorsque les spencers sont à pélerine, cette pélerine est aussi garnie de blonde.

Dans les magasins de modes on voit quelques chapeaux de velours noir, à passe doublée de rose, dont le bord est festonné. La passe de quelques chapeaux de gros de Naples blanc à pour bordure un rouleau de duvet de marabout. Les bordures des autres passes de chapeaux de gros de Naples sont presque toujours des rubans plissés à plis crevés.

Les robes de mérinos violet ne sont pas encore communes, mais on continue de porter des robes de soie de cette couleur. Quelques robes de mérinos ont une pélerine pareille. On porte quelquefois avec un spencer, une ceinture dite cordelière. Quelques spencers sont à dos plat. Il y a quelques couturières qui, aux brandebourgs dont elles garnissoient le devant des spencers, ont substitué des bandes d'étoffe de la largeur du pouce, qui vont s'attacher à des boules d'acier. Les tailles se faisant longues maintenant, et ces bandes se touchant, il y a place pour une demi-douzaine.

A la feuille de ce jour est jointe la Gravure 1770.

Le 30<sup>me</sup>. Numéro de la suite de *Costumes des Femmes de la Normandie* vient de paroître au Bureau du Journal des Dames.

*Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, boulevard Montmartre, n.º 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnements datent du 1<sup>er</sup>. ou du 15.*



2 )  
nie Royale de Musique. Prix  
, place des Victoires, n.º 8.

1818.

*Costume Parisien.*

(1770.)

E. S.  
chaude, mais l'hiver appro-  
se montrer avec des co-  
ins un spencer sur une robe  
te de gros de Naples à un

resque tous noirs, et gar-  
ne mettoit point de blonde  
Lorsque les spencers sont  
si garnie de blonde.

voit quelques chapeaux de  
rose, dont le bord est fer-  
aux de gros de Naples blanc  
avet de marabout. Les bor-  
ux de gros de Naples sont  
s à plis crevés.

sont pas encore communes,  
es de soie de cette couleur  
e pèlerine pareille. On porte  
e ceinture dite cordelière.

Il y a quelques couturiers  
; garnissoient le devant des  
es d'étoffe de la largeur du  
oules d'acier. Les tailles se  
bandes se touchant, il y a

la Gravure 1770.

Costumes des Femmes de  
Bureau du Journal des

al, doit être adressé, port  
art Montmartre, n.º 1, au  
ement datent du 1.º. au du 15.



*Chapeau de Gros de Naples. Robe de Mérinos à volans pareils  
bordés d'une ganse.*

(Vingt-deuxième

# JOURNAL

## DES

Journal paroit, avec une  
15, avec deux Gravures,  
et 36 fr. pour un an. 50

En 1802, a été commenc  
ables et de Voitures; il  
mes, 18 N<sup>o</sup>. par an. L'ab

L'Opéra-Comique a mis  
donnant *Zadig*, qui sei  
se de sa future. On pé  
ent, ainsi que *l'Alcade*  
*H. Champagne* ou *le M*  
ille, en reproduisant de  
et du *Hasard*.

La tragédie anglaise d'*O*  
offre un spectacle p  
très-belle horreur.

On a applaudi *les Deux*  
de en deux actes, dont

On a joué dans le coura  
deux mélodrames, u

ces quatorze nouveautés;

ces; mais il y a eu cin  
ommerai celle du *Mar*  
nier le couplet suivant

AIR : *Du P*

Sans cesse on no

On nous cite les

Pour des modèle

On nous vante se



# JOURNAL DES DAMES

ET

## DES MODES.

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures; il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

L'Opéra-Comique a mis à l'épreuve la patience du public; en donnant *Zadig*, qui feint de mourir pour éprouver la tendresse de sa future. On peut assurer que *Zadig* est mort réellement, ainsi que *l'Alcade de Pampelune* et *le Mari en gage*.

*M. Champagne* ou *le Marquis malgré lui*, a réussi au Vaudeville, en reproduisant des scènes de *Ricco* et des *Jeux d'Amour et du Hasard*.

La tragédie anglaise d'*Othello*, mise en pantomime au Cirque, offre un spectacle pompeux; le dénouement surtout est une très-belle horreur.

On a applaudi *les Deux Fugitifs* à l'Ambigu. C'est une comédie en deux actes, dont les détails sont assez agréables.

On a joué dans le courant d'octobre un opéra, trois comédies, deux mélodrames, une pantomime et sept vaudevilles. — De ces quatorze nouveautés, la moitié tout au plus a obtenu du succès; mais il y a eu cinq résurrections, parmi lesquelles je mentionnerai celle du *Mariage par saisie*, afin d'avoir l'occasion de citer le couplet suivant :

AIR : *Du Partage de la Richesse.*

Sans cesse on nous vante la Grèce,

On nous cite les anciens temps;

Pour des modèles de sagesse

On nous vante ses habitans,

Je crois, malgré tant de suffrages,  
 Qu'ils étoient plus légers que nous,  
 Si la Grèce n'eut que sept sages,  
 Jugez du nombre de ses fous.

DES INCONVÉNIENS DE LA RETRAITE.

Nous avons souvent prêché l'économie, et nous avons insisté sur les malheurs qui suivoient la prodigalité et le désordre.

Mais nous craignons que notre zèle ne nous ait emportés trop loin; et (sans vanité, mais par humanité) nous redoutons l'effet de nos conseils.

Il est possible que des personnes frappées de mille beaux préceptes que nous avons mis sous leurs yeux, se soient trop rigoureusement enfoncées dans la solitude.

Le monde a, certes, ses dangers; mais la sauvagerie a aussi ses périls. Il faut se tenir en un juste milieu, et sans être toujours dans les fêtes, il ne faut pas les faire obstinément.

Les salles de spectacle sont parfois réduites en cendres. Ce n'est pas une raison de n'y point aller du tout; c'est seulement un motif de ne s'y rendre qu'avec précautions, et de ne choisir que des pièces où les diables et leurs torches n'y jouent pas des rôles trop obligés.

Mille auteurs travaillent pour nous plaire, il faut aller les applaudir. Il y a des chanteurs admirables, il faut se rendre à leurs concerts. On prononce à l'académie des discours quelquefois charmans; il faut prendre ses jours, et aller, d'un sourire ou d'un regard, récompenser l'orateur.

Une femme qui s'enfonce trop dans les affaires de son ménage, qui s'y renferme comme en une cellule, qui y vit cloîtrée et qui ne quitte jamais la redingotte du matin, n'a plus la mine bientôt que de la servante de son mari; elle ne connoît plus que le prix des légumes, et son amour même pour ses enfans dégénère en une sollicitude fatigante; elle les rend exigeans, hargneux, insupportables pour les étrangers et fort peu aimables pour elle-même.

Vieillards, secouez le joug des années, sablez le Champagne, entonnez la chanson joyeuse, et narguez les censeurs jaloux.

Et vous, pour qui le règne des illusions commence à se

n'en abandonnez pas  
 ne pequez pas trop d'a  
 l'honneur qui cherche  
 obscurcissent votre fr  
 en le beau côté des évé  
 tendez, méritez, comme  
 sages.

RIEN NE M'EST PL

Tout me charmoit  
 Partout je trouvois  
 Toujours j'espérois  
 Mais, hélas! dépit  
 Plus de bonheur,  
 Rien ne m'est plu

Loin de toi, tout  
 De mon deuil me  
 Ces prés ont perd  
 Ce bois en gémit  
 Las! quand j'ai  
 Rien ne m'est plu

Sombre et chère  
 Viens donc, oh!  
 Nourris et charm  
 De ta touchante  
 Quand ma doule  
 Rien ne m'est p

Mais pourtant,  
 Un jour je recei  
 Si jamais il m'é  
 De revivre par  
 Plus ne dirois a  
 Rien ne m'est p

La musique de cette  
 solo-piano ou harpe, p  
 Paris, chez l'auteur,

passer, n'en abandonnez pas toutefois entièrement le charme ; ne vous piquez pas trop d'analyse ; ne vous laissez pas vaincre par l'humeur qui cherche à vous gagner ; chassez ces nuages qui obscurcissent votre front, tirez parti de votre position, prenez le beau côté des événemens ; et, par une morale douce et tendre, méritez, comme moi, qu'on vous mette au rang des sages.

\*\*

RIEN NE M'EST PLUS, PLUS NE M'EST RIEN.

*Romance.*

Tout me charmoit par ta présence,  
Partout je trouvois un désir,  
Toujours j'espérois un plaisir ;  
Mais, hélas ! depuis ton absence,  
Plus de bonheur, plus de vrais biens ;  
Rien ne m'est plus, plus ne m'est rien.

Loin de toi, tout dans la nature  
De mon deuil me semble attristé ;  
Ces prés ont perdu leur beauté,  
Ce bois en gémit et murmure.  
Las ! quand j'ai perdu mon seul bien,  
Rien ne m'est plus, plus ne m'est rien.

Sombre et chère mélancolie,  
Viens donc, oh ! viens remplir mou cœur ;  
Nourris et charme ma douleur  
De ta touchante rêverie ;  
Quand ma douleur est tout mon bien,  
Rien ne m'est plus, plus ne m'est rien.

Mais pourtant, si de ma souffrance  
Un jour je recevois le prix,  
Si jamais il m'étoit permis  
De revivre par ta présence,  
Plus ne dirois avec ce bien :  
Rien ne m'est plus, plus ne m'est rien.

La musique de cette romance, avec accompagnement de forté-piano ou harpe, par J. Frey, se vend 1 franc 50 cent ; à Paris, chez l'auteur, place des Victoires, n<sup>o</sup>. 8.

VOYAGE A ST.-PÉTERSBOURG, en 1799 et 1800; par feu M. l'abbé Georgel, jésuite, ancien secrétaire d'ambassade et chargé d'affaires de France à Vienne (1).

L'abbé Georgel avoit 70 ans, lorsqu'il entreprit ce voyage. « Ecrire, dit-il, ce que j'ai vu, et ce qui s'est passé de plus remarquable dans les contrées que j'ai parcourues, a été l'occupation de mes loisirs. Quand la solitude est devenue une affaire de goût et de calcul, il faut pour en charmer les heures, avoir un atelier permanent, où l'on puisse *laborer*, pour ainsi dire, ses pensées, ses connoissances acquises, ses observations, afin d'en prolonger l'existence, et de les transmettre à ceux à qui elles peuvent être utiles. »

L'abbé Georgel avoit puisé l'amour du travail littéraire chez les jésuites, où il avoit passé dix-huit ans. Jeté dans le grand monde, il s'étoit occupé de diplomatie pendant vingt-cinq. Il avoit ensuite exercé à Paris et à Versailles des fonctions administratives. Retiré à Mortagne au Perche, sa patrie, après la trop fameuse affaire du collier, il avoit été déporté en 1791, pour refus d'une prestation de serment; et depuis cette époque, il vivoit comme simple particulier à Fribourg en Brisgau, lorsque le grand bailli de Pfordt-Blumberg, député par le grand-prieuré d'Allemagne, lui proposa de concourir à la rédaction des lettres et des mémoires qui seroient jugés nécessaires pour le succès de la négociation de l'ordre de St.-Jean de Jérusalem auprès de Paul I<sup>er</sup>, et de l'accompagner, ainsi que le commandeur, baron de Baden, à St.-Pétersbourg.

L'abbé Georgel se mit en route le 25 septembre 1799, traversa la Forêt-Noire, la Souabe, la Bavière, l'Autriche, la Moravie, la Haute-Silésie, la Gallicie occidentale, la Lithuanie, la Samogitie, la Courlande, la Livonie et l'Ingrie. Il parle fort succinctement de tous ces pays; mais ayant séjourné près de six mois à St.-Pétersbourg, il entre, sur cette capitale, dans de grands détails.

« Nous ne connoissons point de ville en Europe, dit-il, qui puisse se comparer à St.-Pétersbourg pour la beauté et la magnificence de ses quais. Le grand quai, à la gauche de la Newa, se prolonge en droite ligne pendant cinq quarts de lieue. Ce quai, depuis le fond de la Newa jusqu'à hauteur d'appui, est revêtu de superbes pierres de granit: il y a pour les piétons un trottoir d'un pied d'élévation et de six pieds de

(1) Un volume in-8°. de 488 pages; prix: 7 fr. A Paris, chez Alexis Eymery, libraire, rue Mazarine, n°. 50.

large. La rue, entre le trottoir et les hôtels qui ornent ce quartier, est assez large pour trois et quatre carrosses de front. »

Les rues de St-Petersbourg sont toutes tirées au cordeau, même celles qui sont placées sur la courbure et le contour des canaux de la Fontanka, de Catherine et de la Moïka. Ces canaux séparent et désignent les trois beaux quartiers qu'on appelle de l'Amirauté : on les a ainsi nommés premier, second et troisième quartiers de l'Amirauté, parce que les trois rues grandes et spacieuses qui les traversent, aboutissent, comme dans un angle, à la tour ou flèche de l'Amirauté, qui leur sert de point de mire. Elles ont une liene de longueur. La rue, dite de la Perspective, part de l'Amirauté, et se prolonge en ligne droite jusqu'au fameux couvent de St-Alexandre de Neuski ; elle traverse la Moïka, le canal Catherine et la Fontanka ; sa largeur est telle que douze carrosses de front pourroient la parcourir.

« C'est dans cette superbe perspective, dit l'abbé Georgel, que, pendant mon séjour, Paul I.<sup>er</sup>, au milieu du plus grand froid de l'hiver, a fait planter deux promenades, de deux rangs d'arbres chacune, pour les personnes à pied ; ces promenades s'étendent dans un espace d'une grande demi-lieue ; elles ont chacune huit pieds de large, et sont environnées de barrières peintes ; l'espace qui est entre elles forme la rue ; six carrosses de front peuvent y passer, et de l'autre côté de chaque promenade jusqu'aux maisons, il y a deux rues assez larges pour deux carrosses de front chacune. Les arbres plantés avec toutes leurs branches, ont quinze à vingt pieds de haut ; on les a arrachés et replantés avec leurs racines et la terre du sol d'où on les a tirés, au sein de la neige et de la plus forte gelée. Les fosses pour les recevoir ont été creusées à une grande profondeur, à coups de hache, pour fendre la terre gelée à quatre et cinq pieds : quand le circuit de la fosse étoit tracé à un ou deux poncees de profondeur, on plaçoit des tas de bois qu'on allumoit pour dégeler la terre. Il falloit toute l'autorité impériale pour ordonner et faire exécuter de pareils travaux : dix mille ouvriers y étoient journellement employés. L'héritier du trône, le grand-duc Alexandre, étoit chargé de les inspecter, et d'en hâter l'exécution pour le jour précis, fixé par l'Empereur. Les arbres ont été déracinés, replantés ; les promenades ont été sablées et environnées de gazons pris sous la neige ; les barricades et les bancs ont été posés et peints dans l'espace de trente jours, terme assigné par

l'Empereur ; il a été ponctuellement obéi. J'ai été témoin de ce miracle de l'autorité , et j'ai vu Sa Majesté Impériale se promener à cheval , en grand cortège , au milieu de la grande rue que bordent les deux promenades , pour jouir de l'exécution de ses ordres. Mais ce qui m'a étrangement surpris , c'est que , vers la fin du mois de mai , je me suis promené à l'ombre de ces arbres en feuilles. La végétation est extrêmement prompte dans ces contrées septentrionales. »

~~~~~

NINON DE LENCLOS,

*Née à Paris, en 1615, morte en 1705.*

A l'âge de 16 ans, M.<sup>lle</sup> de Lenclos, fille d'un gentilhomme de Touraine, se trouva maîtresse d'elle-même.

Dès son enfance elle avoit été connue par des réparties vives et ingénieuses.

On l'admit dans les sociétés les mieux choisies. Sa beauté lui donna des amans de la plus haute naissance, et son esprit, son caractère lui firent des amis du premier mérite.

Sa fortune n'étoit pas considérable, son père en avoit dissipé une partie; mais elle régla ses affaires avec tant d'ordre qu'elle se fit huit à dix mille livres de rente viagère. Son amour pour la liberté ne lui permit pas de songer au mariage; elle acheta une maison à vie, rue des Tournelles au Marais; elle en avoit une autre à Picpus, près de Paris, où elle alloit passer l'automne. Sa dépense fut réglée de façon qu'elle conservoit toujours une année de son revenu pour être en état de secourir ses amis dans le besoin.

Sa taille étoit au-dessus de la moyenne et bien proportionnée. Elle avoit la peau très-blanche, de grands yeux noirs, de belles dents, un son de voix agréable et de la grâce dans toute sa personne.

M. le duc de la Rochefoucauld, Saint-Évremond, Molière; avoient pour elle une estime toute particulière. Lorsque le Grand Condé la rencontroit, il faisoit arrêter son carrosse, et l'alloit saluer à la portière du sien. M.<sup>me</sup> Scarron, dans le plus grand éclat de la fortune où elle parvint dans la suite; aima toujours à donner à son ancienne amie des marques de son souvenir; on dit même qu'elle l'engagea à venir à la cour partager la faveur dont elle jouissoit. Christine de Suède ne l'appelloit que *l'illustre Ninon*. Elle se souvenoit toujours avec plaisir de la façon dont celle-ci avoit un jour devant elle carac-

les prudes, en disant

Je n'ai point vu M.<sup>lle</sup> de Lenclos, dit le marquis, mais à l'âge de 50 ans, des amans qui l'ont admirée dans les derniers temps de sa vie. Elle faisoit usage des talens entières sans jeu. Les malheurs que ses amis ont eus, ont fait qu'à augmenter son mérite de ne jamais rien perdre.

Voici des maximes qui ont été de son esprit. « Que le malin ne se donne pas son propre sexe et qu'il ne se laisse pas tyranniser, un homme qui ne se respecte pas son honneur; observées de près, elles ne sont que des maximes de crainte et de peur, elles ont mille défauts, et il s'étonneroit si elles étoient dissimulées? » L'histoire de son jour où l'on a vu le président, et tenir à un moment. « Les poètes sont les fils de Vénus un flâneur de ce dieu ne résiste pas à l'amour, on ne réfléchit pas plus. »

M.<sup>me</sup> de Lenclos mourut à Paris le 10 Mars 1705.

Saint-Evremond l'a caractérisée.

L'indulgent

A formé l'ar

De la volup

Et de la ver

Un Portrait en pied de Ninon de Lenclos, de II peinte par un peintre de la cour de Louis XIV et coloriée, dans le Cabinet des Dames.

Le mot de la charade est Ninon.

térisé les prudes , en disant que c'étoient les *jansénistes de l'amour*.

« Je n'ai point vu M.<sup>lle</sup> de Lenclos dans la fleur de sa première beauté , dit le marquis de la Fare , célèbre par ses poésies , mais à l'âge de 50 ans , et même au-delà de 70 , elle a eu des amans qui l'ont adorée... Sa maison étoit , peut-être , même dans les derniers tems de sa vie , la seule où l'on osât encore faire usage des talens de l'esprit , et où l'on passât des journées entières sans jeu et sans ennui ».

Les malheurs que ses amis pouvoient éprouver , ne ser-voient qu'à augmenter son attachement. Elle eut pour règle inviolable de ne jamais rien recevoir de ses amans , ni même de ses amis.

Voici des maximes qui prouvent la solidité et la justesse de son esprit. « Que les femmes sont à plaindre , disoit-elle ! leur propre sexe est leur ennemi le plus cruel ; un mari les tyrannise , un amant les méprise et souvent les déshonore ; observées de toute part , contrariées sans cesse , toujours dans la crainte et dans la gêne , sans appui , sans secours , elles ont mille adorateurs et n'ont pas un seul ami : faut-il s'étonner si elles ont de l'humeur , des caprices et de la dissimulation ? » Elle répétoit souvent qu'il falloit se contenter du jour où l'on vivoit , le lendemain oublier le jour précédent , et tenir à un corps usé , comme à un corps agréable. « Les poètes sont des fous , disoit-elle , d'avoir donné au fils de Vénus un flambeau , un arc , un carquois ; la puissance de ce dieu ne réside que dans son bandeau ; tant que l'on aime , on ne réfléchit point ; dès qu'on réfléchit , on n'aime plus. »

M.<sup>lle</sup> de Lenclos mourut le 17 octobre 1705 , âgée de 90 ans.

Saint-Evremond l'a caractérisée dans ce quatrain :

L'indulgente et sage nature

A formé l'ame de Ninon

De la volupté d'Epicure

Et de la vertu de Caton.

Un *Portrait en pied de Ninon de Lenclos* , Gravure en taille-douce , de 11 pouces sur 7 et demi , imprimée sur papier vélin et coloriée , vient de paroître au bureau du Journal des Dames.

Le mot de la charade-logogryphe , du dernier Numéro est *canard*.

ment obéi. J'ai été témoin de  
vu Sa Majesté Impériale se  
ortège , au milieu de la grande  
ides , pour jouir de l'exécution  
rangement surpris , c'est que  
suis promené à l'ombre de ces  
n est extrêmement prouve

ENCLOS,

, morte en 1705.

enclos, fille d'un gentilhomme  
d'elle-même.

connue par des réparties vives

mieux choisies. Sa beauté  
ite naissance , et son esprit  
a premier mérite.

nable , son père en avait  
égla ses affaires avec lui  
mille livres de rente vi-  
ne lui permit pas de songer  
son à vie , rue des Tou-  
te autre à Piepus , près de  
omme. Sa dépense fut tou-  
jours une année de son  
rir ses amis dans le le-

moyenne et bien propor-  
che , de grands yeux noirs  
gréable et de la grâce dans

Saint-Evremond, Molière,  
te particulière. Lorsque le  
faisoit arrêter son carrosse,  
sien. M.<sup>me</sup> Scarron , dans  
à elle parvint dans la suite  
tienne amie des marques de  
l'engagea à venir à la cour  
soit. Christine de Suède ne  
e se souvenoit toujours avec  
it un jour devant elle carac-

Pour les couleurs et pour les étoffes, il y a dans les chapeaux à passe une grande variété. Cependant le rose et le gris dominant; le gros de Naples, et l'espèce de pluche que l'on nomme duvet, sont aussi les étoffes dont l'emploi est le plus fréquent. Il y a des chapeaux entiers en duvet; mais ordinairement le duvet forme la garniture du gros de Naples. Les nœuds d'étoffe sur le côté gauche de la passe des chapeaux, sont toujours à la mode; quelquefois cependant on leur substitue une gerbe de plumes.

Quelques modistes enchâssent des têtes de plumes dans un feston de gaze, comme elles y enchâssoient des fleurs, l'été dernier. Quoiqu'il soit vrai de dire que l'on porte des roses de plusieurs espèces, des tulipes et quelques fleurs de fantaisie, les fleurs ne sont plus d'un usage fréquent.

Il n'y a encore en velours plein que des chapeaux parés: des plumes d'autruche, plates et lisses, ou de petites tresses d'or, en font l'ornement.

Les bonnets parés que l'on fait en tulle, se rapprochent des coiffes à la paysanne par leur forme quarrée; ils sont ornés de comètes blanches, jaunes ou couleur ponceau.

On ne voyoit la semaine dernière, que quelques chapeaux à passe dont le bord fût festonné; ces chapeaux ne sont plus rares: le bord festonné se recoquille; il y en a en gros de Naples vert doublé de rose.

Les robes de mérinos à volans brodés sont encore rares. Le blanc se brode en soie verte, violette ou bleue; le violet, en souci; et l'amaranthe, en blanc. Une torsade de couleur forme la tête de chaque volant.

Non-seulement la taille des spencers est plus longue qu'elle n'étoit l'année dernière, mais au-dessous de la ceinture, il y a une rangée de pattes ou un rebord qui forme canezou. Les épaulettes fendues se rattachent avec des gances et des boutons.

A la feuille de ce jour est jointe la Gravure 1771.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mesangère, boulevard Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre, Les abonnemens datent du 1<sup>er</sup>. ou du 15.







1. Cornettes de Percale, garnies de coques de Mousseline. 2. Chapeau de Gros de Naples. 3. Chapeau de paille. 4. Cornette de Tulle et Mousseline.

E S.  
 étoffes, il y a dans les têtes  
 Cependant le rose et le gris  
 et l'espèce de paille que l'on  
 siffes dont l'emploi est le plus  
 liers en duvet; mais ordinaie-  
 rement du gros de Naples. Les  
 de la passe des chapeaux,  
 fois cependant on leur substitue

des têtes de plumes dans un  
 chassoient des fleurs, l'air  
 ire que l'on porte des roses  
 quelques fleurs de fantaisie  
 fréquent.

que des chapeaux parés de  
 , ou de petites tresses d'or

l en tulle, se rapproche  
 orme quarrée; ils sont ornés  
 leur ponceau.

ère, que quelques chapeaux  
 ; ces chapeaux ne sont plus  
 ille; il y en a en gros de

rodés sont encore rares. Le  
 te ou bleue; le violet, et  
 e torsade de couleur forme

ers est plus longue qu'elle  
 dessous de la ceinture, il  
 rebord qui forme canotier,  
 ent avec des gances et des

la Gravure 1771.

al, doit être adressé, port  
 art Montmartre, n.º 1, ap-  
 mens datent du 1.º ou du 12.

JOURNAL

DES

Journal paroit, avec une  
12, avec deux Gravures,  
et 36 fr. pour un an. 50

En 1802, a été commenc  
ables et de Voitures : il  
mes, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'al

A-t-il perdu ? tel est le  
et applaudie à Fav  
est jaloux et emporté,  
est pendant une journée  
voyant sous le costum  
comme qu'il croit son riva  
Les scènes épisodiques  
dernière nouveauté sifflé  
plus méritée. — *L'Hô*  
ne le charme. — On a  
*Chapelle* engagera le p  
ville.

Les *Roses de M. de M*  
legré, à la Gaité, sont  
de la *Rosière de Ven*  
à Variétés, et dont  
Bouilly.

Le théâtre de la Porte  
litt en pantomime, et l'  
Grandville. Des nègres  
être pièce; les mauvais  
au couleur.

# JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

---

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

---

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

---

*A-t-il perdu ?* tel est le titre d'une petite comédie-proverbe jouée et applaudie à Favart. Le principal personnage est un amant jaloux et emporté, qui a parié de ne point se mettre en colère pendant une journée et qui ne peut garder son sang-froid en voyant sous le costume de femme de chambre un jeune homme qu'il croit son rival.

Les scènes épisodiques sur *les Jeux chevaleresques*, sont la quatrième nouveauté sifflée aux Variétés : jamais chute ne fut plus méritée. — *L'Hôtel des Quatre Nations* rompra sans doute le charme. — On a aussi l'espoir que *la Route d'Aix-la-Chapelle* engagera le public à reprendre celle du Vau-deville.

*Les Roses de M. de Malesherbes*, placées auprès de *Jean Sogor*, à la Gaité, sont en quelque sorte une seconde édition de *la Rosière de Verneuil*, jouée il y a quelques années aux Variétés, et dont le sujet est tiré d'un conte de M. Bouilly.

Le théâtre de la Porte Saint-Martin va donner *la Fille Soldat* en pantomime, et *l'Avis aux Maris* ou *les Deux Colons*, en vaudeville. Des nègres et négresses figurent dans cette dernière pièce ; les mauvais plaisans ne pourront dire qu'elle est *sans couleur*.

\*

Un de mes amis, grand amateur de la pêche, m'invite avant-hier à me rendre avec lui aux étangs de Saclé, près Versailles. J'accepte; nous passons au Palais-Royal pour acheter des amorces. « N'allons pas plus loin, me dit-il, en s'arrêtant » devant un tableau qui orne la boutique de M Aubril, » voici des appâts de toutes couleurs, de jaunes, de rouges, de noirs. .... » — Malheureux myope, ce que tu prends pour des amorces, pour des mouches et des papillons, ce sont des moustaches postiches! « Hé bien! je ne me » trompe pas tout-à-fait, ce sont des amorces pour certaines » Dames! »

A propos de myopes et de presbytes, ils n'ont jamais été choyés par la mode comme ils le sont aujourd'hui; c'est peu qu'elle ait inventé pour eux des verres de toutes les couleurs, de toutes les formes et de toutes les dimensions; elle y a joint des entourages si élégans, si magnifiques, que c'est presque un bonheur de ne pas y voir. L'or, les perles, les pierres précieuses sont un ornement indispensable des conserves ou de la lorgnette d'une petite-maitresse. Quelques borgnes même sont entourés de gros brillans. Excellente spéculation des marchands; ils ne guérissent pas celles qui les portent, mais ils aveuglent, ou du moins ils éblouissent ceux qui les regardent!

Au théâtre, le prix de la danse est ordinairement une fleur; un ruban ou un baiser; à la ville, ce sont des éloges et des applaudissemens. En Alsace, on ne se contente pas d'une monnaie aussi légère; le Journal de Strasbourg annonçoit dernièrement que le prix de la danse au bal de..... seroit un superbe.... brochet!

Quel dommage que M. G\*\*\* ne sache pas battre des entrecats!

Un artiste très-connu, mais que je ne nommerai pas, se rendoit ces jours derniers de Paris à Nancy. Arrivé à Châlons, après avoir fait un bon souper, il se jette sur un lit; mais à deux heures on le réveille en sursaut; enveloppé dans son tarrick et à moitié endormi, il se laisse pousser dans la diligence prête à partir. A peine y est-il installé, qu'il veut reprendre une histoire interrompue par le souper; je vous disois,

( une voix ) —  
 puisque nous étions  
 vous méprenez....  
 un peu égrillarde.....  
 donc? — Parce que  
 les lurons qui allez  
 nous occuper des p  
 Qu'est-ce à dire? —  
 à Nancy! Arrête, p  
 histoire.

(Extrait du rapport d

VILLE A ST-PETERSBO  
 L'abbé Georgel, jés  
 chargé d'affaires de F

SECOND ET

la semaine qui précède  
 semaine de Beur  
 du beurre est int  
 et des œufs jusqu  
 moral des Russes, dit  
 et consacré au plaisir;  
 cessent leur trava  
 les quartiers de la  
 les spectacles publics  
 et en traîneaux:  
 même y paroissent d  
 voit des baladins jou  
 seurs de corde, des  
 estibles, des tentes so  
 us ce qui fait le princi  
 le peuple, ce sont  
 esquelles on voit se s  
 une pente rapide,  
 impulsion donnée par l  
 pente, la glissoire  
 pendant un bon q

Un volume in-18 de 48  
 libraire, rue Maz

Messieurs.... ( une voix ) — Il n'y a ici que des Dames.....  
 — que puisque nous étions sur le chapitre de la galanterie.....  
 — Vous vous méprenez.... — je vous régalerai d'une aventure un peu égrillarde..... — Gardez-vous en bien. — Pourquoi donc ? — Parce que les bienséances.... — N'êtes-vous pas des lurons qui allez occuper les places du Nord ? — Nous allons occuper des places de demoiselles de comptoir. — Qu'est-ce à dire ? — Nous allons à Paris. — O ciel ! et moi à Nancy ! Arrête, postillon..... — Non, non, contez votre histoire.

( *Extrait du rapport du conducteur de la diligence.* )

VOYAGE A ST-PÉTERSBOURG, en 1799 et 1800 ; par feu M. l'abbé Georgel, jésuite, ancien secrétaire d'ambassade et chargé d'affaires de France à Vienne (1).

SECOND ET DERNIER ARTICLE.

La semaine qui précède le Carême est appelée par les Russes semaine de Beurre, parce qu'immédiatement après, l'usage du beurre est interdit, de même que celui de la viande et des œufs jusqu'à Pâques. « Cette semaine est le carnaval des Russes, dit l'abbé Georgel ; tous les jours en sont consacrés au plaisir ; les boutiques sont fermées ; les ouvriers cessent leur travail ; le peuple est endimanché. De tous les quartiers de la ville, on se porte en foule au lieu où les spectacles publics sont multipliés. Le peuple s'y rend à pied et en traîneaux : les riches et les grands, la cour elle-même y paroissent dans leurs plus brillans équipages : on y voit des baladins jouant des farces sur des tréteaux, des danseurs de corde, des marchands de toutes sortes de comestibles, des tentes sous lesquelles on donne à manger ; mais ce qui fait le principal amusement et attire les grands et le peuple, ce sont des montagnes de glace, du haut desquelles on voit se succéder des couples qui s'élancent sur une pente rapide, assis sur des glissoires élégantes ; l'impulsion donnée par la pente est si forte, qu'au bas de cette pente, la glissoire et ceux qui y sont assis, se promènent pendant un bon quart d'heure dans une arène glacée,

(1) Un volume in-18 de 488 pages ; prix : 7 fr. A Paris, chez Alexis, Eymery, libraire, rue Mazarine, n.° 30.

tracée en rond, autour de laquelle sont des barrières, des bancs pour les spectateurs, et cinq ou six rangs de carrosses qui vont au pas, avec un ordre qu'ont soin de maintenir les soldats à pied et à cheval. Les jeunes garçons et les jeunes filles qui se réunissent deux à deux pour ce singulier divertissement, sont vêtus à la russe, dans un costume riche et élégant. »

Pendant la semaine de Pâques à Quasimodo, qui est toute entière consacrée aux plaisirs, pères, mères, enfans, en habits de fête, se rendent au milieu de la ville, à la gauche de la Nawa : là sont des farceurs, des baladins, des boutiques de comestibles, des escarpolettes, les unes en balançoire, les autres tournant comme des roues de moulin. Tous les jours, les grands, dans leurs équipages les plus brillans, vont circuler au pas, pendant des heures entières, autour de ces escarpolettes, qui attirent toute la ville. « J'y ai vu, dit l'abbé Georgel, l'Impératrice et les grandes-duchesses en carrosses de gala, et l'Empereur à cheval, avec l'héritier du trône et une suite nombreuse. »

« J'ai remarqué, ajoute l'abbé Georgel, dans ces jours de joie et de plaisir, que les Russes qui, pris individuellement, ont tous une physionomie gaie, se livrent à ces amusemens sans aucun cri de joie, et sans aucun de ces gestes qui annoncent l'enthousiasme. »

Ce qu'on appelle à Saint-Pétersbourg les *boutiques russes*, est un bâtiment qui a du rapport avec notre Palais-Royal. Il présente de même une continuité d'arcades, et tout y est boutiques. « Ces boutiques, dit l'abbé Georgel, forment un assemblage de tout ce qu'on peut désirer en étoffes d'or, d'argent, de soie ; en draps, en toiles de tous les pays ; en quincaillerie, orfèvrerie, bijouterie, tableaux, estampes, livres, porcelaines, meubles, plantes aromatiques, etc. Tout ce bâtiment est en brique, avec un mastic et un crépissement qui le fait paroître de pierre de taille ; il est vouté jusque sous le toit, qui est de tôle peinte en rouge et vernie ; on n'y souffre ni poêle, ni cheminée, ni feu. Les boutiques se ferment au jour tombant, afin qu'on n'y introduise pas de lumière. Les bottes fourrées, les pelisses et de gros vases d'étain pleins d'eau bouillante, voilà ce qu'employent les marchands pour braver les rigueurs du climat. »

Outre les *boutiques russes*, ainsi appelées, parce qu'il n'est permis à aucun étranger de s'y établir, « on trouve, dit l'abbé Georgel, dans les quartiers les plus fréquentés,

grands et riches magasins. Les marchandises que dans les boutiques valent mieux. »  
Les derniers jours de décembre, les habitans de St.-Pétersbourg mangent de viande, de gibier et de poisson. dit l'abbé Georgel, des moutons, des volailles privées et sauvages, quarante et soixante chèvres élevés et séparés, on se promène entre les boutiques ; on y voit des flâneurs pour six ou sept sous sur les meilleures tables ; on a été gelé, mais donnez-moi des poissons qui viennent sur six à sept pouces de long, il ressemble à celle d'un poisson qui donne du goût à la soupe. Ces soupes sont couteuses, quant à la quantité à quatre-vingts roubles et un ouka. Il est en forme de bouillon percé par trouçons. »

## L'EMPL

Vous avez, chère Sixtine, vous distraire, cependant les journées d'une longue vie vous souvent sans repos. Aimez-vous ? Non, j'aimerois-il vous laisser abandonner à la pitié de honte de ne pas vivre, de ne pas mourir. D'abord, il faut vous occuper jamais à vous retirer, vous aurez le teint jaunâtre, vous vieillirez d'abord, mais bientôt vous serez sage.

de grands et riches magasins anglais, hollandais, italiens et français. Les marchandises, étalées avec luxe, y sont plus chères que dans les boutiques russes, mais il est reconnu qu'elles valent mieux. »

Les derniers jours de décembre et le 15 janvier, sont pour les habitans de St.-Petersbourg des époques d'approvisionnement de viande, de gibier et de poisson gelé. « Des milliers de traîneaux, dit l'abbé Georgel, amènent des bœufs, des veaux, des moutons, des cochons, du gibier de toute espèce, de la volaille privée et sauvage: ces provisions arrivent de trente, quarante et soixante lieues: on fait de chaque espèce des tas élevés et séparés, qui, en s'étendant, figurent des rues; on se promène entre les monticules de ces comestibles gelés; l'on y voit des flux et reflux d'acheteurs qui s'approvisionnent pour six ou sept mois... Chez les grands seigneurs et sur les meilleures tables, on sert souvent de beau poisson qui a été gelé, mais dont le goût n'est pas moins bon. Un des poissons qui viennent de loin, a jusqu'à deux pieds de long sur six à sept pouces de large; on le nomme sterlet: sa tête ressemble à celle d'un très-gros brochet; il est excellent: c'est ce poisson qui domine dans les soupes que les Russes appellent *ouka*. Ces soupes sont un luxe de grand seigneur; les moins coûteuses, quand on est peu de convives, sont de soixante à quatre-vingts roubles. Dans tous les diners d'aparat on sert un *ouka*. Il est composé de jus de différens poissons qui en forme le bouillon; de petits et moyens sterlets y sont coupés par tronçons. »

#### L' E M P L O I D U T E M P S.

Vous avez, chère Sixtine, mille moyens de vous occuper et de vous distraire, cependant, vous vous ennuyez, vous trouvez les journées d'une longueur assommante, et les nuits sont pour vous souvent sans repos et sans sommeil.

Aimez-vous? Non, pas encore. Et quand vous aimeriez, faudroit-il vous laisser abattre ainsi, et ne devez-vous pas avoir un peu de honte de ne savoir pas mettre plus d'ordre dans votre vie, de ne pas mieux régler l'emploi de votre temps?

D'abord, il faut vous coucher de bonne heure. Si vous ne pensez jamais à vous retirer qu'à minuit, vous vous fatiguerez, vous aurez le teint échauffé, les yeux enfoncés, les sens appesantis, vous vieillirez vite, vous ne vous en appercevrez pas d'abord, mais bientôt vous gémirez de n'avoir pas écouté mes conseils.

Une femme a beau être jeune, si elle a des rides, si elle est fanée, on ne lui adresse plus d'hommage.

Couchez-vous avant dix heures, le matin vous aurez l'œil vif, la peau unie, l'imagination fraîche et brillante.

Je cherche à intéresser ici votre amour-propre; mais c'est à votre santé que je pense surtout. Un jour vous devez vous marier, et si vous êtes mince, foible, malingre, vous n'aurez que des soucis dans le ménage. Les hommes n'aiment pas que leur maison soit comme un hôpital. J'en ai vu qui avoient été dans le principe très-disposés à rester fidèles, et qui bientôt s'étoient dégoûtés de la constance, en voyant la cheminée de leur femme garnie de fioles, poudres, pilules, comme un comptoir de pharmacien.

Ce qui retient et attire, c'est un air de vigueur, non de rudesse; de grâce, non de mollesse; de propreté, de gaieté, de courage, dont on a grand besoin au milieu des embarras de toutes sortes qui suivent le contrat et les cérémonies de l'église.

Un mari veut avoir de beaux enfans; et la première qualité pour les avoir tels, c'est de se conserver pure et forte, et d'éviter tout ce qui pourroit altérer les dons que la nature vous a faits.

Levé matin, vous êtes maîtresse de vous-même jusqu'à ce que l'heure soit venue de descendre au salon. Il n'y a là ni obligation ni étiquette qui vous gênent; et n'est-ce rien que de gagner ces momens de liberté sur les chaînes du jour?

Entourez-vous de livres. Je n'ai pas besoin de vous recommander d'en avoir de bons; vous avez l'âme trop élevée et l'esprit trop juste, pour qu'on puisse craindre que vous ne fassiez de mauvais choix. Les mauvais livres dégradent ceux qui les lisent, ou plutôt, ceux qui, les connoissant, les achèvent, ont déjà le cœur dépravé.

Apprenez l'italien ou l'anglais. Vous le pouvez sans autre secours que celui de votre persévérance. Par la méthode interlinéaire, sans maître et dans six mois, vous aurez fait, soyez-en sûre, des progrès étonnans.

Votre harpe est négligée. Faites-y promptement mettre des cordes, et ne perdez pas un talent qui vous a tant coûté de peine à acquérir. Vous êtes souvent seule, vous avez eu le malheur de perdre votre mère, et le long du jour votre père est souvent dehors. Grâce à vos accords et à vos chants, vous pouvez remplir la solitude de ces heures, et vous livrer même à la composition, qui a mille charmes et qui donne mille jouissances.

Un rhéteur a dit que  
par des gens du monde  
sont été faits par  
les musiciens de profess  
choses légères ou tend  
ner. Mais vous, livr  
notes, faites-nous d  
contresens mesurés,  
perdant aucune de s  
de l'étouffer, et faites  
sa céleste origine.

Voilà bien des affair  
temps pour toutes c  
more. Tous les jours il  
ne défends ni les cours  
marchands de nouveau  
tures et les personnes av  
elle femme ne se per  
mes qui étoient perdues  
on ne pense, et la v  
pour résister toujo

Vous me trouverez  
vous êtes la fille d'un  
eux que vous soyez heu  
des routes par les  
dit au bonheur.

Je vas partir, je vas  
retour je vous verrai, et  
de vos chagrins actuels si  
avez prouité de mes leçon  
Adieu. Je vous rend  
d'un dévouement sa  
vous détestable! Jugez  
avez accomplie! Adieu

Il est arrivé de Russie  
une grande quantité de  
propres à faire des witz-

M<sup>lle</sup> Chaumeton, m  
fabrique non seulement  
une crème, dite de bea  
dore, n<sup>o</sup>. 13, près le l



Un rhéteur a dit que les plus jolies chansons avoient été faites par des gens du monde. On pourroit ajouter que les plus jolis airs ont été faits par des dames de la société. Les poètes et les musiciens de profession n'ont pas assez de naïveté pour ces choses légères ou tendres ; leur ouvrage sent le travail et le métier. Mais vous, livrez-vous à vos inspirations ; ils font des notes, faites-nous des chants ; ils écrasent les vers sous leurs contresens mesurés, rendez à la poésie son pouvoir en ne perdant aucune de ses nuances délicates, soutenez-la au lieu de l'éteindre, et faites-la, par vos nobles soins, remonter vers sa céleste origine.

Voilà bien des affaires, ma chère amie, mais vous avez du temps pour toutes ces choses et pour beaucoup d'autres encore. Tous les jours il faut sortir et prendre de l'exercice : je ne défends ni les courses du Boulevard, ni les visites chez les marchands de nouveautés, seulement il faut choisir ses heures et les personnes avec lesquelles on fait ces promenades. Telle femme ne se perd souvent que parce qu'elle a eu des amies qui étoient perdues avant elle. L'exemple est plus funeste qu'on ne pense, et la vertu la plus solide ne l'est pas encore assez pour résister toujours.

Vous me trouverez un peu prêcher aujourd'hui ; mais vous êtes la fille d'un homme que j'estime et que j'aime, je veux que vous soyez heureuse, et je vous enseigne quelques-unes des routes par lesquelles il faut passer pour arriver en effet au bonheur.

Je vas partir, je vas faire une absence d'un mois. A mon retour je vous verrai, et combien je serai glorieux si vos ennuis et vos chagrins actuels sont passés ; ce sera la preuve que vous aurez profité de mes leçons.

Adieu. Je vous renouvelle l'assurance d'une affection vive et d'un dévouement sans bornes. Je vous aimerois, fussiez-vous détestable ! Jugez quels seront mes sentimens quand vous serez accomplie ! Adieu.

DORANTE.

Il est arrivé de Russie, rue de l'Echiquier, n°. 4, à Paris ; une grande quantité de peaux de petit-gris, dos et ventre, propres à faire des witz-chouras.

M<sup>lle</sup>. Chaumeton, marchande de rouge serkis de la cour ; fabrique non seulement le rouge végétal, mais le blanc, et une crème, dite de beauté. Sa demeure est rue de la Michaudière, n°. 13, près le boulevard des Italiens.

), si elle a des rides, si elle d'hommage.

, le matin vous aurez l'œil fraîche et brillante.

e amour-propre ; mais c'est

Un jour vous devez vous

ible, malingre, vous n'aurez

es hommes n'aiment pas que

tal. J'en ai vu qui avoient

rester fideles, et qui bien-

nce, en voyant la chemise

ndres, pilalles, comme un

un air de vigueur, non de

ie ; de propreté, de gaieté,

in au milieu des embarras

rat et les cérémonies de l'é-

tfans ; et la première qualité

onserver pure et forte, et

er les dons que la nature

ie de vous-même jusqu'à ce

dre au salon. Il n'y a la na-

nt ; et n'est-ce rien que de

chaines du jour ?

pas besoin de vous recom-

avez l'âme trop élevée et

nisse craindre que vous ne

ivais livres dégradent ceux

, les connoissant, les adre-

Vous le pouvez sans autre

ance. Par la méthode inter-

s, vous aurez fait, soyez-en

promptement mettre des

nt qui vous a tant coûté de

ent seule, vous avez eu le

long du jour votre père est

rds et à vos chants, vous

teures, et vous livrez même

harmes et qui donne mille

## M O D E S.

Ni le violet, ni le citron, ni le gris ne sont aussi souvent employés par les modistes que précédemment; mais elles font beaucoup de chapeaux à passe en satin rose, et une certaine quantité en velours noir plein. Quelques chapeaux de satin rose sont garnis en velours simulé feuille morte, d'autres en pluche, ou en duvet carmelite. L'étoffe que l'on appelle velours simulé, ressemble au velours épinglé.

A la place qu'occupoient des fleurs ou des plumes, on voit sur quelques chapeaux de velours noir plein, un panache en chenille couleur citron: le bord de ces chapeaux n'a pas de garniture. Sur d'autres chapeaux à passe en velours noir, on met, pour garnir le bord, un rouleau de marabout, ou un large tulle, plissé à gros plis.

Comme l'hiver dernier (voyez la gravure 1710), on fait en velours noir plein, des toques ou diminutifs de chaperons, qui descendent en pointe sur le milieu du front, et sur lesquelles on pose à demeure un chapeau pareil, à bord plat. Au lieu de perles; c'est une tresse d'or qui orne le bord de la toque, et un gland d'or pend du côté gauche.

Les fleurs sont devenues rares: lorsque ce sont des roses, le feuillage est en satin, et la fleur en velours ou en chenille.

Les grisettes portent des chapeaux de castor noir, ou de ruban et chenille sur sparterie.

On n'a encore vu dans les promenades que très-peu de volans de mérinos brodés. Les volans tout unis sont plus communs. Naguères c'étoit le velours vert que l'on appliquoit sur du mérinos blanc. On donne maintenant la préférence aux bandes de velours nakarat. On fait non seulement des spencers, mais des robes à dos plat.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1772.

*Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Méaugère, boulevard Montmartre, n.º 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1<sup>er</sup>. ou du 15.*

(1772.)



Chapeau de gros de Naples orné de plumes de Cog Spencer de Velours garni de Croisés de satin. Robe de percale garnie de Coques de satin avec entredouze de Culle.

ES.

le gris ne sont aussi souvent  
 écedemment; mais elles font  
 i satin rose, et une certaine  
 Quelques chapeaux de satin  
 feuille morte, d'autres en  
 floffe que l'on appelle velours  
 glé.

eurs ou des plumes, on voit  
 noir plein, un panache et  
 ces chapeaux n'a pas de gra  
 se en velours noir, on met  
 a de marabout, ou un large

gravure 1710), on fait en  
 ou diminutifs de chaperons,  
 lieu du front, et sur les  
 apeau pareil, à bord plus  
 se d'or qui orne le bord de  
 u côté gauche.

lorsque ce sont des roses,  
 ur en velours ou en de

ix de castor noir, ou de

enades que très-peu de ve  
 is tout unis sont plus com  
 rt que l'on appliquoit sur  
 itenant la préférence au  
 on seulement des spencers,

Gravure 1772.

il. doit être adressé, port  
 urt Montmartre, n.º 1, ou  
 mens dateut du 1.º, ou du 1.º.

# JOURNAL

## D E S

*Le Journal paroît, avec une  
table, avec deux Gravures  
par an, et 36 fr. pour un an. 50*

*En 1802, a été commencenté  
les tables et de Voitures : il  
y en a, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'at*

*La Route d' Aix-la-Chapelle  
ont-ils été obligés  
de passer dans laquelle on v  
revoir un concierge, u  
comme à naviguer, une f  
deur français. On desirer  
moins égarillades : par  
de Jeanne-d' Arc, a  
la fait tirer les cartes,*

Si cette sorcier  
Peut lir' sur le fr  
J crois que ma  
Doit avoir un' fi

*La Fille Soldat figure :  
a cru reconnoitre en*

# JOURNAL DES DAMES

ET

## D E S M O D E S .

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

*La Route d'Aix-la-Chapelle a paru un peu longue, aussi les auteurs ont-ils été obligés de la raccourcir. C'est une lanterne magique dans laquelle on voit le même personnage représenter tour-à-tour un concierge, un baron, un courrier, l'inventeur de la canne à naviger, une fameuse tireuse de cartes et un grenadier français. On desireroit que les jeunes filles y fussent un peu moins égrillardes : par exemple, l'une d'elles dit qu'elles sont des *Jeanne-d'Arc*, du côté de la valeur; une autre, après s'être fait tirer les cartes, s'écrie :*

Si cette sorcier', qui m'étonue,  
Peut lir' sur le front d' monseigneur,  
J' crois que madame la baronne  
Doit avoir un' fière peur.

~~~~~

*La Fille Soldat figure avec avantage au Théâtre St-Martin ; on a cru reconnoître en elle la cousine-germaine de la Fille*

Hussard. M.<sup>lle</sup> Zélie-Molart a fort bien joué ce rôle ; elle fait la charge en douze temps comme si elle comptoit dix ans de service ; elle peut être assurée que le public ne lui donnera pas son congé.

JOURNAL DES DAMES  
On annonce la *Soirée de Madrid*, à Feydeau ; le *Manteau*, aux Français ; le *Tour de Faveur*, à Favart ; et l'*Auberge des Alpes*, au Vaudeville.

DES MOIS  
Les Six dernières Semaines de l'automne, passées à la campagne.

S'il est un séjour désagréable, ma chère amie, c'est bien la campagne, dans les derniers mois de l'automne ; saison équivoque, elle souffle, comme le satyre de La Fontaine, le froid et le chaud ; saison incertaine, le matin, elle promet une belle journée, le soir elle donne de la pluie ; saison vaporeuse, elle met en deuil toute la nature. Les jardins sont sans fleurs, les prés sans verdure et les bois sans ombrage.

Que l'on cesse d'appeler joyeuse l'époque de la *St-Hubert*. Ordonner le dîner des chasseurs de tous les environs, et le soir, pendant cinq à six jours, entendre parler de cerfs, de daims, de chevreuils et de sangliers, voilà le partage de nous autres femmes.

N'en déplaise à Diane et à ses nymphes, si j'avois un amant à choisir, je ne prendrois pas un chasseur. Toujours battant les bois, courant les plaines, ne s'occupant que de ses chevaux, de ses chiens, de ses piqueurs, toujours fatigué ou endormi, il n'a pas un instant à donner aux amours. C'est pour lui et pour le seigneur qui compte avec ses fermiers, que l'automne a quelque intérêt. Quant à moi, je pense bien comme Fontenelle. Une grande dame, que des affaires pressantes appeloient dans ses terres, lui proposoit d'y venir passer, avec elle, le reste de l'arrière-saison. Madame, lui dit-il, pardonnez ma franchise ; en automne, je ne connois pas de plus belle campagne que Paris.

LOUISE \*\*\*

JE P.E.

Je pense à toi, dès  
En souriant, nous a  
Et quand la nuit sui  
Etend son ombre : à

Je pense à toi, dan  
Lorsque Zéphir se  
Et quand le froid,  
Ternit l'Émail : à to

Je pense à toi, quan  
Du tendre amour,  
Quand mes accords  
Se font entendre :

Je pense à toi, toi  
Lorsque des jeux n  
Et si mon âme, en  
Souffre et gémit :

GUERRE

à vingt ans j'arrive à l  
d'une couron  
mais sans aucune  
sans guide qui puisse  
expérience. Pendant six  
remarquable. Un co  
signage je n'ai plus qu'à  
imitations honorables.  
à ses concert  
d'un autre côté, je  
chez son pein  
modes, et M<sup>lle</sup> veu  
au moins de trois mois  
d'un jeune lauréat si  
auteur dramatique de

JE PENSE A TOI

Je pense à toi, dès que je vois l'aurore  
En souriant, nous annoncer le jour:  
Et quand la nuit sur les monts d'alentour  
Etend son ombre : à toi je pense encore

Je pense à toi, dans les bosquets de Flore,  
Lorsque Zéphir se joue au sein des fleurs ;  
Et quand le froid, de leurs vives couleurs  
Termit l'émail : à toi je pense encore.

Je pense à toi, quand ma lyre sonore  
Du tendre amour, répète les doux chants ;  
Quand mes accords, en sons plaintifs et lents,  
Se font entendre : à toi je pense encore.

Je pense à toi, toi que mon cœur adore,  
Lorsque des jeux m'environne Pessaim ;  
Et si mon âme, en proie au noir chagrin,  
Souffre et gémit : à toi je pense encore.

TALAIRAT.

GUERRE AUX PARISIENNES.

A vingt ans j'arrive à Paris le front ceint d'un laurier scho-  
lastique et d'une couronne académique obtenue à l'Athènes  
de... ; mais sans aucune connoissance du monde, sans ami  
et sans guide qui puisse veiller à mes intérêts et diriger mon  
inexpérience. Pendant six mois je végète sans faire aucune so-  
tisè remarquable. Un compatriote arrive, et grace à son té-  
moignage je n'ai plus qu'à choisir parmi un très-grand nombre  
d'invitations honorables. M<sup>me</sup>. L\*\*\*, me prie à ses bals ;  
M<sup>me</sup>. G\*\*\* à ses concerts ; M<sup>le</sup>. C\*\*\* à ses soirées littérai-  
res ; d'un autre côté, je ne puis me dispenser d'accompagner  
M<sup>me</sup>. V\*\*\* chez son peintre, M<sup>me</sup>. N\*\*\* chez sa marchande  
de modes, et M<sup>me</sup>. veuve de T\*\*\*, au Rocher de Cancale.  
En moins de trois mois, je ne suis plus reconnoissable. Au  
lieu d'un jeune laureat frais et dispos, on me prendroit pour  
un auteur dramatique dont la tragédie est reçue aux Français.

LOUISE \*\*\*

depuis quinze ans, ou pour un candidat qui, depuis un quart de siècle, postule son admission à l'Académie. Bien loin de reprocher aux Parisiennes leurs rigueurs, je ne les gronde que de leur excessive bonté. Tantôt, c'est une bague en cheveux que l'on me donne, et pour laquelle je suis obligé d'en offrir une en brillant, tantôt c'est une bourse, une chaîne en perles de verre que je reçois et qui me coûtent aussi cher que si elles étoient en perles fines. Bref, je suis ruiné par les cadeaux, excédé par les politesses et presque *anéanti* par les bons procédés; j'ai à défendre continuellement ma tête contre les séductions de l'amour-propre, mon cœur contre les œillades, ma santé contre les veilles, et mes nerfs contre les billets musqués; comment ne me plaindrais-je pas? Comment ne ferais-je pas la guerre aux Parisiennes.

\*\*\*\*

~~~~~

LE BONHOMME, ou *Nouvelles Observations sur les Mœurs parisiennes au commencement du dix-neuvième siècle*; par M. de Rougemont (1).

Ces observations commencent par

UN SALON DE LA CHAUSSÉE D'ANTIN.

« Ernest (un provincial) ne concevoit pas, dit le Bonhomme, comment il se faisoit que le chevalier de Céran, si distingué en province, ne fût pas même connu de nom à Paris. Une chose le surprit encore. Lorsqu'on eut cessé de jouer, on fit de la musique. Pendant un duo d'*Arnide*, chanté par le jeune Lev\*\* et M.<sup>me</sup> San\*\*\*, la porte s'ouvrit, et Ernest reconnut le préfet de son département, qui entra sur la pointe du pied en saluant très-profondément la société, dont la majeure partie n'avoit pas tourné les yeux vers lui. Ce peu d'attention le choqua; mais la modestie du préfet, qui alla s'asseoir dans un des coins du salon, lui parut encore plus étrange; il

(1) Un volume in-12 de 282 pages, avec deux gravures. Prix: 3 fr. 75 cent., et, port franc, 4 fr. 50 cent., à Paris, chez Pillet, imprimeur-libraire, rue Christine, n.º 5.

... y tenir, et confia s  
... que les préfets bien  
... à Paris. »

LA MAISON

Lorsque le Bonhomme e  
... les torts d'une mau  
... et du libertinage. «  
... de ces malheureux  
... la durée de leur déten  
... nrière reste à l'administr  
... champ à l'ouvrière, la  
... être rendue lors de sa  
... schalls, du découpage  
... ture, du tricot, étoient  
... us; en promenant me  
... de la beauté de que  
... si affreuse, qu'on a  
... voir quelques traces sur  
... ture, je remarquai une  
... gues, la physionomie  
... si dire un nouvel éclat  
... eux étoient cachés sou  
... pela par son nom; il  
... jeté les yeux sur nous  
... me qui, en conduisan  
... failli m'écraser l'hive  
... té avec le jeune lord, el  
... les diamans brilloient d  
... ge étoit à ses ordres et  
... caprices; un riche équ  
... les; la foule s'empresso  
... de milord sollicitoier  
... de réflexions me fit  
... choisir une communauté  
... Elise (c'est le nom  
... condamnée à une reti  
... une résignation qui  
... pas la seule jolie fem  
... cette maison. »

LE B

... et M.<sup>me</sup> de la Bob



ne put y tenir, et confia son étonnement à son voisin, qui l'assura que les préfets bien élevés ne se comportoient pas autrement à Paris. »

#### LA MAISON SAINT-LAZARE.

Lorsque le Bonhomme en fit la visite, 850 femmes y exposoient les torts d'une mauvaise éducation, ou les suites de la paresse et du libertinage. « Le vol, dit-il, est le crime le plus commun de ces malheureuses.... Le prix de leur travail, pendant la durée de leur détention, est divisé en trois parts : la première reste à l'administration, la seconde est comptée sur-le-champ à l'ouvrière, la troisième est mise en réserve pour lui être rendue lors de sa sortie.... Les ateliers de la fabrique de schalls, du découpage des laines, de la broderie, de la couture, du tricot, étoient tous en activité lorsque je les parcourus; en promenant mes regards sur les ouvrières, je fus frappé de la beauté de quelques-unes. On se fait du crime une image si affreuse, qu'on a toutes les peines du monde à en découvrir quelques traces sur un joli visage. Dans l'atelier de la couture, je remarquai une jeune personne dont les traits distingués, la physionomie douce et agréable, recevoient pour ainsi dire un nouvel éclat de la bizarrerie de son costume; ses cheveux étoient cachés sous une coëffe de toile.... Le concierge l'appela par son nom; il m'étoit inconnu; mais à peine eut-elle jeté les yeux sur nous, que je reconnus en elle une jeune femme qui, en conduisant la calèche de milord K. . . . ., avoit failli m'écraser l'hiver dernier. A cette époque, liée d'amitié avec le jeune lord, elle vivoit de ses bienfaits: les bijoux et les diamans brilloient dans sa parure; un nombreux domestique étoit à ses ordres et suffisoit à peine à la multiplicité de ses caprices; un riche équipage la transportoit à tous les spectacles; la foule s'empressoit sur son passage, et de nombreux amis de milord sollicitoient la faveur de varier ses plaisirs..... Que de réflexions me fit faire ce changement! Trop pressée d'établir une communauté de biens entre elle et son ami, M.<sup>lle</sup> Elise (c'est le nom que lui donna le concierge) s'étoit vue condamnée à une retraite de cinq ans, qu'elle subissoit avec une résignation qui approchoit de l'indifférence! .... Ce n'est pas la seule jolie femme que j'ai été étonné de rencontrer dans cette maison. »

#### LE BAL BOURGEOIS.

M. et M.<sup>me</sup>. de la Bobinière donnoient un bal pour attra-

12 )  
candidat qui, depuis un quart  
n à l'Académie. Bien loin de  
rigueurs, je ne les gronde que  
c'est une bague en cheveux que  
je suis obligé d'en offrir une en  
une chaîne en perles de verre  
aussi cher que si elles étoient  
né par les cadeaux, excité  
i par les bons procédés; j'ai  
e contre les séductions de la  
les œillades, ma santé contre  
s billets musqués; comment  
nt ne ferais-je pas la guerre

Observations sur les Mœurs  
du dix-neuvième siècle; par

USÉE D'ANTIN.

on devoit pas, dit le Bon-  
le chevalier de Cérans, si  
me connu de nom à Paris.  
on eut cessé de jouer, on  
d'Arnide, chanté par le  
porte s'ouvrit, et Ernest  
nt, qui entra sur la pointe  
it la société, dont la me-  
eux vers lui. Ce peu d'ab-  
du préfet, qui alla s'asseoir  
ut encore plus étrange; il

rec deux gravures. Prix: 5 fr.  
, à Paris, chez Pillet, impr-

per un genre. « La réunion, dit notre bonhomme, étoit composée d'une foule de personnages inconnus les uns aux autres. M. la Bobinière les appeloit des amis; c'étoit de sa part une honnêteté perdue, car ils contrôloient les décors du salon, ils critiquoient le caractère du maître, les ridicules de sa femme, les prétentions de sa fille, avec une sévérité où il n'entroit plus de justice que d'amitié. « Vous voilà ici, dit un gros homme qui venoit d'assommer de complimens M<sup>me</sup>. la Bobinière, à un petit avocat qui s'extasioit sur les plaisirs de la soirée! — Que voulez-vous, répondit celui-ci: il faut bien aller quelque part.... Je passerai sous silence les observations d'une vieille dame, qui blâmoit l'excès des dépenses de M. la Bobinière, et prétendoit à tout moment qu'il étoit l'heure de souper; je ne parlerai pas de quelques invités qui se refusoient à jouer, à danser, et ne manquoient jamais de se rafraîchir à la fin de chaque contredanse.... Un fauteuil taché, un couvert de vermeil perdu, un vase de porcelaine brisé, avoient brouillé M<sup>me</sup>. la Bobinière avec ses meilleures amies. Pour comble de malheur, à ce bal qui lui avoit coûté tant de peine, tant de soins inutiles et si mal récompensés, toutes les jeunes filles, excepté la sienne, avoient trouvé des maris. »

#### LE BUREAU DE CHARITÉ.

Lorsque le bonhomme arriva, la discussion rouloit sur le choix à faire d'une quêteuse pour le dimanche suivant : — « N'avez-vous pas M<sup>me</sup>. la comtesse de Z\*\*\*\*, dont les Journaux publient la charité périodique, et qui, sans doute, pour l'exemple, imprime scrupuleusement le récit de ce qu'elle nomme ses bonnes actions? — Nous avions pensé à cette charitable dame; mais elle est engagée pour un arrondissement plus nombreux. — M<sup>me</sup>. de Ponard? — On la trouve si laide. — La vertueuse marquise de Nérac? — On la dit si vieille! — Comment! Est-ce que la jeunesse et la beauté sont des conditions? — Ces deux qualités ne cessent jamais d'être un avantage partout où elles se rencontrent: la charité, devenue de plus en plus difficile à émouvoir se réveille à l'aspect d'une jolie figure, et vous ne sauriez vous faire une idée de l'influence que deux beaux yeux exercent sur la sensibilité humaine. Nous voyons cela à nos recettes; elles augmentent ou diminuent suivant l'âge, le rang, l'adresse et la beauté de notre trésorière. — En ce cas, la belle M<sup>me</sup>. Daviaud sera une providence pour les infortunés? — Eh! mon dieu non; nous

... dès qu'en l'occasion de  
... ne s'en a pas été avant  
... son œil est superbe;  
... mais, ce qui donne à sa  
... à l'intérêt personne. —  
... si la nature ne lui a  
... avec libéralité aux fem  
... une insipidité de  
... travail important que le

#### TRAVAIL

Un reste de gaucherie  
... à Paris, négoci  
... homme: « il n'est don  
... au niveau de le  
... le ciel les ait fait na  
... le destin, jamais el  
... leur arrive; elles nais  
... convenances, et ret in  
... moutrer au grand jour.

Par arrêt de la cour d'a  
... Louis-Lefrançois e  
... mais forains et colpo  
... nommés à quinze ans  
... nous commis sur l'arron  
... d'avoir fraudulense  
... avril 1816, à l'aide d'e  
... d'habileté par le sieur C  
... de nouveautés, rue S  
... unité de marchandises  
... robes, bas de soie, n  
... nouveautés, lesquelles  
... condamnés dans divers  
... être recouvrées par le

Le jour de la représenta  
... que que les coiffure

notre bonhomme, étoit con-  
 nus les uns aux au-  
 des amis; c'étoit de sa part  
 contrôloient les déhors du se-  
 du maître, les ridicules de sa  
 e; avec une sévérité on il re-  
 « Vous voilà ici, dit un gro-  
 le compliment M<sup>me</sup>. la Bole-  
 sion sur les plaisirs de la sa-  
 rondit celui-ci: il faut être  
 sous silence les observations  
 excès des dépenses de M. le  
 moment qu'il étoit l'heure de  
 ques invités qui se refusaient  
 ent jamais de se rafraîchir  
 u fauteuil taché, un couver-  
 chaine brisée, avoient broûlé  
 ures amis. Pour comble de  
 coûté tant de peine, tant de  
 és, toutes les jeunes filles  
 des maris. »

#### CHARITÉ.

la discussion rouloit sur le  
 le dimanche suivant: —  
 se de Z\*\*\*\*, dont les Jours  
 , et qui, sans doute, possè-  
 ent le récit de ce que  
 Nous avions pensé à cette  
 gée pour un arrondissement  
 d? — On la trouve si facile  
 ? — On la dit si vieille  
 ce et la beauté sont des car-  
 ne cessent jamais d'être in-  
 ontrent: la charité, devenu  
 se réveille à l'aspect d'un  
 vous faire une idée de l'im-  
 percent sur la sensibilité he-  
 ecettes; elles augmentent en  
 l'adresse et la beauté de no-  
 belle M<sup>me</sup>. Daviaud sera un  
 — Eh! mon dieu non; nous

avons déjà eu l'occasion de l'employer, et le parti que nous en  
 avons tiré n'a pas été avantageux; ses traits sont nobles, gra-  
 cieux, son œil est superbe; mais elle baisse constamment ses  
 regards, ce qui donne à sa physionomie un air de sévérité  
 qui n'intéresse personne. — M<sup>lle</sup>. Aglaé Solange? — Elle seroit  
 parfaite si la nature ne lui avoit refusé ce qu'elle accorde sou-  
 vent avec libéralité aux femmes laides; elle quête avec une in-  
 souciance, une insipidité dont les pauvres sont la dupe. C'est  
 un travail important que le choix d'une quêteuse! »

#### TRAVAIL ET INDUSTRIE.

Un reste de gaucherie campagnarde dans un petit mercier;  
 devenu, à Paris, négociant du premier ordre, fait dire au  
 bonhomme: « il n'est donné qu'aux femmes de se mettre sur  
 le champ au niveau de leur situation. Dans quelque obscurité  
 que le ciel les ait fait naître, et à quelque élévation que le  
 sort les destine, jamais elles ne sont au-dessous du bonheur  
 qui leur arrive; elles naissent avec l'instinct secret de toutes  
 les convenances, et cet instinct n'attend qu'une occasion pour  
 se montrer au grand jour. »

Par arrêt de la cour d'assise de *Poitiers*, du 18 juillet 1818,  
 Pierre-Louis Lefrançois et Jean Clément, tous les deux mar-  
 chands forains et colporteurs, demeurant à Paris, ont été  
 condamnés à quinze ans de travaux forcés, comme coupables  
 de vols commis sur l'arrondissement de Poitiers, et encore cou-  
 pables d'avoir frauduleusement soustrait, dans la nuit du 8 au  
 9 avril 1816, à l'aide d'effraction extérieure, et dans la mai-  
 son habitée par le sieur Crozat-Lecointre, marchand de modes  
 et de nouveautés, rue Saint-Laud, à Angers, une grande  
 quantité de marchandises, consistant en soieries, schalls,  
 blondes, bas de soie, mousselines, perkales et autres effets  
 de nouveautés, lesquelles marchandises ayant été vendues par  
 les condamnés dans diverses villes avant leur arrestation, n'ont  
 pu être recouvrées par le sieur Crozat-Lecointre.

#### M O D E S.

Le jour de la représentation au bénéfice de M. St.-Aubin, on a  
 remarqué que les coëffures des dames les plus élégantes étoient

des toques de satin ou de velours, posées obliquement sur des cornettes de tulle. Quelques-unes de ces toques, en velours noir plein, avoient le bord découpé tout autour, et étoient ornées de longues plumes blanches, couchées, et de tresses d'or; d'autres, en velours rose, étoient garnies de têtes de plumes couleur de rose; sur celles de satin blanc, les plumes formoient couronne. Une autre sorte de coëffure, ronde comme un turban, et faite de crêpon ou de tulle, avoit pour bandeau des roses blanches entre lesquels étoient implantés des marabouts formant diadème. La coëffure de Madame Saint-Aubin ne différoit de cette toque que par un second rang de roses couleur de rose, placé au-dessus du cordon de roses blanches.

Des spencers de satin, de velours épinglé, de crêpon et d'autres étoffes blanches, étoient en grand nombre dans cette soirée. Il y avoit aussi des robes sans coulisse à la gorge et froncées sur les épaules; d'autres, à la Vierge, en velours épinglé bleu clair. Telle étoit la robe que portoit M.<sup>lle</sup> Bourgoïn, avec une toque pareille et une cornette de tulle.

Le rose est toujours, pour les chapeaux à passe, la couleur dominante. Ces chapeaux ont, pour l'ordinaire, un rebord de duvet blanc et une doublure rose. Le bleu pâle admet les mêmes accessoires. On double et on garnit ordinairement en blanc, les chapeaux couleur carminite et ceux d'un brun enfumé que l'on nomme couleur castor. Le jaune jonquille sert toujours à doubler le noir. On voit sur quelques chapeaux de velours noir, des garnitures en perles d'acier si petites, que ces cordons de perles ressemblent à des tresses. Il en est maintenant des chapeaux de castor noir comme des chapeaux de paille jaune dans la belle saison: grossiers ou fanés; ils sont portés par les grisettes et les femmes de chambre, neufs et d'une belle qualité, par les dames les plus élégantes. Nous n'avons point encore parlé des gazes à mouches de velours; les modistes en font des garnitures ou agrémens de chapeaux. Les capotes vertes sont fort rares; on en fait moins de violettes qu'au commencement de l'automne; mais il y en a d'une couleur que l'on nomme lilas rouge.

À la Feuille de ce jour sont jointes les Gravures 1773 et 1774.

Le 20, paroîtrent les gravures de Meubles 471 et 472.



urs, posés obliquement sur  
ines de ces toques, en velours  
roupé tout autour, et étoient  
bes, couchées, et de tresses  
, étoient garnies de têtes de  
es de satin blanc, les plumes  
rte de coëffure, ronde comme  
de tulle, avoit pour bandeau  
étoient implantés des mar-  
effure de Madame Saint-  
e que par un second rang  
ré au-dessus du cordon de

ours épinglé, de crépon et  
en grand nombre dans cette  
sans coulisse à la gorge et  
, à la Vierge, en velours  
de que portoit M.<sup>lle</sup> Bou-  
ne coraette de tulle.

chapeaux à passe, la couleur  
l'ordinaire, un rebord de  
bleu pâle admet les mêmes  
it ordinairement en blanc,  
eux d'un brun ensomé que  
ne jonquille sert toujours à  
quelques chapeaux de velours  
ier si petites, que ces co-  
resses. Il en est maintenant  
des chapeaux de paille jaune  
fanés, ils sont portés par  
ombre, neufs et d'une belle  
antes. Nous n'avons point  
: velours; les modistes en  
chapeaux. Les capotes vertes  
e violettes qu'au commence-  
a d'une couleur que l'on

les Gravures 1773 et 1774

Mesures 471 et 472

(1774)



Chapeau de Gros de Naples, garni d'une ruche de tulle et de Marabouts.  
Robingote de Meirinos garnie d'une bande de Velours.



Chapeau de Gros de Noire  
à une seule pointe. 4. Ce  
chapeau tout autour.



1, Chapeaux de Gros de Naples. 2, Capote de Gros de Naples. 3, Bonnet à une seule pointe. 4, Cornette faite en Ecuquet, avec une coulisse tout autour.

# JOURNAL

DES

Le Journal paroit, avec une  
table, avec deux Gravures,  
et 36 fr. pour un an. 50

En 1802, a été commenc  
les et de Voitures : il  
mes, 18 N<sup>os</sup>, par an. L'ab

La représentation des J  
Musique, a réuni la s  
la musique n'ont pas p  
t, malgré leur parfaite  
t, selon nous, jugé ce  
neur : ils lui reprochen  
et au grand Opéra pour  
e parodie des *Jeux Flo*

Le lendemain même des  
ouvert la *Fenêtre secrète*  
qui donnée par une fem  
et à la fois, fait le suj  
oureux de sa femme, c  
e au rendez-vous, il y  
et rappelle deux vaudevill  
l'autre, *les Maris ont*  
longue parfois spirituel,  
voilà ce qui a jus

L E

Mon mariage est un m  
bien assorti. Age,



# JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures: il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

La représentation des *Jeux Floraux*, à l'Académie royale de Musique, a réuni la société la plus brillante. Le poëme et la musique n'ont pas produit tout l'effet qu'on en attendoit, malgré leur parfaite exécution; mais quelques journaux ont, selon nous, jugé cet ouvrage avec beaucoup trop de rigueur: ils lui reprochent d'être ennuyeux, comme si l'on alloit au grand Opéra pour s'amuser? On prépare déjà, dit-on, une parodie des *Jeux Floraux*, sous le titre de *Jeux Innocens*.

Le lendemain même des *Jeux Floraux*, l'Opéra-Comique a offert la *Fenêtre secrète*, qui a obtenu un succès réel. Une leçon donnée par une femme à son époux, volage et jaloux tout à la fois, fait le sujet de cette nouveauté. Le mari est amoureux de sa femme, qu'il ne reconnoit pas; elle lui indique un rendez-vous, il y est exact et il se trouve.... chez lui. Cela rappelle deux vaudevilles, intitulés l'un: *C'est ma Femme*, et l'autre, *les Maris ont tort*. Deux situations piquantes, un dialogue parfois spirituel, un joli duo et une *sérénade mélodieuse*, voilà ce qui a justifié le succès.

\*\*\*\*\*

## LE SINGE.

Mon mariage est un mariage d'inclination; il n'en est pas moins bien assorti. Age, fortune, condition, tout y est; mais il

Y avoit des motifs particuliers qui séparoient la famille de ma femme de la mienne, et nous avons éprouvé dans nos amours toutes les persécutions imaginables.

Ces persécutions, comme on le pense bien, excitoient encore notre tendresse. Moins on vouloit nous unir, plus nous nous étions chers l'un à l'autre; c'est la coutume. La nature en cela se montre fort singulière, mais ce n'est pas ici le lieu de lui faire son procès.

Dans ce moment même où j'écris, je suis juré, je passe toutes mes journées au tribunal, et j'ai bien assez de procès comme cela. Je reviens à mon histoire.

Quand nous avons été mariés, quand tous les obstacles ont été vaincus, la chaleur de notre passion s'est un peu adoucie: n'ayant plus la guerre à faire au dehors, nous l'avons un peu faite au dedans.

Ces querelles d'intérieur sont tout-à-fait sans conséquence. Jeune encore on a chiffe tirée avec ses frères et sœurs. On est grondé par son père, on murmure contre lui. Cependant on leur reste attaché à eux tous, et l'on n'a jamais de meilleurs amis sur la terre.

De même on se dispute avec sa femme; quelquefois pour un mot dit de travers, on jette les carafes par les places, de colère on casse les assiettes, et puis on s'apaise, on se calme, le raccommodement se fait, on *rit d'avoir pleuré* et l'on recommence le lendemain sur nouveaux frais. La vie se passe au milieu de ces orages..... et de ces beaux jours!

Malheureusement notre ménage ne devint après quelques mois que trop paisible. Nous n'avions point hélas! ma femme et moi, de folles chicanes. Nous étions, au contraire, l'un pour l'autre d'une douceur et d'une politesse qui devoient amener quelque catastrophe.

Ma femme, dont le sang n'étoit jamais agité par rien, finit par tomber en langueur; elle dormait en dinant; elle avoit des vapeurs, des spasmes: l'appétit, le sommeil tout s'en alloit. Moi, je lisois le journal à table, ou bien j'écrivois en mangeant, j'avois toujours l'esprit occupé d'affaires étrangères, d'élections, de politique; et nos tête-à-têtes étoient, véritablement, peu propres à resserrer nos liens.

Je sentis qu'il falloit y penser sérieusement. Je vis l'état où nous étions réduits, et prenant une résolution vigoureuse, je partis un soir sans dire où j'allais, bien déterminé à ne donner de long-temps de mes nouvelles à ma femme.

Aux grands maux les grands remèdes. Or, l'ennui est le

grand ennemi du mé-  
servatif contre l'ennui qu'  
over l'un devant l'autr  
partis donc et je m'  
re qui s'y trouva prêt.  
Amsterdam et La  
es de la plus grande b  
figures comme la Judit  
de l'ard.

J'avois moins besoin  
trair un fort honnête,  
essieurs en ont toujours  
amplonnet leurs femmes  
arché avec un vaisseau  
roge suffiroit et renonç  
re voile pour la Chine.

La traversée fut heureu  
ndage à décrire, ce qu  
tre destination, je com  
voir ma femme. Les ne

le don de me sédu  
ois ces bras si blancs,  
mbles que j'avois laiss  
Mes desirs sont très-  
pas long à exécuter  
re paroissant arrivée à

je tournai mes regard  
Il falloit emmener qu  
depuis long-temps av  
la source et je fis mor  
si fichés de voyager. I  
si curieux, il ne se  
nêtre, sa vue se porte a  
ent que le malheur.

Quoi qu'il en soit, je  
rent de mon nègre et  
petit sapaou adroit et g  
amment favorable, non

Me voilà au port, je  
ma femme étoit dans les  
e dentil. Nouvelle Arté  
beau magnifique. La  
ette jeune veuve présu  
que l'essaim de tous no:

plus grand ennemi du ménage, et l'absence est le plus grand préservatif contre l'ennui que mutuellement deux époux peuvent éprouver l'un devant l'autre.

Je partis donc et je m'embarquai au Hâvre sur le premier navire qui s'y trouva prêt. Il me mena tout droit en Hollande. Je vis Amsterdam et La Haye, où il y a des Juives portugaises de la plus grande beauté et qui toutes ont des têtes et des figures comme la Judith dont on vend la gravure sur le boulevard.

J'avois moins besoin des Juives que des Juifs. J'en rencontrai un fort honnête, qui me prêta de l'argent, car ces messieurs en ont toujours pour les maris de mon espèce qui abandonnent leurs femmes par calcul et par ruse. Je fis aussitôt marché avec un vaisseau qui alloit au Congo, croyant que ce voyage suffiroit et renonçant à l'idée que j'avois eue d'abord de faire voile pour la Chine ou le Kamtchatka.

La traversée fut heureuse et je n'ai aucune tempête, aucun naufrage à décrire, ce qui me cause assez de regret. Arrivé à notre destination, je commençai à éprouver quelque désir de revoir ma femme. Les noires habitantes de l'Afrique n'avoient pas le don de me séduire le cœur et je soupirois vivement après ces bras si blancs, ces mains si délicates, ces yeux si aimables que j'avois laissés à Paris.

Mes desirs sont très-vifs, et ma volonté est rapide. Je ne suis pas long à exécuter ce que j'ai arrêté une fois. L'épreuve me paroissant arrivée à son terme, je m'embarquai de rechef et je tournai mes regards vers ma chère patrie.

Il falloit emmener quelque chose pour ma femme. Elle vouloit depuis long-temps avoir des domestiques noirs, j'étois là à la source et je fis mon traité avec deux amans qui n'étoient pas fâchés de voyager. Dans tous les pays du monde l'homme est curieux, il ne se trouve jamais bien là où le ciel le fit naître, sa vue se porte au loin, et au loin il ne rencontre souvent que le malheur.

Quoi qu'il en soit, je me remis en route; mais indépendamment de mon nègre et de ma négresse, je pris un singe, un petit sapajou adroit et gentil, et le vent s'étant montré constamment favorable, nous fûmes bientôt près de nos côtes.

Me voilà au port, je mets pied à terre et j'arrive à Paris; ma femme étoit dans les larmes. Elle avoit déjà envie de prendre le deuil. Nouvelle Artémise, elle vouloit me faire élever un tombeau magnifique. La douleur avoit fait cesser l'apathie, et cette jeune veuve présumée, étoit courtisée très-sérieusement par l'essaim de tous nos petits-mâtres.

ni séparoient la famille de moi vous éprouvâtes dans nos amours les.

ne le pense bien, excitoient-avouloit nous unir, plus nous c'est la coutume. La nature re, mais ce n'est pas ici le lieu

is, je suis juré, je passe toutes bien assez de procès comme

, quand tous les obstacles on passion s'est un peu adouci dehors, nous l'avons un peu

tout-à-fait sans conséquence ses frères et sœurs. On est ure contre lui. Cependant on l'on n'a jamais de meilleurs

à femme; quelquefois pour araffes par les places, de ce on s'appaise, on se calme. rit d'avoir pleuré et l'on re- aux frais. La vie se passe u beaux jours!

e ne devint après quelcours point hélas! ma femme s'étoient, au contraire, l'un l'une politesse qui devoit

t jamais agité par rien, lui ormais en dinant; elle avoit tit, le sommeil tout s'en table, ou bien j'écrivois et t occupé d'affaires étrangères, tête-à-tête étoient, verité nos liens.

sérieusement. Je vis l'état et une résolution vigoureuse, s, bien déterminé à ne donner les à ma femme.

remèdes. Or, l'ennui est à

Quand je parus, on s'évanouit..... J'expliquai tout et je n'en fus pas moins grondé. On ne vouloit pas me pardonner et l'on me bouderoit peut-être encore sans mon singe charmant qui faisoit mille gambades et qui plaïda pour moi mieux que toute mon éloquence.

Ce petit animal est surnommé le *délicieux* par ma femme. Grâce à lui, la maison est d'une gaieté ravissante. C'est comme aux premiers jours de notre mariage, ou plutôt comme à l'aurore de nos amours. Il est certain que ce singe est étonnant par son intelligence et son agilité. Il mange avec nous à table. C'est lui qui à présent casse les flacons et les verres à patte. Il monte sur l'épaule de ma femme, il lui gratte l'oreille, il fait mine de lui ronger le nez, il la caresse avec sa queue, et il m'a valu plus de remerciemens et plus de baisers qu'il n'est gros!...

Maris qui voyez sur votre maison s'ammonceler les nuages, prenez la poste et le paquebot, disparaissez pendant quelques mois, laissez à vos amours le temps de reverdir, et soyez certains que vous serez adorés de vos femmes si elles ont un bon naturel, et si en rentrant près d'elles vous avez soin de leur apporter des perruches ou des sapajous.

\*\*\*\*\*

VOYAGE EN ALLEMAGNE, EN POLOGNE, EN MOLDAVIE ET EN TURQUIE; par Adam Neale, docteur en médecine, traduit de l'anglais, par Charles-Auguste Def (1).

Le docteur Neale sortit du port d'Harwich, le 19 juillet 1805.

Hambourg, suivant son témoignage, est la ville la plus agréable que puisse trouver un étranger dans tout le nord de l'Allemagne. On n'y compte pas moins de cent vingt mille habitans. La fertilité du sol est étonnante dans les environs. « Un endroit nommé les Vierlands, dit M. Neale, est célèbre par la beauté des jardins qui s'y trouvent. Ils sont couverts de rosiers et de fraisiers dont les fruits l'emportent de beaucoup sur ceux que peut produire toute autre partie de l'Europe..... Les hommes et les femmes qui habitent les Vierlands sont remar-

(1) 2 Volumes in-8°, l'un de 296, l'autre de 276 pages. Prix : 8 francs 50 cent, à Paris, chez Gide, libraire, rue St. Marc-Feydeau, n°. 20.

quables par leur costume grotesque. Ce sont les Vertumnes et les Pomones de *Hambourg*; et ils vont offrir de porte en porte leurs fruits et leurs légumes. Leurs formes athlétiques et fortement dessinées présentent un contraste frappant avec les corps maigris et débiles des raffineurs de sucre, et avec les figures les plus gracieuses et souvent intéressantes des soubrettes qu'on voit parcourir les rues, comme les filles du soleil, avec des bonnets dont la forme approche de ces parures en or dont les Irlandaises se convoient jadis la tête, et dont quelques-unes se retrouvent encore quelquefois en creusant dans les marais de *Cullen*. »

« Il n'existe à *Hambourg*, dit notre voyageur, aucun bâtiment public dont on puisse admirer l'architecture. La cathédrale est un ancien édifice gothique, construit en briques, et son clocher, quoique d'une grande hauteur, et qui est une tour inclinée comme celle de *Pise*, n'est bâti qu'en bois couvert en cuivre. »

Une journée suffit pour aller d'*Hambourg* à *Lubek*. La population de cette ville est de quarante-deux mille âmes. « Les rues, dit notre voyageur, en sont étroites et des toits en saillie contribuent à les rendre très-sombres. »

Les sables épais de la *Prusse* donnèrent de l'humeur à *M. Neale*. « De mauvaises auberges, dit-il, des maîtres de poste incivils, des postillons entêtés, des chevaux détestables et des routes encore pires; tels sont les agréments d'un voyage en *Prusse*. La seule consolation, c'est d'apercevoir de tems en tems de grandes pierres milliaires en granit rouge, taillées en forme d'obélisque, qui donnent l'espérance de voir la fin de cette course fatigante. »

Un bon déjeuner à l'*Aigle-d'Or* dissipa le spleen de notre docteur. « En soixante milles, dit-il, le voyageur semble avoir emprunté les ailes du tems, et sautant de quatre siècles au-dessus des progrès lents et graduels des arts, il se trouve tout-à-coup placé comme au milieu d'une ville d'Italie. De toutes parts, il voit de grandes rues, larges et propres, de grandes places, des avenues, des ponts, des portiques, des palais, des arcs de triomphe, des statues, des colonnes, de splendides édifices au lieu de mâtures de brique: le triomphe de l'industrie humaine sur une nature stérile; enfin une moderne *Palmyre* élevée, comme par enchantement, au milieu des déserts hyperboréens du *Brandebourg*... Sous le grand-électeur, toutes les maisons de *Berlin* étoient construites en bois, les rues étoient tortueuses et sans pavé. Mais dès que ce prince eut obtenu la

o)  
ait.... J'expliquai tout et je ne vouloit pas me pardonner encore sans mon singe charmant qui plaïda pour moi mieux que  
né le délicieux par ma femme, gaieté ravissante. C'est comme sage, ou plutôt comme à l'air-ain que ce singe est étonnant  
Il mange avec nous à table, açons et les verres à palette. Il il lui gratte l'oreille, il lui aresse avec sa queue, et il t plus de baisers qu'il n'est  
on s'ammonceler les nuages, disparaissent pendant quelques mps de reverdir, et soyer vos femmes si elles ont un s d'elles vous avez soin de s sapajous.

LOGNE, EN MOLDAVIE ET  
, docteur en médecine, Ir-  
uguste Def (1).

d'Harwich, le 19 juillet  
tage, est la ville la plus  
er dans tout le nord de l'Al-  
; de cent vingt mille habi-  
te dans les environs. « *Cu*  
*M. Neale*, est célèbre par  
nt. Ils sont couverts de ne-  
emportent de beaucoup sur  
e partie de l'Europe.... Les  
les *Vierlands* sont remar-

autre de 276 pages. Prix: 8  
raire, rue St. Marc-Feydau,

paix pour son pays, il s'occupa de l'embellissement de Berlin sa ville favorite, et y transféra de Kœnisberg le siège du Gouvernement. Son fils, premier Roi de Prusse, suivit les plans de son père, et Frédéric-le-Grand après lui, à divers intervalles d'un règne de quarante-six ans, l'éleva au degré de splendeur dont elle brille aujourd'hui.... Les maisons des particuliers ont, en général, quatre à cinq étages. Elles sont construites en briques, et revêtues de stuc, de manière à imiter la pierre. Les rues sont coupées à angle droit, bien pavées, garnies de trottoirs, de bornes et de chaînes, pour mettre les piétons à l'abri du danger des voitures et des traîneaux, et plusieurs sont plantées en tilleuls.... La beauté de la rue Royale fixe surtout l'attention du voyageur.... La promenade du Linden est une rue d'environ seize cents pas de longueur sur cinquante de largeur; de chaque côté s'élèvent de superbes édifices, et l'espace destiné aux voitures est bordé par des bornes en granit et des chaînes de fer. La porte de Brandebourg, qui la termine, est une colonnade ouverte, composée de douze colonnes cannelées, d'ordre dorique, dont chacune a quarante-quatre pieds sur cinq. Elle fut construite en 1790. Le fronton est orné de bas-reliefs. »

« Dresde, sur les bords de l'Elbe, dans une contrée fertile, a, dit notre voyageur, de grands avantages sur Berlin.... Dans le jardin appelé le Zwinger, est une belle orangerie où se trouvent trois à quatre cents orangers plantés dans de grandes caisses : leur histoire est assez singulière. Ils avoient été envoyés en présent, de la côte d'Afrique, par un noble Saxon, à un des électeurs qui s'amusoit à tourner; et, comme ils n'étoient destinés qu'à cet usage, on les avoit arrachés et emballés sans précaution. A leur arrivée à Dresde, on remarqua que le principe vital n'étoit pas entièrement éteint chez eux, on les planta, on les arrosa; et, à l'exception de quarante à cinquante, ils reprirent racine, et se revêtirent de feuilles et de fleurs. »

A Dresde, notre voyageur rencontra un colonel Anglais qui se rendoit par terre dans l'Inde. Ils convinrent de faire route ensemble jusqu'à Constantinople.

Arrivé dans la capitale des états autrichiens, M. Neale dit : « Le commerçant pourroit préférer Hambourg, la parade militaire de Berlin peut avoir plus d'attraits pour le soldat; l'artiste et le minéralogiste iroient sans doute se fixer à Dresde de préférence; mais l'homme qui veut se trouver à la source de l'instruction et des connoissances, et jouir en même tems

formes de la société, ab  
 heureusement les exer  
 « Je ne sais, dit  
 tonnerrie que l'on  
 en proverbe. Le  
 souvent en moins d  
 succède au froid le plu  
 près à Brunn, ville  
 neurs allèrent voir la  
 montagne qui domine la  
 berresse qu'on renfer  
 Autriche; « et si nous  
 population des états  
 (dans ) et la petitesse  
 empêcher d'être surpri  
 ment. Les voyageurs ont  
 die des Autrichiens e  
 es qui se commettent d  
 ribante, sans doute, i  
 se commet plus de cri  
 dans l'espace de dou  
 Autriche en deux ans.

## O U V R A

TRENNES LYRIQUES, (1  
 à 38<sup>me</sup> année de la  
 pages, orné d'une g  
 es Janet, rue Saint-Ja  
 ore, Palais-Royal, gal  
 On trouve dans ce vol  
 lés de MM. Antignac,  
 ou, Coupart, Dupaty

## A V

Ta surtout de table de  
 présentant les châteaux d  
 Salsasser, pour le v

des charmes de la société, abandonneroit toutes ces villes pour Vienne. »

Malheureusement les exemples de longévité n'y sont pas communs. « Je ne sais, dit notre voyageur, si cela provient de la glotonnerie que l'on reproche aux habitans, et qui est même passée en proverbe. Le climat est assurément très-variable, et souvent en moins de deux heures une chaleur étouffante succède au froid le plus rigoureux. »

Arrivés à Brunn, ville considérable de la Moravie, nos voyageurs allèrent voir la forteresse de Spilberg, située sur une montagne qui domine la ville. C'est dans les donjons de cette forteresse qu'on renferme la majeure partie des criminels de l'Autriche; « et si nous considérons, dit M. Neale, l'immense population des états autrichiens (vingt-quatre millions d'habitans) et la petitesse de cet édifice, nous ne pourrions nous empêcher d'être surpris du petit nombre d'individus qu'il contient. Les voyageurs ont toujours été étonnés de la bonne conduite des Autrichiens en général, et du petit nombre de crimes qui se commettent dans ce pays. C'est une comparaison mortifiante, sans doute, mais qui n'en est pas moins vraie, qu'il se commet plus de crimes dans un seul comté de l'Angleterre, dans l'espace de douze mois, que dans toute l'étendue de l'Autriche en deux ans. »

---

OUVRAGE NOUVEAU.

ETRENNES LYRIQUES, dédiées aux Dames, par M. Charles Malo (38<sup>me</sup> année de la collection); un volume in-18 de 216 pages, orné d'une gravure; prix: 1 fr. 50 cent., chez Louis Janet, rue Saint-Jacques, n<sup>o</sup>. 59; et chez Delaunay, libraire, Palais-Royal, galerie de bois.

On trouve dans ce volume des chansons et des romances inédites de MM. Antignac, Armand-Gouffé, Béranger, Campenon, Coupard, Dupaty, Roger, Scribe, etc.

---

A VENDRE :

Un surtout de table de 14 pieds sur 2; mosaïque en paille; représentant les châteaux des Tuileries et du Luxembourg.

S'adresser, pour le voir, depuis onze heures jusqu'à

quatre, chez M. Wisser, rue de la Ferme des Mathurins, n.º 9, chaussée d'Antin.

## M O D E S.

Les chapeaux à passe, tout noirs, en velours plein, sont devenus très-nombreux; et outre les chapeaux de cette étoffe, qui se faisoient en façon de toque, et que les modistes ornoient de gances d'or, d'un gland d'or et de plumes blanches, il y a depuis peu des chapeaux de velours noir, qui ressemblent à un chapeau d'homme. Non seulement une gance d'or en garnit le bord, mais le dessus est galonné en or. Quelques chapeaux blancs ont la même forme.

Une couleur de pluche dont nous n'avons pas encore parlé, et qui prend faveur, est le vert d'eau. On adapte aux chapeaux à passe de cette couleur, une garniture blanche.

Quelques chapeaux violets ont été, ces jours derniers, doublés en vert près d'autres en citron.

Le mérinos violet est celui que les couturières emploient le plus souvent. Les volans brodés en soie plate sont encore fort rares; on les porte pour l'ordinaire unis, au nombre de trois.

Nous avons vu, sur des robes de mérinos blanc, les deux extrêmes: beaucoup d'éclat et une grande simplicité. Les unes avoient des brandebourgs nakarat depuis le haut jusqu'en bas; sur les volans des autres, c'étoit une broderie blanche, qui se détachoit à peine du fond.

Tous les jours les tailles s'allongent. On porte avec des spencers noirs, des robes blanches comme dans la belle saison.

A la feuille de ce jour est jointe la Gravure 1775.

*Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, boulevard Montmartre, n.º 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1<sup>er</sup> ou du 15.*





(514)  
Viser, rue de la Ferme des Mathurins;  
n. 11.

1818.

Costume Parisien.

(1773.)

MODES.

rase, tout noir, en velours plein, sont  
reux; et outre les chapeaux de cette étoffe,  
facon de tique, et que les modistes ornent  
un gland d'or et de plumes blanches, il y a  
peaux de velours noir, qui ressemblent à un  
Noir ornant une ganse d'or en garni le  
ess est garni en or. Quelques chapeaux  
e forme.

spide dont nous n'avons pas encore parlé,  
e, est le vert d'eau. On adapte aux chapeaux  
noir, une garniture blanche.

ent noirs ont été, ces jours derniers, des  
d'autres en ciron.

est est celui que les couturiers emploient à  
rolans brodes en soie plate sont encore fort  
te pour l'ordinaire us, au nombre de

our des robes de mérinos blanc, les deux  
d'été et une grande simplicité. Les unes  
orges naturel depuis le haut jusqu'en bas;  
autres, c'étoit une broderie blanche, qui  
au haut.

es tailles s'allongent. On porte avec des  
robes blanches comme dans la belle saison.

our est jointe la Gravure 1773.

if à ce Journal, dont l'adresse, peut  
gère, boulevard Montmartre, n. 1, au  
r. Les abonnemens durent du 1<sup>er</sup> de chaque



Habit de D'Emp à liseris et doublure de satin, l'orte pareille. Boutons d'acier.

# JOURNAL

DES

Le Journal paroît, avec une  
à 15, avec deux Gravures,  
en 36 fr. pour un an. 50

En 1802, a été commenc  
ables et de Voitures : il  
mes, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'ab

Un jeune officier, pour  
leglise en chef de brig  
de sa délivrance. Tel e  
a joué avec succès a  
il y a un incident de  
du stratagème, tand  
personne, informée  
— Voici l'un des c

AIR : II

La ruse en vain vient  
Et lorsqu'il faut jou  
Messieurs, nous en trouv  
Et tant de fois trompés, v  
Vous le serez to  
Cela ne laisse pas que

Le Fife du Roi de P  
(), est un petit m  
sont accumulés au  
à quelques détails,  
situation. Le couplet sui  
à beaucoup rire.

AIR :

Turlutu  
M'aimoit jadis  
Mais d'puis qu'

Don du fife.

# JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

Un jeune officier, pour obtenir la main de sa maîtresse, se déguise en chef de brigands, afin de lui persuader qu'elle lui doit sa délivrance. Tel est le sujet des *Brigands des Alpes*, qu'on a joués avec succès au Vaudeville. Dans *ma Tante Aurore*, il y a un incident de ce genre, mais la bonne dame est dupe du stratagème, tandis que dans la pièce nouvelle, la jeune personne, informée de la ruse, trouve moyen de s'en venger. — Voici l'un des couplets qu'on a fait répéter :

AIR : *Il le saura toujours.*

La ruse en vain vient à votre secours,

Et lorsqu'il faut jouer de malins tours,

Messieurs, nous en trouvons que votre sexe ignore ;

Et tant de fois trompés, vous le serez encore,

Vous le serez toujours. (bis)

Cela ne laisse pas que d'être consolant pour les maris.

~~~~~

*Le Fife du Roi de Prusse* (représenté par Brunet, aux Variétés), est un petit mélodrame en couplets : les événements y sont accumulés aux dépens de la vraisemblance ; mais, grâce à quelques détails, il n'y a eu que peu de signes d'improbation. Le couplet suivant, chanté par une jeune fille, a fait beaucoup rire.

AIR : *Mon Galoubet.*

Turlututu (1) (bis)

M'aimoit jadis d'amour extrême,

Mais d'puis qu'il s'est si bien battu,

(1) Nom du fife.

Il m'abandonne quand je l'aime;  
 Ah ! pour moi ce n'est plus le même  
 Turlututu. (bis)

Après l'avoir accepté à l'unanimité, Favart n'a joué qu'à son corps défendant, le *Tour de Favor*, petit acte en vers satyriques contre la paresse des comédiens. Ces messieurs auroient dû se venger de l'auteur en jouant sa comédie. *Certain journaliste* y est aussi fort mal traité..... Cela fera scandale.

Beaucoup d'enfans portent aujourd'hui le nom d'Ernest; il semble que ce nom ait de l'influence: tous ceux que je connois sont vifs et spirituels. Un, entr'autres, est un petit prodige. Il est vrai qu'on l'a soigné comme le fils d'un prince. A six ans, il connoissoit parfaitement la géographie; sa mère la lui avoit montrée sur une carte, et par les procédés du jeu de l'oie. Il a dix ans, je crois maintenant; et c'est sa mère qui, pour les langues, lui tient lieu de répétiteur. On a voulu lui apprendre à nager. La Seine, pour un si jeune enfant, eût été dangereuse et incommode. La maman et la marraine l'ont mené à Chaillot, à la pompe à feu. Là il y a un large canal où roulent des flots d'eau tiède sans cesse renouvelée; Ernest s'y plongeoit sans péril et sans crainte.

Vingt-cinq fleurs, dont le langage emblématique est connu, ont servi à composer, pour vingt-cinq *cartes de visite*, autant de vignettes différentes.

Ces cartes se vendent, imprimées en couleur, ou coloriées au pinceau, 24 ou 30 sols le paquet, chez M. Mixelle aîné, graveur, rue du Plâtre St.-Jacques, n. 20.

On appelle *Neige Régénératrice*, un cosmétique nouveau; qui se vend 10 francs le pot, rue Aubry-le-Boucher, n°. 25.

Nous avons souvent parlé de la fabrication des *chapeaux de paille d'Italie*; il faut ajouter que cette paille provient d'un blé de mars que l'on a arrêté à deux pieds au-dessus du sol, au lieu de le laisser venir à maturité. La rosée et le soleil le blanchissent et le séchent avant qu'on le porte dans les ateliers.

L'École d'Enseignement mutuel de la rue du Port-Mahon a fourni le sujet d'une gravure, qui se trouve, depuis quelques jours, chez les principaux marchands d'estampes. Le mo-

et que le dessinateur  
 avait la leçon d'écriture  
 quatre vers, tirés du  
 M. J. P. Brès :

Sur un sable mouvant, l'  
 Enseignement à graver tous  
 Bientôt, vous les voyez,  
 Montrer l'heureux effort  
 Et le papier enfin, témoin  
 Des élémens des mots a

L'étrangement, il faut  
 à-la-fait à la mode.

Un jeune homme du  
 angle par une bottine bi  
 en étroit, le buste par u  
 ment le col par une c

C'étoit jadis une étoffe  
 commun.

Par opposition à bourge  
 mes à qui les lois som  
 illemens de couleur.

Les choses étoient sur  
 30<sup>e</sup> chapitre du livre

vient d'amples détails s  
 mention de la couleur

En cessant de s'habiller  
 n'ont pas perdu le

de classe devient moins  
 Solvay Maréchal, dans

imprimée, à Paris, c  
 dans les Peuples connus

de la classe des grisettes  
 variée.

On s'abonne, rue Mon  
 de Guitarre, rédigé pa

depuis près de huit ans. I

donne quand je l'aime ;  
rmoi ce n'est plus le même  
Turkutu, (bis)

répé à l'unanimité, Faut n'a jout qu'à  
le Tour de Force, peit acte en vers  
paresse des comédiens. Es messieurs au-  
de l'auteur en jouat sa comédie. Certain  
si fait mal traité.... Cela fera scandale.

ns portent aujourd'hui le nom d'Ernest ;  
nom ait de l'infuence : tous ceux que je  
et spirituels Un, etc. autres, est un petit  
i qu'on li s'ignie comme le fils d'un prince.  
noissont parfaitement la géographie, sa mère  
e sur une carte, et par les procédés du jeu  
es, je crois maintenant ; et c'est sa mère qui,  
lui fera lire de répétition. On a voulu lui  
La Seine, pour un si jeune enfant, ait été  
mode. La maman et la marraine l'ont aimé  
sompne à lui. Là il y a un large canal où  
eau tiède sans cesse renouvelée ; Ernest s'y  
et sans crainte.

dont le langage emblematique est connu ;  
pour vingt-cinq cartes de visite, suivant  
es.

est, imprimées en couleur, on coloriées  
o sols le papier, chez M. Missette aîné,  
rue St-Jacques, n. 20.

Régimentaire, un cosmétique nouveau,  
es le pot, rue Aubry-le-Boucher, n. 23.

nt porté de la fabrication des chapeaux de  
et ajouter que cette paille provient d'un  
a arrêté à deux pieds au-dessus du sol,  
venir à maturité. La rosée et le soleil  
séchent avant qu'on le porte dans les

ment mutuel de la rue du Port-Mahon  
e gravure, qui se trouve, depuis quel-  
ticipaux marchands d'estampes. Le no-

ment que le dessinateur a choisi, est celui où les élèves  
prennent la leçon d'écriture. Au bas de la planche, on lit  
ces quatre vers, tirés du poème sur l'Enseignement mutuel,  
par M. J. P. Brès :

Sur un sable mouvant, leurs premières leçons  
Enseignent à graver tous les signes des sons ;  
Bientôt, vous les voyez, sur l'ardoise polie  
Montrer l'heureux effort d'une main plus hardie ;  
Et le papier enfin, témoin de leurs progrès,  
Des élémens des mots a conservé les traits.

L'étrangement, il faut en convenir, est pour les hommes,  
tout-à-fait à la mode.

Un jeune homme du bon ton a d'abord le coude-pied  
étranglé par une bottine bien juste, le jarret par un pantalon  
bien étroit, le buste par une redingote bien serrée, et défini-  
tivement le col par une cravate bien roide.

#### GRISETTE.

C'étoit jadis une étoffe d'un gris cendré à l'usage des gens  
du commun.

Par opposition à bourgeoise, on appela aussi *grisettes* les  
femmes à qui les lois somptuaires ou l'usage interdisoient les  
habillemens de couleur.

Les choses étoient sur ce pied du temps de Rabelais ; car  
le 56<sup>me</sup>. chapitre du livre 1<sup>er</sup>. de la *la Vie de Gargantua*, qui  
contient d'amples détails sur les modes des Dames, ne fait au-  
cune mention de la couleur grise.

En cessant de s'habiller de gris, les femmes et filles du com-  
mun n'ont pas perdu le nom de *grisettes* ; mais chaque jour  
cette classe devient moins nombreuse.

Sylvain Maréchal, dans une *Notice sur les Mœurs de Pa-  
ris*, imprimée, à Paris, en 1788, à la tête des *Costumes civils,  
de tous les Peuples connus*, comprenoit les ouvrières en modes  
dans la classe des *grisettes* ; personne aujourd'hui n'auroit cette  
témérité.

On s'abonne, rue Montmartre, n. 182, au *Journal de Lyre,  
et de Guitarre*, rédigé par M. Meissonnier. Ce journal existe  
depuis près de huit ans. Le cinq de chaque mois, les abonnés

en reçoivent une livraison, qui contient trois morceaux de chant et des pièces pour la guitare. L'abonnement coûte, pour Paris, 15 francs par an, et 16 francs pour les départemens. L'argent doit être adressé, port franc, au directeur, rue Montmartré, n.º 182, au coin du boulevard.



Après la lecture de la tragédie des *Vêpres Siciliennes* par M. Casimir Lavigne, dans laquelle on remarque ce vers historique :

« La victoire en courant renouvelle les Rois ».

un sociétaire de l'Odéon se félicitoit des nouvelles chances de fortune auxquelles ses camarades et lui pouvoient prétendre ; — une tragédie quelque bonne qu'elle soit, dit un vieil amateur, ne suffit pas pour soutenir un théâtre ; — Non, reprit P....., mais pour peu que M... aille toujours en vieillissant, L.... toujours en grossissant et M..... toujours en maigrissant, nous n'avons plus de rivalités à craindre et notre succès est certain.



*L'Astrologue Français*, ou le *Petit Homme Bleu* (1), est un nouvel almanach, qui tourne en ridicule les vélocipèdes et les kaléidoscopes, déclame contre la Minerve et l'enseignement mutuel, et persifle avec esprit deux des derniers aspirans au fauteuil académique.



Quel malheur disoit M. \*\*\* , j'en suis à mon sixième poème, et je n'ai pu acquérir la réputation d'homme de lettres! — Quelle fatalité, ajoutoit naïvement sa femme, j'en suis à mon huitième lustre, et je n'ai pu perdre la réputation de femme coquette!



On joue dans quelques sociétés un jeu que je n'ose classer parmi les jeux innocens, et que l'on nomme le *Juri*. On pose à voix haute une question quelconque; chaque membre de la société y répond à voix basse, et lorsque les opinions

(1) Un volume in-16, orné de trois gravures; prix: 1 franc, et, port franc, 1 franc 25 centimes. A Paris, chez Caillot, libraire-éditeur, rue St-André-des-Arts, n.º 57.

reueillées, on déce  
de jugement.

ans une maison où je m  
Qu'est-ce que l'espr  
possèdent à la tortur  
griemuse; un gros mo  
ait tout le monde à la l  
de conserver sa plac  
ité.

Monsieur le Réd

Il y a des personnes qui  
pître, en carton; ils e  
pers et des crèches très  
ers.  
Mais on voit, au passa  
per, faits avec un ar  
ges d'être signalés à l'  
normal.

On trouve dans ces p  
Abelard, l'Amour et  
des et de petits temples  
ollins, le tout exécuté  
Honneur à ceux on plu  
l'adresse pour entrep  
ages. Si ce sont de jeun  
les que de passer leur t  
handonner à des rêver  
ne fille occupe ses doi  
vric et son esprit d'ex  
Adieu, Monsieur le J  
a notes, et croyez-mo

HOMMES DE I

Descartes, qui passoi  
in, gardoit ordinaire  
reuses; et Thomàs fai  
n disant qu'il avoit re  
telles en lingots, mais  
Le Grand Corneille  
pouoit pas même cor  
teux que personne.

raison, qui contient trois morceaux de  
pour la guitare. L'abonnement coûte, pour  
un an, et 16 francs pour les départemens  
russes, port franc, au directeur, rue Mont-  
i coin du boulevard.

de la tragédie des *Époux Siciliens* par  
ne, dans laquelle on remarque ce vers his-

toire en vers et en prose les Rois.

*l'Odéon* a élargi des nouvelles chaises  
elles ses amures et lui auroient pré-  
tragédie qu'on l'oune qu'elle soit, fit un  
suffit pas pour soutenir un théâtre. — Non,  
pour peu que M... aille toujours en vieillis-  
sant en grossissant et M... toujours en mai-  
s'avant plus de rivalités à craindre et notre

*François*, ou *Le Petit Homme Bleu* (1), est  
un acte, qui tourne en ridicule les vélocipèdes et  
d'adresse contre la Minerve et l'insépara-  
bilité avec esprit deux des derniers is-  
calémbourgs.

soit M... j'en suis à mon sixième point,  
avoir la réputation d'homme de lettres! —  
voudrait vraiment sa femme, j'en suis à ma  
je n'ai pu perdre la réputation de femme.

quelques sociétés un jeu que je n'ose classer  
occasions, et que l'on nomme le Jeu. On  
une question quelconque; chaque membre  
est à voix basse, et lorsque les questions

ont de trois germes; par. 1 franc, et, pour  
mes. A Paris, chez Caillaud, Libraire-Éditeur,  
n. 37.

ont été recueillies, on décerne le prix à celui qui a montré le plus de jugement.

Dans une maison où je me trouvois, on proposa cette question: Qu'est-ce que l'esprit? Beaucoup de gens mirent celui qu'ils possèdent à la torture pour faire une réponse piquante et ingénieuse; un gros monsieur qui depuis deux heures décrovoit tout le monde à la bouillotte, répondit: L'esprit, c'est l'art de conserver sa place! Le prix lui fut adjugé à l'unanimité.

Monsieur le Rédacteur,

Il y a des personnes qui font de charmantes choses en cire, en plâtre, en carton; ils exposent aux regards des curieux des figures et des crèches très-propres à amuser les enfans et les bonnes.

Mais on voit, au passage des Panoramas, des paysages en papier, faits avec un art admirable, et qui nous ont paru dignes d'être signalés à l'attention des dames qui lisent votre journal.

On trouve dans ces petits tableaux l'histoire d'Eloïse et d'Abeilard, l'Amour et Psyché, etc. Il y a de petites chapelles et de petits temples, des ruisseaux, des bateaux, des moulins, le tout exécuté de manière à étonner.

Honneur à ceux ou plutôt à celles qui ont assez de patience et d'adresse pour entreprendre et achever de semblables ouvrages. Si ce sont de jeunes demoiselles, cela vaut mieux pour elles que de passer leur tems à de dangereuses lectures, ou de s'abandonner à des rêveries encore plus funestes. Il faut qu'une jeune fille occupe ses doigts pour empêcher son imagination de courir et son esprit d'extravaguer.

Adieu, Monsieur le Rédacteur, accueillez avec indulgence ces notes, et croyez-moi votre dévoué serviteur,

SAINTE-EDME.

#### HOMMES DE LETTRES DANS LA SOCIÉTÉ.

*Descartes*, qui passoit sa vie dans la solitude et la méditation, gardoit ordinairement le silence dans les sociétés nombreuses; et *Thomas* fait le portrait de cet homme célèbre, en disant qu'il avoit reçu de la nature ses richesses intellectuelles en lingots, mais non en monnoie courante.

*Le Grand Corneille* étoit ennuyeux dans un cercle; il ne parloit pas même correctement une langue qu'il possédoit mieux que personne.

*La Fontaine* avoit dans le monde un air emprunté, pesant et niais; et le conteur inimitable ne savoit de bouche faire aucune description des objets qu'il venoit de voir.

*Nicole* disoit un jour d'un homme sémillant: « Il l'emporte sur moi dans le salon de compagnie, mais il se rend à discrétion sur l'escalier. »

« Il faut, disoit *J.-J. Rousseau* (Confessions, liv. 3), que je sois de sang-froid pour penser. Qu'on juge de ce que je dois être dans la conversation, où, pour parler à propos, il faut penser à-la-fois et sur-le-champ à mille choses. La seule idée de tant de convenances, dont je suis sûr d'oublier au moins quelqu'une, suffit pour m'intimider. Je ne comprends pas même comment on ose parler dans un cercle; car à chaque mot il faudroit passer en revue tous les gens qui sont là; il faudroit connoître tous leurs caractères, savoir toutes leurs histoires, pour être sûr de ne rien dire qui puisse offenser quelqu'un. Là-dessus ceux qui vivent dans le monde ont un grand avantage: sachant mieux ce qu'il faut taire, ils sont plus sûrs de ce qu'ils disent; encore leur échappe-t-il souvent des balourdises. Qu'on juge de celui qui tombe là des nues: il lui est presque impossible de parler une minute impunément. »

*Marmontel*, dans la conversation, étoit si peu aimable, qu'on disoit: *Je vais lire ses contes, pour me dédommager de l'ennui de l'entendre.*

MON KALÉÏDOSCOPE, *joujou de circonstance*;  
par A. Vaissière (1).

L'auteur habite Tonneins; dans cette petite ville, comme à Paris, les madras ont pris la place des bonnets de coton: de là, un plaidoyer fort ingénieux en faveur de la coëffure délaissée.

N'ayant que peu d'espace, nous nous bornerons à citer l'exploit:

« A tous présens savoir faisons,  
Qu'une gentille demoiselle,  
A Fair moqueur, aux yeux fripons,  
Auroit dans certaines maisons,  
Glosé, d'une façon cruelle,

(1) Brochure in-8°. de 65 pages. Prix: 2 francs, et, port franc, 2 francs 25 centimes; à Paris, chez Rapet et compagnie, libraires, rue St-André des Arts, n°. 41.

De tous les bonn  
Se permettant de  
De leur donner u  
De se moquer de  
D'ajouter que ce  
Convenoit à pei  
Demandons qu'o  
A plaider leur c  
Conclions à ce  
Condamne celle  
Les bonnets en  
A réparer à hau  
L'honneur d'un  
Dont si longtem  
Voulons de plu  
La clôture de c  
Et que l'on pay  
Deux baisers p

Dans une pièce intitulée  
or faisant un retour sur  
dit:

Hélas! plus n'a  
Si joyeuses, si  
Ou sans dépen  
Je trouvois pla  
Il n'est plus ce  
Où pour jouer  
Quelques paray  
Une ou deux p  
Formoient le t

Iluit autres pièces sont

OUVI

*Chansonnier Français*  
Prix, 1 fr. 50 c., et 2 f  
*Chansonnier des Den*  
fr. 25 c. franc de port  
A Paris, chez *Caillot*  
n°. 57.

Ces deux recueils se  
auteurs connus, parm



dans le monde un air emporté, pressent leur inimitable ne seroit de bonte faire es objets qu'il venoit de voir.

J. J. Rousseau (Confessions, liv. 3), que id pour penser. Qu'on juge de ce que je conversation, ou, pour parler à propos, 2-fois et sur-le-champ à mille choses. La de convenances, dont je suis sûr d'oublier ne, suffit pour m'intimider. Je ne comprends il, ou ose parler dans un cercle; car à clar- il passer et rendre tous les gens qui sont là; tre tous leurs caractères, savez toutes leurs tre sûr de ne rien dire qui puisse offenser sans ceux qui vivent dans le monde ont un sachant mieux ce qu'il faut dire, ils sont qu'ils disent; encore leur échappe-t-il ses- ses. Qu'on juge de celui qui tombe là des resp impossible de parler une minute impe-

la conversation, étoit si peu amicale, ni lire ses contes, pour ne dédramatiser de

BOISCOPE, *jeune de crétendace*;  
par A. Vassiere (1).

domains; dans cette petite ville, comme à est pris la place des bonnets de coton: de et ingénieux en faveur de la coiffure de-

d'espace, nous nous bornons à citer

présens servir faites,  
meille demoiselle,  
opérer, aux yeux frisés,  
es certaines maisons,  
une façon cruelle,

de 65 pages. Prix: 2 francs, et port franc,  
Paris, chez Rapet et compagnie, libraires,  
r. 41.

De tous les bonnets de coton ;  
Se permettant de plus, icelle ,  
De leur donner un vilain nom ,  
De se moquer de leur tournure ,  
D'ajouter que cette coeiffure  
Convenoit à peine au barbon ;  
Demandons qu'on nous autorise  
A plaider leur cause en ce jour ;  
Concluons à ce que la cour  
Condamne celle qui méprise  
Les bonnets en vogue autrefois ,  
A réparer à haute voix  
L'honneur d'une simple coiffure ,  
Dont si longtems l'hymen fit choix ;  
Voulons de plus qu'on nous assure  
La clôture de ce débat ,  
Et que l'on paye à l'avocat  
Deux baisers pour sa procédure. »

Dans une pièce intitulée : *Budget d'un expéditionnaire*, l'au-  
teur faisant un retour sur des années qui commencent à s'éloi-  
guer, dit :

Hélas ! plus n'ai de ces soirées  
Si joyeuses, si désirées,  
Où sans dépenser mon argent,  
Je trouvois plaisir, enjoûment ;  
Il n'est plus ce tems de folie ,  
Où pour jouer la comédie ,  
Quelques paravens inégaux ,  
Une ou deux paires de rideaux ,  
Formoient le temple de Thalie.

Huit autres pièces sont écrites avec le même abandon.

~~~~~  
OUVRAGES NOUVEAUX.

*Chansonnier Français*, ou *Etrennes des Dames*, 16<sup>e</sup> année.  
Prix, 1 fr. 50 c., et 2 fr. franc de port.

*Chansonnier des Demoiselles*, 15<sup>e</sup> année. Prix, 1 fr., et  
1 fr. 25 c. franc de port.

A Paris, chez *Caillot*, libraire, rue St-André des Arts ;  
n<sup>o</sup> 57.

Ces deux recueils se composent de chansons et de couplets.  
d'auteurs connus, parmi lesquels on distingue MM. *Béran-*

ger, Désaugiers, Casimir Menestrier, Coupigny, Gentil, Coupart, Dusaulchoy, E. Jourdan, Dubois, Dartois, Belle, etc. M<sup>me</sup> Manson y figure pour une romance.

MODES.

Dans la promenade des Tuileries, très-fréquentée pendant plusieurs jours, on a remarqué que les chapeaux tout noirs, en velours plein, n'ayant au bord aucun ornement, étoient les plus nombreux.

De simples bandes de satin, de velours épinglé ou de velours plein, garnissent presque toutes les redingotes de mérinos. On met sur le vert clair une nuance de vert encore plus claire. Les manches se font moins larges que de coutume; il y en a même de tout à fait justes.

On voit dans la même promenade des robes de percale et des witz-chouras. Les witz-chouras ont encore la taille haute, soit qu'ils aient été faits l'hiver dernier, ou que la nouvelle mode trouve de l'opposition dans la classe opulente.

Quoiqu'on porte peu de fleurs, le pavot turc, monté à palme, est recherché. Chaque botte contient trois fleurs, gaufrées à petits plis. Comme il y a des pavots de différentes couleurs, le fleuriste, sans s'écarter de la nature, en a fait un blanc, ombré de violet; un cerise, et le troisième jaune clair. Quant aux feuilles, ce sont, au goût de l'acheteur, des feuilles de lilas ou de dahlia.

Les toques de velours noir, pour les soirées, sont presque toutes enrichies de gances d'or et ornées de plumes d'autruche.

Presque délaissés pendant six ou sept ans, les éventails ont repris faveur. Les plus à la mode sont ceux que l'on nomme à surprise, et qui sont brisés. On les fait en nacre, en ivoire, en écaille, en corne de bœuf imitant l'écaille, et en bois; tous sont découpés de manière à imiter la broderie. Entr'autres parfumeurs bien assortis, nous pouvons citer M. Franckaert, rue de la Chaussée-d'Antin, n<sup>o</sup> 8, et M. Dépensier, rue du Bac, n<sup>o</sup> 32.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1776.

*Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Méaugère, boulevard Montmartre, n.º 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1<sup>er</sup>. ou du 15.*



Catimir Menestrier, Goussier, Grébillon, E. Jourdan, Debbit, Desnois, Masson y figure pour une romane.

MODES.

mode des Taileries, très-fréquent pendant on a remarqué que les chapeaux tout noirs, n'ayant au bord aucun ornement, étoient

modes de satin, de velours épagé ou de velours presque toutes les redingotes de mérser le vert clair une nuance de vert encore manches se font moins larges que de costume ; de tout à fait justes.

la même promenade des robes de percale et Les trin-chouas ont encore la taille haute, été faits l'her dernier, ou que la mode l'opposition dans la classe opposée.

ette peu de fleurs, le pavot turc, mét à robe. Chaque boîte contient trois fleurs, pètilis. Comme il y a des perots de différents ariste, sans s'écarter de la nature, en a fait de violet ; un cerise, et le troisième pour feuilles, ce sont, au goût de l'acheteur, ou de dahlia.

velours noir, pour les soirées, sont pour de gances d'or et ornées de plumes

és pendant six ou sept ans, les événements plus à la mode sont ceux que l'on aime sont brisés. On les fait en nacre, en noir, rne de bonc imitant l'écaillé, et en bois s de manière à imiter la broderie. Entrée en assortis, nous pourrions citer M. Françoise-J Antin, n° 8, et M. Depasser,

jour est jointe la Gravure 1776.

est à ce Journal doit être adressé, par registre, boulevard Montmartre, n° 1, ou re. Les abonnements durent du 1<sup>er</sup> au du 1<sup>er</sup>



Chapeau de Gyps de Naples, orné de plumes enchassées dans un faston de gaze, Spencer de Velours plein. Robe de Percale.

(Vingt-deuxième

# JOURNAL

## DES

Journal paroît, avec une  
à 12, avec deux Gravures,  
en, et 36 fr. pour un an. 50 c

En 1802, a été commencé  
tables et de Voitures: il e  
mes, 18 N<sup>os</sup>, par an. L'abu

La petite comédie du M  
ssez mal accueillie au  
troisième n'a excité auc  
avait quelques jolis ver  
tient qu'on lui conno  
et il n'est pas probab  
ment longtemps leur ma

Après un demi-siècle  
de ces jours derniers à  
figurer près de la Clo

La Gaîté vient de céléb  
s: Une Heure sur la  
amment quelques refrai

Je ne féliciterai pas le  
Carrières. Une femme  
bienfaitrice qui lui a d  
enfant dans une carr  
fait est, dit-on, hi  
boux.

Le théâtre de la Per  
re représentation des

# JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

La petite comédie du *Manteau*, jouée aux Français, avoit été assez mal accueillie aux deux premières représentations; la troisième n'a excité aucun murmure, on a, au contraire, applaudi quelques jolis vers débités par M<sup>lle</sup>. Mars avec tout le talent qu'on lui connoît, mais l'effet de cette pièce est froid et il n'est pas probable que les comédiens français conservent longtemps leur *manteau*.

Après un demi-siècle de succès, la *Fée Urgèle* a été sifflée ces jours derniers à Feydeau. La trouveroit-on indigne de figurer près de la *Clochette* et du *Chaperon*?

La Gaité vient de célébrer la délivrance du territoire français : *Une Heure sur la Frontière* est un tableau villageois qu'animent quelques refrains patriotiques.

Je ne féliciterai pas le Cirque d'avoir donné la *Femme des Carrieres*. Une femme qui tente de voler et d'assassiner la bienfaitrice qui lui a donné asile, tandis que le mari jette un enfant dans une carrière, est un spectacle repoussant. Ce fait est, dit-on, historique; eh bien, laissez-le aux tribunaux.

Le théâtre de la Porte St-Martin, en donnant la première représentation des *Deux Colons*, auroit dû prévenir

qu'on les avoit déjà vus aux Variétés sous le titre des *Deux Nourrissons*. Le succès a été douteux. — Voici un couplet que chante une épouse *délaissée* :

AIR : *J'ai vu partout, etc.*

L'époux ingrat qui me délaisse ,  
D'un tendre amant m'offrit les vœux ;  
De ses transports la douce ivresse  
Me promettoit des jours heureux.  
Dès que ma foi lui fut donnée  
Je crus former un nœud chéri ;  
Mais je vois qu'après Phyménée  
Un amant n'est plus qu'un mari.

LE PREMIER BAL.

Au commencement du printemps, je parlai du *dernier bal*. Tout le monde alors parloit pour la campagne, et il n'étoit plus de bon goût de s'entretenir de danse et de concerts.

A présent, c'est autre chose. Tout le monde est rentré dans la ville: il ne reste plus du moins aux champs, que ceux que des raisons d'économie y retiennent pour y passer la saison des frimas et des neiges.

Nous aurions bien, peut-être autant de motifs que d'autres pour éviter la dépense et la dissipation, mais n'entamons pas ce chapitre. Le sort en est jeté : nous voilà tout-à-fait à Paris, et les plaisirs nous environnent de toutes parts.

Mardi dernier, M<sup>me</sup> T. nous a donné un bal charmant. Les femmes sont toujours jolies au premier moment de leur retour des vendanges ; elles ont une fraîcheur qu'elles ont gagnée à respirer l'odeur des jasmins et des roses, et que ne leur ôtera que trop tôt le séjour de la ville.

Notre bal de mardi étoit un bal paré. On renouoit connoissance. Il y avoit une jeune personne qui n'étoit qu'une petite fille sans conséquence l'an dernier, mais qui maintenant est grande et faite à peindre. L'hiver dernier, elle avoit toujours (même au bal) des manches longues et des robes fermées ; mais, cette année, elle montre ses bras et son cou, qui sont à la vérité d'une blancheur éblouissante.

à tous aux Variétés sous le titre des Deux  
cœurs à été douloureux. — Voici un couplet  
posé de l'auteur :

Ah ! J'ai vu paroitre, etc.

gerat qui me délaïse,  
ce amant m'offrit les vœux ;  
enports la douce ivresse  
étouffé des jours heuren.  
ma loi lui fut donné  
ormer un vœu déré ;  
vois qui après l'année  
il n'est plus en ta main.

LE PREMIER BAL

vement du printemps, je parois du dernier bal  
alors parois pour la campagne, et il n'y a  
il de s'entretenir de danse et de concerts.

est autre chose. Tout le monde est resté dans la  
plus du moins aux champs, que ceux qui des  
ne y retournent pour y passer la saison des  
pas.

ven, peut-être autant de motifs que d'autres  
ense et la dissipation, mais à rétrograder pas  
et en est jeté : nous voilà tout-à-fait à Paris,  
en environnement de toutes parts.

M<sup>l</sup> T. nous a donné un bal charmant. Les  
jours jolis au premier moment de leur réjouis-  
sance ont une fraîcheur qu'elles ont eue à ré-  
jouissances et des roses, et que ne leur ôtera  
sur de la ville.

mardi étoit un bal pur. On reconnoit cou-  
voit une jeune personne qui n'étoit qu'une  
nosqueuse l'an dernier, mais qui mainte-  
tente à peindre. L'année dernier, elle avoit  
(bal) des manches longues et des robes  
e amie, elle montre ses bras et son cou,  
d'une blancheur éblouissante.

On distinguoit aussi l'aimable et vive Floretta, née sur les bords du Mincio ; dix petits-maitres étoient empressés autour d'elle.

La maîtresse de la maison n'est pas non plus de ces femmes qu'on oublie et qu'on néglige. Riche et bonne, c'est une veuve qui a le goût des lettres, et qui met dans ce moment en ordre les œuvres d'un oncle à qui il ne manqua que d'être de l'Institut pour aller à l'immortalité. Elle veut orner chaque volume d'un frontispice et de gravures soignées. Elle dessine comme un ange, et c'est elle-même qui traite les sujets qu'elle veut joindre à l'édition qu'elle prépare. Il ne faut plus maintenant que trouver un libraire, mais

Il s'en présentera, gardons-nous d'en douter.

Vers minuit ou une heure est venu le souper. C'est l'instant où les esprits s'animent ; les yeux pétillent de joie. On se presse autour d'une table abondamment servie ; on ne mange pas, on dévore, et l'on fait le mieux qu'on peut honneur au talent du cuisinier. Tout y passe, pâtés et flacons, mauviettes et Champagne. Le bal ensuite devient ravissant, et, par une singularité fort ingénieuse, on entremêle les contredanses et les valse de couplets chantés d'une manière piquante, ou de contes badins récités d'une façon originale.

O jour ! pourquoi viens-tu troubler une si douce fête ? Il faut songer, hélas ! à la retraite. On fait avancer les voitures, chacun s'emquette et se blottit dans la sienne. Voilà le coupé de la marquise de B., la berline de la famille X., la diligence d'un vieux banquier, le cabriolet d'un colonel, la demi-fortune d'un chef de division de la douane, et les équipages numérotés pour le reste de la compagnie. Belle Nina ! vous montez dans un fiacre, vous qu'on devoit voir emportée sur un char traîné par deux colombes !

Adieu, bon jour, bon sommeil. Souvenez-vous que mardi prochain les mêmes jeux dans ces lieux vous attendent...

~~~~~

Parlons d'abord de chaussure, disoit M<sup>me</sup> de B\*\*\* à son cordonnier, qui depuis peu s'est fait nouvelliste et bel esprit. — Très-volontiers. — Quelle couleur prendrai-je ? — S'agit-il de la couleur politique ? — Eh ! mon dieu non, il s'agit de la couleur de mes souliers. — Fort bien ; en voici que Madame m'a commandés. — Quel goût, quelle forme détestables ! — Ils sont cependant tout-à-fait modernisés. — Je n'en veux point.

— *J'observe à Madame qu'alors ils resteront vacans. — J'en suis fâchée ; faites-m'en de mordorés. — Ah ! Madame plaisante, c'est maures cuivrés qu'elle a voulu dire.*

Un élégant entre deux âges disoit dernièrement : Je me fais peindre par Robert Lefebvre ; je lui ai envoyé pour habiller son mannequin des bottes faites par Doche, un pantalon de Philippin, un habit de Léger et un chapeau de Redon. On ne me voit que par derrière, au moment où je monte en voiture, ce sera bien le diable si on ne me trouve pas joli garçon.

VOYAGE EN ALLEMAGNE, EN POLOGNE, EN MOLDAVIE  
ET EN TURQUIE, par Adam Neale, docteur en médecine,  
traduit de l'anglais par Charles-Auguste Def (1).

SECOND ET DERNIER ARTICLE.

Près d'Olmütz, ville peuplée de onze mille âmes, on fit remarquer à nos voyageurs une petite contrée dont les habitans sont regardés comme les descendans directs des habitans primitifs de la Moravie. « Ils sont, dit M. Neale, petits de taille, mais forts et nerveux, simples dans leurs mœurs, tempérans, et parviennent à un âge très-avancé. Les jeunes femmes sont remarquables par leurs grâces naturelles ; elles sont extrêmement bien faites et d'une figure agréable ; leur habillement, qui a quelque chose de pittoresque, sert encore à faire ressortir leur beauté : elles portent, l'été, de grands bonnets blancs, dont les barbes, bordées de dentelle et brodées en soie noire, tombent sur leurs épaules. Leur longue chevelure flotte en tresses sur leur dos, ou, lorsqu'elles sont sans bonnet, se relève avec grâce sur le haut de la tête, où elle est attachée avec des nœuds de ruban. Des bas blancs ou rouges ornent leurs jolis pieds, et elles portent des souliers noirs avec des talons rouges. L'habillement des hommes consiste en un chapeau rond, orné de rubans de diverses couleurs ; une veste ordinairement verte, brodée en soie rouge, avec une large ceinture de cuir, un pantalon brun et des bottes qui tiennent au reste de l'habillement par le moyen de grandes boucles. »

(1) Deux Volumes in-8°, l'un de 296, l'autre de 276 pages. Prix : 8 francs 50 cent, à Paris, chez Gide, libraire, rue St. Mac-Feydeau, n° 20,

dans la Moldavie, no  
riés de Bohémiens, « v  
plicité patriarcale, di  
art de chevaux et de bé  
es de brans. Les femm  
esque, la tête couvert  
égant, portant sur le c  
mes enfans, tandis que  
e lorsqu'ils étoient venu  
és, conduisant les cheva  
et un aiguillon. Les hon  
es, les cheveux tressés  
mité nud, ou couvert  
sur les épaules : du  
opérationnés. »  
Le prince Démétri Mo  
ur ordre du Grand-Seign  
voagers, hospodar de la  
M. Neale, assis en gra  
s officiers de sa petite  
vrons offrit des sièges a  
sorbet et des gâteaux si  
sage oriental... Cette f  
noches avec de grands é  
mes filles grecques versa  
s convives, tout, dans  
péciale à la fois nouve  
lère à toute cette pompe  
Le prince donna à nos v  
unil gratuitement des ch  
michmadar de les acco  
de les voir embarquer  
« Janais Constantinopl  
de plus curieux pour  
après le *Beiran*, ou l  
ns. A peine la lune qui  
de à paroître, que des  
s festons sur les coup  
pendant tout-à-coup, et  
us de lumière, et semb  
mense étendue de la vil  
s gros calibre annoncent  
un expiré. »



Dans la Moldavie, nos voyageurs rencontrèrent quelques bordes de Bohémiens, « voyageant par caravanes, avec une simplicité patriarcale, dit M. Neale, conduisant des troupeaux de chevaux et de bêtes à cornes, et des charriots attelés de bœufs. Les femmes étoient habillées d'une manière grotesque, la tête couverte d'une quantité de pièces d'or et d'argent, portant sur le dos ou dans leurs bras leurs plus jeunes enfans, tandis que ceux de six à dix ans, aussi nus que lorsqu'ils étoient venus au monde, sautilloient à leurs côtés, conduisant les chevaux de somme, ou piquant les bœufs avec un aiguillon. Les hommes avoient les traits rudes et sauvages, les cheveux tressés en nattes, la barbe épaisse, le corps à moitié nud, ou couvert d'un manteau de peau de mouton jeté sur les épaules : du reste ils étoient bien faits et bien proportionnés. »

Le prince Démétri Mourousi, qui fut décapité en 1812, par ordre du Grand-Seigneur, étoit, lors du passage de nos voyageurs, hospodar de la Moldavie. « Nous le trouvâmes, dit M. Neale, assis en grande pompe sur son divan, entouré des officiers de sa petite cour. Il se leva en nous voyant, et nous offrit des sièges auprès de lui. Du café, des pipes, du sorbet et des gâteaux sucrés, nous furent présentés suivant l'usage oriental... Cette foule de domestiques chassant les mouches avec de grands éventails de plumes de paon, ces jeunes filles grecques versant de l'eau de rose sur les mains des convives, tout, dans ce palais grec, nous offroit un spectacle à la fois nouveau et amusant; mais il fallut dire adieu à toute cette pompe asiatique. »

Le prince donna à nos voyageurs un ordre pour qu'on leur fournit gratuitement des chevaux jusqu'au Danube, et chargea un michmadar de les accompagner jusqu'au bord de ce fleuve et de les voir embarquer pour Constantinople.

« Jamais Constantinople, dit M. Neale, n'offre un spectacle plus curieux pour un étranger que pendant les fêtes appelées le *Beïram*, ou les fêtes de Pâques des Mahométans. A peine la lune qui termine le *Ramazân*, commence-t-elle à paroître, que des millions de lampions s'étendant en longs festons sur les coupoles et les minarets des mosquées, répandent tout-à-coup, et comme par enchantement, des torrens de lumière, et semblables à d'ardens météores éclairent l'immense étendue de la ville, et plusieurs décharges de canons de gros calibre annoncent que le temps pénible des jeûnes est enfin expiré. »

Madame à Madame qui alors ils restèrent vœux. — Tu  
l'air : l'air en de moindres. — Ah! Madame j'ai  
à des murs c'est qu'elle a voulu dire.

Étant entre deux yeux disoit dévotement : Je ne suis  
par Robert Lohore; je lui ai écrit pour habiller  
mieux les lettres lites par Docteur, un pantalon de  
un habit à Liger et un chapeau de Robon. On  
dit que par lettre, et moment où je monte en  
on sera bien le facile si on se ne trouve pas j'ai

EN ALLEMAGNE, EN POLOGNE, EN MOLDAVIE  
TERRAIN, par Adam Neale, docteur en médecine,  
de l'Académie de Charles-Auguste Del (1).

SEPTIÈME ET DERNIER ARTICLE.

tant, vite peuplé de onze mille âmes, on fit  
nos voyageurs une petite courtoise dont les habi-  
tudes comme les deshabits divers des habitans  
Moldaves. • Ils sont, dit M. Neale, prêts de  
été et servent, simples dans leurs mœurs,  
particulièrement à un âge très-avancé. Les jeunes  
magnifiques par leurs grâces naturelles; elles  
sont fines et d'une figure agréable; leur ha-  
bit quelque chose de pittoresque, sert encore à  
leur beauté; elles portent, l'été, de grands  
chapeaux, tout les lumbes, bordées de dentelle et  
de noir, tombent sur leurs épaules. Leur toi-  
lette se pose sur leur dos, ou, lorsqu'elles  
marchent, se retire avec grâce sur le haut de la tête,  
tachée avec des bandeaux de coton. Des bas blancs  
couvrent leurs pieds, et elles portent des sou-  
liers de talons rouges. L'habillement des hommes  
est d'un genre modeste, orné de rubans de diverses cou-  
leurs et d'un chapeau vert, bordé en saie rouge,  
se termine de cuir, en pantalon brun et les  
chaussures au reste de l'habillement par le moyen de  
les.

Paris 1807, chez Gide, Libraire, rue St. Marc-Etienne,  
n. 10.

Nos voyageurs firent leur premier dîner dans un café turc; il se composa de kiabob ou mouton rôti, de pain, de sorbet, de raisins; et, pour ce repas, on ne leur demanda à chacun que 8 sous.

« Dans toutes les excursions qu'il peut aimer à faire autour de la ville, l'étranger, dit M. Neale, peut se servir des jolies barques qui, au nombre de six mille, couvrent le port du Bosphore, et prennent des passagers comme les gondoles de Venise. Ces barques qui, pour la forme et la légèreté, ressemblent aux canots indiens, étant pointues aux deux bouts, sont ornées avec beaucoup de goût et richement dorées. »

Les maisons de campagne des riches habitans de Constantinople s'étendent pendant plusieurs milles sur le bord de la mer. « Après une traversée de quelques minutes sur le courant azuré, le riche Bysantin, dit M. Neale, se retire dans sa maison de campagne, loin du bruit et de l'atmosphère corrompue des Bazars et des Bezestans. Mais à peine la maison est-elle achevée, que souvent le malheureux propriétaire, surtout si c'est un riche banquier arménien, est étranglé par ordre du Grand-Seigneur, sa fortune confisquée et son joli pavillon donné à quelque avide pacha, ou à une esclave favorite du sérail. L'hirondelle retournera toujours bâtir son nid sur les ruines du vieux château gothique, quoique à chaque instant l'ouragan impitoyable menace de l'abattre. Le Napolitain construit son palais sur les cendres qui ont couvert Pompéïa et Herculanium; et l'homme, poussé par un instinct fatal et courant incessamment après le bonheur, méprise les leçons de l'expérience, pour s'abandonner aux rêves chimériques et aux illusions trompeuses de l'espérance. »

M. Neale pense que la position de Constantinople, la plus belle qui existe, est aussi la plus malsaine, à cause des exhalaisons marécageuses. « Considérons ensuite, dit-il, les jeûnes et les abstinences religieuses des Grecs, le système le plus nuisible à la santé qui ait jamais été inventé par une nation civilisée. Représentons-nous un peuple gémissant sous la tyrannie et sous l'oppression, et n'ayant dans toute l'année que cent trente-neuf jours qui ne soient pas absolument maigres, tandis que pendant tout le reste, il se nourrit en grande partie de poisson salé, qui est presque toujours en état de putréfaction. Regardons les abstinences religieuses qui ne sont guère moins sévères; songeons aux pratiques dégoûtantes des Juifs, et nous ne serons plus surpris que cet assemblage d'hommes incivilisés, jeûnant tout le jour, se livrant toute la nuit aux excès de la table, et ne changeant presque jamais

armées et de caleçon  
ceux qui sont att  
à l'hôpital des pest  
les juifs, qui en assi  
traversent le  
dans les marchés  
se déclare, les Fr  
en général, preme  
leurs maisons; mais  
l'orage, et ne se  
Il est fort diffi  
arages occasionnés par  
journaux, aucuns  
mortauires. Il ya se  
des gardes chargés d  
passent par jour, et  
la peste est proclam  
ent. »

M. Neale reproche au  
Constantinople, de se liv  
à ses plaisirs. « Les art  
riche fond d'études  
même en n'y restan  
peut y remplir son  
les plus nobles, les  
partout à son pince  
autres peintres véniti  
le lecteur n'a besoin d  
des eaux-fortes de Den  
se convaincre que  
sée. »

OUVR

Almanach du Comm  
France et des princip  
na, continué par S.  
Légion-d'Honneur, à  
XII<sup>e</sup> année.) Un v  
le prix, Paris, bro  
10 francs. S'adresse  
ca, pour tout ce qui  
et aux souscription

PARNASSE DES DAME

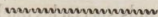
furent leur premier dîner dans un café turc; Ibrahim ou moulin rôti, de pain, de sorbets, par ce repas, on ne leur demanda à chacun

des excursions qu'il peut aimer à faire autour d'eger, dit M. Neale, peut se servir des jolies nombre de six mille, courent le port du moment des passagers comme les goélettes de mes qui, pour la forme et la légèreté, ressemblent à deux bœufs, beaucoup de qui et richement dorées. » le camp de riches habitants de Constantinople pendant plusieurs années sur le bord de la mer traverse les maisons minées sur le couché Beyan, dit M. Neale, se retire dans un pays, lui du bruit et de l'atmosphère sazar et des Bezestans. Mais à peine la nuit, et des sœurs les malheureux propriétaires, en riche laquais arménien, est étranglé par Senezer, sa fortune considérable et son goût quelque seule pacha, on a une escadre turque pour retourner toujours lui-même son nid à venir chasser goélette, quoique à charge inépuisable mesure de l'altère. Le Népoune palais sur les rendez qui ont ouvert pour; et l'homme, pose par un instant seulement après le boulever, ne prise les se, pour s'abandonner aux rêves chimériques toujours de l'espérance. »

que la position de Constantinople, la plus l'ava la plus malsaine, à cause des émiss. » Considérons ensuite, dit-il, les jolies religieuses les Grecs, le système le plus qui ait jamais été inventé par une nation mépris un peuple émissé sous la tyrannie, et, n'ayant dans toute l'année que des qui ne soient pas absolument marges, tout le reste, il se nourrit en grande abîme, qui est presque toujours en état de uns les abstinences religieuses qui ne sont ; songeons aux pratiques dégoûtantes des serons plus surpris que cet assemblage j'étant tout le jour, se levant toute la table, et ne changeant presque jamais

de chemises et de caleçons, périssent victimes de la peste. A peine ceux qui sont atteints de cette maladie ont-ils été portés à l'hôpital des pestiférés à Péra, que les marchands d'habits juifs, qui en assiègent les portes, achètent leurs vêtements, et traversent le port en toute hâte, pour les aller vendre dans les marchés de Constantinople.... Lorsque la peste se déclare, les Français et les Anglais, et tous les Francs en général, prennent bientôt l'alarme, et s'enferment dans leurs maisons; mais les Turcs voient venir tranquillement l'orage, et ne se donnent pas même la peine de l'éviter..... Il est fort difficile d'évaluer d'une manière exacte les ravages occasionnés par la peste, car les Turcs ne tiennent aucuns journaux, aucuns registres qui ressemblent à nos registres mortuaires. Il y a seulement à une certaine porte de la ville des gardes chargés de compter le nombre des convois qui y passent par jour, et lorsque ce nombre est de plus de cent, la peste est proclamée, et les prières publiques commencent. »

M. Neale reproche aux Anglais qui font le voyage de Constantinople, de se livrer trop exclusivement aux affaires ou aux plaisirs. « Les artistes anglais, dit-il, ne savent pas quel riche fond d'études ils pourroient amasser dans cette ville, même en n'y restant que six mois. Le peintre d'histoire peut y remplir son portefeuille de dessins sublimes; les traits les plus nobles, les figures véritablement antiques, s'offrent partout à son pinceau. C'est là que Le Titien, Bellini, et d'autres peintres vénitiens alloient prendre leurs modèles, et le lecteur n'a besoin que de jeter les yeux sur les admirables eaux-fortes de Denon, dans son Voyage de l'Égypte, pour se convaincre que cette mine fertile est loin d'être épuisée. »



#### OUVRAGES NOUVEAUX.

*Almanach du Commerce de Paris, des Départemens de la France et des principales villes du monde, de J. De La Tynna, continué par S. Bottin, chevalier de l'ordre royal de la Légion-d'Honneur, ancien administrateur, pour 1819. (XXII<sup>e</sup> année.)* Un volume d'environ 1200 pages, petit-texte; prix, Paris, broché 12 francs, et pour les souscripteurs 10 francs. S'adresser au bureau, rue J.-J. Rousseau, n<sup>o</sup>. 20, pour tout ce qui est relatif à la rédaction de l'ouvrage et aux souscriptions qui seront fermées le 15 décembre.



PARNASSE DES DAMES, ou *Choix de poésies des meilleurs*

*auteurs depuis le 16<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours.* Un vol. in-18 imprimé par P. Didot, sur pap. vélin, orné de 6 gravures d'une exécution très-soignée, d'après des tableaux du Musée des Arts.

Prix : broché, 4 fr. ; cartonné avec étui, 5 fr. 50 c. ; relié en veau, 6 fr. ; en maroquin, 8 fr.

Chez Louis Janet, libraire, successeur de son père, rue St-Jacques, n<sup>o</sup>. 59.

Ce recueil, rédigé avec goût, peut être offert sans crainte aux jeunes personnes.

~~~~~  
M O D E S.

Les modistes emploient beaucoup de velours noir plein, d'abord en chapeaux à passe, puis en toques. Nous avons parlé des toques à pointe au milieu du front, à la *Marie-Stuart* ; on en fait beaucoup, et davantage encore à la *Hollandaise*, à deux bords. Des perles d'acier ou des tresses d'or et des plumes blanches ; voilà les garnitures de ces toques.

Il y a beaucoup de chapeaux couleur de rose, à passe, en satin, en pluche et en velours. Ordinairement c'est une torsade d'étoffe qui en garnit le bord. Quelquefois on fait entrer des plumes frisées dans cette torsade, et la couleur favorite est le fauve.

Quelques chapeaux de velours couleur castor ont pour doublure du velours simulé bleu de ciel. Le violet se porte maintenant sans mélange ; il en est de même du gris.

Le pavot turc dont nous avons parlé dans le dernier numéro, se trouve chez M. Desfeuillant, plumassier-fleuriste, rue du Caire, n<sup>o</sup> 17.

On a vu dans les grands spectacles quelques robes de velours bleu de ciel, garnies de franges très-hautes. Non seulement on met de la broderie sur quelques volans de mérinos ; mais les entre deux sont brodés.

Les redingotes, toujours droites, c'est-à-dire à un seul rang de boutons, se doublent, comme à l'ordinaire, en soie sur le devant. Pour rendre luisant le collet qui est de velours plein, les tailleurs l'écrasent avec leur carreau, et il en résulte un collet *pannelé*. Entre le revers et le collet, il n'y a pas de cran. Par derrière, une redingote bien faite doit former de gros plis, c'est-à-dire, ressembler au jupon d'une paysanne.

~~~~~  
A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1777.

18<sup>e</sup> siècle jusqu'au nos jours. Un vol. in-8  
didot, sur pap. veau, orné de 6 gravures  
res-soignée, à après des tableaux du Musée

4 fr.; cartonné avec étoi, 5 fr. 50 c.;  
fr.; en maroquin, 8 fr.

mei, libraire, successeur de son père, rue  
Sg.  
redigé avec goût, peut être offert sans crainte  
aux.

#### RODES

emploient beaucoup de velours noir plein;  
voix à passe, puis en toques. Nous avons  
à pointe au milieu du front, à la Marie-  
fait beaucoup, et davantage encote à la  
deux bords. Des perles d'acier ou des tresses  
maies blanches; voilà les garnitures de ces

op de chapeaux couleur de rose, à passe, en  
e et en velours. Ordinairement c'est une tou-  
e en grain le bord. Quelquefois on fait entrer  
es dans cette torsade, et la couleur fouée

eaux de velours couleur castor ont por-  
simule bleu de ciel. Le violet se pour-  
ge; il en est de même du gris.

ont nous avons parlé dans le dernier mois.  
Destruisant; plumassier-flouriste, ni u

es grands spectacles quelques robes de velours  
maies de bragues très-hautes. Non seulement  
lerie sur quelques volans de mérinos; mais  
brochés.

toujours droites, c'est-à-dire à un seul rang  
abrégeant, comme à l'ordinaire, en soie sur le  
é laissant le collet qui est de velours plein,  
nt avec leur carreau, et il en résulte un  
re le revers et le collet, il n'y a pas de  
une redingote bien faite doit former de  
e, ressembler au japon d'une paysanne.

est jointe la Gravure 1777

1818.

## Costume Parisien.

(1777.)



Chapeau à passe de satin; la forme omie de Culle. Spencer de Velours  
"jüngl". Robe de percale, avec entredoux et Volans de Culle.

(Vingt-deuxième)

# JOURNAL

## DES

Journal paraît, avec un  
N<sup>o</sup>. 13, avec deux Gravures  
N<sup>o</sup>. 14, et 36fr. pour un an. 50

In 1802, a été commen  
cées et de Voitures : il  
es, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'a

vous avions déjà vu  
vient de le placer à l  
l'ait ombre au tableau  
semble au genre des  
présentées par M<sup>mes</sup>. V:  
bleat faites exprès pou  
e d'elles qui lui répo  
votre mère en étoit.  
user ce compliment,

AIR : A

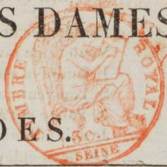
Non jamais la  
Ne déploya t  
Et je suis sûr  
Ce teint frais  
Devant vous l  
De honte cac  
Pour mieux e  
Emprunteroi

pour célébrer le départ  
qui vient de donner

# JOURNAL DES DAMES

ET

## DES MODES.



Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, ( 9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)

En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.

Nous avions déjà vu *Vadé chez lui* et à la *Grenouillère*; on vient de le placer à la *Halle* avec *Dorat*, poète musqué qui fait ombre au tableau. Ce vaudeville poissard est très-convenable au genre des Variétés : les trois Grâces y sont représentées par M<sup>mes</sup>. Vautrain, Flore et Lepeintre, qui semblent faites exprès pour ces rôles. Dorat veut embrasser l'une d'elles qui lui répond : *respectez le sesque; p't-être que que votre mère en étoit*. Cela n'empêche pas Dorat de lui adresser ce compliment, auquel elle ne comprend rien :

AIR : *Au sein d'une fleur.*

Non jamais la fière Pallas  
 Ne déploya tant de noblesse,  
 Et je suis sûr qu'Hébé n'a pas  
 Ce teint frais, cet air de noblesse.  
 Devant vous la belle Cypris  
 De honte cachant sa figure,  
 Pour mieux enchaîner Adonis  
 Emprunteroit votre ceinture.

~~~~~

Pour célébrer le départ des étrangers, le théâtre Saint-Martin vient de donner le *Retour à Valenciennes*; on a

applaudi quelques couplets, notamment celui-ci, que chante  
au officier :

AIR : *Vaudeville de Turenne.*

Me séparer de mon amie,  
Vouloir me ravir le bonheur,  
Il faudra m'arracher la vie,  
Si l'on veut posséder ton cœur.  
Je t'aime et t'aimerai sans cesse,  
Je suis militaire et Français;  
On ne m'enlèvera jamais  
Ni mon drapeau, ni ma maîtresse. (bis.)

LE PARAVENT.

Nous avons des paratonnerres, des parapluies, des parachutes, même pour les pièces de théâtre; rien de mieux, mais pourquoi renoncer aux paravents qui ne sont ni plus chers ni moins utiles? Il me semble que le goût du luxe ne doit point exclure celui des jouissances de la vie. Dans ma jeunesse, qui date de 1778, les gens riches avoient dans leurs maisons des fenêtres doubles, des tapis de pied de la manufacture d'Aubusson, des girandoles chargées de bougies, des poêles et des tuyaux de chaleur, qui entretenoient partout une douce température. Les personnes moins aisées ne pouvoient atteindre à ce genre de luxe, mais du moins, elles savoient se défendre des rigueurs du froid à l'aide d'un paravent plus ou moins vaste, plus ou moins somptueux; aujourd'hui rien ne remplace ce meuble si utile, je ne vois partout qu'escaliers glacés, que portes mal closes, que cheminées étroites et enfumées, trop heureux si je puis esquiver les hautes galeries qui interceptent la chaleur, les *briquettes* et les *bûches* économiques!

O paravents, si chers aux frileux et aux amans! quand recommencerez-vous à orner nos salons? faudra-t-il pour vous remettre à la mode que la beauté soit en péril et l'amitié en deuil? Je vais me faire entendre.

La jeune marquise de T\*\*\* venoit de donner à son époux un premier gage de sa tendresse. La mère et l'enfant se portoit bien; du moins telle étoit l'assurance que donnoient les billets de *part* aux nombreux amis de la famille. J'attendois que quelques jours se fussent écoulés pour aller complimenter

ceux couple, lorsqu'  
de T\*\*\* a éprouvé u  
de lait, elle est à  
se puis voir l'époux de  
ami commo. Vou  
annonce le luxe et l'  
plent les cours et les  
prévenantes arrangem  
re, préparent la layette  
la nourrice sont à leur  
calmans garnissent l  
objet le plus nécessaire  
venu la maladie de la  
erts, ne s'y trouve  
paravent.

Cette fois, la force de  
de ces précautions, l'  
Parques cruelles, ma  
ridicible. Quoiqu'exposé  
fait emplette d'un vier  
esque, cacochyme, je  
tres qu'autrefois, nou  
par le refroidissem  
en temps de reprendre l

Une gravure nouvelle  
chrestienne, St. Vi  
du succès, et le mér  
Cette gravure se ven  
francs, chez M. Ba  
2, près la place St.

DES FLEURS, poëme,  
l'Institut, etc.; orné  
Bessa et de Chasselat

L'auteur a divisé son

Un volume in-18 de  
6 francs; à Paris, ch  
23.



notamment celui-ci, que chante

ville de Turenne.

a amie,  
 e bonheur,  
 er la vie,  
 er ton cœur.  
 ai sans cesse,  
 Français;  
 emis  
 ma maîtresse. (bis.)

A V E N T.

res, des parapluies, des para-  
 de théâtre; rien de mieux,  
 ravens qui ne sont ni plus chers  
 que le goût de luxe ne doit point  
 de la vie. Dans ma jeunesse,  
 ches avoient dans leurs maisons  
 pis de pied de la manufacture  
 argées de bougies, des poêles  
 n'entraient partout une douce  
 s aisées ne pouvoient atteindre  
 ns, elles savoient se défendre  
 d'un paravent plus ou moins  
 ; aujourd'hui rien ne remplace  
 rtout qu'escaliers glacés, que  
 es étroites et enfumées, trop  
 hautes galeries qui interceptent  
 liches économiques!

leux et aux amans! quand re-  
 salons? faudra-t-il pour vous  
 té soit en péril et l'amitié en  
 .  
 enoit de donner à son époux  
 La mère et l'enfant se por-  
 tit l'assurance que donnoient  
 amis de la famille. J'attendois  
 nulés pour aller complimenter

l'heureux couple, lorsqu'un bruit sinistre parvient jusqu'à moi. M<sup>me</sup>. de T\*\*\* a éprouvé un refroidissement subit pendant sa fièvre de lait, elle est à toute extrémité! Je cours à l'hôtel, je ne puis voir l'époux désolé, mais je questionne un médecin, notre ami commun. Vous voyez cette maison, me dit-il, tout y annonce le luxe et l'opulence. De nombreux domestiques peuplent les cours et les anti-chambres; des femmes adroites et prévenantes arrangent les bonnets et les camisoles de la mère, préparent la layette de l'enfant; l'accoucheur, la garde et la nourrice sont à leur poste; les bouillons, les tisanes et les calmans garnissent les tables et les cheminées, eh bien! l'objet le plus nécessaire, le plus indispensable, celui qui eût prévenu la maladie de la marquise, et peut-être nos éternels regrets, ne s'y trouve point; en un mot, nous manquons d'un paravent.

Cette fois, la force du tempéramment a suppléé à l'insuffisance des précautions, l'Amour et l'Amitié en pleurs ont fléchi les Parques cruelles; mais l'exemple de M<sup>me</sup>. de T\*\*\* m'a été profitable. Quoiqu'exposé à de moins grands dangers qu'elle, j'ai fait emplette d'un vieux paravent chinois, et dût-on m'appeler l'indesque, cacochyme, je soutiens que si nous avons plus de lumières qu'autrefois, nous avons moins de chaleur, et qu'à en juger par le refroidissement des amoureux et des poètes, il est bien temps de reprendre les manchons et les paravents.

~~~~~

\*\*\*\*

Une gravure nouvelle, représentant le héros de la charité chrétienne, *St. Vincent de Paule*, d'après Monsiau, a du succès, et le mérite; elle est de M. Baquoy.

Cette gravure se vend 20 francs, et, avant la lettre, 40 francs, chez M. Baquoy, graveur, rue St.-Hyacinthe, n<sup>o</sup>. 2, près la place St.-Michel.

~~~~~

LES FLEURS, poème, par *C. L. Mollevaut*, membre de l'Institut, etc.; orné de 9 figures d'après les dessins de Bessa et de Chasselat, musique de Boyeldieu (1).

L'auteur a divisé son poème en quatre chants: le pre-

(1) Un volume in-18, de 204 pages, imprimé sur papier vélin. Prix: 6 francs; à Paris, chez Arthus Bertrand, libraire, rue Haute-Feuille, n<sup>o</sup>. 25.

mier renferme la description des fleurs ; le second , leurs amours ; le troisième , les phénomènes de leur végétation ; la quatrième , leurs harmonies avec l'homme.

Parmi les phénomènes de la végétation nous avons choisi , à cause de la brièveté , celui de l'*apocin gobe-mouche*.

« L'apocin à la jeune abeille  
Présente sa coupe vermeille ,  
Où le miel qui coule à flots d'or  
L'invite à grossir son trésor :  
L'imprudente se précipite ;  
Mais la fleur qui souffre , s'irrite ,  
L'enchaîne , et l'étouffe à l'instant :  
Elle meurt , hélas ! regrettant  
Le toit que sa famille habite.  
O plaisir ! tels sont tes appas !  
Ta volupté nous sollicite ,  
A son doux banquet nous invite ,  
Et nous fait périr dans ses bras. »

Dans le quatrième chant M. Mollevaut dit à sa lyre :

« Oni , tu recevras tous mes dons ,  
Je te chérirai davantage ,  
Je t'enlacrâi de festons ,  
Et sois sûr de mon hommage ,  
Tant qu'à mon front le dernier âge  
N'aura pas empreint ses sillons.

. . . . .

O fleurs ! amantes du matin ,  
Racontez quelle aimable envie  
Vous unit à notre destin  
Dans tous les âges de la vie.  
Vient-il enfin ce jour si beau  
D'un fils éclairer la naissance ?  
Un lien de roses balance  
Les pieds légers de son berceau :  
Premier jouet de son enfance ,  
La primevère du vallon  
Sur un fil se gonfle en ballon ,  
Et dans les airs fuit et s'élance :  
Le bluët , à son front si pur ,  
Doux symbole de l'innocence ,  
Tresse ses étoiles d'azur.  
S'il brille le grand jour de fête  
Oubliant le froid compliment

Qu'un fat  
Et lui dicté  
Sous ses d  
Voilà ses t  
Il l'offre av  
Que de la  
Et sa mère  
Lui baise  
Si le ca  
Au soufle  
Se souleve  
Mais n'ose  
La fleur , s  
La fleur es  
Dont la vo  
Dit tout , s

. . . . .

Fleurs , co  
Chères à l  
Vous nous  
Ah ! quan  
L'homme e  
Hélas ! pré  
Bien souve  
Fidèle au  
La fleur vi  
Et , brava  
S'incline s  
Soupire , e  
Vois pré  
Qu'ombra  
Dans le se  
Dormir les  
Là , git un  
Le lis des  
Eh bien !  
Qui s'attac  
S'enlaçoit  
S'enlace e

Quatre tableaux de  
marchés qui ont été ex  
tel à qui l'éditeur les  
re connu ; il n'en est  
signature au bas des

des fleurs ; le second, leurs  
phénomènes de leur végétation ;  
et avec l'homme.

la végétation nous avons choisi,  
i de l'apocin gobe-mouche.

me abeille  
pe vermeille,  
coule à flots d'or  
r son trésor :  
précipite ;  
souffre, s'irrite,  
étouffe à l'instant :  
! regrettant  
ille habite.  
nt tes appas !  
sollicite,  
net nous invite,  
dans ses bras. »

Mollewant dit à sa lyre :

tons mes dons,  
autage,  
festons,  
n hommage,  
nt le dernier âge  
nt ses sillons.

.....  
.....

du matin,  
able envie  
est in  
le la vie.  
ur si beau  
naissance ?  
lance  
e son berceau :  
on enfance ;  
illon  
en hallon,  
t et s'élance :  
nt si pur,  
innocence,  
azur.  
our de fête !  
impliment

Qu'un fat compose lourdement,  
Et lui dicte si longuement,  
Sous ses doigts un bouquet s'apprête ;  
Voilà ses trésors, son esprit ;  
Il l'offre avec ces simples charmes  
Que de la nature il apprend ;  
Et sa mère, versant des larmes,  
Lui baise le front, et sourit,

Si le cœur d'une jeune fille,  
Au souffle amoureux des plaisirs,  
Se soulève un peu moins tranquille,  
Mais n'ose avouer ses desirs,  
La fleur, son fidèle interprète,  
La fleur est le courrier charmant  
Dont la voix pudique et discrète  
Dit tout, sans rien dire à l'amant.

.....  
.....

Fleurs, compagnes de notre sort,

Chères à la mélancolie,

Vous nous suivez après la mort.

Ah ! quand son bras de fer nous lie,

L'homme cruel et dédaigneux,

Hélas ! près des funèbres lieux,  
Bien souvent passe et nous oublie.

Fidèle au dernier rendez-vous,

La fleur vient seule au cimetière,

Et, bravant Éole en courroux,

S'incline sur la froide pierre,

Soupire, et veille auprès de nous.

Vois près de l'humble presbytère,

Qu'ombrage un antique berceau,

Dans le sein pieux de la terre

Dormir les cendres du hameau :

Là, gît une jeune bergère,

Le lis des champs étoit moins beau :

Eh bien ! cette fleur printannière

Qui s'attachoit à son chapeau,

S'enlaçoit à sa panetière,

S'enlace encore à son tombeau. »

Quatre tableaux de fleurs en couleur, voilà les quatre  
planches qui ont été exécutées d'après M. Bessa : M. Ga-  
briel à qui l'éditeur les a confiées, ne peut que gagner à  
être connu ; il n'en est pas de même du graveur qui a mis  
sa signature au bas des trois planches en noir.

## HOMMAGE AUX DAMES (1).

Six gravures ornent ce livre d'étrennes ; deux sont des copies de tableaux hollandais estimés ; la troisième représente un Paysage français ; la quatrième, un Dragon en vedette ; la cinquième, Atala au tombeau ; et la sixième, M<sup>lle</sup>. de Clermont.

« Mademoiselle de Clermont, déterminée à épouser le duc de Melun, lui a donné un rendez-vous, à deux heures du matin, dans la chapelle ; elle traverse non sans crainte le parc pour y parvenir ; en passant auprès de la statue du grand Condé, son père, un pan de sa robe s'accroche à un des ornemens ; se sentant arrêtée, elle se retourne avec effroi ; elle croit voir son père la fixer d'un air sévère. Cette situation, prise dans le roman de M<sup>me</sup>. de Genlis, a donné à l'artiste un motif de paysage très-riche : on voit une partie du parc, et, dans le fond, le château. Cette scène intéressante est éclairée par la Lune. »

Tous ces sujets et un fort joli frontispice ont été gravés au burin.

Parmi les auteurs du texte, on distingue MM. Berenger, de Guerle, Lonchamps, Dupaty, Armand Gouffé, François de Neufchâteau, M<sup>mes</sup>. de Salm et Verdier, et MM. Talairat et Vigée.

## Monsieur le Rédacteur,

Je suis un pauvre provincial ; il faut que je vous parle, que je vous écrive : cela me jouera quelque mauvais tour ; n'importe, je n'ai pas encore appris à dissimuler.

J'étois, hier, aux *Variétés*. C'est le théâtre, comme vous savez, par lequel débute tous les provinciaux. On donnoit la pièce nouvelle : *Dorat et Vadé*. Ce n'est pas merveilleux, je vous assure, et pourtant les auteurs ont eu un succès si brillant, que dans la crainte, sans doute, de faire mourir de dépit leurs rivaux, ils ont eu la modestie et la bonté de garder l'anonyme.

Las de *Brunetteries*, j'allai rue de Provence, chez une dame que l'on dit charmante, et pour laquelle j'avois une lettre de recommandation. Le matin, elle avoit été très-malade, et j'appris

(1) Un volume in-18 de 156 pages, sur papier vélin. Prix : broché, 4 francs ; cartonné et doré sur tranche, 5 francs 50 centimes ; relié en maroquin, 8 francs ; en papier-glacé avec étui, 8 francs ; à Paris, chez Louis Janet, rue St.-Jacques, n<sup>o</sup>. 59.

que depuis huit jours elle avoit la fièvre en se levant ; ce qui ne la privoit ni du spectacle, ni d'un concert, ni même d'un bal.

A Paris, tous les maux cessent, au signal du plaisir ; les souffrances ne sont que de l'ennui ; l'habitude qu'on a de l'agitation, fait qu'on tombe dans la mélancolie et le marasme dès qu'on est au milieu du calme et du silence. Mais quand la Folie apparoit et revient agitant ses grelots, on se réveille, on se ranime, et tous les chagrins, les soupirs font place aux jeux, aux transports, aux amours.

Forcé de remettre ma visite, je terminai ma soirée par une séance chez Tortoni, ou plutôt chez son successeur, car le café a changé de main ; mais il n'en est pas moins achalandé. Là, on se trouve avec toutes sortes de gens. Il y a des ambassadeurs et des colonels, des poètes et des législateurs. On prend du punch à côté d'un journaliste, ou bien on savoure des glaces délicieuses auprès d'une danseuse de l'Opéra ; jugez comme cela électrise un nouveau débarqué !

Mais après un moment de réflexion, je me dis : « Que ces gens-là ont l'air fatigué ! Ces grands personnages ont les yeux caves, ces grandes dames sont bien fanées ; les actrices s'occupent à peine de ceux qui les amènent et elles sont en conversation réglée avec tous les petits étourneaux qui vont et viennent. Ces poètes sont maigres, et tout ce monde a l'air d'être ennemi l'un de l'autre ; les femmes voudroient entre elles s'arracher les yeux, et souvent c'est du café, que ces jeunes gens sont partis pour aller se couper la gorge au bois de Boulogne ou de Vincennes.... »

Ces observations faites, j'allai me coucher ; et comme je compte rester à Paris, environ trois semaines, j'ai le projet de vous envoyer quelques petites pages semblables à celles-ci.

DE LIMORAC.

Nous prévenons les personnes qui font usage de l'*Eau de Stahl*, que maintenant le dépôt n'est plus au rez-de-chaussée, mais au premier, chez M. Millière, élève et successeur de feu Michalon, rue Feydeau, n°. 26.

M<sup>me</sup>. Galand, rue Guénégaud, n°. 22, fait en linge tout ce qui concerne une trousseau, et travaille avec autant de solidité que de goût.

M O D E S.

Sur les coëffures en cheveux ordinaires, les guirlandes se posent très-bas et vont, par derrière, s'agraffer dans le chou,

LUX DAMES (1).

tre d'étrennes ; deux sont des sistèmes ; la troisième représente même, un Dragon en vedette ; beau ; et la sixième, M<sup>lle</sup>. de

nt, déterminée à épouser le  
vous, à deux heures  
elle traverse non sans crainte  
passant auprès de la statue du  
pan de sa robe s'accroche à  
arrêter, elle se retourne avec  
re la fixer d'un air sévère.  
roman de M<sup>me</sup>. de Genlis,  
paysage très-riche : on voit  
le fond, le château. Cette  
ar la Lune.

oli frontispice ont été gravés

on distingue MM. Berenger,  
ity, Armand Gouffé, Fran-  
salin et Verdier, et MM. Ta-

l faut que je vous parle, que  
telque mauvais tout ; n'im-  
bissimuler.

est le théâtre, comme vous

es provinciaux. On donnoit

Ce n'est pas merveilleux, je

s ont eu un succès si brillant,  
de faire mourir de dépit leurs

et la bonté de garder l'ano-

de Provence. chez une dame  
quelle j'avois une lettre de res-  
sit été très-malade, et j'appris

sur papier vélin. Prix : broché,  
ne, 5 francs 50 centimes ;  
tier-gladé avec étui, 8 francs ;  
aques, n°. 59.

La coëffure du matin est une simple natte sans ligature, que l'on fixe un peu au-dessus de la nuque. Les cheveux se séparent sur le milieu du front; et de grosses boucles de chaque côté, ont pour accompagnement plusieurs tire-bouchons.

Le haut des coëffures habillées est en nœuds lisses; elles sont ornées de guirlandes à la *Cléopâtre*, c'est-à-dire, de touffes entre lesquelles se trouvent des intervalles de deux doigts.

Au bal, on porte des demi-turbans, faits en gaze très-claire. Le front est orné d'un bandeau de perles ou de diamans. Pour le deuil, les perles sont bronzées. Ces notes nous ont été adressées par MM. Hyppolite et Frédéric, coëffeurs de la cour.

Pour les soirées, les modistes continuent de faire des toques, surtout en velours noir. Les grains d'acier le disputent aux tresses d'or pour composer l'ornement de ces toques.

Quelques chapeaux de velours noir plein ont sur le bord de la passe un tulle noir plissé; d'autres, une blonde noire. Les rebords de duvet de cygne sur les chapeaux de couleur sont assez communs. Nous avons dit que les barbes de plumes d'autruche couleur fauve, étoient aussi employées à border des passés de chapeaux. On porte peu de capotes.



Les collets n'ont plus qu'un pouce de haut; et pour, cela, la cravatte n'est pas devenue moins large. Ce qui s'est considérablement élargi, c'est le bord des chapeaux: la petite boucle qui en serroit la gance, a été supprimée; on fait un nœud. Faire ressembler du velours plein à de la panne, en le pressant avec un fer chaud, c'est le *panneler*: les tailleurs ont inventé ce mot. Quelques élégans portent les pantalons si courts, que c'en est fait des demi-bottes, si cette mode nouvelle se propage. Les pantalons sont verts ou couleur olive. Si nous étions encore anglomanes, l'occasion seroit belle: il vient d'arriver de Londres une brochure de 33 pages qui ne traite que de la manière de nouer les cravates: quatorze modèles gravés y sont joints. Il y a un nœud en barrique, un autre en collier de cheval. Ces mots, ainsi que nœud à l'américaine, à la mahratte, à l'orientale, etc. etc. sont écrits au bas de chaque modèle.



A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1778.



simple natte sans ligature, que nuque. Les cheveux se séparent en six boucles de chaque côté, leurs tire-bouchons. Mées est en nœuds lisses; elles la Clopâtre, c'est-à-dire, de l'intervalles de deux

turbans, faits en gaze très-fine de perles ou de diamants brochant. Ces notes nous sont de Frédéric, coiffeurs

les continuent de faire des toques grains d'acier le disputent l'ornement de ces toques.

noir plein ont sur le bord de dentelles, une blonde noire. Les chapeaux de couleur sont que les barbes de plumes d'aigle aussi employées à border de dentelles de capotes.

ouce de haut; et pour, cela, nous large. Ce qui est considéré des chapeaux: la petite boucle imprimée; on fait un nœud. lein à de la panne, en le est le panneler: les tailleurs élégans portent les pantalons demi-bottes, si cette mode nous sont verts ou couleur glomans, l'occasion seroit d'indres une brochure de 33 manière de nouer les cravates: joints. Il y a un nœud en le cheval. Ces mots, ainsi ratte, à l'orientale, etc. etc. déle.

la Gravure 1778.



1. Bonnet de Mousseline brodée. 2. Chapeau de Satin. 3. Chapeau de satin garni en pluche. 4. Chapeau de pluche. 5. Chapeau de duvet.

## JOURNA

DE

Le Journal paroît, avec  
le 15, avec deux Gravi-  
ures, et 36 fr. pour un an

En 1802, a été com-  
posé de Tables et de Voitures  
de 18 N<sup>os</sup>. par an.

## AU RÉDACTEUR

Je suis chef d'escad-  
ron de mots que je me  
suis j'ai encore le tem-  
ps et je me promèn-  
erai mon histoire. En par-  
courant, j'ai vu qu-  
une ville d'Allemagne  
où ils se rencontrer-  
ont observations que je  
vois dans dont parle la  
je connois comme te-  
minensal; ce n'est  
sont décidés à abol-  
ir ils n'existeroient-  
ous avons aussi en  
hommes, aux fluxions,  
surtout et moi, ont eu  
le fruit du fructus belli ou  
vous conviendrez, M-  
surtout dans la r-  
e, ne peut que leur  
à vous ceux qui font



# JOURNAL DES DAMES

## ET

### DES MODES.



*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours; le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

#### AU RÉDACTEUR DU JOURNAL DES MODES.

Je suis chef d'escadron en expectative, c'est vous dire en peu de mots que je me suis beaucoup promené dans ma vie, et que j'ai encore le temps de me livrer à cet exercice salutaire. Je lis et je me promène ; je me promène et je lis. Voilà toute mon histoire. En parcourant ; ces jours derniers, une gazette étrangère, j'ai vu qu'un grand nombre d'habitans notables d'une ville d'Allemagne avoient résolu de ne plus se décoiffer lorsqu'ils se rencontreroient dans la rue. Aussitôt, j'ai fait des observations que je prends la liberté de vous adresser : Les habitans dont parle la gazette en question sont très-polis ; je les connois comme tels pour avoir eu l'honneur d'être leur commensal ; ce n'est donc que pour de bonnes raisons qu'ils se sont décidés à abolir un usage qui avoit force de loi. Ces motifs n'existeroient-ils que chez eux ? je ne le pense pas. Nous avons aussi en France des individus qui sont sujets aux rhumes, aux fluxions, aux maux de dents ; d'autres, qui, comme César et moi, ont eu le malheur de perdre leurs cheveux par suite du *fructus belli* ou *belle*, car je ne sais pas bien le latin. Vous conviendrez, Monsieur, que la coutume de se découvrir fréquemment dans la rue, sur une place publique ou sur un pont, ne peut que leur être très-préjudiciable. Je propose donc à tous ceux qui font cas de la politesse, mais qui aiment un

peu leur personne, de ne saluer à l'avenir d'après l'ancienne méthode, que dans les palais et les salons. Pour faire prévaloir mon opinion, je ne larderai point ma lettre de citations savantes, je n'invoquerai point les usages des Hébreux, des Egyptiens et des Grecs; je ne nommerai point tous les grands hommes de l'antiquité qui ont constamment gardé sur leur tête leurs chaperons, leurs aumusses et leurs mitres; je ne ferai pas même valoir en ma faveur des motifs d'économie; je sais que l'économie n'est guères une vertu parisienne; mais je dirai que tout le monde peut sans étude et sans effort, faire passablement le salut militaire, tandis qu'après maintes leçons, on ignore encore l'art d'ôter son chapeau avec noblesse et de se courber avec grace.

J'ai l'honneur d'être, etc.

~~~~~

M<sup>me</sup>. L<sup>\*\*\*</sup>. est jolie, dissipatrice et, dit-on, un peu galante; M<sup>me</sup>. V<sup>\*\*\*</sup>. est laide, sage et économe; ce qui n'exclut pas chez elle un amour excessif pour la parure. La première l'ayant rencontrée dernièrement dans un cercle, lui demanda sans malice combien elle avoit de robes? — Trois fois plus que vous n'avez d'amans! (Il faut noter qu'ici le mot *amans* est pris pour *adorateurs*).

~~~~~

#### ALMANACH DES FOUS, RÉDIGÉ PAR UN EXTRAVAGANT (1).

L'auteur, sans doute, n'a pas trouvé raisonnables les dames qui s'affublent de chapeaux à passe évasée; car il en a placé une dans la caricature qui se trouve en tête de son almanach.

Pour causer d'agréables surprises aux provinciaux qui viennent à Paris, notre extravagant voudroit que l'on construisît une grande quantité de cloisons et d'échoppes en planches. « On peut, dit-il, juger d'avance du bel effet que cela produira, par celles qui depuis un si grand nombre d'années cachent la façade du Louvre, du côté de la place Saint-Germain-l'Auxerrois. »

Pendant la durée du blocus continental les betteraves ne nous ont donné que très-peu de sucre; mais une feuille étran-

(1) Un volume in-18 de 168 pages. Prix 1 franc 25 cent., et, port franc, 1 franc 50 cent.; à Paris, chez Caillot, libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n<sup>o</sup>. 57.

annoncé qu'avec ce  
 tout pain. « La belle  
 l'Almanach des Fou  
 spiritus; n'ayant pu  
 sache. »  
 L'envie de femme gros  
 malée plaisamment.  
 anecdotes nouvelles d  
 journal du carnaval.

INSECTES, par M.

Au mois de décem  
 Charles Malo avo  
 nuelle: la Guirlande  
 de fruits et les  
 seconde, a dessin  
 qui ornent ce nou  
 On y trouve, au no  
 tre le plus de richess  
 ouvrage pour les  
 corriger l'aridité  
 d'elles.

M. Charles Malo a  
 leurs mœurs com

tin.

« Chaque Insecte,  
 napper à ses ennemis  
 nels, etc., resserre  
 ent dans l'herbe  
 acer, en fuyant, un  
 resaire. Grand nomb  
 cherches des oiseaux  
 tées; d'autres, enfo  
 ur pour pouvoir man

(1) Un volume in-18 c  
 petit. Prix: broché, 6  
 sequin, 10 francs; à  
 de son père, rue Sa

(2) Cette collection se  
 150.

liver à l'avenir d'après l'ancienne et les salons. Pour faire prévaloir point ma lettre de citations sont les usages des Hébreux, des ne nommerai point tous les grands et constamment gardé sur leur tête usses et leurs mitres; je ne ferai ir des motifs d'économie; je sais ne vertu parisienne; mais je dirai élude et sans effort, faire passer- idis qu'après maintes leçons, on n chapeau avec noblesse et de se

l'honneur d'être, etc.

trice et, dit-on, un peu ga- age et économie; ce qui n'exclut ssif pour la parure. La première t dans un cercle, lui demanda it de robes? — Trois fois plus faut noter qu'ici le mot *annus*

É PAR UN EXTRAVAGANT (1).

trouvé raisonnables les dames sse évasée; car il en a placé vue en tête de son almanach. ses aux provinciaux qui vien- voudroit que l'on construisit us et d'échoppes en planches. nee du bel effet que cela pro- si grand nombre d'années ca- bôte de la place Saint-Germain-

continental les betteraves ne sucre; mais une feuille étran-

1. Prix 1 franc 25 cent., et, port chez Caillot, libraire, rue Saint-

ère annonce qu'avec ces mêmes betteraves on peut faire d'ex- cellent pain. « La betterave, chassée du sucrier, dit l'auteur de l'*Almanach des Fous*, conspire maintenant pour s'emparer du pétrin; n'ayant pu se maintenir sucre, elle veut se faire krioché. »

*L'envie de femme grosse* est une histoire sans vraisemblance, racontée plaisamment. On trouve dans le même volume de prétendues nouvelles des théâtres, une tragédie pour rire et un journal du carnaval.

LES INSECTES, par M. Charles Malo de l'académie de Lyon (1).

Au mois de décembre des quatre années précédentes, M. Charles Malo avoit publié quatre volumes sur l'histoire naturelle: la *Guirlande de Flore*, la *Volière des Dames*, la *Corbeille de fruits* et les *Papillons* (2); M. Bessa qui l'avoit si bien secondé, a dessiné avec la même habileté les treize plan- ches qui ornent ce nouveau livre d'étrennes.

On y trouve, au nombre de 74, les Insectes dont la parure offre le plus de richesse et d'éclat. Sous ce rapport, c'est déjà un ouvrage pour les Dames. Aux efforts que l'auteur a faits pour corriger l'aridité de son sujet, on voit encore qu'il s'est occupé d'elles.

M. Charles Malo a parlé de 151 Insectes, et la description de leurs mœurs compose presque autant de chapitres cu- rieux.

« Chaque Insecte, dit M. Charles Malo, a ses ruses pour échapper à ses ennemis; si, d'un côté, les taupins, les bu- prestes, etc., resserrent leurs pattes, se laissent tomber et se perdent dans l'herbe, on voit, de l'autre, le carabe-pétard lancer, en fuyant, une bouffée de vapeur qui arrête son ad- versaire. Grand nombre de chenilles, pour se soustraire aux recherches des oiseaux, se tiennent cachées sous les feuilles des arbres; d'autres, enfoncées dans la terre, n'en sortent que le soir pour pouvoir manger, avec plus de sécurité, pendant la

(1) Un volume in-18 de 204 pages, imprimé sur papier vélin su- perfin. Prix: broché, 6 francs; relié en veau fauve, 8 francs; en maroquin, 10 francs; à Paris, chez Louis Janet, libraire, succes- seur de son père, rue Saint-Jacques, n°. 59.

(2) Cette collection se trouve chez Louis Janet, rue Saint-Jacques, n°. 59.

nuît..... Un grand nombre d'Insectes ont le corps hérissé de poils, couvert d'un duvet épais, ou revêtu d'écaillés brillantes; ce sont des armes défensives, ou de simples ornemens que la nature leur a départis avec une étonnante profusion..... Ceux-ci vivent solitaires, ceux-là forment des sociétés nombreuses, travaillent en commun, exécutent des ouvrages merveilleux..... »

On sait que les lampyres ou vers luisans répandent dans l'obscurité une lueur phosphorique. « Cette propriété, dit M. Charles Malo, est due à des taches jaunes, d'où part, dans l'obscurité, une lumière très-vive, d'un blanc tirant sur le vert et le bleu. On trouve les lampyres, en été, après le coucher du soleil, dans les prairies, et aux bords des chemins, surtout au mois de juillet et d'août. Dans les pays où ces Insectes sont très-communs, les mâles et les femelles voltigent dans l'air, qu'ils semblent remplir d'étincelles de feu. Tant que les lampyres sont en liberté, leur lueur est très-régulière; une fois en notre pouvoir, ils brillent fort peu, ou même ne brillent plus..... On peut garder des lampyres pendant quize ou vingt jours, en mettant un petit gazon dans le poudrier, et ayant soin de l'arroser; mais on s'apercevra, de jour en jour, que l'éclat de la lumière s'affaiblira: ce qui démontre que ces vers souffrent lorsqu'ils sont renfermés, ou que le grand air leur est nécessaire, pour renouveler leur matière phosphorique. »

ALMANACH DES SPECTACLES, par K. Y. Z.  
Seconde année (1).

Les douze portraits en pied d'acteurs et d'actrices, qui ornent ce volume, auroient suffi pour en assurer le succès; ils ont été dessinés avec goût, confiés à un graveur habile, et coloriés avec soin. D'un autre côté, le texte doit plaire, parce que l'auteur a puisé à de bonnes sources et qu'aucune considération ne l'a empêché de dire la vérité.

Trente-quatre pages renferment un précis de l'histoire du théâtre anglais; 10 pages sont consacrées à la situation ac-

(1) Un volume in-18 de 144 pages, imprimé sur papier vélin; prix: 4 francs, broché; 5 francs 50 centimes, cartonné, avec étui; et 9 francs, relié en maroquin; à Paris, chez Louis Janet, libraire, successeur de son père, rue St-Jacques, n. 59.

de des théâtres étra  
départemens. L'aut  
Théâtre Français,  
Molton, le Vaudevill  
Martin, l'Ambigu-C  
que.  
Les portraits d'actric  
Hipperménestre, dan  
nois (rôle d'Alzir  
Madame Fleury (rôle  
Mademoiselle Perrin  
)); de Mademois  
en, dans le vaude  
de Adèle Dupuis (r  
es acteurs sont: Dér  
mages); Paul (rôle  
rôle de Tancrède, d  
rôle du prince de  
oullhier (rôle du ce  
na) et Tiercelin (c  
ais).

LE V

Apolo

Dans l'herb  
Reposoit l'  
Sans savoir  
Le vif éclat

En rampan  
Un être imi  
Sur le frêle  
Et lui vomit

— Que t'ai  
Le Ver tim  
— Dans ce  
Astre fâche

(2) Le crapaud.

d'Insectes ont le corps hérissé  
épais, ou revêtu d'écaillés bril-  
lantes, ou de simples ornemens  
avec une étonnante profusion.....  
aux-la forment des sociétés nom-  
mées, exécutent des ouvrages mer-

veils ou vers luisans répandent dans  
l'air une lumière. « Cette propriété, dit  
l'auteur, est commune à toutes les  
taches jaunes, d'où part,  
très-rare, d'un blanc tirant sur  
le rouge, en été, après les  
pluies, et aux bords des chemins,  
dans les pays où ces In-  
sectes et les femelles voltigent  
autour d'étincelles de feu. Tant  
qu'ils ne sont pas réunis, leur  
lueur est très-régulière;  
mais quand ils se réunissent,  
ils brillent fort peu, ou même ne  
brillent pas du tout pendant quinze  
ou vingt jours, pendant lesquels  
ils se nourrissent dans le poudrier,  
ou s'appercevra, de jour en  
jour, qu'ils s'affaiblissent; ce qui démontre  
qu'ils sont renfermés, ou que le  
jour renouvelle leur matière

LES, par K. Y. Z.  
de (1).

Acteurs et d'actrices, qui  
pour en assurer le succès;  
ouhies à un graveur habile,  
de côté, le texte doit plaire,  
et les bonnes sources et qu'on  
a le droit de dire la vérité.  
est un précis de l'histoire du  
consacrées à la situation ac-

es, imprimé sur papier vélin,  
50 centimes, cartonné, avec  
un titre, à Paris, chez Louis Janet,  
rue St-Jacques, n. 59.

tuelle des théâtres étrangers; et 11 pages aux théâtres de  
nos départemens. L'auteur passe ensuite en revue l'Opéra,  
le Théâtre Français, l'Opéra-Buffa, l'Opéra-Comique,  
l'Odéon, le Vaudeville, les Variétés, le théâtre de la Porte  
St-Martin, l'Ambigu-Comique, la Gaité et le Cirque Olym-  
pique.

Les portraits d'actrices sont ceux de *Madame Branchu* (rôle  
d'Hyperménestre, dans les Danaïdes); de *Mademoiselle Du-  
chesnois* (rôle d'Alzire, dans la tragédie de ce nom); de  
*Madame Fleury* (rôle de Suzanne dans la Famille Glinet);  
de *Mademoiselle Perrin* (rôle d'Elvina, dans le Petit Dra-  
gon); de *Mademoiselle Jenny Vertpré* (rôle du Petit Cha-  
peron, dans le vaudeville de ce nom); et de *Mademoi-  
selle Adèle Dupuis* (rôle de Céleste, dans le Fils Banni).  
Les acteurs sont: *Dérivis* (rôle de Dalemar, dans les Aben-  
cerrages); *Paul* (rôle de Zéphire, dans Psyché); *Lafond*  
(rôle de Tancrède, dans la tragédie de ce nom); *Chenard*  
(rôle du prince de Catane, dans l'opéra de ce nom);  
*Gonthier* (rôle du comte Ory, dans le vaudeville de ce  
nom) et *Tiercelin* (rôle de Bonneau, dans les Auver-  
gnats).

## LE VER-LUISANT,

### Apologue imité de l'allemand.

Dans l'herbe molle d'un bocage  
Reposoit l'humble Ver-luisant,  
Sans savoir qu'il eût en partage  
Le vif éclat du diamant.

En rampant s'approche en silence  
Un être immonde (1) qui soudain  
Sur le frêle insecte s'élançe  
Et lui vomit son noir venin.

— Que t'ai-je fait, dit au reptile  
Le Ver timide et confondu ?  
— Dans ce séjour, astre inutile,  
Astre fâcheux, pourquoi luis-tu ?

ALBERT-MONTÉMONT.

(1) Le crapaud.

D'après un bruit public de Londres, la feue reine d'Angleterre auroit employé une partie de ses soirées à écrire ses propres mémoires.

En annonçant cette nouvelle, le 4 décembre, le Journal des Débats a imprimé une lettre qui doit trouver place dans le Journal des Dames. S. M. étoit princesse Charlotte de Mecklenbourg, lorsqu'elle l'écrivit au Roi de Prusse, à l'occasion de l'envahissement du territoire de son cousin le duc de Mecklenbourg-Schwerin.

— *Au Roi de Prusse.* « — Sous le bon plaisir de V. M., je ne sais si je dois vous féliciter ou vous plaindre de votre dernière victoire, puisque les mêmes succès qui vous ont couvert de lauriers, ont répandu la désolation dans mon pays.

» Je sais, sire, qu'il paroît méséant à mon sexe, dans ce siècle corrompu, d'aimer sa patrie, de déplorer les horreurs de la guerre et de faire des vœux pour le retour de la paix. Je sais que vous pourrez regarder comme étant plus particulièrement dans ma sphère, d'étudier l'art de plaire ou de donner à mes pensées une direction qui les fixe sur des objets d'une nature plus privée; mais, quelqu'inconvenant que cela puisse être de ma part, je ne puis résister au désir d'intercéder pour ce peuple malheureux.

» Il y a quelques années, ce pays présentoit encore l'aspect le plus florissant. Les campagnes étoient cultivées, le paysan étoit joyeux et content, l'abondance et l'allégresse régnoient dans les villes. Que les choses ont changé depuis! Je ne suis point savante dans l'art des descriptions, et mon imagination ne pourroit rien ajouter aux horreurs d'un tel tableau; mais certainement, le spectacle affreux que j'ai sous les yeux arracheroit des larmes, même à des conquérans. Tout le pays, mon cher pays! n'est plus qu'une épouvantable désert, ne présente plus que des objets faits pour exciter la terreur, la pitié et le désespoir. Le cultivateur et le berger ont totalement abandonné leurs travaux: le cultivateur et le berger sont devenus soldats eux-mêmes, et aident à ravager le sol qu'ils occupoient autrefois.

» Les villes ne sont habitées que par des vieillards, des femmes et des enfans. Peut-être çà-et-là un guerrier, que des blessures ou des membres mutilés ont rendu inabile au

...rice, est-il abandonné  
dans se pressent a  
...cause de ses blessu  
...is avant d'avoir la  
...re.

» Mais ceci ne se  
...virement exposés au  
...re, suivant qu'elles  
...ossible de peindre  
...me qui se disent  
...curions attendre le  
...ent de nouvelles ca  
... C'est donc de v  
...ement à nos maux.  
...reut vous adresser  
...mité accueille la p  
...voir de réprimer  
Je suis, sire, et

Sans rien c

Mais par le

Je t'offre, cher

Je suis ton enne

On voit beaucoup  
...ire; les femmes qui  
...de couleur, les port  
...omme il y a beauco  
...qui au blanc s'adapt  
...voit non nombre d  
...rose, avec des ga  
...verse; une large b  
...e passe de satin bl  
...ou plein, qui garr  
...stournée, il y a pari  
...bande qui garnit le  
...A l'imitation des lin  
...bandes de percale  
...es couturières vienn

service, est-il abandonné sur le seuil de sa porte. Ses petits enfans se pressent autour de lui, demandent l'histoire de chacune de ses blessures, et ils deviennent eux-mêmes soldats avant d'avoir la force de supporter les fatigues de la guerre.

» Mais ceci ne seroit encore rien, si nous n'étions alternativement exposés aux vexations de l'une et de l'autre armée, suivant qu'elles avancent ou qu'elles se replient. Il est impossible de peindre les désordres que commettent ceux-là même qui se disent nos amis. Ceux-là même de qui nous pourrions attendre le redressement de nos griefs, nous accablent de nouvelles calamités.

» C'est donc de votre justice que nous espérons du soulagement à nos maux. Jusqu'aux femmes et aux enfans, tous peuvent vous adresser leurs doléances, à vous, dont l'humanité accueille la plus humble demande, et qui avez le pouvoir de réprimer les plus grandes injustices.»

« Je suis, sire, etc.

#### É N I G M E.

Sans rien changer à ma structure,  
Mais par le vœu de la nature,  
Je t'offre, cher lecteur, un être différent  
Je suis ton ennemi, ton ami, ton parent.

#### M O D E S.

On voit beaucoup moins de chapeaux violets qu'à l'ordinaire; les femmes qui ont des robes ou des redingotes de cette couleur, les portent avec des chapeaux de velours noir. Comme il y a beaucoup de robes et de redingotes blanches, et qu'au blanc s'adapte assez souvent une garniture rose, on voit bon nombre de chapeaux tout blancs, ou couleur de rose, avec des garnitures blanches. Quelquefois, c'est l'inverse; une large bande de velours rose est rabattue sur une passe de satin blanc. Lorsque la bande de velours épinglé ou plein, qui garnit le bas d'une robe de mérinos, est festonnée, il y a pareils festons sur le bord supérieur de la bande qui garnit le chapeau.

À l'imitation des lingères qui formoient des losanges avec des bandes de percale découpées à jour et appliquées, quelques couturières viennent de faire des garnitures de bas de

robes, en losanges, avec du velours. Nous en avons vu en violet et en ponceau sur du blanc.

La mode des boucles de métal sur le côté gauche de la forme des chapeaux, a commencé par ceux de castor; on en mettoit une dans laquelle passoit un large ruban de satin. Les chapeaux de velours noir ayant pris faveur, on s'est servi du même moyen pour agraffer une bande de velours. Sont venues ensuite trois petites boucles, placées à distances égales, ou trois boutons d'acier. En place de torsade, sur le bord de quelques chapeaux de couleur, on voit une rangée de coques en large ruban de satin.

Les toques ou calottes surmontées d'un chapeau plat, étoient, dans le principe, toutes en velours noir; on en fait maintenant de satin blanc, sur lequel on applique où des tresses d'or, ou des bandes d'une autre étoffe et d'une autre couleur. Outre la pointe du milieu du front, il y a, communément, à ces toques, deux pointes au niveau des oreilles.

On a vu, il y a six semaines, des brandebourgs du haut en bas de quelques robes; il n'y en a plus que sur la poitrine.

Chapeliens, tailleurs et bottiers semblent s'être concertés pour constituer en frais tout homme qui met de l'importance à être coiffé, habillé et chaussé dans le dernier goût. Le bord d'un chapeau de l'été dernier a tout au plus la moitié de la largeur requise; vainement feroit-on baisser un collet de redingote, il lui resteroit le défaut de ne point assez avancer sur la poitrine; et, pour qu'un pantalon de la dernière coupe recouvrit les bottes, suivant l'usage, il faudroit qu'elles fussent rallongées et que l'on fit disparaître les traces du lacet.

Gros bleu et olive sont les couleurs que les tailleurs emploient le plus souvent. On met aux habits, comme aux redingotes, des boutons de soie faits avec un ruban. Les manches sont ouvertes et ont trois boutons.

On porte les cravates empesées et bien tendues sur un faux col, qui est échancré par devant et par derrière. Ces cravates montent jusqu'aux oreilles. Quelques jeunes gens ont paru dans les promenades avec des cravates couleur olive.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1779.

*Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, boulevard Montmartre, n.º 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1<sup>er</sup>. ou du 15.*

Cost



Chapeau de Satin doublé  
en Velours, avec



(6)

velours. Nous en avons vu en  
 lanc.  
 métal sur le côté gauche de la  
 icé par ceux de castor; on en  
 soit un large ruban de satin.  
 ayant pris faveur, on s'est  
 agrafé une bande de velours.  
 les boucles, placées à distances  
 tier. En place de torsade, sur  
 de couleur, on voit une rangée  
 satin.  
 rmontées d'un chapeau plat,  
 es en velours noir; on en fait  
 quel on applique où des tresses  
 étoffe et d'une autre couleur.  
 ont, il y a, communément, à  
 eau des oreilles.  
 des brandebourgs du haut en  
 n a plus que sur la poitrine.

...  
 tiers semblent s'être concertés  
 omme qui met de l'importance  
 dans le dernier goût. Le bord  
 tout au plus la moitié de la lar-  
 on baisser un collet de reli-  
 le ne point assez avancer sur  
 talon de la dernière coupe re-  
 ge, il faudroit qu'elles fussent  
 vité les traces du lacet.  
 couleurs que les tailleurs em-  
 t aux habits, comme aux ré-  
 aits avec un ruban. Les man-  
 utons.  
 s et bien tendues sur un faux  
 et par derrière. Ces cravates  
 nes jeunes gens ont paru dans  
 couleur olive.

la Gravure 1779.

...  
 mal, doit être adressé, port  
 vart Montmartre, n.° 1, au  
 emens datent du 1<sup>er</sup>. ou du 15.

1779.

Costume Parisien.

(1779)



Chapeau de Satin doublé et garni en Velours. Robe de Mérinos garnie en Velours, avec brandebourgs et cordelière.

# JOURN

## D E

*Le Journal paroît, av  
le 15, avec deux Gra  
six, et 36 fr. pour un a*

*En 1802, a été com  
tibles et de Voiture:  
mes, 18 N<sup>os</sup>. par an.*

### LE R I

L'ennui est la plus  
maliste, parce que p  
grand seigneur au m  
son logement en  
avocat sans causes et  
s'avent pas mieux qu  
le s'endort sur son  
musique, la nouvelle  
poux, et la veuve de  
ont des commis qui  
ens qui s'assoupissent  
se dessèchent en  
ces malheureux,  
au moins quelques  
ait quand on les joue  
maltraité certain p  
ma maison. A pi  
muser de gros soupir  
dîner, au lieu de m  
or, il bailloit encore  
et enuayé et enuayé

# JOURNAL DES DAMES

ET

## DES MODES.

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

### LE REMÈDE A L'ENNUI.

L'ennui est la plus cruelle des maladies. Personne ne le conteste, parce que personne n'en est exempt. Elle atteint le grand seigneur au milieu des cercles brillans, le bourgeois dans son logement enfumé, le marchand qui ne vend pas, l'avocat sans causes et le petit-maître sans intrigues. Les femmes ne savent pas mieux que nous se garantir de ce fléau. La petite fille s'endort sur son feston, l'adolescente sur son cahier de musique, la nouvelle mariée s'ennuie de l'absence de son époux, et la veuve de l'absence de ses adorateurs. Je ne parle point des commis qui bâillent en faisant leur tâche, des acteurs qui s'assoupissent en étudiant leurs rôles, ni des auteurs qui se dessèchent en attendant la répétition de leurs pièces; tous ces malheureux, quoique dévoués, par état, à l'ennui, ont au moins quelques bons momens, soit quand on les écoute, soit quand on les joue; il faut croire que le sort avoit encore plus maltraité certain provincial qui, depuis peu, s'étoit établi dans ma maison. A peine faisoit-il jour, que je l'entendois pousser de gros soupirs, entrecoupés de bâillemens; à l'heure du dîner, au lieu de manger, il bâilloit; quand je rentrois le soir, il bâilloit encore; enfin je crois qu'il bâilloit toujours. Cet ennuyé et ennuyeux voisin ayant appris que j'étois médecin,

résolus de venir me consulter. « Docteur, me dit-il en m'abordant, veuillez me tâter le pouls et me dire franchement si je ne touche pas à ma dernière heure? — Votre pouls est bon. — Ma langue? — Très-belle. — Mes yeux? — Ils sont clairs et brillans. — Je me doutois bien que je ne pouvois aller loin! — Rien ne confirme ce fâcheux pronostic. — Adieu, Docteur..... — Déjà, Monsieur? — Je vois que vous ne connoissez rien à mon mal, je meurs d'ennui!.... — Eh bien! Paris renferme mille sortes de remèdes, usez-en; allez au spectacle. — J'ai vu Sbogar, les Jeux Floraux, Turlutu, mon mal a empiré..... — Lisez des nouveautés. — J'en ai parcouru une douzaine; c'étoient les mêmes sottises, les mêmes platitudes, les mêmes méchancetés; dépourvues de gaieté et de goût, elles m'ont causé des nausées.... — Fréquentez la bonne compagnie. — On y parle politique. — Hantez un peu les vauriens. — Monsieur, je suis marié. — Vous êtes marié? que ne le disiez-vous donc? — A la vérité, ma femme est en province.... — Hâtez-vous de la faire venir; mais au lieu de l'accueillir avec tendresse, grondez-la sur son déplacement, sur sa toilette, sur ses manières, sur son langage; en un mot, disputez à tout propos, disputez chaudement, disputez longuement, et je vous réponds que vous ne connoîtrez plus l'ennui. »

Au bout d'un mois, mon malade revint me voir; il avoit usé de mon remède et s'en trouvoit au mieux.

Je le recommande à messieurs les maris, à condition qu'ils ne diront pas à leurs chères moitiés qu'ils le tiennent de moi.

\*\*\*\*

Dans notre dernier numéro, il étoit question de l'inconvénient de se découvrir partout, et en toute saison.

Charles VIII étant à Naples, invita la noblesse napolitaine à se couvrir en sa présence; mais elle répondit qu'elle vouloit montrer à celle de France le respect qui étoit dû à son Souverain: cependant quelques seigneurs français, ne pouvant, à raison de leurs infirmités et de leur âge, rester découverts, parurent devant le Roi avec des *coëffes*.

Ces coëffes occupent plusieurs pages dans l'*Histoire des Perruques*, par Thiers (in-12, Paris, 1690); M. Molé, avocat, en parle aussi dans l'*Histoire des Modes*, qu'il publia, à Paris, sous le voile de l'anonyme, en 1773.

Un concile de Rouen, tenu en 1313, défendit aux ecclésiastiques de porter des coëffes en public. Cependant, pour eux comme pour les séculiers, ce n'étoit point une coëffure

unibique. Sa forme  
an-dessous d  
la Bibliothèque de

Les principaux ma  
PORTRAIT DE M<sup>me</sup>.

L. Jazet.

Cette femme célèb  
l'aspiration. Elle es  
un cabinet tapissé d

Sa coëffure est un  
plumes blanches.

Ce portrait est for  
aut la lettre, 4 fran

LE MÉNESTREL FI

Cet almanach cont  
que de 26 est grav

ut de sujets de rom  
esprit. Il y a de pla

se paroissent être de

Parmi les composite

M. Berton pere  
argus, Drenil, Gara  
rman, Pradhier, Ro

C'est encore un ou

de l'HISTOIRE DES

12 planches en coul

format en est portati

1) Un volume in-18 c

ra: 4 francs, broché

tranche; 9 francs, r

lé en moire, et 16 fr

ans Jaquet, libraire, su

30.

1) Un volume in-18 de

Didot l'aîné; prix :

« Docteur, me dit-il en m'a-  
pouls et me dire franchement si  
neure? — Votre pouls est bon.  
— Mes yeux? — Ils sont clairs  
bien que je ne pouvois aller  
— fâcheux pronostic. — Adieu,  
? — Je vois que vous ne con-  
teurs d'ennu!... — Eh bien!  
remèdes, usez-en; allez au  
Jeux Floraux, Turlutu, mon  
ouventés. — J'en ai parcouru  
mes sottises, les mêmes plâ-  
lépouvrues de goût et de goût,  
— Fréquentez la bonne com-  
— Hantez un peu les vauvieux.

Vous êtes marié? que ne le  
ma femme est en province...  
; mais au lieu de l'accueillir  
son déplacement, sur sa toi-  
langage; en un mot, disputez  
ent, disputez longuement, et  
noître plus l'ennu.»  
lade revint me voir; il avoit  
voit au mieux.

Les maris, à condition qu'ils  
tiés qu'ils le tiennent de moi.

il étoit question de l'incon-  
et en toute saison.

, invita la noblesse napolé-  
ce; mais elle répondit qu'elle  
occ le respect qui étoit dû à  
lques seigneurs français, ne  
mités et de leur âge, rester  
oi avec des coiffes.

rs pages dans l'*Histoire des*  
Paris, 1699); M. Molé,  
*teure des Modes*, qu'il publia,  
sime, en 1773.

en 1313, défendit aux ecclé-  
en public. Cependant, pour  
e n'étoit point une coiffure

magnifique. Sa forme étoit celle d'un serre-tête, terminé en  
pointe au-dessous des oreilles. Le *Portefeuille de Gaiguieres*,  
à la Bibliothèque du Roi, en offre plusieurs modèles.

Les principaux marchands d'estampes viennent d'exposer un  
PORTRAIT DE M<sup>me</sup>. DE STAEL, gravé à l'*aqua tinta*, par  
M. Jazet.

Cette femme célèbre paroît avoir été peinte dans un moment  
d'inspiration. Elle est représentée à mi-corps, de face, dans  
un cabinet tapissé de livres.

Sa coëffure est un turban d'étoffe brodée, orné de trois  
plumes blanches.

Ce portrait est fort ressemblant. Il se vend 2 francs, et  
avant la lettre, 4 francs.

LE MÉNESTREL FRANÇAIS, *almanach lyrique, dédié aux  
Dames* (1).

Cet almanach contient 78 romances ou chansons; la mu-  
sique de 26 est gravée; et 12 vignettes qui représentent au-  
tant de sujets de romances, ont été dessinées avec beaucoup  
d'esprit. Il y a de plus, dans ce volume, 4 culs de lampe,  
qui paroissent être de la même main.

Parmi les compositeurs de musique, on remarque feu Nicolo  
et MM. Berton père, Bouffet, Champein, Dalvimare, Dé-  
sargus, Dreuil, Garat, Garaudé, Gatayes, Lamparelli, Na-  
dermau, Pradher, Romagnesi et Wilhem.

C'est encore un ouvrage évidemment destiné aux dames;  
que l'*HISTOIRE DES ROSES*, par M. Charles Malo, ornée  
de 12 planches en couleur d'après les dessins de M. Bessa (2):  
le format en est portatif, et elle joint le luxe à l'agrément.

(1) Un volume in-18 de 160 pages, imprimé sur papier vélin;  
prix : 4 francs, broché; 5 francs 50 centimes, cartonné et doré  
sur tranche; 9 francs, relié en maroquin, avec étui; 12 francs,  
relié en moire, et 16 francs, avec paysage peint; à Paris, chez  
Louis Janet, libraire, successeur de son père, rue Saint-Jacques,  
n.º 59.

(2) Un volume in-18 de 240 pages, imprimé sur papier vélin par  
P. Didot l'aîné; prix : 7 francs, broché; 9 francs, relié en veau  
doré; et 12 francs, relié en maroquin; à Paris, chez Louis Janet,  
libraire, rue Saint-Jacques, n.º 59.

M. Charles Malo, dans sa préface, témoigne sa reconnaissance à MM. Cels et Noisette, qui lui ont ouvert leurs *Ecoles de Roses* et l'ont aidé de leur expérience.

« La rose, dit M. Charles Malo, est le symbole des sentimens les plus divers, des choses les plus opposées; la piété en décore les temples, l'amour et la gaité en forment des couronnes, la douleur l'effeuille sur les tombeaux, la pudeur et la chasteté la reçoivent comme le prix le plus glorieux.... Aussi, depuis notre vieux Ronsard jusqu'au Gentil Bernard, et depuis ce dernier jusqu'à nous, combien de milliers de grands et de petits poètes ont chanté la rose! »

En faisant l'Histoire de la Rose, M. Charles Malo n'a eu garde d'omettre l'institution de St-Médard, qui consistoit à couronner tous les ans une rosière dans l'église de Salency: le prix, pour la fille du village la plus modeste, la plus soumise à ses parens et la plus sage, étoit une simple couronne de roses. Il parle aussi de ce tems où, au lieu de nappe, des feuilles de roses couvroient la table du festin; il rappelle également la *baillée des roses*, ou offrande d'un bouquet de roses à chaque membre du parlement.

M. Charles Malo cite ensuite l'institutrice des jeux floraux, Clémence Isaure, qui ordonna qu'on effeuillât des roses sur son tombeau, en présence de tous les amis des lettres; et qu'on distribuât dans cette fête, des prix aux poètes qui se seroient le plus distingués.

« En Grèce, dit M. Charles Malo, pour savoir si l'on étoit aimé, on faisoit claquer des feuilles de roses; si elles rendoient un son éclatant, cet augure étoit favorable; pareil usage est venu jusqu'à nous. »

Fruits globuleux ou ronds, fruits presque globuleux, et fruits ovales; voilà les trois grandes divisions du genre rosier; M. Charles Malo se contente de les indiquer; puis, comme il le dit, « ses descriptions courent à l'aventure. »

La première planche de son recueil représente la *Rose à cent feuilles* et la *Rose simple jaune*. Sur la seconde, on voit la *Rose unique* et la *simple Capucine*. Un pépiniériste de Kensinton, nommé Greenvod, a trouvé le rosier unique dans le jardin d'une ferme; on l'y cultivoit depuis longtems. Cette rose est d'un blanc de neige. « Rose unique, c'est-à-dire, unique en beauté. »

Les deux fleurs réunies sur la troisième planche, sont: la *Rose sans épines* et la *Rose canelle*. Sur la quatrième, se trouvent la *Rose Cels* et la *Rose Luisante*. « Le rosier

dit M. Charl  
rameaux portent  
roses sur le mê  
de son feuillage.  
La cinquième plan  
le *Lustre d'église*.  
nelle, et le *Mante*  
*grande Cuisse de Nyn*  
me, la *Rose de I*  
neuvième, la *Ros*  
noisette, dit M. Cha  
Noisette, parce  
trouvé dans l'Am  
La dixième planch  
« Les Ang  
rosier multillore d  
transporté d'Ar  
environs de Pari  
On voit sur la on  
*Provins double*. « C  
un jardinier de D  
environs, fit la  
s, on l'a trouvé t  
Bourgoigne.... Le  
Syrie à Provins,  
Croisades. »  
Dans la douzième  
*Rose Thé*. La ros  
Bengale; l'arbriss  
la Chine. « C'est  
sous la dénomination  
dans les jardins, par  
cette contrée. Vers  
et ce sont les Anglai  
M. Charles Malo a  
« il a ensuite parl  
se termine par une *P*  
choix de pièces françai  
dernier siècle et du n  
M. Charles Malo,  
« décrit 52, et parlé  
connues jusqu'ici.  
Trente-six pièces et



que nous allons citer fut composée, il y a près de cinquante ans, par un ami de J. J. Rousseau.

## ROSE NAISSANTE.

Vous dont la gloire est d'être belle,  
D'un sexe aimable, jeune fleur,  
Prenez la rose pour modèle,  
Son éclat naît de sa pudeur.

Cet ornement de la nature  
Se cache sous un arbrisseau,  
Et, pour garder sa beauté pure,  
Arme d'épines son berceau.

Riche des présens de l'aurore,  
Tant qu'elle fuit le dieu du jour,  
Moins on la voit, plus on l'honore,  
La sagesse enflamme l'amour.

Ses grâces, toujours innocentes,  
Font mille heureux pour un jaloux;  
Elle est le bouquet des amantes,  
Et la couronne des époux.

Des jardins la fleur la plus belle,  
Des autels le plus doux encens,  
La nature a tout mis en elle;  
Elle plaît seule à tous les sens.

L'oiseau qui voit naître la rose  
La chante au lever du soleil;  
L'abeille vole et se repose  
Au sein de son bouton vermeil.

Chaque soir l'aile du zéphire,  
De la rose appaise les feux,  
Et les parfums qu'il y respire  
Embaument son souffle amoureux.

Le ruisseau s'arrête ou serpente,  
Charmé de la voir sur ses bords;  
Cent fois son onde transparente  
Effeure et baigne ses trésors.

Mais si, dès qu'elle vient d'éclorre,  
La main furtive de l'amour  
L'enlève aux caresses de Flore,  
Sa beauté ne vivra qu'un jour.

Ah ! puis  
L'oiseau q  
Le ruisseau  
La retrouva

Le mot de l'énigme

On trouve chez M.  
rue de la Miel  
( Ardeanes ),  
Elle en a d'  
en portefeuille.  
sur la musique ou l'é  
brocra distribue avec  
; elle vend aussi de  
feuilles et en carnets.

OU

LES AMOIRS. Un v  
P. Didot l'aîné, et  
utilité, d'après les  
francs, cartonné, dor  
quin, 5 francs 50 cen  
francs; à Paris, chez  
es, n. 59.

A en juger par ces d  
ouchons cet hiver. La  
vieux genoux; elles ou  
collet debout. La g  
peur des bandes, par  
te beaucoup moins  
mes riches ne dédaign  
la vient du Pérou: l'  
la grosseur d'un écu  
Pour empêcher les ge  
mes employent la Crè  
nail, n.° 19. Un po  
Il y avoit, à la reprès  
ne robe d'étoffe de soi



Ah ! puissent l'amant qui l'admire  
L'oiseau qui la chante au matin,  
Le ruisseau, l'abeille et zéphire,  
La retrouver le lendemain.

DE LEYRE.

Le mot de l'énigme du dernier numéro est *Coassin*.

On trouve chez M.<sup>me</sup> Le Comte-Dubroca, marchande papetière, rue de la Michaudière, n.° 10, des *ardoises de Riomagne* (Ardeennes), les meilleures de France pour écrire et dessiner. Elle en a d'encadrées d'une manière élégante et de reliées en portefeuille. Une partie de ces planches est réglée pour la musique ou l'écriture. Les crayons que M.<sup>me</sup> Le Comte-Dubroca distribue avec ses ardoises, sont de la meilleure qualité; elle vend aussi des *ardoises factices* en planches, en portefeuilles et en carnets.

## OUVRAGE NOUVEAU.

LES AMOURS. Un volume in-24, imprimé sur papier vélin par P. Didot l'aîné, et orné de six figures très-bien gravées au pointillé, d'après les dessins de Sébastien Le Roy. Prix: 3 francs, cartonné, doré sur tranche, avec étui; relié en maroquin, 5 francs 50 centimes; avec étui et fermé à l'anglaise, 7 francs; à Paris, chez Louis Janet, libraire, rue St-Jacques, n. 59.

## M O D E S.

A en juger par ces derniers jours, on portera beaucoup de manchons cet hiver. La fourrure du bas des robes monte jusqu'aux genoux; elles ont de plus une pélerine assez longue et un collet debout. La garniture des witzchouras est, pour la largeur des bandes, pareille à celle de l'année dernière. On porte beaucoup moins de martre que de chineilla; mais les dames riches ne dédaignent plus le davet de cygne. Le chineilla vient du Pérou: l'animal qui fournit cette fourrure, est de la grosseur d'un écureuil.

Pour empêcher les gerçures que cause le froid, beaucoup de dames employent la *Crème géorgienne*, qui se vend rue d'Argenteuil, n.° 19. Un pot ne coûte que 2 fr. 50 cent.

Il y avoit, à la représentation au bénéfice de M.<sup>me</sup> Morcau; une robe d'étoffe de soie, couleur cerise, à la Vierge; ornée

de brandebourgs d'or et de deux volans de blonde de soie ; deux autres robes, aussi à la Vierge, et en étoffe de soie, mais à côtes ; l'une blanche, garnie de martre ; l'autre bleu clair, garnie de duvet de cygne, autour de la gorge, aux manches et au bord inférieur. On voyoit dans cette même assemblée beaucoup de robes de satin à manches courtes ; et quelques-unes à manches longues en tulle.

Pour monter en voiture, plusieurs dames mirent par-dessus leur parure, des pelisses de satin blanc, garnies tout au tour de chincilla ou de duvet de cygne.

Il y avoit des robes d'étoffe de laine ponceau, avec des volans brodés en soie blanche ; et des toques de satin blanc, garnies de marabouts.

Le plus grand nombre des toques étoit en velours noir ; quelques-unes de ces toques noires étoient recoquillées comme un chapeau d'homme, et ornées sur le devant d'un bouquet de six marabouts, séparés par une agraffe de jais. Les robes, qui étoient en velours noir, avoient des brandebourgs de jais, une cordelière et le nœud des mancherons en jais. Plusieurs toques à bords presque plats, étoient entourées de têtes de plumes blanches.

Il y avoit sur des toques de satin rose, à bord retroussé d'un côté, des plumes de la même couleur, et deux rubans cousus en dessous, qui venoient se nouer du côté gauche.

Une toque qui se fit beaucoup remarquer, étoit de satin vert, mais ornée de crevés et de liserés couleur de rose. Sur le devant, deux larges plumes dont les pointes retomboient l'une à droite l'autre à gauche, avoient le milieu blanc, les bords couleur de rose et les pointes vertes.

Plusieurs toquets de satin rose, de la même forme que ceux des enfans, avoient, de distance en distance, des crevés de tulle assorti ; et, sur le bord, une ruche de tulle blanc.

Plusieurs coëffures en cheveux, ornées d'un bouquet de roses fixé à gauche, près du front, étoient surmontées d'un voile d'Angleterre, qui, noué négligemment sous le menton, rappeloit les portraits de M. Isabey.

A la Feuille de ce jour sont jointes les Gravures 1780. et 1781.

Le 20 de ce mois, paroîtront les gravures de Meubles 473 et 474.



Chapeau de Velours  
ornées. Robe



Chapeau de velours plein, la forme à patte et  
boutonnées. Robe de mérinos, garnie de galons.

4 )  
 ex volans de blonde de soie ;  
 Vierge, et en étoffe de soie,  
 rnie de marie; l'autre bleu  
 ne, autour de la gorge, aux  
 On voyoit dans cette même as-  
 e satin à manches courtes; et  
 s en tulle.

nsieurs dames mirent par-dessus  
 tin blanc, garnies tout au tour  
 ue.

le de laine ponceau, avec des  
 et des toques de satin blanc,

toques étoit en velours noir;  
 ires étoient recouverts comme  
 s sur le devant d'un bouquet de  
 agraffe de jais. Les robes, qui  
 des brandebourgs de jais, une  
 rrons en jais. Plusieurs toques  
 entourées de têtes de plumes

atin rose, à bord retroussé d'un  
 couleur, et deux rubans cousus  
 ouer du côté gauche.

up remarquer, étoit de satin  
 le liserés couleur de rose. Sur  
 dont les pointes retombaient  
 avoient le milieu blanc, les  
 es vertes.

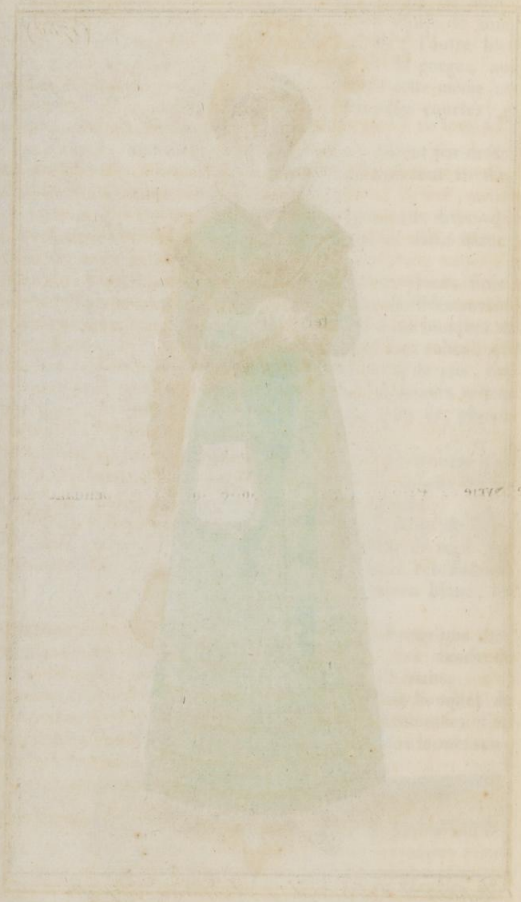
, de la même forme que ceux  
 en distance, des crevés de  
 e ruche de tulle blanc.

x, ornées d'un bouquet de  
 at, étoient surmontées d'un  
 igissement sous le menton.

es Gravures 1780 et 1781.

es gravures de Meubles 473

es gravures de Meubles 473



Cos

Chapeau de Velour  
Robe de  
satin. Robe de

1818.

*Costume Parisien.*

(1781.)



*Chapeau de Velours plein. Spencer de Velours garni  
de satin. Robe de percale à Volans de Mousseline.*

# JOURNAL

DE

Le Journal paroît, av  
le 15, avec deux Gra  
ssi, et 36 fr. pour un:

En 1802, a été con  
tibles et de Voiture  
times, 18 N<sup>os</sup>. par an.

On vient de lire  
rangées et transform

La Cousine Alber  
Oncle et le Valet,  
de et en vers; la  
tes et en prose; te  
uccessivement à Fav

Le Vaudeville prép  
Andrus et Croquemû

Après *Sbogar*, ou  
vaudeville en deux ac

Sans être un *M. V*  
savoir ce qui se pa  
tème ceux qui ne mé  
un à chacun des ét;  
tous quelques conve  
voici un échantil

Jeannette? — Plai  
que? — Oui, notr

---

# JOURNAL DES DAMES

ET

## DES MODÉS.

---

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures. (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

On vient de lire à l'Opéra-Comique, *les Visitandines*, arrangées et transformées en *Pensionnat*.

~~~~~  
*La Cousine Albert*, comédie en trois actes et en vers ; *l'Oncle et le Valet*, ou *le Jour de l'An*, comédie en un acte et en vers ; *la Pacotille*, comédie d'intrigue en trois actes et en prose ; telles sont les nouveautés que l'on offrira successivement à Favart.

~~~~~  
Le Vaudeville prépare *les Quiproquos* et *la Rencontre de Mantius et Croquemitaine*.

~~~~~  
Après *Sbogar*, on verra, aux Variétés, *Douves et Calais* ; vaudeville en deux actes.

~~~~~  
\*  
Sans être un *M. Vaultour*, j'aime, comme ce brave homme, à savoir ce qui se passe chez moi ; je visite mes locataires, même ceux qui ne me doivent rien. Hier, en faisant une station à chacun des étages dont se compose ma maison, j'entendis quelques conversations qui m'ont paru assez plaisantes ; en voici un échantillon :

*Au rez-de-chaussée.*

Jeannette ? — Plait-il ? — As-tu lavé le devant de la boutique ? — Oui, notre maître. — Et remis un carreau de

papier vert à la fenêtre? — Oui, notre maître. — C'est bien, mon enfant; mais voici le Jour de l'An, demande poliment une botte de foin au cocher de ce jeune homme de l'entresol, et fais-moi quelques jolis petits paquets de marchandises. — C'est fait. — Quel trésor j'ai là! — Est-ce des paquets que vous parlez? — Non, c'est de toi. — A la bonne heure.

*A l'entresol.*

— James? — Monsieur. — Nous voilà bientôt à l'époque des étrennes. — Vous êtes trop bon d'y penser. — Je veux te donner quelque chose de joli. — Quelle générosité! — Et même de très-beau... — Quelle magnificence! — A porter chez Ernestine. — Veuillez répéter. — Chez M<sup>lle</sup>. Ernestine. — Monsieur n'a pas d'argent... — Qu'en sais-tu? — Il doit à son sellier. — Que t'importe? — A son tailleur. Encore. — A moi-même. — A toi, maraud? Eh bien, tu seras payé. — Quand? s'il vous plaît. — Lorsque j'aurai fait des épargnes. — Permettez-moi de chercher une condition.

*Au premier étage.*

Non, Madame, c'est décidé, plus de dîners, plus de bals, et même d'étrennes. — O ciel! plus d'étrennes, qu'avez-vous donc à me reprocher? — Une conduite folle. — Je n'ai qu'une seule loge. — Et un appartement de quinze pièces. — Que deux feux. — Et vingt fourneaux! — Je ne fais point de visites... — Mais vous recevez tout Paris. — Je vais rarement à la comédie. — Mais vous la donnez.

~~~~~

\*\*\*\*

Quelques peintres, sans doute, ont fait, au profit de nos marchandes de modes, une revue dans les vieux recueils de gravures françaises. Car tandis que les unes copient la toque à bec, qu'elles appellent à la *Marie Stuart*, parce que Marie Stuart est ordinairement représentée avec cette coiffure, d'autres imitent le *chapel échancré par intervalles* de Philippe le Hardi; le *chapeau à panache* de François I<sup>er</sup>, ou la *toque brodée* de Marguerite de France.

La toque à bec (voyez la gravure 1782) représente le devant d'un chaperon, ancienne couverture de tête et d'épaules. Nos modistes auroient pu faire descendre sur le front une pièce carrée; ç'eût été le diminutif d'un autre chaperon, mais beaucoup moins distingué.

Sous plusieurs règnes et jusques vers la fin de celui de

l'année XIV, la toilette de Sévigné la plus en France  
1<sup>re</sup>.

LE P

Après u

Vils jou

Quelle

Où nou

Amour

Et nous

Mais, p

Au por

Entraîn

Et par

On s'en

Sous le

Mais,

Bientôt

Heureu

Au por

Evitant

Je veu

Loin d

Et plu

Si l'ai

Veut é

Je diri

Au po

Extrait de L

Ce volume, imp

et contenant 148

sont historiques;

Pierre-le-Grand d

(1) Prix : 4 francs

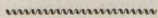
avec étai; 8 francs

relié en maroquin;

chez M. St.-Jacqu



Louis XIV, (la toque à bec fut la coëffure des veuves ; M<sup>me</sup>. de Sévigné la porta. Le chaperon à bec avoit été introduit en France par Louise de Savoie, mère de François I<sup>er</sup>.



LE PORT DE L'AMITIÉ.

Après un terrible naufrage ,  
Vils jouets des vents et des flots ,  
Quelle est donc cette heureuse plage  
Où nous goûtons un doux repos ?  
Amour excite la tempête,  
Et nous délaisse sans pitié ;  
Mais , plus sage , enfin on s'arrête  
Au port chéri de l'Amitié.

Entraîné par l'erreur commune ,  
Et par un éclat imposteur ,  
On s'embarque avec la fortune  
Sous le doux vent de sa faveur ,  
Mais , de son volage caprice ,  
Bientôt amant disgracié ,  
Heureux qui peut trouver hospice  
Au port chéri de l'Amitié.

Evitant les mers orageuses ,  
Je veux y fixer mon séjour ;  
Loin des Sirènes dangereuses ,  
Et plus loin du cruel Amour .  
Si l'aimable Philosophie  
Veut être avec moi de moitié ,  
Je dirai : passons notre vie  
Au port chéri de l'Amitié.

M<sup>me</sup>. JOLIVEAU.

Extrait de L'ALMANACH DÉDIÉ AUX DEMOISELLES (1).

Ce volume , imprimé sur papier vélin , par P. Didot l'aîné , et contenant 148 pages , est orné de six gravures , dont trois sont historiques ; savoir : l'entrée d'Henri IV à Paris , Pierre-le-Grand dans un bateau agité par une tempête , sai-

(1) Prix : 4 francs , broché ; 5 francs 50 centimes , cartonné , avec étui ; 8 francs cartonné eu papier glacé , avec étui ; idem , relié en maroquin ; à Paris , chez Louis Janet , successeur de son père , rue St.-Jacques , n<sup>o</sup>. 59.

ui , notre maître. — C'est le Jour de l'An , demande cocher de ce jeune homme es jolis petits paquets de mar-riel trésor j'ai là ! — Est-ce — Non , c'est de toi. — A

resol. s voilà bientôt à l'époque des d'y penser. — Je veux te — Quelle générosité ! — Et e magnificence ! — A porter er. — Chez M<sup>me</sup>. Ernest-... — Qu'en sais-tu ? — mporte ? — A son tailleur. toi , maraud ? Eh bien , tu s plaît. — Lorsque j'aurai moi de chercher une con-

étage. lus de diners , plus de bals , dus d'étranges , qu'avez-vous conduite folle. — Je n'ai arlement de quinze pièces. ourneaux ! — Je ne fais recevez tout Paris. — Je ais vous la donnez.

ont fait , au profit de nos dans les vieux recueils de : les unes copient la toque ie Stuart , parce que Marie nicée avec cette coëffure , i par intervalles de Philippe e François I<sup>er</sup> , ou la toque

avure 1782 ) représente le ouverture de tête et d'épaules. descendre sur le front une outif d'un autre chaperon , s vers la fin de celui de

sissant le gouvernail et rassurant des pêcheurs effrayés ; la duchesse de Montmorenci pleurant sur la tombe de son époux. Les trois autres sujets sont les intérieurs d'une salle à manger, d'une cuisine et d'une cour. Nous regrettons que l'auteur de ces jolies gravures ne les ait pas signées.

~~~~~  
 AU RÉDACTEUR DU JOURNAL DES MODES.

Je passe pour un des hommes les plus élégans de Paris ; je ne manque pas un bal, pas une première représentation ; mais il ne faut pas croire que je ne sache que danser des *anglaises* et *lorgner* des actrices. Je travaille la nuit pour réparer le temps que des censeurs sévères appellent du temps perdu.

Mon lit est placé dans ma bibliothèque, et celle-ci se trouve elle-même dans une pièce fort étroite et fort exigüe : c'est presque une simple alcôve, que j'ai fait tapisser de livres. Sans me lever, en allongeant le bras, je puis prendre d'un côté Pascal, et de l'autre, Vauvenargues ; ici Charron, et là Montaigne. Je dors au milieu de ces grands hommes, je rêve à leur gloire et me pénètre de leurs leçons..... Mais hélas ! je ne suis guères les unes et je suis loin d'acquérir l'autre.

N'importe, on avouera que je suis en bonne compagnie. C'est avec leur sagesse et leurs principes que je lutte contre les foiblesses de la vie et du monde. C'est par eux que je résiste aux perfides modèles qui viennent trop souvent s'offrir à mes yeux. Je me prémunis la nuit contre les séductions du jour..... et, pour tout dire, je puise dans ces lectures mille traits qui me font passer pour un jeune homme instruit.

On se vante aujourd'hui sans réserve, Monsieur le Rédacteur ; on applaudit le premier aux comédies que l'on fait représenter ; on se désigne de bonne foi à des gens considérables pour des suffrages d'une plus grande importance encore ; on a généralement enfin, dans ce siècle, une *bonhomie d'amour-propre* qui me servira d'excuse pour la lettre que je vous prie d'insérer dans votre plus prochain numéro.

\*\*\*\*\*

~~~~~  
 LE JARDINIER FLEURISTE, dédié aux Dames (1).

L'auteur traite d'abord de l'origine des jardins, et cite François I<sup>er</sup> comme introducteur en France d'un art que le

(1) Un volume in-18 de 199 pages, imprimé sur papier vélin. Prix : 6 francs 50 centimes, broché ; à Paris, chez Marciely, libraire, rue St.-Jacques, n<sup>o</sup>. 21.

.....  
 d'Est venoit d  
 -Germain, Fontai  
 reaux de la magnific  
 Les travaux du jardi  
 L'auteur, dans chaq  
 ères à orner les jardi  
 nature.  
 Ces plantes sont au  
 Vingt-quatre des p  
 essins de Huet aîné,  
 etc.  
 Parlons d'abord du  
 le dernier sur leurs  
 le surnom vient du  
 Europe.  
 Le climatite à vri  
 Espagne, a besoin  
 mesure de leur croissa  
 vers suivans :  
 \* . . . . M  
 La Clématite o  
 Baisse la tête,  
 De ses bouquet  
 Mais qu'un arbu  
 Prête à sa tige,  
 Moins triste al  
 Et se soulève e  
 Et de ses bras l  
 Emblème heur  
 C'est un soutie  
 C'est la pitié s  
 A l'occasion du r  
 nous annonçons,  
 Les peuples du N  
 corps et le cercu  
 épouse de cet Ulfd  
 cription et ses aventu  
 promise à un jeune h  
 dans le château de so  
 protestans, dans la c  
 our lui dire un dern  
 le romarin. Dès ce n  
 our pour l'odeur de  
 à fin de ses jours,  
 convulsions. »

cardinal d'Est venoit de régénérer en Italie. « Chambord, Saint-Germain, Fontainebleau, ont été, dit-il, les premiers berceaux de la magnificence française..... »

Les travaux du jardinage sont divisés par mois.

L'auteur, dans chacun des douze chapitres, décrit les plantes propres à orner les jardins, et donne des instructions sur leur culture.

Ces plantes sont au nombre de 190.

Vingt-quatre des plus belles ont été gravées d'après les dessins de Huet aîné, et mises en couleur avec le plus grand soin.

Parlons d'abord du *camélia*, fleur que nos dames portoient l'été dernier sur leurs chapeaux. Son nom est rose du Japon; et le surnom vient du père Kamel, jésuite, qui l'apporta en Europe.

Le clématite à vrilles, arbuste grimpant, qui nous vient d'Espagne, a besoin qu'on soutienne ses tiges au fur et à mesure de leur croissance; ce qui est élégamment exprimé par les vers suivans :

» . . . . . Moins vivace et moins fière,  
La Clématite oubliant sa blancheur,  
Baisse la tête, et perd dans la poussière,  
De ses bouquets l'odorante fraîcheur.  
Mais qu'un arbuste, un branchage, une plante  
Prête à sa tige un tutélaire appui,  
Moins triste alors, la fleur convalescente,  
Et se soulève et s'étend jusqu'à lui  
Et de ses bras l'enveloppe et le presse,  
Emblème heureux des vertus d'un bon cœur,  
C'est un soutien qui s'offre à la foiblesse,  
C'est la pitié s'attachant au malheur. »

A l'occasion du romarin, l'auteur anonyme de l'ouvrage que nous annonçons, rapporte l'anecdote suivante :

« Les peuples du Nord ont l'habitude de couvrir de romarin le corps et le cercueil des célibataires. Eléonore Alfred, épouse de cet Ulfed, si célèbre en Danemarck par sa proscription et ses aventures, avoit été, dès l'âge de dix-huit ans, promise à un jeune homme qui mourut, quelque temps après, dans le château de son père. On la mena, selon l'usage des protestans, dans la chambre où gissoit le corps de son amant, pour lui dire un dernier adieu; le cadavre étoit tout couvert de romarin. Dès ce moment, le comtesse conçut une telle horreur pour l'odeur de cette plante, qu'elle ne put, jusqu'à la fin de ses jours, la sentir sans tomber dans d'affreuses convulsions. »

3)  
it des pécheurs effrayés; la  
at sur la tombe de son époux,  
intérieurs d'une salle à man-  
tr. Nous regrettons que l'au-  
es ait pas signées.

URNAL DES MODES.

les plus élégans de Paris;  
e première représentation;  
e sache que danser des an-  
availle la nuit pour réparer  
appelent du temps perdu.  
èque, et celle-ci se trouve  
e et fort exigüe: c'est pres-  
t tapisser de livres. Sans  
je puis prendre d'un côté  
; ici Charron, et la Mon-  
grands hommes, je rêve à  
cons..... Mais hélas! je ne  
acquérir l'autre,  
suis en bonne compagnie.  
recipes que je lutte contre  
C'est par eux que je ré-  
nt trop souvent s'offrir à  
contre les séductions du  
e dans ces lectures mille  
le homme instruit.

se, Monsieur le Rédac-  
omédies que l'on fait re-  
à des gens considérables  
importance encore; on a  
une bonhomie d'aucun-  
ur la lettre que je vous  
numéro.

édité aux Dames (1).

ine des jardins, et cite  
France d'un art que le

rimé sur papier vélin. Prix:  
chez Marcilly, Libraire, rue

Il est peu de fleurs pour lesquelles on ait fait plus de folies que la *jacinthe*. Les Hollandais en ont compté chez eux près de deux mille variétés.

Celui qui apporta la *tulipe* en France, se nommoit Cambier. On sait que, pour les Turcs, les tulipes sont l'objet d'une fête solemnelle.

La renoncule âcre, ou *bouton d'or*, renferme un suc malfaisant. L'auteur du *Jardinier fleuriste* cite, à ce sujet, ces vers de M. Constant Dubos :

« Vois, mon fils, ce bouton charmant  
Que Zéphir berce de son aile;  
Comme il étale, en s'inclinant,  
L'or dont sa corolle étincelle.

Ce joli bouton satiné,  
Qui sourit comme l'innocence,  
Recèle un suc empoisonné,  
Et souvent blesse l'imprudence.

Des pièges d'un monde inconnu  
Apprends, mon fils, à te défendre;  
Tel nous montre un front ingénu,  
Qui ne cherche qu'à nous surprendre. »

Le *Lilas commun* nous est venu de Constantinople en 1562. En Turquie on fait des tuyaux de pipes avec des branches de lilas dégagées de leur moelle.

L'auteur rapporte au sacre de Clovis l'époque où les fleurs de lis, sur un champ d'azur, sont devenues les armes de la France.

« Saint-Louis, ajoute-t-il, avoit pris pour devise une marguerite et des lis, par allusion au nom de la Reine sa femme et aux armes de France. Ce prince portoit une bague représentant, en émail et en relief, une guirlande de lis et de marguerites, et sur le châton de l'anneau étoit gravé un crucifix sur un saphir, avec ces mots : *Hors cet anneau pourrions-nous trouver amour ?* » parce qu'en effet cet anneau lui offroit l'emblème de tout ce qu'il avoit de plus cher : la religion, la France et son épouse. »

Dans l'article *Grenadier*, l'auteur rappelle qu'on avoit donné à la Reine Anne d'Autriche, une grenade avec cette devise : *Mon prix n'est pas dans ma couronne.*

Feu M. de La Magdelaine avoit composé sur la *Belle de jour*, ces jolis vers, qui ont été reproduits par l'auteur du *Jardinier fleuriste*.

« Au feu dont l'air étincelle,  
S'ouvre la Belle de jour ;

Zépher la  
La fripon  
Le papill  
Coquette  
Le grand  
Briller es  
Sans écla  
Devient p

La *Tubéreuse* est  
trite la fait employe  
es premières tubéreu  
Le *Magnolier* est u  
botanistes en connois  
« La hauteur des  
*fleuriste*, varie depui  
tante et quinze pouc  
aire, et ce contrast  
grandes fleurs, ou  
me, et le magnolier  
la Chine. »

La *Bruyère* form  
botanistes, dit l'aute  
toutes remarquables  
et la singularité de l  
ges, pourpres ou n  
bles, nombreuses,  
bloche, en massue,  
brette, en fiole. »

Les Numéros 47;  
*Mes et Objets de Gr*  
*Journal des Dames*  
L'abonnement d  
10 francs 50 centin  
Pendant l'année  
un fauteuil, un se  
voile-poche, deux  
et six voitures.

Le velours simu  
et qu'elles employ  
aussi d'être adop  
witzchouras. Une  
est le crêpe franç

Zéphir la flatte de l'aile ;  
 La friponne encore appellé  
 Le papillon d'alentour.  
 Coquettes, c'est votre emblème !  
 Le grand jour , le bruit vous plaît ;  
 Briller est votre art suprême ;  
 Sans éclat , le plaisir même  
 Devient pour vous sans attrait. »

La *Tubéreuse* est une jacinthe des Indes. Son odeur pénétrante la fait employer dans les parfums. M. Perèsc a possédé les premières tubéreuses qu'on ait vues en France.

Le *Magnolier* est une des fleurs actuellement à la mode. Les botanistes en connoissent quinze espèces.

« La hauteur des magnoliers, dit l'auteur du *Jardinier fleuriste*, varie depuis quatre-vingt-dix et cent pieds, jusqu'à douze et quinze pouces ; on ne conçoit rien de plus extraordinaire, et ce contraste se remarque surtout entre le magnolier à grandes fleurs, ou laurier tulipier, grand arbre de la Caroline, et le magnolier nain, petit arbrisseau qui nous vient de la Chine. »

La *Bruyère* forme le dernier chapitre du volume. « Les botanistes, dit l'auteur, en comptent 215 espèces différentes, toutes remarquables par leur feuillage toujours vert, par l'éclat et la singularité de leurs fleurs blanches, vertes, roses, rouges, pourpres ou mêlées, selon les espèces, souvent petites, nombreuses, tantôt sphériques, tantôt en grelot, en cloche, en massue, en carquois, en trompette, en carafe, en burette, en fiole. »

Les Numéros 473 et 474 de la suite de Gravures de *Mobilier et Objets de Goût*, qui viennent de paroître au Bureau du *Journal des Dames*, complètent les livraisons de l'année 1818.

L'abonnement de l'année 1819 sera, pour l'intérieur, de 10 francs 50 centimes, et de 11 francs pour l'étranger.

Pendant l'année 1818, ont paru : quatre lits, un canapé, un fauteuil, un secrétaire, une commode, quatre tables, un vide-poche, deux glaces à la Psyché, dix draperies de croisée et six voitures.

#### M O D E S.

Le velours simulé, que les modistes ont souvent employé et qu'elles employent encore avec le duvet de cygne, vient aussi d'être adopté par les couturières ; elles en font des witzchouras. Une autre étoffe nouvelle, également en vogue, est le crêpe français, imité de celui de la Chine, mais pré-

férable pour robes, parce qu'il est beaucoup plus ferme. *Massaca* et *cocardeau* sont deux nuances dont nous n'avons pas encore parlé; la première est un brun rougeâtre, la seconde a beaucoup de rapport avec le lila rouge.

Comme l'été dernier, on porte pour ceintures, des rubans très-larges: le fond est en côteline, à bandes de satin sur les bords, soit de la même couleur, soit d'une autre, qui se marie avec celle de la robe. Beaucoup de witzchouras se font en robes: nous avons dit que le bas avoit une bande excessivement large pour garniture; ajoutez une pélerine pareille, ou au moins un collet et des épaulettes en fourrure: on pourroit même y comprendre le manchon; car incessamment la mode en sera générale.

A la représentation au bénéfice de M. Beaupré, il y avoit en noir, en blanc et en rose, des chapeaux à bord retroussé par devant, des deux côtés, ou d'un seul côté: outre les plumes folettes ou plates, des gances d'or rondes en ornoient la plupart. Que nos abonnées jettent les yeux sur la Gravure 1518: elles trouveront, en ajoutant une gance, l'une des manières actuelles de retrousser un chapeau. On met des gances d'or sur les chapeaux blancs comme sur les chapeaux noirs. Quelques toques à bec descendent plus bas que celle qui est indiquée par la Gravure 1782, et sont beaucoup plus apparentes, parce que le chapeau est posé plus en arrière. Il y a, en velours plein bleu de biel, rose, des cornettes, dont un côté est presque tout recouvert d'une toque pareille. On voit un paquet d'épis d'or sur le devant de quelques chapeaux blancs, de la même forme que les chapeaux d'homme.

Quelques chapeaux à passe, en pluche de soie blanche, sont ornés d'une gance d'or, terminée par des glands. Le même ornement se fait remarquer sur beaucoup de chapeaux de velours noir plein, à passe également. Le rebord de duvet et les plumes duveteuses sont en grande faveur. Quelques chapeaux de velours vert plein, ou violet, à passe, sont ornés d'un bouquet d'oreilles d'ours, ou de mauves, en velours.

On porte des cornettes sous les chapeaux à passe de toute espèce. Cet accessoire tient moins à la mode qu'au froid; car dans le nombre il s'en trouve dont la garniture n'est qu'en mousseline.

Le drap qui, l'hiver dernier, n'étoit employé, pour les dames, qu'à faire des carricks, tient maintenant lieu de mérinos, de velours, etc. Elles en font faire des robes à pélerine. Nous avons vu plusieurs de ces robes en drap bronze, vert américain, etc., qui étoient garnies de martre.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1782.

Chapeau et Toque  
en Casoline, au

(1782.)



Chapeau et Coque de Velours. Robe à la *Miobél*,  
en *Caroline*, avec des crevés de satin.

beaucoup plus ferme.  
ces dont nous n'avons  
un brun rougeâtre, la  
le lilas rouge  
r ceintures, des rubans  
; à bandes de satin sur  
soit d'une autre, qui  
p de witzchouras se font  
avoit une bande excen-  
z une pèlerine pareille,  
ettes en fourrure: on  
chon; car incessamment

M. Beaupré, il y avoit  
rapeaux à bord retroussé.  
ul côté: outre les plumes  
ndes en ornoient la plu-  
x sur la Gravure 1318:  
nce, l'une des manières  
On met des gances sur  
s chapeaux noirs. Quel-  
s que celle qui est indi-  
aucoup plus apparentes,  
arrière. Il y a, en ve-  
nettes, dont un côté est  
reille. On voit au *parquet*  
chapeaux blancs, de li-  
e.

ie de soie blanche, sont  
des glands. Le même  
up de chapeaux de ve-  
rebord de duvet et les  
ur. Quelques chapeaux  
asse, sont ornés d'un  
s, en velours.  
eaux à passe de toute  
ode qu'au froid; car  
garniture n'est qu'en

it employé, pour les  
uienant lieu de mé-  
ire des robes à péle-  
es en drap bronze,  
le martre.

ure 1782.

JOURN.

D E

Ce Journal paroît, av  
le 15, avec deux Gr  
six, et 36 fr. pour un

En 1802, a été tou  
tibles et de Voiture  
mes, 18 N<sup>os</sup>. par an.

Environ cent cin  
Paris en 1818. Le  
ont un tiers au pl  
de vingt-quatre ou  
ter que *la Visite à*  
ême pour le nomb  
compte jusqu'à ving  
première ligne *la F*  
représentés cette an  
succès.

*Le Petit Chapéro*  
ont encore.

Il n'y a eu que de  
à rien offert de r  
lâtres ont été tri  
es coffres avec *le*  
*odere*, qui fait en  
bonnes affaires, gri  
logar. Enfin Poit  
St-Martin; mais il  
aussi le caissier et  
mpoliteace.



# JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

---

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

---

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures: il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>: par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

---

Environ cent cinquante pièces de théâtre ont été jouées à Paris en 1818. Les Variétés, seules, en ont donné trente, dont un tiers au plus figure maintenant. — Au Vaudeville, sur vingt-quatre ou vingt-cinq nouveautés, on ne peut guères citer que *la Visite à Bedlam*. — L'Odéon-Favart est le troisième pour le nombre de pièces qu'il a produites; on en compte jusqu'à vingt-trois; dans la quantité on distingue en première ligne *la Famille Glinet*, qui, de tous les ouvrages représentés cette année, est celui qui a obtenu le plus de succès.

*Le Petit Chapelon* a soutenu l'Opéra-Comique et le soutient encore.

Il n'y a eu que des chûtes au Théâtre-Français; et l'Opéra n'a rien offert de remarquable. — En revanche, les petits théâtres ont été très-heureux: l'Ambigu-Comique a rempli ses coffres avec *le Château de Paluzzi*, *le Songe* et *le Belvédère*, qui fait encore fureur. La Gaité a fait également de bonnes affaires, grâce à *la Chapelle dans les Bois* et à *Sbogar*. Enfin Potier a été une providence pour le théâtre St-Martin; mais il l'a abandonné depuis quelques mois, aussi le caissier et le public l'attendent-ils avec une égale impatience.

\*

Le 21 décembre.

Ce soir expire le triste, le nébuleux, le vaporeux automne. Demain l'hiver commence; l'hiver, ma saison favorite. Suis-je malade? je me vois près d'un bon feu, entre ma lampe et mes livres. Bien portant, je vais dans la société, où m'attendent des thés, des punchs, et ces petits jeux où l'on est heureux par pénitence.

Les femmes étoient encore plus intéressées que moi au retour de l'hiver. C'est l'époque des spectacles extraordinaires, la saison des magnifiques toilettes. Déjà, dans les rues où sont situés les magasins de soieries, l'on s'aperçoit que des emplettes se font pour les étrennes et pour les bals.

Plusieurs fois, à pareille époque, nous avons annoncé les bonbons de M. Cerveau, confiseur, carré St-Martin, près le boulevard. M. Laurent, son successeur, a, cette année, le *Bonbon des Braves*, qui lui procure beaucoup de débit. C'est toujours au milieu des douceurs de la paix qu'on s'intéresse le plus au récit des batailles; c'est à la veillée des paisibles villageois que se font les plus beaux contes de géans.

Après les procès tragiques et politiques, on nous promet des procès comiques; de ce nombre est celui de Talma, déjà en instance devant le public, et celui de Potier qui, dit-on, couve tout doucement. Si cet acteur, comme on l'assure, plaide lui-même sa cause, malheur à sa partie adverse. Comment condamner un homme qui fait rire?

Beaupré danse son rôle, disoit-on à l'orchestre de l'Opéra devant M. G\*\*\*. — Il a parlé en raison, et les spectateurs devroient en faire autant. La vérité est que la place n'étoit pas tenable, même pour les habitués. Cependant beaucoup de dames étoient décoletées.

A en juger par quelques toilettes de la semaine dernière, le grand deuil n'exclut pas les diamans.

Nous apprenons par une gazette de Buenos-Ayres que les peaux de chincilla ou chinchilla, car on trouve ce mot écrit de

manières, ne se  
douzaine, c'est-à-di

Les ridicules ( sacs  
plus grands; il y en  
ons, en tricot de  
erre.

On trouve, dans u  
honneur, vis-à-vis l'ho  
les et d'ustensiles d  
l'Amérique de la gr  
entre douzaines de  
ois des breloques, d  
is de cheminée, ret  
que, et offrant un  
entails à coulisse de

Il n'est presqu'auc  
se grandir d'une m  
gère moins d'ambiti  
mode des talons à la

MIROIR DES PASSE  
M. Charles Mal  
de 106 pages, im  
têtes d'expression

La première de c  
représente la modest  
L'auteur dit de la  
C'est l'instinct de  
jeit des vieillards.

La coquetterie vi  
l'auteur, la femme  
roule toute semée d

(1) Prix : 7 francs  
renoué à la Bradel;  
sur tranche, avec éti  
à Paris, chez Franco

deux manières, ne se vendent dans le pays que quatre piastres la douzaine, c'est-à-dire à-peu-près trois sols la pièce.



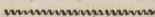
Les ridicules (sacs à ouvrage) de nos dames sont devenus moins grands; il y en a de presque ronds comme une boîte à jetons, en tricot de soie, avec des broderies en perles de verre.



On trouve, dans un magasin de mercerie situé rue Saint-Honoré, vis-à-vis l'hôtel Meurice, une infinité de petits meubles et d'ustensiles d'un genre nouveau: d'abord des fruits d'Amérique de la grosseur d'une noisette, qui contiennent quatre douzaines de couverts à filets; voilà pour les enfans; puis des breloques, des nécessaires de toutes espèces, des balaies de cheminée, renfermés dans des tubes de moiré métallique, et offrant un mécanisme à-peu-près pareil à celui des éventails à coulisse dont se servoient jadis nos dames.



Il n'est presque aucun de nous qui ne cherche tous les jours à se grandir d'une manière ou d'autre. Les dames ne montrent guère moins d'ambition; beaucoup d'entr'elles ont adopté la mode des talons à la russe.



**MIROIR DES PASSIONS, ou LA BRUYÈRE DES DAMES, par M. Charles Malo, de l'académie de Lyon.** Un vol. in-18 de 196 pages, imprimé sur papier vélin, et orné de douze têtes d'expression, dans le genre des portraits d'Isabey (1).

La première de ces douze têtes est l'*innocence*; la seconde représente la *modestie*.

L'auteur dit de la *malice*, qui forme le troisième caractère: « C'est l'instinct de l'enfance, la défense des femmes et l'esprit des vieillards. »

La *coquetterie* vient ensuite. « Elle peut conduire loin, dit l'auteur, la femme qui s'y livre; elle lui fait parcourir une route toute semée d'écueils. »

(1) Prix: 7 francs 50 centimes, broché; 9 francs 50 centimes, cartonné à la Bradel; 12 francs, cartonné en papier glacé et doré sur tranche, avec étui; 16 francs, cartonné en moiré, avec étui; à Paris, chez François Janet, libraire; rue de la Harpe, n°. 50 bis.

La cinquième tête exprime la *fierté*; la sixième, la *colere*; la septième, la *compassion*; la huitième, la *satisfaction*; la neuvième, la *mélancolie*. « Voyez Emma, dit l'auteur, s'égarant dans les allées sinueuses de cette forêt; ses yeux sont ou baissés vers la terre, ou languissamment levés au ciel... Rien de ce qui l'entoure ne paroît exciter son attention, éveiller ses sens; vous la croiriez insensible! sa démarche semble incertaine, errante; détrompez-vous: le cœur d'Emma est un guide bien plus sûr que ses yeux, et c'est au milieu du vague de son âme, de cette rêverie constante, qu'Emma parvient au pied du tombeau de sa mère; alors son front s'anime, le nuage de sa pensée se dissipe, ses yeux brillent d'un feu céleste; voilà pour elle le terme de sa mélancolie. »

La dixième tête est l'image de la *douleur*; la onzième exprime l'*affliction*. « Sans doute, dit l'auteur, les pleurs et les soupirs ne sont point des signes de plaisir; il est certain cependant qu'ils ont un charme infini pour l'être infortuné qui se trouve en proie à l'affliction; et les pleurs ne sont pas toujours pusillanimes, bien que Voltaire ait dit :

« D'un sexe infortuné les armes sont les pleurs. »

La *jalousie*; voilà la douzième tête. L'auteur ne s'arrête point à la jalousie d'amour-propre, ni à celle d'intérêt, trop communes et trop bourgeoises, mais à la jalousie proprement dite, qu'inspirent l'amour et l'égoïsme. « Les amans délicats, dit-il, n'osent avouer cette passion, et les époux en rougissent. Je la crois plus naturelle aux hommes qu'aux femmes. »

Ces douze têtes, ou plutôt ces bustes, représentent des femmes portées sur un nuage. Leur ajustement, tantôt idéal, tantôt imité de l'antique, est fort pittoresque.

La *femme jalouse* est une blonde aux cheveux bouclés, dont le caractère nous a paru anglais. La *fierté*, au diadème d'or, est une tête romaine. Le peintre a aussi consulté l'antique, pour composer les coëffures, moitié cheveux, moitié étoffe, des femmes qui expriment la *modestie*, la *malice* et la *colere*. Ce sont des bandeaux et des voiles, combinés avec des nattes, qui servent d'ornement à la *compassion* et à la *coquetterie*: ce dernier caractère est français. L'*innocence* a pour coëffure une couronne de fleurs prises au hasard. La *satisfaction* se rapporte à la coëffure en cheveux de nos grisettes. Le peintre a choisi, pour la *douleur*, le dernier degré de violence: il est inutile d'en parler; mais l'*affliction* est intéressante, c'est une femme blonde, aux cheveux épars.

Ces douze planches  
gravées au pointillé  
de meilleurs moyes  
Le dessinateur-ayan  
après nature, ce rec  
mes qui dessinent à  
M. Charles Malo a  
ou caractère. So  
Galerie morale

LES SOIRÉES D'HIVE  
SES ENFANS, sur la  
peuples de la terre,  
sieurs sociétés litt  
reloude.

Les principaux ou  
elles et beautés de  
Paris à Neuchâtel en  
Ses Soirées d'hiver

L'auteur commence  
Espiraux, les Cal  
esside à ses élèves le  
peuples à demi-civili  
Ce qu'il raconte  
Groenlendais, des in  
que l'esprit d'industri  
polaires. Examinant  
la nature, l'auteur  
Oshitiens, les Nèg  
Indiens, les Chinois  
ressources que ces p  
la vie agréable et c  
de l'Europe. La mo

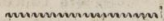
Il parle d'abord t  
du commerce de l'  
des Allemands pour  
persans de la Suisse  
habitans de l'Italie  
Brique de Venise, c  
naturelles des Ron  
peuses, etc. etc.

Le quatrième vol

Ces douze planches et un frontispice qui forme vignette, ont été gravées au pointillé, et imprimées en couleur; il n'y avoit pas de meilleurs moyens pour arriver au ton de la peinture.

Le dessinateur-ayant, pour le caractère des têtes, tout fait d'après nature, ce recueil convient aux jeunes personnes et aux dames qui dessinent à l'aquarelle.

M. Charles Malo a su rattacher une nouvelle à chaque passion ou caractère. Son ouvrage pourroit avoir pour second titre : *Galerie morale, critique et philosophique.*



LES SOIRÉES D'HIVER, ou ENTRETIENS D'UN PÈRE AVEC SES ENFANS, sur le génie, les mœurs et l'industrie des divers peuples de la terre, par G. B. Depping, membre de plusieurs sociétés littéraires. Deuxième édition, entièrement refondue.

Les principaux ouvrages de M. Depping sont les *Merveilles et beautés de la nature en France*, et un *Voyage de Paris à Neuchâtel en Suisse*.

Ses *Soirées d'hiver* parurent pour la première fois en 1807. L'auteur commence par les peuples les plus sauvages, les Esquimaux, les Californiens, les Hottentots; il montre ensuite à ses élèves les Malais, les Circassiens, les Maïnotes, peuples à demi-civilisés.

Ce qu'il raconte sur les pêches des Kamtchadales, des Groënlandais, des insulaires Alioute, des Samoïèdes, prouve que l'esprit d'industrie règne sur le globe jusqu'aux régions polaires. Examinant ensuite des contrées plus favorisées de la nature, l'auteur fait connoître à ses jeunes lecteurs les Otahitiens, les Nègres, les Arabes, les Kalmouks, les Indiens, les Chinois; et après avoir développé toutes les ressources que ces peuples ont su se créer, pour se rendre la vie agréable et commode, il passe aux peuples civilisés de l'Europe. La moitié de son ouvrage leur est consacrée.

Il parle d'abord de la Hollande, des Pays-Bas, de l'état du commerce de l'Allemagne dans le moyen âge, du goût des Allemands pour les arts mécaniques, des travaux des paysans de la Suisse, de l'industrie des Tyroliens; puis, des habitans de l'Italie et de la grande puissance de la République de Venise, des beaux arts cultivés à Florence, des saturnales des Romains et de l'institution des fêtes religieuses, etc. etc.

Le quatrième volume traite de l'Espagne et du Portugal;

de l'Angleterre, de l'Ecosse et de la France. Parmi les fêtes qui peuvent intéresser les Dames, nous avons choisi celle qu'on appelle en Angleterre *Manufacture-Balls*. « Chaque personne, dit M. Depping, est obligée d'apporter un billet signé par un tisserand et contre-signé par un teinturier, dans lequel ces artisans attestent que l'habillement que la personne porte a été fait chez eux. A la cour même, on invite quelquefois les personnes admises aux fêtes, à paroître en costume de fabriques anglaises.

» D'autres fois, on établit des concours entre les fileuses d'un village; la dame du lieu invite, un beau jour de printemps ou d'été, les jeunes paysannes les plus habiles dans la filature. Celles-ci se rendent, au nombre de vingt, trente ou quarante, à une place devant le château, munies de leur rouet. Elles s'asseyent en rond selon leur âge: au milieu du cercle on dépose les prix, consistant en objets d'habillement ou de parure. Un petit orchestre s'établit auprès de l'assemblée. Quand les fileuses sont prêtes, la musique donne le signal, et à l'instant tous les rouets et toutes les mains sont en activité; les fileuses ne détournent pas l'œil de leur ouvrage: c'est à qui filera le mieux et le plus vite. Au bout d'environ une heure, la musique cesse; et aussitôt tous les rouets s'arrêtent. Les experts examinent alors l'ouvrage que chaque fileuse vient de faire, et on distribue les prix à celles qui se sont distinguées par la quantité et la perfection de leur travail. On donne ensuite aux jeunes ouvrières, pour leur peine, des rafraîchissemens et un petit bal. »

Parlons maintenant des soieries de Lyon. « Dans le dernier siècle, dit M. Depping, deux millions de personnes vivoient de la soie, et telle fut l'activité et le zèle des fabricans, qu'ils inventèrent cent cinquante espèces de soieries nouvelles. Avant 1730, on n'en connoissoit qu'environ cinquante; ainsi, avant la révolution, on tissoit, en France, la soie de deux cents manières différentes. »

Reportons-nous au moyen âge. « Lyon, dit M. Depping, étoit déjà renommé pour ses fabriques de soieries, d'étoffes d'or, etc. Le luxe que le clergé déployoit dans le culte et la noblesse dans les fêtes, favorisoient les manufactures d'étoffes précieuses, l'orfèvrerie et la bijouterie. Lorsque la route des Indes changea par la découverte du cap de Bonne-Espérance, les ports situés sur la route de l'Océan atlantique partagèrent le commerce des ports du Midi; les villes

sur les fleuves  
On transportoit  
à la mer. La na  
vaisseaux aux Inde  
comme les au  
formidable. Le  
productions du se  
recherchoient,  
terres et à en  
s'établit peu à pe  
et enrichisse

Chaque volume est  
304 pages; le s  
quatrième, 338. I  
à Paris, chez  
n.º 4.

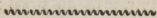
ALMANACH DES JEU  
sur papier vél  
cartonné, do  
étai de maroquin.  
7 francs;  
6 fr.; à Paris,  
n.º 59.

Les modistes qui,  
que de chapeaux  
au plus un tiers  
deux autres tiers  
chapeau d'homme  
presque plats p  
turbans a  
accessoire, et de  
cornettes de tulle.

L'étoffe grenue, de  
l'automne, et que  
employée en r  
même étoffe, d

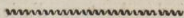
situées sur les fleuves de l'intérieur devinrent des entrepôts d'où l'on transportoit en bateaux les productions françaises jusqu'à la mer. La navigation s'étendit, la France envoya des vaisseaux aux Indes et au Nouveau-Monde, y établit des colonies comme les autres peuples maritimes, et elle eut une marine formidable. Le prix que mettoient les autres peuples aux productions du sol français, l'empressement avec lequel ils les recherchoient, engagèrent les Français à mieux cultiver leurs terres et à en perfectionner les produits; c'est ainsi que s'établit peu à peu ce commerce et cette industrie qui occupent et enrichissent aujourd'hui une partie de la nation.»

Chaque volume est orné d'une gravure: le premier contient 304 pages; le second, 319; le troisième, 296; et le quatrième, 338. Prix: 8 francs, et 10 francs par la poste; à Paris, chez Antoine Bavoux, libraire, rue Git-le-Cœur, n°. 4.



#### OUVRAGE NOUVEAU.

ALMANACH DES JEUNES DEMOISELLES. Un volume in-24, imprimé sur papier vélin satiné et orné de six gravures. Prix: 3 francs, cartonné, doré sur tranche, avec étui; en maroquin, avec étui de maroquin, 5 francs 50 centimes; idem, fermé à l'anglaise, 7 francs; avec couverture de papier glacé, filets d'or, 6 fr.; à Paris, chez Louis Janet, libraire, rue St-Jacques, n. 59.



#### M O D E S.

Les modistes qui, ordinairement, font plus de chapeaux à passe que de chapeaux parés, ont, au contraire, cet hiver, tout au plus un tiers de chapeaux à passe dans leur magasin; les deux autres tiers se composent de chapeaux de la forme d'un chapeau d'homme, en noir, en rose, en blanc; de chapeaux presque plats posés obliquement sur des toques à trois pointes; de turbans adaptés à ces mêmes toques, de turbans sans accessoire, et de chapeaux à bord étroit, posés sur des cornettes de tulle.

L'étoffe grenue, dont nous avons parlé au commencement de l'automne, et que l'on appelle astracan, a toujours été, depuis, employée en rose et en blanc: on fait aujourd'hui avec cette même étoffe, des chapeaux à passe gris-brun, sur le

France. Parmi les nous avons choisi re-Balls. « Chaque apporter un billet sur un teinturier, abillement que la cour même, on x fêtes, à paroître

entre les fileuses eau jour de prin- habiles dans la le vingt, trente munes de leur âge: au milieu en objets d'ha- s'établit auprès ètes, la musique reils et toutes les ornent pas l'œil: et le plus vite, cesse; et aus- examinent alors et on distribue la quantité et la aux jeunes ou- ens et un petit

« Dans le dex- is de personnes zèle des fabri- ces de soieries qu'environ cin- it, en France,

it M. Depping, ieries, d'étoiles dans le culte et es manufactures rie. Lorsque la u cap de Bonne- l'Océan Atlan- Midi; les villes

bord desquels on met des barbes de plume d'autruche de la même couleur.

Le marabout, ou, à son défaut, le duvet de cygne, sont toujours fréquemment employés. Au-dessous du bord de duvet, quelques modistes mettent une large blonde, pour orner le bord de la passe des chapeaux de satin blanc. Le bord de quelques passes de chapeaux de couleur, a pour ornement une très-grosse torsade d'étoffe: quelquefois une gance fait partie de cette torsade.

On n'avoit point encore employé les gances d'or aussi fréquemment; il y en a sur les chapeaux de la forme d'un chapeau d'homme, sur les toques, et depuis peu, sur les turbans noirs et blancs, sur les derniers surtout. Presque tous les turbans sont ornés d'un aigrette, nommée esprit.

C'est depuis quelques jours seulement que l'on voit des turbans adaptés à des toques à trois pointes. Ces toques doivent être l'objet d'une autre remarque: on s'étoit jusqu'ici contenté de mettre une gance d'or près du bord; aujourd'hui, le bord lui-même est quelquefois garni d'un biais de tulle, sur le milieu duquel se coud la gance d'or.

Beaucoup de turbans blancs se font avec de la mousseline des Indes; les chefs d'or de cette mousseline les rayent en biais; ils sont en outre ornés d'un esprit, posé obliquement.

Quelques toques de la forme de celle qui se trouve sur la planche 1783, ont des crevés tout autour, et quelquefois les ouvertures d'où ces crevés semblent sortir, sont bordées d'une gance d'or.

Nous avons parlé des boutons d'acier qui tenoient lieu de trois petites boucles autour de la forme d'un chapeau à passe; on les employe encore à cet usage; on met aussi quelquefois un large bouton d'acier au pied du bouquet de marabout, qui orne le devant de quelques chapeaux de velours noir plein, à bord égal tout autour.

Le dépôt de coraux de S. A. R. Madame, duchesse d'Angoulême, établi rue de Grammont, n°. 25, continue de présenter au choix des acheteurs un assortiment complet de parures dans leurs écrins. Les colliers des parures les plus riches sont garnis de poires de corail; on les porte ainsi à la cour et en grande toilette. On trouve au même dépôt, indépendamment de tous les articles de détail, des coraux framboisés, et des colliers, dits de *sauvages* pour garnitures de robes.

~~~~~

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1783.

Cost  
Toque de Velours sur  
Robe de Velours plein



(1783.)



*Coque de Velours sur une Cornette de Culle. Voile d'Angleterre.  
Robe de Velours plein garnie d'une frange de soie.*

plume d'autruche de la

duvet de cygne, sont  
sous du bord de davei,  
blonde, pour orner le  
blanc. Le bord de quel-  
our ornement une trise-  
e gance fait partie de

gances d'or aussi fre-  
de la forme d'un cha-  
uis peu, sur les turbans  
t. Presque tous les tur-  
esprit.

it que l'on voit des he-  
es. Ces toques doivent  
étoit jusqu'ici content  
; aujourd'hui, le bord  
is de tulle, sur le mi-

avec de la mousseline  
musseline les tout en  
rit, posé obliquement  
le qui se trouve sur la  
ur, et quelques-uns les  
ir, sont bordées d'une

ier qui tenoient lui  
orme d'un chapeau à  
sage; on met aussi  
pied du bouquet de  
ques chapeaux de ve-  
our.

Madame, duchesse  
, n. 25, continue  
assortiment complet  
iers des parures les  
oraïl; on les porte  
ouve au même dépôt,  
détail, des coraux  
nges pour garnitures

## JOURN

D

*Ce Journal paroît , le 15, avec deux Gros six, et 36 fr. pour u*

*En 1802, a été c Meubles et de Voitu Dames, 18 N<sup>os</sup>. par a*

Parmi les modes premier Jour de l'ouvrage en cristal, sont employés avec L'invention des n'est pas heureuse fragiles.

Mais le bronze dans ces plaques d

Aux différens le rigalent depuis qu'aspérges. Le pro qui les vend, a étoient bonnes à m

Outre les pierres dans les kaléidosc fait les fleurs aux de ce jeu d'optie

# JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODÉS.

---

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures. (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

---

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

---

Parmi les modes bizarres qu'a fait éclore l'approche du premier Jour de l'An, il faut d'abord noter des *paniers à ouvrage en cristal*, puis des *montres à cadrans d'argent* qui sont employés avec des boîtes d'or.

L'invention des *lorgnettes de spectacle en cristal à facettes*, n'est pas heureuse non plus. Ces lorgnettes sont pesantes et fragiles.

Mais le bronze réuni à la nacre produit un très-bel effet dans ces plaques de cheminée que l'on nomme *souvenirs*.



Aux différens légumes en sucre dont les confiseurs nous régalent depuis quelques mois, il faut ajouter les *bottes d'asperges*. Le propriétaire du magasin des deux Palmiers, qui les vend, a réussi à nous prouver que les asperges étoient bonnes à manger par les deux bouts.



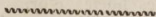
Outre les pierres de couleur on met des fleurs artificielles dans les kaléidoscopes ; on peut même substituer tout-à-fait les fleurs aux pierres ; parmi les nombreux résultats de ce jeu d'optique se seront sans doute trouvées des

lettres formées par des fleurs; et de là l'idée d'un alphabet composé de fleurs, et, par suite, le KALÉIDOSCOPE LITTÉRAIRE, jeu de société, qui se vend 1 franc 25 centimes, sur papier ordinaire; 2 francs, sur papier fin; 3 francs, enluminé; à Paris, chez Roux, libraire, galerie de bois, nos. 228 et 229, au Palais-Royal. On distribue quatre cartes à chaque personne; les noms propres sont payés deux jetons (chaque joueur en a reçu dix); ceux des provinces, quatre; ceux des grands personnages, huit. Le nom d'une personne de la société gagne toute la poule.



On a donné le nom d'*héroïques* à des *bonbons* dont l'enveloppe représente le siège d'Orléans (1428), celui de Beauvais (1472), le combat de Garillan (1501), la mort de Turenne (1665), la bataille de Denain (1712), celle de Fontenoy (1745), l'affaire de Clostercamp (1760), le passage du Rhin (1797), la bataille des Gonaïves (1803), la bataille d'Austerlitz (1805), le siège de Dantzig (1813), etc. etc. L'explication est en vers. Ces bonbons se trouvent au Fidèle Berger, rue des Lombards, n°. 46.

Le propriétaire du même magasin vend de petits paniers de *champignons*, qui ont le mérite de tromper les yeux et de flatter le goût sans nuire à l'estomac.



#### LE BROYEUR DE COULEURS.

Les uns s'amuse à débiter des phrases politiques ou des déclarations d'amour, les autres enfantent des romans et des feuilletons; quant à moi, pauvre diable, je suis réduit à broyer des couleurs chez une dame peintre. Mon état n'est pas lucratif, mais il est amusant. Grâce à mon air niais, à mon accoutrement plus que modeste, je n'inspire aucune défiance. Le corps penché, les yeux fixés sur ma molette, et faisant mouvoir mes bras perpétuellement, je puis écouter des deux oreilles, sans que les interlocuteurs sachent s'ils parlent devant un homme ou devant un automate. C'est ainsi que je surprends mille petits secrets, mille traits de naïveté et d'amour-propre dont ma maîtresse se croit la seule confidente. Je ne sais si je me trompe, mais je crois que les femmes appellent bien plus que nous autres les confidences et les révélations. Dans l'atelier où j'étois employé précédemment, je voyois beaucoup de grands person-

ges, de belles dames  
venance sur leur chais  
critique, puis se bâ  
jeté sur la chem  
un cabinet voisin,  
ni un geste, ni un  
peurs et des commi  
traces et des grisettes.  
es n'offre que des pro  
is il en est d'autres de  
quelques jours, par exe  
me dame, bien près  
voit jamais vue, et q  
elle étoit à vingt ans.  
bientôt achevé; il r  
sont fraîches, le costu  
chef-d'œuvre. L'autre  
en Louis, parce que l  
et large, et hier, un  
noir broyé le noir de s

LA JEUN

L'AMO

AIR : *Si Do*

- » De la gloire
- » Laisse un in
- » Dans mes b
- » Laisse-moi
- » De ses regret
- » Quand Pâgé
- » Il sera tems
- » O gloire ! pe
- » Le présent r
- » Le passé ne
- » Dans l'aveni
- » Porte nos vo
- » Pour vivre ai
- » Dois-je oubli
- » Faut-il si loin
- » Quand près

nages , de belles dames qui , posant à peine , piétoinoient d'impatience sur leur chaise , disoient quelques mots d'éloge ou de critique , puis se hâtoient de remonter en voiture , après avoir jeté sur la cheminée une bourse pleine d'or. Relegué dans un cabinet voisin , je périssois d'ennui. A présent , je ne perds ni un geste , ni une parole. Je vois tour-à-tour de grands seigneurs et des commis , des banquiers et des auteurs , des actrices et des grisettes. Le plus grand nombre de nos pratiques n'offre que des propos déçus et des mines communes ; mais il en est d'autres dont l'originalité est fort piquante. Il y a quelques jours , par exemple , que nous eûmes la visite d'une grosse dame , bien près de la cinquante , que ma maîtresse n'avoit jamais vue , et qui cependant vouloit être peinte telle qu'elle étoit à vingt ans. Il fallut en passer par là ; le portrait fut bientôt achevé ; il ne ressembloit en rien , mais les chairs étoient fraîches , le costume riche et brillant : il fut payé comme un chef-d'œuvre. L'autre semaine , un officier nous rabattit deux louis , parce que le ruban de sa décoration n'étoit pas assez large , et hier , un autre m'a donné dix francs parce que j'avois broyé le noir de ses moustaches.

\*\*\*\*

LA JEUNE FEMME POÈTE ,

ou

L'AMOUR ET LA GLOIRE.

AIR : *Si Dorilas médit des femmes.*

- » De la gloire brûlante ivresse ,
  - » Laisse un instant mon ame en paix !
  - » Dans mes beaux ans , de la tendresse
  - » Laisse-moi goûter les attraits ;
  - » De ses regrets et de ses peines
  - » Quand l'âge viendra m'accablér ,
  - » Il sera tems que tu reviennes ,
  - » O gloire ! pour me consoler.
- 
- » Le présent nous fuit et s'envole ,
  - » Le passé ne nous entend plus.
  - » Dans l'avenir , l'Espoir frivole ;
  - » Porte nos vœux souvent déçus ;
  - » Pour vivre au temple de mémoire ,
  - » Dois-je oublier jusqu'à mon cœur ?
  - » Faut-il si loin chercher la gloire ,
  - » Quand près de moi j'ai le bonheur ?

- » L'amour , dit-on , habile à feindre  
 » Nous blessé et se rit de nos pleurs :  
 » La gloire est-elle moins à craindre ?  
 » En paix goûtons-nous ses faveurs ?  
 » Entre ces dieux que l'on adore ,  
 » Le choix peut-il être douteux !  
 » Sans gloire on est heureux encore ,  
 » Sans amour on n'est pas heureux .

- » Mais faut-il que je sacrifie  
 » Ou mon éclat , ou mon bonheur ?  
 » La gloire peut charmer ma vie ,  
 » L'amour peut embrâser mon cœur :  
 » Tentons une double victoire !  
 » Par là plus de fâcheux retour ;  
 » Donnons mon esprit à la gloire ,  
 » Et donnons mon cœur à l'amour . »

C'est ainsi qu'en un beau délire ,  
 Lise parloit dans son printemps .  
 Bientôt on couronne , on admire  
 En elle esprit , beauté , talens ,  
 Mais , d'une trop belle victoire ,  
 L'excès pourtant l'embarassa :  
 Dans son été , toute à la gloire ,  
 A l'amour elle renonça .

Alors , que de palmes brillantes  
 Payèrent ses nobles travaux !  
 Mais que de peines dévorantes ,  
 Que d'injustices , de rivaux ! . . .  
 Enfin , dans son automne , Lise  
 De la gloire aussi se lassa ,  
 Et s'aperçut avec surprise ,  
 Qu'on est heureux sans tout cela .

M.<sup>me</sup> la comtesse de Salm.

Cette pièce est extraite de la *GUIRLANDE DES DAMES, Cinquième année*. Volume in-18 de 144 pages , imprimé sur papier vélin , et orné de six gravures , dont voici les sujets : *Didon écoutant le récit des aventures d'Enée* , d'après Guérin ; *le Tasse lisant ses vers à la princesse Léonore* , d'après Ducis ; *une jeune Fille* , en costume italien , dictant une lettre à un écrivain public , d'après M.<sup>lle</sup>. Lescot ; *un Joueur de gobelets autour duquel se groupent plusieurs curieux* , etc.

costume italien , d'après  
 d'après Mallet ; et ,  
 femme prosternée devant  
 terre grande.

A la fin du volume  
 venir orné de 12  
 Paris , chez Marcilly.

Le même libraire  
 DE ROSES , ou LA  
 pages , imprimé sur  
 qui , toutes , ont  
 propres dessins. Ce  
 pages. Le volume  
 l'usage des roses d  
 relative à la fête de  
 pièces de vers dont  
 que celui de la GU

Depuis une huitai  
 à la poupée avec d  
 rivaux d'un conte i  
 MELINE. Ce volum  
 M. Nepveu , librair

La garde-robe d'  
 coiffures. Sa tête ,  
 et , avec les vête  
 à la couverture du  
 parée , plus simple  
 tant des fagots au  
 chargé de légumes  
 aire.

JUSTIN , ou LE  
 format et du même  
 pures , et destiné à  
 6 francs , chez M.

ALMANACH F

La Mort de Luc

(1) Un volume per  
 vélin , par P. Didot

costume italien, d'après M<sup>lle</sup>. Lescot; *L'Education d'Henri IV*, d'après Mallet; et, d'après M<sup>lle</sup>. Lescot, *une Famille italienne prosternée devant la Madone, au moment où le tonnerre gronde.*

A la fin du volume se trouvent 8 airs notés et un souvenir orné de 12 vignettes. Prix : 4 francs, broché; à Paris, chez Marcilly, libraire, rue St.-Jacques, n<sup>o</sup>. 21.

Le même libraire vient de mettre en vente LA CORBEILLE DE ROSES, ou LA JOLIE ROSIÈRE, volume in-18 de 164 pages, imprimé sur papier vélin et orné de six gravures, qui, toutes, ont été exécutées par M. Girardet sur ses propres dessins. Ce graveur est connu par de grands ouvrages. Le volume contient une dissertation curieuse sur l'usage des roses dans l'antiquité, et une nouvelle historique relative à la fête de Salency, et un grand nombre de jolies pièces de vers dont la rose est le sujet. Le prix est le même que celui de la GUIRLANDE DES DAMES.

Depuis une huitaine de jours, les petites demoiselles jouent à la poupée avec des gravures qui retracent les traits principaux d'un conte intitulé : ANNETTE, ou LA PETITE ORPHELINE. Ce volume se vend, avec son étui, 6 francs, chez M. Nepveu, libraire, passage des Panoramas, n<sup>o</sup>. 26.

La garde-robe d'*Annette*, se compose de huit robes et de cinq coëffures. Sa tête, placée dans un nuage, peut se détacher, et, avec les vêtemens renfermés dans un portefeuille qui tient à la couverture du livre, l'on en fait une demoiselle à demi-parée, plus simplement vêtue, en deuil, une paysanne portant des fagots au marché, moissonnant, conduisant un âne chargé de légumes, gardant les dindons, enfin une Rosière.

JUSTIN, ou LE PETIT ÉTOURDI, est un volume du même format et du même prix, également accompagné de découpures, et destiné à l'amusement des petits garçons; il se vend 6 francs, chez M. Nepveu.

#### ALMANACH DES DAMES POUR L'ANNÉE 1819 (1).

*La Mort de Lucrèce*, d'après André del Sarte, est, il n'en

(1) Un volume petit in-16 de 230 pages, imprimé sur papier vélin, par P. Didot l'aîné, et orné d'un frontispice à vignette et

feindre  
s pleurs :  
trairdre ?  
aveurs ?  
lore,  
eux !  
encore,  
tureux.

heur ?  
ie,  
cœur :  
el  
ir ;  
oire,  
mour.

lire  
is.  
oire  
is,  
ite,  
1 :  
re,

les  
B,  
...  
ise

cela.  
" la comtesse de Salin.

IRLANDE DES DAMES  
44 pages, imprimé sur  
dont voici les sujets :  
d'Enée, d'après Gué-  
nesse Léonore, d'après  
te italien, dictant une  
M<sup>lle</sup>. Lescot; un *Joueur*  
et plusieurs curieux, en

fait pas douter, celle des six gravures qui plaira davantage. Le dessin en est élégant et la pose voluptueuse. On sera bien aise aussi de trouver dans ce volume le portrait de *Blanche de Castille*, mère de St. Louis. Cette reine, célèbre par ses vertus, par sa beauté, par son esprit, s'est acquis des droits réels à l'estime et à l'admiration par une conduite ferme, et par beaucoup de prudence et d'habileté dans les circonstances les plus difficiles.

Parmi les articles en prose, on remarque une lettre de M<sup>me</sup> de Staël à M. L. P. B. (Bérenger, de Lyon), datée du mois de juillet 1806; en voici un extrait:

« A présent je m'occupe de l'*Allemagne*, mais sans cadre; je crois que pour peindre un pays plus remarquable par la philosophie et la littérature, que par son climat et ses beaux arts, il falloit éviter le cadre romanesque, et c'est par chapitres et par lettres que mon ouvrage sera divisé; mais néanmoins vous y trouverez, j'espère, l'intérêt de l'imagination; car ce pays, lourd en apparence, est le plus poétique de l'Europe actuelle, le seul où il y ait encore de l'enthousiasme rêveur, du moins en se bornant au continent. »

M<sup>me</sup> de Krudener, qui avoit encore la tête saine en 1806, écrivoit au même M. Bérenger: « O médiocrité, mère du bon esprit! je rêve tes songes; c'est toi qui gardes tous les germes du vrai bonheur dans ton sein; douce médiocrité, tu vaux mille fois mieux, pour mon cœur, que ce faste, ce luxe, ces vains dehors, qui ne sont pas nous, qui dépendent de la fortune, et qu'elle accorde le plus souvent aux sots et aux pervers pour nous en enseigner la véritable valeur. »

Une autre lettre de M<sup>me</sup> de Krudener, datée de 1805, se trouve dans l'*Almanach des Dames*.

M. Vigée a fourni à ce recueil un article intitulé *de l'Avare*. « Il en est de l'avare, dit-il, comme du menteur: celui-ci

---

de six gravures. Prix: 5 francs, broché; 7 francs, en papier avec étui, tranche dorée; 7 francs, relié en veau; 8 francs, relié à l'anglaise; 9 francs, relié en maroquin; 10 francs, avec étui de maroquin; 15 francs, relié en soie; 18 francs, relié en moire; 20 francs, relié en moire avec étui en velours; 24 francs, relié en moiré métallique; 30 francs, en moire, étui en moire, avec paysages peints sur l'étui et sur la couverture; à Paris, chez Treuttel et Wurtz, libraires, rue de Bourbon, n. 17.

la vérité, on ne  
pense, on en doute.  
Fontenelle, on pr  
destiné à recevoir un  
homme, dit-il, je voi  
l'ancien chargé de la  
moi, dit Fontenelle,  
et je ne le crois pas.

On a coutume de  
qui ne craignent point  
qu'ils peuvent por  
soupon. M. Vigée en  
crares fastueux. « Je  
is, il y a quelques ani  
ont nombreuse et cl  
rie, le vermeil, la p  
brive l'instant de se  
la maison se hâte  
Ferdier, à Catherine  
ni de Saxe, et au roi  
Un laquais vient, et d  
ous, il verse le choco  
n donc garde, lui di  
ne inquiétude mal d  
prenez donc garde, ve  
nin. »

Les proverbes sont  
ms. M. Vigée, après  
rogne, se demande p  
ere qui se refuse tout e  
ne compte sur une rich  
mpole de la recueillit  
part, légueté, dis  
après que dans son co  
la vengeance. »

Parmi les pièces de  
litt., l'on distingue mes  
l'abbé; l'*Épître à m*  
l'Épître à une feuille de  
l'Épître, par M<sup>le</sup> Desbo  
l'histoire du Chapeau  
l'abbé.



dit la vérité, on ne le croit pas; celui-là fait une action généreuse, on en doute. Témoin cet académicien à qui, du vivant de Fontenelle, on présente, pour la seconde fois, un chapeau destiné à recevoir une offrande volontaire et libérale. — J'ai donné, dit-il, je vous le jure. — Je le crois, répond l'académicien chargé de la recette, mais je ne l'ai pas vu. — Et moi, dit Fontenelle, voisin de son confrère avare, je l'ai vu et je ne le crois pas. »

On a coutume de distinguer deux sortes d'avares; les uns qui ne craignent point de le paroître, les autres qui font tout ce qu'ils peuvent pour se mettre, à cet égard, à l'abri du soupçon. M. Vigée en signale une troisième sorte, celle des avares fastueux. « Je me rappelle, dit-il, un déjeuner que je fis, il y a quelques années, chez un de ces derniers. La société étoit nombreuse et choisie. Le couvert étoit mis; et l'argenterie, le vermeil, la porcelaine brilloient étalés sur la table. Arrive l'instant de se ranger autour de cette table, et le maître de la maison se hâte de dire qu'il doit l'argenterie au *Grand Frédéric*, à *Catherine la Grande*, le vermeil, la porcelaine au roi de *Saxe*, et au roi d'*Espagne* le chocolat qui va être servi. Un laquais vient, et dans ces belles tasses que nous admirions tous, il verse le chocolat. L'avare le suivoit des yeux. « Prenez donc garde, lui dit-il, remarquant avec une impatience et une inquiétude mal déguisées, qu'il remplissoit les tasses: prenez donc garde, vous ne laisserez point de place pour le pain. »

Les proverbes sont les axiômes de l'expérience et du bon sens. M. Vigée, après avoir cité celui-ci: *à père avare, enfant prodigue*, se demande pourquoi? — « C'est, répond-il, que le père qui se refuse tout en agit de même avec son fils, et celui-ci, qui compte sur une riche succession, ne se fait pas le moindre scrupule de la recueillir d'avance. Ce n'est pas seulement, de sa part, légèreté, dissipation, inconduite; je ne serois pas surpris que dans son cœur aliéné, il n'entrât du ressentiment, de la vengeance. »

Parmi les pièces de vers, qui sont au nombre de soixante-huit, l'on distingue *mes Quarante ans*, par M. le marquis de Latresne; l'*Épître à ma Moitié*, par M. le comte de Ségur; l'*Élégie à une feuille de rose*, par M. Brès; le *Pressentiment*, *élégie*, par M<sup>lle</sup> Desbordes, et une fort jolie imitation de l'*Histoire du Chapeau* de Gellert, par M. le marquis de Latresne.

laira davantage.  
se. On sera bien  
de *Bianche de*  
lire par ses ver-  
des droits réels  
ferme, et par  
circonstances les

une lettre de  
(on), datée du

is sans cadre;  
ble par la phi-  
es beaux arts,  
r chapitres et  
éanmoins vous  
; car ce pays,  
trophe actuelle,  
ur, du moins

ine en 1806,  
nere du bon  
us les germes  
ité, tu vaux  
ce luxe, ces  
nt de la for-  
t aux pervers

le 1803, se

lé de l'Av-  
teur: celui-ci

s, en papier  
2; 8 francs,  
francs, avec  
nes, relié en  
rs; 24 francs,  
ui en moire,  
à Paris, chez

## LE DERNIER JOUR DE L'AN.

Douce gaité , fille de l'espérance ,  
 A nos efforts venez vous réunir ;  
 Plaisirs et jeux , aimable indifférence ,  
 Consolez-nous de l'an qui va finir.

De soins amers pourquoi troubler sa vie ?  
 Ah ! jouissons de ces momens si courts !  
 Comme un éclair elle nous est ravie :  
 Que les plaisirs en prolongent le cours.  
 Douce gaité , etc.

Dès le berceau , par une loi sévère ,  
 Du noir séjour nous prenons le chemin.  
 Que le présent soit notre unique affaire :  
 Ne rêvons pas au douteux lendemain.  
 Douce gaité , etc.

ALBERT-MONTÉMONT.

## M O D E S.

On n'a pas encore vu beaucoup de carricks, quoiqu'il fasse froid ; et sans doute la mode ne permet plus de mettre un habit sous une redingote , car on en porte fort peu ; la fourrure ne fait pas non plus partie du costume des hommes. En revanche , les dames l'adaptent à presque tous leurs vêtemens. Depuis peu l'on en met aux spencers ; et , au bas d'une robe , quand la bande d'ermine , de chinchilla ou de martre n'est pas excessivement large , on en met une de moyenne largeur et deux petites. La pélerine , le collet , les paremens et le manchon doivent être pareils. Ce qui s'emploie encore avec une grande profusion , ce sont les ganses d'or et les glands d'or ; on les adapte aux chapeaux à passe comme aux chapeaux parés ; ils font en outre partie de l'ornement des toques et des turbans. La mode des toques à trois pointes se soutient. F. R. D. L. , voilà les quatre lettres qui doivent se trouver sur les bouteilles d'*Eau de Ninon* , lorsqu'elle n'est pas contrefaite.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1784.

Chapeau à la  
 Velours. Paris

1818.

Costume Parisien.

(1784.)



Chapeau à large bord. Redingote à Collet de Velours. Pantalons gris Américain.

AN.  
ce,  
sa vie ?  
ourts!  
ie :  
ours.  
e,  
emin.  
affaire :  
ain.  
Azar-Mostfuer.  
ricks, quoiqu'il base  
plus de mettre un  
le fort peu : la forme  
me des hommes. En  
tous leurs vêtements.  
, au bas d'une robe,  
de marbre n'est pas  
moyenne largeur et  
paremens et le man-  
loie encore avec une  
r et les glands d'or ;  
aux chapeaux parisiens ;  
toques et des tur-  
se soutient. F. R. D.  
trouver sur les bou-  
pas contrefaite.

ure 1784.

